MASTER
NEGATIVE
NO. 1996-1230

MICROFILMED 1996

AMERICAN THEOLOGICAL
LIBRARY ASSOCIATION

EVANSTON, ILLINOIS 60201

DAY MISSION MONOGRAPHS ON MICROFILM: SET I

A JOINT PRESERVATION PROJECT OF
THE AMERICAN THEOLOGICAL LIBRARY ASSOCIATION AND
YALE DIVINITY SCHOOL LIBRARY, FUNDED IN PART BY
THE PEW CHARITABLE TRUSTS

REPRODUCTIONS MAY NOT BE MADE WITHOUT
PERMISSION FROM
THE AMERICAN THEOLOGICAL LIBRARY ASSOCIATION

COPYRIGHT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

Author:
Leroy, Henri Joseph

Title:
En Chine au Tché-ly S.-E.

Place:
[Lille]

Date:
1900

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET

Author: Leroy, Henri Joseph.

Title: En Chine au Tch e-ly S.-E. : une mission d'apr es les missionnaires / par Henri-Joseph Leroy.

Published: [Lille] : Descl ee, de Brouwer, 1900.

Description: xl, 458 p. : ill., map ; 28 cm.

Subjects (Library of Congress):
Catholic Church--Missions--China.
Missions--China.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES
BETHLEHEM, PA 18017

on behalf of
American Theological Library Association and
Yale Divinity School Library

A Joint Preservation Project of the
American Theological Library Association and
Yale Divinity School Library, funded in part by the
Pew Charitable Trusts

Film Size: 35mm
Image Placement: 2A
Reduction Ratio: 14:1
Date Filming Began: 4/22/96
Camera Operator: RP

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN ENTRY: Leroy, Henri Joseph

En Chine au Tché-ly S.-E.

_____ Page(s) missing/not available: _____

_____ Volume(s) missing/not available: _____

_____ Illegible and/or damaged page(s): _____

__X__ Page(s) or volume(s) misnumbered: Pages 452-455 (pages misnumbered)

_____ Bound out of sequence: _____

_____ Page(s) or volume(s) filmed from copy borrowed from: _____

_____ Other: _____

P. H. J. LEROY S. J.

EN CHINE

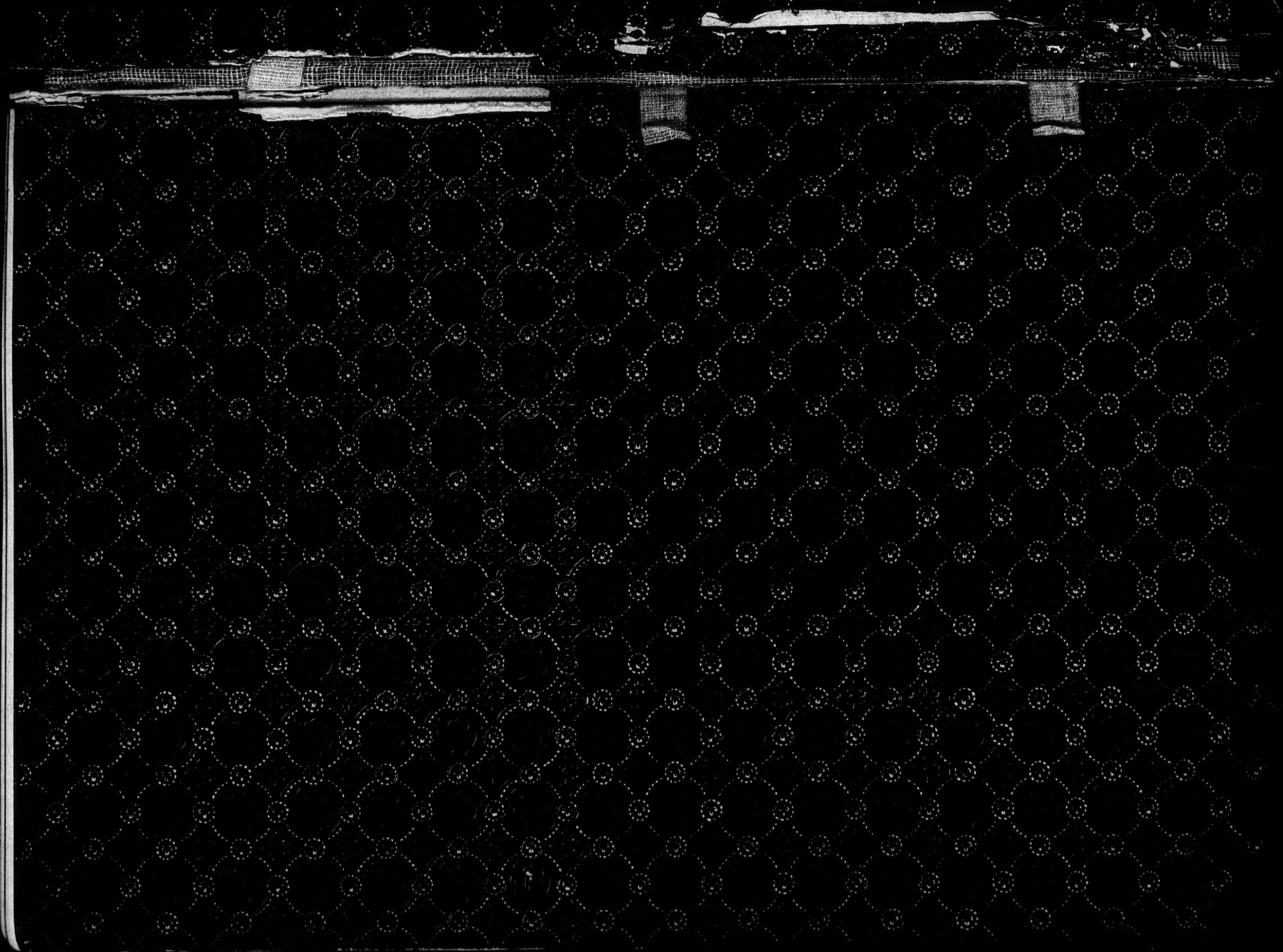
AU TCHE-LY SUD-EST

UNE MISSION D'APRÈS LES MISSIONNAIRES

SOCIÉTÉ DE S^T AUGUSTIN

YALE UNIVERSITY
LIBRARY

THE LIBRARY OF THE
DIVINITY SCHOOL



EN CHINE

AU TCHÉ-LY S.-E.

EN CHINE

AU TCHÉ-LY S.-E.

UNE MISSION D'APRÈS LES MISSIONNAIRES

PAR LE PÈRE HENRI-JOSEPH LEROY
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ILLUSTRÉ DE 108 GRAVURES ET D'UNE CARTE DU TCHÉ-LY.

Société de Saint-Augustin

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie, MCM

LIBRARY OF THE
YALE DIVINITY SCHOOL
NEW HAVEN, CONN.

Ego EUGENIUS PEULTIER Praepositus Provincialis Provinciae Campaniae Societatis Jesu, potestate ad hoc mihi facta ab adm. Rev^do Patre Praeposito Generali, facultatem concedo ut opus cui titulus *En Chine. Au Tché-ly S.-E. Une mission d'après les missionnaires, par le Père* HENRI-JOSEPH LEROY, *de la Compagnie de Jésus*, ab aliquot hujus Societatis Patribus recognitum et approbatum, typis mandetur. In quorum fidem has litteras manu mea subscriptas et sigillo officii mei munitas dedi.

Bononiae, die 22 mensis Augusti anni 1899.

E. PEULTIER, S. J.

Lettre du Révérend Père HENRI MAQUET, de la Compagnie de Jésus, Supérieur régulier de la mission du Tché-ly S.-E. à l'auteur.

MON RÉVÉREND PÈRE,
P. C.

Suivant votre désir j'ai lu très attentivement le livre que vous avez écrit sur la mission de Chine et sur celle du Tché-ly S.-E. en particulier.

Autant qu'une longue expérience me permet de juger et d'apprécier, je trouve absolument exact l'ensemble de vos observations et de vos récits empruntés d'ailleurs aux sources les plus certaines.

Parmi ces pages, les uns goûteront mieux celles où s'agitent les questions les plus actuelles en même temps que les plus graves pour l'Église et pour notre patrie, toutes deux également intéressées aux événements dont la Chine est le théâtre ; — d'autres liront avec un plaisir particulier vos curieux récits, vos études consciencieuses, les tableaux si animés où se déroule la vie d'un peuple encore imparfaitement connu et parfois jugé de très haut par ceux qui ne l'ont vu que de très loin ; — pour moi, vétéran de la mission, je tiens à vous remercier d'avoir fait une œuvre qui lui sera utile.

Laissez-moi vous féliciter, mon Révérend Père, de parler de la nation chinoise et surtout de nos Chrétiens avec tant de respect et avec tant d'amour. Vous avez raison de constater, aussi souvent que l'occasion s'en présente, le succès de nos entreprises, succès modeste

assurément, mais qui ne cesse de s'affirmer et de grandir. La mission du Tché-ly S.-E., même dans les années les plus difficiles, a continué sa marche conquérante. En 1878, moment où les plus cruels fléaux sévissaient sur elle, notre vénérable P. Gonnet était arraché par les événements et la mort du P. de Rabaudy, notre supérieur, à une retraite que nécessitaient, semblait-il, son âge avancé et ses quarante années d'apostolat. Il reprenait le gouvernement de la mission et décidait la création de postes nouveaux, l'occupation de districts éloignés, jusque-là fermés à notre zèle.

C'est ainsi que depuis 1856 — époque où la mission du Tché-ly S.-E. fut confiée à la Compagnie de Jésus — nos postes furent presque décuplés et le chiffre de nos Chrétiens par un progrès constant s'est élevé de 9000 à plus de 50,000. Leur nombre ne cesse de s'accroître. Par un mouvement de l'Esprit de Dieu dont nous ressentons les heureux effets en même temps que nos voisins, jamais les conversions ne s'annoncèrent aussi nombreuses. Le P. Neveux m'écrivait tout récemment à la date du 11 juin:

« Cette année est la plus fructueuse que nous ayons eue. L'année prochaine sera meilleure encore... si la Chine n'est pas en révolution. »

Ceux qui vous liront sauront donc que Dieu a récompensé nos humbles efforts et qu'une vie apostolique se dépense utilement dans la mission du Tché-ly S.-E. Il est bon de le dire et de le redire moins pour démentir les assertions des malveillants qui ne sont plus à craindre lorsqu'ils sont connus que pour prévenir le découragement des timides. Ceux-ci sont toujours à redouter.

Et moi aussi, je voudrais dire aux âmes jeunes et ardentes dont les regards, par une inspiration de la grâce divine, se tournent vers les missions lointaines :

Si vous ambitionnez la gloire qui rejaillit des faits illustres et des actions retentissantes, ne venez pas chez nous ;

Mais si vous ambitionnez la joie de gagner à l'Évangile par des travaux obscurs et patients qui ne seront vus et récompensés que de Dieu des centaines et des milliers d'âmes, venez à nous, venez au Tché-ly, vos désirs seront satisfaits. — C'est vous que nous attendons, c'est vous que nous demandons dans toutes nos prières au Maître de la moisson. Il a besoin de vous, puisqu'il a besoin de moissonneurs sur le champ qu'il nous a confié et où par sa grâce se pressent et blanchissent les épis.

Merci encore une fois, mon bien cher Père, de toute la peine que vous avez prise pour conduire à bien votre travail ; je demande à Notre-Seigneur de la récompenser au centuple.

Je me recommande à vos prières et Saints Sacrifices

Et suis de Votre Révérence le serviteur in Ch°.

H. MAQUET, S. J.

Saint-Acheul, le 31 juillet 1899.

AVIS AU LECTEUR BIENVEILLANT.

LES récits et les remarques qui se succèdent dans ce livre sont empruntés à d'autres récits et à d'autres remarques ; voici dans quelles circonstances :

Les missionnaires du Tché-ly S.-E , fidèles aux traditions laissées par leurs devanciers dans toutes les missions de la Compagnie de Jésus, ont souvent écrit à leurs frères d'Europe, à leurs Supérieurs, à leurs bienfaiteurs. Leurs lettres, conservées dans nos archives familiales, renferment, sur la province de Chine qu'ils ont à évangéliser, une étude très complète, très curieuse, très sincère. Ce sont des témoins qui disent ce qu'ils voient, des ouvriers et des soldats qui racontent ce qu'ils font, avec la simplicité des humbles et des vaillants. On sent, à la belle chaleur du zèle qui anime ces pages, qu'elles sont tracées par des mains habituées à porter le flambeau de l'Évangile. Mais ces hommes apostoliques sont aussi des théologiens, des lettrés, des observateurs habiles à grouper les faits, ne serait-ce que pour mieux connaître et mieux comprendre le peuple au foyer duquel ils se sont arrêtés pour y vivre et pour y mourir. En les écoutant on entend moins des voyageurs et des étrangers que des citoyens. Leur témoignage n'en est que plus recevable. Où la vérité et l'impartialité trouveraient-elles de meilleurs garants ?...

Quelques-uns se demanderont peut-être s'il n'eût pas été préférable de ne donner au public qu'une suite des lettres de nos missionnaires, choisies parmi les plus édifiantes ou les plus curieuses.

Eux-mêmes parleraient de leur mission, ils en parleraient seuls... Cette méthode a certainement ses avantages, et on les reconnaît aisément ; mais les inconvénients nous paraissent plus graves. A cette correspondance, tracée par bien des mains, suivant le hasard des événements, il manque fatalement l'unité, la cohésion, l'ordre, la lumière. Tout le monde apporte les éléments d'une histoire, tout au moins d'une étude, personne n'a songé à l'écrire. — Dès lors le plan de ce travail se dessinait lui-même et s'imposait. Ces documents seraient réunis, coordonnés ; ils s'expliqueraient et se compléteraient les uns par les autres. Chacun prendrait sa place, comme les pierres dans un édifice ; mais le maçon ici n'en peut tirer aucune vanité ; il n'ignore pas que la beauté de l'œuvre et son agrément proviennent des excellents matériaux qui lui furent offerts.

Des notes nombreuses indiquent à chaque récit, à chaque observation un peu importante les références de l'auteur. Ces noms, écrits au bas des pages, avertissent le lecteur que telle histoire est racontée par tel missionnaire, que telle remarque est faite par un autre. Généralement, nous résumons, nous abrégeons... Il le faut bien pour tracer un tableau d'ensemble ; mais si l'on désire se reporter à la source, on se convaincra tout de suite que ces résumés sont d'une probité rigoureuse. Ils ne disent pas habituellement tout ce que le missionnaire a dit ; ils ne disent jamais ce que le missionnaire n'a pas dit. Ils savent être, et ne veulent être que des échos.

On reconnaîtra leur fidélité à ce signe entre plusieurs : ils ne sont inspirés par aucun esprit de dénigrement ou de moquerie, ils sont au contraire inspirés par un esprit d'amour, par un sentiment de respect. Parler autrement, ce serait contrister le cœur de nos missionnaires et donner à leurs paroles un son qu'elles ne rendent pas. Leur bonheur c'est de signaler les vertus, les qualités natu-

relles ou surnaturelles des chrétiens ou même des païens ; ils se taisent volontiers sur les défauts.

Si la charité est nécessaire, le respect est facile. Seul, l'observateur superficiel, étonné de rencontrer des coutumes opposées aux siennes, les juge, par le fait même, ridicules. Tout autre le missionnaire qui a longtemps étudié la raison de ces usages et, bien des fois, l'a découverte en s'y soumettant lui-même. C'est avec une sorte d'admiration qu'il contemple un vaste peuple, assis depuis des siècles dans ses institutions immobiles, fidèle à ses traditions et à ses ancêtres, patient dans les épreuves, d'une politesse raffinée, laborieux, sobre, économe, soumis à ses souverains invisibles, aimant toute autorité légitime, plus fait peut-être pour obéir que pour commander, pour imiter que pour inventer; mais capable de soutenir sa cause contre l'Occident qui le menace et l'inquiète; et, en tout cas, lui donnant souvent des exemples préférables à ceux qu'il en a reçus.

Ces égards nécessaires et faciles n'entraîneront aucune méconnaissance de la vérité ; elle doit ici son témoignage à l'Évangile, en constatant, lorsque l'occasion s'en présente, ce qui *manque* à une nation à laquelle *manque* Jésus-Christ. Que de fois la servitude païenne, qui retient dans ses chaînes ignominieuses tant de millions d'infidèles, a paralysé l'effort de l'apostolat !...

Le titre de ce livre dit bien que nous ne nous occupons pas de toute la Chine, mais d'une seule de ses provinces, celle du Tché-ly S.-E. Elle n'est pas isolée dans le grand empire ; Pékin, la capitale, est même comprise entre ses frontières, sinon ecclésiastiques, du moins politiques ; toutefois on ne prétend pas que les remarques faites sur la religion, les superstitions, les mœurs, les coutumes d'une région, aient la même exactitude dans les régions voisines. Souvent

la vérité historique trace les mêmes frontières que la géographie.

Tout en restant chez nous, dans notre mission, nous faisons de ci, de là quelques emprunts à nos voisins, lorsqu'il s'agit d'observations générales, justes au Tché-ly comme chez eux. Une comparaison expliquera cette pensée. A la résidence centrale, presque toutes les fenêtres, suivant la mode chinoise, donnent sur les cours intérieures ; toutefois, dans l'épaisseur des murailles extérieures, on a ménagé de larges ouvertures par lesquelles le regard suit au loin les lignes d'une plaine immense jusqu'aux ondulations des collines du Nord. Ces fenêtres, nous ne les avons pas condamnées, elles nous seront utiles de temps à autre, afin de jeter l'un de ces longs regards dont les moindres objets ont besoin, pour être connus dans leur ensemble et dans leurs relations.

Aujourd'hui la vérité de ce livre est entière ; demain que restera-t-il de cette vérité ?... Demain la Chine sera-t-elle encore la Chine que nos missionnaires ont connue, qu'ils ont décrite, qu'ils ont aimée ? Est-ce la persécution qui attend nos chrétientés ?... vont-elles sombrer dans une mer de sang ?... Est-ce la conquête qui changera leurs destinées ?... Déjà les conquérants européens, américains, asiatiques ou japonais, campés aux portes du vieil empire, s'en disputent les dépouilles. Ces plans audacieux ne seront-ils pas démentis par de cruelles leçons ?... Ah ! si la France voulait !... dans ces pays de l'Extrême-Orient où la sagesse de ses diplomates, la bravoure de ses marins et de ses soldats, la religion de ses missionnaires lui ont fait un si grand prestige, que son rôle serait glorieux et son œuvre saine et utile !...

Mais ces regards sur l'avenir sont trop curieux, ces questions, en ce moment, et ici, sont indiscrètes. Les événements, sans doute

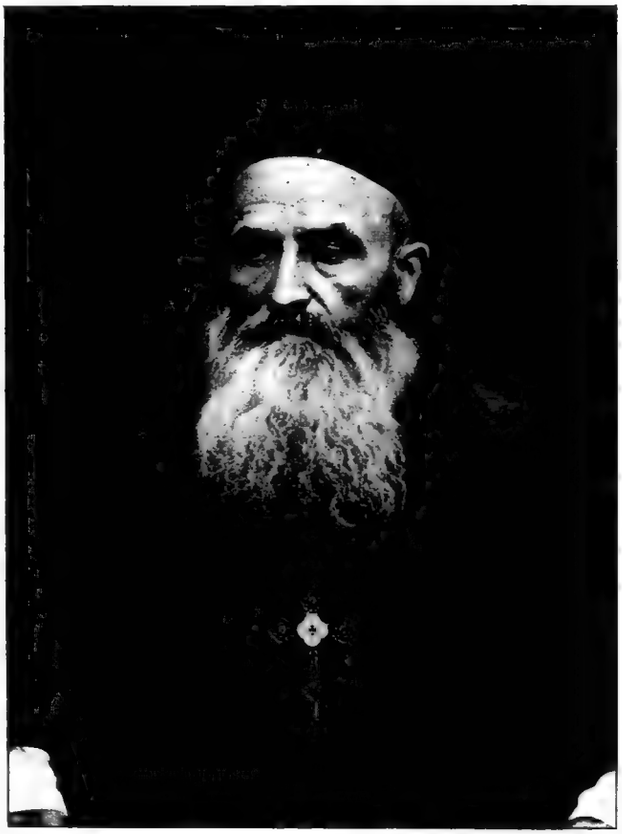
prochains, diront si, en s'écroulant pierre par pierre, la grande muraille a permis à l'Europe d'entrer ou à la Chine de sortir...

En terminant, je voudrais offrir ce livre à nos bienfaiteurs, aux jeunes gens de nos collèges catholiques et de nos séminaires, à nos Pères missionnaires de la Province du Tché-ly S.-E.

Nos bienfaiteurs verront que leurs prières et leurs aumônes ne sont pas stériles. Puissent-elles toujours, et les prières mieux encore que les aumônes, engraisser ces champs où pourraient blanchir de si opulentes moissons !

Les jeunes gens de nos collèges catholiques et de nos séminaires, s'ils lisent ces relations de travaux apostoliques, voudront peut-être s'y associer un jour. L'esprit de Dieu se sert des plus humbles instruments ! Qui sait si son souffle, passant à travers ces récits et les vivifiant, n'ira pas émouvoir les cœurs d'un grand amour et d'une grande pitié envers un peuple malheureux ?... En faut-il plus pour qu'une vocation s'éveille dans une âme généreuse ? Du moins ici cette âme ne sera pas séduite par les couleurs brillantes et décevantes d'un tableau inventé à plaisir.

Daignent enfin les vénérés et bien-aimés missionnaires, nos Pères et Frères de la mission du Tché-ly S.-E., agréer ces pages pleines de leur souvenir, comme un témoignage de respect et d'affection, un signe de l'intérêt qui s'attache à leurs travaux, et aussi, s'ils me permettent de le dire, comme l'expression d'un regret persistant : celui d'être exclu par les infirmités du corps et de l'âme du partage de leurs fécondes fatigues !



Mgr BULTÉ,

ÉVÊQUE TITULAIRE DE BOTRA,

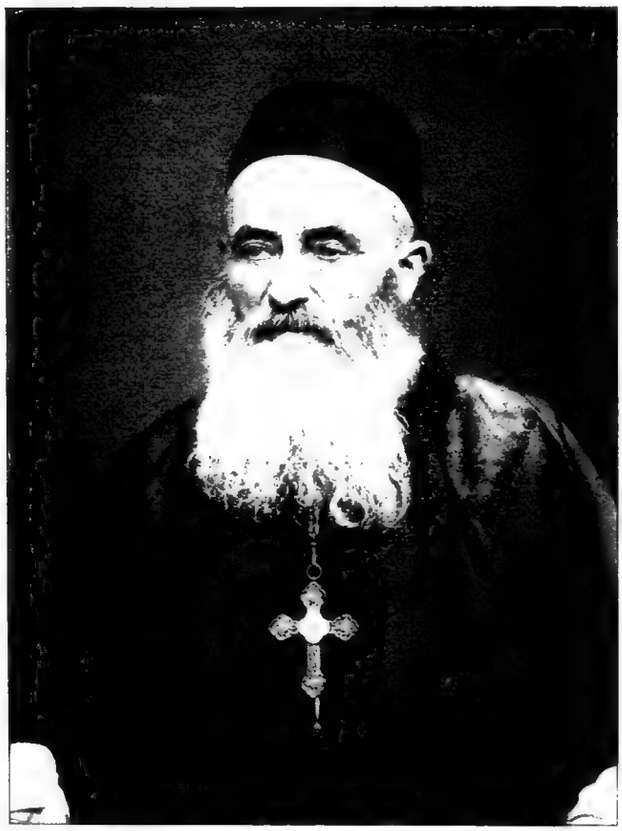
VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHÉ-LY ORIENTAL.

INTRODUCTION.

LE livre que nous publions reçoit une douloureuse actualité des événements qui s'accomplissent dans l'Extrême Orient.

Avec indifférence d'abord, bientôt avec une curiosité inquiète, enfin avec une stupeur grandissant de semaine en semaine, l'Europe apprend successivement que des bandes de pillards se forment autour de Pékin, que ces bandes étendent leurs ravages dans la province, que la capitale elle-même tombe en leur pouvoir, que la cour impériale, par impuissance ou par politique, est de connivence avec les rebelles, que la vie de nos missionnaires et de leurs chrétiens, celle des étrangers ou des « barbares » n'est plus en sécurité. Les dépêches effrayantes se succèdent ; à Tien-tsin, la grande ville du Tché-ly qui sert de port à Pékin ; le quartier européen serait détruit, nos ambassadeurs, menacés dans leurs légations, fuiraient la ville impériale ou même y seraient gardés en otages. Une nécessité commune réunit contre la Chine les nations maritimes de l'ancien continent et du nouveau ; des navires armés en guerre quittent les ports de l'Europe et ceux de l'Amérique ; la Russie, par le transsibérien ou par la mer, assemble ses régiments sur la frontière du nord ; le Japon mobilise ses troupes, et le vieil Empire du Milieu a peut-être allumé une conflagration universelle qui le dévorera le premier. Nous sommes en face de l'inconnu. Toutes les craintes sont permises ; l'histoire de demain se jouerait des prévisions d'hier, au milieu d'une crise telle que la Chine n'en trouve point de comparable dans ses longues annales.

La Compagnie de Jésus et particulièrement la province de Cham-



MGR BULTÉ,

ÉVÊQUE TITULAIRE DE LOTRA,

VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHÉ-LY ORIENTAL.

INTRODUCTION.

LE livre que nous publions reçoit une douloureuse actualité des événements qui s'accomplissent dans l'Extrême Orient.

Avec indifférence d'abord, bientôt avec une curiosité inquiète, enfin avec une stupeur grandissant de semaine en semaine, l'Europe apprend successivement que des bandes de pillards se forment autour de Pékin, que ces bandes étendent leurs ravages dans la province, que la capitale elle-même tombe en leur pouvoir, que la cour impériale, par impuissance ou par politique, est de connivence avec les rebelles, que la vie de nos missionnaires et de leurs chrétiens, celle des étrangers ou des « barbares » n'est plus en sécurité. Les dépêches effrayantes se succèdent ; à Tien-tsin, la grande ville du Tché-ly qui sert de port à Pékin ; le quartier européen serait détruit, nos ambassadeurs, menacés dans leurs légations, fuiraient la ville impériale ou même y seraient gardés en otages. Une nécessité commune réunit contre la Chine les nations maritimes de l'ancien continent et du nouveau ; des navires armés en guerre quittent les ports de l'Europe et ceux de l'Amérique ; la Russie, par le transsibérien ou par la mer, assemble ses régiments sur la frontière du nord ; le Japon mobilise ses troupes, et le vieil Empire du Milieu a peut-être allumé une conflagration universelle qui le dévorera le premier. Nous sommes en face de l'inconnu. Toutes les craintes sont permises ; l'histoire de demain se jouerait des prévisions d'hier, au milieu d'une crise telle que la Chine n'en trouve point de comparable dans ses longues annales.

La Compagnie de Jésus et particulièrement la province de Cham-

pagne partageaient l'inquiétude générale, toutefois sans motif spécial de crainte pour ses missionnaires. Les dernières lettres reçues du Tché-ly S.-E. étaient plutôt rassurantes ; la situation restait grave, elle n'indiquait pas un péril immédiat. Soudain un télégramme précurseur dissipa notre confiance ; il réclamait des prières sans rien ajouter. Mais on comprenait que c'était là un cri d'alarme et que la Mission courait les plus graves dangers. Ces pressentiments se réalisèrent : le dimanche 24 juin un télégramme reçu à midi annonçait la mort du Père Modeste Andlauer et du Père Remi Isoré. Dans le même temps on télégraphiait de Londres au T. R. P. Général de la Compagnie de Jésus que les deux missionnaires Jésuites avaient été massacrés. Aucun détail ne s'ajoutait et ne s'est ajouté depuis à ce funèbre et glorieux bulletin si non que le martyrologe de la mission n'est pas fermé — elle y écrivit encore les noms du Père Ignace Mangin et du Père Paul Deun. D'autres massacres étaient annoncés et pendant plusieurs jours on a pu craindre l'anéantissement de la chrétienté tout entière. Ces alarmes sont d'autant plus vives que nos Pères immolés n'étaient point sans défense. Le Père Isoré, d'après une lettre écrite au P. Leboucq, comptait autour de lui quatre cents hommes déterminés à vendre chèrement leur vie. Combien de Chrétiens sont donc tombés avec leurs missionnaires !

Dans ces douloureuses conjonctures il a semblé bon de donner une courte introduction au livre que nous avons écrit, ne serait ce que pour mettre le lecteur au courant d'une situation en partie nouvelle. Il n'est pas question de raconter les événements qui commencent, mais d'en rechercher les causes et d'en esquisser le caractère. Rien ne nous surprend d'ailleurs dans cette révolution, sinon sa soudaineté; celui qui parcourra cette étude pensera comme nous que tout

est possible en Chine ou au sujet de la Chine... hormis prophétiser.

Ces dernières vicissitudes ont été étudiées sur place dans leur origine et pour ainsi dire dans leur formation par le R. P. Emmanuel de Becquevort, de la Compagnie de Jésus. Pendant de longues années, le Père de Becquevort fut à Tien-tsin même chargé des graves intérêts de la mission du Tché-ly. Ces importantes et délicates fonctions le mirent nécessairement en relation avec tout ce qui touche à l'Empire du Milieu en deçà et au delà de ses frontières. Observateur sagace, il a beaucoup appris sur la Chine ou par les Chinois eux-mêmes ou par ceux qui les fréquentaient et traitaient avec eux : missionnaires, diplomates, soldats, marins, négociants. Le Père de Becquevort est l'un de ces hommes que Bossuet aurait loués d'apprendre d'un interlocuteur ce qu'il sait et jusqu'à ce qu'il ne sait pas. Cependant une maladie sérieuse aggravée par le climat du Pé-tché-ly menaçait la vie du religieux-missionnaire; sur l'avis formel des médecins les supérieurs intervinrent, le retour en France était nécessaire, il fut ordonné, et le Jésuite accepta en fils d'obéissance le plus grand sacrifice qui pût lui être imposé : celui de quitter le champ de bataille où il espérait bien mourir. Depuis son récent départ, l'ancien missionnaire n'a détourné de la Chine ni son regard, ni son cœur; je n'ai donc point interrompu le cours ordinaire de ses pensées en lui demandant son jugement sur les choses de Chine et de la mission du Tché-ly S.-E. Les quelques notes rapides qui suivent furent en quelque manière écrites sous sa dictée.

. . . . . .

Elles étaient encore humides ces notes, qu'un ordre soudain appelait le P. de Becquevort en Chine. Les supérieurs comblant et dépassant ses plus chères epérances, le renvoyaient vers sa mission désolée, porter leurs consolations et leurs secours. De là-bas, s'il

y parvient, il nous dira la grandeur de nos pertes... et avec le secours de Dieu, la solidité de nos espoirs sur la résurrection.

Multiples sont les causes qui ont engendré la situation actuelle. La haine de l'étranger a toujours été le signe caractéristique de la race jaune. Pour l'habitant du Céleste Empire, aussi bien que pour le Coréen ou le Japonais, l'étranger demeure l'être exécré. Cette haine ne se justifie pas ; elle s'explique. Séparée de l'autre partie du monde pendant des siècles, sans contact avec le reste du genre humain, n'en attendant rien, n'en acceptant rien, isolée et repliée sur elle-même, la race au sang jaune, la race aux cheveux et aux yeux noirs — suivant le nom qu'elle se donne — repousse tout ce qui n'est pas elle. L'homme d'Occident, ou, comme elle dit encore, l'homme aux cheveux rouges est l'ennemi séculaire.

Loin de combattre ces dispositions défiantes et hostiles, le gouvernement les encourageait et les excitait ; il y voyait l'arme la meilleure pour repousser l'invasion dont le menacent l'Europe et l'Amérique. Alimenter la haine de l'étranger n'est-ce point créer un parti national, suprême ressource de la Cour ? Ces sentiments difficilement comprimés éclatèrent soudain, lorsque l'empereur Guillaume, pour punir le meurtre de deux missionnaires catholiques, sujets allemands, s'emparait par un coup audacieux de la baie de Kiao-tcheou et du pays environnant.

La révolte naissait toute seule de cette confiscation. Les mandarins fermaient les yeux, laissaient faire, ou même jouaient dans l'ombre un rôle plus actif. Les sociétés secrètes jetaient le masque et publiaient ouvertement le double but qu'elles disaient poursuivre [1] :

1. Le pamphlet suivant, affiché dans Ho-kien-hien, reproduit assez complètement les insultes et les mensonges des Boxeurs :

« Les chrétiens troublent l'univers, s'appuyant sur les Européens ; ils se montrent

la destruction des religions étrangères, la défense de la dynastie. En parlant ainsi, les rebelles sont-ils absolument sincères ?

Les chrétiens n'ont aucune illusion à se faire sur le sort qui les attend, si la révolution est victorieuse ; c'est le massacre et la ruine. Au mois de janvier de cette année, le P. Finck, S. J., trouvait affichée sur la porte de notre maison à Tai-ming-fou la menace suivante : « Le 13 de la 12e lune il est décidé que nous entrons en ville par la porte de l'Est, brûlons l'église européenne et tuons les diables d'Europe qui s'y trouvent. Signé : La société des Grands-Couteaux du Chan-tong. » Le missionnaire qui nous transcrit ce placard ajoute : « Ce que demande d'abord à nos chrétiens la secte infernale, c'est l'apostasie ; à ce prix nos chrétiens pourront se racheter du pillage et de l'incendie. »

Mais le pouvoir se trompe en croyant à des dispositions bienveillantes pour lui-même ; ceux qui prétendent le soutenir sont autant et plus disposés à le renverser, et comme il arrive souvent, les alliés d'aujourd'hui, demain, seront des ennemis.

---

arrogants, insultent les gens simples, oppriment la dynastie des Ts'ing, méprisent les relations sacrées en supprimant la doctrine des Saints. Leurs chefs construisent leurs hautes églises sur les ruines de nos saintes pagodes ; ils trompent les ignorants, nuisent à la jeunesse ; arrachent le cœur et les yeux pour en composer des philtres ; ils empoisonnent les puits. Un lettré ne pouvant tolérer ces erreurs alla en ville pour les dénoncer ; mais, hélas ! le mandarin vénal, corrompu par l'argent, le traita cruellement, de sorte que le bon peuple ne sachant que devenir, d'un commun accord, voulut apprendre la boxe. L'Esprit Tchang-tien-cheu a informé Yu-hoang de cet état de choses. Yu-hoang, dans sa colère, envoie une troupe de dieux qui, descendant du ciel, viennent aider le peuple à détruire les chrétiens. Il en est temps, que les diables d'Occident meurent. Les I-ho-kiuen sont dans une cloche d'or, de sorte qu'ils ne craignent ni le glaive, ni la hache ; ils peuvent se garantir des fusils et des canons.

« Peuples, levez-vous ; n'ayez qu'un cœur et qu'une âme pour tuer les diables d'Occident et détruire la religion chrétienne !

« Depuis l'antiquité on distingue les Chinois de l'Empire du Milieu et les barbares étrangers ; actuellement les peuples sont pêle-mêle ; à qui appartient l'empire ? Confucius et Mong-ken ne cessent de pleurer, et leurs larmes inondent leurs poitrines ! »

Il est probable, du reste, que le gouvernement n'est point totalement aveuglé, mais il est débordé, n'ayant que le choix entre une alliance douteuse et une répression impossible.

En attendant l'avenir, contrainte de sévir pour répondre aux réclamations des puissances étrangères, la cour de Pékin trouvait le moyen de punir et de récompenser tout ensemble. Les premiers troubles s'étant produits au Chan-tong, l'Allemagne exigea le déplacement du gouverneur : cette satisfaction lui fut accordée, et sans doute avec toutes les formes de la diplomatie et de la courtoisie chinoise ; mais ce même fonctionnaire recevait de l'avancement. Une telle mesure, loin d'inquiéter les fauteurs de troubles, les assurait au contraire d'une immunité absolue ; on les encourageait.

Rien d'étonnant, d'ailleurs, dans cette complicité de la famille régnante. Elle est d'accord avec ses traditions. Si l'empereur Kang-hi honora les missionnaires Jésuites qu'il entretenait ou plutôt qu'il retenait à sa cour, ses successeurs furent loin de l'imiter ; tous persécutèrent les chrétiens ou permirent qu'on les persécutât, surtout dans les provinces éloignées de la capitale.

Après la guerre de 1842 faite contre les Anglais, après les traités consentis avec la France à la suite de cette guerre, la persécution cessait officiellement, mais pour se continuer sourdement. Les derniers règnes ont mis dans un relief nouveau ce mélange d'astuce, de mauvaise foi, de faiblesse, de rancune, de cruauté et d'orgueil qui caractérise la politique chinoise.

Faut-il rappeler avec quelle barbarie les parlementaires anglais et français, victimes du guet-apens de Tong-tcheou, furent massacrés en 1860 [1] ?

La crainte d'une intervention armée a seule contenu, bien im-

1. Voir l'ouvrage de M. d'Escayrac de Lauture.

parfaitement, la haine invétérée qui, dans les âmes païennes, depuis l'impératrice actuellement régnante descend jusqu'au dernier *coolie*. L'exemple des grands, l'enseignement des lettrés, la jalousie des commerçants ont facilement infusé les mêmes idées à la masse du peuple ignorante ou crédule ; de là cet ensemble, cette conspiration de toute une race à repousser l'élément extérieur.

Si des causes politiques nous passons aux économiques, il est également facile d'assigner une raison à la révolution actuelle. La population est d'une extrême densité ; tous se marient, et tous se marient jeunes ; il en résulte une grande difficulté de vivre chez une partie notable du petit peuple. Les exigences des propriétaires, les exactions des mandarins, des fléaux successifs, font de la classe agricole une multitude presque toujours affamée : « passer la journée », comme ils disent, est souvent pour eux un problème ardu. Les artisans ne sont guère plus fortunés ; leur salaire est dérisoire. Chaque année des paquebots visitent au Chan-tong les ports du littoral ; ils y embarquent de nombreux émigrants que la misère chasse de leur pays. Ces déracinés, ces errants ne savent où arrêter leurs pas ; beaucoup débarquent à Tien-tsin et à Takou, attirés par le grand trafic qui se fait entre la capitale et l'embouchure du Pei-ho. Une population instable, toujours inquiète d'un moyen d'exister, se trouve à la merci des premiers agitateurs ; ils ont là une armée formée à l'avance, qui les attend pour être conduite au pillage et à l'incendie.

Cette multitude de bateliers, voituriers, brouettiers, porteurs et déchargeurs, toujours remuante, fut naguère menacée dans son travail. On projetait la construction d'une ligne ferrée qui, reliant la capitale à la mer, remplacerait les anciennes voies de communi-

cation, c'est-à-dire le fleuve même du Pei-ho, tantôt débordé, tantôt desséché, et une route ou plutôt une piste de boue ou de poussière. Un tel projet s'imposait, mais il ruinait les anciennes corporations occupées aux transports et au trafic. On conçoit les réclamations, légitimes en elles-mêmes, et que les mandarins appuyaient de leur autorité ; aussi, sans la pression énergique des puissances occidentales, les travaux de la ligne n'auraient pu s'exécuter, et aujourd'hui la locomotive traverse une région où elle incendiera facilement des germes de révolte rapidement grandis et desséchés.

Lorsqu'un soulèvement est préparé, il trouve aisément un prétexte. Déjà nous avons rappelé les troubles qui émurent le Chantong ; ils éclatèrent de nouveau vers 1880 et pour se prolonger plusieurs années. En voici l'occasion. Une mission, confiée aux prêtres allemands de Steyl, se fondait dans ce turbulent pays ; ses débuts furent modestes, son siège était le petit village de Pouo-ly ; néanmoins, résidence, séminaire, noviciat, écoles, fermes et cultures surgirent rapidement du sol, ou rayonnèrent dans les environs.

L'opposition païenne fut particulièrement violente ; le vicaire apostolique, Mgr Anzer, ne craignit pas de la braver en formant le projet de conquérir à la foi catholique la ville même où naquit Confucius : ce sage si fameux y avait encore sa descendance ; son héritier direct se rendit à Pekin, déterminé aux derniers efforts pour défendre contre une doctrine abhorrée la gloire de son illustre ancêtre. L'évêque parfois soutenu, parfois désavoué par son gouvernement, obtint finalement gain de cause. Une église et une résidence s'élevèrent auprès du berceau de Confucius. Était-ce une victoire ? En tout cas, elle blessait profondément l'orgueil national et par suite devait coûter cher à la mission. L'influence personnelle

de l'évêque missionnaire sur l'empereur allemand ne fut pas étrangère à ce résultat.

Sur les frontières orientales qui séparent le Tché-ly du Chan-tong, des querelles fréquentes et même des batailles entre chrétiens et païens, des bruits de guerre, avaient troublé le pays et indiqué la fermentation générale. On vit alors se former et se répandre les premières bandes de brigands ; ils s'appelaient à ce moment Grands Couteaux ou Grands Sabres, et devaient bientôt acquérir une funeste célébrité sous le nom de *Boxeurs*.

Leur secte, dit le Dr Lao-Ngai-Siuen, est une branche du « Nénuphar Blanc », société secrète fort répandue en Chine [1], comme on le voit par le nom qu'ils portent et par les incantations qu'ils récitent. Quoique punis et poursuivis, ils se sont perpétués dans plusieurs districts du Chan-tong et du Tché-ly; peu à peu leur audace s'est accrue ; l'année dernière, 1898, ils se sont déclarés les adversaires du christianisme. Les populations séduites ont oublié que la descente des esprits et la récitation des charmes magiques prouvent la perversité de la secte.

Dans son numéro du 29 décembre dernier, l'*Echo de Chine*, journal français publié à Chang-hai écrit à leur sujet :

« A la fois conspirateurs, rebelles et brigands, tout leur sert de prétexte à de nouveaux crimes. »

Néanmoins ces pillards, au début des hostilités, n'étaient point toujours victorieux. Une relation de nos missionnaires qui nous arrive à l'instant même, raconte le combat suivant :

Le 15 décembre les Boxeurs s'approchèrent du village de Tong-tai-kouo, mais les chrétiens, dont le P. Simonel entendait alors les confessions (car tous voulaient se confesser avant de se battre), sor-

1. Voir le livre du P. Leboucq. *Associations de la Chine* (Paris, Wattelier, 1880), p. 2.

tirent en armes et les firent reculer. A la nuit tombante, les sectateurs revinrent à la charge, bien plus nombreux (leur colonne s'étendait sur plus de six cents mètres), et poussant des hurlements.

« Les chrétiens, au nombre d'environ cinquante, avec une trentaine de vieux fusils de tout calibre, s'étaient barricadés avec des branches de jujubier épineux et les attendaient du haut de leurs toits plats, récitant le rosaire, le chapelet au cou, et le fusil en main, tandis qu'un enfant tenait la croix arborée aux yeux de tous. Ils firent feu, mais leur tir étant mal réglé, les projectiles passaient par dessus la tête des assaillants. Une nouvelle décharge eut plus de succès : la route se couvrit d'une trentaine de morts et de blessés, aussitôt emportés par les survivants. Pendant ce temps, les femmes priaient à l'église.

« Après trois quarts d'heure de lutte, les assaillants prirent la fuite, abandonnant quatre morts sur le champ de bataille, mais personne ne voulut réclamer ou reconnaître ces corps, de crainte d'affaires. Le mandarin les a fait enfouir presque nus, comme des brigands, bon moyen de refroidir le zèle des autres.

« Les chrétiens vainqueurs, qui n'avaient eu personne d'atteint, se réunirent à l'église pour remercier Dieu.

« Les Boxeurs se rallièrent au village voisin, avec force bruit de tam-tam, pour revenir encore à la charge, lorsque le son des trompettes mit le trouble au camp et fit prendre la fuite à l'ennemi. C'était un escadron de cavalerie régulière qu'avait requis une lettre pressante du P. Becker au mandarin de la ville. Les cavaliers étaient partis à bride abattue ».

Ces bandes ressemblent à nos Jacqueries du moyen âge et, comme elles, se recrutent grâce au mécontentement général, à la misère, au vice et, parfois, à la connivence du pouvoir. Elles se composent

toujours de ces gens sans lieu et sans aveu qui ne perdront jamais à un bouleversement. Ordinairement leurs chefs sont affiliés aux sociétés secrètes par des liens mystérieux et peut-être sataniques. Leur autorité est violente, mais précaire ; le soldat reste indiscipliné ; il s'enrôle ou il déserte avec une facilité égale. Par suite on peut malaisément connaître et évaluer une armée qui s'ignore elle-même. Ces mauvais sujets sont maintenus dans une obéissance quelconque par des promesses ridicules ; on leur dit qu'ils sont invulnérables : que les balles s'aplatiront sur leur poitrine. Avec des cartouches renfermant des chevilles de bois au lieu de balles, et par des décharges à blanc, leurs capitaines encouragent cette confiance puérile.

Pékin se prit à espérer que les Boxeurs la délivreraient du danger et du cauchemar étranger : la cour impériale avait à venger tant d'injures!

En s'établissant à Hong-kong, l'Angleterre détournait de Canton,à son profit,les navires et le commerce des étrangers. Première aliénation et profanation du sol de la patrie.

La France, en prenant possession du Tonkin, par le fait même de son voisinage, imposait à la Chine un surveillant gênant. Mais, à ce propos, pour nous quelle douleur et quels regrets patriotiques! Pourquoi le gouvernement d'alors, par suite d'une honteuse jalousie, n'a-t-il point profité des victoires de notre grand Courbet ? Aujourd'hui, solidement assise dans les îles Pescadores, qu'une poignée d'hommes suffit à défendre, notre patrie commanderait tout le littoral de la Chine, et dicterait ses volontés.

Les humiliations de l'intérieur répondaient à celles de l'extérieur, et il était plus difficile de les dissimuler. Les diplomates européens

obligeaient le jeune empereur à les recevoir en audiences solennelles, et toutes les ruses des Célestes atténuaient à peine l'échec infligé pour la première fois à d'immuables coutumes. Les ministres plénipotentiaires entraient en maîtres, et le Fils du Ciel n'était plus invisible. En même temps la province voyait les missionnaires de tout pays la parcourir en tout sens et s'établir où ils voulaient. La France imposait la reconnaissance de son protectorat sur les missions catholiques.

Le Japon, il est vrai, cédant aux injonctions de l'Europe, abandonnait en partie le fruit de ses victoires. Cependant il s'installait à Formose, après la sanglante humiliation infligée par ses armes à l'orgueil chinois. On n'oubliait pas qu'il avait eu ouvertes à sa discrétion les portes de Pékin et celles de l'Empire.

Après la prise de Wei-ha-wei, le dernier fait d'armes et le plus glorieux de la campagne, un Japonais, interrogé par le P. de Becquevort, lui confiait que le vainqueur, non moins surpris que le vaincu, n'avait pas osé pousser plus loin son succès. Le prestige de la Chine, si lumineux pendant des siècles sur la moitié du monde et sur toute la race jaune, n'était point encore complètement évanoui, et, continuait l'interlocuteur, « nous nous arrêtions comme frappés de stupeur devant cette grande gloire se dissipant sous nos yeux. »

Autre cause saisissant jusqu'à l'intime l'organisme chinois.

L'extension des missions créait une situation nouvelle. Le territoire de l'Empire se sectionnait en vicariats apostoliques, et, par une coutume que Rome a trouvée dans ses premières traditions, les limites de ces diocèses nouveaux étaient les mêmes que celles des provinces ou des préfectures. Cette division était nécessaire :

en assignant à chaque famille religieuse un champ mieux défini elle promettait une moisson plus abondante. Chaque vicaire apostolique se mit à l'œuvre, et la Chine s'étonna en se voyant couverte d'églises,d'écoles, de résidences élevées par l'or des fidèles étrangers dont elle ne comprenait pas, mais dont elle suspectait le zèle.

Les catholiques n'étaient point les seuls; les protestants les suivaient, et sur certains points les dépassaient. Combien prodigieuses leurs ressources en hommes et en argent! Pour ne prendre qu'un exemple : aux États-Unis, une société biblique mettait entre les mains du bishop Taylor assez de ressources pour envoyer, dans l'espace de douze ans, plus d'un millier de missionnaires. Le résultat ne répondit pas à l'effort et à la dépense.

La même émulation anime les sociétés bibliques de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suède et de la Suisse; l'invasion est d'autant plus sensible que ministres, presbytériens, wesleyens, *High Church* (haute Église), méthodistes, etc., débarquent avec femmes et enfants; toute la famille s'établit. L'édification n'est pas toujours grande; les hommes, en général, sont mal recrutés, mal formés; leurs mœurs ne sont pas d'une austérité excessive; les femmes, par la liberté de leurs allures, choquent violemment les idées des peuples orientaux. Aux yeux d'un Chinois, comme aux yeux d'un Turc, toute femme qui se montre et descend dans la rue, par le fait même, se déconsidère.

Que de choses déroutantes pour les Célestes!

Même chez les catholiques les meilleurs, une certaine liberté ou vivacité de manières a surpris et déconcerté la patience chinoise. Le Céleste compare trop souvent cette fougue européenne ou française à son impassibilité; il interprète avec une sévérité excessive

le moindre mouvement d'humeur, ou même le transport d'un zèle qui ne serait point prudent et, pour ainsi dire, silencieux.

Cependant, et jusqu'à ces derniers jours, un Chinois n'eût jamais convenu qu'il y eût chez lui persécution, du moins dans le sens que nous prêtons à ce mot: des émeutes, des tracasseries locales, des rixes et des batailles, voire même des pillages et des assassinats, oui,dirait-il, j'en conviens ; de persécution, je n'en vois pas. Et encore, ajouterait-il, dans ces différends entre chrétiens et païens, les païens sont-ils toujours coupables, toujours responsables, les seuls coupables, les seuls responsables ?

Pour colorer son assertion il ajouterait que telle société de missionnaires, établie en Chine depuis soixante ans, n'a vu sacrifier aucun de ses membres. Il est généreux de rêver le martyre ; il est peut-être plus héroïque, comme plus sage, de l'éviter. Une longue patience est plus utile à l'Église,en certaines circonstances,que l'effusion du sang. Celui même qui garde parmi ses frères le nom d'*Apôtre*, a donné le double exemple,suivant des fortunes diverses, ou d'affronter les supplices, ou de s'y dérober [1].

Qu'une telle situation éveillât certaines susceptibilités, nous l'avons reconnu, nous le reconnaissons encore. Pouvions-nous prévoir que les ennemis de l'Église s'empareraient de ces constatations loyales et dénonceraient l'action des missionnaires comme la cause première et peut-être unique du redoutable conflit? Les nations alliées n'auraient qu'une chose à faire : permettre, encourager le massacre des missionnaires, la destruction des chrétientés et l'œuvre pacificatrice ne rencontrerait plus d'obstacles ; la concorde s'établi-

1. Damasci præpositus gentis Aertæ regis custodiebat civitatem Damascenorum ut me comprehenderet : et per fenestram in sporta dimissus sum per murum et *sic effugi manus ejus.* (*Cor.*, XI, 32-33.)

rait d'elle-même entre l'Empire du Milieu et les puissances d'Europe, d'Asie et d'Amérique dont le seul objectif, comme tout le monde le sait, est d'éviter à la Chine l'ennui des querelles religieuses.

« *Le Temps* » par la plume de M. Marcel Monnier a fait bonne justice de ces accusations. (Dimanche 19 août). — On remarquera la distinction faite entre les ministres du culte réformé et les prêtres catholiques ; elle est d'autant plus importante que ce journal ne dissimule pas ordinairement ses sympathies protestantes.

« Ce qui n'a pas peu contribué à accréditer l'opinion suivant laquelle la rébellion chinoise aurait pour cause prédominante l'intempérance de zèle des missionnaires de toutes sectes, c'est que la critique est venue de haut. Tout récemment encore le premier ministre de Sa Majesté Britannique censurait l'état d'esprit très particulier de ces apôtres qui, pénétrés uniquement de leur mission divine, restent sourds aux bruits de la terre et s'inquiètent fort peu des suites, parfois fort graves, que peut entraîner après elle, dans les relations internationales, leur ardeur à prêcher la bonne parole, parmi les peuplades noires ou jaunes. Le discours fit quelque bruit.... Aussi n'est-il pas inutile de rappeler... que l'on ne doit pas donner à ces paroles un sens trop général. Le noble lord s'adressait à ses compatriotes ; du moins sa critique visait spécialement les associations évangéliques d'origine anglo-saxonne. »

Le rédacteur du « *Temps* » trouve cette critique plutôt vive et acerbe ; cependant il ajoute :

« Les raisons de cet insuccès — celui des missions évangéliques — sont multiples. Il y a l'instabilité du personnel..... Composé d'hommes fort distingués... dans la plupart des cas, il n'est que trop enclin à prendre les missions pour une simple profession dont le siège est variable. En général, le clergyman... ne fait en Chine

qu'un séjour assez bref, coupé de déplacements et de villégiatures estivales. Au bout de quatre ou cinq ans, il plie bagage. Le temps lui manque. C'est un passant.

Mais ce qui lui nuit surtout dans l'esprit des Célestes, ce sont ses divisions, ses menées pour évincer la concurrence... les pieuses intrigues pour recruter des prosélytes aux dépens du voisin, l'éparpillement des forces... les divisions et subdivisions de sectes. Ceci explique fort bien pourquoi, malgré tant de zèle, d'abnégation, malgré des sacrifices pécuniaires énormes, l'action des missions protestantes n'eut pour conséquence appréciable que de rendre à l'avenir plus difficile et plus impopulaire la diffusion du Christianisme en Chine. »

Les missionnaires catholiques agissent autrement et l'auteur continue en citant un Anglais et un Protestant : M. H. Norman, dans un livre suggestif : THE FAR EAST. Il est nécessaire d'établir une distinction entre le missionnaire catholique et le protestant. Le premier est l'objet d'une considération bien plus grande de la part des indigènes aussi bien que des étrangers, et le résultat de ses travaux est sans conteste beaucoup plus heureux. Il s'établit en Chine une fois pour toutes, il adopte le costume, la façon de vivre du peuple, il arrive à subsister avec les ressources les plus modiques ; il est la vivante expression des qualités qui, dans l'idée des Orientaux comme des Occidentaux, sont essentielles au sacerdoce: la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Il fait plus encore, il sait tourner les superstitions locales... il apprend à ses convertis une prière pour l'empereur, laquelle se termine par ces mots : accordez-lui une vieillesse heureuse et prolongez la prospérité de son empire afin que nous puissions plus tard jouir avec lui de la paix éternelle. ... Enfin il n'est soumis qu'à une seule autorité, prêche et pratique

une seule doctrine. Je n'ai certes pas besoin d'expliquer que je ne suis pas prévenu en faveur de la propagande catholique, mais je manquerais de loyauté si je ne déclarais que j'ai conçu un respect profond pour les nombreux missionnaires que j'ai rencontrés en Chine, pour leur caractère et pour leur œuvre.

« Des témoignages qui précèdent — conclut M. Monnier, — il ressort clairement que s'il y eut maladresse, imprudence, excès, ce ne fut pas chez les missions dont la protection nous est dévolue par les traités. »

A tant de raisons du conflit actuel, énumérées déjà, s'en ajoute une autre d'une énergie au moins égale : nous l'appellerons l'évolution de la Chine vers l'Occident. La civilisation moderne l'attire et la repousse tout ensemble ; mais, qu'elle l'aime ou la déteste, elle se sent pénétrée par elle et ne se résout ni à lui ouvrir ni à lui fermer ses portes. Des deux côtés les difficultés sont énormes ; la politique chinoise les assemble toutes en ne prenant aucune résolution, ou en prenant des résolutions successives et contraires. Toujours cette même absence de logique, de franchise, de sincérité ; toujours cette politique de la main qui donne et de la main qui retire, funeste tant de fois au Fils du Ciel !

Les exemples abondent : les traités déclarent le commerce ouvert aux Européens, et les douanes provinciales opposent à la liberté des transactions des obstacles insurmontables.

Un décret impérial prescrit l'ouverture d'écoles où seront enseignées les sciences de l'Occident ; un autre décret, à six mois de distance, ferme ces mêmes écoles. Le premier décret est signé par l'empereur, le second par l'impératrice : ce ne sont pas deux souverains qui se succèdent, ce sont deux souverains qui se remplacent et se combattent dans la même cour et dans le même règne. Les empereurs

chinois ont-ils toujours connu les décrets signés par eux ? Combien de fois leur signature n'a-t-elle pas été frauduleusement apposée ?

Telle compagnie obtient la concession d'une ligne de chemin de fer ; la ligne est décrétée d'utilité publique, mais les mandarins s'opposent à la vente des terrains du tracé. — Jusqu'à M. Gérard, récemment ministre à Pékin, la faculté d'acquérir consentie aux missionnaires catholiques (convention Berthemy) était rendue illusoire par la défense de vendre qu'intimait aux propriétaires l'autorité locale.

Tous ceux qui ont négocié avec le Tsong-li-ya-men (ministère des affaires étrangères) savent qu'un procès, s'il est gagné est en même temps perdu : le diplomate victorieux reçoit en due forme le rescrit qui lui donne gain de cause ; mais un autre rescrit est expédié à la province où le litige a eu lieu, pour annuler le premier.

On conçoit ce que cette grossière duplicité amène de conflits irritants et incessants, engendre de procès ; combien elle fatigue les chancelleries et les agace. « Tous les jours un déluge d'affaires ! » disait un diplomate américain, qu'excédaient les réclamations criardes, sans cesse renouvelées, des missionnaires protestants. Les Chinois excellent à ce jeu de patience, où ils conservent leur sang-froid un peu moqueur, tandis que les adversaires perdent le leur.

C'est pitié de voir l'immense empire se dissoudre lui-même dans ses agissements confus et ses mesures incertaines. Il avait tant besoin de prendre des initiatives sages, fermes, hardies et surtout persévérantes ! Le Japon, jadis un satellite, lui en donnait l'exemple ; il opérait chez lui, à son profit, toute une révolution ; la veille encore asiatique, enfoncé dans ses traditions, il passait presque instantanément au modernisme le plus raffiné avec une sûreté de main et une rapidité prodigieuses. Quelle que soit la sagesse dis-

cutable des conseils qui l'inspirent, le Japon ne connaît, dans sa marche, ni hésitation ni tergiversation. Malheureusement, la Chine ne sait ni voir ni vouloir.

Le célèbre vice-roi du Tché-ly essayait bien d'envoyer en Amérique une centaine de ses jeunes compatriotes, choisis parmi les plus intelligents ; mais une disgrâce imméritée les attendait au retour. Ils trouvaient la malveillance des pouvoirs, la jalousie des mandarins en éveil, les carrières fermées ; les plus heureux entrèrent comme commis dans des maisons étrangères. Ainsi les Célestes se sont obstinés à n'être ni réformateurs ni conservateurs.

Dans la terrible partie qui s'engage, — on peut le conclure des considérations qui précèdent, — les événements ont mis tous les atouts dans la main des Boxeurs, et ils seront les maîtres absolus, si les puissances alliées ne les arrêtent et les dispersent. Le gouvernement impérial est impuissant ou complice ; sa faiblesse vient de ses indécisions et de ses origines étrangères. Sans pénétrer le mystère de ces obscures révolutions de palais, nous savons que l'intrigue et l'assassinat y font et défont les règnes. Jamais il n'a été plus vrai de dire que le prince ne connaît pas son peuple et qu'il n'en est point connu : on ignore même souvent s'il est vivant ou s'il est mort. La dynastie tartare-mandchoue, assise aujourd'hui sur le trône, après trois siècles est encore étrangère ; le vrai parti national conspirerait volontiers pour la rejeter dans ses forêts et ses steppes.

Au milieu de ces embarras, d'ailleurs inextricables, la cour de Pékin, toujours fidèle à elle-même et à ses coutumes cauteleuses, ne paraît s'être décidée ni pour ni contre les Boxeurs. Des armées innombrables, les armées impériales, sont réunies autour de la capitale. Dans quel dessein ? Que feront-elles ? leur objectif est-il de

combattre la rébellion ? est-il de la soutenir ? A l'heure où nous écrivons, personne peut-être ne le sait, ni en Europe, ni en Chine. Les événements dont Dieu seul possède le secret apporteront une réponse attendue avec une vive anxiété. Boxeurs et soldats, brigands et impériaux se ressemblent et se valent ; les uns et les autres inspirent une égale frayeur; des deux côtés, la victoire serait également redoutable, pour les missions.

Mais la victoire suppose une bataille, et, selon toute vraisemblance, la bataille ne se fera pas ; ces corps, que l'on croyait ennemis, opéreront prochainement leur jonction et leur fusion. L'Europe qui distinguait et hésitait entre les émeutiers et les réguliers, ne verra plus devant elle qu'une armée immense décidée à un suprême effort pour expulser l'étranger. Elle-même, en bonne justice, s'accusera la première : c'est d'elle que ses ennemis ont reçu leurs fusils, leurs canons et tout leur outillage ; c'est d'elle que sont venus les ingénieurs qui ont préparé la défense et les instructeurs qui ont formé les troupes.

Et cependant, pour montrer une fois de plus que toutes les prévisions sont inutiles, aujourd'hui que les ingénieurs et les instructeurs se sont retirés, nous ne savons ce qu'il adviendra de ce coûteux matériel : soit paresse, soit routine, soit orgueil, les Célestes semblent incapables de l'entretenir et plus encore de le renouveler. Que de navrantes et inutiles écoles dans les guerres encore récentes ! En 1885, la Chine achetait une cargaison de fusils destinés à des batteries rasantes établies sur le fleuve Bleu ; les caisses ne sont même pas ouvertes ; après quelques années, la rouille a dévoré ces armes excellentes, qui ne présentent plus qu'une masse confuse. En 1894, c'était des obus qui éclataient sur les ennemis en les couvrant de fèves et de pois !

Nous ne savons ce que fera la Chine ; nous savons moins encore ce que fera l'Europe. Les flottes et les armées, que les puissances réunissent là-bas pour défendre leurs nationaux, créent, dans l'espoir d'un secours lointain et incertain, un danger effrayant. M. François, notre consul à Yun-nan-cheng, signalait ce péril lorsqu'il arrêtait nos troupes, en ne leur permettant pas de franchir la frontière du Tonkin. Il avait tout motif de prévoir que leur premier succès serait puni sur toute l'étendue de l'Empire, par le massacre des Français et des chrétiens. La pensée se trouble devant de telles perspectives ; elle se refuse à les envisager.

Ce n'est pas le moment d'écrire une histoire, c'est celui de prier, comme le demandaient dans leur dernière dépêche nos missionnaires du Tché-ly sud-est.

En face d'un tel bouleversement, ces hommes si cruellement atteints, sont néanmoins intrépides et confiants.

Voici l'inquiétude ; un missionnaire écrit :

« Depuis trente ans, notre mission avait joui d'une tranquillité ininterrompue ; nous voyagions librement dans le pays, bâtissions de grandes églises qui attiraient l'attention sur le christianisme ; nous paraissions avoir acquis définitivement droit de cité en Chine ; nos chrétiens, habitués à cette pleine liberté, se croyaient, sous notre protection, à l'abri de toute vexation de la part des païens ; et voilà que soudain des cris de mort sont proférés partout contre les diables de l'Occident et leurs esclaves ; nos propriétés et celles de nos chrétiens sont considérées comme des proies dont chacun peut s'arroger impunément une part ; nos chrétiens sont obligés de fuir chez leurs parents païens, qui souvent n'osent pas ou ne veulent

pas leur donner un abri : les missionnaires sont contraints de se réfugier dans les villes et de se faire garder par les mandarins. Voilà ce qui s'est passé et ce qui peut se passer encore demain, si l'envie reprend aux Boxeurs de recommencer leurs sauvageries de l'an dernier. »

Mais voici l'intrépidité et la joie : écoutons le R. P. Maquet, supérieur de la mission :

« Quelle vie depuis six mois ! Mais aussi quelle joie intense de se trouver nuit et jour comme *sensiblement* dans les bras de la divine Providence ! Nous ne pouvons en toute réalité être jamais sûrs du lendemain. La joie règne quand-même, et tous nos Pères travaillent au milieu des coups comme au temps de la paix, et c'est là ma consolation et ma joie. »

. . . . . .

Au moment où je ferme ce livre, la fortune de la guerre a souri aux armées coalisées contre l'Empire du Milieu, elles sont entrées à Pékin après des hésitations et des retards qui ont avivé nos angoisses ; aujourd'hui un ordre relatif s'établit sur la cité conquise mais incendiée, demain nous compterons les victimes et nous apprendrons l'histoire encore si confuse de nos légations et de nos missions.

Dès maintenant il apparaît que la plus grande difficulté ne sera pas de vaincre, mais de mettre à profit la victoire. M. Judet montre dans un article du 1er septembre, combien sera énorme la tâche d'organiser. Il dit : « Elle réclame peut-être un siècle d'efforts méthodiques et ne peut s'accomplir que par un accord réel des nations conquérantes dont l'égoïste avidité a précipité la crise orientale, qui n'oublient pas, même devant le péril commun, leurs antipathies, leurs ambitions, leurs convoitises.....

« Les débris du gouvernement impérial qui ne capitule pas devant l'étranger, comptent sur nos divisions pour reprendre le terrain perdu; et le patriotisme indigène, s'il n'a pas unanimement pris l'aspect militaire, est capable de se fortifier au contact de l'invasion détestée. La guerre proprement dite semble déjà terminée ; mais l'occupation donnera certainement plus d'ennuis et créera plus d'obstacles que la petite campagne couronnée par la prise de Pékin. »

Arrangeant à leur fantaisie le lendemain de la victoire, plusieurs ont rêvé le partage de la Chine : rêve dangereux et chimérique. Le démembrement serait le signal de la guerre entre des nations difficilement alliées par la nécessité d'une répression immédiate. L'Empire du Milieu redouterait moins pour lui-même cette dislocation : M. Marcel Monnier émet cette opinion dans le *Temps* du 28 août 1900 et il appuie sa thèse par un témoignage curieux :

« Je me souviens à ce propos d'avoir entendu, il y a quelques années, un céleste de ma connaissance exprimer nettement son opinion au sujet du démembrement éventuel de sa patrie. Mon interlocuteur, employé à l'arsenal de Fou-Tchéou, était un jeune homme fort instruit, ayant fait toutes ses études en France : quant à moi, me déclarait-il, mon plus vif désir est de voir les nations européennes se partager la Chine. Et si j'appelle cette catastrophe de tous mes vœux, c'est précisément par amour pour mon pays. Notre empire, il est vrai, serait mis en pièces, mais sous la tutelle européenne, chacune de ses parties acquerrait bien vite, avec le plein usage de toutes ses forces vives, une prospérité inconnue jusqu'alors. L'éducation du peuple irait de pair avec le développement matériel de la contrée. Puis dans la suite des temps, un jour viendrait où ces différentes Chines que vous auriez vous-mêmes élevées, modernisées, armées pour la lutte, vous jetteraient dehors,

se ressouderaient spontanément et formeraient le plus puissant empire du monde. »

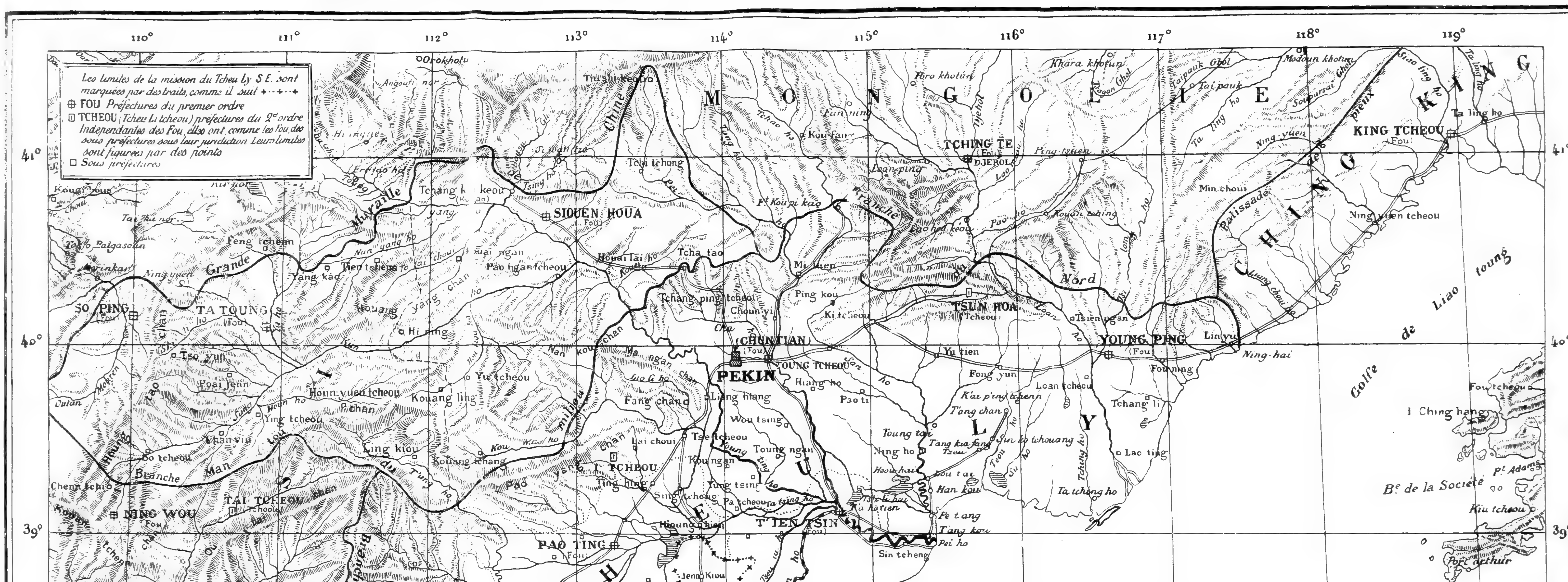
L'écrivain reprend la parole pour son propre compte :

« Instituer trois ou quatre Chines? Miséricorde, c'est déjà bien assez d'une seule. Plus avisés sont ceux qui réclament pour le Céleste-Empire une consolidation du pouvoir central. L'Europe est en grande partie responsable de l'état d'anarchie où la Chine est tombée. Le résultat le plus clair de sa politique de pénétration *per fas et nefas* a été de déconsidérer et d'affaiblir le gouvernement impérial. Son premier devoir est de relever ce qu'elle a détruit : il convient, pour liquider le triste passé et préparer un meilleur avenir, de rendre à la Chine un gouvernement fort.

« Autrement la Chine, même démembrée, n'aurait jamais qu'une âme, et cette âme nous serait toujours hostile. »

Le lecteur qui aura la patience de parcourir tout ce livre et spécialement son dernier chapitre sera conduit à la même conclusion et à la même solution. Il était facile de la prévoir, tant elle est indiquée par l'histoire et souvent faite, implicitement au moins, par nos missionnaires et les plus clairvoyants de nos diplomates. Toutefois en épousant l'opinion des écrivains que nous avons cités, nous les dépassons, parce que dans l'œuvre qui nous appelle, nous réservons une plus large place à l'Église et à la France.

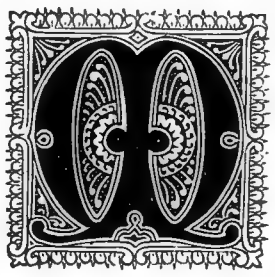
CARTE DU PE TCHEU LY - d'après celle du Père CARREZ S.J. 1900.



Chapitre Premier.

Vers la Mission.

Marseille et Notre-Dame de la Garde. — Les adieux et les souhaits du missionnaire. — Premiers jours. — Souvenir de deux naufrages. — La *Sémillante*. — Le P. Pignatelli à San-Bonifacio. — Derniers rivages de l'Europe. — Une Égypte moderne. — L'Égypte ancienne. — Le Caire et son canal. — La Mer Rouge et le désert. — Aden, son soleil et sa jeunesse. — Heures monotones et lourdes. — Occupation des anciens missionnaires. — François-Xavier sur la « Capitane ». — Souvenirs laissés par la Compagnie dans les Iles Malaises et aux Indes.— De la colonisation anglo-saxonne et de la colonisation chrétienne. — Tyrannie protestante et liberté catholique. — Java et Manille. — Injustices de l'histoire et du succès. — La dent de Boudha. — Ceylan. — Achen. — Saïgon. — Cordiale hospitalité. — Hong-kong et les Missions étrangères. — Témoignage d'un voyageur. — L'île de Sancian et le tombeau de S. François-Xavier. — Premier aspect de la Chine et premier contact avec les Chinois. — Changhai. — Gains et pertes du grand *emptorium*. Zi-ka-wei et ses merveilles apostoliques. — Pointe sur Pékin. — Opulence et misère. — L'observatoire. — Grandeur du passé, ruines du présent. — La pauvreté à Pékin. — Les mendiants. — Tombes illustres. — Espoirs et regrets — De Pékin à Tien-tsin. — L'œuvre réparatrice accomplie par M. Gérard. — Fin du voyage. — Un Européen en moins, un Chinois en plus.



MARSEILLE est le lieu intermédiaire où l'Orient commence et où finit la France. Aussi le missionnaire ne prête ordinairement qu'une attention distraite à sa fameuse *Canebière*, qui d'ailleurs mérite sa réputation, et au vaste port où se croisent les navires de tout l'univers ; ses pensées sont ailleurs... Le spectacle toutefois ne manque pas de magnificence, tandis que l'hélice frappe ses premiers coups et que, sur des rives fuyantes, Marseille semble s'endormir ou s'éveiller assise sur des collines tantôt roses, tantôt blanches, les pieds léchés par une mer d'azur. Le dernier aspect laisse au cœur une consolation et une espérance. Avant de disparaître dans l'éloignement, la ville entière, sous le regard de sa patronne, Notre-Dame de la Garde,

paraît n'être que le piédestal de la colossale statue : celle-ci reçoit le dernier adieu du missionnaire, heureux de s'éloigner comme enveloppé de la bénédiction maternelle ; il en ressent la douceur dans un sacrifice immense, mais qui n'a point d'amertume.

Sur le point de quitter le pays, le R. P. Grandidier, répondant aux souhaits d'heureuse traversée, disait à ses frères : « Dieu m'a donné la grande tristesse de vous quitter ; demandez-lui qu'il me donne la grande joie... de ne pas vous revoir ! »

C'est bien cela : la peine est de partir. La patrie, la famille — les familles plutôt —, celle du sang, celle de l'esprit — tiennent au cœur par tant de liens qui se déchirent !..... Une pauvre mère voulut suivre son fils jusqu'à Marseille, jusqu'au navire ; lorsque les chaînes retirèrent en grinçant leurs ancres, elle s'enfuit, gravit la dernière pierre du rivage et, à genoux sur le rocher, soumise, mais délirante, elle envoyait un suprême adieu à son enfant bien-aimé ! ! !

Oh ! écrivait le P. Roy en semblable circonstance, oh ! mon unique maman, que la grâce de Notre-Seigneur a été puissante, puisqu'elle m'a donné le courage de vous quitter !...

Un moment encore, et les derniers reliefs du rivage de la belle patrie ont disparu... France, adieu !..... Plusieurs ont dit quels sentiments ils renfermaient dans ce mot : celui de chères amitiés que l'oubli finirait par recouvrir, des travaux abandonnés, des projets qui ne mûriraient pas ; cette langue de la patrie à laisser pour une langue inconnue qu'on ne parlera jamais qu'avec un accent étranger ou même étrange..... France, adieu !..... si tu savais quels regrets tu laisses à ceux de tes fils qui ne te reverront plus !... Parfois cependant « dans le grand désert d'eau », comme disent les Arabes, on croit la retrouver. C'est un navire qui passe au large battant pavillon sous les couleurs françaises [1]. Pendant quelques heures le regard s'attache à le suivre comme une dernière vision qui s'évanouit ! ..

1. Père Poissemeux.

Mais quelle que soit la peine du sacrifice, elle est moindre que la joie. Ce n'est plus seulement de l'amour que j'éprouve pour ma vocation, c'est de la tendresse, disait un vétéran de la Chine. La Compagnie nous a donné la meilleure part.

Oui, reprenait le vénéré Père Dorr, toujours entraîné par son cœur vers les missions lointaines et vantant, comme malgré lui, leurs glorieux avantages à ses disciples. « Là se goûte, dans le suprême renoncement, la grande pauvreté de Notre-Seigneur sur la croix : plus d'amis, plus de parents, plus de succès même où s'accroche la vanité ; l'oubli du monde, Dieu seul, et les âmes à sauver ! »

Les premiers jours ne présentent au voyageur que des sites trop souvent décrits. C'est le détroit qui sépare la Corse de la Sardaigne, l'écueil de Lavezzi où, pendant la guerre de Crimée, sombra une frégate française, la *Sémillante :* 800 marins et soldats périrent dans le naufrage, la mer rejeta quelques débris humains auxquels la pitié publique fit un lit de pierre sur le rivage pour protéger leur dernier sommeil. On dit une prière pour ces âmes surprises par une mort plus soudaine que celle des champs de bataille ; on se souvient avec peine de ces sacrifices dont la France a trop peu profité !

A l'extrémité de l'île de Corse, San-Bonifacio, porté presque dans les nuées par ses rochers abrupts, rappelle un autre naufrage d'un autre caractère. Là, celui que le Père Guidée, plus ému qu'à l'ordinaire, appelle dans son ménologe, l'anneau brillant qui unit la nouvelle Compagnie à l'ancienne, le Père Pignatelli, reçut 600 de ses frères, expulsés des collèges de Valence, de Sarragosse, de Barcelone [1]. Depuis de longs mois, les vaisseaux espagnols promenaient la prison et l'exil de ces religieux sur des flots et en face de pays également inhospitaliers. La crainte, la politique ou la haine avait fermé toutes les portes. L'indigence était extrême, il semblait qu'elle

1. Bouvier, *Vie du P. Pignatelli*, ch. XIX.

ne pouvait que grandir sur un sol ingrat où quelques touffes de verdure se cachent entre les pierres. Le génie du Père Pignatelli — un tel mot n'est pas excessif — suffit à tout. Le port reçut pour la première fois des barques napolitaines qui aidaient au ravitaillement de la communauté et de la ville. Les bœufs trouvèrent des pâturages dans les anfractuosités de la montagne ; une sorte de bazar et de marché s'ouvrit au centre des collèges reconstitués sous la conduite de leurs anciens Recteurs. Les étudiants eurent des livres à ouvrir sur un bureau qui, la nuit venue, prenait un autre nom et rendait un autre service ; faveur plus précieuse, chaque prêtre trouva un autel pour célébrer la Ste Messe ; et cependant, jugeant son œuvre incomplète, le généreux Jésuite résolut de se surpasser. La misère, et même la faim, n'était pas le pire ennemi des exilés. L'ennui, le terrible ennui, était plus à craindre pour des hommes qui passaient soudainement d'incessants travaux à une complète inaction. Les classes furent ouvertes. Grande joie pour les disciples dont les études ne seraient pas suspendues ; joie plus grande pour les maîtres et les docteurs jusque-là condamnés au silence. Ceux qui n'étaient ni professeurs, ni élèves, se réunirent cependant pour mieux connaître les lettres divines ou les lettres humaines. *Le désert avait tressailli*, et la persécution donnait à l'aride San-Bonifacio un cloître, une université, un séminaire apostolique. La Compagnie, fidèle à elle-même, consacrait à la gloire de Dieu les derniers battements de son cœur et son dernier souffle !...

Chers et grands souvenirs !... ils poursuivent les voyageurs tandis que sous leurs yeux Messine — la coquette — étage ses maisons opulentes ou gracieuses sur les premières pentes des montagnes qui la couronnent ou l'entourent de leurs sombres et superbes forêts. De l'autre côté du détroit, c'est la Calabre... ses montagnes d'un aspect austère... ses torrents desséchés qui, du vaisseau, paraissent comme autant de chemins montant vers les blancs villages fièrement campés sur les cimes.

NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Et voici, même avant la Calabre et la Sicile, toute la cour du Stromboli, roi du petit archipel formé par les *Lipari*. Ces îlots ressemblent à des courtisans rangés autour de leur monarque. Sa Majesté, le Volcan, n'aime que les fêtes nocturnes, et encore ne se met-elle pas en frais de dépenses toutes les nuits ; mais quand elle se commande une de ces fêtes, quels jeux de lumières sur la mer incendiée ou sur les pentes fumeuses des montagnes. Lorsque le grand artificier, comme l'appelle le Comte de Rochechouart, a tiré sa dernière fusée, l'Europe disparaît et le navire nage dans les eaux de la Mer Ionienne. Peut-être aperçoit-on dans le lointain les montagnes de Crête, vaguement dessinées, bientôt abandonnées ; la première terre en vue sera l'Égypte.

Mensonges de l'imagination !... Malgré les patriarches, les Pharaons, les conquérants, saint Louis et Buonaparte, la première impression est *drôle*.... En rêve, on se voit dans l'ombre immense des Pyramides ; on évoque l'épopée d'un peuple ; on a ressuscité Moïse, les croisades, les bandes héroïques du premier Consul, et on se réveille dans un capharnaüm, ou un bazar. C'est *Port-Saïd*. Fondée récemment à l'embouchure du *canal de Suez* pour répondre aux besoins et aux exigences du trafic, du transit, du plaisir ; excitant les convoitises de l'Arabe, et flattant la concupiscence de l'Européen, la ville ne doit à son origine aucun genre de beauté. Pas de monuments, quelques *squares ;* des boutiques, des cafés, quelques théâtres ; dans les rues, une nuée de marchands ou de mendiants qui s'abat sur le voyageur ; des soldats turcs qui font la police, des chiens errants ou de petits cochons qui enlèvent les immondices ; tous les costumes du monde, la dernière fantaisie parisienne côtoyant le vêtement du désert ; quelquefois l'un et l'autre sur le même personnage.

Quelques curieux se rangent autour d'un « Faiseur de tours [1] » ; son adresse est vraiment extraordinaire. Simplement vêtu d'une

1. Relation du Père Havret. *Lettres de Laval*, 1876.

large ceinture, ne pouvant rien cacher dans les plis d'un vêtement, l'homme tient un turban entre les mains, il le brûle... il le retire du feu, intact,... il y trouve un serpent, et s'en entourant le cou comme d'une cravate, il commence sa quête au milieu des assistants. Elle est rarement fructueuse, à en juger par sa pauvre mine, et s'il est au service du diable, comme le pense un Père missionnaire, le diable paye mal les gens de sa maison. Nous avons un meilleur maître !

Le séjour à Port-Saïd a du moins un avantage ; il ne se prolonge pas. Le navire s'engage avec précaution dans le lit étroit, bien qu'assez profond, du fameux canal, et la terre d'Égypte commence à se révéler sous un aspect que ne connaissent pas les Occidentaux. Les yeux d'abord sont surpris et comme affligés de la tristesse apparente d'un rivage dénudé. C'est le désert ; mais il a sa magnificence et ses spectacles splendides et changeants. Ce sont des nuages qui passent sur ces solitudes et semblent porter dans leurs flancs des châteaux, des vallons, des lacs enfermés dans l'escarpement de rochers ; effet du mirage, mais effet délicieux ! Voici qu'un tourbillon s'élève... on le dirait déchiré par les coups de canon d'une artillerie inconnue ; ce sont des oiseaux qui s'ébattent dans les premiers feux du jour ; bientôt un nouveau caprice les transporte sur la mer qu'ils recouvrent de leurs blanches ailes comme d'un voile immaculé. Ou bien c'est une armée de pélicans rangés en bataille dans un ordre admirable, qui s'avance à la pêche et s'apprête à surprendre, dans une ligne de circonvallation, le poisson si abondant dans ces parages.

Ailleurs, les mêmes scènes de la nature n'auraient pas la même beauté. Il leur manquerait le soleil de l'Orient et de la vallée du Nil. Quelle lumière ! qu'elle est abondante ! et qu'elle a de douceur et d'éclat !... Nulle part on ne comprend mieux cette clarté purpurine dont Virgile a fait le vêtement des choses. M. de Rochechouart a remarqué dans les campagnes de la Haute-Égypte que pas « un

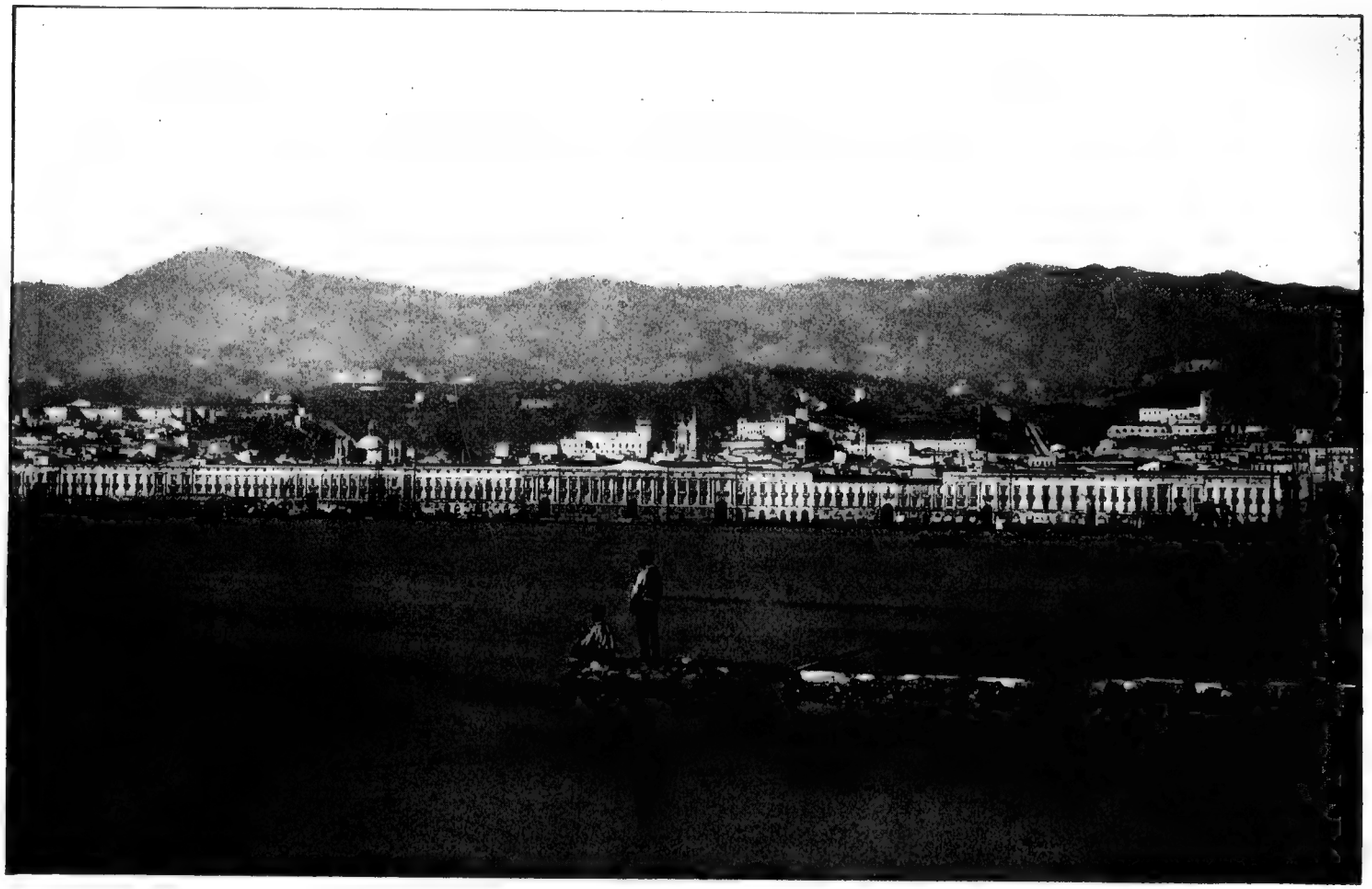
arbre n'est isolé, pas une bâtisse, saillante, toute la beauté du paysage tient..... dans la couleur, dans l'éclat... dans la pureté du ciel, dans l'étendue des lignes et dans leur fixité inébranlable ».

Cette impression s'est fortifiée chez les voyageurs à qui les circonstances ont permis de remonter pendant quelques heures ou quelques journées le cours du Nil. Sous l'empire d'un sentiment religieux, ils marchaient dans ces campagnes qui, à travers tant de siècles, conservent, sans le briser, le cadre des grandes scènes de la Bible et de l'Évangile. Cet ânon, conduit par un fellah ou par une jeune femme vêtue comme devait l'être la Bienheureuse Vierge Marie, n'est-il pas chargé du divin enfant ?... A cette corbeille qui flotte sur le Nil et descend vers Memphis, est-ce qu'une pauvre mère n'a point confié l'existence de son petit Moïse ?...

Lorsque la nature change si peu, on croit moins aux changements du temps et de l'histoire. Avec une impassibilité dédaigneuse, le fleuve roule ses eaux, pleines d'un limon généreux, au pied des palais en ruines que jadis Sésostris remplissait de sa gloire. Les mêmes honneurs l'accueillent ; il est reçu par les infidèles comme un Dieu, par tous, comme un roi ; ils attendent leur richesse de sa magnificence. On sait l'heure où il vient avec une exactitude royale ou sidérale. Longtemps à l'avance [1], le peuple, massé sur les rives, salue le passage du *Flot* de ses acclamations joyeuses, de ses chants, de ses jeux. Mahomet n'entend jamais autant de louanges. Pourquoi ne vont-elles pas à celui qui ordonne aux pluies équatoriales de remplir les lacs où s'alimentent des sources longtemps mystérieuses ?

Si curieux qu'il soit à étudier, le Nil ne saurait retenir les missionnaires, ils descendent vers Aden en traversant la Mer Rouge. Ordinairement c'est une fournaise. Le Capitaine recommande aux passagers de se défendre contre l'ardeur du soleil, et pour montrer, par un exemple sensible, que son conseil est opportun, il ajoute

1. V. Baudot, S. J., *Promenades au Caire.*



PANORAMA DE MESSINE.

arbre n'est isolé, pas une bâtisse, saillante, toute la beauté du paysage tient..... dans la couleur, dans l'éclat... dans la pureté du ciel, dans l'étendue des lignes et dans leur fixité inébranlable ».

Cette impression s'est fortifiée chez les voyageurs à qui les circonstances ont permis de remonter pendant quelques heures ou quelques journées le cours du Nil. Sous l'empire d'un sentiment religieux, ils marchaient dans ces campagnes qui, à travers tant de siècles, conservent, sans le briser, le cadre des grandes scènes de la Bible et de l'Évangile. Cet ânon, conduit par un fellah ou par une jeune femme vêtue comme devait l'être la Bienheureuse Vierge Marie, n'est-il pas chargé du divin enfant ?... A cette corbeille qui flotte sur le Nil et descend vers Memphis, est-ce qu'une pauvre mère n'a point confié l'existence de son petit Moïse ?...

Lorsque la nature change si peu, on croit moins aux changements du temps et de l'histoire. Avec une impassibilité dédaigneuse, le fleuve roule ses eaux, pleines d'un limon généreux, au pied des palais en ruines que jadis Sésostris remplissait de sa gloire. Les mêmes honneurs l'accueillent ; il est reçu par les infidèles comme un Dieu, par tous, comme un roi ; ils attendent leur richesse de sa magnificence. On sait l'heure où il vient avec une exactitude royale ou sidérale. Longtemps à l'avance [1], le peuple, massé sur les rives, salue le passage du *Flot* de ses acclamations joyeuses, de ses chants, de ses jeux. Mahomet n'entend jamais autant de louanges. Pourquoi ne vont-elles pas à celui qui ordonne aux pluies équatoriales de remplir les lacs où s'alimentent des sources longtemps mystérieuses ?

Si curieux qu'il soit à étudier, le Nil ne saurait retenir les missionnaires, ils descendent vers Aden en traversant la Mer Rouge. Ordinairement c'est une fournaise. Le Capitaine recommande aux passagers de se défendre contre l'ardeur du soleil, et pour montrer, par un exemple sensible, que son conseil est opportun, il ajoute

[1] V. Baudot, S. J., *Promenade [illegible]*.

PANORAMA DE MESSINE.

qu'à chaque traversée — il en a fait de quinze à vingt — il dut abandonner aux flots quelques victimes d'insolation. Cependant toutes les précautions sont prises : des toiles s'étendent sur le navire et suivent les bastingages. Des Chinois, gravement assis, agitent au-dessus des têtes un large éventail qui renouvelle l'air des salons. Tout travail est impossible, et la nuit se passe à contempler la lumière des étoiles ou celle des vagues phosphorescentes.

Le matin apporte un peu de fraîcheur et de sommeil; un coup de canon réveille les dormeurs : on est en face d'Aden à 300 ou 400 mètres du rivage et de son rocher brûlé par un été perpétuel que la pluie du ciel ne rafraîchit presque jamais. Aussi les Portugais, par un travail effrayant, ont-ils, dès les premiers temps de leur domination, creusé de vastes citernes dans la pierre. Ils y recueillent jusqu'à la moindre goutte d'eau et la gardent dans ces réservoirs où, grâce à la profondeur des parois et à l'obscurité, elle reste des années sans se corrompre. Une lumière éblouissante, incomparable, environne toute cette masse, fouille les moindres recoins, les fait saillir en jets de couleurs, et répand sur les pentes ardues des tons laiteux et azurés. C'est une fête pour les yeux ; mais les adolescents du pays en offrent une autre plus intéressante. A peine le navire a-t-il été signalé, que, détachant leurs pirogues, ou se mettant à la nage, ils accourent à sa rencontre ; bientôt ils l'environnent de toutes parts et se jouent dans la mer avec une grâce et une agilité merveilleuses. Ils crient ou ils chantent : Oh ! oh ! oh !... à la mer, à la mer !... Cela veut dire : jetez, jetez à la mer une pièce ou une piécette de votre monnaie. Aucune n'a le temps de toucher le fond ; elle est saisie par l'un des plongeurs qui reparaît bientôt, fier de son butin et se dispose à recommencer sitôt qu'il a ouvert sa bourse, c'est-à-dire sa bouche, pour y garder le prix de sa victoire. Les passagers sont-ils fatigués, n'y a-t-il plus rien à recevoir; les jeunes nageurs ne perdent pas leur gaîté. Ils se poursuivent avec des cris joyeux, passent sous les barques et les

pirogues, sans se mettre en peine d'un coup d'aviron ou de pagaie dont les frappe un marin malicieux ou maladroit. Hélas ! cette jeunesse si aimable, si gracieuse, appartient tout entière à la religion du Prophète ! Ils y sont nés, ils y mourront ; une sorte de proverbe, fondé sur une expérience douloureuse, affirme que les musulmans ne se convertissent pas. O Seigneur ! ô Jésus ! pourquoi parmi tant d'hommes, faut-il compter si peu de vos enfants [1] !...

Ces regrets apostoliques pénètrent les âmes, lorsque le vaisseau, en s'éloignant d'Aden, entre dans la mer des Indes et en même temps dans la solitude absolue. Pour des voyageurs ordinaires, ce ne sont pas des jours heureux, et M. de Rochechouart exprime bien leur impression [2] :

« Le trajet d'Aden à Ceylan est le plus long de tout le voyage. Dix jours de mer sans voir la terre, quel supplice ! quel ennui !... Nous avons un temps superbe, la mer est unie comme un miroir, et, le soir, le ciel le plus étoilé, le plus profond s'offre à notre admiration ; mais il fait chaud, la glace diminue, les légumes frais ont disparu et sont remplacés par d'insipides compotes de pigeons; l'ennui, le manque d'exercice, font trouver la table détestable ; on réclame contre le cuisinier, contre le service, contre le bateau, contre la machine... Malgré ces plaintes, on fait, pour passer le temps, cinq repas par jour : Le matin, à sept heures, on prend le thé ; à neuf heures et demie, le déjeuner ; une demi-heure de gagnée !... A midi et demie, le *Lunch ;* à cinq heures, le dîner ; et enfin à huit heures et demie, le grog ; et comme on n'a plus aucune distraction à attendre, qu'on s'est assis sur tous les fauteuils du bord, qu'on a épuisé tous les charmes du tric-trac, on va se coucher. Le lendemain on recommence la même vie, et ainsi de suite pendant dix jours. Le mouvement de l'hélice se fait toujours sentir par une trépidation qui

1. Même relation.
2. *De Suez à Hong-kong.*

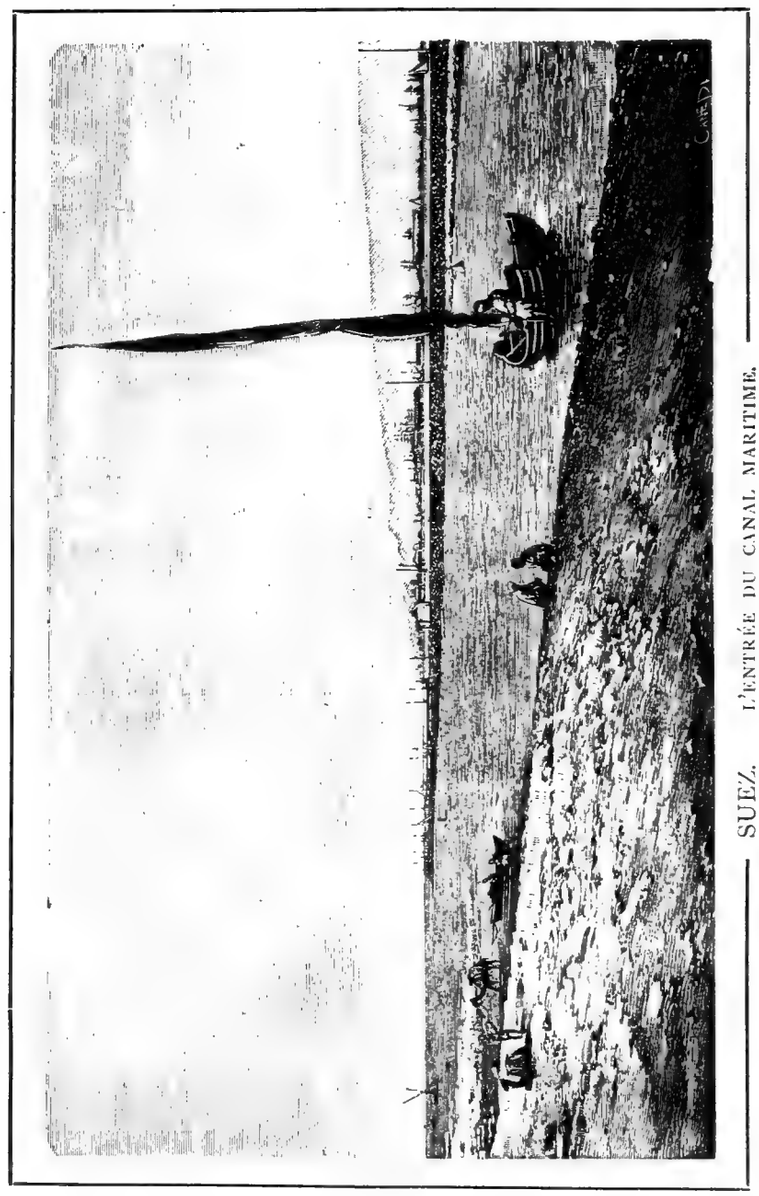
rend l'écriture à peu près impossible et la lecture très difficile pour ceux qui craignent le mal de mer. Ils sont condamnés à l'oisiveté la plus absolue. »

Plusieurs trouveraient aisément le moyen de tromper les ennuis de cette « oisiveté absolue ». Le premier et le plus grand des missionnaires de la Compagnie naviguant au milieu de ces mêmes mers, S. François-Xavier, ne connaissait pas le poids de ces heures inutiles. Actif et d'une gaîté naturelle qui le faisait aimer de tout le monde [1] en se mêlant à des jeux innocents il avait banni de la « Capitane » les divertissements déshonnêtes. Le Vice-Roi, don Martin Alphonse de Sosa, ne pouvant le retenir à sa table, prenait soin que les viandes lui fussent apportées, et le Saint les distribuait immédiatement entre les matelots. Les âmes avaient leur réfection aussi bien que les corps. Tous les jours l'équipage entendait François lui rappeler dans un catéchisme les principales vérités de la religion, et les plus grossiers apprenaient ou retrouvaient leurs prières. Les jours de fête, il y avait prédication plus solennelle au pied du grand mât ; mais rien n'éclairait aussi bien la doctrine enseignée par le prédicateur que ses admirables exemples. Il est vrai qu'il avait reçu avec reconnaissance une chambre excellente que Sosa lui avait réservée ; mais c'était pour y transporter les malades sur ses épaules, les soigner de ses mains ou même de ses lèvres, puisqu'il lui arrivait fréquemment de baiser leurs ulcères. Ainsi un apôtre trouve en tout lieu le champ de son apostolat.

Quelles traditions fondait ce grand homme au profit de ses successeurs !... Ils ne faillirent point sous le fardeau de cet héritage, témoin les souvenirs que la Compagnie renaissante, en reprenant le chemin des Indes et de la Chine, éveillait de leur long sommeil. Les lettres écrites de 1842 à 1849 reviennent plusieurs fois sur le prestige des anciens Jésuites qui ne s'éteignit pas sur leur tombe ; elles en parlent dans le sentiment de la stupeur, de l'admiration et

1. Bouhours, S. J., *Vie de S. François Xavier.*

aussi de la confusion, tant cette gloire paraît écrasante pour l'humilité des successeurs. Aux yeux des peuples de l'Orient la



SUEZ. L'ENTRÉE DU CANAL MARITIME.

Compagnie était nimbée d'une auréole de science, de vertu, de piété et un missionnaire dépassait de beaucoup la taille humaine.

« Ce sont de fortes expressions, écrivait le P. Clavelin, à qui elles sont empruntées, mais en y réfléchissant, je n'en trouve pas de plus exactes et elles sont au-dessous de la réalité [1]. »

Et en effet, par une déplorable exagération d'un sentiment qui fut honnête à son origine, tel missionnaire, dont le nom est oublié depuis longtemps en Europe, reçoit, dans une pagode, des honneurs divins de la part des idolâtres. Il est vrai qu'il les partage avec le démon, ce qui ne doit plaire ni au Jésuite, ni à Satan.

Le Père Poissemeux n'est pas moins explicite ; si l'exemple qu'il cite se réfère à la Malaisie, l'argument n'en est pas infirmé. Sur les côtes de Mindanao, lorsque les insulaires voyaient les missionnaires venir vers eux, ils se mettaient à genoux sur leur passage et les vénéraient comme des anges. Chose étonnante, le respect pour ceux qu'on appelait *les bons Pères* était universel, et les païens le ressentaient comme les chrétiens. Aucun n'osait parler à un Père qu'à genoux et en élevant les mains au Ciel pour implorer sa bénédiction. Voulait-on obtenir, même d'un pirate ou d'un bandit, la restitution d'un objet dérobé, il suffisait de dire : il appartient à un Père. Et l'objet était rendu sans plus de contestation [2].

Que firent donc ces hommes qui furent nos aïeux et nos Pères pour donner au geste de la Compagnie dans tout l'Orient une telle ampleur et une si parfaite beauté ? Question presque troublante et plus propre à inspirer la confusion que l'orgueil [3].

Ces trophées de l'apostolat furent remportés grâce à des secours dont ne se souvient pas assez l'histoire, souvent ingrate et souvent calomnieuse. Elle aime, dirait-on, à orner l'hérésie protestante de louanges qui sont dérobées à la vérité catholique. Plus d'une fois nos Pères se sont inscrits en faux contre ce mensonge qui prend, au regard de l'incrédule, la hauteur d'un dogme. « Coloniser est le privi-

1. Lettre de Laval, entre Manille et Macao, 1844.
2. Lettre du P. Poissemeux datée de Hong-kong, le 14 mars 1846.
3. Lettre du P. Estève du 26 mai 1843.

lège de l'Église hétérodoxe et de la race Anglo-Saxonne. » Qu'une telle opinion soit celle de *La Victoire*, c'est possible. D'un côté le Léopard britannique se promène comme chez lui sur la surface du globe, et il faudrait presque sortir du monde pour sortir de ses domaines ; d'autre part, elle est bien obscurcie la gloire des couronnes d'Espagne et de Portugal ; où sont leurs flottes conquérantes ? Et cependant les peuples consultés donnent un autre témoignage. Voici Java sous les Hollandais ; Manille sous les Espagnols ; Ceylan, d'abord aux Portugais, aujourd'hui aux Anglais.

« Quelle tyrannie que celle qui pèse à Java sur la religion !... Les prohibitions hollandaises sont si terribles et leur exécution a jeté une telle épouvante parmi ce peuple infortuné, que si l'on disait un seul mot de religion, même à l'un de ses serviteurs, il partirait immédiatement sans rien dire, et on ne le reverrait plus... Rien de plus dégradant et de plus déchirant pour le cœur que l'état où le gouvernement hollandais tient les pauvres naturels du pays. Ils paient pour un mouchoir dont on les oblige à s'entourer la tête ; ils paient pour leur ceinture ; ils paient s'ils veulent porter un pantalon, un gilet; tout est réglé par la loi barbare qui les régit et toujours au profit du vainqueur... Que le malheur de ce peuple est donc grand, et il le sent!... on dirait qu'il tremble toujours devant ses maîtres; il ose à peine parler. C'est sans contredit le plus silencieux du monde. »

Ainsi s'exprime le P. Poissemeux [1] ; pas un mot n'a été changé à son témoignage.

De Manille, le même voyageur [2] emporte une impression toute différente.

L'attachement à la religion est très grand dans toute la population de la colonie et elle en donne des preuves manifestes. Le soir, lorsque l'*Angelus* vient à sonner, la vie publique est un instant suspendue ; les voitures s'arrêtent ; ceux qui sont chez eux et ceux

1. *Loco cit.*
2. Même relation : pages 313, 314, 315.

qui sont dans la rue se tournent vers l'église la plus voisine et, dans un profond silence, chacun invoque Marie saluée par l'Ange et le mystère de l'Incarnation. C'est le moment où, dans chaque famille, commence la récitation du chapelet. Des chrétiens si dévots à Notre-Dame ne seront jamais malheureux. Un air de contentement épanouit les visages. Tout le monde est poli et charmant pour tout le monde. Un détail observé par les missionnaires : porte des souliers, qui veut. A Java, on n'a point cette liberté ; pour chausser bottes ou bottines, sandales ou sabots, il faut être protestant et payer un impôt. Oh ! que le diable hérétique est un vilain sire : taquin, méchant et ridicule !...

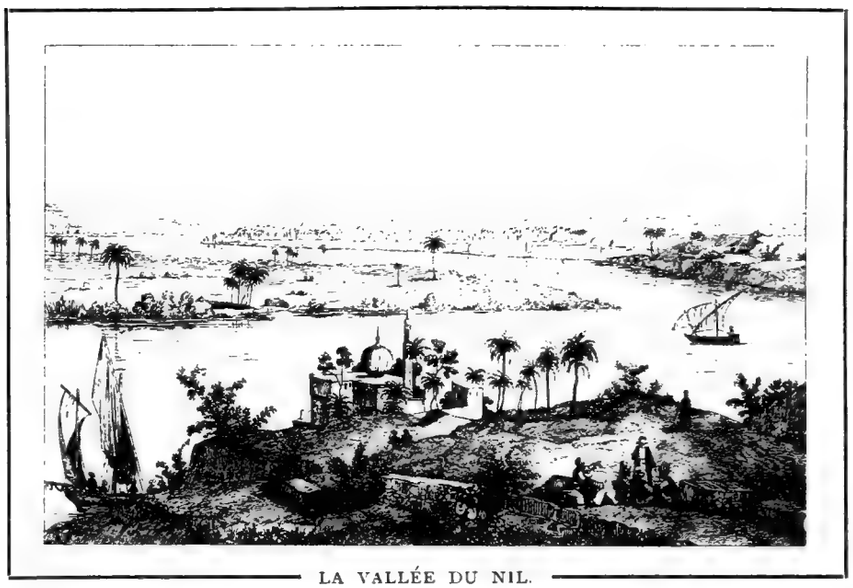
A Manille, un gouvernement paternel et chrétien se souvient du joug de Notre-Seigneur et ne réclame des Indiens qu'une imposition annuelle de six francs : petite somme qui n'exige que le salaire de deux ou trois journées de travail. La terre, d'une admirable fertilité, récompense le moindre effort ; elle offrirait des richesses à qui lui donnerait un labeur intelligent ; mais l'or n'a point ici la même valeur que dans les autres pays ; il coûterait trop cher s'il s'achetait au prix d'une noble insouciance, ou même s'il fallait rompre avec les habitudes d'une innocente paresse.

La métropole est loin de laisser toute liberté aux gouverneurs de la colonie et à ses fonctionnaires et dignitaires civils ou ecclésiastiques. Lorsque le gouverneur général est rappelé en Espagne, les premiers citoyens, les supérieurs des communautés religieuses sont convoqués chez le magistrat. Chacun doit répondre par écrit à une centaine de questions sur la conduite publique et privée de celui qui va rendre compte de son administration. Récemment, deux ecclésiastiques nommés par la cour à deux évêchés, venaient s'asseoir sur leurs sièges ; ils n'étaient point encore consacrés, et leur conduite excitant les murmures, on leur imposa la même enquête : ils y perdirent crosse et mitre et reprirent plus vite qu'ils ne l'auraient voulu le chemin de l'Espagne. Est-il défendu d'avouer

à ce propos un certain amour tenace pour l'Inquisition et le peuple qui lui dut l'incomparable pureté de la foi catholique ?

A Ceylan, la comparaison entre les deux systèmes s'établit dans le même lieu et sur le même objet ; la conclusion n'en sera que plus frappante.

L'île [1] possédait au moyen âge une relique fameuse de Boudha : l'une de ses dents !... à laquelle, disaient les bonzes, était attaché un pouvoir miraculeux : son possesseur était assuré de régner sur



LA VALLÉE DU NIL.

toutes les Indes ! Aussi la consternation fut grande, non seulement à Ceylan, mais encore dans les royaumes du voisinage, lorsque, après une suite de combats heureux, dom Constantin de Bragance, en imposant les conditions de paix au roi de Jaffna, l'obligea d'abord à livrer la célèbre relique. Elle fut transportée à Goa, siège du gouvernement. Le bruit de ces événements s'étant répandu, le roi de Birmanie envoya une solennelle ambassade à Dom Constantin avec mission de négocier le rachat d'un objet aussi saint et aussi puissant aux yeux de ses peuples. Il ouvrait ses fastueux trésors,

1. Le P. Van-der-Aa, *Ile de Ceylan, la dent de Boudha*, page 260.

trop bien dépensés pour une semblable acquisition. L'espoir du roi semblait d'autant mieux fondé que les circonstances étaient critiques pour le Portugal ; ses armes avaient subi plusieurs échecs, ses finances étaient compromises, les flottes holiandaises inquiétaient ses colonies ; on marchait vers la fatale journée d'Alcazar-Kébir dont « l'ancienne gloire du pays ne s'est pas encore relevée [1] ». Néanmoins la réponse fut digne du roi très fidèle. Afin de décourager à tout jamais les propositions des idolâtres, en présence du clergé, des grands et du peuple, la dent de Boudha fut solennellement écrasée, réduite en poussière, brûlée... et les cendres en furent publiquement jetées dans les eaux.

Les bonzes, ces maîtres fourbes, ne se découragèrent pas... Après plusieurs escroqueries, ils publièrent que les cendres, jetées dans le fleuve, en descendant à la mer, s'étaient réfugiées dans un lotus qui leur ouvrait son calice. Là, elles reprirent leur premier état. Lorsque la restauration fut complète, la fleur, se détachant de sa tige, nagea vers Ceylan, chargée de son trésor. Aujourd'hui, enchâssée dans une légère monture d'or fin, sortant d'une fleur de lotus dessinée avec des pierreries, elle reçoit les hommages des sectateurs de Boudha... et leurs aumônes. Deux clés différentes ouvrent le précieux étui : l'une est chez le vénérable abbé de la bonzerie ; l'autre entre les mains de son Excellence le Lord Gouverneur Général de la colonie. Les dons des fanatiques pèlerins constituent un revenu énorme fraternellement partagé entre l'autorité religieuse et l'autorité politique, entre le vénérable abbé et le noble Lord [2].

De telles remarques ont leur utilité et leur opportunité. Sans méconnaître en rien les grandes qualités du peuple anglais, si puissant par la sagesse de ses conseils et la patience de sa politique,

1. P. E. de Guilhermy, *Ménologe de la Compagnie de Jésus. Assistance de Portugal.* 13 février.

2. *Ceylan*, l. c., p. 265.

elles stipulent des réserves en faveur des nations vaincues ; mieux que d'autres, sous la lumière de l'Évangile, ces nations ont compris les devoirs de la conquête et, quelles que soient leurs fautes, elles ont moins péché contre la justice éternelle. D'ailleurs un homme qu'on cite volontiers parce qu'il est un de ceux qui savent le mieux entendre les leçons de l'histoire, M. de Rochechouart, pense que le Portugal, malgré sa chute complète, rapide, irrévocable, laissera encore des traces de son influence lorsque peut-être l'Europe aura disparu [1].

Ces considérations sur l'apostolat des nations catholiques ne sont pas étrangères aux religieux qui ressentent douloureusement leur impuissance. Ne rien faire, c'est « la rude épreuve du voyage [2] ». — Les temps sont autres. — Jadis la traversée demandait des mois et des années. Le Bienheureux Charles Spinola, pendant six ans, fut ballotté sur toutes les mers avant de toucher la terre de son martyre. Certes c'était là un long *Convivium*, et au milieu d'épreuves communes, de maladies, de privations, de batailles quelquefois contre les pirates ou les négriers, les cœurs avaient le temps de s'ouvrir et les âmes de se mêler... Et puis les missionnaires étaient, sur les navires catholiques, les aumôniers de l'équipage. Aujourd'hui ils ne sont que des passagers. Tel ou tel peut se souvenir de leur caractère ; aux yeux de l'*Administration*, ce caractère n'est pas.

On a fait beaucoup sur les paquebots des messageries pour accélérer la vitesse, assurer le confort des voyageurs ; peut-être le temps a-t-il manqué jusqu'ici pour songer au service de Dieu ! Une traversée fut particulièrement pénible sous ce rapport ; il est permis de pressentir ces tristesses ; mais la charité des missionnaires s'est tue sur les noms et sur les dates. Un capitaine de navire se montrait formellement hostile à la religion ; il défendait à son équipage toute relation avec les Pères. Sur la fin du voyage, il tomba malade, ne

1. Comte de Rochechouart, *op. cit.*
2. R. P. Royer. Arrivée à Ceylan. *Ceylan et Chine.*

crut à aucun péril, s'endormit dans une pleine sécurité pour se réveiller dans la mort! Les prières qu'il n'avait point permises à bord furent récitées sur sa dépouille tandis qu'elle descendait lentement au fond des eaux. Mais, ajoute le narrateur de ce lugubre incident, je me refusai d'écrire à la famille, « je ne trouvai aucune consolation à lui donner! »

Certes, il y eut de meilleurs jours, et il serait contre la justice, aussi bien que contre la charité, d'oublier des conversations utiles, des retours à Dieu préparés ou opérés, des jours plus solennels dans lesquels Notre-Seigneur a quitté l'étroite cabine des missionnaires pour monter au grand salon ou pour asseoir son autel sur le pont magnifiquement décoré. Mais nous sommes bien loin de ces temps où nos anciens Pères écrivaient sur leur journal du bord : « Le lendemain, qui était le Vendredi saint, M. de la Rigandière, notre capitaine, voulut qu'on commençât le jour par entendre prêcher la passion de Notre-Seigneur et par adorer la croix. Les jours suivants nous fîmes faire les Pâques à l'équipage... [1] » — « A cinq heures et demie, comme on allait dire la prière, on fut surpris de voir la mer qui changeait tout à fait de couleur ; après la prière, on vit très distinctement le fond qui était de rochers très pointus... [2] » « Pendant cette manœuvre que l'état de la mer rendait très périlleuse, j'invitai les matelots à faire des actes de contrition... [3] » « En arrivant en vue de Sancian et du tombeau de saint François Xavier, le navire salua le saint en tirant cinq coups de canon. » — « Les prières furent terminées par une triple salve de tout ce que nous avions de boîtes, de pierriers, de mousquets, accompagnée d'autant de cris de « Vive le Roi! » [4].

Lorsqu'ils écrivaient, au courant de la plume, ces constatations, les Jésuites ne se doutaient pas qu'elles étonneraient une autre

1. *Lettres édif.*

2. 3. 4. Extraits des *Lettres édifiantes*, t. XXVI. Lettre du P. Premare au P. Chaiset. — Lettre du P. de Tartre à M. de Tartre, son père.

ADEN.

époque en évoquant devant elle ces souvenirs d'un passé lamentablement disparu. C'est le passé d'une France chrétienne, mettant un plein accord entre sa politique et sa croyance : ses missionnaires et ses marins étaient les serviteurs d'une même cause, et tous en avaient le sentiment.

De telles réflexions sont à leur place au milieu de ces récits qui racontent des traversées apostoliques. Les voyageurs dont nous suivons les traces regardent autre chose que la ligne des rivages qui s'enfuient, et leur première curiosité est de savoir pourquoi le nom de Notre-Seigneur n'est pas encore écrit, ou pourquoi il s'est effacé sur le front des peuples de la Malaisie, des Indes et des mers de Chine ?... Bientôt l'interrogation sera plus précise et il faudra y répondre.

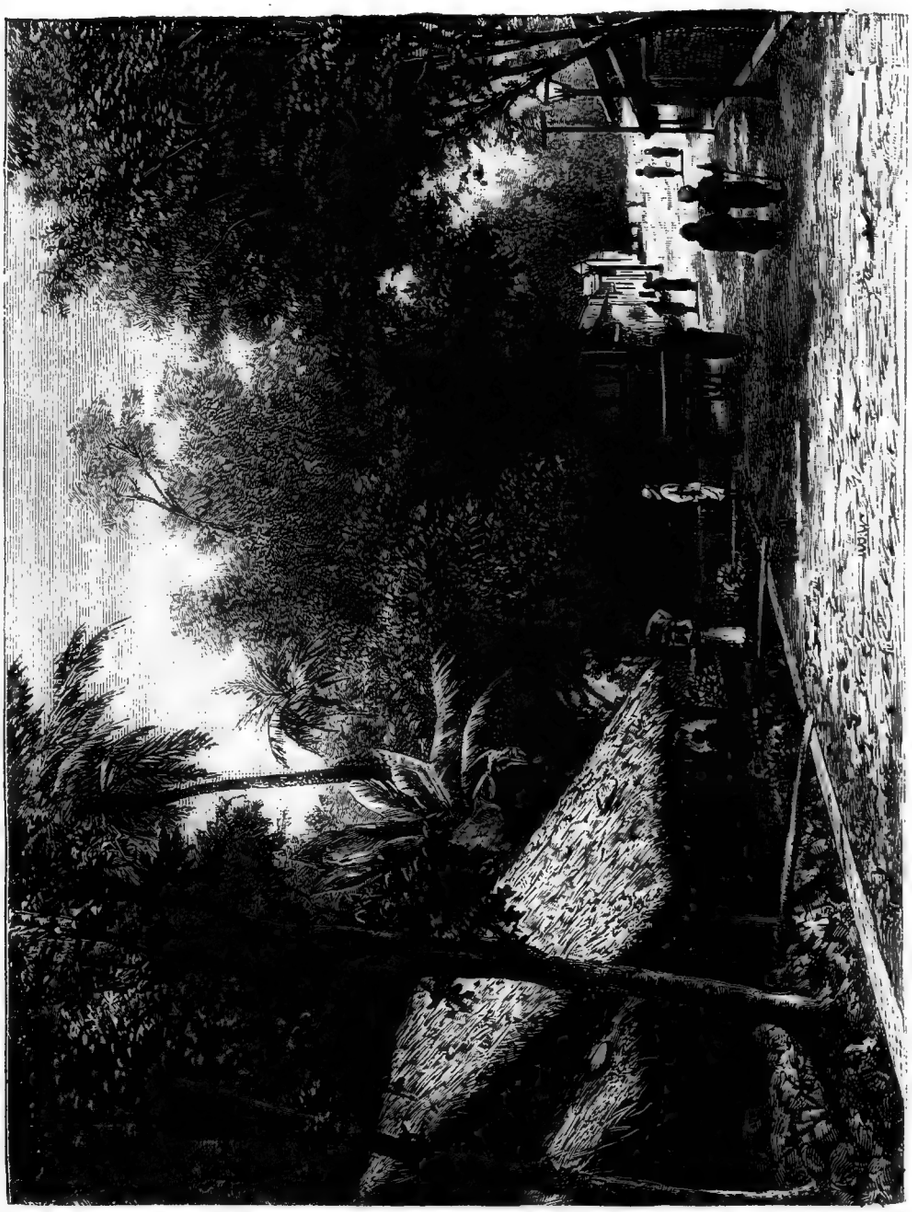
Nous laissons Ceylan, malgré la beauté de ses sites, l'incroyable fertilité de son sol, le plaisir de parcourir l'une ou l'autre de ses opulentes forêts au trot de deux petits bœufs qui n'ont rien de commun avec la race flamande [1] ; au contraire vifs et mutins comme nos poneys. Ceylan, aujourd'hui, est pour nous une terre de famille. Par un acte récent du Saint-Siège, deux de ses diocèses furent confiés à la Compagnie de Jésus : le diocèse de Galle, aux Pères de la province de Belgique ; le diocèse de Trincomali, aux Pères de la province de Champagne.

Les îles de Malaisie retiennent peu les bateaux des messageries. A-t-on l'occasion de visiter l'une ou l'autre, l'on trouve exacte l'aimable description que le P. Bouvet, écrivant au XVIIe siècle, nous a laissée d'Achen.

« Imaginez-vous une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une assez belle rivière toute couverte de bateaux ; mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, des roseaux, des

1. Van der Aa, *Ceylan*.

écorces, et disposez-les de telle sorte qu'elles forment tantôt des rues, tantôt des quartiers séparés ; coupez ces divers quartiers de



CEYLAN. — RUE DE COLOMBO, d'après une photographie envoyée par le R. P. Collin, Oblat de Marie-Immaculée.

prairies et de bois, répandez partout, dans cette grande forêt, autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes lorsqu'elles sont bien

peuplées, vous aurez une idée assez juste d'Achen. Quand on est dans la rade, on n'aperçoit aucun vestige ni aucune apparence de ville parce que les grands arbres qui bordent le rivage en cachent toutes les maisons. Rien n'est plus agréable que de voir le matin une infinité de bateaux de pêcheurs qui sortent de la rivière avec le jour et qui ne rentrent que le soir lorsque le soleil se couche. Vous diriez un essaim d'abeilles qui reviennent à la ruche chargées du fruit de leur travail [1]. »

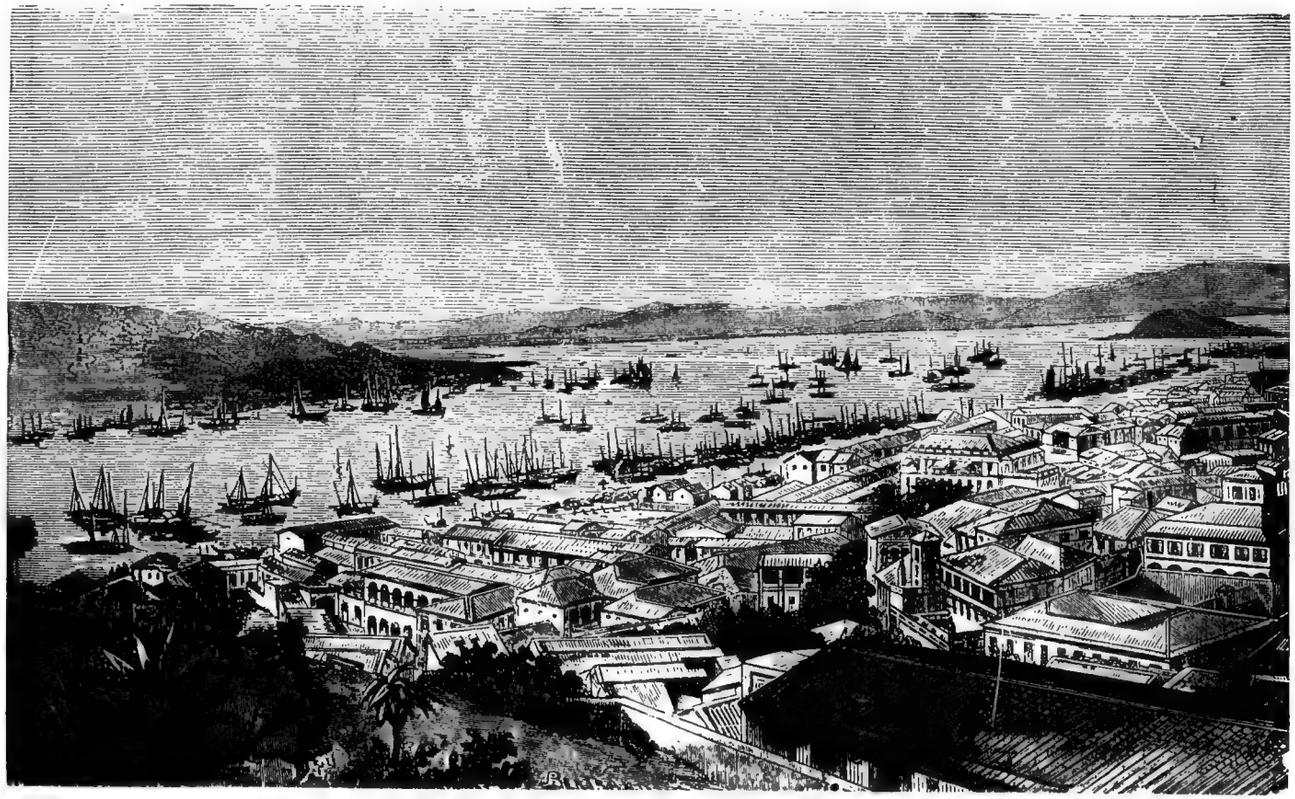
Les environs de Saïgon présentent le même aspect. On y accède en suivant les gracieux méandres de sa rivière ; sur ses bords, les palmiers, les cocotiers, les palétuviers étendent leurs rameaux [2] où se réfugient une multitude infinie de singes. Lorsque le navire côtoie le bord, quelques-uns en profitent pour le visiter ; ce sont les plus étourdis ; les anciens de la tribu se tiennent sur une plus grande réserve. Parmi les « Ancêtres » un missionnaire distingue une barbe grise tout à fait respectable ; elle se promène avec une gravité digne qui condamne silencieusement les ébats folichons de la jeunesse. — Qu'est-il, celui-là ?... Ce n'est plus un singe assurément, assurément ce n'est pas encore un homme. — Peut-être n'est-ce qu'un philosophe ; et, de fait, qu'il s'agrafe une draperie sur l'épaule gauche, on jurera qu'il est de l'école de Pythagore !...

A Saïgon, excepté l'hospitalité offerte par les Pères des Missions Étrangères avec une bonne grâce pleine de simplicité et de cordialité, toutes choses sont tristes... « La cathédrale, construite à Marseille et apportée pierre par pierre, elle-même ne demanderait qu'à repartir [3] », comme les fonctionnaires qui viennent ici pour

1. *Lettres édifiantes*, tom. 26, p. 68.

2. Relation du P. Cordier. *Lettres de Laval.*

3. Cette appréciation empruntée à un touriste paraît à plusieurs plutôt inspirée par la fantaisie que par la vérité. Aujourd'hui que le temps a éteint les tons, peut-être trop vifs à l'origine, la cathédrale ne ressent « aucune velléité de départ ». Elle s'est assise au contraire au centre des œuvres multiples et prospères qui lui forment une splendide couronne:



MACAO. — PARTIE ORIENTALE DE LA VILLE ET DU PORT.

chercher un avancement, ou peut-être réparer quelques avaries survenues dans leur carrière ; le climat tue les étrangers, surtout s'ils viennent encore jeunes ; nulle part l'usure de l'apostolat n'est aussi dévorante que dans la Cochinchine. Un ciel de feu, des exhalaisons malsaines ne laissent, en moyenne, à leurs victimes que cinq ans d'une vie languissante. Les Pères qui font ce calcul n'ont pas besoin d'apporter leurs preuves ; il suffit de leurs traits anémiés, de leur teint morne et de ce regard semblable à celui que les mourants donnent aux choses qu'ils vont quitter. Les catholiques ne consolent pas leur évêque par leur ferveur, et la municipalité a retiré tout traitement au clergé et au séminaire annamite [1].

Avant d'aborder à Hong-kong, on passe devant une grande ruine : c'est Macao, cadavre de ville, hanté par les souvenirs et le fantôme de la gloire portugaise. La vie et la richesse, avec la puissance, ont franchi le détroit et habitent le puissant comptoir britannique aux portes de la Chine : Hong-kong.

La ville est toute moderne ; elle escalade les montagnes qui l'environnent et qui font la salubrité de son climat, pour y accrocher ses maisons [2]. Elle fut longtemps dévorée par la fièvre de la spéculation, et elle a vu, plus peut-être qu'aucun lieu du monde, s'élever et s'écrouler de gigantesques fortunes. Nulle part aussi, par exemple, on n'est si habilement volé. On cite un officier de marine auquel on prit au milieu du jour son épée, ses épaulettes,

écoles, presbytère, palais épiscopal. Les filles de Sainte-Thérèse sont venues riches des fruits opulents du Carmel — la prière et la pénitence. — Une décoration à la fois moderne et orientale prête un aspect singulier mais vraiment beau à la cathédrale ; la nuit, ses lignes ressortent vivement dans l'enveloppement de la lumière électrique, pendant le jour, elle ferme la magnifique avenue que lui forme un boulevard bien planté, largement tracé. Lorsque les grandes portes sont ouvertes, le regard du célébrant peut s'étendre à plusieurs kilomètres. A Saïgon, le temps a bien fait les choses — ailleurs il détruit souvent *Tempus edax rerum*, ici au contraire il a édifié et embelli. — Note d'après le R. P. Maquet.

1. Père Albert Vinchon, *Lettres de Jersey*. Juillet 1882.
2. P. Cordier, *loc. cit.*

sa bourse et sa montre avec une telle prestesse qu'il n'avait pas encore poussé un cri [1].

Un évêque perdit de même façon sa chaîne et sa croix pectorale. Les coquins, loin de rougir de leurs méfaits, en sont très fiers. Pratiquée avec une telle perfection, leur profession est tout à fait artistique. Un Père avait perdu son camail ; il l'aperçoit faisant bosse sur le dos d'un chinois insuffisamment blotti sous l'arche d'un pont. « Tu me rendras mon camail », fait le missionnaire, en reprenant son bien. — Que me donnerez-vous, répond le drôle, pour avoir rapporté un objet perdu ? » — Laissons Hong-kong. Il est trop évident que la Chine n'y cultive pas la fleur de ses pois, et il ne faudrait pas juger de l'empire du milieu par ceux de ses citoyens qui y vivent dans la compagnie des sept péchés capitaux.

Tout récemment un voyageur français, M. André Bellessort, ayant visité Hong-kong, écrivait les lignes suivantes insérées volontiers ici parce qu'elles rendent un hommage bien légitime à la Société des Missions Étrangères et aux Sœurs de St-Vincent-de-Paul : ce sera notre adieu.

« Il y a bien une demi-douzaine de commerçants à Hong-kong. Ne nous plaignons pas : sans parler de notre consul qui est fort aimable, nous y sommes représentés par des hommes dont l'influence durera peut-être plus longtemps que ces palais de granit. Les Missions Étrangères y ont établi leur procure, leur imprimerie et leur hôpital. La procure est en ville ; l'hôpital, l'imprimerie, sur l'autre penchant de la montagne.

« Un matin, j'ai pris le funiculaire du *Peach*. Il monte à une altitude de sept cents mètres dans les pins et les bambous, et vous transporte, le temps d'un vertige, au milieu d'hôtels somptueux, dont les péristyles commandent l'immensité. L'humide aurore étendait, devant le perron des villas, sur les pelouses rectangulaires des lawn-tennis, un miroir vaporeux de petits lacs aériens. Des Chinois,

1. P. Vinchon, *loc. cit.*

leurs paniers en balance, cheminaient le long des sentiers abrupts, entre des haies d'arbrisseaux verdoyants ; et la route du Sanatorium coupait le versant solitaire d'une tranchée grise et rose. C'était la première fois, depuis mon départ de France, que je pouvais marcher librement au soleil, affranchi des chaleurs équatoriales, le visage caressé d'un vent frais. Tout avait pour mes yeux un charme familier : les buissons qui bordaient la route, et l'écume gazouillante d'un ruisseau qui dévalait des hauteurs. Je franchis un pont, je longeai un réservoir limpide, au delà duquel les chaumes d'un village chinois se pressaient comme un troupeau minable, et j'aperçus deux grandes maisons blanches surmontées de clochetons et de croix.

« Quand on m'introduisit dans la bibliothèque où se trouvaient les Pères, je me vis entouré d'un cercle d'apôtres barbus, blanchis au service de Dieu, et qui, sortant de déjeuner, fumaient paisiblement leur pipe. Ils me firent visiter leur imprimerie dont ils sont à la fois les protes et les fournisseurs et dont ils fondent eux-mêmes les caractères chinois, annamites et thibétains. C'est de là que partent, sur la rose des vents, les mots d'amour et les douces paraboles de l'Évangile. Certes, à les entendre rire et plaisanter, on n'eût point dit que ces hommes avaient mené l'existence la plus dure, consommé de merveilleux sacrifices, risqué la torture et la mort. Et cependant, ils venaient de tous les coins de l'Asie où il plut à Dieu d'éprouver ses serviteurs. L'un avait piétiné trente ans sur la route illusoire de Lhassa ; l'autre avait vécu des éternités de solitude au centre de la Chine ; celui-ci, tanné par le soleil de l'Inde, avait traversé des routes rouges de feu ; celui-là descendait de la Mandchourie glacée ; d'autres avaient parcouru le Cambodge et le Tonkin.

« Leurs soutanes usées blanchissaient aux coutures. Ils avaient marché de l'aube jusqu'à la nuit, foulé les plus anciennes ruines du genre humain, reconnu sous ses masques divers l'immuable détresse

du vieil Adam, pesé la poussière de ces idoles où des millions d'âmes sans amour adorent leur épouvante, et ils se retrouvaient, au déclin de la vie, gais et simples, frais encore, toujours vaillants avec sérénité.

« Ils me dirent en riant : « Allons voir notre cimetière. » C'est ainsi qu'ils appellent leur Sanatorium. Mgr Ouzof, actuellement archevêque de Tokio, du temps qu'il était procureur à Hong-kong, y fit sculpter une chapelle d'après des modèles gothiques de la Sainte-Chapelle. Ceux que la fièvre, la dyssenterie, les maladies de foie, la mort prochaine arrachent à leur mission, peuvent, au seuil même de la tombe, prier dans un oratoire, où des Chinois païens et fumeurs d'opium ont réalisé des copies exquises du plus pur joyau de leur foi natale. Ils peuvent aussi, tous les quinze jours, apercevoir, à travers les jardins touffus qui plongent sur la grève, le pavillon des Messageries maritimes.

« Nous nous entretînmes des Chinois et des misères de l'apostolat, non point de ces misères matérielles qui sont peu de chose, ni de ces périls qui ne sont rien, mais de l'énergie quotidienne qu'il réclame, des perpétuels et menus sacrifices qu'il impose, des déceptions qu'il engendre, de l'habitude souvent douloureuse, où il contraint les âmes, de n'attendre que d'elles seules des encouragements et des conseils. Et comme je leur demandais si l'enthousiasme conquérant des jeunes missionnaires ne leur ménageait pas de cruelles désillusions, l'un d'eux me répondit : « L'enthousiasme, on en a besoin pour partir. Une fois arrivé, on en a encore besoin pendant les premiers mois. Puis il tombe, et ce n'est plus qu'une affaire de volonté. »

« Je n'ai pas voulu quitter Hong-kong sans visiter l'orphelinat de la Sainte-Enfance ; j'ai passé bien souvent devant les orphelinats, il ne me vint jamais à l'esprit que leur organisation pût m'intéresser ; je n'étais pas en Chine. Je me rappelle aussi qu'on s'égayait jadis du rachat des petits Chinois menacés par d'affreux

groins. A dire vrai, je crois que les petits Chinois mangent de l'ogre plus souvent qu'ils n'en sont mangés. Mais cette œuvre me semble aujourd'hui la plus douce, la plus humaine et la plus belle des œuvres, puisqu'elle m'a permis de respirer, sur ce coin de terre britannique, au milieu d'un extraordinaire concours de peuples, l'âme pitoyable et maternelle du pays de France.

« Dans ces rochers splendides où l'Anglais braque ses canons, où l'Allemagne cale ses coffres-forts, où l'Asie apprend chaque jour le pouvoir du chèque et de la force brutale, il ne me déplaît pas que la France étende le manteau de saint Vincent de Paul. Et puis cette maison, à demi bâtie sur un terrain que la mer a dû lâcher, est baignée de quiétude et de lumière. J'étais guidé dans ma visite par une sœur d'Alsace, une charmante femme : un séjour de dix ans à Hong-kong avait fané ses couleurs et amaigri son visage ; mais ses yeux rayonnaient d'une imperturbable jeunesse, et sa grâce s'alliait le mieux du monde avec ses allures viriles, presque militaires, qui la relevaient tout simplement de franchise et de loyauté.

« L'orphelinat se compose d'un « tour » où les parents chinois apportent leurs enfants quand ils les croient perdus, d'un ouvroir où travaillent ceux qu'on a pu sauver, d'un asile de vieilles femmes et d'un pensionnat que fréquentent des Portugaises, des métisses et même des filles de Chinois enrichis. Nous avons parcouru d'abord l'infirmerie. De minuscules créatures agonisaient dans leurs couchettes blanches. Je n'avais point idée qu'il pût se produire de pareilles larves humaines. Leur tête trop grosse pour leur corps, leur tête de pavot où le nez formait un creux et dont la ligne des yeux se dessinait à peine, penchait le long d'une tige décharnée. « Tenez, me dit la sœur, en voici un qui va mourir. C'est un garçon. Tous les garçons qu'on nous remet sont condamnés. Les Chinois n'hésitent guère à se débarrasser de leurs filles, mais donner leur garçon, c'est pour eux une sorte de renoncement à la vie

future. Celui-là sera mort avant la nuit. On l'a baptisé. Il est heureux. — Les parents viendront-ils chercher son cadavre ? — Ils viendront le voir. Nous le leur montrons toujours, car vous savez quelles vilaines légendes nous représentaient aux yeux des Chinois comme des goules et des vampires. Ces pauvres Chinois ont une crédulité d'enfants. Mais ils ont bien fini par reconnaître que nous n'étions pas si terribles. »

« Nous avions traversé une cour plantée de verts arbustes où séchaient au soleil des milliers de linges blancs pareils à des banderoles de navires, et je pénétrai dans une grande salle tapissée de nattes. Tous les bébés sauvés de la mort y grouillaient sur de la lumière blonde. Ils rampaient, trébuchaient, roulaient, se tassaient avec les ondulations d'une petite foule humaine et le silence d'un banc de crabes. J'admirai la propreté des hardes, des mains et des figures. Mais quelles figures ! Vous auriez dit que tous les magots de porcelaine, les poussahs branlants et les dieux hydrocéphales et les fétiches de pierre se mouvaient dans leurs limbes. La sœur relevait les uns, mouchait les autres, caressait ces petites caricatures de l'humanité. « Ils sont à nous, me disait-elle : ce sont nos enfants. Nous leur avons donné la vie, et voici ce que nous en faisons. »

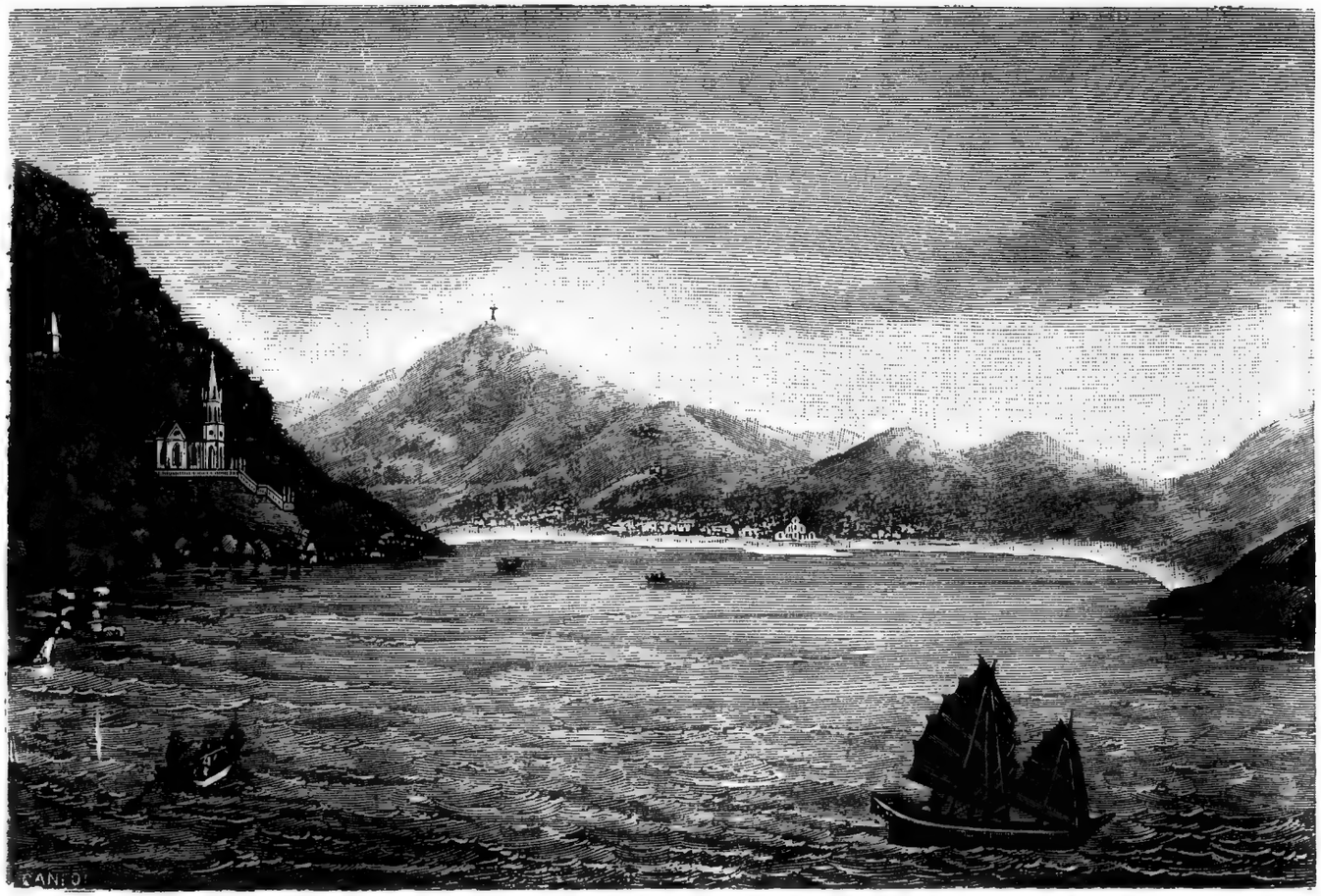
« L'ouvroir où elle m'introduisait était un clair atelier de brodeuses. Des Chinoises, de douze à quatorze ans, quelques-unes plus âgées, assises à leurs métiers, tricotaient de la dentelle et de fines guipures. Leur surveillante, une jeune religieuse d'Auvergne, fraîche rose de montagne, toute droite au milieu d'elles, abaissait sur leur ouvrage ses longs cils de madone. Les pauvres filles avaient des faces plates et cabossées, camardes et grimaçantes, où l'on sentait la race mal dégrossie, le type du bas peuple. Mais elles produisaient une étrange impression d'âmes impénétrables et de douceur murée. Une seule leva la tête et fixa sur nous ses yeux vifs. « Vous la voyez, me dit la sœur ; elle est muette ; et, des bruits du

monde, elle n'entend que le bruit de la grosse caisse et des cuivres, quand passe la musique militaire. Eh bien, rien ne se fait ici qu'elle n'en soit la première informée ; rien ne se dit qu'elle ne le sache ; et soyez sûr qu'elle nous comprend à merveille, n'est-ce pas, ma fille ? » La Chinoise se prit à rire, et ses prunelles pétillèrent.

« La pièce voisine était réservée aux aveugles. La plus jeune n'a pas sept ans, la plus vieille n'en a pas seize ; leur rangée s'élève graduellement, devant la table de couture, ainsi que les cordes d'une harpe. Je ne regardais pas leurs misérables visages, mais je suivais l'aiguille. Maladroite dans la main de la plus petite, glissant sur le chiffon et lui piquant les doigts, elle se redresse chez sa voisine pour zigzaguer encore, puis s'assouplit, devient plus intelligente en montant de l'une à l'autre, commence à soupçonner la logique de la ligne droite, la découvre, s'y lance au galop du faufilage, s'égare, revient sur sa route, resserre ses points, les précise, les multiplie, et arrive enfin à la pleine conscience où elle n'est plus libre de mal faire. Le miracle s'accomplissait dans un profond silence ; ces petites filles de la nuit éternelle semblaient pétries de gravité sacerdotale.

« Tout près de là, une dame de Canton, catholique fervente et dévouée, enseignait les caractères chinois à d'autres orphelines. « Dès qu'elles sont en état d'être mariées, me dit la sœur, nos Pères leur trouvent des maris dans l'intérieur de la Chine, loin des côtes ; et je vous assure qu'ils n'y ont aucune peine, car nos filles sont très recherchées des épouseurs... Maintenant il me reste à vous montrer les vieilles femmes. Les premières d'entre elles sont venues frapper à notre porte, pendant la peste d'il y a cinq ans. Nous les avons recueillies : « Notre asile était fondé. »

Je montai deux étages et j'entrai dans une chambre où la décrépitude humaine avait groupé ses plus sinistres épouvantails. J'avais ainsi parcouru toutes les étapes de la laideur chinoise depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse. Ces momies animées encore d'on



SANCIAN. — VUE DE LA BAIE DE SANTI ET DE LA CHAPELLE CONTENANT LE TOMBEAU DE S. FRANÇOIS-XAVIER.

ne sait quel souffle posthume, tressaient lentement des cordes de chanvre. Un adolescent chinois rôdait en souriant autour d'elles : « Voilà, me dit la sœur, le seul garçon que nous avons pu élever ; il est idiot ; mais nous sommes accoutumées d'utiliser les moindres parcelles de vie que Dieu nous donne ou commet à notre garde, et c'est lui qui conduit les vieilles aveugles à la messe. Il en est plus fier qu'un Suisse. »

« Comme nous descendions, deux enfants se jetèrent dans les bras de la sœur et se suspendirent à sa robe, une fillette et un petit garçon à peu près du même âge, tous deux européens, gentils, bien peignés, coquettement vêtus, de grands yeux clairs et de belles joues roses. « N'est-ce pas, qu'ils sont jolis, ces mioches ? » me dit-elle en les couvrant de caresses. Et quand ils se furent éloignés : « Deux abandonnés qui nous sont restés pour compte. J'ai connu leurs mères ; j'ai même vu le père du garçon, un Hollandais. Nous les avons élevés : ils sont notre joie et le sourire de la maison... Viens ici, mignonne, tu perds ton ruban. » L'enfant s'approcha. La sœur lui rattacha le nœud de sa chevelure, et, la poussant vers moi : « Embrassez-la, me dit-elle, c'est une petite Française. »

Non loin de Hong-kong, se dresse l'île de Sancian ; rien ne la signalerait à l'attention des missionnaires si l'Apôtre des Indes et du Japon, S. François-Xavier, sur le point d'entreprendre la conquête de la Chine, n'y avait exhalé le dernier soupir, achevant à quarante-six ans une vie à laquelle aucune autre dans nos annales ne peut se comparer. Les insulaires avaient oublié le lieu de son tombeau; les Jésuites de France, mouillés devant Sancian le 6 octobre 1698, pour s'acquitter d'un vœu fait au moment d'un grand péril de naufrage, résolurent de le visiter.

« Nous partîmes pour ce saint pèlerinage, écrit le Père Bouvet [1], un jeudi 4 octobre, et après avoir fait quatre bonnes lieues par

1. *Lettres édifiantes*, t. XXVI, p. 77, 78.

terre et une par mer, nous nous trouvâmes tout d'un coup au lieu que nous cherchions. Nous aperçûmes une assez grande pierre debout, et, du moment que nous pûmes lire ces trois ou quatre mots Portugais : *Aqui soi sepultato Francisco Xavier*, nous baisâmes plusieurs fois une terre aussi sainte ; quelques-uns l'arrosèrent de leurs larmes... Après les premiers transports de ferveur, nous examinâmes exactement ce monument; puis, avec des branches d'arbre et un morceau de voile, nous bâtîmes une pauvre tente qui ne représentait pas mal la cabane sous laquelle François-Xavier mourut. Enfin nous chantâmes le *Te Deum* avec les litanies du Saint, et nous entrâmes dans la plus belle et la plus charmante nuit que l'on puisse peut-être passer en ce monde. Que le plaisir que l'on goûte est pur lorsque, dans une occasion comme celle-ci, l'on se communique les uns aux autres tout ce qu'on pense, tout ce qu'on sent au fond de son cœur ! Nous commençons notre apostolat, disait l'un, dans le lieu où saint François-Xavier acheva le sien. Il mourut ici, disait un autre, épuisé de travaux, après avoir converti des nations entières ; aurons-nous le bonheur de mourir de même ? On chantait ensuite les litanies de la Sainte Vierge. Dans une autre pause, on disait le chapelet, on revenait aux louanges du saint, et ces prières étaient mêlées d'entretiens qui valaient bien des prières. L'on parcourait les vertus de l'Apôtre de l'Orient. Quelqu'un se souvint de la nuit que saint Ignace passa tout entière dans l'église de Monserrat, devant l'image de la Sainte Vierge, lorsqu'il voulut se consacrer à Dieu. La veille que nous fîmes au tombeau du saint Apôtre nous parut assez semblable et nous la nommâmes notre nuit d'armes. »

Peu de missionnaires ont le loisir de faire le pèlerinage de Sancian ; la plupart du temps on va directement de Hong-kong à Changhai. Le vaisseau avance plus lentement sur une mer semée d'îles innombrables, quelquefois on longe de très près le rivage, c'est une occasion de faire une première connaissance avec le pays

et ses habitants. « Ce sont, sur les bords, de grandes campagnes de riz, vertes comme de belles prairies qui s'étendent à perte de vue et qui sont entrecoupées de petits canaux, de sorte que les barques qu'on voit souvent aller et venir de loin, sans voir l'eau qui les porte, paraissent courir sur l'herbe [1]. » De fait, elles s'engagent souvent sur les champs inondés. Construites sans quille, plus semblables à nos radeaux qu'à nos vaisseaux qui exigent pour leur manœuvre un tirant d'eau considérable, légèrement arrondies à la jointure des membranes [2], elles remontent les rivières et les moindres cours à des distances incroyables, louvoient à l'aise sur les plaines que les pluies ont noyées ou que les fleuves ont recouvertes de leurs alluvions. Aux époques de sécheresse, elles s'engagent hardiment dans le lit des rivières impériales et tirent des bordées à perte de vue, tandis que les canots européens sont condamnés à l'inaction. Elles savent utiliser le vent aussi bien que l'eau , le moindre souffle enfle la voilure très développée en hauteur et en largeur, facilement ouverte ou repliée par un ingénieux système de bambous disposés horizontalement à 20 centimètres l'un de l'autre. Les bateliers paraissent de bonnes gens, et leur physionomie fait plaisir à voir. Les figures sont innocemment curieuses avec de bons yeux étonnés et tout ronds [3]. Souvent les chrétiens pourraient se reconnaître à la seule figure ; elle a bien « la coupe du pays », mais l'expression est autre. Elle dit la confiance, le respect, la sérénité ; aucune trace du scepticisme, de l'indifférence qui se peignent généralement sur les traits des païens. Presque tous les étrangers, protestants et catholiques, qui ont visité les chrétientés de cet empire, sont frappés de l'influence que le christianisme exerce sur la physionomie et le maintien... Plusieurs auteurs anglais en parlent dans leurs relations de voyage [4]. Nous

1. Le P. Bouvet au P. de la Chaise. *Lettres édif.*, t. XXVI.
2. P. Goulvey, *Lettres de Jersey*, mai 1892.
3. P. Vinchon, *loc. cit.*
4. M. de Hubner, *Promenade autour du monde*, t. II, p. 274.

savions bien que le baptême embellit notre pauvre race humaine et que l'Église catholique n'est laide nulle part ; mais on est heureux d'entendre des Protestants en convenir de bonne grâce à propos de ces Chinois qui cependant se rapprochent peu du type athénien.

Les barques qui circulent en tous sens sur des eaux boueuses, préviennent les passagers que le fleuve bleu mêle ses ondes à celles de la mer et que Changhai n'est pas loin. Au fond de sa crique marécageuse, élevant ses constructions au-dessus de la rive à l'aide de terrains rapportés, la ville, ou si l'on veut, les villes de Changhai, présentent à l'esprit bien des sujets de méditation. La France, l'Angleterre, l'Amérique, la Chine, l'Église elle-même (si nous ne séparons pas la ville de ses faubourgs) ont construit cette cité cosmopolite, chacune imprimant à son œuvre le caractère ou le signe de son tempérament. L'ensemble est laid, banal, vulgaire ; les somptueux palais des rois du commerce sont ceux que l'on a rencontrés partout. C'est joli comme un petit Paris, ou opulent et froid comme un quartier de Hyde-Park.

L'Anglais se trouvant partout chez lui s'est assis dans sa concession avec tout le confort qui est dans ses goûts et dans ses habitudes ; il a retrouvé ses *sports* favoris : les courses, les chasses, le théâtre, le club; sa barque de plaisance sillonne les artères fluviales, chargée de faisans, de cailles, de lièvres, de chevreuils et de gibier d'eau [1], il achète au Mongol des poneys d'une race excellente qui soutiennent sur l'hippodrome la gloire de son écurie.

Mais comme il s'entend au plaisir, il s'entend aux affaires. Ce qu'on admire avec M. de Hubner [2], « c'est la hardiesse, la constance, l'activité riche d'expédients, élastique, infatigable du génie anglo-saxon. La différence entre le génie français et celui des fils de la vieille Angleterre s'impose ici. » L'initiative des particuliers a tout fait ; on demande au gouvernement d'être le moins possible.

1. M. de Rochechouart, *De Hong-kong à Pékin.*

2. M. de Hubner, *loc. cit.*

Sur la concession française, pendant longtemps, rien n'a été entrepris que par le gouvernement. Le palais du consul est vaste, trop vaste ! Pour la colonie, c'est une tête sans membres, toute la vie se concentre en elle et s'y ankylose. Le pouvoir du résident français est à peu près absolu sur la concession. Il est vrai qu'un conseil municipal, composé de quatre Français et de quatre étrangers, a la connaissance des principales affaires [1] ; mais le consul compose et revise la liste électorale ; le consul convoque, préside l'assemblée ou la suspend ; le consul donne force de loi aux avis ou décisions; le consul nomme à tous les emplois, surveille la police et ne laisse à la charge du conseil que le soin de payer les agents. Telle était du moins la constitution publiée en 1868 ; le temps en a maintenant élargi les mailles trop étroites.

Les Américains ont simplement fusionné avec les Anglais. On ne trouvait guère que quelques tripots sur leur terrain.

Depuis, les Japonais, les Allemands, les Italiens sont venus. La Chine a jeté dans les faubourgs une foule d'émigrants descendus par une multitude de canaux des provinces de l'intérieur. La vieille cité toutefois est restée chez elle ; enfermée dans ses murailles, défiante, vieillie, s'enlaidissant chaque jour, traversée à la hâte par les étrangers qui en fuient les âcres parfums.

Le lecteur trouvera peut-être que cette description du grand *emptorium :* « l'anneau fortement soudé [2] qui unit à l'Europe, à l'Amérique, à l'Australie, l'immense empire du Milieu », le présente sous des couleurs sombres, grisâtres comme le ciel de Changhai, glauques comme les eaux de son fleuve. On ne s'en défend pas. L'œuvre de la civilisation moderne n'a été bonne ni pour les âmes ni pour le peuple. Celui-ci plus riche peut-être est en réalité encore plus misérable. « J'ai parlé de la civilisation européenne qui *pénètre*,

1. Page 210.
2. M. de Hubner.

dit le P. Pierre [1] ; ce mot m'a échappé, car, en dehors du pétrole, des allumettes, des chapeaux et des cigarettes, je ne vois pas pénétrer grand'chose. »

Encore ces produits ou ces fruits du commerce européen et américain sont-ils sujets à caution. Les chapeaux sont en paille, les cigarettes sont sucrées, le pétrole, enfermé dans les immenses cuves de la maison Rothschild, est une huile détestable dont les infiltrations à travers le terrain « et partant dans les canaux » créaient un péril grave pour la santé publique. Le Tao-tai, ou gouverneur général, fit des représentations aux marchands. Ceux-ci revinrent : les navires de pétrole étaient accompagnés de navires de guerre qui modifièrent sensiblement la première opinion du Tao-Tai. Peut-être fut-il touché par d'autres arguments d'espèce sonnante et trébuchante, mais le Grand Homme ne fait pas ses confidences aux missionnaires. Quant aux allumettes, il serait bon de ne pas les laisser traîner. Qui sait si, ramassées par une main hostile, elles ne serviraient pas quelque jour pour allumer un terrible incendie. Il trouverait pour se nourrir de longues inimitiés !...

Depuis l'invasion Européenne, conclut douloureusement le P. Pierre [2], la vie de famille a été atteinte, la culture est abandonnée ; les païens sont pires, les chrétiens, moins bons. Tous veulent faire travailler leurs usines, même le jour dominical, et ce qu'ils gagnent sur les quais, ils le dépensent aussi facilement sur les quais, dans les huttes en roseaux couvertes en paille de riz, où tout se rencontre, sauf le bien.

Pour guérir les blessures d'un peuple, la main de l'industrie ou du commerce est insuffisante ; elles demandent, ces blessures, la main et le cœur de l'Église !...

C'est à Zi-ka-wei, dans la banlieue de Changhai, que se dressent les vastes établissements élevés par l'or de la France et le

1. P. Pierre, *Les agrandissements de Changhai. Lettres de Jersey*, 1897.
2. P. Pierre, *loc. cit.*

patient labeur de la Compagnie pour la propagation de la Foi. La description de ces merveilles ne demanderait pas moins de tout un livre [1] ; les étrangers les admirent comme les Chinois ; c'est un splendide instrument d'apostolat consacré à la gloire de Dieu, de la religion catholique, aux lettres divines et humaines, aux sciences et aux arts, à l'hospitalité et à la patrie française. Là se groupent, entre les maisons de la prière, entre les maisons de la pénitence habitées par les fervents essaims du Carmel et du Purgatoire, les collèges, les séminaires, l'observatoire, l'imprimerie et ces fameux ateliers

OBSERVATOIRE MAGNÉTIQUE ET MÉTÉOROLOGIQUE DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS A ZI-KA-WEI, d'après une photographie.

de peinture, de sculpture, de menuiserie et de charpenterie d'où sortent les autels, les candélabres, les buffets, les retables qui se répandent ensuite dans toutes les missions. Les dessins, les modèles, viennent d'Europe où ils sont tracés par nos Frères ; mais ils sont rendus par les ouvriers chinois si habiles à reproduire ou à imiter, si patients à fouiller ou à ciseler.

On entendra volontiers sur ce point le témoignage d'un ami,

1. P. Vinchon, *loc. cit.*

mais d'un étranger [1] : « Que de peines, de soucis, de dévouement, de science, d'amour du prochain prodigués sans être payés de retour !... Et cependant quelle égalité d'humeur, quelle gaieté !... c'est à donner envie de se faire missionnaire, tant les épines sont soigneusement dissimulées. On ne saurait le crier trop haut ni trop souvent, l'exemple que donne le clergé catholique est admirable ; le spectacle des œuvres des Pères vaut la peine d'entreprendre le voyage ; c'est le plus beau triomphe de l'Occident sur l'Orient... »

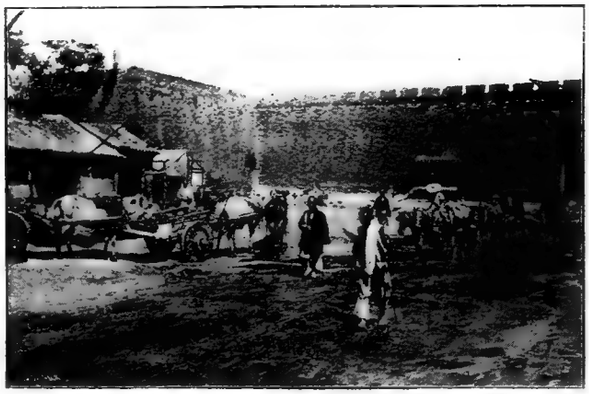
LA MISSION DE ZI-KA-WEI, d'après la photographie d'un missionnaire.

Les bienveillantes paroles de M. le Cte de Rochechouart seront notre meilleur souvenir de Changhai, et maintenant suivons l'itinéraire qu'il indique ; nous passerons

1. M. de Rochechouart.

par Pékin avant de toucher au terme de notre voyage. Peut-être n'est-ce pas le chemin des missionnaires, c'est celui des écoliers et..... des diplomates. Enfin, s'il faut une excuse, le P. Edel nous attend et nous fera les honneurs de la capitale [1].

Du belvédère et de l'observatoire élevés par les anciens Jésuites, le regard plonge dans la ville et on reconnaît aisément les grandes divisions : le quartier impérial, le quartier tartare, le quartier chinois. Si le visiteur n'avait pas encore parcouru toutes choses des yeux, s'il en était encore à la première impression, Pékin lui paraî-



MURAILLE EXTÉRIEURE DE LA PORTE TOUNG-FIEN-MEN A PÉKIN.

trait peut-être immense et magnifique. Il admirerait la surprenante hauteur de ses murailles, les tours dont elles sont flanquées, les rampes qui permettent à la cavalerie l'accès de leurs chemins de ronde larges comme nos plus larges boulevards. Le palais de l'empereur flamboie au soleil, il domine la cité tout entière. Élever une tour, la couronner d'une flèche, ce serait offenser la Majesté du Fils du Ciel. Si elle daigne se fixer dans l'une de ses villes, il est juste que tout ce qui n'est pas à son service rentre dans la poussière.

1. Lettres du P. Edel au P. Grandidier, *Lettres de Laval*, décembre 1874.

Le fameux procès que les Pères de St-Lazare soutenaient en 1875 pour obtenir que leur église fût relevée n'avait pas d'autre cause. Elle humiliait l'orgueil des édifices impériaux. Le démon a cependant les honneurs refusés à la Croix. Les pagodes, les bonzeries, les lamaseries élèvent au-dessus de leur toit l'image hideuse d'un dragon ; n'est-ce pas celle du dragon d'enfer qui règne sur la malheureuse cité et la défend contre l'Évangile ?... Une sorte de malédiction [1] pèse sur elle et l'engourdit dans son sommeil de mort ; elle ouvre sur la vérité des yeux qui ne voient pas, et la parole de Dieu frappe ses oreilles sans pénétrer jusqu'à son cœur.

Un jour l'espoir de la conversion a été permis, et l'observatoire élevé par nos anciens Pères est un souvenir de l'influence des missionnaires, et des progrès que la foi catholique pouvait alors se promettre. L'Empereur Kang-hi venait entendre là-même les leçons des missionnaires, et les magnifiques instruments d'astronomie sont dus à sa munificence. Ces superbes pièces, au nombre de sept ou huit, manquent de précision, mais... [2] comme œuvres d'art, elles sont de toute beauté. Les dimensions sont colossales, le plan est exquis, la forme élégante, le coulage et l'ajustage témoignent de la grande habileté du fondeur ; après tant d'années ces bronzes exposés à toutes les intempéries de l'air sont aussi brillants et paraissent aussi neufs qu'au premier jour. »

Les espérances que l'impérial élève permettait de concevoir ne se réalisèrent pas ; elles ne sont plus même permises aux successeurs des Ricci et des Verbiest !... et la lumière divine semble elle-même retirer ses rayons qui ne traversent plus la nuit de l'infidélité. Si la religion fait des progrès en Chine, ce n'est certainement pas chez les grands et à la cour.

A Pékin, c'est le passé qui est grand ; une visite, même sommaire, dit bien qu'une puissante monarchie s'est assise dans la capitale

1. P. Edel, page 47.
2. Id., page 46.

par Pekin avant de toucher au terme de notre voyage. Peut-être n'est-ce pas le chemin des missionnaires, c'est celui des écoliers et..... des diplomates. Enfin, s'il faut une excuse, le P. Edel nous attend et nous fera les honneurs de la capitale [1].

Du belvédère et de l'observatoire élevés par les anciens Jésuites, le regard plonge dans la ville et on reconnait aisément les grandes divisions : le quartier impérial, le quartier tartare, le quartier chinois. Si le visiteur n'avait pas encore parcouru toutes choses des yeux, s'il en était encore à la première impression, Pékin lui parai-

MURAILLE EXTÉRIEURE DE LA PORTE TOUNG TIEN MEN A PÉKIN.

trait peut-être immense et magnifique. Il admirerait la surprenante hauteur de ses murailles, les tours dont elles sont flanquées, les rampes qui permettent à la cavalerie l'accès de leurs chemins de ronde larges comme nos plus larges boulevards. Le palais de l'empereur flamboie au soleil, il domine la cité tout entière. Élever une tour, la couronner d'une flèche, ce serait offenser la Majesté du Fils du Ciel. Si elle daigne se fixer dans l'une de ses villes, il est juste que tout ce qui n'est pas à son service rentre dans la poussière.

1. Lettres du P. Edel au P. Grandidier, *Lettres de Laval*, décembre 1874.

Le fameux procès que les Pères de St-Lazare soutenaient en 1875 pour obtenir que leur église fût relevée n'avait pas d'autre cause. Elle humiliait l'orgueil des édifices impériaux. Le démon a cependant les honneurs refusés à la Croix. Les pagodes, les bonzeries, les lamaseries élèvent au-dessus de leur toit l'image hideuse d'un dragon ; n'est-ce pas celle du dragon d'enfer qui règne sur la malheureuse cité et la défend contre l'Évangile ?... Une sorte de malédiction [1] pèse sur elle et l'engourdit dans son sommeil de mort ; elle ouvre sur la vérité des yeux qui ne voient pas, et la parole de Dieu frappe ses oreilles sans pénétrer jusqu'à son cœur.

Un jour l'espoir de la conversion a été permis, et l'observatoire élevé par nos anciens Pères est un souvenir de l'influence des missionnaires, et des progrès que la foi catholique pouvait alors se promettre. L'Empereur Kang-hi venait entendre là-même les leçons des missionnaires, et les magnifiques instruments d'astronomie sont dus à sa munificence. Ces superbes pièces, au nombre de sept ou huit, manquent de précision, mais... [2] comme œuvres d'art, elles sont de toute beauté. Les dimensions sont colossales, le plan est exquis, la forme élégante, le coulage et l'ajustage témoignent de la grande habileté du fondeur ; après tant d'années ces bronzes exposés à toutes les intempéries de l'air sont aussi brillants et paraissent aussi neufs qu'au premier jour. »

Les espérances que l'impérial élève permettait de concevoir ne se réalisèrent pas ; elles ne sont plus même permises aux successeurs des Ricci et des Verbiest !... et la lumière divine semble elle-même retirer ses rayons qui ne traversent plus la nuit de l'infidélité. Si la religion fait des progrès en Chine, ce n'est certainement pas chez les grands et à la cour.

A Pékin, c'est le passé qui est grand ; une visite, même sommaire, dit bien qu'une puissante monarchie s'est assise dans la capitale

1. P. Edel, page 47.
2. Id., page 46.

pour en faire le siège glorieux de son empire ; mais la puissance

COMMANDANT DU FORT DE TA-KOU, 1860.

s'est évanouie, la décadence et la ruine ne sont que trop manifestes.

Les murailles, de loin encore fières d'aspect, de près paraissent

ÉGLISE SAINT-JOSEPH A PÉKING.

pour en faire le siège glorieux de son empire ; mais la puissance

COMMANDANT DU FORT DE TA-KOU, 1860.

s'est évanouie, la décadence et la ruine ne sont que trop manifestes.

Les murailles, de loin encore fières d'aspect, de près paraissent

ÉGLISE SAINT-JOSEPH A PÉKING.

abandonnées aux injures du temps. Plus de soldats pour les défendre ou de maçons pour les refaire. Les meurtrières sont vides, et un art ridicule a dessiné des canons en papier, détrempés par la pluie. Les tours ou les châteaux ne renferment plus ni armes ni munitions. Pékin ne résisterait pas à l'attaque d'un ou deux régiments. Les mandarins en sont convaincus. En 1860, l'armée expéditionnaire campée devant la ville s'apprêtait à la bombarder. Les généraux européens, dans un sentiment de compassion, députèrent quelques envoyés chargés de demander que les portes de Pékin leur fussent ouvertes de bon gré. « Nous ne consentirons jamais à une telle humiliation », répondirent fièrement les ministres du gouvernement chinois. « Nous avons ordre de mourir plutôt que d'ouvrir ; nous obéirons à notre Empereur. » Les plénipotentiaires se retiraient. La parole était au canon. « Il est vrai, ajoutèrent les défenseurs de Pékin, que nous n'ouvrirons jamais nos portes..... mais elles ne sont pas fermées !... » L'honneur était sauf ; l'armée anglo-française entrait dans la capitale comme chez elle.

La ville offre peu de monuments ; le plus remarquable est peut-être l'église de la Compagnie élevée dans le style de la renaissance. Les principales rues, curieuses sous plusieurs aspects, sont déshonorées par une infâme saleté et par une sordide misère. S'il pleut, ce sont des cloaques ; s'il ne pleut pas — et la pluie est très rare — ce sont des tourbillons de sable que les vents du désert précipitent sur Pékin. Ces tourbillons accompagnés d'éclats de tonnerre, s'élèvent si haut, s'étendent si fort qu'ils font la nuit au milieu même du jour. L'édilité n'a point d'eau pour abattre cette poussière, elle ne se met pas en peine d'en amener. On a recours à un moyen plus simple. Certaines fosses sont vidées ; les citadins ne sont point surpris, depuis leur enfance ils sont faits à ces odeurs. Hélas ! ils supportent bien de pires misères et en particulier l'abjection de leurs mendiants. Dans les pays chrétiens, les yeux baignés dans la douce lumière de Jésus-Christ ne connaissent pas l'horreur de ce

spectacle. Les murailles de Pékin se seront effacées à l'horizon que l'esprit évoque encore ces tristes scènes, d'autant plus qu'il les retrouve.

A Tien-tsin, les malheureux sont logés sur le bord de la chaussée principale ; mais quels logis [1] !

« Ce sont des niches hautes d'un mètre, larges de deux, formées d'une vieille natte et recouvertes d'une boue desséchée. De ces taudis, on voit sortir par-ci par-là des êtres décharnés, ravagés par la lèpre, vêtus d'un lambeau de paillasson, véritables spectres qui poursuivent les passants de leurs cris lamentables et de leur repoussante odeur [2]. » A Pékin, ils ont donné leur nom au pont qui relie la ville Chinoise à la ville Tartare, on l'appelle « le pont des mendiants ». Il est divisé en trois travées ou trois chemins séparés par une balustrade. Le chemin du milieu, interdit aux voitures et aux cavaliers [3], sert de refuge aux chiens errants et à ces misérables. Plusieurs sont couverts d'ulcères, ils vivent avec des restes sans nom, et beaucoup y meurent. Pendant l'hiver, une voiture vient enlever chaque matin ceux que la faim ou le froid ont tués. Les fils et les filles de St-Vincent de Paul ont fait le possible pour soulager cette infortune : mais que peuvent leurs aumônes en faveur de ces malheureux pour qui la charité n'a point de nom et point de sens ! Pauvres gens sur lesquels Notre-Seigneur a répandu son sang inutilement jusqu'aujourd'hui.

Et cependant quel genre de mérite a manqué à leurs premiers missionnaires, ceux qui dorment leur dernier sommeil dans les tombeaux fastueux que l'admiration et l'affection des empereurs ont érigés à leur mémoire ? Suivons encore le P. Edel dans cette dernière visite à la nécropole. Jamais son nom ne parut mieux mérité. Une superbe barrière en marbre sculpté défend l'entrée du champ du

1. P. Edel, *loc. cit.*
2. Id., *ibid.* Il s'agit d'une époque de famine.
3. Id., *ibid.*

repos. Un édit du redoutable empereur Kang-hi, gravé sur des tablettes, protège mieux encore la tombe des missionnaires. Pour toutes, c'est la même forme, le même caractère architectural : une

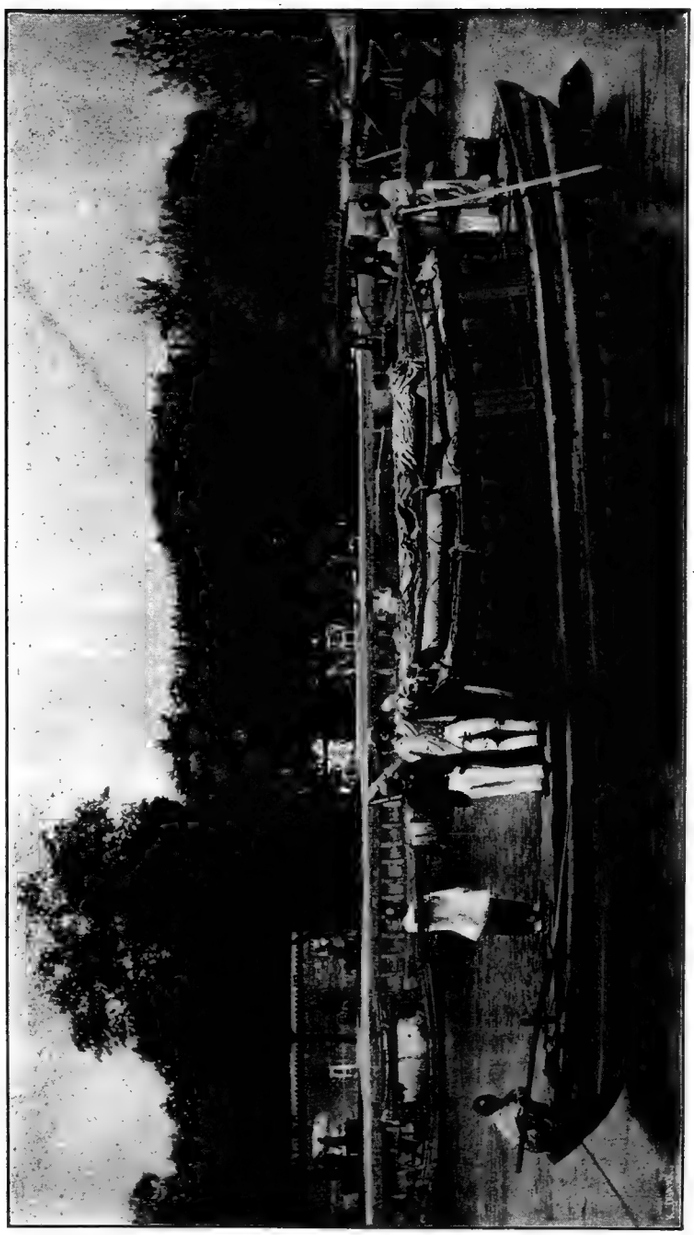
LE PEI-HO DEVANT LE OUANG-HAÈ-LEOU.

colonne tronquée portant sur ses bases les noms et les qualités du défunt ; puis la table massive qui contient sa dépouille. Elles sont diverses toutefois par la grandeur ou la richesse de leur ornementation. L'empereur a voulu honorer spécialement les tombes des

UNE JONQUE SUR LE PEI-HO.

Pères Mathieu Ricci, fondateur des missions de Chine, Verbiest, Adam Schall et de Souza. La table massive dont nous parlions tout à l'heure, au lieu de s'asseoir sur le sol, est supportée par des

dragons ou par des tortues. Ces animaux, aux formes fantastiques,



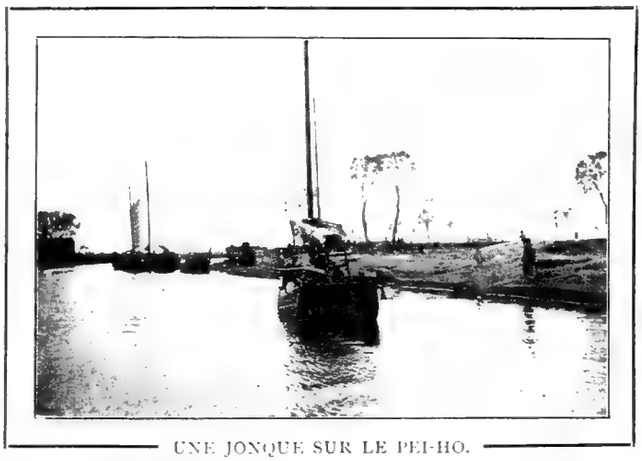
BARQUE DE VOYAGEUR SUR LE PEI-HO.

rappellent que ces pierres ont été élevées et sculptées par un ordre du pouvoir souverain.

repos. Un édit du redoutable empereur Kang-hi, gravé sur des tablettes, protège mieux encore la tombe des missionnaires. Pour toutes, c'est la même forme, le même caractère architectural : une

LE PEI-HO DEVANT LE OUANG-HAÈ-LEOU.

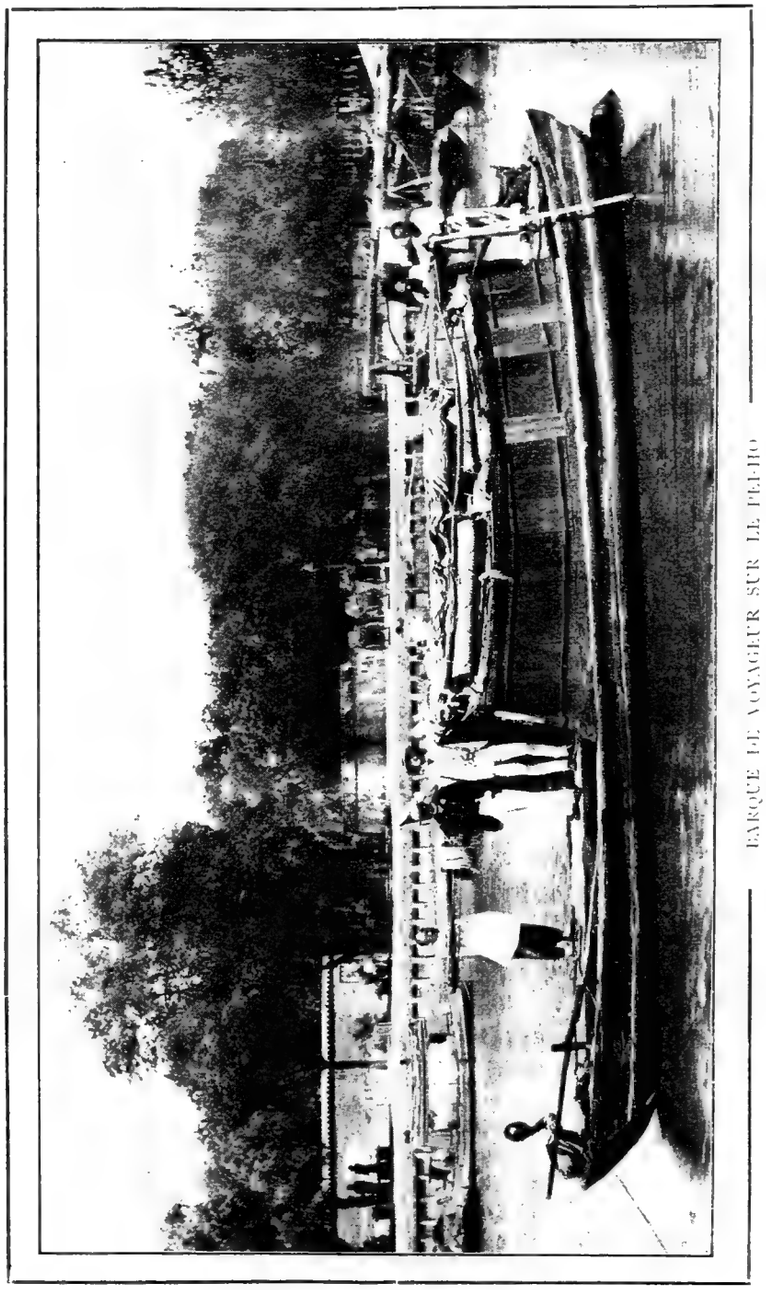
colonne tronquée portant sur ses bases les noms et les qualités du défunt ; puis la table massive qui contient sa dépouille. Elles sont diverses toutefois par la grandeur ou la richesse de leur ornementation. L'empereur a voulu honorer spécialement les tombes des



UNE JONQUE SUR LE PEI-HO.

Pères Mathieu Ricci, fondateur des missions de Chine, Verbiest, Adam Schall et de Souza. La table massive dont nous parlions tout à l'heure, au lieu de s'asseoir sur le sol, est supportée par des

dragons ou par des tortues. Ces animaux, aux formes fantastiques,



BARQUE DE VOYAGEUR SUR LE PEI-HO

rappellent que ces pierres ont été élevées et sculptées par un ordre du pouvoir souverain.

Quelle impression indéfinissable s'empare du visiteur au cours de cette promenade funèbre!... Dans ces mausolées, avec les plus illustres enfants de la Compagnie, gisent tant d'espérances peut-être à jamais détruites! Nos Pères avaient souhaité autre chose que ces inutiles tombeaux, ils disent que ces grands ouvriers n'ont fait qu'une œuvre caduque [1]!

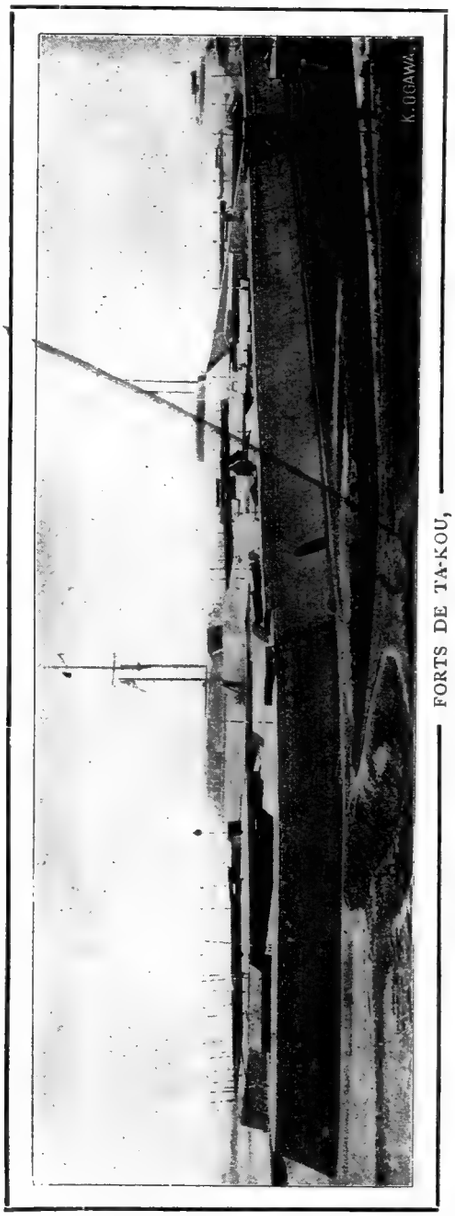
Un fleuve aux eaux jaunes et boueuses [2] conduit et descend de Pékin à Tien-tsin. La navigation est encore primitive. Les barques avancent lentement. On s'arrête pour un rien... on échange d'interminables discours; trois Chinois, munis d'une cordelette, traînent l'embarcation dans les passages les plus difficiles. Le paysage est laid à pleurer. « Nous ne voyons, écrit M. de Rochechouart, que des terrains poussiéreux, desséchés; des récoltes rachitiques, des villages misérables, des Chinois en haillons. » Un laboureur conduit sa charrue, il y attelle son âne et son bœuf! « Comme on ne va pas vite, ajoute le même voyageur, nous avons le temps de noter tous les détails et d'en savourer l'amertume jusqu'à la lie. »

Une route impériale singulièrement entretenue va de Pékin à Tien-tsin; mais on y est cahoté, et, pendant les jours chauds, on est de plus incommodé par la poussière. Oh! cette poussière des plaines du Pé-tché-ly! comme elle est terrible et insupportable, au dire des hommes les plus patients du monde! Pendant les jours torrides, le vent en soulève d'épais tourbillons sur une terre desséchée où toute verdure est flétrie. Rien n'arrête son invasion, aucune porte n'est si bien fermée, qu'elle ne pénètre à travers les jointures pour se répandre sur les meubles, sur les aliments qui en sont saupoudrés. Elle se loge au coin des yeux et de la bouche, elle s'amasse dans les oreilles [3]. Heureusement les Chinois indiquent un excellent médecin et un excellent remède qui d'ailleurs portent

1. P. Edel, *loc. cit.*, p. 36.
2. M. de Rochechouart, *De Hong-kong à Pékin*, p. 203.
3. *Souvenir du R. P. Grandidier.*

le même nom : c'est Patience ! Patience est de tous les pays, mais nulle part on ne l'appelle plus souvent qu'ici.

Qui a vu Changhai, a vu Tien-tsin. Même aspect, même commerce, même mélange de Chinois et d'Européens. La mission du Tché-ly S.-E., celle qui va nous occuper dorénavant, y a sa procure, c'est-à-dire son point de contact avec la Chine officielle, avec l'Europe et avec la France. Ce point est bien choisi. Par son port, Tien-tsin est sur la route de tous les peuples. Cinq fleuves y joignent leurs eaux et versent sur les quais les produits du commerce ou de l'agriculture de la Chine et de la Mongolie [1]. La concession française est florissante, et notre diplomatie y remportait récemment une victoire dont le profit se partage entre notre pays et nos missions ; mais l'honneur en revient à notre chargé d'affaires, M. Gérard.



FORTS DE TA-KOU, port de mer situé à l'embouchure du Pei-Ho qui le relie à Tien-tsin.

Depuis les massacres et le pillage de 1870, d'où Tien-tsin a tiré une réputation lugubre, les ruines de la cathédrale n'étaient point relevées. Cette église désolée était comme un monument qui humiliait la religion et la France au profit de l'orgueil païen. M. Gérard

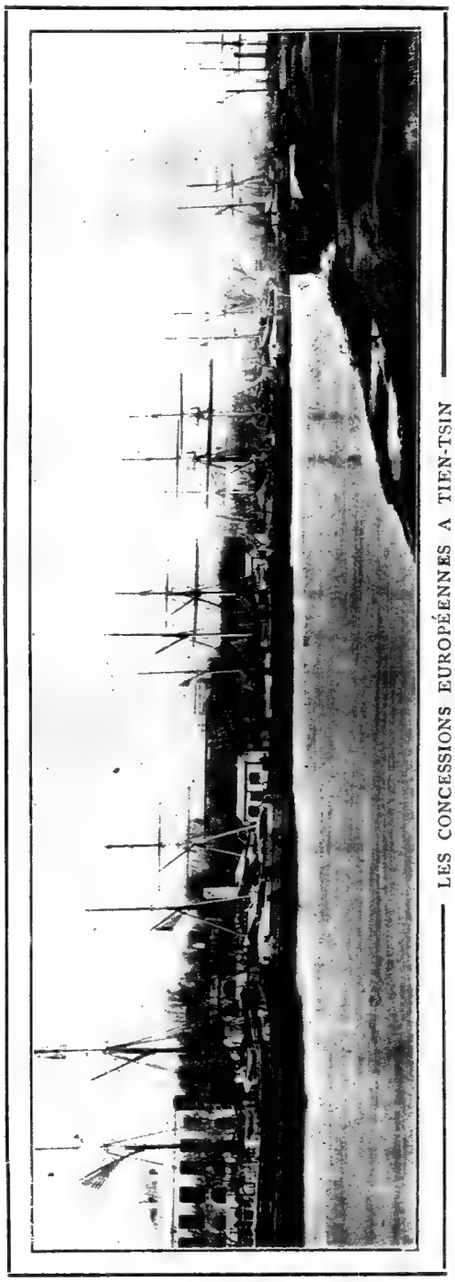
1. Lettre du P. Mangin, *Corresp. de Jersey*, mai 1888.

pensa justement que l'œuvre de réparation ne serait complète que le jour où la Chine repentante paierait de son or l'érection

L'ÉGLISE SAINT-LOUIS A TIEN-TSIN.

d'une cathédrale nouvelle. Ce dessein fut conduit avec autant de sagesse que de fermeté et, le 21 juin 1897, le vice-roi de la province,

le gouverneur de la ville, les consuls de Russie et d'Angleterre, les marins de « *La Comète* » entouraient, à l'inauguration de l'église, le représentant de la France. Lui-même avait voulu et désigné le jour de la cérémonie ; c'était le jour anniversaire du massacre, d'une mort glorifiée par le martyre, et l'autel de Notre-Seigneur s'élevait sur le sol que le sang avait arrosé. Les choses parlaient assez d'elles-mêmes ; mais M. Gérard voulut que leur langage n'eût aucune obscurité pour personne. En se levant, à la fin du repas, il dit à peu près dans les termes suivants :



LES CONCESSIONS EUROPÉENNES A TIEN-TSIN

« Messieurs,

« La fête qui nous réunit a un triple caractère. Et en effet, cette cathédrale, élevée sur la tombe de nos victimes, rappellera leur mémoire ; elle nous dira que la France satisfaite peut aujourd'hui oublier et pardonner le terrible événement de juin 1870, elle constate enfin les bonnes intentions du gouvernement chinois reconnaissant que le Christianisme est un important facteur dans la civilisation de l'empire. »

Ces nobles et claires paroles furent applaudies, non seulement

par les Français, mais encore par les Anglais et les Allemands félicitant le représentant de la France du succès qui couronne toutes ses entreprises [1].

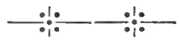
Au terme de notre voyage nous avons retrouvé la France ; c'est avec elle aussi que nous entrerons à Tchang-kia-tchouang, chef-lieu et séminaire de la mission du Pé-Tché-ly S.-E. confiée aux Pères de la Compagnie de Jésus de la Province de Champagne.

Maintenant nos courses sont terminées, c'est bien fini de visiter les terres et les mers de l'Occident ou de l'Orient, d'admirer les bourgades qui campent sous les roches, ou les villes qui descendent vers la mer, et envieuses ou coquettes, y contemplent leur image, d'interroger dans la solitude de Memphis l'ombre des Pharaons, de respirer sur le pont du navire l'air rafraîchi des nuits étoilées, de remonter le cours des fleuves sous l'ombre épaisse de leurs rives, ou de suivre un maigre filet d'eau dans leur lit desséché, de regarder le berceau des peuples adolescents ou le tombeau des peuples qui meurent. Le missionnaire pense comme ce saint personnage qui disait : O monde ! puisque je suis mort pour toi, consens à mourir pour moi.

A partir du moment où le seuil de Tchang-kia-tchouang est franchi, dans le monde il y a un Européen en moins, un Chinois en plus. Comment s'accomplit cette évolution ? le chapitre suivant nous le dira, ou, si l'on veut, une heure passée dans la maison-mère de la mission.

Puisque toute liberté nous est laissée quant au jour de notre visite, nous choisissons pour la faire le second dimanche d'octobre de l'année 1895.

1. P. Paul du Cray, *Corresp. de Jersey*, 22 juin 1897.



Chapitre Deuxième.

La Vie du Missionnaire.

Un consul de France à la Résidence.— Réception.— Heures intimes. — Missionnaires et diplomates. — Tchang-kia-tchouang. — Monastère et forteresse. Battage du terrain. — En barque vers la Résidence. — Sparte n'est plus à Sparte. — Transformation en citoyen de l'Empire Céleste. — Difficultés de la langue. — Admirable réflexion du Père Estève. — Dialogue curieux entre le Fils de l'Empereur et le Père Parennin. — Dissemblance des goûts et des usages. — Chinois et Parisien. — Politesse chinoise. — On part... on n'est pas parti ! — Accueil au missionnaire. — Confessions à deux degrés. — Pillage des heures du missionnaire. — La paternité des âmes. — Un vol ! — L'Église perd sa face ! — Phébus et Borée. — Pourboire à un honnête voleur. — Aman et Mardochée ou un procès chinois. — Cent coups de rotin. — Triomphe de saint Joseph ! — Comédies superstitieuses. — Ligue offensive et défensive contre les chrétiens. — Visites mandarinales. — Rêve et ministère spécial du Père de Rabaudy. — L'âne de Bethléem. — Réceptions diverses des sous-préfets. — Un fils de Saint-Vincent de Paul. — Conversation avec un préfet intelligent. — Sages paroles du vice-roi. — Consolations du missionnaire. — Le Père Octave. — Relique. — Conseils du Père Ricci. — Amitié et religieuse union.

LE second dimanche d'octobre, le grand portail de la résidence, décoré des couleurs françaises qui claquaient joyeusement au vent, s'est ouvert. Nos catéchistes sont rangés en habits de fête sous le grand chapeau de cérémonie ; la musique massée dans la cour, attend un signe de son chef. Le R. Père Supérieur, debout sur le balcon, dans la dignité du costume mandarinal, est tel que doit être, d'après les inexorables lois de la politesse chinoise, le maître d'une maison qu'un hôte illustre vient honorer de sa présence. Au dehors, les rues sont couvertes par un peuple nombreux, poli, bienveillant, joyeux, attiré des bourgades voisines par l'espoir d'un grand spectacle. Soudain le canon tire les neuf coups réglementaires, les pétards font rage dans la cour intérieure, la musique éclate en

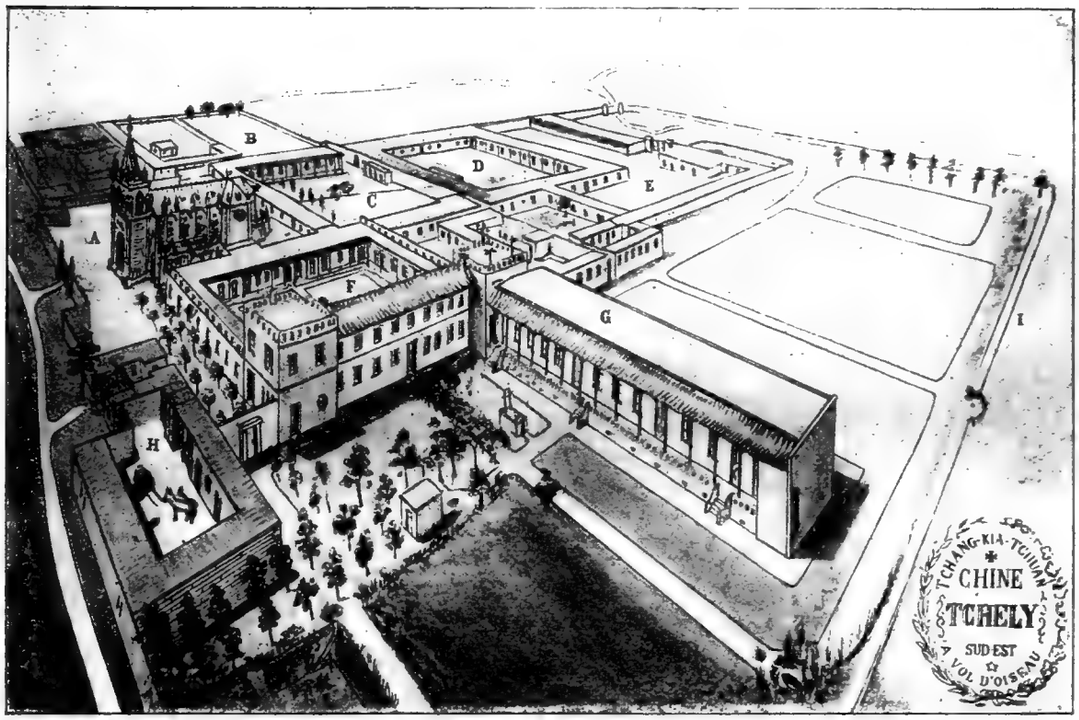
fanfare et, précédés de cavaliers aux brillantes couleurs, trois chars s'arrêtent en face de l'entrée principale. Du plus orné de ces chars, descend un homme de haute mine, très simple cependant et très distingué de manières, c'est le consul de France à Tien-tsin, Monsieur le Cte du Chaylard. Pendant qu'il s'avance, les Chinois se prosternent ; lui, les salue suivant l'usage du pays, en portant plusieurs fois au front les deux mains jointes ; mais arrivé auprès du R. P. Supérieur, il les ouvre avec effusion, et, en quelques mots vibrant d'émotion, il dit le but de sa visite. Représentant de la France, il est venu féliciter ses missionnaires, admirer la grandeur et la sagesse de leur œuvre ; ancien élève de nos collèges, il a voulu retrouver les Pères, en particulier le P. Becker, pour lequel il a gardé la vénération d'un fils.

De telles paroles ont gagné les cœurs. Répétées et traduites à nos chrétiens, redites par eux aux païens, elles excitent la joie et l'admiration de tous. Nos écoliers sont ravis. Oh ! disent-ils, comme il est bon le mandarin de France ; sont-ils ainsi chez vous, tous vos mandarins ? On devine ce que fut cette réception et la douceur des heures, tantôt religieuses, tantôt solennelles, tantôt intimes.

Agenouillé sur un prie-Dieu d'honneur, le consul, par son immobilité et son recueillement, édifiait nos chrétiens. Il est bon pour ces pauvres gens de voir prier un grand de la terre, un Tao-tai d'Europe.

Les réceptions se succèdent. Chaque groupe, chaque délégation avait son orateur et son présent. Les envoyés de dix-huit chrétientés offrirent, qui les pâtisseries du pays, qui du poisson frais, qui des poires. Ces bonnes gens, remerciés et félicités, furent retenus à un grand dîner qui mit le comble à leur allégresse. Le gouverneur, celui que nous appelons ordinairement sous-préfet sans que le mot exprime bien exactement la fonction — voulut avoir notre consul chez lui. Ce fut un grand gala, une grande chère tout à fait à la chinoise : ailerons de requins, boa, pousses de bambou, graines de nénuphar,... sans compter les plats de résistance.

L'hôte du mandarin eut un appétit à la hauteur de la situation ; il mangea de tout, disent les témoins oculaires, loua tout avec une sincérité d'accent qui ne laissait place au moindre doute. Courtois procédé pour l'amphitryon qui se montra heureux de le rendre amplement en s'asseyant à son tour à la table de la Résidence. Vraiment, disait ensuite M. du Chaylard, c'est ici qu'il faut venir, si l'on veut bien connaître, et à leur avantage, les Chinois de Chine.



RÉSIDENCE DE LA MISSION DE TCHANG-KIA-TCHOUANG SUD-EST A VOL D'OISEAU.

A. Église. — B. Vierge. — C. Séminaire. — D. Collège-orphelinat. — E. Ferme. — F. Clôture. — G. Bâtiment neuf. — H. Écurie. — I. Rempart.

Dans les grandes villes cosmopolites le mélange avec les Européens ou les Américains ne leur est pas bon. Un badigeon de civilisé ne vaut pas leur ocre naturelle.

Les heures plus intimes suivirent les heures officielles et ne laissèrent pas de moindres souvenirs. Au cours de ses longs voyages dans les quatre parties du monde, notre hôte avait beaucoup

observé les hommes et les choses, et sa conversation facile, aimable, en les charmant, instruisait les auditeurs. Au fond de leur âme, ils remerciaient Dieu de donner toujours de tels serviteurs à la France, ils soutiennent la gloire de son passé et peut-être lui préparent encore un grand avenir. Cette pensée, si présente à tous, se fit jour dans les chants de l'arrivée et du départ. Tous les cœurs tressaillaient lorsque, novices ou vétérans de l'apostolat, d'une voix vibrante disaient avec le refrain le geste de Dieu dans l'univers : « Par la France! Par la France [1] ! »

Si cette fête de la mission et du pays nous a retenus quelque temps, c'est qu'elle comporte un enseignement précieux; elle indique l'accord ordinaire et nécessaire de nos missionnaires et de nos diplomates. Entre ces hommes, il y a mieux que le souvenir du sol natal qui suffirait déjà pour rapprocher les cœurs ; mais ce ne serait pas assez ; il y a le sentiment d'un grand devoir dont sont honorés les uns comme les autres : ceux-là au nom de la France, ceux-ci au nom de l'Église, et sans que personne songe à séparer des intérêts que l'Extrême-Orient a *inséparablement* unis.

M. du Chaylard profita de son séjour à Tchang-kia-tchoang pour visiter et connaître la maison. Suivons cet exemple, comme d'ailleurs le demande notre sujet. Elle sert à bien des usages, cette résidence ; mais elle se présente d'abord comme le noviciat de la mission ; c'est là que les nouveaux venus se forment à l'apostolat, à l'étude du pays et de sa langue.

De loin, l'aspect est singulier ; on dirait une de ces îles qui émergent, non pas de l'Océan mais d'une vaste plaine, les abords en sont fortifiés et défendus par trois canons brillants sur leurs affûts. Depuis cependant que les brigandages ont cessé, les canons sont en remise et ils ne la quitteront plus que dans l'allégresse des jours solennels. L'ensemble donne assez l'idée d'une de ces constructions du moyen âge qui tiennent tout ensemble de la forteresse, du monastère, de

1. Relation du P. Albert Vetterwald, *Corresp. de Jersey*, janvier 1896.

la ville et de l'université. Ici la réalité et les apparences ne se contredisent pas. Tchang-kia-tchouang est un peu tout cela. L'évêque y a sa cathédrale ; le vicariat apostolique, son séminaire ; la mission, ses écoles ou collèges ; la Compagnie, sa maison de famille où, chaque année, elle rassemble ses religieux. Des nécessités permanentes ou passagères ont obligé les constructeurs à élever le sol pour le protéger contre les inondations. L'art de la guerre est encore en son enfance ; mais ces moyens rudimentaires et qui ne seront pas perfectionnés répondent au but qu'on s'est proposé.

En Europe [1] l'usage général est d'entr'ouvrir la terre et d'y asseoir les fondations ; elles défendent l'édifice contre les tempêtes ; au contraire, en Chine et dans la plaine arrosée par le Pei-ho, l'usage général est de relever la terre et, presque toutes les maisons s'élèvent sur des remblais faits de main d'homme. Aussi l'on dit communément, non pas : creuser les fondations, mais : frapper les fondations. Dans la province, lorsque les matériaux sont amenés et disposés, le propriétaire invite ses amis, ses voisins, ses parents au battage du terrain.

C'est une sorte de fête qui rappelle le battage du blé dans l'ancienne Bretagne. Les gars arrivent en plus ou moins grand nombre, suivant l'importance de la construction et la fortune du constructeur. Le plus habile dirige les coups d'un énorme maillet que cinq ou six ouvriers de bonne volonté soulèvent à la hauteur de la tête avant de le laisser retomber sur le sol qui se durcit volontiers. Le travail se fait assez souvent au son des instruments de musique ; mais plus souvent un chanteur préside la fête et anime le labeur. Il va sans dire qu'on s'arrête de temps à autre pour manger la galette de riz et boire le vin. Les nouvelles constructions de la résidence [2] virent les mêmes ouvriers assidus au même travail ; toutefois on ne se contenta pas de frapper le sol déjà

1. Lettre du P. Mangin, *Corresp. de Jersey*, nov. 1893.
2. P. Mangin, *loc. cit.*

ouvert ; après dix jours de battue, les fondations furent établies, assez larges et profondes pour recevoir plusieurs lits de briques concassées mêlées à la chaux vive [1]. C'est sur ce lit que s'élèvent enfin les murailles. On étend encore une couche de roseaux à hauteur de un mètre sur une épaisseur de dix centimètres. Ainsi les murailles sont défendues contre l'infiltration du salpètre toujours redoutable sur un sol que la mer a longtemps recouvert. Volontiers païens et chrétiens se prêtent à cette entreprise. La Résidence est l'orgueil du pays, et, en même temps que la gloire, elle en fait la sécurité.

Pendant plusieurs années, le fléau de l'inondation est revenu périodiquement. Le Tché-ly est une vaste plaine [2] ; les rivières y coulent à fleur de terre. Viennent les grandes pluies, les eaux se précipitent de nos montagnes dénudées ; elles battent avec fureur les digues qui s'écroulent bientôt, et tout le pays ne fait plus qu'une mer de désolation. De-ci, de-là quelques villages établis sur des remblais ressemblent à des îlots perdus au milieu des flots boueux sur lesquels nagent de lamentables épaves. Alors, pour quitter la Résidence ou pour y venir, il faut bien monter en barque, naviguer sur les plaines ensemencées ou couvertes de leur moisson, attendre que le flot se retire. Mais les pauvres gens du voisinage ont du moins échappé à la mort. Les modestes fortifications les défendent contre un ennemi plus redoutable. — Incapables de résister, cela va sans dire, à l'attaque d'une armée ou même d'une troupe régulière, elles assurent « aux chrétiens et même aux païens un asile où ils peuvent se mettre à l'abri des incursions des voleurs. Ces pillards se contentent de battre la contrée, volent, tuent tout ce qui résiste dans les villages sans défense mais se gardent bien d'entrer dans les enceintes où les attend une résistance organisée [3] ».

1. 7 parties de terre, 3 parties de chaux. (R. P. Maquet.)

2. P. de Becquevort. *Corresp. de Jersey*, Tien-tsin, août 1890.

3. L'abbé Pierre, *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr Languillat, S. J.*, t. II, p. 146.

Aussi le projet de fortifier Tchang-kia-tchouang, présenté par Mgr Languillat en 1863 au ministère de France à Pékin et au gouvernement chinois, non seulement ne rencontrait aucune résistance, mais il était hautement et efficacement approuvé. Les premiers fusils furent offerts par M. le comte de Lallement, ministre plénipotentiaire, et, par l'ordre du commissaire impérial, deux canons amenés sur leurs affûts des ports du Nord, dressèrent sur le mur de ronde une gueule effrayante pour les coquins. Cinq cents ouvriers, et parmi eux deux cents païens, creusèrent un large fossé d'enceinte « avec une entente et un élan admirables ». Survenait-il quelque alerte, les hommes vigoureux se réunissaient sur le rempart, une ardeur guerrière s'emparait des plus timides. On eût dit un camp de Lacédémoniens. Sparte n'était plus à Sparte !... Dans le fait, la Mission reprenait et continuait l'œuvre de l'Église : défendre contre ses ennemis innombrables le peuple qui lui est confié [1]. Aux corps et aux âmes, l'ombre de la croix est toujours salutaire.

Cette croix, il faut la planter, et d'abord la porter : que de sacrifices, dès les premiers jours, les premiers jours surtout !... d'autant plus sensibles qu'ils n'ont rien d'éclatant. On laisse d'abord le costume d'Europe pour revêtir celui que portent les lettrés en Chine. Mieux serait de dire : les costumes, car leur variété est assez grande. Chaque année la toilette se modifie cinq fois, suivant les époques différentes. L'hiver vous couvre de ses manteaux doublés de coton ou de peau de mouton ; l'été ne vous revêt que d'une robe du plus fin tissu. Ainsi lorsque la chevelure est tombée et que la fameuse queue est suspendue et se balance sous la calotte, si la coupe de la figure s'y prête, on est quelque peu déguisé en citoyen de l'Empire céleste. Il arrive que les Chinois s'y trompent eux-mêmes ; mais le cas est rare. Ce premier changement n'a rien de fort pénible ; il est plutôt l'occasion d'innocentes plaisanteries.

1. Aujourd'hui presque toutes ces fortifications sont tombées en ruines. *Note du R. P. Maquet.*

« Vous avez vraiment meilleure mine ainsi, disait-on à un missionnaire. — Ah ! je savais bien, répondit-il, que je ne pouvais pas perdre ! »

Le difficile est d'apprendre la langue, de la parler et de l'écrire. Et cependant cette science si difficile est nécessaire. Ces peuples n'ont aucune estime pour les *Barbares* qui ne sont pas versés dans la connaissance de leur idiome ; au contraire le grand mérite des *lettrés*, comme nous le verrons en son temps, est d'y exceller ; mais que de peines pour arriver à ce résultat, et même peut-on toujours y arriver? Le P. Estève écrit sur ce point quelques lignes touchantes [1].

« Partout où j'arrive pour la première fois, on ne me comprend pas — c'est la réponse ordinaire à mes questions ; au bout de quelques jours, on commence à me deviner. Je vais ailleurs, on ne m'entend plus. J'aborde, bien préparé, un Chinois à qui je n'ai jamais parlé. Après avoir bien tendu l'oreille, il me demande ce que je veux dire. »

Les *Lettres édifiantes* rapportent que cet inconvénient n'est pas pour les seuls étrangers. « Cette langue est si pleine d'équivoques qu'il est excessivement difficile d'écrire ce qu'on entend prononcer, et de comprendre le sens d'un livre dont on fait la lecture parce qu'on n'a pas ce livre sous les yeux. Il arrive de là que souvent on n'entendra pas le discours d'un homme, parlât-il avec la plus grande exactitude ; de sorte qu'il est obligé non seulement de répéter ce qu'il a dit, mais encore de l'écrire. »

Le P. Estève reprend :

« J'avoue que je ne m'étais pas imaginé une telle difficulté. Puisque c'est la sainte volonté du bon Dieu, pourquoi m'en affecterais-je ?... Pourquoi même ne me réjouirais-je pas d'avoir, presque à chaque mot que j'articule, occasion de m'humilier profondément en me voyant réduit à la condition des bêtes qui émettent des sons inintelligibles aux hommes... Il n'y a de véritablement malheureux

1. *Lettres des nouvelles Missions*. L. du P. Estève. — Tome I, p. 65.

au monde que celui qui n'entend pas le langage de Dieu, ou qui, s'il le prie, ne le fait pas de manière à être entendu de Lui. Dussé-je rester toute ma vie au point où j'en suis, je n'en serai ni moins content, ni moins heureux. Je n'en consacrerai pas moins tout ce que j'aurai de forces et de loisir à l'étude sérieuse que demande mon ministère. »

Cette langue a plus de soixante mille caractères [1]. Chaque mot a sa signification particulière et elle est sans cesse modifiée ; « car il arrive très souvent que les Chinois ajoutent à la plus grande lettre qui est comme le corps du caractère, et qui n'a aucun rapport avec la chose qu'il veut exprimer, une autre petite lettre qui détermine le sens. Ainsi pour indiquer la docilité d'un homme, le caractère est composé de deux lettres dont l'une signifie un homme et l'autre un chien qui est le symbole de l'obéissance et de la docilité. »

Mais cette extrême richesse confine à l'extrême pauvreté ; en réalité la langue est indigente et dans un curieux entretien [2] ; le P. Parennin amena le fils de l'empereur à en convenir. Le Prince était convaincu du contraire, mais, dit son interlocuteur : « Il ne trouve pas mauvais qu'on le contredise, chose rare parmi les personnes de son sang. Je saisis l'occasion qu'il me donnait de défendre les langues européennes. Je commençai cependant, selon la coutume du pays, par avouer qu'il avait raison : ce mot plaît aux princes orientaux et ils le savourent avec plaisir, ce qui les dispose à écouter les raisons par lesquelles on leur prouve insensiblement qu'ils ont tort. Du reste dans une thèse, un côté est toujours *défendable* et on peut le reconnaître en toute vérité. Le dialogue est curieux ; il se rapporte spécialement à la langue tartare, mais aussi à la chinoise. De son côté l'adversaire du Prince défend toutes les langues de l'Occident.

1. *Lettres édifiantes*, t. XXXVII, p. 315.

2. Lettre du P. Parennin à Messieurs de l'Académie des Sciences. — *Lettres édifiantes*, t. XXX, p. 58.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Vos caractères sont petits, mal distingués, semblables à des pattes de mouches. Comment avec si peu de signes, peut-on exprimer tant de choses de la vie et de la mort, du corps et de l'esprit ? Au contraire les caractères des Chinois sont beaux, nets, distingués, en grand nombre ; on a le choix : ils se présentent bien et réjouissent la vue. Enfin notre langue est ferme et majestueuse.

LE PÈRE PARENNIN.

Aussi, Prince, je reconnais qu'elle convient admirablement pour décrire les hauts faits de guerre, louer les grands, écrire leur histoire.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

N'est-ce point reconnaître notre supériorité sur vos langues si pauvres et si laides ?

LE PÈRE PARENNIN.

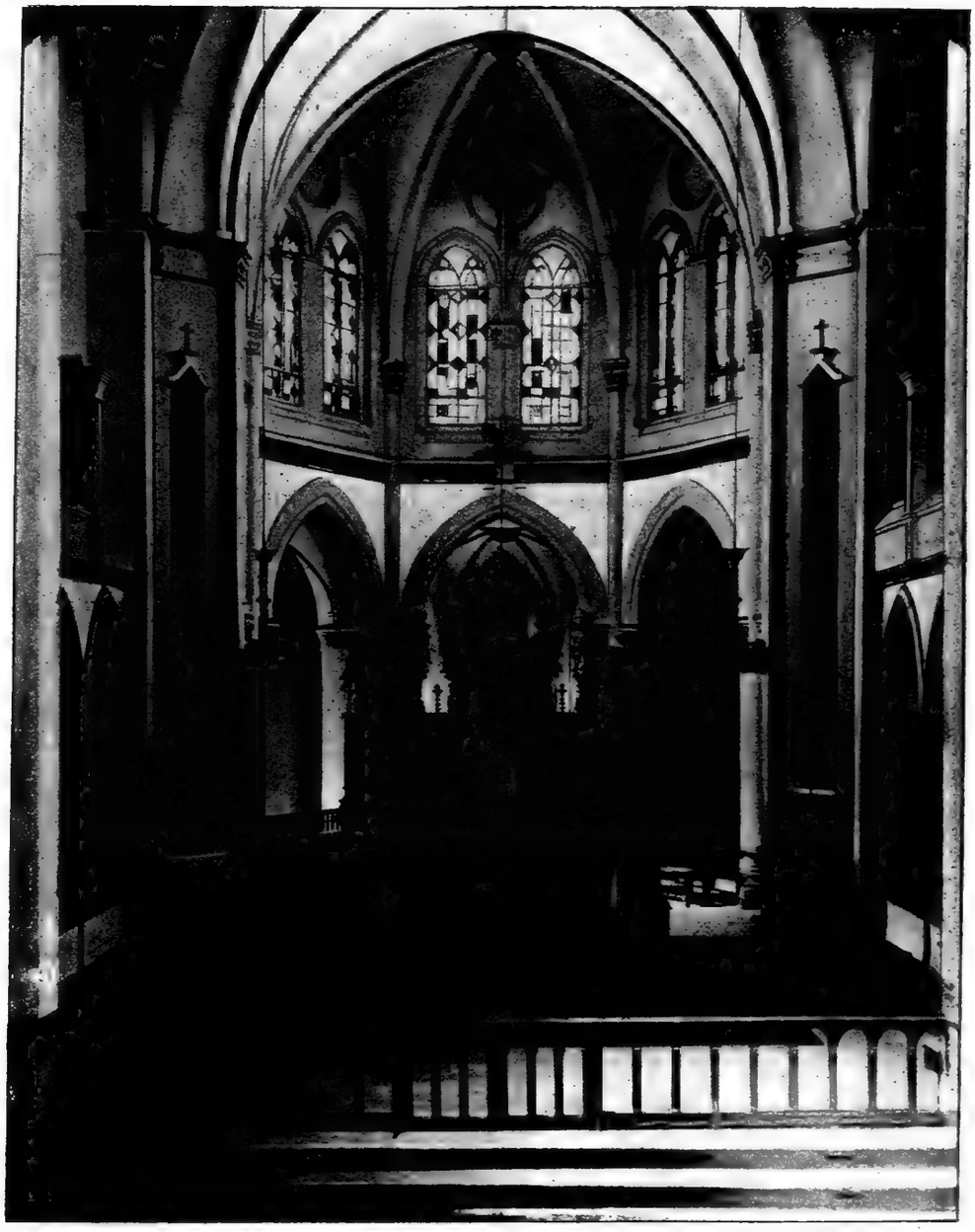
Si on le prend du côté de la beauté, j'avoue que je n'ai rien à y redire et que vos caractères flattent les yeux bien mieux que les nôtres par l'élégance de leur dessin. Quelques-uns cependant pourront objecter que ceux qui ont inventé l'écriture chez nous se sont proposé plutôt d'exprimer leur pensée que de flatter le regard.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Mais ils n'atteignent pas leur but. Comment une langue, avec une vingtaine de caractères, exprimerait-elle aussi bien toutes les idées qu'une autre qui en compte plus de soixante mille ?

LE PÈRE PARENNIN.

Ici l'abondance est un défaut. Avec tant de caractères, vous êtes gênés et sans cesse arrêtés, soit en écrivant soit en parlant. On voit vos plus habiles gens demeurer longtemps le pinceau en l'air, pour passer d'une phrase à l'autre et après avoir rêvé, ils sont obligés d'effacer ce qu'ils ont écrit.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE LA RÉSIDENCE.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Vos caractères sont petits, mal distingués, semblables à des pattes de mouches. Comment avec si peu de signes, peut-on exprimer tant de choses de la vie et de la mort, du corps et de l'esprit ? Au contraire les caractères des Chinois sont beaux, nets, distingués, en grand nombre ; on a le choix : ils se présentent bien et réjouissent la vue. Enfin notre langue est ferme et majestueuse.

LE PÈRE PARENNIN.

Aussi, Prince, je reconnais qu'elle convient admirablement pour décrire les hauts faits de guerre, louer les grands, écrire leur histoire.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

N'est-ce point reconnaître notre supériorité sur vos langues si pauvres et si laides ?

LE PÈRE PARENNIN.

Si on le prend du côté de la beauté, j'avoue que je n'ai rien à y redire et que vos caractères flattent les yeux bien mieux que les nôtres par l'élégance de leur dessin. Quelques-uns cependant pourront objecter que ceux qui ont inventé l'écriture chez nous se sont proposé plutôt d'exprimer leur pensée que de flatter le regard.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Mais ils n'atteignent pas leur but. Comment une langue, avec une vingtaine de caractères, exprimerait-elle aussi bien toutes les idées qu'une autre qui en compte plus de soixante mille ?

LE PÈRE PARENNIN.

Ici l'abondance est un défaut. Avec tant de caractères, vous êtes gênés et sans cesse arrêtés, soit en écrivant soit en parlant. On voit vos plus habiles gens demeurer longtemps le pinceau en l'air, pour passer d'une phrase à l'autre et après avoir rêvé, ils sont obligés d'effacer ce qu'ils ont écrit.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE LA RÉSIDENCE.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Vous allez trop loin en disant que cet inconvénient de la langue écrite se retrouve dans la langue parlée. Ceux qui manient la parole ne s'arrêtent pas comme ceux qui manient le pinceau.

LE PÈRE PARENNIN.

A une condition, Prince ; c'est qu'ils aient la même habileté que vous, ce qui ne se rencontre pour ainsi dire pas. La plupart traînent ordinairement les finales et ajoutent des mots qui ne signifient rien, dans l'espoir de trouver enfin ceux qui leur sont nécessaires.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

La partie n'est pas égale entre nous. Vous avez l'avantage de connaître mes défauts, et je n'ai pas celui de connaître les vôtres. Si j'avais voyagé en Europe, j'aurais remarqué les imperfections de votre langue et j'aurais de quoi vous confondre.

LE PÈRE PARENNIN.

Elle est défendue contre ces imperfections. Loin d'être abandonnée au caprice du public, elle est soumise à un tribunal établi pour la réformer et la conduire à la perfection.

LE FILS DE L'EMPEREUR.

Vous me donnez vous-même des armes pour vous vaincre. Puisque votre langue a besoin d'être conduite à la perfection, c'est qu'elle n'y est pas encore. Et d'ailleurs vous-même avouez que ce tribunal, établi dans votre patrie, se compose de réformateurs.

LE PÈRE PARENNIN.

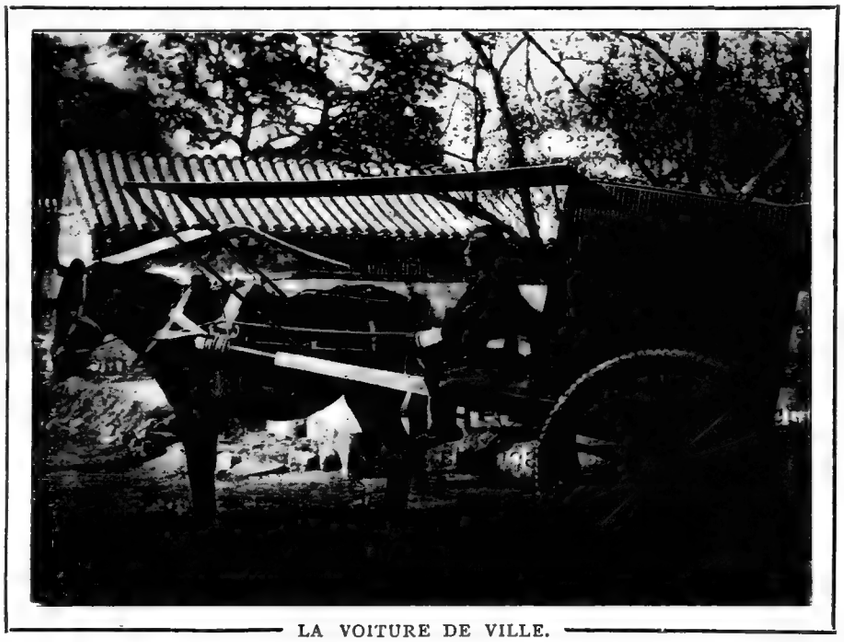
Le but de leur institution est moins de réformer la langue que de la contenir dans ses limites naturelles. En cela elle ressemble à un grand fleuve qui roule majestueusement ses ondes limpides. Et cependant vous ne laissez pas de commettre des officiers qui préviennent le débordement ou veillent à ce que ses eaux ne se salissent pas de matières étrangères. »

L'entretien se prolongea longtemps encore. Il apparaît, lorsqu'on en lit la narration, que le Père Parennin s'exprimait fort bien en plusieurs langues ; mais les anciens Jésuites avaient sur leurs successeurs un grand avantage. La langue mandarinale leur suffisait ; à l'aide de quelques additions heureuses introduites pour exprimer les idées religieuses et chrétiennes, ils avaient composé une sorte de langue sacrée couramment employée entre les fidèles et eux.

Récemment le P. Wieger a rendu à toutes les missions de Chine un service signalé en publiant un livre qui, écrit le P. Becker, « était depuis mon arrivée, le rêve de toute ma vie chinoise. Cet ouvrage suffira pour la parfaite formation des nouveaux missionnaires : un an pour la connaissance de la langue parlée et la lecture des livres élémentaires ; deux ans pour la connaissance de la langue écrite et la lecture des livres littéraires. »

Une autre difficulté, bien moindre toutefois, mais qui ne disparaîtra pas, c'est l'opposition, non pas universelle, mais perpétuelle entre les goûts et les usages. Le proverbe nous avertit qu'ici la discussion serait inutile. On ne discute pas, on ne blâme pas, on constate. Il est trop évident que les yeux ne voient pas les choses sous le même aspect ou sous la même couleur. En vain de nouveaux missionnaires, prévenus par les anciens, sont-ils décidés à ne s'étonner de rien, ils sont encore surpris. Sont-ils invités à dîner, on commence par les confitures et pâtisseries, on finit par le potage. Leur hôte veut-il les honorer ? il les prie de s'asseoir à sa gauche. Est-il question d'une profession déshonorante ?... il s'agit de l'armée. Voulez-vous faire à votre ami un présent de bon goût ? offrez-lui un cercueil, c'est de toute élégance !... L'un sera tout aussi heureux de le recevoir que l'autre, fier de le donner. Voici deux grandes caisses dans une maison. Le missionnaire dit à l'enfant de quatorze ans qui le reçoit : « Sans doute il n'y a rien dans ces caisses ?... » Le garçonnet répond : « Oh ! non, non pas, elles sont occupées ; dans la première il y a Papa ; dans la seconde,

il y a Maman » ; et il se prend à rire. Est-ce mauvais cœur ?... Non point, mais devant un étranger la tristesse serait impolie. Pourquoi ces personnes sont-elles vêtues de blanc ? — Parce qu'elles sont en deuil... L'on remplirait des pages et des pages avec des traits semblables [1]. Toutefois gardons-nous d'exagérer la conclusion. En Chine, comme ailleurs, lorsqu'on a gratté les apparences ou les couches superficielles, le convenu de certains usages qui pour la plupart s'expliquent assez bien et se justifient, on retrouve l'homme partout semblable à lui-même.

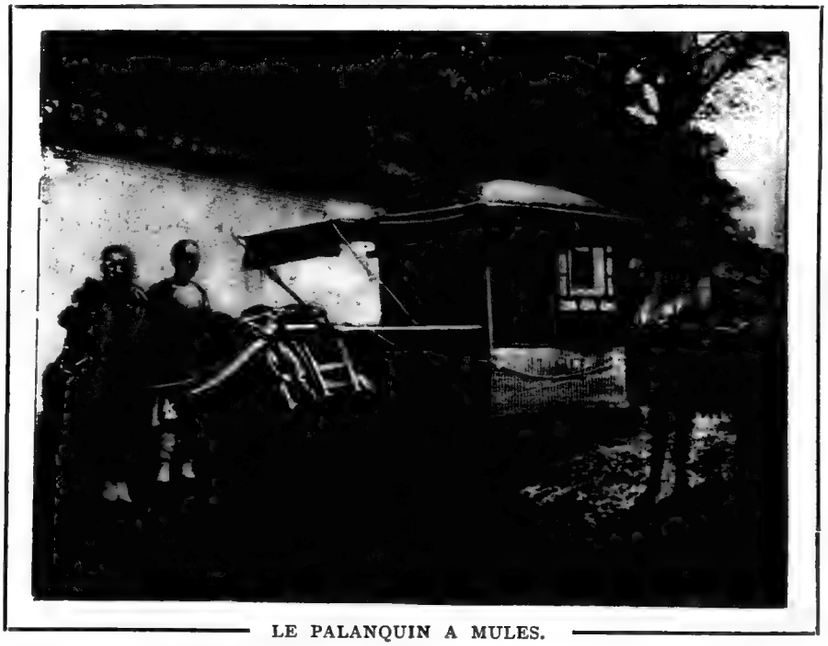


LA VOITURE DE VILLE.

Il est un point auquel, paraît-il, on se fait moins aisément, c'est le calme imperturbable du Chinois, surtout lorsqu'on l'oppose à la fougue française. Un Français est toujours pressé ; un Chinois, jamais. Celui-là, par nature, a comme besoin de changer les choses ; celui-ci de les laisser jusqu'à l'éternité à la même place. Telle pièce d'argent ou de cuivre est encore, après mille ans, de la monnaie courante sans que son ancienneté soit même remarquée par personne.

1. P. Estève. Voir sa notice biographique, insérée dans le *Correspondant*, t. XIV.

Jusqu'à présent, au Céleste empire, dix siècles ne constituent pas la vieillesse pour une institution ; elle a des aînées et des contemporaines. On distingue peu dans les coutumes entre celles qui furent et celles qui sont : ce sont les mêmes. Dans l'entretien que nous relations tout à l'heure entre le Fils de l'Empereur et le Père Parennin, ce ne fut pas un médiocre embarras pour le Jésuite d'expliquer au Prince la différence entre les langues parlées et les langues mortes. Le prince se demandait comment une langue pouvait

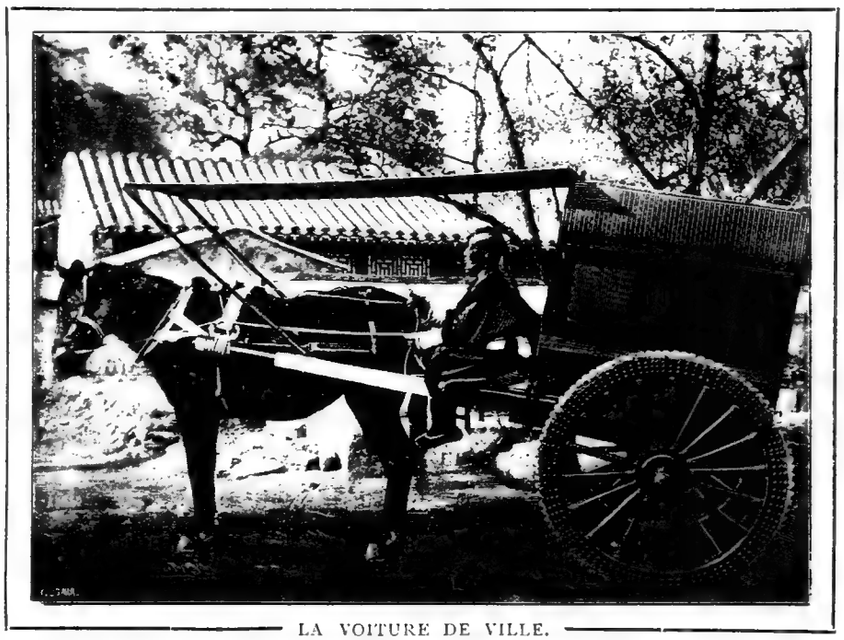


LE PALANQUIN A MULES.

mourir. Apparemment Horace ne songeait pas aux Chinois en disant que les mots ont des fortunes diverses.

Peu sollicité par des spectacles nouveaux, sans curiosité aucune pour « ce mouvement des idées » qui n'éveille pas son attention, ici la pensée de l'homme d'aujourd'hui comme de l'homme d'hier se promène lentement sur des objets presque invariables. État d'âme spécial qu'un missionnaire expliquait en disant qu'un Parisien est capable de dire plus de choses en une seule heure qu'un Chinois n'est capable d'en comprendre en y réfléchissant toute sa vie. Tous deux

il y a Maman » ; et il se prend à rire. Est-ce mauvais cœur ?... Non point, mais devant un étranger la tristesse serait impolie. Pourquoi ces personnes sont-elles vêtues de blanc ? — Parce qu'elles sont en deuil... L'on remplirait des pages et des pages avec des traits semblables [1]. Toutefois gardons-nous d'exagérer la conclusion. En Chine, comme ailleurs, lorsqu'on a gratté les apparences ou les couches superficielles, le convenu de certains usages qui pour la plupart s'expliquent assez bien et se justifient, on retrouve l'homme partout semblable à lui-même.

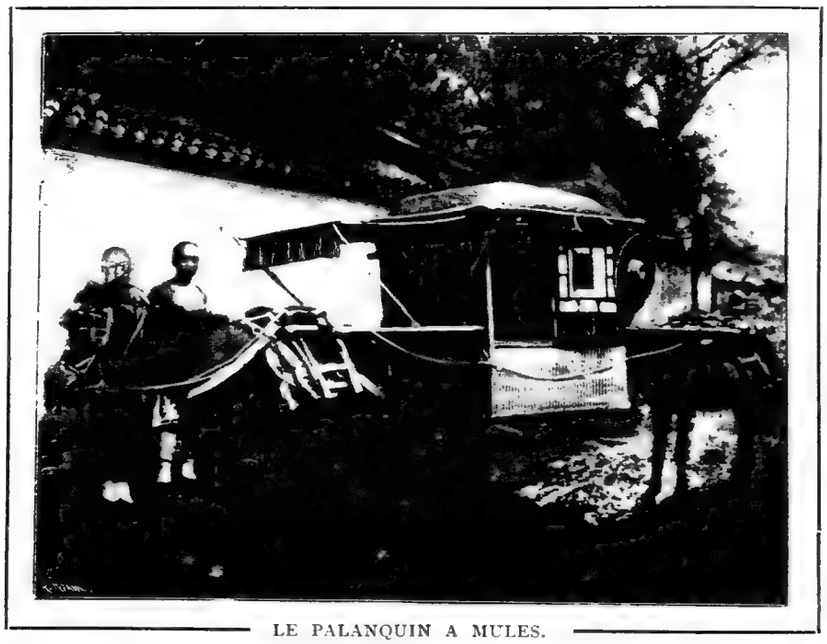


LA VOITURE DE VILLE.

Il est un point auquel, paraît-il, on se fait moins aisément, c'est le calme imperturbable du Chinois, surtout lorsqu'on l'oppose à la fougue française. Un Français est toujours pressé ; un Chinois, jamais. Celui-là, par nature, a comme besoin de changer les choses ; celui-ci de les laisser jusqu'à l'éternité à la même place. Telle pièce d'argent ou de cuivre est encore, après mille ans, de la monnaie courante sans que son ancienneté soit même remarquée par personne.

1. P. Estève. Voir sa notice biographique, insérée dans le *Correspondant*, t. XIV.

Jusqu'à présent, au Céleste empire, dix siècles ne constituent pas la vieillesse pour une institution ; elle a des ainées et des contemporaines. On distingue peu dans les coutumes entre celles qui furent et celles qui sont : ce sont les mêmes. Dans l'entretien que nous relations tout à l'heure entre le Fils de l'Empereur et le Père Parennin, ce ne fut pas un médiocre embarras pour le Jésuite d'expliquer au Prince la différence entre les langues parlées et les langues mortes. Le prince se demandait comment une langue pouvait



LE PALANQUIN A MULES.

mourir. Apparemment Horace ne songeait pas aux Chinois en disant que les mots ont des fortunes diverses.

Peu sollicité par des spectacles nouveaux, sans curiosité aucune pour « ce mouvement des idées » qui n'éveille pas son attention, ici la pensée de l'homme d'aujourd'hui comme de l'homme d'hier se promène lentement sur des objets presque invariables. État d'âme spécial qu'un missionnaire expliquait en disant qu'un Parisien est capable de dire plus de choses en une seule heure qu'un Chinois n'est capable d'en comprendre en y réfléchissant toute sa vie. Tous deux

seront également surpris : le Chinois qu'un homme parle si vite, le Parisien qu'un autre homme médite si longtemps sur des paroles dont lui ne se souvient plus.

Méconnaître le caractère du peuple que l'on évangélise, c'est à l'avance ruiner son ministère et le P. Jean-Paul Gozani l'écrivait au P. Joseph Suarez [1] :

« Un Européen est naturellement vif, ardent, empressé, curieux. Quand on vient en Chine, il faut absolument changer d'humeur et se résoudre à être toute sa vie, doux, complaisant, patient et sérieux; il faut recevoir avec civilité tous ceux qui se présentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, et les écouter autant qu'ils le souhaitent avec une patience inaltérable ; leur proposer ses raisons avec douceur, sans élever la voix, ni faire beaucoup de gestes. Un air sérieux et grave est celui qu'un missionnaire doit prendre et retenir irrévocablement, jusque dans l'intérieur de sa maison, s'il veut que les Chinois l'estiment et que ses paroles fassent impression sur leurs esprits. C'est pour cela que le P. Jules Aleni, un des plus grands hommes qui aient travaillé dans cette mission, quand les chrétiens le venaient voir, quelque habitude qu'il eût d'être avec eux, prenait toujours un habit de visite pour leur parler. Par cet extérieur composé, il leur inspirait d'abord du respect, et par sa douceur et son affabilité dans la conversation, il s'attirait ensuite leur estime et leur confiance... Pour moi, j'admire infiniment dans cet illustre missionnaire, non seulement le soin qu'il prenait de les instruire, mais encore cette application continuelle à garder à l'extérieur tout ce qui pouvait lui gagner les esprits et les cœurs, comptant pour rien la gêne particulière que lui donnaient de pareils assujettissements. »

Ces conseils n'ont pas vieilli, et le P. de Rabaudy le remarquait encore : « Combien de fois, en voyant l'exquise courtoisie de nos dignitaires chinois, ne me suis-je pas surpris à regretter cette poli-

1. *Lettres édifiantes*, t. XXVII, pages 262, 263.

tesse si renommée de nos ancêtres. Oh ! que le sans-façon à la mode de nos jours est peu goûté en Chine ; je ne sache pas qu'aucun défaut soit plus capable d'attirer le mépris [1]. »

Le moment est venu de reconnaître l'opportunité de ces conseils en suivant nos missionnaires dans leurs travaux. Il en est d'ordinaires et il en est d'extraordinaires.

Le travail le plus ordinaire est d'aller de chrétienté en chrétienté visiter, les fidèles. Mais dans l'Empire du Milieu Gresset n'eût pas écrit :

« On part, on est parti ! »

Un départ ne se fait pas aussi simplement [2].

Le Père demande que son char soit préparé. Les gens objectent que le Père Spirituel ne peut pas décemment se mettre en route avant le déjeuner. On prépare le déjeuner du Père. On le sert en cérémonie. Quelques chrétiens debout font les honneurs du repas, entretiennent la conversation, et la prolongent. Enfin le Père Spirituel peut se lever de table. Alors commencent d'autres préparatifs pour le déjeuner du catéchiste et du conducteur. Rien ne pressant ces braves gens, il arrive que le déjeuner confine au dîner. Peut-être ont-ils une pensée de derrière la tête ?... Enfin la voiture est prête. Les derniers saluts sont échangés ; mais nul moyen de regagner le temps perdu. Le seul aspect de l'équipage ruinerait ce fol espoir. Le char, dit plaisamment le P. Edel [3], inventé en l'année 1183 avant l'ère chrétienne, parut à tous, dès son apparition, si commode, qu'il fut interdit, par un édit impérial, d'y apporter la moindre modification. Qu'on se figure une charrette assez semblable à celles qui servent à nos laitières dans les environs de nos grandes villes ; mais elle est plus massive, les roues sont beaucoup plus

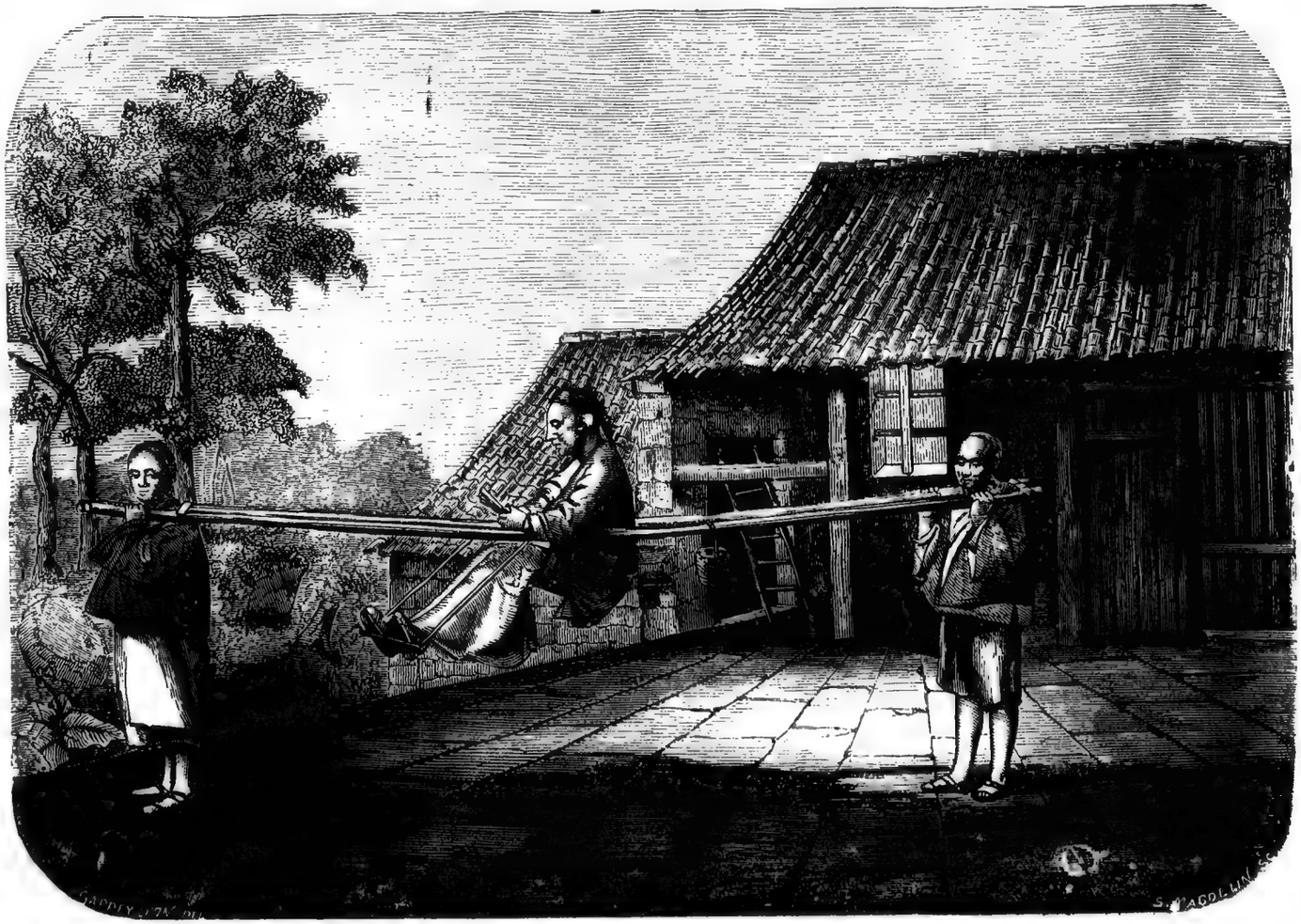
1. P. de Rabaudy, *Lettres de Laval.*
2. *Récit de Voyage*, d'après les PP. Edel, Hœffel, Hilt, Albert Wetterwald.
3. P. Edel, *Lettre inédite au P. Damerval, 1875.*

larges et plus lourdes, parce que la voiture s'engage dans les terres labourées quand elle rencontre une autre voiture ou que le grand chemin est changé en rivière. En réalité, c'est plutôt un tombereau recouvert, sur le milieu, d'une sorte de bâche. Là s'asseoit le missionnaire ou le grand-homme ; les gros bagages sur le fond ; en avant, l'un à droite, l'autre à gauche, tous les deux les jambes pendantes, le catéchiste et le cocher ou laquais [1]. Impossible de voyager avec un moindre appareil. L'humilité du religieux tournerait au détriment de la mission. Les chrétiens seraient contristés ; les païens se moqueraient du misérable personnage qui prétendrait les instruire. Vienne un saint François-Xavier, disait en 1704 le Père Gozani, et qu'il prenne tel vêtement qu'il voudra, qu'il aille le bâton à la main et les pieds nus ; ses miracles parleront pour lui et les Chinois ne penseront pas que c'est un affamé qui cherche honteusement un peu de riz. Mais si on n'est point revêtu d'un aussi un grand pouvoir « le mieux est de s'en tenir aux coutumes introduites dans la mission avec tant de sagesse [2] ».

L'élégance n'a encore rien d'excessif. Peu de chrétientés ont un char à la disposition du missionnaire ; assez souvent on n'a qu'une voiture de ferme plus grossière et plus lourde. Dans ce cas, un bœuf sert de bête timonière, précédé d'un âne, d'une vache ou d'un cheval. « J'ai été traîné par ces quatre animaux attelés ensemble. On n'en va pas plus vite », dit le Père Hœffel. Ordinairement on met une mule au timon et un petit cheval en flèche. Les cordes de trait sont attachées, non pas au timon mais à l'essieu, aussi le petit cheval est plutôt de promenade que de corvée ; il s'arrête, il revient sur ses pas ; il broute, tantôt à droite, tantôt à gauche, tandis que, sans le moindre mouvement d'humeur, son maître et son ami, du geste ou de la voix, le rappelle au devoir.

On peut aller plus vite, mais on peut aller plus lentement. Cent

1. P. Hilt, *Lettres de Jersey*.
2. *Lettres édifiantes*, t. XXVII, page 251.



MANIÈRE DE VOYAGER USITÉE DANS DIFFÉRENTES CONTRÉES DE LA CHINE.

obstacles surviennent : l'eau couvre le chemin ; le pont est rompu ; un accident se produit : la roue est engagée dans une ornière ou dans un puits creusé à fleur du sol. On arrive à la ville ou à la bourgade ; c'est jour de marché. Vendeurs ou acheteurs occupent toute la place. Plus moyen d'avancer ! Le petit cheval alors surtout est utile, mordillant un chou... posant sa tête curieuse et mutine sur l'épaule d'un marchand, il avertit tout le monde qu'il conduit un grand personnage. On se range ; le char fait un pas ou deux. Les Chinois disent plutôt : deux ou un, et ils ont raison. Pourquoi se presser ? N'arrive-t-on pas toujours quelque part ?

Le Père Hœffel raconte qu'ayant un jour donné l'ordre du départ à huit heures du matin pour un trajet de trois kilomètres environ, il arriva entre cinq et six heures du soir. Toutefois c'est l'exception ; une bonne mule fait assez facilement ses dix ou douze lieues par jour lorsque les chemins ne sont pas défoncés. Assis à la manière des tailleurs, imperturbable dans sa dignité, le missionnaire a tout le loisir d'examiner le pays. Même dans une plaine monotone, le soleil et le printemps aidant, la campagne prend un air de fête en certaines journées. Le P. Edel en a ressenti et décrit la douceur [1].

« La moisson sera extraordinaire. Les eaux ont arrosé le sol, sans l'inonder, le soleil l'a réchauffé, sans le brûler. Heureux nos laboureurs si la terre leur ouvrait ainsi chaque année ses trésors ! Partout la végétation est luxuriante, partout sont promises d'excellentes récoltes de blé, de millet, de sorgho, de fèves, de haricots, de pois. Pommiers, poiriers, jujubiers, abricotiers, pêchers sont couverts de fruits appétissants. Au pied des arbres croissent, s'arrondissent ou pénètrent dans la terre les navets énormes, les betteraves dont les Chinois aiment particulièrement les feuilles, les concombres, les courges, les citrouilles et cent espèces de melons. Il y aura grande fête à la fin de la moisson et de la récolte..... en l'honneur du *Lapin blanc*, divinité lunaire, dont la puissance, lorsqu'elle

1. Père Edel, *Lettre inédite au P. Damerval.*

est bienveillante, fait, de là haut, la richesse des jardins et celle des champs. »

La vigne sera bientôt plantée. Le missionnaire l'espère, on a fait des essais heureux à la résidence ; il a vu sous les hangars de la ferme des barriques pleines d'un raisin qui fermente, un pressoir gémissant sous les crics du Frère *Winsbach ;* le moût en jaillit à gros bouillons. « Quand ce flot généreux coulera sur la terre chinoise, le *Lapin blanc* recevra de moindres honneurs. Les hommes qui boivent de bon vin ont des idées plus claires. Jadis il y avait des vignes. Pourquoi n'y sont-elles plus ? — Un méchant diable a convaincu l'Empereur qu'il ferait bien de les saccager. Le thé a remplacé le raisin, de cette eau insipide s'élèvent des vapeurs, des brouillards qui s'étendent sur l'intelligence et refroidissent le cœur. Tout le mal vient de là. La Chine attend un nouveau Noé... » C'est ainsi que le Père Edel égayait les heures interminables pendant qu'un bœuf à pas lents le promenait au milieu de la campagne Chinoise comme un roi Mérovingien.

D'autres courses — si ce mot peut s'employer ici — ne se font pas avec la même aisance. Le P. Hœffel cite les accidents les plus récents. Le P. Bruyère s'est démis le bras en tombant dans une fondrière ; le P. Bougon a été retiré d'une mare ; le P. Villemain et son compagnon ont roulé du haut d'un talus ; le P. Denis a vu sa chapelle et ses ornements choir dans l'eau. Heureusement ces accidents qui, à distance, ont leur côté comique, ne sont pas mortels. Aux yeux de Celui qui compte tous nos pas, ils ne sont point oubliés, et les sacrifices qu'ils engendrent, grands ou petits, sont utiles à l'œuvre du missionnaire. Elle commence aussitôt qu'il arrive dans la Chrétienté.

Une sorte de cloche en bois, frappée par un bâton, avertit les fidèles, s'ils ne le sont pas encore, que le Père spirituel est descendu chez eux. Souvent la première rencontre se fait à la chapelle. Le missionnaire et les chrétiens demandent à Notre-Seigneur de

bénir la mission qui commence. Puis on se rend à la salle de réception, la principale du presbytère ; tout à l'heure elle servira de salle à manger, ensuite d'école pour le catéchisme. Les hommes ouvrent le défilé souvent conduits par l'administrateur de la petite paroisse. Le cérémonial est invariable : « On commence par se mettre à genoux, ensuite on touche ou l'on frappe la terre du front. Il en est qui, pour témoigner plus de respect, frappent jusqu'à trois fois [1]. » Les femmes suivent les hommes, et les enfants les femmes. Parfois les plus petits, encore peu brisés aux inclinations, rompent la monotonie de la présentation en tombant [2] aux pieds du Père spirituel.

Après cette présentation : le dîner, lui aussi réglé par l'étiquette. Tout a été prévu. Un tableau [3] affiché dans la salle de réception indique pour chaque jour de la mission la famille qui préparera la nourriture du Père et qui le servira. Les femmes font la cuisine dans un bâtiment voisin, les jeunes gens et les hommes apportent ou présentent les plats. La politesse exige que la table du missionnaire ait au moins une apparence de luxe. N'eût-on qu'un chou à offrir, il est mieux de le présenter sur quatre assiettes, et l'homme qui sait vivre, attend que toutes les assiettes soient alignées pour puiser dans l'une et dans l'autre. Assez souvent, le menu est abondant, varié [4] ; le discours ne chôme pas. L'heure du dîner est celle que les gens du pays jugent la plus favorable pour les visites. Les bonnes langues sont là, et puis l'Europe et l'Asie qui ont payé un modeste tribut au repas du missionnaire, s'offrent encore comme matière inépuisable de conversation. Demandes et réponses se croisent de l'Orient à l'Occident ; mais tout le monde est attentif. Nul n'oserait s'asseoir ou fumer, par un sentiment de respect, et

1. Père Estève, *Lettres de Laval*, 1er vol., page 61.
2. P. Hilt, *Lettres de Jersey*, juillet 1882, page 320.
3. P. Wetterwald, *Lettres de Jersey*, décembre 1896, page 405.
4. P. Hœffel, *loc. cit.*

par un sentiment meilleur que le respect. Une foi simple et profonde inspire ces coutumes et relève singulièrement leur caractère. Elles plaisent sans doute aux mœurs du pays ; mais plus encore à la grâce divine.

Quelques instants de récréation suivent le repas, et puis la prière, les confessions, la prédication demandent la présence du Père à la chapelle.

Les visites du missionnaire sont nécessairement rares et courtes dans les centres peu importants ; aussi la prière, la prière publique, est-elle le lien des âmes, et à défaut du Sacrifice, le signe

UN ACCIDENT DE VOITURE.

extérieur de la religion. Parmi les prières, les unes sont dites plus rondement, d'autres sur le ton d'une lente psalmodie. L'*Angelus* est récité rapidement pour exprimer l'allégresse au souvenir de l'Incarnation. Pendant l'examen de conscience, un grand silence règne sur l'assemblée. Chacun, durant quelques minutes, incline le front jusqu'à terre.

La confession n'est pas publique ; elle n'est pas toujours non plus absolument privée. Quelquefois elle se fait à frais communs. Un fils apporte sur son dos son vieux père infirme ; un père apprend à son enfant les cérémonies du sacrement. D'abord on se prosterne pour saluer le crucifix en frappant la terre du front,

ensuite on rend le même honneur au prêtre qui tient au tribunal la place de Jésus-Christ.

L'enfant a-t-il oublié ses fautes, que son père les lui rappelle, et, au besoin, lui dit : je te soufflerai. Il advint qu'un bon vieux se plaignait de manquer absolument de mémoire ; de charitables chrétiens vinrent à son secours, et, le plus simplement du monde épluchèrent sa conscience fort soigneusement [1].

Généralement un examen sur la doctrine — un catéchisme — précède la confession. Les femmes d'abord sont interrogées,... elles viennent par catégories, suivant leur âge. Les hommes sont interrogés à leur tour. Quelques-uns parmi eux se font bien un peu tirer l'oreille ; mais les Pères sont intransigeants. Pas d'examen : pas de billet de confession. Cette rigueur est nécessaire dans un pays infidèle où l'ignorance amènerait facilement l'apostasie. On conçoit cependant la timidité des grands écoliers ; le Père est assis à une table d'honneur ; à une autre table, comme autant d'assesseurs du tribunal, les catéchistes ou greffiers qui font le recensement de la population chrétienne en écrivant une sorte de registre de catholicité.

Après et avant les examens, après et avant les catéchismes, après et avant les confessions, les prédications : des visites, et encore des visites !... Le temps du missionnaire est au pillage. Tout le monde a besoin de le voir, et il a besoin de voir tout le monde : catéchumènes à interroger, différends à apaiser, procès à écarter ou à préparer, constructions à visiter, enfants à questionner, malades à consoler, récits à écouter... en voilà bien assez pour occuper ses heures. Parfois, pour se créer un peu de loisir, on n'a qu'une ressource : ouvrir son bréviaire. Le matin et le soir, après la messe, avant ou après le salut : instruction ; tous écoutent assis sur des nattes ; tous sont contents et disent que personne n'a parlé comme le Père. Si les compliments sont un jour bannis de l'Europe, ils

1. P. Hœffel, *Loc. cit.*

trouveront en Chine une large hospitalité. L'attention soutenue est un meilleur éloge, sinon du prédicateur, au moins des auditeurs.

La mission se termine par la communion générale que l'on peut aussi diviser. Tous ceux qui y furent admis remercient le Père en faisant devant lui la prostration d'usage. Enfin l'heure est venue de clôturer les exercices de la mission ; elle finit, comme elle a commencé, par la prière à l'Église. Pendant que le missionnaire s'agenouille sur les marches de l'autel, les Chrétiens chantent lentement leurs prières pour le Père qui les a évangélisés. Bien souvent, à cet instant de la séparation, le cœur, délicieusement troublé, ressent dans toute sa douceur la paternité des âmes. Les fatigues du voyage et celles du séjour sont oubliées, et l'on reprend sa route, pénétré d'un sentiment d'une infinie reconnaissance envers Dieu.

Ce qu'on vient de dire, c'est la marche ordinaire de la mission ; mais souvent elle est arrêtée, compliquée par des difficultés qui ne cessent de naître ou de renaître. Oh ! qu'il faut de prudence, de tact, de souplesse et de fermeté au missionnaire pour ne pas faire un faux pas sur les sentiers difficiles et tortueux. Heureusement la Providence est là ; c'est un bon chariot pour voyager, et un bâton solide sur le bord du précipice : « *in lassitudine vehiculum... in lubrico baculus.* »

Deux exemples entre beaucoup :

Le Père Hilt [1] envoie son catéchiste à la ville voisine de Sinning pour faire de la monnaie en échangeant un morceau d'argent. Après quelques heures, le pauvre garçon revient pâle et défait : pas de monnaie, plus d'argent ; en arrivant à la banque, le catéchiste s'aperçoit qu'il a été volé. Heureusement la somme n'était pas considérable. Le Père console son messager en lui recommandant plus de vigilance ; il espérait que les choses en resteraient là ; mais la nouvelle s'était ébruitée. Ce fut un grand émoi. Non seulement la perte est pour le volé, comme dans tous les pays du

1. *Lettres de Jersey*, mai 1894, p. 76.

monde, mais aussi le déshonneur. La sainte Église, disent les braves gens, *en perdra la face.* Pauvre Église, à les en croire, elle perdrait la face bien souvent. Ce sera chose faite, disait en pleurant un paysan au P. Mangin, si mon âne n'est pas retrouvé [1]. Sur le bruit de l'événement, les notables s'assemblent. Les administrateurs sont éclairés dans le grand conseil par les bonnes têtes du pays, celles qui sont entendues en affaires litigieuses. Malgré l'émotion publique, la sagesse l'emporta sur l'ardeur guerrière, on résolut de ne pas plaider. Gagné ou perdu, un procès coûte trop de sapèques et de ligatures, et les coups de rotin pleuvent libéralement sur bien des dos. L'affaire sera traitée de gré à gré, autant que possible à l'amiable... avec le voleur.

Deux hommes sont députés pour conduire cette négociation difficile : François et Joseph. Vraiment le choix est excellent. François, c'est la force ; Joseph, c'est la douceur. François connaît tous les escrocs et Joseph est capable de les convaincre qu'ils feraient bien de renoncer à leurs escroqueries. Les voilà partis, très fiers de leur mandat ; à les voir marcher vers la ville, on eût dit Phébus et Borée sous une forme humaine ; mais ici la tempête et le soleil sont en parfait accord. Le coupable est bientôt découvert. « Tu vas rendre l'argent, s'écrie François d'une voix épouvantable. — Je te plains, gémit Joseph, si tu ne le rends pas, si tu te mets une si grave affaire sur les bras ! — Malheureux, continue François, avec un geste immense, tu vas tourner contre toi la gueule des canons européens, quelle affaire !... — N'est-ce pas, dit François, le Père spirituel qui s'avance là-bas au loin pour porter lui-même sa plainte au tribunal ?... » Ne dirait-on pas une scène renouvelée de Molière, tant il est vrai que la comédie est de tous les temps et de tous les pays ? Le voleur est convaincu, il veut bien restituer, mais enfin toute peine mérite salaire, que lui donnera-t-on pour son double travail de prendre et de rendre ? On convient d'un

1. *Lettre de Jersey*, décembre 1896, p. 427.

GROUPE DE CATÉCHISTES.

monde, mais aussi le déshonneur. La sainte Église, disent les braves gens, *en perdra la face*. Pauvre Église, à les en croire, elle perdrait la face bien souvent. Ce sera chose faite, disait en pleurant un paysan au P. Mangin, si mon âne n'est pas retrouvé [1]. Sur le bruit de l'événement, les notables s'assemblent. Les administrateurs sont éclairés dans le grand conseil par les bonnes têtes du pays, celles qui sont entendues en affaires litigieuses. Malgré l'émotion publique, la sagesse l'emporta sur l'ardeur guerrière, on résolut de ne pas plaider. Gagné ou perdu, un procès coûte trop de sapèques et de ligatures, et les coups de rotin pleuvent libéralement sur bien des dos. L'affaire sera traitée de gré à gré, autant que possible à l'amiable... avec le voleur.

Deux hommes sont députés pour conduire cette négociation difficile : François et Joseph. Vraiment le choix est excellent. François, c'est la force ; Joseph, c'est la douceur. François connaît tous les escrocs et Joseph est capable de les convaincre qu'ils feraient bien de renoncer à leurs escroqueries. Les voilà partis, très fiers de leur mandat ; à les voir marcher vers la ville, on eût dit Phébus et Borée sous une forme humaine ; mais ici la tempête et le soleil sont en parfait accord. Le coupable est bientôt découvert. « Tu vas rendre l'argent, s'écrie François d'une voix épouvantable. — Je te plains, gémit Joseph, si tu ne le rends pas, si tu te mets une si grave affaire sur les bras ! — Malheureux, continue François, avec un geste immense, tu vas tourner contre toi la gueule des canons européens, quelle affaire !... — N'est-ce pas, dit François, le Père spirituel qui s'avance là-bas au loin pour porter lui-même sa plainte au tribunal ?... » Ne dirait-on pas une scène renouvelée de Molière, tant il est vrai que la comédie est de tous les temps et de tous les pays ? Le voleur est convaincu, il veut bien restituer, mais enfin toute peine mérite salaire, que lui donnera-t-on pour son double travail de prendre et de rendre ? On convient d'un

1. *Lettre de Jersey*, décembre 1896, p. 427.

GROUPE DE CATÉCHISTES.

pourboire de cinq cents sapèques, et les deux héros, couverts de gloire, François portant la tête plus haut ; Joseph plus souriant que jamais, rentrent triomphants à la Chrétienté. Chacun, pour prix de ses exploits, reçoit du Père un petit couteau de poche.

Mais ce pourboire donné au voleur, inquiète quelques consciences. Au contraire le Père Hilt n'est pas loin de trouver que jamais argent ne fut mieux dépensé. Ah ! s'écrie-t-il, brave voleur, honnête homme de voleur, du moment qu'on est volé, on ne pouvait l'être avec plus de générosité. Songez donc, il aurait pu s'enfuir, recruter des complices, mettre le feu à mon église, à mon presbytère pour se venger des menaces proférées contre lui, m'attendre sur le bord du chemin et me tirer un coup de fusil... Toutes choses qu'il n'a point faites et qui provoquent un sentiment assez voisin de la reconnaissance. Quant aux personnes qui trouveraient qu'une somme de cinq cents sapèques, ou de soixante-quinze centimes, pour prévenir tant de catastrophes est excessive, le mieux est de ne pas leur répondre, et au besoin de racheter encore sa pauvre vie qui n'est pas tout à fait inutile à quelques âmes.

Le second exemple ne se recommande point par la même simplicité. Il s'agit d'un procès, chose grave, périlleuse, coûteuse, fréquente en surprises, pleine d'incidents. Aussi les Pères, malgré le désir des chrétiens, ne s'y engagent pas volontiers. Les mandarins ne leur inspirent pas toujours confiance ; leurs satellites jamais. Ils ne plaident que si l'intérêt de la Religion le demande impérieusement. Il en était ainsi dans le district du P. Heitzler en la sous-préfecture de Ou-i, au village que nous appellerons Ta-liou, en lui conservant la moitié de son nom. Les sinologues sont libres d'ajouter Kia-t' sounn.

A Ta-liou les têtes sont chaudes, et les langues déliées. Le pays, d'humeur belliqueuse, est divisé en deux camps : celui des chrétiens, celui des païens. Ceux-ci, affiliés en grand nombre à une société secrète très hostile aux chrétiens et aux catéchumènes, multipliaient

les tracasseries : interdiction du puits commun, exclusion des deux ou trois meuneries du village, défense de prêter à un chrétien, de l'aider en quoi que ce soit. A la tête de ce parti hostile, se trouvait un fort méchant homme, hâbleur de profession, flattant les uns, menaçant les autres, très redouté de tous. Appelons-le Aman par suite d'un souvenir biblique et parce que notre histoire n'est pas sans une humble analogie avec celle du tout-puissant favori d'Assuérus. Assuérus ici, c'est le mandarin, grand personnage qui n'interviendra comme le *Deus ex machina* qu'à la fin du drame et pour précipiter le dénouement. Mardochée n'a qu'un rôle secondaire : c'est un pauvre chrétien dont le cruel Aman a juré la perte complète pour lui avoir fait du mal une première fois. Esther n'est point visible sur la scène ; mais on sent pour ainsi dire sa présence ; en elle se concentre tout l'espoir des chrétiens et le bon saint Joseph est chargé de lui présenter leurs suppliques.

Rien de plus simple que le début. Un garçon de quatre ans s'amusait avec un peu de poussière et de verdure sur le seuil de la maison paternelle. Passe un grand-oncle de l'enfant, qui le gronde. L'enfant se retire en pleurant, sa mère survient et la querelle commence. Cependant les voisins s'interposent, et la paix est faite de part et d'autre. Mais Aman ne voulut pas de cette tournure pacifique prise par ce médiocre événement. Il intervient, décide que la mère et l'enfant seront accusés devant le tribunal, et lui-même forge l'accusation. Le grand oncle n'a que la peine de l'apprendre par cœur : « Je supplie le Grand Homme de considérer que ce petit enfant, mon petit-neveu, arrachait dans mon champ du blé encore vert pour le manger. Craignant qu'il se fît mal, je lui dis : « Viens avec moi et je te donnerai quelque chose de bien meil-« leur. » L'enfant se mit à pleurer, la mère accourut, me couvrant de malédictions. Ma femme et moi essayions de la calmer par de bonnes paroles ; peut-être allions-nous réussir, quand le mari arrive armé d'un bâton : il brise tout ce qui lui tombe sous la main et me

couvre de blessures. Le Grand Homme jugera sans doute que mon récit n'est pas vraisemblable, que mes simples paroles étaient incapables de provoquer, même chez un brutal, une si violente colère ; mais j'étais le bienfaiteur de cet homme, je lui ai donné mon maïs, mon millet, mon sorgho, jusqu'au moment où je fus moi-même sur le point de ne plus rien avoir. Après tant de bienfaits, un seul refus en a fait mon ennemi implacable. Ah ! s'il n'est pas châtié suivant ses mérites, la vie me sera rendue impossible [1] ! » Cette accusation, écrite d'abord, fut portée au tribunal avec preuve à l'appui. Mais quelles preuves ? dira-t-on. Les voici : La maison de l'accusateur était pleine de mobilier fracassé ! Lui-même était couvert de blessures. Rien de plus facile que de constater le dégât et de plus difficile que d'en soupçonner le véritable auteur, c'est-à-dire le propriétaire. Quant aux blessures, elles étaient légalisées, enregistrées, par un fonctionnaire du tribunal, moitié greffier, moitié barbier ou chirurgien. Le greffier, très honnêtement, certifie la lésion ; et le chirurgien l'opère au préalable avec la même honnêteté. Chacun, comme de juste, est payé suivant sa peine : le greffier et le chirurgien. Après mille péripéties, mille friponneries, jour fut indiqué pour l'audience solennelle. Les païens prophétisaient leur victoire certaine et prochaine. Aman n'a jamais eu tant de fierté et d'arrogance. Dans la ville la curiosité était générale, et la foule, avide d'une décision passionnément commentée à l'avance, envahissait le prétoire. Les chrétiens étaient inquiets ; leur bon droit, si habilement travesti, serait-il reconnu ? Ils priaient beaucoup le bon saint Joseph, patron des causes difficiles dans tout l'univers et spécialement en Chine. Le Père Heitzler savait bien que, de l'issue du procès, dépendait le sort de sa petite chrétienté à Ta-liou. En homme pour qui la littérature du céleste empire n'a plus de secret, il avait écrit au mandarin, son ami, en lui faisant un exposé très

1. D'après la relation publiée par le P. Albert Wetterwald dans le premier numéro de *Chine et Ceylan :* « Un procès difficile, gagné par S. Joseph. »

clair de la situation : « Dans tout le territoire d'Ou-i, la renommée, comme une clochette au son argentin, a publié la haute intelligence, les vertus et l'incorruptible justice du Grand Homme. Portés sur les ailes des zéphyrs, ces sons si doux sont venus jusqu'à moi et m'enhardissent à confier au cœur du Père du peuple une peine qui depuis longtemps étreint mon propre cœur. »

Quelle impression avait produite cette missive ? Nul ne le savait encore, le Grand Homme s'était enfermé dans le silence de ses pensées jusqu'au moment où commença l'audience. Déjà cependant notre Aman aurait pu se troubler. Les faux témoins, cités par lui, avaient disparu. Le mandarin remarqua cette absence : « Où sont les témoins ? demanda-t-il.... Pourquoi auraient-ils peur de venir ?... » Il continue en s'adressant aux comparses pour les séparer du plus grand criminel. La paix, dit le juge, sera facilement rétablie entre vous ; le vrai coupable — et il fixe l'ennemi des chrétiens, — c'est toi ! — A ces paroles inattendues, mais brèves et précises, il y eut un frémissement de surprise. L'accusateur, devenu soudain accusé, et renversé d'abord par ce choc, essaya de se relever en invoquant son ignorance, il savait à peine quelque chose de cette affaire, il était incapable d'en rien dire. — Alors, reprit le mandarin, j'interrogerai l'oncle de l'enfant. Le pauvre oncle, fort peu rassuré par la tournure de l'événement, en avait perdu la mémoire, et avec elle, sa leçon. Il fut pitoyable dans ses explications, se coupant, se contredisant, balbutiant. C'était une déroute. Aman crut nécessaire d'intervenir et de sauver au moins la retraite. Il avait retrouvé son éloquence ; elle tombait, ou jaillissait de ses lèvres à flots pressés. O pouvoir de la parole ! il semblait à l'orateur que le mandarin, revenu de ses préventions premières, l'écoutait avec plaisir ; de fait, le malheureux tombait dans un piège habilement tendu.— Ah ! fait le juge courroucé, tu prétends ne rien savoir lorsque je t'interroge, et lorsque, ne pouvant rien tirer de toi, je ne t'interroge plus, tu réponds pour un autre... tu n'ignores plus rien ; mais ton

mensonge m'a révélé le coupable. Qu'on lui donne cent coups de rotin. — Les satellites s'emparent d'Aman pour exécuter leur sentence. Lui, élevant trois doigts, promet à ses bourreaux qu'ils auront trois ligatures s'ils le frappent moins rudement. C'est un geste fort usité en semblable circonstance ; mais, règle générale, le mandarin ne le voit jamais. Il faut bien que les satellites mangent, boivent et se couvrent... à peu près, et ils n'ont que des émoluments ou des honoraires semblables. Toutefois, exception fut faite à la règle générale. — Les cent coups sont frappés, sans ménagement aucun, sous l'œil du mandarin, et comme les ligatures étaient promises, il fallut bien payer les ligatures. Ce n'était pas tout. Reprenant mot pour mot les griefs développés dans la lettre du P. Heitzler, le juge accable le malheureux sous un accablant réquisitoire, rien n'est oublié ; ni ses tracasseries journalières, ni ses vanteries, ni son rôle indigne dans le procès actuel. Toute la salle écoutait dans un profond silence. Le mandarin avait la simple et forte éloquence de la vérité. « Sache, ajouta-t-il en terminant, que les chrétiens sont aussi mon peuple. Qui les attaque, m'attaque moi-même. »

Telle fut l'heureuse issue de ce procès. Les païens eux-mêmes ne tarissaient pas d'éloges sur la perspicacité du juge. Pour être si bien renseigné, disaient-ils, il faut que le Grand Homme ait à son service un « esprit familier », qui l'instruise de toutes les affaires. Peut-être le P. Heitzler connaît-il l'esprit familier qui renseigna si bien le mandarin, son ami.

La bienveillance des mandarins est nécessaire à nos travaux apostoliques. Leur hostilité manifeste arrêterait les progrès de l'Évangile ; d'un côté les chrétiens, pauvres pour la plupart, et par conséquent timides et facilement effrayés, comme le sont les petits et les faibles, perdraient contenance. Leur religion les exposerait à une suite d'avanies, de vexations, en face desquelles les lois toutes seules sont ordinairement silencieuses et impuissantes ; d'un autre côté,

les païens, assurés de la complicité du mandarin, croîtraient en insolence ; il n'est sorte de taquineries que ne leur suggéreraient une malice naturelle et cette haine implacable dont l'erreur a toujours poursuivi la vérité. Le Père Neveux en donne un exemple significatif [1].

On faisait, pour obtenir la pluie, des prières mêlées à des comédies également superstitieuses. Les chrétiens, suivant leur devoir et leur droit, refusèrent de s'y associer, ce pourquoi ils furent maltraités par les païens, suspendus par les poignets aux portes d'une pagode et ignominieusement frappés sur tout le corps.

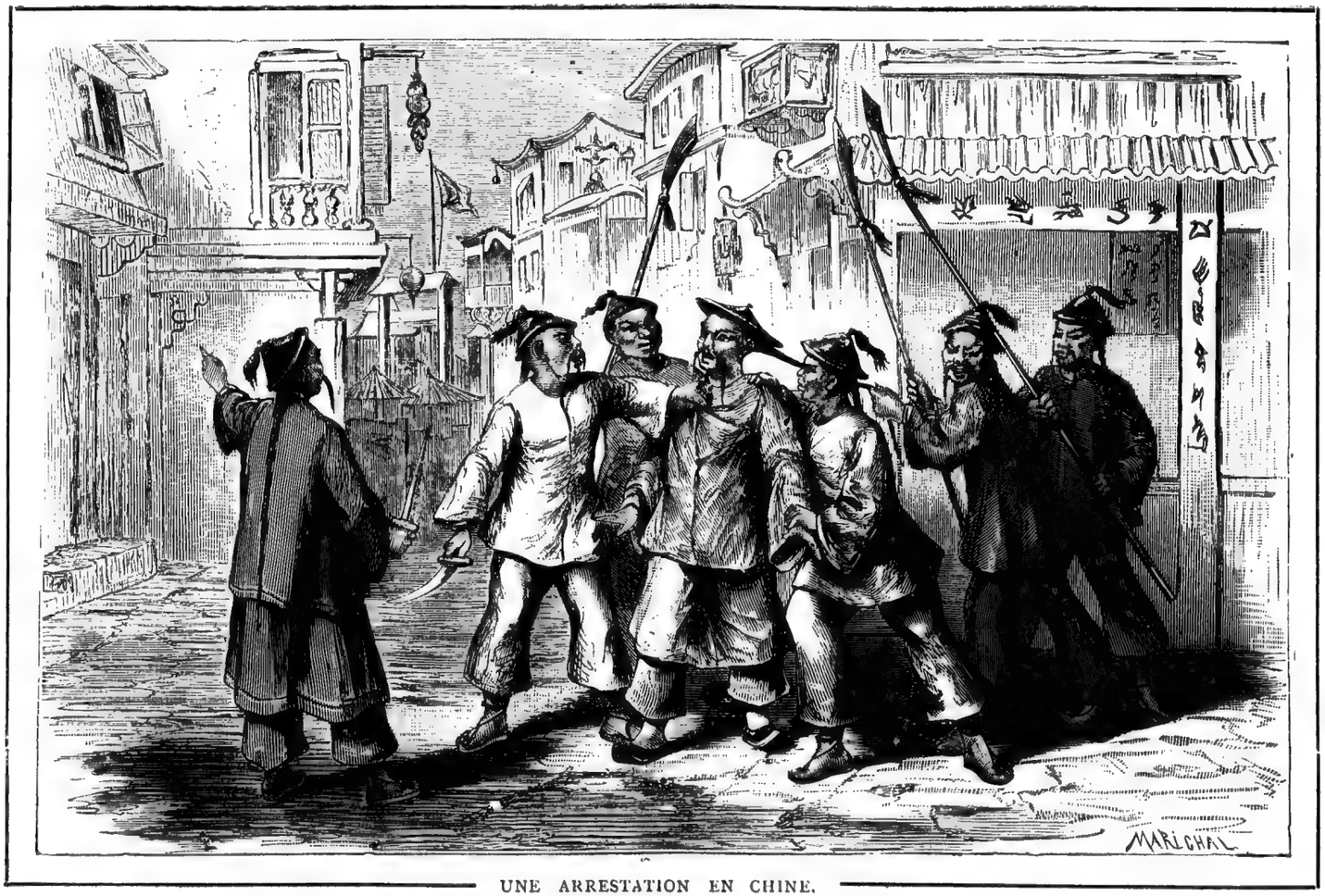
Un catéchumène, homme avancé en âge, fut plus cruellement tourmenté ; on lui attache ensemble les pieds et les mains, on le suspend et on le balance à l'extrémité d'une perche, tantôt on le laisse tomber, parce que ce jeu méchant a fatigué les premiers bourreaux, et tantôt on le reprend parce que d'autres veulent s'amuser à leur tour, et il est ainsi conduit ou plutôt porté au mandarin de la petite ville voisine. Malgré l'absence de ce magistrat, notre vieux catéchumène fut condamné par un mandarin des lettrés, assez audacieux et assez protégé pour s'arroger un droit de suppléance. Afin de mieux accabler les chrétiens, les païens publièrent que ceux-ci avaient décapité les idoles des pagodes, et rompu leurs membres. Eux seuls avaient fait cet exploit, mais il leur était facile d'en charger leurs adversaires. La vérité ne se dégagea que lentement des nuages qui se formaient et se reformaient sans cesse devant elle ; les coupables, enfin condamnés, n'étaient pas atteints par la sentence, et les satellites, gens de la dernière espèce, payés pour ne trouver personne, par un scrupule de probité bien rare chez eux, tenaient en conscience à ne trouver personne. Néanmoins, l'instigateur de toutes ces machinations fut vertement semoncé. Il se vengea de son humiliation en mettant les chrétiens en quarantaine ; dans ce but, il institua dans plusieurs

1. *Corresp. de Jersey*, mai 1897.

villages une ligue défensive et offensive. *Ligue défensive :* interdiction de prêter aux chrétiens quoi que ce soit, de leur rendre le moindre service, de les employer à un travail quelconque ; *ligue offensive*, recommandation instante de les tracasser, de les insulter, de leur susciter procès sur procès, sans jamais invoquer le prétexte de religion. Cette clause donnerait droit à l'intervention du missionnaire, l'affaire cessant dès lors de se juger « au civil ». — Quelles seront les suites de ces injustes vexations ? se demande le P. Neveux ; affermiront-elles le courage des anciens catéchumènes, ne vont-elles pas ébranler celui des néophytes ? » Que ne peut, en de telles circonstances, pour l'avenir d'une chrétienté naissante, la faveur des puissants de ce monde ?

On conçoit toute l'importance des visites mandarinales, des visites officielles, et plus encore, des visites officieuses. Les premières ont leur époque déterminée, une étiquette invariable [1]. Le costume de cérémonie n'est pas sans ampleur et sans majesté : robe de dessous en soie bleu clair, robe fourrée en soie bleu foncé, col rabattu, grand manteau, bottes en satin noir, fourrures, chapeau avec touffe en soie rouge. En général, les mandarins vont en chaise, escortés de domestiques à pied et à cheval qui portent les insignes de leur dignité ; le missionnaire, précédé par un catéchiste à cheval, monte dans un char attelé d'une seule mule conduite par un cocher qui marche à côté de sa bête. Au tribunal, on traverse deux premières cours avant d'arriver à la cour d'honneur. Là, l'équipage s'arrête, le catéchiste descend de cheval, prend la carte du Père, et la présente au portier-chef qui avertit le Grand Homme. Au bout de quelque temps, on crie : « Entrez. » Le missionnaire s'avance, majestueusement précédé par un introducteur, homme du prétoire, qui porte élevée à la hauteur de la tête la carte d'audience. Le mandarin lui-même sort de son salon dès qu'il aperçoit le visiteur, le met à sa gauche et le prie d'entrer, ce que l'autre ne fait pas sans

1. Les visites du nouvel an. *Corresp. de Jersey*, mai 1892.



UNE ARRESTATION EN CHINE.

quelque résistance. Après quelques pas silencieux, on s'arrête, on se salue en grande révérence, les deux mains s'abaissant presque jusqu'à terre, et se relevant ensuite à la hauteur des yeux... Le moment de s'asseoir est venu : on prend place sur un lit couvert de tapis et de coussins rouges ; une petite table, très basse sur ses pieds, sépare les visiteurs ; le mandarin à droite et, à gauche, c'est-à-dire à la place d'honneur, le missionnaire [1]. A peine est-on assis qu'un domestique apporte le thé. Les cérémonies recommencent. Le mandarin, élevant la tasse que ses deux mains soutiennent, se dispose à la présenter ; le missionnaire, s'effaçant légèrement, proteste par toute son attitude qu'il n'est pas digne d'un si grand honneur. La conversation s'engage alors et se poursuit à travers la fumée ; car deux pipes sont présentées, l'une au mandarin par son laquais, l'autre au missionnaire par son catéchiste. Après quelques propos, le missionnaire juge-t-il que le temps de se retirer est venu, il prend sa tasse de thé et la porte à ses lèvres. A ce signal, la conversation cesse, mais non pas les salutations. Elles se continuent, au contraire, au seuil de chaque porte et se prolongent jusqu'au char où le mandarin reconduit son hôte.

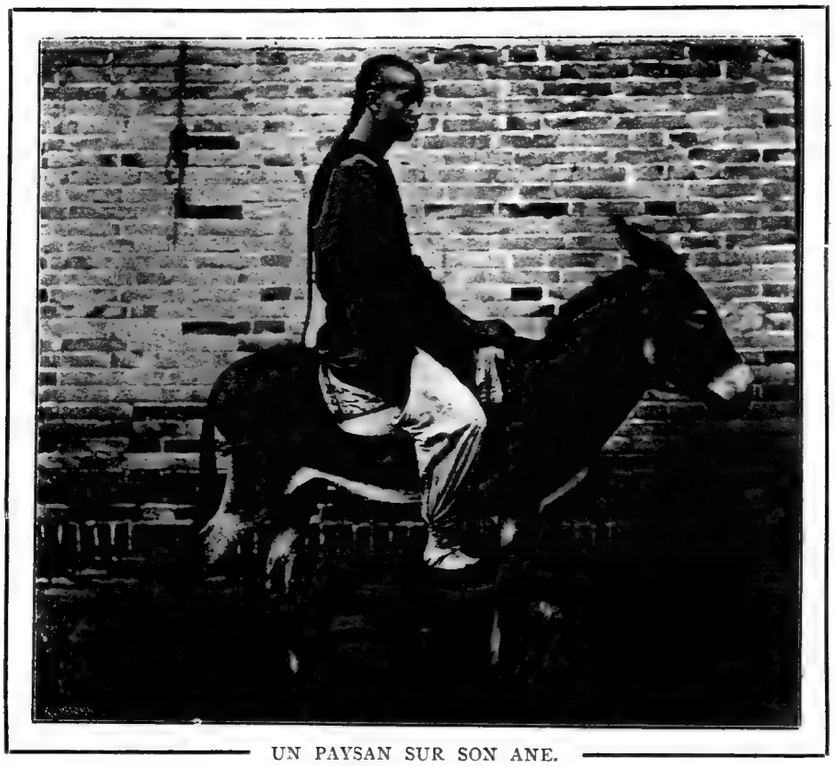
Le lendemain se passe à recevoir ou à porter les présents. L'usage est pour celui qui offre d'en présenter huit ; pour celui qui reçoit, d'en accepter quatre ; d'anciennes et affectueuses relations permettent cependant de tout retenir. Les missionnaires envoient quelques objets achetés en Europe ; les mandarins répondent par des victuailles le plus ordinairement, et quelquefois par des fourrures de prix. Les domestiques, catéchistes, porteurs, se partagent les ligatures et les sapèques que leur abandonne la générosité des maîtres. Le plus clair profit des visites de la nouvelle année est certainement pour eux. En Chine, comme en France, très habituellement on ne reçoit pas et on n'est pas reçu, ce qui se

1. Quelquefois la disposition des lieux autorise une dérogation à cet usage général. *Note du R. P. Maquet.*

conçoit d'autant mieux que tout le monde est sorti pour le même motif.

Les visites officieuses sont, en général, plus utiles à ceux qui les font, et, parce qu'elles ne sont pas commandées, plus agréables à celui qui les reçoit.

Le P. de Rabaudy avait un don particulier, et peut-être même un attrait spécial pour ce *genre de ministère* auquel il fut souvent



UN PAYSAN SUR SON ANE.

appliqué. C'était un religieux qui méritait bien la louange que l'Écriture donne à Moïse : Dieu et les hommes le chérissaient [1], et ses paroles pacifiaient même les monstres *et in verbis suis monstra placavit.* Les mandarins ne sont pas des monstres ; il les trouvait même polis, bienveillants : peut-être leur prêtait-il de son abondance, et puis, politesse, bienveillance, sont de leur nature

1. *Eccles.*, chapitre XLV.

quelque résistance. Après quelques pas silencieux, on s'arrête, on se salue en grande révérence, les deux mains s'abaissant presque jusqu'à terre, et se relevant ensuite à la hauteur des yeux... Le moment de s'asseoir est venu : on prend place sur un lit couvert de tapis et de coussins rouges ; une petite table, très basse sur ses pieds, sépare les visiteurs ; le mandarin à droite et, à gauche, c'est-à-dire à la place d'honneur, le missionnaire [1]. A peine est-on assis qu'un domestique apporte le thé. Les cérémonies recommencent. Le mandarin, élevant la tasse que ses deux mains soutiennent, se dispose à la présenter ; le missionnaire, s'effaçant légèrement, proteste par toute son attitude qu'il n'est pas digne d'un si grand honneur. La conversation s'engage alors et se poursuit à travers la fumée ; car deux pipes sont présentées, l'une au mandarin par son laquais, l'autre au missionnaire par son catéchiste. Après quelques propos, le missionnaire juge-t-il que le temps de se retirer est venu, il prend sa tasse de thé et la porte à ses lèvres. A ce signal, la conversation cesse, mais non pas les salutations. Elles se continuent, au contraire, au seuil de chaque porte et se prolongent jusqu'au char où le mandarin reconduit son hôte.

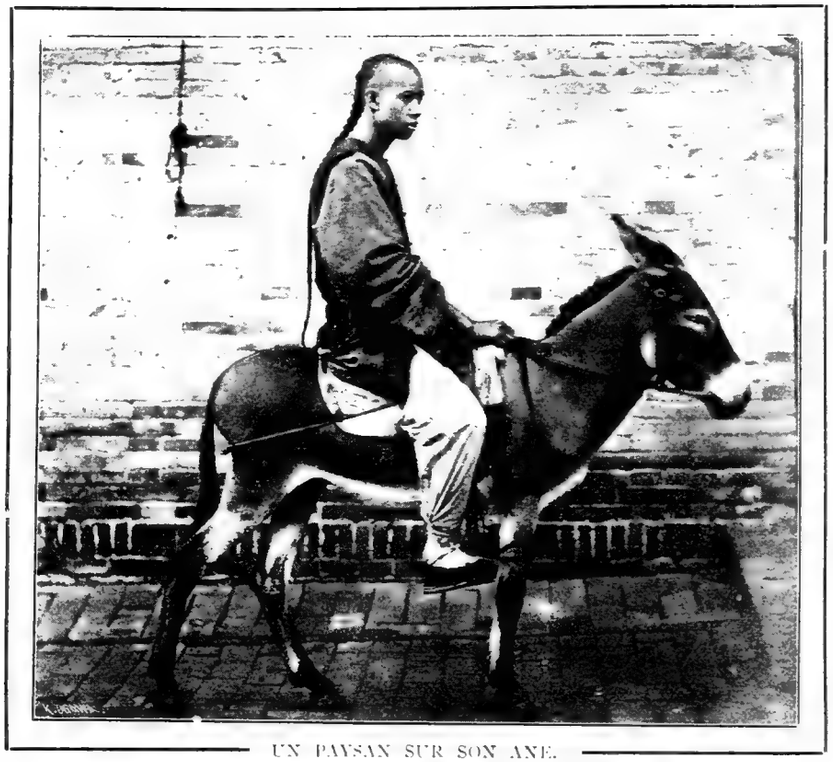
Le lendemain se passe à recevoir ou à porter les présents. L'usage est pour celui qui offre d'en présenter huit ; pour celui qui reçoit, d'en accepter quatre ; d'anciennes et affectueuses relations permettent cependant de tout retenir. Les missionnaires envoient quelques objets achetés en Europe ; les mandarins répondent par des victuailles le plus ordinairement, et quelquefois par des fourrures de prix. Les domestiques, catéchistes, porteurs, se partagent les ligatures et les sapèques que leur abandonne la générosité des maîtres. Le plus clair profit des visites de la nouvelle année est certainement pour eux. En Chine, comme en France, très habituellement on ne reçoit pas et on n'est pas reçu, ce qui se

1. Quelquefois la disposition des lieux autorise une dérogation à cet usage général. *Note du R. P. Maquet.*

conçoit d'autant mieux que tout le monde est sorti pour le même motif.

Les visites officieuses sont, en général, plus utiles à ceux qui les font, et, parce qu'elles ne sont pas commandées, plus agréables à celui qui les reçoit.

Le P. de Rabaudy avait un don particulier, et peut-être même un attrait spécial pour ce *genre de ministère* auquel il fut souvent



UN PAYSAN SUR SON ANE.

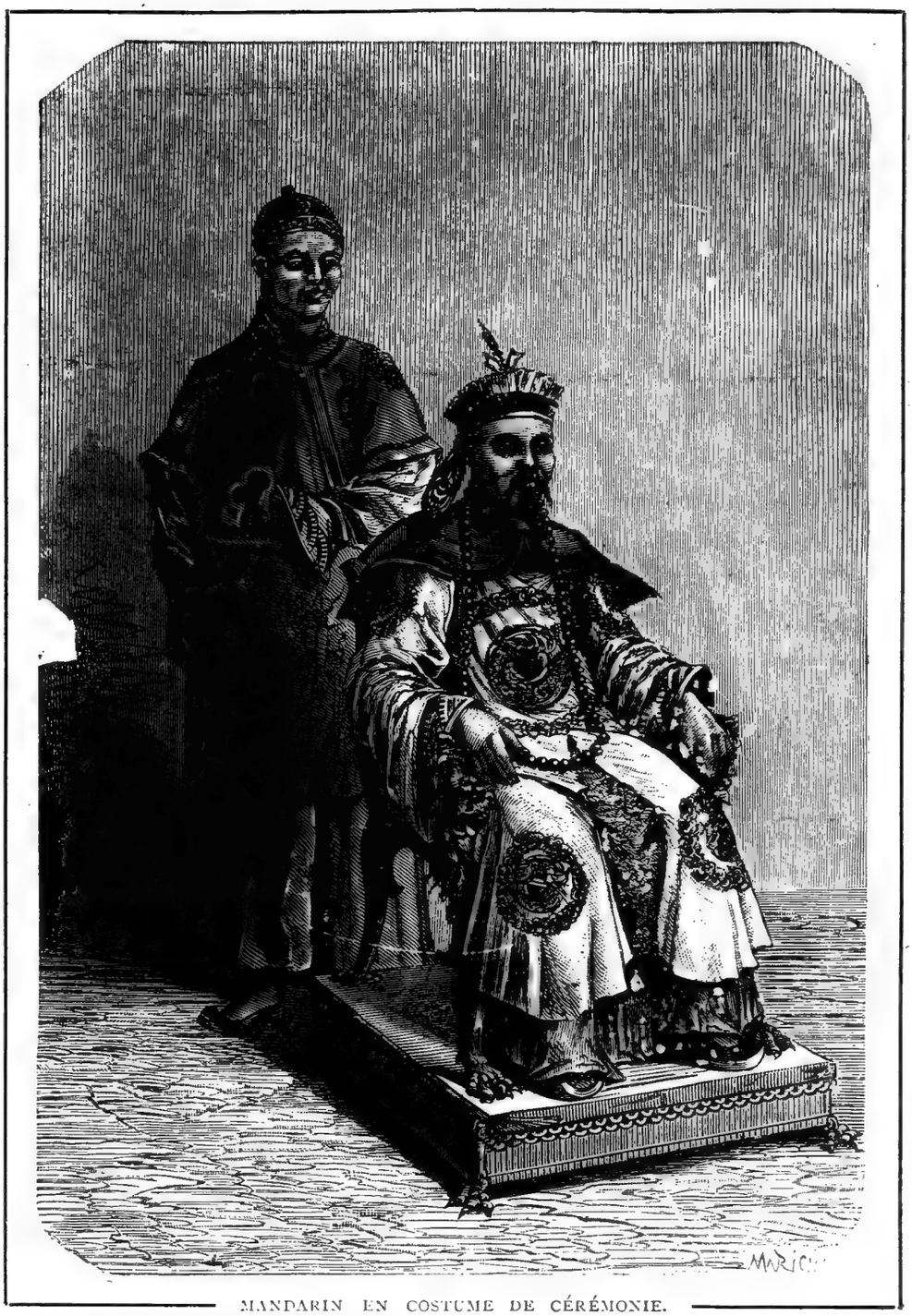
appliqué. C'était un religieux qui méritait bien la louange que l'Écriture donne à Moïse : Dieu et les hommes le chérissaient [1], et ses paroles pacifiaient même les monstres *et in verbis suis monstra placavit.* Les mandarins ne sont pas des monstres ; il les trouvait même polis, bienveillants : peut-être leur prêtait-il de son abondance, et puis, politesse, bienveillance, sont de leur nature

1. *Eccles.*, chapitre XLV.

choses contagieuses. Accompagnons-le dans ces visites ; il en a fait plusieurs fois le récit [1].

Tout lui plaisait en elles, par don de nature et par don de grâce, même le voyage et les incommodités des voitures et des hôtelleries. « Petit enfant, disait-il en revenant sur les souvenirs de ses premières années, j'avais un rêve et un désir, celui d'être bohémien ; c'était là ma carrière, je regardais les saltimbanques avec un œil d'envie, et l'existence ne me semblait belle que cahoté dans leurs voitures. Plus tard, une vocation plus sérieuse semblait, au premier abord, contredire la première ; pas du tout, elle la confirmait : missionnaire, aujourd'hui je voyage sur les grands chemins de Chine, ainsi qu'enfant, j'avais rêvé de voyager sur les grands chemins de France ! L'hôtellerie n'avait pas toujours une dimension plus vaste que la demeure roulante des bohémiens. J'occupe, disait-il, les trois chambres de mon hôte, mais la première est remplie par un âne et son foin : la seconde, par des caisses, des pots, et quelques petits poulets qui gloussent dans une corbeille ; dans la troisième où je me suis installé parce qu'on y est plus au large, on a vainement essayé d'introduire une table et une chaise, je me suis assis sur une caisse, au-dessous d'une grosse citrouille suspendue au plafond, et j'écris comme je peux. L'âne, mon voisin, si c'est un âne savant et curieux, pourrait facilement, en soulevant le seul rideau qui le sépare de moi, prendre connaissance de ma lettre. Demain, lorsque la petite chambre où je suis aura été quelque peu rangée, je célébrerai la messe dans ce même asile indigent et dans ce même voisinage : Notre-Seigneur retrouvera sa crèche. Les chrétiens, ici, sont très pauvres ; ils gagnent peu de sapèques, ils y tiennent d'autant plus. Après une mission, après bien des aumônes spirituelles et temporelles, il restait à couvrir une dépense de deux francs cinquante que je laissai à la charge de la chrétienté naissante. Tout le monde protesta que le Père demandait trop peu, que le

1. *Corresp. de Laval*, années 1876-1878.



MANDARIN EN COSTUME DE CÉRÉMONIE.

Père était trop bon, mais ces propos courtois firent place à d'autres lorsqu'il fallut se cotiser pour parfaire la somme. On se dit de vilains mots, on se maudit, plusieurs parlèrent d'apostasie, et de quitter une religion qui coûtait si cher... Pauvres enfants, pauvres nouveau-nés dans la foi, auxquels, suivant le conseil de saint Paul, on ne peut encore offrir que du lait !

C'est un grand étonnement pour ceux qui n'ont pas encore été témoins d'un pareil spectacle, de voir le missionnaire quitter sa misérable hôtellerie, se diriger audacieusement vers le tribunal où réside le mandarin, et solliciter une audience. L'étonnement redouble lorsque cette audience est accordée sur le-champ, que le Grand Homme, reconnaissant de l'honneur qu'il a reçu, témoigne par ses égards en quelle estime il tient son visiteur ! La grande occupation de plusieurs Chinois est de causer. L'arrivée du missionnaire fournit une matière abondante à la conversation. On parle du prédicateur et de sa doctrine, on se dit que l'Empereur a permis qu'elle fût prêchée dans tout l'empire; l'attention s'éveille, et une première semence tombe dans les esprits. Pendant que les langues des bonnes gens sont ainsi occupées, celles des nobles visiteurs ne chôment pas; du reste, il y a grande variété dans le discours et aussi dans la réception... Par exemple :

A Ma-ko-tou. Le sous-préfet est absent ; en réalité, il ne reçoit personne parce qu'« il a le cœur malade ». Cette maladie lui est venue à la suite d'une conversation qui fut longue et orageuse, entre le vice-roi de Po-tin-fou et lui. Son supérieur hiérarchique lui reprochait des taxes injustement prélevées, des travaux nécessaires qu'il avait omis : en particulier, il n'avait pas arrêté le débordement des rivières. Le fait était certain, pour tous les yeux. Le pauvre homme n'avait rien à répondre, et il n'avait rien répondu. C'était l'origine de cette affection qui le dérobait à tous les regards. Désolé de ce contre-temps, il envoya trois de ses serviteurs porter sa carte au missionnaire, et lui offrir, pour lui et pour ses gens, un succulent repas.

Certainement en France les sous-préfets ne feraient pas mieux... même pour les prêtres chinois qui traverseraient leur sous-préfecture!

A Ho-kien-fou. Le préfet, un Tartare, fils d'un maréchal de l'empire, est un homme intelligent, de manières distinguées, très aimé de son peuple, et très généreux. En effet, ce païen bienfaisant a élevé, à ses frais, quatre écoles publiques ; dans sa maison même, il a ouvert un asile aux malheureux, et, tous les jours, il leur donne une nourriture abondante. Une pharmacie a été fondée par ses soins, et un médecin habile venu de Pékin sur sa demande, a combattu victorieusement le fléau de la petite vérole. Le missionnaire était heureux de féliciter cet honnête païen de tant de vertus naturelles. Recevront-elles jamais leur couronnement ?

A Tong-kouang, réception charmante, et, à la grande joie du missionnaire, conversation religieuse. Le préfet venait d'offrir un sacrifice au génie de la terre. L'occasion de lui demander le sens de cette cérémonie se présentait d'elle-même. Il répondit : « J'ai besoin de la bénédiction du génie pour mon peuple et pour moi. » « Cette même protection, reprit le Père, nous la demandons, mais au Créateur du ciel et de la terre, à Celui qui a formé les hommes et les esprits que le Grand Homme vient d'honorer. » La conversation, conduite par les questions intelligentes et curieuses du préfet, roule ensuite sur l'éternité des peines et des récompenses, le jugement que Dieu prononce sur toute âme, au sortir de la vie. Ce point intéressait particulièrement un partisan de la métempsycose...

A Shim-ho, chrétienté du vicariat apostolique de Pékin. Ce n'est plus un mandarin qui reçoit le P. de Rabaudy et le P. Maquet. C'est le vénéré P. Song, tartare, ancien lama pénitent, converti, prêtre, fils de Saint-Vincent de Paul, type admirable de douceur, de pauvreté, d'humilité ; sa figure fatiguée par les austérités plus que par les années, est celle d'un Saint. C'est à une excursion apostolique de ce fervent missionnaire que la mission doit la naissance de quatre chrétientés.

A Kia-ho. Le préfet et le Père sont deux vieux amis. Le préfet veut absolument retenir le Père chez lui pour le coucher et le souper. Désespérant d'y réussir, il envoie, du moins, un repas à l'hôtel, puis, un cavalier chargé d'escorter le voyageur jusqu'à la frontière de la préfecture.

A Fou-tcheng, où un ordre de ses supérieurs envoie le P. de Rabaudy, il s'agit de négociations. Cependant les détails précis sur l'affaire n'abondent pas, on a dit simplement : « Le préfet fait opposition, paraît-il, à un achat de terrain ; allez le voir immédiatement et faites ce que vous pourrez. » Le catéchiste envoyé aux renseignements revient avec de bonnes nouvelles ; l'audience sollicitée est sur-le-champ accordée. Après quelques paroles de compliments, l'affaire est entamée :

Le préfet. — Mon frère n'ignore pas que les contrats passés avec les missionnaires sont soumis à des formalités spéciales... Huissiers, qu'on m'apporte l'édit du vice-roi : que mon frère veuille bien en suivre les termes.

Le missionnaire. — Les clauses ne me sont pas inconnues ; aussi, ai-je voulu venir en personne rendre compte au Grand Homme des négociations entamées avec un habitant de sa noble ville. Ainsi que le Grand Homme, je suis convaincu que les stipulations des traités sont la meilleure garantie de la paix... Que le Grand Homme abaisse aussi son regard sur le contrat de vente rédigé en bonne et due forme.

Le préfet. — Je suis heureux de lui donner mon approbation... Le vice-roi en sera informé. Dans quelques jours, mon frère aura une réponse favorable, et je ferai sortir un avis au peuple, l'invitant à respecter la propriété des Européens et la religion du Maître du Ciel... Vous songez donc à construire ?

Le missionnaire. — Non point. La maison est ancienne, et elle exigera quelques réparations ; mais, elle est plus que suffisante pour les chrétiens du pays.

Le préfet. — En effet, vos néophytes ne sont pas nombreux dans ma petite préfecture.

Le missionnaire. — Aussi, n'aurais-je pas fait cet achat si je n'avais une autre intention, celle de préparer une salle convenable où je goûterai le bonheur de recevoir le Grand Homme, avec les honneurs dus à sa haute dignité.

Le préfet, la figure épanouie par le plus gracieux sourire. — Où mon frère est-il descendu ?

Le missionnaire. — Dans la chambre exiguë d'un misérable hôtel, tout à fait indigne de recevoir la visite d'un haut dignitaire.

Le préfet. — J'y serai dans quelques instants.

Le P. de Rabaudy ajoute : « J'étais à peine de retour à mon hôtel, que m'arrivèrent deux cavaliers de la préfecture, suivis de garçons d'hôtel portant sur des plateaux un dîner de seize plats. Le chef de l'escorte, en faisant la génuflexion devant moi, me dit : « Dans un instant le Grand Homme sera ici. » Vite, on dispose deux fauteuils, on étend un tapis rouge. Le Préfet arrive, porté en chaise, escorté du parasol, insigne de sa dignité, suivi d'une brillante escorte. La visite fut courte, mais aimable et pleine de courtoisie : des centaines d'étrangers étaient témoins de l'entrevue, et de pauvres gens firent, à cette occasion, le meilleur dîner de toute leur vie. Nous étions en Carême, ce que le Grand Homme ne savait pas... Les plats de résistance furent distribués aux pauvres du Bon Dieu, et jamais je ne vis engloutir si vite d'immenses bols de viande.

Certes, toutes les affaires ne s'arrangent pas avec la même aisance ; mais, en Chine comme ailleurs, les hommes gagnent à se voir ; les bonnes paroles produisent toujours quelques bons effets ; le vent ne les emporte pas toutes, l'une ou l'autre demeure et donnera son fruit *tempore opportuno.* Une difficulté a été aplanie, un procès prévenu, une affaire écartée. Les mandarins sont flattés de voir les missionnaires rechercher leur bienveillance, et croire à leur équité, à moins que le contraire ne soit évident. Un préjugé

favorable s'établit, on sait que la mission n'est pas contentieuse, que les rapports avec les missionnaires sont faciles et agréables. Le vice-roi du Tché-ly, le célèbre Li-hong-tchang, qui paraissait alors digne de sa grande réputation et véritable homme d'État, le disait au P. de Rabaudy dans les termes suivants, que son interlocuteur a reproduits presque textuellement :

« Il est inutile de me remercier. Je vous recommande surtout de ne pas vous mêler de procès ; d'éviter de recevoir, au nombre de vos chrétiens, des gens tarés et mal famés. Je sais que votre mission est calme, bien conduite, que vous êtes tous amis de la paix, et ennemis des affaires tumultueuses. Tant que vous continuerez à vivre ainsi, en prêchant votre doctrine que je connais et qui est bonne, je serai votre protecteur, mais je ne pourrais plus l'être, si jamais vous fomentiez des troubles. »

Sages paroles et utiles conseils, que saint Ignace, dit en concluant le P. de Rabaudy, signerait des deux mains.

Le chapitre qui se termine aura donné une idée incomplète, mais exacte cependant, de la vie du missionnaire ; plus tard, le lecteur en connaîtra mieux les tristesses et les consolations ; dès maintenant, il voit combien de vertus au milieu de ses épreuves et de leurs travaux sont nécessaires aux hommes apostoliques : l'oubli d'eux-mêmes, de leur pays, de leurs usages et, pour ainsi dire, d'un jugement qu'ont lentement formé en eux les années de l'adolescence et de la jeunesse : l'apprentissage d'une langue difficile ; tantôt la solitude avec son lourd ennui, si Dieu ne la remplissait pas, tantôt la compagnie d'un peuple bienveillant, mais curieux et indiscret ; une invincible patience que ne déconcerte ni la lenteur des résultats, ni la suite interminable d'interminables procès et des difficultés sans cesse renaissantes ; une prudence toujours en éveil ; une sagesse qui prévient les faux pas ; la seule joie d'un travail obscur, de quelques âmes rachetées. Encore l'ouvrier, la plupart du temps, ignore son œuvre, et celui qui voulait s'associer

LE VICE-ROI LI-HONG-TCHANG EN 1878.

favorable s'établit, on sait que la mission n'est pas contentieuse, que les rapports avec les missionnaires sont faciles et agréables. Le vice-roi du Tché-ly, le célèbre Li-hong-tchang, qui paraissait alors digne de sa grande réputation et véritable homme d'État, le disait au P. de Rabaudy dans les termes suivants, que son interlocuteur a reproduits presque textuellement :

« Il est inutile de me remercier. Je vous recommande surtout de ne pas vous mêler de procès ; d'éviter de recevoir, au nombre de vos chrétiens, des gens tarés et mal famés. Je sais que votre mission est calme, bien conduite, que vous êtes tous amis de la paix, et ennemis des affaires tumultueuses. Tant que vous continuerez à vivre ainsi, en prêchant votre doctrine que je connais et qui est bonne, je serai votre protecteur, mais je ne pourrais plus l'être, si jamais vous fomentiez des troubles. »

Sages paroles et utiles conseils, que saint Ignace, dit en concluant le P. de Rabaudy, signerait des deux mains.

Le chapitre qui se termine aura donné une idée incomplète, mais exacte cependant, de la vie du missionnaire : plus tard, le lecteur en connaitra mieux les tristesses et les consolations ; dès maintenant, il voit combien de vertus au milieu de ses épreuves et de leurs travaux sont nécessaires aux hommes apostoliques : l'oubli d'eux-mêmes, de leur pays, de leurs usages et, pour ainsi dire, d'un jugement qu'ont lentement formé en eux les années de l'adolescence et de la jeunesse : l'apprentissage d'une langue difficile ; tantôt la solitude avec son lourd ennui, si Dieu ne la remplissait pas, tantôt la compagnie d'un peuple bienveillant, mais curieux et indiscret ; une invincible patience que ne déconcerte ni la lenteur des résultats, ni la suite interminable d'interminables procès et des difficultés sans cesse renaissantes ; une prudence toujours en éveil ; une sagesse qui prévient les faux pas ; la seule joie d'un travail obscur, de quelques âmes rachetées. Encore l'ouvrier, la plupart du temps, ignore son œuvre, et celui qui voulait s'associer

LE VICE-ROI LI-HONG-TCHANG EN 1878

au Rédempteur ne sait pas comment il a travaillé à la rédemption.

Quelquefois cependant, cette vive allégresse est donnée au cœur du missionnaire.

En 1876, le P. Octave, fatigué et malade, retournait à son poste; ses forces défaillirent sur la route, il s'arrêta dans une petite chrétienté où il reçut les soins dévoués d'excellentes gens, et ceux d'un Père des environs, assez heureux pour passer avec lui les derniers jours et l'aider dans les instants suprêmes. Le missionnaire mourant, sachant que son heure allait sonner, dit à son compagnon:

« Mon cher Père, vous êtes arrivé depuis peu dans cette mission de Chine, écoutez les dernières paroles d'un vétéran sur le point de paraître devant Dieu..... Pendant toute votre vie, ne cessez de remercier le Seigneur d'être religieux et missionnaire. En France, avant d'entrer dans la Compagnie, j'ai été occupé au ministère paroissial. Dans les différents postes que j'ai occupés, je fus assez heureux pour faire quelque bien, et plusieurs ne comprenaient pas ma résolution de quitter ma paroisse ; ils me blâmaient de laisser le certain pour l'incertain... Eh bien, après quelques années de ministère dans cette mission, j'ai eu le bonheur d'implanter la Foi dans deux vastes préfectures, d'y baptiser plus de 2.000 adultes, d'établir des postes [1] d'où les missionnaires rayonneront dans tout le pays ; joignez-y les milliers d'enfants païens que j'ai baptisés et donnés pour protecteurs aux associés de la Sainte-Enfance, et dites-moi si beaucoup de curés en Europe, même parmi les plus fervents, ont de semblables consolations [2]. »

Et le P. Becker, écrivant sur le même départ, disait, non pour rapporter les victoires et les trophées d'un seul, mais pour exprimer les austères consolations de beaucoup : « Le P. Octave est mort

1. Plus de cinquante postes, dans un pays nouveau avaient été établis par ses soins. — *Note du R. P. Maquet.*

2. *Rapport sur la Mission*, de juillet 1876 à juillet 1877.

au milieu des chrétiens, loin de la résidence, quelques jours après l'avoir quittée. C'est un trépas ressemblant à celui que saint François-Xavier, notre patron et notre modèle, a inauguré pour les missionnaires. Le missionnaire est un élu de Dieu parmi ses frères, il a une vocation dans sa vocation. Or, toute vocation faite par Dieu en ce monde, est un appel à une plus grande abnégation, à un plus grand détachement... Quand Dieu appelle, son premier mot est toujours : « *Relinque,* » quitte. Pour nous, missionnaires, il nous faut encore plus quitter qu'on ne quitte en Europe. Il nous faut vivre et souvent mourir loin des maisons de la Compagnie. Ici, on ne peut pas compter sur les médecins, sur les remèdes, sur les délicatesses et les soins de personnes habituées à traiter les malades... C'est ce qu'enseignait déjà le P. Ricci lorsque, de son lit de mort, il exhortait son successeur dans la supériorité à être bon pour ses religieux : « Considérez, lui disait-il, que non seulement ils quittent pour toujours leurs parents, leurs amis, mais encore la Compagnie, pour ainsi dire.... Ici, ils ne trouvent qu'une solitude où ils sont comme exilés du monde entier, n'étant tout au plus que deux ou trois dans un même lieu. Vivez donc ensemble de telle sorte que l'on puisse dire avec vérité que, si dans les grands Collèges en Europe on a plus d'amis, on n'y trouve pas plus d'amitié [1]. »

La victoire n'aime pas les camps divisés, et l'union des cœurs est nécessaire en face du redoutable ennemi dont les missionnaires catholiques ont entrepris de détruire le règne, la religion, et les superstitions.

1. *Corresp. de Jersey.* Lettre du P. Becker, 1887, page 177.

Chapitre Troisième.

Religions et Superstitions.

Bouddha. — Confucius. — Lao-Tsé. — Leur admirable condescendance. — Réponses aux *Chinois peints par eux-mêmes.* — Plus de littérature que de théologie. — Cinq dons ou états particuliers — Méthodes pour provoquer l'extase. — Emprunts faits à la Religion catholique. — La Vérité sur la Religion en Chine. — Point de *Credo.* — Respect dû à Confucius. — Dangers du dénigrement comme de la louange excessive. — Traditions religieuses et chrétiennes. — Paroles de Léon XIII. — Vérités primordiales conservées. — La Chine et N.-S. J.-C. — La figure de la Croix. — Inscriptions. — Saint Thomas dans l'Extrême-Orient. — Famo dans les pagodes. — Culte de la Bienheureuse Vierge Marie, légendes, attributs. — Usages de la vie cénobitique ou monacale. — Noviciat, vêture, vœux. — Cérémonies et repas des Bonzes. — Invités à quatre pattes. — Liturgie. — Traditions mosaïques et chrétiennes. — Aveux sans pudeur de quelques bonzes. — Confucius persécuté et réhabilité. — Description d'un de ses palais. — Vie confortable des bonzes. — Effroyables mortifications d'ascètes païens. — Guérison instantanée. — Leçons et corrections à leurs dieux méchants. — Aspect repoussant des idoles. — Culte des Ancêtres. — Le Tsedam. — Généalogie remontant à plus de 2 000 ans. — Héroïsme nécessaire. — Preneurs de diables. -- Un pauvre fou qu'on veut guérir. — Un renard multicolore. — Ingénieux moyens de préservation. — Châtiment et malheur de tant de superstitions.

IMAGINEZ-VOUS un pays plat et bas, une sorte de plaine, ou plutôt de marécage, alimenté par des eaux de pluie qui n'ont pas d'écoulement, par de maigres rivières, descendues de hauteurs aujourd'hui dénudées, et qui se perdent à peu près complètement en s'infiltrant dans un sable stérile. Parfois cependant ces rivières laissent sur le sol un sédiment mêlé de calcaire et de gravier où mûrissent de pauvres moissons, toujours menacées par l'inondation ou par la sécheresse. Après la ruine, les pauvres gens reviennent sur le sol ravagé et lui demandent, par un travail ingrat, le peu de sorgho et de millet qui suffit à leur existence.

Ce disgracieux paysage donne assez exactement l'aspect de la religion, ou plutôt des vagues religions de la Chine. Elles sont au nombre de trois principales ; mais au lieu de se partager les pro-

BOUDDHA VIVANT.

vinces et les fidèles, de tracer autour d'elles une enceinte qui dira tout ensemble où elles sont et où elles ne sont pas, au lieu de se définir, elles préfèrent se mêler et se confondre. Aucune intransigeance

de doctrine, une admirable condescendance pour leurs sectateurs. Ils croient et font ce qui leur convient. Disciples de Bouddha, de Confucius, de Lao-Tsé, n'auront aucune discussion sur la vérité religieuse; un sentiment instinctif les avertit, d'une part que cette vérité n'est pas chez eux, d'autre part que les erreurs se valent. Leurs idoles, aux formes si grotesques, leurs divinités, aux lignes effacées, indécises, sont, ou doivent être, contentes des mêmes hommages.

Amis et ennemis sont d'accord pour affirmer le même fait ; et même les ennemis, lorsqu'ils voudraient édifier une thèse contradictoire.

Parmi ces derniers, malgré la bienveillance de certaines paroles et des égards pour la personne des missionnaires, nous compterons le pseudo-colonel Tcheng-ki-tong dans son livre écrit, imprimé et revu à Paris *Les Chinois peints par eux-mêmes*. Quel que soit le véritable auteur de ce livre, trop français et trop parisien pour être entièrement chinois, la pensée qui l'inspire est formellement hostile à l'œuvre de l'apostolat : Convertir les Chinois !... quelle idée déraisonnable!... mais l'empire du Milieu est le pays le plus religieux de l'univers. L'auteur dit textuellement : « Nous n'avons rien à envier à l'Occident dans ses croyances religieuses quoique nous ne nous placions pas au même point de vue [1]. » Ce pluriel toutefois est inquiétant, d'autant plus que le colonel y tient : « L'unité religieuse n'existe pas en Chine..... Mais si la Chine a plusieurs religions dominantes, je m'empresse de dire qu'elle n'en a que trois ; c'est bien peu [2]. » Puis ces religions sont en décroissance ; « Primitivement, elles constituaient le lien mystérieux qui réunit la créature au créateur, et ses symboles représentaient l'adoration et la reconnaissance.... leur premier élan fut comme ailé [3]. » Tout n'appartient pas à notre auteur dans les lignes précédentes ; il y a trace d'emprunt, nous le verrons bientôt. Il continue cependant à

1. 2. 3. Colonel Tcheng-ki-tong, *Les Chinois peints par eux-mêmes*. Paris, Calman-Lévy, onzième édition, chap. 2. *Religion et philosophie*, p. 19-27-17-18.

faire l'histoire des religions à partir du moment où elles cessent d'être : « dignes de Dieu ». — « Cet éclat diminue graduellement en même temps que le monde vieillit, et finit par ne plus jeter que de faibles lueurs à travers les ombres qui s'allongent sur le chemin de l'humanité comme au déclin d'un beau jour.... Il m'a paru que le grand jour de la lumière sereine avait déjà lui et que nous n'en recevions plus que les derniers reflets [1]. »

Tout le monde trouvera dans cet aperçu sommaire des « religions de la Chine » plus de littérature que de théologie. Ce n'est point la faute de l'avocat qui est habile, c'est le malheur de sa cause. L'écrivain cherche vainement une doctrine. Confucius et Boudha sont aussi réfractaires l'un que l'autre à un symbole. N'est-ce point d'ailleurs le privilège de la vérité catholique ?... Seule elle s'appartient, elle se connaît, elle se définit, elle a ses fidèles et ses croyants qui savent — même les enfants — ce que la religion ordonne de croire et ce qu'elle ordonne de faire.

Rien de semblable chez Confucius. « Confucius, dit son admirateur, laisse chacun libre d'adorer Dieu comme il l'entend [2]. »

Et encore : « Le culte antique sanctionné par Confucius n'admettait ni images, ni prêtres, mais seulement certaines cérémonies... qui occupent peu les esprits [3]. »

C'est très clair.

« A défaut de la grâce divine, l'homme a reçu pour s'élever dans la religion ou dans le respect de soi-même — ce point reste obscur — cinq dons ou états particuliers de ses facultés qui doivent être développés sans relâche ; ce sont : la physionomie respectueuse, la parole douce, l'ouïe fine, l'œil clairvoyant, la pensée réfléchie [4]. »

1. Colonel Tcheng-ki-tong, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, chap. 2. *Religion et philosophie*, p. 19-27-17-18.

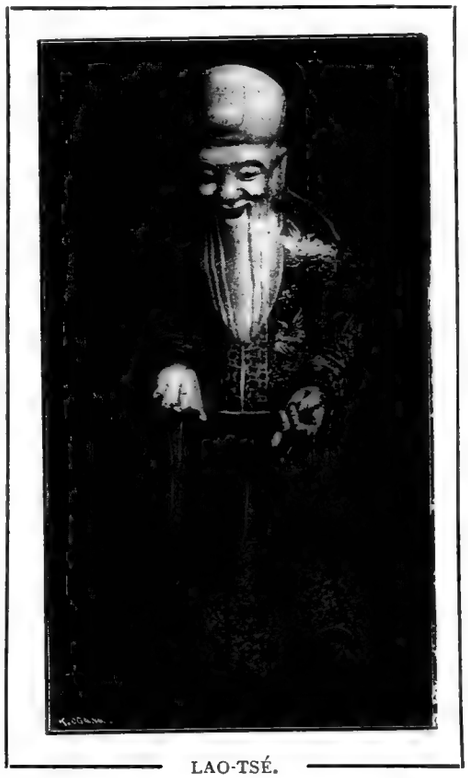
2. *Loc. cit.*, p 23.

3. Page 27.

4. Page 23.

Hélas ! les simples, les sourds, les myopes, ceux qui ont le verbe haut, ceux qui n'expriment pas, ou n'inspirent pas assez le respect, ne seront que les derniers parmi les disciples de Confucius ! Et encore leur vieillesse sera plus hostile à la religion ou à la philosophie, puisque les années dans leur déclin ne guérissent pour l'ordinaire ni de la myopie, ni de la surdité.

Je suis sourd, les ans en sont la cause,



LAO-TSÉ.

dit, avec l'expérience universelle, le chat-ermite de La Fontaine.

En fait de doctrine, Boudha n'est pas plus riche que son collègue.

« Suivant cette doctrine, — celle de Boudha, — dans laquelle on trouve d'admirables points de vue, le monde matériel est une illusion. L'homme doit tendre à s'isoler au milieu de la nature, à s'immobiliser. Le but de cette vie idéale est d'amener l'extase [1]. »

Laissons la religion de Lao-Tsé. L'auteur ne lui accorde qu'un regard de pitié et une ligne méprisante : « Elle n'est plus pratiquée que dans la basse-classe et admet la métempsycose [2]. »

Est-ce assez de religion ou de religions en Chine pour constituer

1. Colonel Tcheng-ki-tong, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, p. 27.
2. Page 27.

« l'un des plus splendides hommages rendus par l'homme à son créateur [1] ? »

Les Chinois peints par eux-mêmes eurent du moins un mérite involontaire. Ils attirèrent l'attention du R. P. Colombel. L'éminent religieux, armé de toutes les ressources de la théologie et de l'expérience, examine avec un esprit ferme et judicieux les observations de M. Tcheng-ki-tong et les réduit à leur juste valeur. Par la même occasion, il éclaire d'une fidèle et vive lumière la question si souvent obscure des religions en Chine ; les paragraphes suivants exposeront sa pensée sur les points principaux [2].

EMPRUNTS FAITS A LA RELIGION CATHOLIQUE.

Le défaut général des auteurs qui parlent de la religion en Chine, est d'y voir des beautés qui n'y sont pas, mais qu'ils nous empruntent. M. Tcheng-ki-tong nous emprunte lorsqu'il dit des trois religions qui se partagent l'Empire du Milieu, qu'elles constituent le lien mystérieux qui réunit la créature au créateur et que leurs symboles expriment l'adoration et la reconnaissance... Créateur, créature, adoration, reconnaissance appartiennent à la langue chrétienne, mais non pas à la langue païenne. Lorsque nos infidèles prient, c'est qu'ils craignent le mal que de méchants esprits peuvent leur faire ; ou bien ils importunent le génie des richesses quel qu'il soit, avec toute l'ardeur d'une insatiable cupidité. Une prière de ce genre, n'importe quel idolâtre du continent noir la dira en adorant un Européen, s'il espère obtenir un fusil. L'auteur n'a trouvé que chez nous des phrases qui parlent de la sympathie « de l'âme humaine pour l'Être universel », ou de l'homme arrêté dans ses élans vers Dieu « par ses chutes et le souvenir de sa nature impar-

1. Colonel Tcheng-ki-tong, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, p. 27.
2. *Lettres de Jersey*, Cinq lettres au R. P. Provincial, décembre 1887.

Hélas ! les simples, les sourds, les myopes, ceux qui ont le verbe haut, ceux qui n'expriment pas, ou n'inspirent pas assez le respect, ne seront que les derniers parmi les disciples de Confucius ! Et encore leur vieillesse sera plus hostile à la religion ou à la philosophie, puisque les années dans leur déclin ne guérissent pour l'ordinaire ni de la myopie, ni de la surdité.

Je suis sourd, les ans en sont la cause.

LAO-TSÉ.

dit, avec l'expérience universelle, le chat-ermite de La Fontaine.

En fait de doctrine, Boudha n'est pas plus riche que son collègue.

« Suivant cette doctrine, — celle de Boudha, — dans laquelle on trouve d'admirables points de vue, le monde matériel est une illusion. L'homme doit tendre à s'isoler au milieu de la nature, à s'immobiliser. Le but de cette vie idéale est d'amener l'extase [1]. »

Laissons la religion de Lao-Tsé. L'auteur ne lui accorde qu'un regard de pitié et une ligne méprisante : « Elle n'est plus pratiquée que dans la basse-classe et admet la métempsycose [2]. »

Est-ce assez de religion ou de religions en Chine pour constituer

1. Colonel Tcheng ki-tong, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, p. 27.
2. Page 27.

« l'un des plus splendides hommages rendus par l'homme à son créateur [1] ? »

Les Chinois peints par eux-mêmes eurent du moins un mérite involontaire. Ils attirèrent l'attention du R. P. Colombel. L'éminent religieux, armé de toutes les ressources de la théologie et de l'expérience, examine avec un esprit ferme et judicieux les observations de M. Tcheng-ki-tong et les réduit à leur juste valeur. Par la même occasion, il éclaire d'une fidèle et vive lumière la question si souvent obscure des religions en Chine ; les paragraphes suivants exposeront sa pensée sur les points principaux [2].

EMPRUNTS FAITS A LA RELIGION CATHOLIQUE.

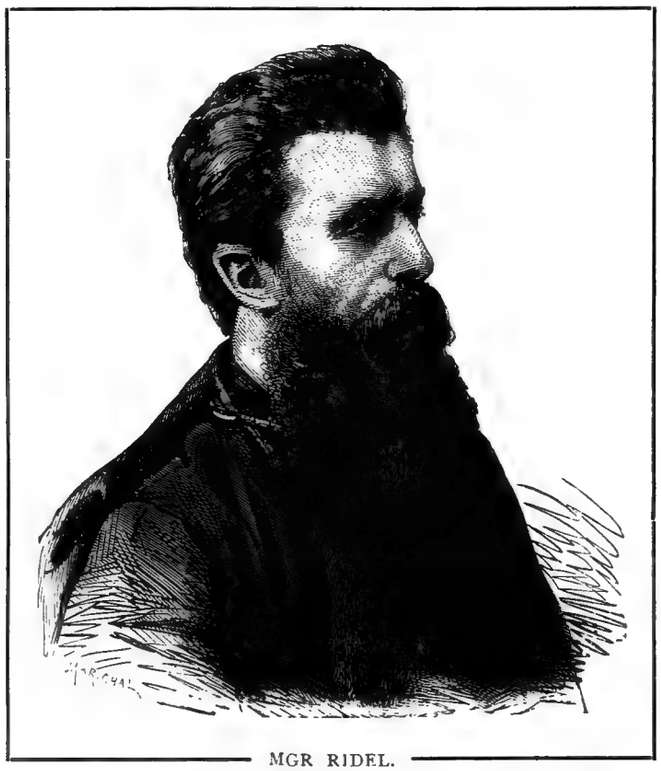
Le défaut général des auteurs qui parlent de la religion en Chine, est d'y voir des beautés qui n'y sont pas, mais qu'ils nous empruntent. M. Tcheng-ki-tong nous emprunte lorsqu'il dit des trois religions qui se partagent l'Empire du Milieu, qu'elles constituent le lien mystérieux qui réunit la créature au créateur et que leurs symboles expriment l'adoration et la reconnaissance... Créateur, créature, adoration, reconnaissance appartiennent à la langue chrétienne, mais non pas à la langue païenne. Lorsque nos infidèles prient, c'est qu'ils craignent le mal que de méchants esprits peuvent leur faire ; ou bien ils importunent le génie des richesses quel qu'il soit, avec toute l'ardeur d'une insatiable cupidité. Une prière de ce genre, n'importe quel idolâtre du continent noir la dira en adorant un Européen, s'il espère obtenir un fusil. L'auteur n'a trouvé que chez nous des phrases qui parlent de la sympathie « de l'âme humaine pour l'Être universel », ou de l'homme arrêté dans ses élans vers Dieu « par ses chutes et le souvenir de sa nature impar-

1. Colonel Tcheng-ki-tong, *Les Chinois peints par eux-mêmes*, p. 27.
2. *Lettres de Jersey*, Cinq lettres au R. P. Provincial, décembre 1887.

faite. » Je veux bien que ces paroles ne rendent pas un son nettement catholique ; mais un païen ne pourra jamais en découvrir le sens. — Un païen ne songera jamais non plus « qu'il doit se parer de toutes les splendeurs de la vertu pour communiquer avec l'être divin. »

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN CHINE.

« Le Bouddhisme, le Taoisme, le Confucianisme, c'est-à-dire un



MGR RIDEL.

mélange sans nom, sans dogmes certains, sans principes avouables, voilà toute la religion de la Chine. »

Un Chinois n'est pas confucianiste, boudhiste ou taoiste comme un Français est catholique, protestant ou israélite. Suivant les occasions, le Chinois se prosterne devant le monstrueux Bouddha, l'idole taoiste ou les tablettes de Confucius. Le lettré qui, dans son école, vénère Confucius, ira dans le temple de Bouddha faire sceller un

collier d'argent au cou de son fils, puis il demandera, le même jour peut-être, aux prêtres de Fo d'enterrer sa mère. Lorsqu'un infidèle se convertit, jamais il ne peut dire à quelle religion il appartenait jusque-là. Pour se tirer d'embarras, les lettrés disent qu'ils sont confucianistes, et les gens du peuple, qu'ils suivent la religion des ancêtres. Mais ce sont propos trop commodes et trop vagues. Cette doctrine de Confucius n'a point de corps ; où est-elle exprimée ?... Où a-t-elle son credo ?... A ces questions, les plus habiles disciples ne font aucune réponse plausible. Poussés dans leurs derniers retranchements, ils disent, comme notre auteur, qu'il y a cinq principes généraux. Ce sont : la fidélité au souverain, le respect envers les parents, l'union entre les époux, l'accord entre les frères, la constance dans les amitiés. La distance est grande entre ces préceptes de morale, et les vérités, ou les dogmes générateurs de la religion !...

DU RESPECT DU A CONFUCIUS.

A côté des remarques précédentes, le P. Colombel insiste sur l'estime que, cependant, les Chinois accordent à leur grand philosophe. L'attaquer inutilement, et plus encore injustement, ce serait susciter contre la conversion des païens, surtout celle des lettrés, un obstacle que beaucoup ne surmonteraient pas. Mgr Ridel, le vaillant évêque coréen, le disait à ses missionnaires : « Les Coréens honorent, louent, admirent Confucius, autant que les Chinois ; entrer directement en discussion avec eux sur le philosophe ou sur ses écrits, ne servirait qu'à les irriter. Plusieurs fois cependant, je leur ai fait voir que la doctrine de Confucius n'est pas complète ; mais avec beaucoup de précautions [1]. »

D'ailleurs, si le Sage de l'Orient revenait en Chine, il n'aurait pas à se plaindre de nos missionnaires. Peut-être même a-t-il reçu de leur part des éloges ou une gloire imméritée.

1. *Missions catholiques*. N° du 7 mars 1879.

Les anciens Jésuites en particulier se gardèrent bien d'exciter la susceptibilité des Chinois si ombrageux sur ce point. M. de la Vernède, de la Société des sciences politiques, écrit dans l'*Annuaire* de 1875-1876.

CONFUCIUS TENANT LA TABLETTE.

« La puissante et intelligente Société de Jésus avait bien compris tout le parti qu'on pouvait tirer (de la Chine) ; aussi envoyait-elle (dans ce pays) des personnages très distingués qui saisirent de suite qu'il fallait pour se concilier les sympathies, s'identifier avec

les idées des Chinois, se dépouiller complètement du caractère européen avant de parler de dogme et de mystère à ce grand peuple qui n'y aurait rien compris. En 1579 nous voyons d'illustres Italiens parcourir la Chine enseignant l'astronomie, la physique, les arts et la religion.

« Accueillis avec empressement par l'empereur, pensionnés sur le trésor, ils captivèrent toutes les classes de la société par leurs manières irrésistibles. Ils n'avaient qu'à parler pour convaincre. C'est qu'ils ne dénigraient pas, comme on le fait à présent, le culte admirable des ancêtres. Ils respectaient Confucius et ils se gardaient bien d'offenser les antiques convictions sur lesquelles repose l'édifice politique de l'empire. »

De nos jours, une louange excessive amènerait un péril pour la vérité religieuse. Voici pourquoi : Tout auteur — c'est un fait général — perd ou gagne à être traduit. Généralement il perd, plus rarement il gagne, jamais il ne reste absolument le même ; son traducteur, tout en ne le voulant pas, lui a donné du sien, et plus encore s'il a demandé à l'auteur un argument en faveur d'une thèse ou d'une œuvre. Telle était bien la situation des Pères de la Compagnie vis-à-vis de Confucius. Dans ce philosophe d'un si grand prestige, ils cherchaient un allié pour accréditer leur doctrine. Entre alliés, comme entre amis, on se fait des concessions, on se prête ou l'on s'emprunte volontiers.

Le Père Colombel a fait cette même remarque ; c'est pourquoi il écrit :

« ...Je voudrais que les chrétiens d'Europe fussent bien prévenus contre les erreurs qui se propagent à ce sujet. L'enseignement de Confucius, dans son texte chinois, n'offre ni la beauté, ni la clarté que lui prêtent toutes les traductions. Prenez la meilleure que nous ayons, celle du P. Zottoli. Ce traducteur, théologien éminent et guidé par la lumière de la foi dans ce dédale, a donné aux paroles de Confucius un sens raisonnable. Mais tel passage qu'il a

rendu par une phrase parfaitement orthodoxe est expliqué par le commentateur officiel, et enseigné dans toutes les écoles avec un sens matérialiste ou panthéiste. »

TRADITIONS RELIGIEUSES ET CHRÉTIENNES.

En 1878 Léon XIII écrivait à M. Bonnetty et à M. Perny, des Missions Étrangères, qui lui présentaient un livre intitulé : « *Vestiges des dogmes chrétiens tirés des anciens livres chinois* » : « Nous vous félicitons, chers Fils, de ce que, vous aidant des savantes recherches faites au siècle dernier par l'un des Pères de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans ces régions, et étudiant avec une attention nouvelle les livres sacrés des Chinois et ceux de leurs anciens sages, vous en avez tiré des vestiges clairs des traditions et des dogmes de notre sainte religion ; vestiges qui prouvent qu'elle a été depuis longtemps annoncée dans ces contrées, et que, par son antiquité même, elle précède de beaucoup les écrits des sages dont les Chinois tirent la règle et l'enseignement de leur religion. »

Notre auteur fait écho à cette parole du Vatican lorsqu'il écrit : « Il m'a paru que le grand jour de la lumière sereine avait déjà lui, et que nous n'en recevions plus que les derniers et pâles reflets. »

Oui, une première lueur de la vraie religion a éclairé les antiques croyances de la Chine. Un lettré a récemment composé un livre avec les documents trouvés dans les pagodes sur les plus anciennes divinités. Rien, dit-il, n'est de moi dans ce travail, qu'un peu de toilette donnée à chaque article. Une telle compilation ne présente le plus souvent qu'une suite de fables ridicules et de flagrantes contradictions ; néanmoins les vérités primordiales y sont incontestablement reconnaissables. On y retrouve les sept grands commencements, ou l'œuvre des premiers jours, la création du premier homme par un être suprême, l'unité du premier couple. La ceinture de feuillage et bien d'autres détails rappellent les débuts de la

Genèse. Qui oserait affirmer que bien des notions de la religion naturelle ne se sont pas conservées en Chine... et cela suffirait pour expliquer ces rayons de lumière qui percent la nuit des antiquités religieuses.

LA CHINE ET NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

La bonne nouvelle de l'Évangile n'a pas toujours été ignorée de la Chine. Telle est l'opinion soutenue, avec preuves à l'appui, par le R. P. Prémare, missionnaire Jésuite au XVIIIe siècle. Il écrivait en 1724 à l'un de ses Frères d'Europe [1] :

« La religion de la croix, dont il reste encore des traces [2] ; la tradition ancienne que cette figure ✠ a la vertu d'empêcher les maléfices, les paroles formelles de la liturgie du Malabar, tout cela ne mérite-t-il aucune attention ?... J'ajoute que le fameux Kouang-yun-tchang qui vivait au commencement du deuxième siècle, connaissait certainement Jésus-Christ, comme en font foi les monuments écrits de sa main et gravés ensuite sur des pierres. Il est impossible de les expliquer si on n'est pas chrétien. Kouang-yun-tchang y parle de la naissance du Sauveur dans une grotte exposée à tous les vents, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension et des vestiges de ses pieds sacrés : mystères qui sont autant d'énigmes pour les infidèles. Que, si longtemps après sa mort, ce grand homme a été érigé en idole, cette erreur populaire ne prouve rien contre sa doctrine.

Le P. Prémare relève ensuite une inscription trouvée dans le Chen-si et il en donne cette traduction :

Alors notre unité trine sépara une personne,
Afin qu'elle fût l'adorable Messie,
Et que, cachant sa majesté,
Elle naquît semblable aux hommes.

1. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. XXXIII, p. 19-20.

2. Telle ou telle preuve sur laquelle le P. Prémare appuie son opinion n'est pas irréfutable.

Les paroles qui suivent dans le même texte parlent d'une grande clarté, d'un tribut ou de présents offerts, événements que vingt-quatre saints de l'ancienne loi avaient prédits. Enfin l'inscription continue par un court abrégé de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa descente aux enfers, et de la crainte dont le démon fut saisi.

SAINT THOMAS DANS L'EXTRÊME ORIENT.

L'Évangile a donc été connu en Chine. Une tradition veut qu'il y fut apporté par l'un des douze apôtres : saint Thomas. Cette opinion paraît plausible à plusieurs missionnaires, sans d'ailleurs s'élever à une certitude historique. Écoutons le récit sur lequel s'appuie cette présomption et les preuves qui semblent l'autoriser.

Un livre élémentaire, placé dans les écoles entre les mains des enfants, rapporte qu'un saint est venu de l'Occident pour apporter le salut. Il s'appelait Famo [1] et fut désigné, à la prière des saints, pour annoncer la vérité à l'Orient. D'abord il s'arrête dans les Indes où il convertit un roi avec tout son peuple ; il en sortit, monté sur un grand navire, que le roi converti avait pourvu de toutes les choses nécessaires. Ce navire sombra dans une tempête, et Famo se fit un radeau de bambous que Dieu conduisit aux rives de la Chine. L'empereur refusa d'écouter sa doctrine, et Famo, laissant ses chaussures, abandonna le pays.

Ce dernier détail a son importance. Il est permis d'y voir une allusion à la parole du Maître que S. Marc a consignée au chapitre VIe de son Évangile : « Si quelques-uns refusent de vous recevoir ou de vous entendre, sortez, et, en témoignage contre eux, secouez la poussière de vos pieds. »

Le souvenir de Famo ne s'effaça pas avec son départ. Suivant l'usage, assez général en Chine à l'égard des hommes fameux, il entra dans la légende, et les païens le croyant supérieur à la race

1. Certaines pagodes présentent la même statue à leurs visiteurs, sous le nom de Tud-mao-Eao-Tsou, (Cod.) le vénérable patriarche Thomas (?). (R. P. Maquet.)

humaine, en firent un de leurs dieux — singulier honneur que, dans la suite des siècles, partagerait avec lui, dans telle ou telle pagode, S. François-Xavier ! Toutefois, dans ce triste Olympe, Famo ou Thomas ne ressemble pas à ses grotesques voisins. Il n'a rien du poussah ; on reconnaît le type juif au nez recourbé et à la barbe pointue.

On invoque, il est vrai, contre la vérité de ces récits la date assignée par certains auteurs à l'apostolat de S. Thomas. Ce serait entre le second et le troisième siècle, plus tard peut-être et sous des empereurs dont le nom ne se retrouve plus. Ailleurs, un argument semblable serait invincible ; « mais en Chine, quiconque a lu quelques livres sur les antiquités, conviendra qu'une erreur de quelques siècles n'est pas faite pour intimider [1]. »

Que ce soit par S. Thomas ou ce que soit par un autre, l'Évangile a été certainement annoncé à la Chine, et ainsi que toute la terre, elle a entendu sonner les trompettes apostoliques. Comme autant de preuves qu'ils invoquent à l'appui de leur opinion, nos missionnaires ont retrouvé sous la surcharge d'ornements grossiers, d'appliques qui les rendent méconnaissables : le culte de la Bienheureuse Vierge Marie ; les usages de la vie cénobitique ou monacale; les prières de la liturgie catholique ou biblique.

DU CULTE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

La piété des enfants de l'Église tient comme un fait d'expérience, comme une règle de la conversion, que les deux inséparables de l'Évangile : Jésus et sa divine Mère vont toujours de compagnie à la conquête des âmes, comme dans l'œuvre de notre rédemption. Cette loi de l'apostolat ne fléchit sous aucune exception connue, en tout cas cette exception ne se rencontre pas en Chine. Le peuple y vénère une *déesse sous le nom de Sainte Mère.* Plusieurs de ses statues portent une croix, signe qui n'est nullement inconnu des

1. Père Colombel.

païens. « Lorsque l'on expliqua, écrit le R. P. d'Entrecolles, à une bonne vieille catéchumène l'auguste signe de la croix et combien il est redoutable aux démons, elle fit une remarque que je ne dois

LA DÉESSE SAINTE-MÈRE.

pas omettre. N'avez-vous pas fait réflexion, dit-elle, qu'aux réjouissances du cinquième jour de la cinquième lune, nous faisons, aux petits enfants que l'on mène dehors, une croix avec du

vermillon, au milieu du front, afin de les préserver du malin esprit [1] ? »

La tradition rapporte ainsi l'histoire de la Sainte-Mère :

A sa naissance, un parfum précieux embauma la demeure de ses parents ; elle fit à neuf ans le vœu de virginité et se retira dans le temple où elle s'occupait à servir Dieu, aidée d'un millier d'anges. L'empereur son père la fit mettre à mort ; mais son trépas fut signalé par la délivrance des âmes qui souffraient dans le Purgatoire.

Ces quelques traits d'une histoire qui, dans son ensemble, convient si parfaitement à la bienheureuse Vierge Marie, sont délayés dans dix pages fabuleuses ; mais pourquoi les yeux chrétiens, mieux ouverts que ceux des infidèles, ne reconnaîtraient-ils pas la vérité à sa pure lumière ?

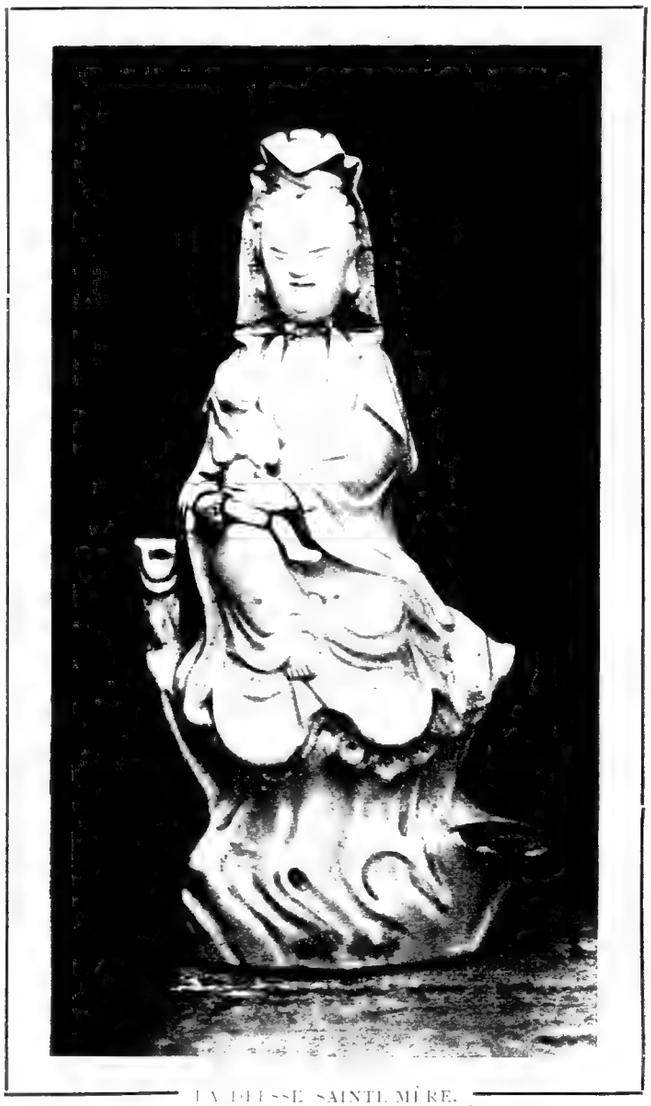
La Sainte-Mère est souvent représentée avec un grand nombre de bras. Ce n'est point là une fantaisie du peintre ou du sculpteur, capable de déconcerter la piété, au contraire. Chacune des mains virginales et maternelles est occupée à soutenir l'un des attributs que l'Église et la dévotion des fidèles reconnaissent comme ceux de la puissante Marie. Souvent les Pères missionnaires se sont étonnés et se sont réjouis de saluer la Reine du ciel par des invocations bien connues, qu'ils retrouvaient en Chine traduites en images : *Pulchra ut luna. — Fœderis arca. — Janua cœli. — Turris Davidica. — Domus aurea.*

USAGES DE LA VIE CÉNOBITIQUE OU MONACALE.

La vie monacale, en émigrant vers l'Orient, privée de sa sève et de son soutien, n'a produit, cela va sans dire, aucune des vertus qui la rendent si glorieuse dans l'Église. La plupart des bonzes ne sont que des scélérats, et les noms d'hypocrites et de fripons paraissent les plus doux qu'ils méritent, à part quelques exceptions. Il ne s'agit donc que d'une ressemblance extérieure ; mais, sur

1. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. XXIX, p. 38.

païens. « Lorsque l'on expliqua, écrit le R. P. d'Entrecolles, à une bonne vieille catéchumène l'auguste signe de la croix et combien il est redoutable aux démons, elle fit une remarque que je ne dois



LA DIVINE SAINTE MÈRE.

pas omettre. N'avez-vous pas fait réflexion, dit-elle, qu'aux réjouissances du cinquième jour de la cinquième lune, nous faisons, aux petits enfants que l'on mène dehors, une croix avec du

vermillon, au milieu du front, afin de les préserver du malin esprit [1] ? »

La tradition rapporte ainsi l'histoire de la Sainte-Mère :

A sa naissance, un parfum précieux embauma la demeure de ses parents ; elle fit à neuf ans le vœu de virginité et se retira dans le temple où elle s'occupait à servir Dieu, aidée d'un millier d'anges. L'empereur son père la fit mettre à mort ; mais son trépas fut signalé par la délivrance des âmes qui souffraient dans le Purgatoire.

Ces quelques traits d'une histoire qui, dans son ensemble, convient si parfaitement à la bienheureuse Vierge Marie, sont délayés dans dix pages fabuleuses ; mais pourquoi les yeux chrétiens, mieux ouverts que ceux des infidèles, ne reconnaîtraient-ils pas la vérité à sa pure lumière ?

La Sainte-Mère est souvent représentée avec un grand nombre de bras. Ce n'est point là une fantaisie du peintre ou du sculpteur, capable de déconcerter la piété, au contraire. Chacune des mains virginales et maternelles est occupée à soutenir l'un des attributs que l'Église et la dévotion des fidèles reconnaissent comme ceux de la puissante Marie. Souvent les Pères missionnaires se sont étonnés et se sont réjouis de saluer la Reine du ciel par des invocations bien connues, qu'ils retrouvaient en Chine traduites en images : *Pulchra ut luna. — Fœderis arca. — Janua cœli. — Turris Davidica. — Domus aurea.*

USAGES DE LA VIE CÉNOBITIQUE OU MONACALE.

La vie monacale, en émigrant vers l'Orient, privée de sa sève et de son soutien, n'a produit, cela va sans dire, aucune des vertus qui la rendent si glorieuse dans l'Église. La plupart des bonzes ne sont que des scélérats, et les noms d'hypocrites et de fripons paraissent les plus doux qu'ils méritent, à part quelques exceptions. Il ne s'agit donc que d'une ressemblance extérieure ; mais, sur

1. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. XXIX, p. 38.

plusieurs points, cette ressemblance est frappante, et parfois, pendant quelques instants, tel ou tel voyageur s'est cru transporté dans un monastère catholique.

Les jeunes bonzes font un *Noviciat*, et il est extrêmement dur. Le P. Laureati [1] en décrit les épreuves ou les expériments, comme disent les novices dans les ordres religieux.

MARABOUTS CHINOIS.

Le postulant, vêtu d'une robe déchirée, va de porte en porte chanter les louanges des idoles auxquelles il a dessein de se consacrer. La populace se moque de lui et souvent ajoute les coups aux

1. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. XXVIII, p. 274.

sarcasmes. Lui a ordre de ne pas se défendre et même de ne pas lever les yeux. — Il ne peut manger aucune chose qui ait eu vie, ni même dormir sans être réveillé brutalement par un compagnon qui ne lui laisse aucun repos.

Après une année passée dans ces tourments, il est admis à faire

BONZES.

profession. Le jour de la *Vêture*, les bonzes du voisinage s'assemblent. Prosternés aux pieds de l'idole, un chapelet au cou, ils récitent des prières, comme s'ils psalmodiaient ; ils jouent de plusieurs clochettes pour accompagner leur chant ou leur récitation. Le nouveau profès, prosterné au seuil du temple, la face contre

terre, attend que l'office soit terminé pour être recouvert d'une robe semblable par la forme, sinon par la couleur, à celles de nos moines. La fin de la cérémonie est moins édifiante. Le nouveau religieux, dit le P. Laureati, « régale ensuite tous les bonzes, et l'ivresse qui succède à ce repas », sert de clôture à la fête.

Le P. Rossi donnait d'autres détails sur l'émission de certains vœux qui, d'ailleurs, ne seraient point particuliers aux bonzeries ; ils sont tellement odieux et témoignent d'une si complète dépravation, qu'on refuse de croire à une pratique générale. On s'engage, par le vœu de pauvreté, à dépenser chaque jour tout l'argent qu'on aura reçu ; — par le vœu de chasteté, à détruire tous ses enfants ; — par le vœu d'obéissance, à faire les volontés du démon.

Laissons, pour le moment, au prince des ténèbres, ces mystères d'iniquité. — Les bonzes permettent assez volontiers aux profanes, et parfois même aux missionnaires, de visiter leurs maisons, sauf certaines retraites, et d'assister à quelques-uns de leurs exercices. Ce sont ceux d'une communauté. On y retrouve la prière du matin et du soir, le supérieur, les officiers du monastère, le chœur, l'encens, les cierges, la chape, la crosse de l'abbé, le chapelet, la tonsure, le jeûne, le *Benedicite* et les grâces [1]. »

Un de nos Pères, admis au réfectoire en qualité de visiteur, entendit le *Benedicite*, mais sans y mêler sa voix. Il ne comprenait pas la prière, et il ne savait pas, ou il savait trop ! à qui elle s'adressait.

Un bonze donna le signal du dîner en frappant avec un maillet sur un tronc d'arbre grossièrement taillé et représentant vaguement la forme d'un poisson. Les bonzes descendirent à ce signal revêtus d'un manteau de cérémonie de couleur jaune-sale. Le supérieur présidait, assis sur une petite estrade. Il commença la prière que les bonzes disaient avec lui, les mains jointes sur la poitrine et la tête légèrement inclinée. En même temps on frappait d'un marteau

1. Cinq lettres au R. P. Provincial. *Corresp. de Jersey*, loc. cit.

une sorte de timbre qui accompagnait cette prière nasillarde. Après le *Benedicite*, et avant le repas, un bonze prit sur un bâtonnet un peu de riz qu'il déposa sur une pierre ronde placée à l'entrée du réfectoire. Ce n'est point la part du pauvre, mais celle du démon. Le menu, du moins devant les étrangers, n'avait rien de somptueux : Un bol de riz, un bol de choux [1].

Chez le démon et dans « ses monastères » on rencontre le mal et le grotesque. Il est une bonzerie où, à l'heure du repas, certains convives qu'on serait très surpris de voir reçus honorablement ailleurs, se présentent en toute confiance. Leur dépense est payée par l'empereur et leur nourriture enfermée dans cinq vases aux formes opulentes capables de contenir chacun de deux à trois mille livres de riz, Ce sont : des rats... animaux sacrés, gros, gras, superbes, jouissant insolemment de leur liberté et de leur bien-être et ne songeant pas le moins du monde à quitter la bonzerie, malgré le déplorable exemple que leur donnent quelques bonzes [2]. Il est vrai que les prescriptions canoniques ne les concernent pas.

LITURGIE.

Les officiers, les acolytes ne manquent pas aux offices célébrés en l'honneur des idoles. A voir les salutations, les génuflexions, les prostrations, les processions ; à entendre les avertissements du héraut ou de l'officiant, tantôt au peuple, tantôt aux prêtres ; à suivre les prières, les bénédictions données à l'encens, au sel, plusieurs se croiraient revenus dans un cloître du moyen âge et y prennent leur part d'un office cartusien ou bénédictin.

Un ancien missionnaire observait d'ailleurs avec raison qu'il ne serait pas toujours juste de conclure d'une similitude à un plagiat. On peut se ressembler sans s'imiter. Le sens religieux est inné chez

1. Lettre du P. Labourez, 30 décembre 1885, *Corresp. de Jersey*.

2. Le P. Royer et le P. Rossi, cités par le P. Pfister dans la *Corresp. de Jersey*, nov. 1882, pp. 273-274.

tous les hommes et chez tous les peuples, il a pu et il a dû s'exprimer par les mêmes signes.

D'autres remonteraient plus loin que l'antiquité chrétienne et ils trouveraient dans les rites chinois des emprunts à la législation de Moïse et aux sacrifices offerts par les patriarches. De fait, l'Église, la Synagogue, les traditions primitives ont inspiré des oblations, des supplications semblables à celles-ci.

Après avoir examiné l'état des victimes, la veille du sacrifice, le jour venu, le grand sacrificateur, son coadjuteur, ses assistants se rangent sur le signal donné par le maître des cérémonies. Les prières commencent après les neuf prostrations ; elles sont fréquemment interrompues par les prescriptions de la liturgie: *Fléchissez le genou.* — *Levez-vous.* On chante diverses antiennes : Voici la paix, la paix apparaît... accomplissons le premier sacrifice. Le Maître des cérémonies règle l'ordre des oblations. On offre, entre plusieurs dons : le vin et le calice, la soie, le sorgho, le riz, le millet... [1] N'est-ce point l'usage biblique rappelé par Racine :

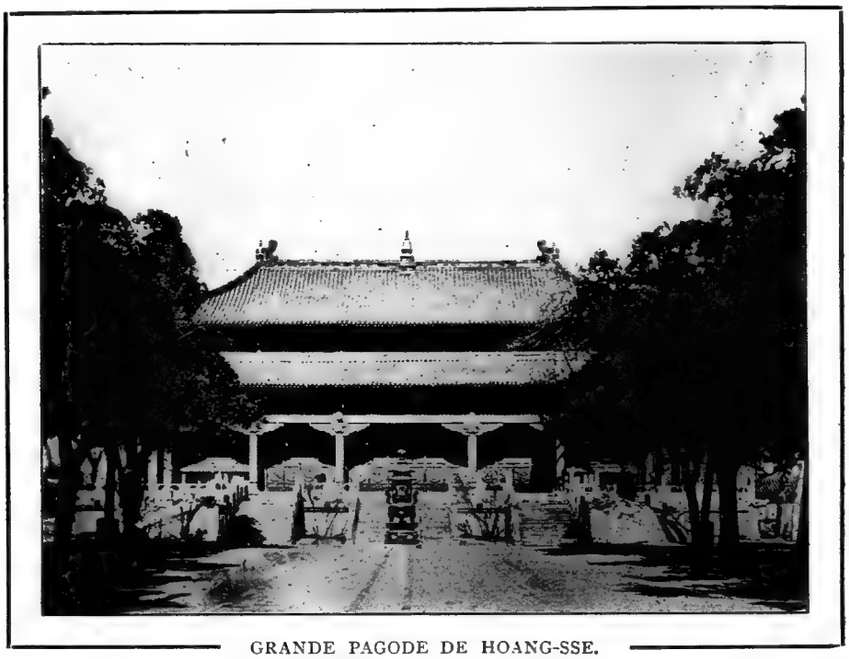
> Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
> De leurs champs dans leurs mains *portaient* les nouveaux fruits.

Les animaux sont aussi présentés : le porc, la chèvre, le bœuf... Hélas ! les bonzes ne savent pas ce sang inutile ou plutôt, ils trouvent singulièrement utile un sacrifice qui les enrichit et les approvisionne à peu de frais.

Le P. Ravary, après avoir étudié des documents semblables remontant à la plus haute antiquité, juge raisonnable d'admettre [2] « une connexion intime entre les livres religieux de la Chine et nos livres sacrés. En plusieurs passages, on se reporte naturellement aux prescriptions inspirées par les législateurs de l'ancienne loi au peuple de Dieu ».

1. *Mêmes lettres.*
2. *Corresp. de Laval*, sept. 1876. Lettre du P. Ravary, p. 113.

Les chrétiens, les missionnaires établiront peut-être un jour les origines ecclésiastiques et bibliques de ces prières ou de ces sacrifices ; les bonzes, jamais ! ils sont trop orgueilleux pour admettre même l'idée d'un emprunt à une religion étrangère, à une religion de l'Occident ; ils sont trop ignorants du reste, pour en avoir même le soupçon. Toute lumière de la doctrine semble éteinte dan s ces intelligences asservies à quelques pratiques cultuelles qui ne sont pas l'expression d'une vérité religieuse ou d'un dogme. Quel singu-



GRANDE PAGODE DE HOANG-SSE.

lier contraste ! dans un pays où la superstition pullule, dans un pays de pagodes, où chaque famille a ses dieux ou ses esprits, ses images saintes et ses idoles, on ne trouve pas ombre d'une règle imposée à la croyance publique. D'ailleurs qu'importe aux bonzes ? Ce n'est pas la foi qui les nourrit, c'est la crédulité publique et ils en conviennent parfois avec sincérité, mais sans pudeur. Le P. Durandière raconte que [1], trouvant un jour une idole parée de superbes

1. *Corresp. de Laval*, sep. 1876. Lettre du P. Ravary, p. 113.

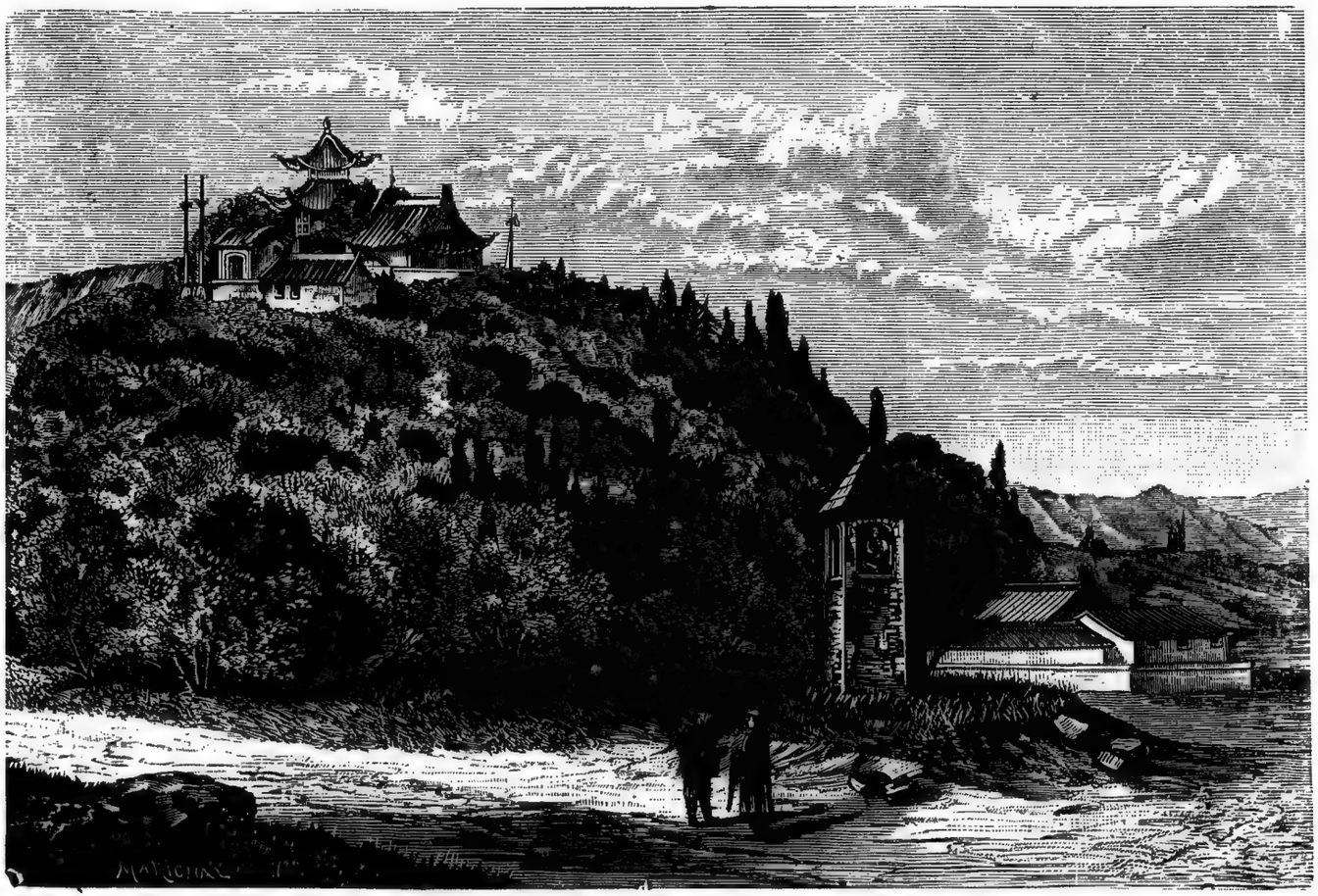
habits et entourée de dévots très attentifs à leurs oblations, il s'informa près du supérieur des bonzes du sens de ces prières et de la divinité que représentait l'idole. Le supérieur répondit qu'à la vérité il n'en savait rien, mais que la chose était de nulle importance; il ne considérait dans la religion que le profit qu'il en retirait. Quelques bonzes présents à cet édifiant entretien approuvèrent fort par leurs rires la réponse de leur père abbé [1].

Tous ne prennent point si facilement leur parti de cette incrédulité et ne trouvent pas que le scepticisme ou le doute soit un oreiller commode pour dormir.

Le P. Petitfils [2], passant près d'une pagode, fut invité par un bonze à la visiter. La conversation s'engagea polie et sincère. Croyez-vous, demanda le missionnaire, à la puissance de vos divinités? — Le bonze répondit: Depuis vingt ans je suis au service de ces idoles: pendant dix-sept ans, j'ai eu foi en leur pouvoir; depuis trois ans j'ai cessé d'y croire. Je vaux mieux que ces idoles; elles ne sont que terre et bois, moi j'ai une âme. Je n'ai pas eu de doute aussi longtemps qu'elles ont été solides; mais aujourd'hui qu'elles menacent ruine et que leur restauration nous coûtera bien des sapèques, j'ai perdu toute ma confiance. Comment puis-je adorer le bois et la pierre?... moi j'ai une âme, répétait-il. Mais ces dernières paroles, il les disait à voix basse et en jetant un œil inquiet sur un vieux bonze qui, d'un air défiant, surveillait la conversation.

Plusieurs ressemblent à cet infortuné; ils ont assez d'intelligence pour reconnaître l'erreur; ils n'ont pas assez de courage pour confesser la vérité. Si nous les suivons encore dans leurs bonzeries, leurs pagodes, en face de leurs idoles, au milieu de leurs jongleries et de leurs superstitions, ce ne sera plus dans l'espoir d'y trouver un enseignement sur Dieu ou sur l'âme, sur le ciel ou sur l'éternité; ce

1. Lettre du P. Labourey, *loc. cit.*
2. *Corresp. de Laval*, Lettre. du P. Petitfils, avril 1890, p. 2.



PAGODE CHINOISE.

sera pour connaître mieux le malheur d'un peuple assis et plutôt couché dans la mort. Quel autre profit pouvons-nous espérer parmi ces ruines de religion et ces monuments d'erreur et de mensonge ?...

Les temples les plus nombreux sont érigés en l'honneur de Confucius. Des édits impériaux ordonnent que toute préfecture et toute sous-préfecture aura le sien. Mais il serait bien difficile de décider si, au regard des Chinois, le fondateur de la religion des lettrés est un dieu ou s'il n'est qu'un homme.

C'est un dieu, pourrait-on dire, non seulement parce qu'il a des autels, des prêtres, des musiciens et des mimes — ces preuves ne seraient pas absolument concluantes en Chine — mais surtout parce que le porc, la chèvre et le bœuf, animaux réservés par les rites religieux à la seule divinité, lui sont offerts en sacrifice.

Preuve encore insuffisante. Bien des morts fameux par les services qu'ils ont rendus reçoivent des hommages semblables. La Chine a également sa manière de canoniser sinon les saints, du moins les grands hommes. D'autres part, s'il est dieu, il ne l'est pas toujours et il n'habite pas dans une gloire inaccessible. En effet Confucius est monté dans la gloire et il en est descendu [1].

Pendant les 227 premières années qui suivirent sa mort, arrivée 479 ans avant J.-C., la paix de son tombeau ne fut pas troublée ; mais un conquérant [2], celui qui fonda l'unité de l'empire, se déclara l'ennemi du grand philosophe. Importuné du bruit qui se faisait autour de Confucius, il ordonna que ses écrits fussent détruits, et ses disciples jetés au feu, s'ils persévéraient dans leur opposition et leurs éternelles discussions. Ces mesures violentes amenèrent une réaction. Confucius, persécuté, vivait dans le souvenir populaire,

1. Ting-chen-hoang.

2. *Corresp. de Jersey*, décembre 1887. La Pagode de Confucius à Nan-hoei par le P. Gandar.

les vieillards redisaient aux adolescents les lambeaux de ses livres qu'ils avaient appris dans leur enfance et la sagesse de ses maximes frappait les esprits. Sous la pression de l'opinion publique, un autre empereur fit, à la tombe du « Docteur lumineux », le pèlerinage de la dévotion et de la pénitence ; pour la première fois, il osa offrir à ses mânes les animaux réservés aux dieux.

Confucius n'avait que 283 ans depuis son départ de la terre : il était donc :

Jeune encore de gloire et d'immortalité !

MUSIQUE DE SUEN-HOA-FOU.

Ces hommages multiples offusquèrent souvent les empereurs. L'un d'eux, Ming-the-tong, publia en 1531 un édit sévère et peut-être jaloux :

« Dans le sacrifice à Confucius, il ne convient pas d'employer le rite réservé au Ciel, ni même celui qui est en usage pour le Fils du Ciel. En conséquence on lui retirera le titre de prince royal ainsi que celui de parfait propagateur de la vérité. On se bornera à l'appeler docteur. De plus sa demeure funèbre sera nommée pagode et

sera pour connaître mieux le malheur d'un peuple assis et plutôt couché dans la mort. Quel autre profit pouvons-nous espérer parmi ces ruines de religion et ces monuments d'erreur et de mensonge ?...

Les temples les plus nombreux sont érigés en l'honneur de Confucius. Des édits impériaux ordonnent que toute préfecture et toute sous-préfecture aura le sien. Mais il serait bien difficile de décider si, au regard des Chinois, le fondateur de la religion des lettrés est un dieu ou s'il n'est qu'un homme.

C'est un dieu, pourrait-on dire, non seulement parce qu'il a des autels, des prêtres, des musiciens et des mimes — ces preuves ne seraient pas absolument concluantes en Chine — mais surtout parce que le porc, la chèvre et le bœuf, animaux réservés par les rites religieux à la seule divinité, lui sont offerts en sacrifice.

Preuve encore insuffisante. Bien des morts fameux par les services qu'ils ont rendus reçoivent des hommages semblables. La Chine a également sa manière de canoniser sinon les saints, du moins les grands hommes. D'autres part, s'il est dieu, il ne l'est pas toujours et il n'habite pas dans une gloire inaccessible. En effet Confucius est monté dans la gloire et il en est descendu [1].

Pendant les 227 premières années qui suivirent sa mort, arrivée 479 ans avant J.-C., la paix de son tombeau ne fut pas troublée ; mais un conquérant [2], celui qui fonda l'unité de l'empire, se déclara l'ennemi du grand philosophe. Importuné du bruit qui se faisait autour de Confucius, il ordonna que ses écrits fussent détruits, et ses disciples jetés au feu, s'ils persévéraient dans leur opposition et leurs éternelles discussions. Ces mesures violentes amenèrent une réaction. Confucius, persécuté, vivait dans le souvenir populaire,

1. Ting-chen-hoang.

2. *Corresp. de Jersey*, décembre 1887. La Pagode de Confucius à Nan-hoei par le P. Gandar.

les vieillards redisaient aux adolescents les lambeaux de ses livres qu'ils avaient appris dans leur enfance et la sagesse de ses maximes frappait les esprits. Sous la pression de l'opinion publique, un autre empereur fit, à la tombe du « Docteur lumineux », le pèlerinage de la dévotion et de la pénitence ; pour la première fois, il osa offrir à ses mânes les animaux réservés aux dieux.

Confucius n'avait que 283 ans depuis son départ de la terre : il était donc :

Jeune encore de gloire et d'immortalité !

MUSIQUE DE SUEN-HOA-FOU.

Ces hommages multiples offusquèrent souvent les empereurs. L'un d'eux, Ming-the-tong, publia en 1531 un édit sévère et peut-être jaloux :

« Dans le sacrifice à Confucius, il ne convient pas d'employer le rite réservé au Ciel, ni même celui qui est en usage pour le Fils du Ciel. En conséquence on lui retirera le titre de prince royal ainsi que celui de parfait propagateur de la vérité. On se bornera à l'appeler docteur. De plus sa demeure funèbre sera nommée pagode et

non point palais. En outre, on enlèvera de ses temples les statues qui le représentent et on les remplacera par des tablettes en bois. Ce n'est pas tout ; sur les plateaux, on ne lui offrira plus que dix espèces de mets, et les musiciens et acteurs de pantomimes seront réduits au nombre de six. » Enfin on supprima les titres de duc, marquis, baron, donnés à ses premiers disciples.

Mais Ming-the-tong mourut, et son édit fut rapporté ou il tomba en désuétude. Les empereurs tartares mandchoux prirent à cœur d'effacer les paroles offensantes de leurs prédécesseurs de la dynastie des Ming, par des paroles réparatrices et vengeresses. Inscrites sur de grands tableaux, recouvertes d'un vernis éclatant, elles se balancent, suspendues gracieusement à la charpente des édifices élevés à Confucius:

Il est le précepteur et le modèle de toutes les générations !...

Il est aussi grand que le ciel et la terre !...

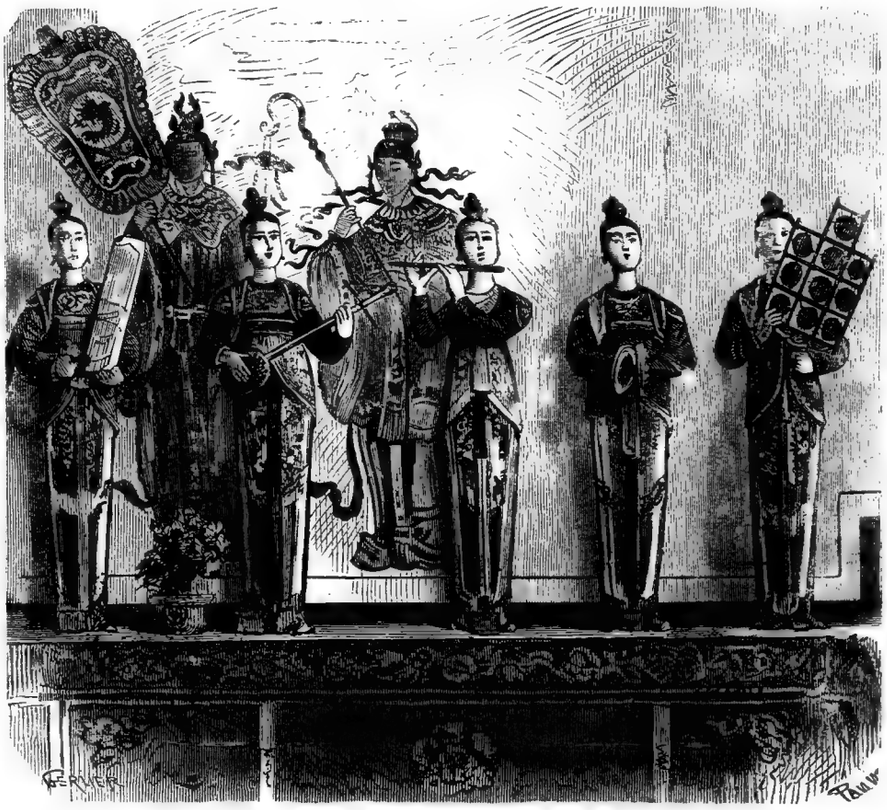
Depuis que les peuples sont, il n'a pas eu son égal !...

Il réunit toutes les perfections dans sa sainteté !...

Aussi bien est-il redevenu l'habitant d'un palais. Le P. Gandar donne la description de celui de Man-hœi; dans ses grandes lignes, elle doit convenir à d'autres édifices élevés en l'honneur de Confucius d'après les mêmes principes et les mêmes règles architecturales et religieuses. Deux cours d'honneur, encadrées par les cellules des bonzes, égayées par des eaux vives ou stagnantes enfermées dans un bassin de marbre, conduisent au temple de la grande perfection que domine le trône ou l'autel de Confucius. Les sages éminents, représentés par leurs tablettes généalogiques, sont rangés, comme autant de satellites ou d'acolytes, sur les degrés inférieurs. Le temple de la grande perfection est relié par une cour intérieure à un autre de proportions aussi vastes, consacré aux cinq ancêtres de Confucius. Le directeur de l'instruction publique habite dans les dépendances du palais : *l'Hôtel des instructions lumineuses.* C'est là qu'il réunit les jeunes lettrés pour leur enseigner « cette

morale civique » pleine d'orgueil, qui sert en Orient, aussi bien qu'en Occident, les pires desseins de l'esprit de superbe. La religion de Confucius est celle des lettrés ; et de ces honneurs qu'ils prodiguent « au grand éducateur ! au grand instituteur du peuple chinois », ils espèrent bien qu'une bonne part leur reviendra.

Les palais ou les demeures de Confucius ne sont que pour lui,



IDOLES CHINOISES ET MUSICIENS DE LA COUR.

homme ou dieu, il les remplit de sa gloire jalouse et solitaire. Bouddha et Poussah sont plus hospitaliers. Leurs demeures sont des monastères, et ils sont parfois d'une rare magnificence et d'une immense étendue. « Certaines lamaseries sont de véritables villes, écrit M. de Rochechouart [1]. La ville de Géhol en renferme cinq

1. *Pékin et ses environs*, p. 260.

capables de contenir trente mille religieux », du moins à ce que l'on prétend. Les *Lettres édifiantes* disent que les plus opulentes sont construites à la campagne et sur la pente des collines [1]. Les eaux, savamment conduites, alimentent des fontaines, des bassins d'où elles s'échappent en mille circuits, se répandent dans les bosquets, jaillissent à l'intérieur des édifices et, malgré la chaleur souvent accablante, y font régner la fraîcheur d'un printemps perpétuel.

La mer, amenée par différents canaux devant la pagode d'Emouy, y forme une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours vert. Une statue colossale du dieu Fo, assis, les jambes croisées, occupe le premier portique : d'autres colosses taillés dans un seul bloc de marbre, tiennent compagnie à la principale divinité. Ensuite une cour cloîtrée avec quatre pavillons aux angles : dans le premier, la cloche frappée par un battant ou un marteau extérieur ; dans le second, le tambour, de grandeur démesurée, qui annonce les jours de la nouvelle lune et de la pleine lune ; dans les deux autres pavillons, des chambres pour ranger les ornements ou pour recevoir les pèlerins.

Le dieu tutélaire de la pagode, Poussah, un jeune enfant entre les bras, est assis sur une fleur de lotus, et domine, au milieu de la cour, l'autel central élevé sous une tour, elle-même couronnée par un dôme. Là sont suspendues les lampes qui brûlent perpétuellement, tandis que s'élèvent des nuages d'encens. Poussah compte aussi ses satellites ou sa cour de dieux inférieurs, rangés autour de lui comme des ministres présidés par leur souverain.

Viennent encore d'autres galeries, d'autres chambres, d'autres autels, des idoles rangées souvent sur les côtés du temple, ainsi que des chanoines dans leurs stalles. Les jardins et les bosquets grimpent sur la pente de la montagne ; dans ses cavités, on a pratiqué des retraites charmantes où les solitaires, à l'abri des chaleurs excessives du climat, vaquent, s'ils le veulent, à leurs méditations tempérées.

1. T. XXVIII. — Lettre du P. Laureati, p. 268 et suivantes.

Toutefois, continue notre témoin, la curiosité du visiteur ne trouve pas toutes les portes ouvertes. Il advint, raconte-t-il, que la fille d'un docteur allant, accompagnée de deux suivantes, à la maison des champs de son père, désira descendre de sa chaise et entrer dans une pagode fameuse pour en invoquer l'idole ; elle fit donc prier les bonzes de se retirer pendant ses dévotions. Tous obtempérèrent à sa demande, excepté le Supérieur. Ce méchant homme chargea deux serviteurs d'arrêter les servantes, et lui-même ravit la jeune fille malgré les cris et les larmes de cette malheureuse. Le docteur apprenant comment elle avait disparu, fit à la bonzerie une première et inutile visite. On lui répondit par une fin de non recevoir. Il se représenta, cette fois accompagné d'un général tartare de ses amis. Les bonzes comptant sur la crédulité de ces deux hommes, leur dirent que Fo, dieu de leur pagode, charmé de la beauté de cette jeune personne, avait résolu de l'élever au rang de ses épouses, grand honneur, ajoutaient-ils, pour toute sa famille !... Le général et le docteur, furieux de cette fable ridicule, résolurent d'inspecter tout le monastère ; pendant leur visite, le général aperçut une porte de fer fermant l'entrée d'un souterrain. Quelques cris confus l'aidant, il pénétra dans une prison où la fille de son ami était enfermée avec trente compagnes de sa douloureuse captivité. Tandis qu'elles quittaient toutes cet infâme monastère, le feu était mis aux quatre coins et il dévora le temple, les autels, les idoles et leurs ministres.

Cependant, même dans ces demeures du mensonge, la Vérité a ses serviteurs : ceux qui la cherchent, et parfois ceux qui la trouvent. La correspondance des missionnaires en cite quelques exemples, mais combien rares ! Trop de chaînes attachent ces malheureux à leurs idoles. Ce ne sont point toujours celles du plaisir. Dans telle lamaserie ou dans telle bonzerie, on pratique ou l'on impose des pénitences effroyables. Dans les lamaseries de la Mongolie ou du Chansi en particulier, vivent des ascètes livrés à d'étranges

mortifications [1]. L'un d'eux, depuis quarante ans, verse dans un tonneau des haricots et de la menue verroterie. Aussitôt que le récipient est plein, il se vide par le jeu d'un ressort, et notre homme recommence du même geste monotone, patient, éternel. La nuit, il dort, enveloppé de son manteau, à cette même place qu'il ne quitte plus. Pendant le même temps, un dévot de la déesse Rovang-yu, accroupi devant son idole, frappe du front le socle de la statue, et le marbre s'est usé sous les coups répétés de cette adoration. D'autres se déchirent, se mutilent ou quelquefois se brûlent la tête avec des morceaux d'encens enflammés, dans une espèce de délire ou d'extase sauvage ; il ne leur échappe pas un seul cri de douleur, ils disent la même invocation ardente et passionnée : « Omi-to-fou! Omi-to-fou ! »

Plus étonnant encore le fait attesté par le P. Edel dans une lettre au Père Feyerstein.

Dernièrement, dit-il, on voyait passer sur la route de Chien-Chien le phénomène et le prodige de la piété filiale. C'est, dit-on, un homme riche de Mongolie qui, pour obtenir la santé de sa mère, accomplit le pèlerinage que les bonzes lui ont imposé ; mais quel pèlerinage !... 800 lieues au pain et à l'eau, avec l'obligation de s'arrêter à chaque pas, et, à chaque pas, de s'agenouiller et de frapper la terre avec le front. Depuis trois ans il est en route, il n'a fait que la quinzième partie de son chemin. Vraiment les bonzes ne se sont pas témérairement engagés en promettant une guérison *instantanée* lorsque le malheureux pèlerin, au terme de son voyage, offrirait l'encens à Loo-Mou, la déesse vénérable !... ou littéralement la vieille Mère, la vénérable Mère.

Les dieux ou les idoles qui imposent de telles pénitences sont bien exigeants ! Pourquoi ne rencontrent-ils pas toujours des dévots moins crédules les mettant à la raison, comme le fit un ministre

1. *La Mongolie et le Chansi*, pages 311-312.

d'État ? Le fait suivant est relaté dans la correspondance des missionnaires en 1876.

Les pèlerins affluent chaque année à la pagode de Ning-tchai-tcheng, célèbre par un fort vilain dieu. Les infidèles n'aiment pas leurs idoles, mais ils les redoutent ; ici en particulier on a peur des méchants tours que le dieu ne manquerait pas de jouer à ses adorateurs en retard. La femme et la fille d'un ministre d'État tombèrent dans une singulière maladie ; toutes deux, possédées par l'esprit de cette pagode, déclarèrent, en son nom, qu'il fallait lui élever un temple et remplir d'or sa statue. Très mécontent de ces prétentions, le ministre écrivit au mandarin du lieu de se rendre à la pagode et de punir l'insolente demande faite par son avare idole.

Le mandarin se présente escorté de ses satellites ; mais ils tombent à la renverse dès qu'ils veulent mettre la main sur le coupable. Le cas devenait grave, il y avait mépris flagrant de l'autorité supérieure et refus d'obtempérer à ses ordres. Une corde fut passée au cou du dieu par l'audacieux mandarin. L'idole, renversée cette fois, fut, après sa culbute, ignominieusement conduite au tribunal où le ministre, très irrité, la condamna à être brûlée. Aujourd'hui il n'en reste même plus une poussière.

Un tel traitement n'est pas singulier en Chine ; il est même tout à fait conforme aux idées comme aux usages des infidèles. Leurs dieux sont méchants, ils le savent et ils agissent en conséquence, passant du respect et de l'adoration aux injures et aux menaces. Ainsi faisaient les païens, à Rome, à Athènes... Virgile en est témoin ; et plus d'une divinité n'avait pas le dos à l'abri des coups et des verges.

Le P. Couvreur écrivait du Pé-tché-ly en 1876 au P. Collin. — Nous sommes en prières pour demander la pluie, tous, chrétiens et païens — les païens à leur manière. — Ils organisent des processions et portent en grand tapage et grand honneur les idoles de leurs pagodes ; mais arrive-t-on en face d'une mare, le cortège s'arrête, les idoles sont jetées et traînées dans la vase, insultées par

tout un peuple furieux de ne pas avoir de la pluie. Cependant la vénération succède à la colère ; les idoles, retirées de leur bain boueux, sont ramenées à leur domicile avec les mêmes honneurs et le même tapage. Et maintenant si la pluie ne vient pas, c'est à n'y rien comprendre. On recommencera.

Pauvres gens !... Que ne savent-ils prier avec notre bonne et sainte Mère l'Église : « Donnez-nous, ô Seigneur, nous vous en supplions, une pluie salutaire et répandez les eaux de votre ciel sur la surface desséchée de la terre... afin qu'aidés de vos secours temporels dans une mesure convenable, nous parvenions plus facilement aux biens éternels [1]. »

Tous les dieux ne sortent pas. Il en est de trop grands, il en est aussi de trop gros. Telles sont les idoles que nous décrit le P. Clavelin : « des têtes à la Gargantua, des yeux qui sortent de leur orbite, une figure enluminée, un rire exprimant tout autre chose que la bonté. On dirait Bacchus sur le tonneau qu'il vient de vider. Les ventres de ces divinités sont énormes et, au besoin, pourraient servir de greniers publics. Tout est bien doré, et cependant d'une laideur à faire peur [2] ! »

Bien souvent la même impression a été ressentie et exprimée par nos missionnaires. Hanté par je ne sais quelle vision, l'artiste a fait un monstre plutôt qu'un homme ou un dieu : nulle proportion, nulle beauté dans son œuvre ; petite, moyenne ou colossale, l'idole est toujours grotesque et difforme ; mais la vie est intense, parfois le regard semble s'éclairer d'une flamme noire, et la bouche s'ouvrir pour savourer un plaisir cruel. On dirait ici que l'on touche à la frontière du monde mystérieux, au pays de l'éternelle horreur.

Lorsque la lumière de la vérité a brillé au regard d'un infidèle, son cœur se détache facilement de ces bonzeries, de ces lamaseries,

1. *Missale Romanum. Orationes ad diversa.*

2. Lettre du P. Clavelin, 13 oct. 1844. *Laval*, p. 163.

de ces esprits ou de ces dieux ; il a pu les craindre, mais non pas les aimer. L'obstacle à la conversion n'est pas dans le culte des idoles, mais dans celui des ancêtres.

Peu d'Européens connaîtront bien la valeur de ces mots : « Le culte des ancêtres, les traditions de la famille. » En Chine, l'idée de religion, l'idée de patrie, n'est pas, ou du moins n'est pas telle que nous la concevons. Les mots — s'ils existent, — n'expriment pas les mêmes réalités, ou les choses n'ont pas les mêmes contours. Mais pour la famille, pour la société familiale, elle est toujours présente à l'esprit et au cœur.

Un village souvent appartient à une seule race, à une seule famille, et il en porte le nom. Tous les habitants sont parents, et le plus ancien du petit pays exerce ses fonctions à titre patriarcal et presque sacerdotal. A toute religion il faut un temple, ces affections domestiques ont le leur ; il s'appelle le Tsen-Tang [1], temple particulier, pagode de la famille, le seul qui soit réellement vénéré et aimé. Cette grande institution qui crée un si terrible obstacle aux progrès de l'Évangile, par bien des côtés cependant est digne d'être admirée aussi bien qu'enviée par tous les peuples. Là se tiennent les conseils de famille présidés par le vieux chef, là se fait l'école en présence des ancêtres. Là sont les tablettes ou les feuillets remplis par les noms de chaque famille. L'inscription se fait solennellement sous un contrôle sévère, en la présence des anciens du peuple, à certains jours désignés par des rites inviolables. On inscrit la naissance, le mariage, la mort, les grands événements ; si un homme a illustré les siens, son nom est tracé en lettres d'or, on conserve son portrait, les dessins qui représentent son tombeau, les paroles qui célèbrent sa mémoire.

1. Les détails ou traits de mœurs sur les temples des ancêtres sont empruntés en très grande partie à une lettre du P. Ravary au P. Tailhan, *Corresp. de Laval*, sept. 1876. — Consulter aussi une lettre du P. Goulven, *Corresp. de Jersey*, 1892, p. 235. Les PP. Ravary et Goulven appartiennent à la mission du Kiang-nan.

Parfois aussi, en remontant les siècles, on rencontre une ligne salie et un nom effacé. Trace indélébile rappelant que la famille a compté parmi ses membres un fils irrespectueux, un homme dont la vie a été infâme. Mais cet homme, la famille refuse de le reconnaître, elle a retranché son nom du nombre de ceux qui sont vraiment à elle. Si une âme n'est pas entièrement pervertie, elle redoute comme le dernier malheur cette proscription du foyer domestique et, bien des fois, pour arrêter un adolescent sur le chemin du crime, il a suffi de lui dire : Malheureux ! ton nom ne sera pas inscrit sur nos tablettes. — N'est-ce point une sorte d'excommunication et pour ainsi dire de damnation ? Puisque les coutumes antiques, les traditions rendent, comme les âmes, un son naturellement chrétien ou religieux qui vient de leur profondeur, serait-ce téméraire de voir ici comme un souvenir lointain, un symbole peut-être, du livre redoutable où Celui qui seul est vraiment Père écrit les noms de ceux qui, seuls, sont vraiment ses fils ?

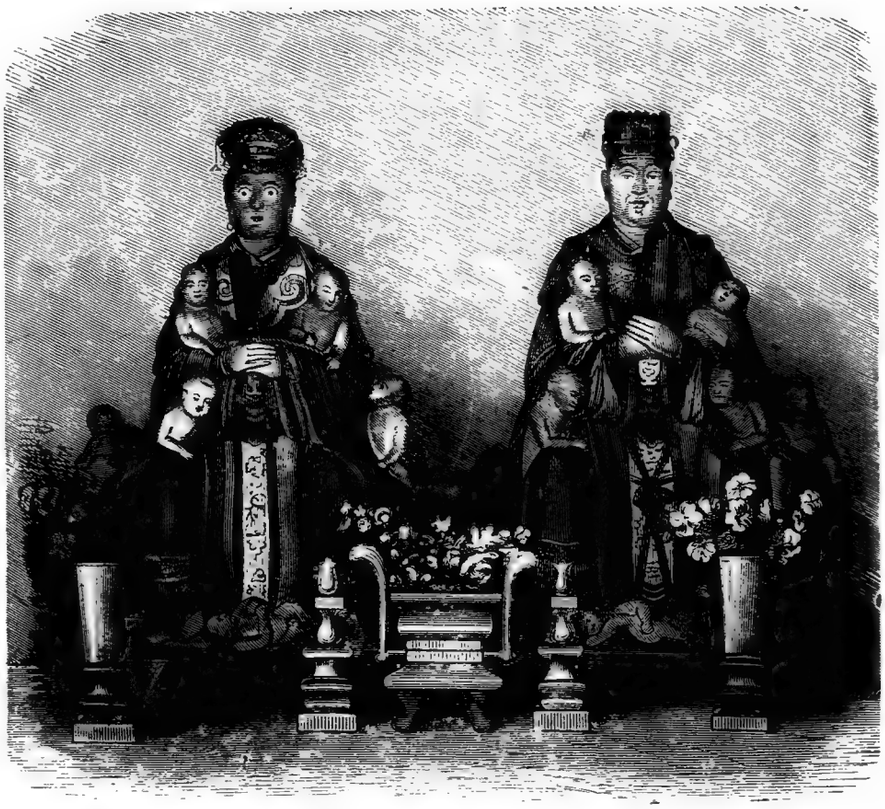
On trouvera peut-être dans le passage suivant, extrait des livres généalogiques, quelque parenté avec l'Écriture...

« Si aujourd'hui je n'écrivais pas ce récit, comment la postérité connaîtrait-elle notre origine?... Nos descendants voyant que les anciens ont fait le bien, auront à cœur de le faire comme leurs ancêtres.

« O Ciel! quel est l'homme qui ne désire pas avoir de la postérité et trouver réunis dans sa maison un grand nombre de ses fils et de ses petits-fils? Il prend tous les moyens pour arriver à ce but et consolider sa race. Mais, consolider sa race est-ce autre chose que pratiquer les bonnes œuvres et cultiver la vertu ?... Si un arbre est planté dans une bonne terre, ses racines s'enfoncent et ses rameaux s'étendent. Mais si c'est un arbre mauvais, le matin il est couronné de verdure et le soir il est desséché. En étudiant l'origine de notre famille, je trouve que nos ancêtres ont cultivé la vertu et fait le bien pendant de longues années... »

Que représentent ces longues années ?... L'opinion du P. Ravary est que plusieurs familles, sans exagération ou interpolation aucune, font remonter leur généalogie aux siècles qui ont précédé l'ère chrétienne. Il dit, en citant un exemple qui n'est pas isolé :

« Je suis tout surpris en voyant qu'une modeste famille, de moi bien connue, la famille Ho, a conservé en 28 volumes de pièces



IDOLES CHINOISES QUI DISTRIBUENT LES FILS ET LES PETITS-FILS.

authentiques les splendides monuments d'une antiquité qu'en Europe on serait tenté d'appeler fabuleuse. » En effet ces tablettes donnent les noms de plusieurs ancêtres contemporains d'empereurs qui ont régné plus de trois cents ans avant Jésus-Christ.

Malheureusement ces traditions de la famille, en s'éloignant de

leur source première, se sont corrompues ; elles se mêlent à des pratiques de superstition ou d'idolâtrie auxquelles un chrétien ne peut se soumettre. Et le voilà obligé de choisir entre sa famille et sa religion. Il s'est rendu, comme tous les siens, au temple des ancêtres ; son tour est venu de faire la prostration, non seulement devant les aïeux, mais aussi devant les dieux tutélaires du foyer et du pays, c'est ainsi du moins que son acte est interprété. S'il se prosterne, c'est un idolâtre et un apostat ; mais s'il ne se prosterne pas, très souvent ce sera un banni, un homme que la société familiale — la seule où il puisse vivre — a rejeté de son sein. Lorsqu'il sollicite le saint Baptême, l'homme que la grâce divine a touché n'ignore pas qu'il appelle et qu'il déchaîne sur sa demeure, paisible jusque-là, une violente tempête ; que tous ses parents seront autant d'ennemis déclarés et que, pour échapper à leurs persécutions, il n'aura d'autres ressources que de fuir la terre natale. En de telles conditions, l'héroïsme est nécessaire aux chrétiens ; mais l'héroïsme n'est pas chose commune ... ; est-ce seulement en Chine ?... « Chaque famille, chaque village forme une masse compacte qu'il est bien difficile d'entamer ; chaque particulier est comme enlacé dans un filet d'usages séculaires [1]. » Rompre ces mailles étroites, c'est changer toute sa vie et la rendre comme impossible.

La superstition, comme il arrive ordinairement, remplace la Religion, et rien, jusqu'à nos jours, n'a même ébranlé son empire. Tout lui est permis, tout lui est possible. Elle répand à son gré les inventions les plus fausses, les plus déraisonnables ; on les accepte, on les propage ; elle demande sapèques et ligatures, on lui apporte sapèques et ligatures ; libre à elle d'imposer n'importe quels sacrifices, n'importe quelle pénitence. Elle sera obéie à l'instant même, sans plainte, sans murmure. Pendant que j'écris, disait un missionnaire, j'entends, dans une cour voisine, comme un coup de maillet donnant sur un objet dur. C'est une pauvre mère dont le fils est

1. Lettre du P. Cordier au R. P. Provincial. *Corresp. de Jersey*, 1890, p. 59.

malade. Tandis que brûlent les bâtonnets d'encens sacré, agenouillée en face d'une brique, cette femme, à chaque seconde, la frappe de son front ; elle espère calmer ainsi la colère de l'esprit qui retient son enfant infirme. — A l'imposteur qui est venu, — jongleur, preneur de diables, sorcier ou sorcière — succède un autre imposteur, et les mensonges du premier n'inspirent aucune défiance contre les mensonges du second.

Est-ce donc le privilège de la vérité d'armer l'esprit de l'homme contre sa lumière, comme c'est le privilège de la piété d'armer le cœur contre son enseignement ?... Le Père Hœffel cite un cas surprenant de l'aveuglement païen [1].

Le fils d'un bachelier était malade depuis dix ans, atteint de folie ; le bachelier, maître d'une grosse fortune, résolut de ne rien épargner et de consulter les gens les plus habiles pour obtenir la guérison de son enfant.

Le premier qui vint fut un astrologue : il n'examina pas le malade, mais la maison du malade ; les constructions lui parurent défectueuses et en désaccord avec l'ordre voulu par les étoiles. Un bâtiment élevé à l'ouest fut démoli et transporté à l'est. Après ce changement, le pauvre fou était un peu plus fou !

L'astrologue fut suivi des brûleurs d'encens. L'un d'eux examinant la chambre trouva qu'elle était mal disposée pour l'entrée et la sortie des esprits qui tourmentaient le jeune homme ; il fit tendre des ficelles rouges se croisant dans tous les sens, et, afin d'inviter les esprits à glisser sur ces lignes aériennes, il ordonna qu'à chaque extrémité une bourse de sapèques fût suspendue et qu'on préparât dans une salle voisine un grand festin. — Les sapèques et les mets disparurent ; mais non pas les génies.

Une sorcière édentée découvrit la cause du dernier insuccès. On avait eu raison de servir un festin aux génies mais on l'avait mal servi. Pourquoi leur offrir des viandes et autres aliments gros-

1. Lettre au R. P. Provincial. *Corresp. de Jersey*, 1890, pages 56-57.

siers !... Leur appétit, plus délicat, réclamait des fruits, des pâtisseries... Ces mets exquis leur furent offerts et disparurent sans plus de succès dans le sac de la vieille gourmande.

Un jongleur déclara que la maladie était grave, qu'elle exigeait beaucoup de temps et beaucoup de forces ; il voulut bien, pour examiner à loisir un cas aussi difficile, habiter pendant neuf jours la maison du bâchelier, faire honneur chaque jour à un excellent déjeuner, à un excellent dîner, à un excellent souper largement arrosé d'eau-de-vie. La neuvaine terminée, le médecin se portait très bien et le malade fort mal. Le pauvre père, à bout de ressources, ne savait plus à quel diable se vouer ! heureusement on lui donna l'adresse d'un sorcier de grand renom.

Le sorcier mandé en toute diligence parut immédiatement à la hauteur de la situation. Examinant attentivement l'insensé, il s'écria : Je reconnais les vingt-huit génies qui le tourmentent ; ce sont les mêmes qui jadis ont vexé mon grand-père. On était donc en famille... et comme le sorcier en connaissait bien les us et coutumes, il déclara que les esprits n'avaient pas faim — est-ce que les esprits souffrent de la faim?... — mais qu'ils avaient froid. Vingt-huit ligatures lui furent donc comptées pour la confection de vingt-huit costumes. A ce prix on peut choisir dans les plus riches étoffes. Et cependant, soit que la coupe ou la couleur des vêtements ne leur convinssent pas, soit pour tout autre motif, les esprits demeurèrent dans le corps de leur victime. Le fripon, consulté, répondit: « Ne vous en prenez qu'à vous; au lieu de compter vingt-huit ligatures, comme vous prétendez l'avoir fait, vous n'en avez compté que vingt-sept. Par suite de cette erreur, un génie s'est trouvé sans costume. Furieux, il est allé chercher au Nord-Ouest dix-sept de ses collègues plus grands et plus forts que lui. C'est donc dix-huit ligatures qu'il faut me verser si vous ne voulez pas que votre fils périsse sur-le-champ. » Elles lui furent comptées. Qui donc est le plus fou du père ou du fils ? Ce malheureux

bachelier à bout d'expédients voudrait bien que son fils fût guéri par les chrétiens, il leur a offert trois cents ligatures, il consent à

JONGLEUR TIRANT LA BONNE AVENTURE.

construire une église au Maître du ciel, mais il refuse de lui donner son cœur.

L'exemple d'une telle aberration n'est pas inouï.

Un jour, dit le P. Cordier, le bruit se répand qu'un esprit, sous la forme d'un renard, s'est réfugié dans un ancien tombeau. Le moyen de ne pas croire à sa présence et à sa puissance ?... beaucoup l'ont vu ; il est vrai que les uns disent qu'il est rouge, d'autres qu'il est noir, d'autres encore qu'il est blanc ; mais on sait bien qu'un tel renard est fort libre de choisir sa robe ou sa fourrure et de la changer. Sa puissance est établie tout aussi solidement. Cependant il en abusait, depuis plusieurs jours il retenait la pluie ; et les gens du lieu, conduits par leur mandarin, lui auraient fait un mauvais parti, si quelques gouttes tombées au moment opportun, n'avaient éteint leur colère.

Le P. Edel raconte au P. Feyerstein comment des loups ont jeté la consternation dans tout le pays [1]. Ils y vinrent d'une manière étrange. Une barque sans voile et sans rames, malgré le vent contraire, remontait le cours d'un fleuve. Elle portait, assis sur ses bancs, des vieillards à barbe blanche. Des enfants s'approchèrent ; ils furent dévorés en moins de rien par les vieillards changés soudain en loups qui se répandirent sur toute la contrée. Plus un enfant n'osait mettre le nez à l'air. Cependant, on a découvert un moyen aussi simple qu'ingénieux d'effrayer les génies. Toutes les murailles des habitations sont couvertes de grands cercles tracés à la craie ou au charbon. Le loup est en même temps esprit et animal ; en tant qu'esprit, il conçoit très bien que cette figure ronde est celle des pièges qui lui sont tendus ; en tant qu'animal il est incapable de distinguer entre la représentation et l'objet lui-même, et c'est pourquoi, flairant un péril, il n'a garde d'approcher.

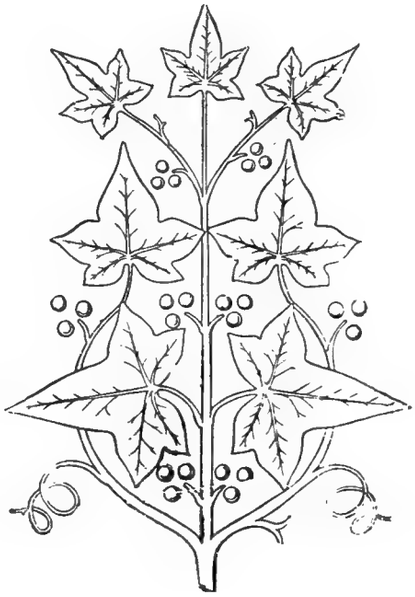
Ridicules observations du paganisme ! si pleines d'amertume dans leur fond et plus capables d'exciter la pitié que le rire ! Elles sont donc vraies pour tous les temps et tous les pays les recommandations de l'apôtre à son disciple : « O Timothée ! Je te le dis

1. *Corresp. de Laval*, décembre 1875, p. 52.

devant Dieu et devant Jésus-Christ, lequel viendra juger les vivants et les morts, par son avènement, par son règne, prêche le verbe. Opportun ou inopportun ! prêche avec instance... car ceux qui détournent la tête pour ne pas entendre la vérité la retourneront pour écouter des fables [1] ! »

Ce sera leur châtiment et leur malheur. Il en est un plus grand peut-être et déjà pressenti. Tant d'erreurs ne sont possibles et ne se répandent que par l'artifice de l'Esprit de mensonge. Il a tant besoin d'amasser les nuages entre le soleil de la divine vérité et les infortunés qu'il retient sous son joug infiniment dur ; le premier souverain de l'Empire du milieu : c'est lui !...

1. *IIe Epit. S. Paul à Timothée*, chap. IV.

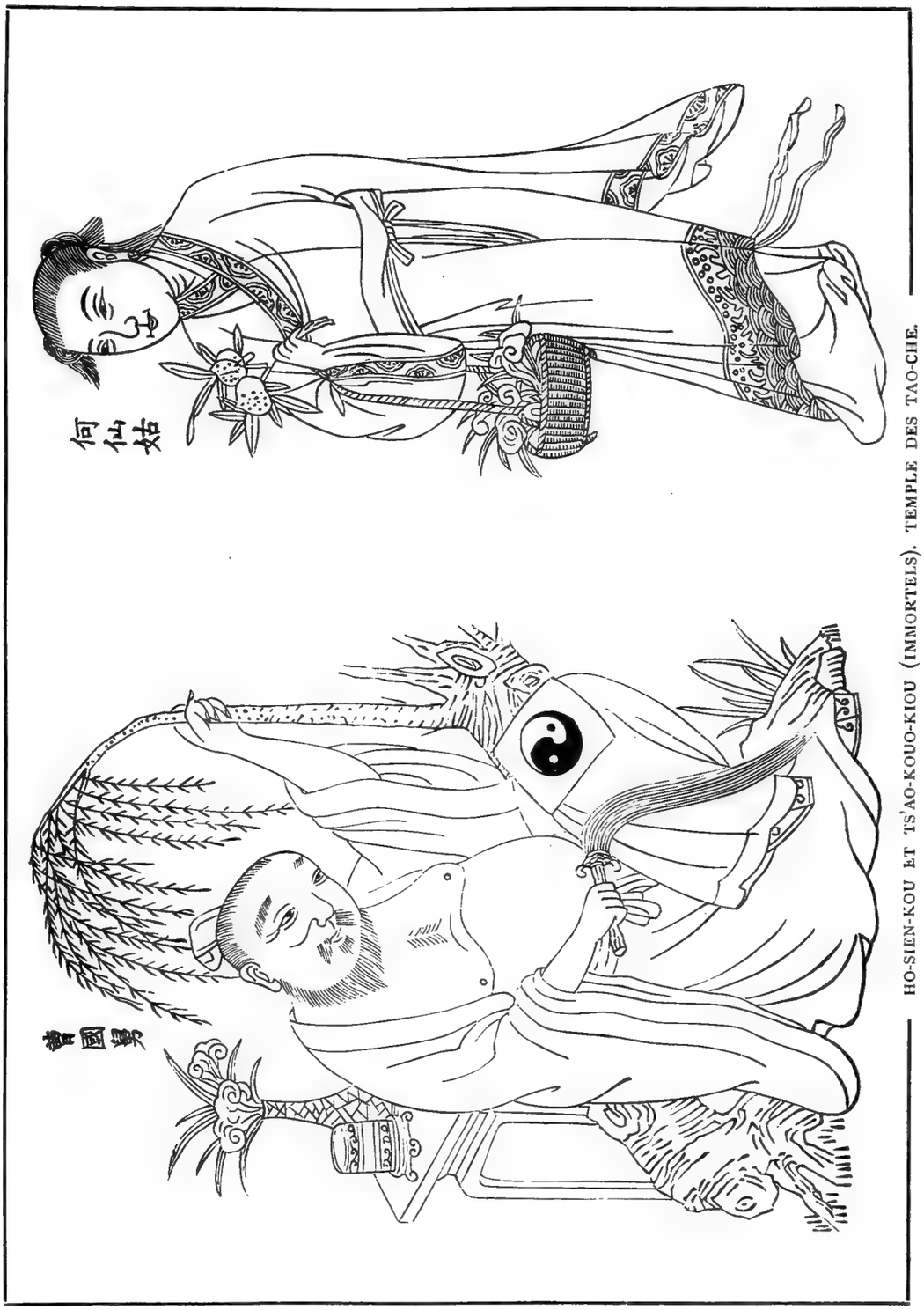


Chapitre Quatrième.

L'Empire du démon.

Universalité de l'empire du démon, multitude de ses sujets. — Le vrai souverain de la Chine. — Critique des faits rapportés. — Précautions pour passer entre deux écueils. — Témoins et historiens : les missionnaires, les chrétiens, les païens. — Lumières empruntées à la théologie et à la liturgie. — Doctrine de Bossuet. — L'Évangile recommence. — Caractère identique du démon, sa puissance plus grande au sein de l'infidélité. — Phénomènes divers. — Le démon obligé de confesser la vérité de la religion. — Puissance de l'eau bénite et du rosaire. — Puissance plus grande du baptême. — Aveux du démon. — La Bienheureuse Vierge Marie terrible à Satan. — Punition soudaine d'un chrétien qui rejette le scapulaire. — Possessions après un péché. — Après une participation au culte démoniaque. — Influence maligne de certains aliments. — Un plat de champignons. — Illusions. — Repas et voyages. — Explication plausible de plusieurs phénomènes. — Récits détachés. — Récit du Père Hilt. — Marie la possédée. — Difficultés de la délivrance. — L'*Ave Maria*. — Chants. — Le diable converti. — Ses aveux. — Sa pénitence. — Il demande la permission de partir. — Diable boiteux. — Triomphe de Notre-Dame de Lourdes en Chine. — Récit du Père Tschepe. — Possession de Fo-nié. — Dialogues terribles. — Sarcasmes. — Lutte prolongée. — Victoire. — Récits du Père Clavelin. — Apostat puni. — Le démon se moque des bonzes. — Simplicité de la foi. — Défaite des bonzes, ou une vaillante catéchumène. — Craindre et détester, triste apanage des fils de Satan.

« LA Chine ! c'est réellement et par excellence l'empire du prince des ténèbres, du père du mensonge. Pour fasciner ses sujets, il leur donne les titres les plus pompeux, mais les plus vains. Son nom, c'est le céleste empire ; son chef, c'est le Fils du ciel, dont aucun mortel ne devrait voir la divine face, parce que, dans toute l'étendue de la terre, il n'a pas son égal. A l'empereur seul il appartient de sacrifier au ciel et à la terre. Il divinise les humains et les fait prendre rang au milieu des immortels. Ce sont des protecteurs qu'il donne à son empire et des idoles à ses sujets. Il se met en



HO-SIEN-KOU ET TS'AO-KOUO-KIOU (IMMORTELS). TEMPLE DES TAO-CHE.

relation avec ses ancêtres décédés, les consulte, les prie de perpétuer sa dynastie..... A son exemple, tous les mandarins en charge doivent, deux fois, se rendre avec escorte à la pagode et se prosterner devant le dieu tutélaire.

« Naturellement le peuple imite ses chefs. Dans les villes, dans les campagnes, les temples des idoles pullulent. Chaque hameau a son pagodin et chaque famille, son diablotin. Les enfants ont un Poussah attaché à leur bonnet ou suspendu à leur cou. Beaucoup de jeunes gens portent à l'oreille gauche ou au cou un ou deux anneaux, indices de leur dévotion à quelque divinité. Il me serait impossible de rapporter toutes les superstitions par lesquelles ce pauvre peuple, qui possède du reste tant de qualités, est enlacé dans les filets diaboliques. Oui, vraiment, c'est bien ici l'empire du démon ; il règne en souverain, il préside à tout, rien ne se fait sans lui, il gouverne l'empereur et le peuple [1]. »

Ces paroles autorisées, écrites par un témoin, sont la préface du chapitre qui commence. Elles en éclairent la marche en même temps qu'elles en démontrent la nécessité. Nos remarques sur la Chine seraient trop incomplètes, elles résumeraient mal la correspondance de nos missionnaires si elles se taisaient sur toute intervention diabolique, sur les ruses, les pièges, les victoires, et, grâce à Dieu, les défaites du capital ennemi de la mission. Ne pas écrire ce chapitre est donc impossible , mais l'écrire est chose difficile et délicate. C'est une raison décisive pour nous attacher filialement aux recommandations de notre Mère l'Église, laquelle, tout en établissant des exorcistes pour chasser les démons du corps des possédés, en les choisissant et en les consacrant pour cette fonction spéciale, les avertit toutefois de ne pas croire facilement au fait même, ou à tel fait particulier de possession [2]. D'ailleurs toutes nos précautions sont prises pour éviter, autant qu'il est en nous, deux périls

1. *Corresp. de Jersey*, année 1886, pp. 368-369. Lettre du P. Gandar.
2. *Rituale romanum :* « de exorcizandis. »

également redoutables : le premier, celui d'une crédulité qui accepte en bloc ; le second, celui d'une incrédulité qui rejette en bloc tout récit extraordinaire, par le fait même qu'il est extraordinaire. L'histoire a droit au récit de ces faits à cause même de leur caractère étrange, il lui appartient de les mettre en lumière. Quant à nos mesures de prudence, les voici :

Les faits rapportés le sont sur de bons garants qui ne permettent aucun doute raisonnable, non point peut-être sur l'exactitude de tel ou tel détail insignifiant en lui-même ; mais sur la vérité de l'ensemble.

Ces témoins sont d'abord nos missionnaires. Chacun d'eux pourrait dire, et souvent il a dit, comme le P. Clavelin : « En fait de diableries et de miracles, je ne suis nullement crédule et je ne me prononce pas aisément. Je reçois le témoignage des chrétiens qui ne voient pas l'intérêt que je prends à leurs récits, et surtout celui des païens. Mon but a été de connaître plus à fond un côté moral et pratique de la vie d'un peuple. On ne saurait croire quelle influence l'esprit de mensonge et de superstition exerce sur toutes les actions d'une nation païenne. Faute de cette connaissance, avec leur esprit prévenu contre toute intervention d'un autre ordre dans les actions humaines, nos Européens ne pourront jamais se former une idée juste de la vie pratique et réelle de nos Chinois [1]. »

Sur ce point les païens pensent comme les missionnaires ; ou plutôt, ils vont plus loin et ils ne font pas les mêmes réserves. Pour eux, l'intervention diabolique se produit si fréquemment qu'elle n'éveille pas leur curiosité, qu'elle n'excite pas leur surprise. Plusieurs de leurs gens s'appellent « Preneurs de diables ». Ils sont demandés pour chasser l'esprit du corps de certains malades désignés par tout le monde comme ayant la maladie du diable. Le fond même *du culte* — et les païens n'en disconviennent pas — n'est le plus souvent qu'une suite d'hommages rendus aux puissances de l'abîme.

1. *Corresp. de Jersey*, année 1861.

Les chrétiens ne peuvent avoir un autre jugement que celui des païens, mais ils se conduisent habituellement avec prudence et leur témoignage n'en est que plus recevable. Quelquefois, lorsque les sorciers et les sortilèges n'ont pas réussi, que le malade n'est point soulagé, on leur demande d'intervenir, d'essayer de la puissance de leurs prières et de l'eau bénite sur les esprits. Ils répondent avec simplicité et vérité : nous irons voir votre malade ; si son infirmité est naturelle, nous vous avertissons que nous ne la guérirons pas, c'est l'affaire des médecins et ce n'est pas la nôtre ; si l'infirmité n'est pas naturelle, si elle est causée par la malice du démon, nous prierons notre puissant Dieu, et nous espérons qu'il ne nous refusera pas son secours.

Outre le témoignage unanime des missionnaires, des païens, des chrétiens sur la vérité des interventions diaboliques, nous avons, pour décider de leur vraisemblance et de leur caractère, des lumières très fidèles et très pures dans l'Évangile, dans la liturgie, dans l'enseignement de l'Église. Nous y recourrons, puisque la théologie et l'histoire sont faites pour se rendre de mutuels services. D'une part, la théologie, interprétant les Écritures, explique, avant même qu'ils se présentent, la possibilité de certains faits ; elle en trace les règles et par conséquent elle dépeint à l'avance leur marche et leur caractère : d'autre part l'histoire confirme, par l'expérience les leçons de la théologie, c'est la pratique des choses après l'étude de leurs lois. D'ailleurs théologie et histoire, l'une et l'autre à leur maximum de certitude, l'une et l'autre divinement défendues contre l'erreur, se rencontrent dans l'Évangile. C'est bien dans les pages du Nouveau Testament que Bossuet a été [1] : « Pour faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins, reconnaître cet ennemi qui s'avance résolûment contre nous. »

L'Évangile commenté par Bossuet, par Bossuet dans l'éclat et la vigueur de la jeunesse, lorsqu'il écrit avec une saveur d'accent

1. Bossuet. — 1er sermon sur les démons, prêché en 1660 ou 1659.

qu'il ne retrouvera plus, même sous l'incomparable majesté de ses cheveux blanchis ! — quelle joie et quelle lumière dans cette étude ! Citons en abrégeant. L'historien viendra après le théologien ; celui-ci voyant de très haut, comme les aigles, ce qui sera ; celui-là disant, aidé par ses documents et ses enquêtes, ce qui a été.

« Ces intelligences, dit le grand orateur, dont les connaissances sont distinctes et les mouvements si paisibles, se sont retirées de Dieu... Les fols marcionites et les manichéens encore plus insensés, émus de cette difficulté, ont cru que les démons étaient méchants par nature... mais cette extravagante doctrine est très expressément réfutée par un petit mot du Sauveur qui, parlant du diable, en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge, mais « qu'il n'est pas demeuré dans la vérité : *In veritate non stetit.* » Que s'il n'y est pas demeuré, il y avait donc été établi ; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. »

« Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si, d'anges de lumière, ils ont été faits esprits de ténèbres ; si d'enfants, ils sont devenus déserteurs, et si, de chantres divins qui, par une mélodie éternelle devaient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère que de s'abandonner à séduire les hommes... Voilà les ennemis que nous avons à combattre, autant malins à présent comme ils étaient bons dans leur origine ; autant redoutables et dangereux, comme ils étaient puissants et robustes. Car pour être tombés de si haut ils n'ont pas été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté et par conséquent leur béatitude. Du reste cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant leur sont demeurés... Les puissances qui s'opposent à nous sont des esprits purs et incorporels ; tout y est actif, tout y est nerveux ; et si Dieu ne retenait leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons une petite

foule... Ce sont, en effet, nous dit le saint Apôtre, des malices spirituelles, *spiritualia nequitiæ*, où il suppose ouvertement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées, mais que, par une rage désespérée, ils les ont toutes converties en malice. »

« Comme il n'est pas au pouvoir de Satan de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son Maître « du moins il altère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien, il apprend aux hommes à en corrompre l'usage ; et les astres, et les éléments, et les plantes, et les animaux, il tourne tout en idolâtrie. »

« ... Ce lui est, à la vérité, le sujet d'une douleur enragée de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines et que bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avait témérairement projeté, il faut qu'il ploie, malgré qu'il en ait, sous la main toute puissante de Dieu ; mais il ne désiste pas pour cela de sa fureur obstinée. Au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous toute l'impétuosité de sa rage, comme on voit un ennemi impuissant qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance en déchirant sa peinture. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même ; et envelopper tout le monde avec lui dans une commune perte... Son esprit entreprenant et audacieux... l'incite jour et nuit contre nous... Lorsque, par la grâce de Dieu, nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve évidente, de la bouche même de Notre-Seigneur ? « L'esprit immonde sortant de l'homme va chercher du repos, dit le Fils de Dieu dans son Évangile, et n'en trouve point. » C'est que l'esprit humain est la seule retraite où il semble se rafraîchir parce que du moins il y contente sa haine. »

Si telle est la puissance du démon dans un pays chrétien où cependant elle est si fortement diminuée par la grâce de Jésus-Christ répandue avec une large effusion, et d'abord par l'eau du

saint Baptême, que ne sera-t-elle pas dans un pays infidèle ? Là, Satan n'a-t-il pas « ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices et les ministres de ses impures cérémonies qu'il a rendues, autant qu'il a pu, semblables à celles de Dieu [1] » ? Les anciens missionnaires de la Compagnie ont constaté ce pouvoir du Méchant plus grand au delà des frontières de la chrétienté. Le P. Fouquet, en écrivant à Monsieur le duc de Feltre au sujet des interventions diaboliques, lui disait : « Les infestations des démons sont assez ordinaires à la Chine comme généralement dans tous les pays où Jésus-Christ n'est point connu ; ce qui n'est pas une petite preuve de la victoire que le Sauveur du monde a remportée sur l'enfer [2]. »

Cette histoire d'ailleurs a été racontée dans l'Évangile et tout ce que nos missionnaires ont dit de l'œuvre du démon ne paraîtra souvent qu'une redite et en quelque manière, une copie du livre sacré. Les manifestations de l'Esprit du mal ont le même caractère de perversion et de malice. On sent la même haine et la même superbe, la même puissance et aussi la même faiblesse ; une égale crainte de la Rédemption et une égale nécessité de lui rendre témoignage. En Chine, comme en Palestine, les mêmes armes servent au démon. Parce que l'homme est charnel, il le tente par les sens, et les chaînes impures lui semblent les plus solides ; parce que lui-même est un esprit, il embarrasse ceux qu'il attaque par les arguments les plus déliés. Tantôt il est seul, tantôt il s'appelle légion. Il part et il revient. Un mot parfois suffit pour le chasser, et parfois il tient tête à la puissance de l'Église la mieux déclarée, si bien qu'on s'étonne également des défaites qu'il subit et des victoires qu'il remporte. Par goût et par dépravation il ment, le nom de Menteur est le sien par excellence, et cependant cette même bouche qui vomit habituellement le mensonge, s'ouvre aussi pour confesser la vérité, soit qu'une puissance supérieure l'y oblige, soit qu'il trouve

1. Bossuet, *loc. cit.*
2. *Lettres édif.* Lettres du P. Fouquet à M. le duc de Feltre, t. XXVI, p. 222.

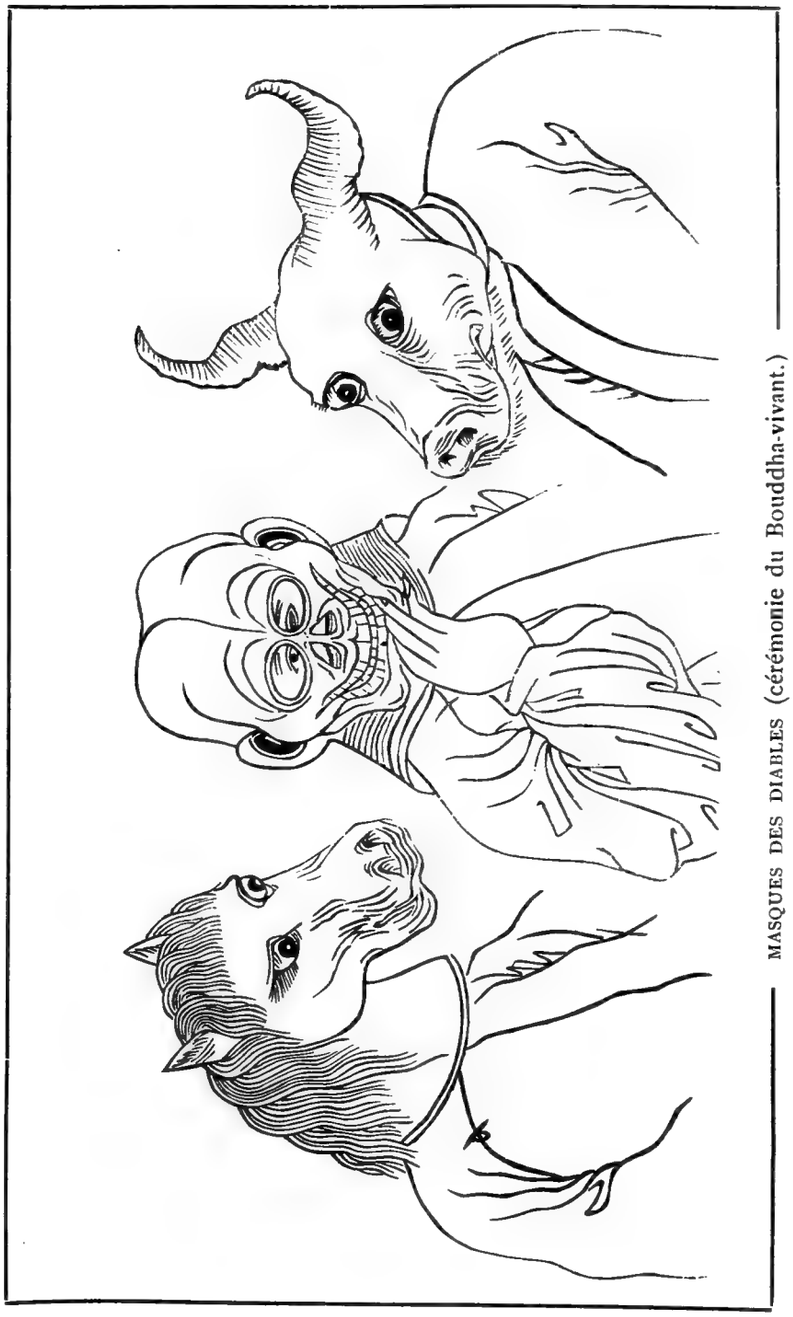
dans la proclamation même de la vérité un artifice pour mieux répandre ses erreurs et accréditer chez les infidèles ses deux négations capitales : la première que Jésus-Christ n'est pas Dieu, la seconde que l'enfer n'est pas éternel. Mais quel que soit le moyen auquel a recours « ce vieil adultère », comme l'appelle saint Augustin, son but est toujours le même : nuire aux hommes, les blesser dans leur corps et plus encore dans leur âme, conduire à la ruine par la maladie, la folie, la frénésie ; conduire à la perdition par le péché et par le suicide.

A de telles œuvres, on reconnaît bien l'ouvrier infernal, on le reconnaît aussi habituellement à je ne sais quoi de grotesque et de ridicule si éloigné de cette majesté, de cette force sereine et pacifique qui signale la grâce divine dans ses chastes opérations. Dieu est beau ; sur les images que vénère l'idolâtre chinois, le diable est laid « à faire peur ». On voit que l'habitant de l'éternelle horreur est aussi loin de la Beauté que de la Vérité et de la Félicité. Et cependant cet ennemi enragé de la Foi est souvent son meilleur auxiliaire — tous nos missionnaires le disent. « Aujourd'hui, écrit le P. Clavelin, je vous parlerai des succès assez singuliers d'un de mes compagnons et presque d'un collaborateur *in salutem animarum.* Ce n'est pas un Français, ce n'est pas un Jésuite, c'est un personnage que trouvent fort laid et tout noir ceux qui l'ont vu et ils sont en grand nombre ; c'est du diable que je vous parlerai et de sa manière de travailler à la conversion des Chinois [1]. » Ici encore rien qui ne soit dans l'Écriture; elle nous dit que le diable est l'objet non-seulement de la malédiction, mais aussi de la dérision divine : « Il tient la tête de ces ennemis dont Dieu se moquera pour l'éternité. »

Un premier fait constant et universel est la nécessité où se trouve le démon de confesser la puissance de la loi chrétienne. Une pauvre femme infidèle [2] souffrait une espèce de martyre ; dans sa maladie

1. et 2. P. Clavelin, *loc. cit.*

bizarre, elle perdait tantôt la vue et tantôt la raison ; il lui arrivait



MASQUES DES DIABLES (cérémonie du Bouddha-vivant.)

même de ne pas reconnaître ses enfants parce que ses yeux étaient voilés ou que le son de leur voix lui paraissait étranger. Un médecin,

appelé par les parents, constata l'impuissance de son art en ajoutant : c'est un mal qui réclame l'intervention des chrétiens et il ne sera guéri que par le baptême. A cette déclaration, les démons se lamentaient. «Oh! disaient-ils à cette femme, que nous sommes malheureux, nous allons être forcés de descendre en enfer. Voilà le Père qui vient, tu vas recevoir le baptême. Oh ! prends donc un peu pitié de nous. » Dans nos anciennes missions le pouvoir des chrétiens était également reconnu et même réclamé par les idolâtres. Voici encore un fait emprunté au P. Fouquet [1] :

Une famille païenne subissait une singulière persécution. Des mains invisibles brisaient et renversaient les meubles. Tantôt un grand feu s'allumait subitement dans une chambre, tantôt des figures monstrueuses s'attachaient aux murailles. Le chef de la famille n'omit rien de ce que peut suggérer la superstition la plus aveugle pour se délivrer de ses hôtes dangereux. Il s'adressa d'abord à une espèce de bonzes adorateurs de l'idole Foé ; leurs cérémonies ridicules furent toutes inutiles. D'autres vinrent dont on disait merveille. Ils furent reçus dans la maison infestée, par une grêle de pierres qui tombaient sur eux sans que l'on pût découvrir ceux qui les lançaient. C'était chaque jour une nouvelle comédie et une nouvelle dépense. Un chrétien voyant toutes ces extravagances, se prit à dire: « Qu'on est à plaindre dans cette maison ; on y donne beaucoup d'argent en pure perte. Si l'on avait recours au Dieu des chrétiens, Souverain Seigneur du ciel et de la terre et la terreur des démons, on aurait bientôt la paix sans qu'il en coûtât la moindre chose. » Une bonne parole n'est jamais perdue ; personne cependant ne paraissait faire attention à celle-ci ; mais elle avait frappé la victime de Satan. Ce pauvre homme souffrait de tels tourments, qu'une nuit, n'y tenant plus, il court à la maison du charitable chrétien, et par ses vives instances l'oblige à le suivre chez lui. Le fidèle, armé de son chapelet et de l'eau bénite, se confiant uniquement en la

1. P. Fouquet, lettre citée page 261 et suiv.

puissance de Notre-Seigneur, après avoir prié à genoux, le visage contre terre, arrache d'une main intrépide les figures monstrueuses, les emblèmes superstitieux. En quelques instants la flamme a tout dévoré, et la grâce divine entra dans cette famille en même temps qu'une paix profonde qui ne fut plus jamais troublée.

Plus touchant peut-être le trait suivant raconté par le P. d'Entrecolles [1]. On y retrouvera quelque ressemblance avec l'exemple de grande foi, donné, au milieu de la tempête, par Vasco de Gama.

Un vieux soldat prit la résolution de faire un tour dans son pays natal afin de gagner à Notre-Seigneur quelques-uns de ses compatriotes ; il apprend à son arrivée qu'une maison est infestée par les esprits, pleine d'un tapage effrayant, traversée par une grêle de pierres et qu'on y trouve, en un mot, tout ce qui signale la présence et le savoir faire du Malin et de ses satellites. Notre soldat n'hésite pas, et ses paroles pleines de foi déterminent le chef de famille à demander le baptême avec tous les siens. Mais parce qu'il voulait user de prudence et peut-être aussi manifester la gloire du Sacrement qui nous communique la vie divine, le vétéran répondit à cette prière : Je ne baptiserai d'abord que le plus jeune de vos enfants ; par sa qualité de fils de Dieu, il sera redoutable aux puissances infernales. Si elles s'avisent de vous inquiéter encore, prenez cet enfant, conduisez-le hardiment dans le lieu où elles renouvellent leurs insultes... Ce fut inutile, le démon avait fui pour ne plus revenir.

On le voit, les chrétiens connaissent la vertu de l'eau bénite et celle plus puissante encore de l'eau du sacrement et ils ne manquent pas d'y recourir. Cette eau, par la bénédiction divine, est reprise, nous dit encore Bossuet, à l'empire particulier que le démon prétend exercer sur elle: « L'Esprit de Dieu, au commencement, était porté sur les eaux, et le diable, dit Tertullien, se plaît à se reposer dans les eaux, dans les fontaines cachées et dans les lacs et dans les

1. *Lettres édif.*, t. XXXV, p. 117.

ruisseaux souterrains... De là vient cette coutume des premiers chrétiens de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par un très saint exorcisme [1]. »

Le démon en convient lui-même, et le P. de Chavagnac l'écrivait au P. Fouquet [2] : « Une jeune femme tomba dans une maladie extraordinaire ; dans de violents accès de fureur qui la prenaient soudainement et quand elle y pensait le moins; elle disait qu'un homme qui était à la campagne lui parlerait de la religion chrétienne ; une autre fois elle dit que des catéchistes viendraient un jour qu'elle désigna et qu'ils jetteraient d'une certaine eau sur elle et sur toute la maison, prévisions qui ne tardèrent pas à se réaliser. En même temps elle faisait le signe de la croix avec un air de moquerie, ou bien elle faisait semblant d'asperger d'eau bénite les assistants. Ce sont, disait-elle, choses que je crains comme la mort. De fait, quelques bons chrétiens se rendirent dans cette maison avec un crucifix, une image de Notre-Seigneur, des chapelets, de l'eau bénite. La jeune femme fut guérie, elle et plusieurs jeunes gens de sa parenté ou de son voisinage, auxquels elle avait communiqué son extraordinaire maladie par une contagion également extraordinaire.

En de telles circonstances les chrétiens agissent par zèle pour la maison de Dieu et par compassion pour le prochain. Quelquefois leur seule intention est de se moquer du diable. C'était un plaisir pour les séminaristes de Zi-ka-wei dans leurs excursions à Changhai, de troubler les sorciers dans leurs opérations cabalistiques. Il leur suffisait ordinairement de faire le signe de la croix ou de saisir soit un chapelet, soit une médaille. Ces hommes voués aux sciences occultes repliaient leur bagage, les esprits ne répondaient plus à leur appel et ils disaient : il y a un chrétien dans la foule ; nous ne pouvons agir en sa présence [3].

1. *Lettres édif.*, t. XXXV, p. 117.
2. *Ibid.*, t. XXVI, p. 252.
3. *Corresp. de Laval*, nov. 1874. Lettre du P. Palatre, p. 22.

GROUPE DE SÉMINARISTES.

ruisseaux souterrains... De là vient cette coutume des premiers chrétiens de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par un très saint exorcisme[1]. »

Le démon en convient lui-même, et le P. de Chavagnac l'écrivait au P. Fouquet[2] : « Une jeune femme tomba dans une maladie extraordinaire ; dans de violents accès de fureur qui la prenaient soudainement et quand elle y pensait le moins ; elle disait qu'un homme qui était à la campagne lui parlerait de la religion chrétienne ; une autre fois elle dit que des catéchistes viendraient un jour qu'elle désigna et qu'ils jetteraient d'une certaine eau sur elle et sur toute la maison, prévisions qui ne tardèrent pas à se réaliser. En même temps elle faisait le signe de la croix avec un air de moquerie, ou bien elle faisait semblant d'asperger d'eau bénite les assistants. Ce sont, disait-elle, choses que je crains comme la mort. De fait, quelques bons chrétiens se rendirent dans cette maison avec un crucifix, une image de Notre-Seigneur, des chapelets, de l'eau bénite. La jeune femme fut guérie, elle et plusieurs jeunes gens de sa parenté ou de son voisinage, auxquels elle avait communiqué son extraordinaire maladie par une contagion également extraordinaire.

En de telles circonstances les chrétiens agissent par zèle pour la maison de Dieu et par compassion pour le prochain. Quelquefois leur seule intention est de se moquer du diable. C'était un plaisir pour les séminaristes de Zi-ka-wei dans leurs excursions à Changhai, de troubler les sorciers dans leurs opérations cabalistiques. Il leur suffisait ordinairement de faire le signe de la croix ou de saisir soit un chapelet, soit une médaille. Ces hommes voués aux sciences occultes repliaient leur bagage, les esprits ne répondaient plus à leur appel et ils disaient : il y a un chrétien dans la foule ; nous ne pouvons agir en sa présence[3].

1. *Lettres édif.*, t. XXXV, p. 117.
2. *Ibid.*, t. XXVI, p. 252.
3. *Corresp. de Lavalle*, nov. 1874. Lettre du P. Palatre, p. 22.

GROUPE DE SÉMINARISTES.

Nous le savons à l'avance, la puissante Marie se plaît à infliger les plus humiliantes défaites à l'homme ennemi séparé d'elle par de perpétuelles inimitiés. Un chrétien peu généreux et peu fidèle témoigna par sa fin déplorable de la vertu promise et accordée au scapulaire. Il souffrait d'une cruelle oppression que lui, comme son entourage, attribuait au diable. Par un geste inconscient, il souleva le scapulaire qui reposait sur sa poitrine ; immédiatement la respiration devint plus libre ; heureux de ce soulagement, il recommença, toujours avec le même succès. Croyant tenir sa guérison, le malheureux rejeta la sainte livrée des enfants de Marie ; mais à l'instant même il rendit le dernier soupir et le frère de cet infortuné, en annonçant cette mort affligeante, disait : Le démon a emporté cette âme dans l'enfer [1].

Ici le diable était vainqueur par suite d'une défaillance. Généralement la possession se déclare après un crime plus grand, après un péché énorme ; pas toujours cependant. Il suffit quelquefois de toucher un objet qui a été offert au démon, même sans qu'on le sache ; de manger des aliments qui lui appartiennent, de consentir à une première tentation, de donner un regard, coupable déjà, à un spectacle évoqué par l'impur magicien. Enfin, lui-même est quelquefois solliciteur et quelquefois sollicité ; alors c'est un marché qui se débat, on pourrait presque dire un contrat qui se signe. Les annales de nos missionnaires justifient aisément ces assertions ou plutôt ces conclusions qui ressortent elles-mêmes de leurs récits.

Un jeune homme adonné au jeu [2] eut recours à un sacrilège pour se procurer l'argent nécessaire à sa furieuse passion. Pendant la nuit il se rend à un champ voisin piller la tombe de sa tante. Le cercueil était rempli d'eau, d'ossements, de vêtements déchirés ;

1. Lettre du P. Neveux. *Corresp. de Jersey.*

2. Lettre du P. Bourdilleau, 6 juillet 1867. Supplément aux *Lettres de Chine-Laval*, avril 1870, page IV.

pendant que le misérable cherchait vainement de l'or et des parures au milieu de ces débris funèbres, sa main fut violemment saisie sans qu'il lui fût possible de la retirer. A la pointe du jour les habitants du village qui se rendaient au marché le virent incapable de tout mouvement et rivé au cercueil profané. On s'attroupe, mille personnes sont là bientôt. Tous les efforts sont inutiles, comme toutes les prières. La mère du malheureux conduit enfin une sorcière ; mais l'esprit de la tombe ne lâche le prisonnier que sur la promesse de recevoir comme rançon des lingots d'argent et d'or. Le jeune homme ne fut délivré qu'au moment où brûlaient les papiers symboliques dorés ou argentés qui représentent aux yeux de l'esprit les sommes auxquelles il a droit. Le violateur des tombes fut attaché pendant trois jours à un poteau ; punition exemplaire et méritée ; mais elle accréditait le culte superstitieux de la mort et du démon.

Quelquefois Satan s'empare d'une âme que Dieu veut punir d'un commerce criminel. En d'autres circonstances la faute est bien moins grave ou même elle n'apparaît pas.

Un possédé demandant au Père Neveux [1] à être reçu dans la religion chrétienne lui en exposait le motif. J'avais un débiteur qui me devait une dizaine de ligatures ; un jour, pour me témoigner, disait-il, sa bonne volonté, il m'offrit quelques melons qui d'abord avaient été déposés dans une pagode. Toute la famille en mangea. A peine la femme eut-elle mordu au fruit qu'elle se trouva saisie à la gorge et comme étranglée. Plusieurs fois les poignets du mari furent serrés par une main invisible et pressés l'un contre l'autre comme dans un étau. Puis vinrent les apparitions toujours diverses et toujours les mêmes. L'eau bénite mettait souvent les diables en fuite, alors ils allaient chercher des camarades ; ils se pressaient à la porte une cinquantaine environ, mais tous n'osaient entrer. L'un d'eux, plus fort ou plus courageux, ne quittait pas la place.

1. *Lettres de Jersey*, décembre 1890, pp. 261-262.

Tranquillement assis, il disait au catéchumène en lui montrant un crucifix : moi, je n'ai pas peur de cette image ; ou bien en lui montrant l'eau bénite : que fais-tu de cette bouteille, verse-moi ça par terre. Cependant, comme tous les autres, il dut se retirer devant Jésus-Christ son vainqueur.

L'Église sait bien que le diable exerce parfois sa maligne influence sur la nourriture de l'homme. Elle dit à l'huile avant de la bénir : « Huile, créature de Dieu le Père tout-puissant qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui est dans leur sein, je t'exorcise ! Que toute puissance adverse, que tout ennemi diabolique, que toute faculté de nuire et de troubler l'imagination soit bannie de ton essence jusqu'à sa racine, afin que tous ceux qui se serviront de toi y trouvent le salut de l'âme et du corps [1]. »

Cette sorte de *Benedicite* n'avait pas été dit avant leur repas par une famille nouvellement convertie. La mère avait préparé un plat de champignons ; elle, son mari et son fils, après en avoir mangé, furent pris d'un rire inextinguible ; les voilà tous les trois sautant, gambadant, grimaçant comme des insensés et roulant en même temps des yeux furieux. Un païen épouvanté courut avertir un chrétien qui saisit une bouteille d'eau bénite et en versa le contenu sur les trois empoisonnés. La guérison fut aussi soudaine que la maladie; mais nos gens ne retournèrent plus à leurs champignons.

De tels faits sont bien étranges, et cependant il en est de plus extraordinaires qui résultent d'une donation mutuelle offerte au démon ou que lui-même a sollicitée.

Le démon solliciteur. — Le P. Clavelin, l'illustre Père Clavelin, comme l'appellent nos missionnaires en invoquant son autorité irrésistible à leurs yeux, fait le récit suivant textuellement reproduit ici :

Parmi les démons, il en est cinq qu'on appelle les cinq dragons. « Ils s'attaquent le plus souvent aux femmes. Comme dans toutes

1. *Rituale Romanum.* Benedictio olei simplicis.

les autres possessions ou obsessions diaboliques, ces esprits impurs commencent par le tapage à la maison, ouvrent et ferment les portes et fenêtres avec fracas ; brisent la vaisselle, etc., etc. Les païens se hâtent alors d'appeler à leur secours des magiciens ou magiciennes. Quand ceux-ci ont déclaré à tort ou à raison connaître l'espèce des diables qui troublent la maison, ils prescrivent des remèdes en conséquence. Si ce sont les cinq esprits impurs, il faut, entre mille autres choses, faire cinq portraits de diables, les suspendre dans l'intérieur de la chambre, les honorer, les adorer, faire brûler devant eux des chandelles, enfin, et c'est la condition *sine qua non*, il faut que la femme consente à tous les désirs de ces méchants esprits. Après cela, il arrive assez souvent que les richesses abondent dans la maison, le démon apporte de l'or, de l'argent, et la paix règne dans la famille. Souvent aussi, par suite de ce commerce criminel, la femme finit par languir, se consumer et mourir d'épuisement. Si au contraire on ne consent pas à honorer ainsi les cinq démons et à se soumettre à toutes leurs exigences, le tapage recommence, la femme se trouve affligée de toutes sortes de maladies inconnues et rebelles à toute espèce de remèdes, et souvent elle y succombe. »

« Voici un exemple tout récent : Une païenne persécutée par les cinq dragons fut visitée par des chrétiennes. Elle se décida à croire, but de l'eau bénite et se trouva mieux. Mais sa famille ne voulut jamais lui permettre de tenir sa promesse. On fit venir la magicienne pour aviser à d'autres moyens de la guérir. Celle-ci, sans avoir été avertie par qui que ce soit, m'a-t-on assuré, lui dit aussitôt : Tu as bu de l'eau sainte, le diable est parti ; tu as changé de sentiment, il est revenu [1]. »

Le démon sollicité. — Hélas ! il suffit d'un bien médiocre profit matériel pour déterminer les païens à recourir au démon.

Un lettré, affilié à une société secrète et sincèrement repentant

1. P. Clavelin, *loc. cit.*

de ses erreurs, disait au P. Bataille : On acquiert dans la secte un pouvoir supérieur, celui de prévoir les événements, de prédire la pluie, le vent, la tempête. Lorsqu'on est sur le point de mourir, on peut ajouter à ses jours. On devine et on pénètre les desseins de son ennemi, on sait s'il a résolu de vous voler, de vous diffamer, d'incendier votre demeure ou votre moisson. Le moyen d'avoir ces précieuses connaissances, c'est d'entrer en relations avec l'esprit. C'est très simple : On se retire à l'écart et l'on travaille à se subtiliser. Pour se subtiliser on ferme les yeux, on replie la langue sous le palais, on relève la tête et l'on dirige toute son attention vers le démon que l'on invoque. Après un certain espace de temps variable (les novices attendent plus que les vétérans), le démon descend dans une sorte de cité aérienne qui s'appelle la ville des mauvais plaisirs [1].

Le P. Hœffel [2] a remarqué une vertu singulière manifestée en certains cas que présente la maladie du diable. Les personnes qui en sont atteintes, sans rien entendre à la médecine, guérissent d'autres malades. Chacun a sa spécialité. — Une femme est devenue habile à guérir les maux d'yeux ; un jeune homme de vingt-cinq ans, lui, ne guérit que par intermittence. Lorsqu'il a, comme on dit, le diable au corps, il va de tous côtés exercer son merveilleux talent. Généralement on brûle beaucoup d'encens devant l'idole pour obtenir cette maladie lucrative ; hélas ! que ne peut sur une âme païenne la soif dévorante de l'or ?

D'autres encore ont recours à des usages ténébreux, à une sorte de communion satanique. Ce sont des rites impies dont l'intention évidente pour nous est une insulte à l'adorable Sacrement. Le sorcier opère de préférence pendant la nuit. Deux vases lui sont apportés ; l'un est rempli d'eau, l'autre est vide, mais couvert d'un papier en forme de tambour. L'opérateur saisit quelques gouttes d'eau à l'aide

1. *Corresp. de Jersey*, sept. 1889, p. 72.
2. P. Hœffel, *Corresp. de Jersey*, déc. 1881, p. 371.

d'un bâtonnet, il les laisse tomber sur le papier disposé comme on l'a dit et fermant le vase resté vide. Lorsque cette eau se congèle de manière à former un glaçon, c'est le signe que l'esprit est descendu. Ce remède magique est porté avec un grand respect au malade, qui souvent retrouve assez de santé pour vaquer à ses occupations.

Le catéchumène qui faisait ce récit au P. Bourdilleau ajoutait : c'est d'un vieux parent que je tiens le secret d'évoquer le démon sous cette forme d'eau congelée. Sur le point de mourir, il m'appela près de lui, et, par affection, disait-il, en m'enseignant son art, il me léguait un trésor, le moyen d'avoir toujours du riz à discrétion. Et, de fait, j'avais acquis une certaine célébrité ; on venait me chercher même de loin, je faisais chaque jour grande chère et je pouvais difficilement répondre à toutes les invitations qui m'étaient adressées [1].

Dans les exemples qui précèdent et dans d'autres semblables, il ne sera guère possible de faire la part exacte de la vérité et de l'erreur. Où cesse la raison ?... où commence la folie ?... Dans telle action complexe plusieurs causes interviennent, parmi ces causes, quelles sont celles qui sont évidemment diaboliques ? Quelles sont celles qui sont purement humaines ? Nos missionnaires ne se flattent pas de résoudre habituellement ces cas ou ces problèmes de troublante psychologie. Ils disent les choses certaines qui touchent à l'évidence, ils expliquent celles qui sont plausibles et répondent aux objections élevées contre la réalité ou la nature de certains phénomènes ; ils s'arrêtent devant les choses incertaines, heureux du résultat lorsqu'il est bon et que le diable, en hurlant et en grinçant des dents, a été cependant l'ouvrier de Dieu, le serviteur et le semeur de l'Évangile.

Tel est le sens des prudentes remarques faites par le P. C. Terrien

1. P. Bourdilleau, *Corresp. de Laval*, avril 1890. Suppl., p. x.

et communiquées à ses deux frères les PP. Jean-Baptiste et Jacques [1].

Mettre en doute l'existence des maladies diaboliques, ce serait s'écarter de l'opinion unanime des chrétiens et des païens comme aussi du sentiment des missionnaires de l'ancienne et de la nouvelle Compagnie. Le P. des Roberts écrivait en 1741 ces lignes encore actuelles : « Rien n'est plus vrai, mon Révérend Père, que la manière cruelle dont le démon traite ici ses esclaves... » Le P. Chavagnac en écrivant au P. Le Gobien, le 10 février 1703, fait un récit fort semblable à ceux qui se rencontrent si fréquemment dans nos annales. Il s'agit également d'une maison infestée, de sept personnes de la même famille « livrées à des accès de fureur si violents que si on n'avait pris la précaution de les lier, elles se seraient massacrées les unes les autres ; de tous les dieux du pays inutilement invoqués, de sacrifices très onéreux faits en pure perte et enfin d'un suprême recours au missionnaire. Celui-ci déclare qu'il n'y a rien à espérer du Dieu véritable si les symboles de la superstition ne disparaissent. Notre-Seigneur ne peut descendre chez son ennemi et il ne délivrera que ceux qui se feront instruire dans la religion et feront une promesse sincère de lui appartenir par le saint Baptême. Ces conditions acceptées, les chrétiens s'armant d'eau bénite, de chapelets, de médailles, de crucifix se rendent dans la famille persécutée. Là ils font mettre tout le monde à genoux. Beaucoup de païens accoururent, entre autres un bonze et ses partisans : ils furent bien surpris de voir « qu'autant de fois que les possédés étaient saisis de ces transports violents de fureur, autant de fois un peu d'eau bénite qu'on leur jetait, un signe de croix qu'on formait sur eux, le nom de Jésus qu'on leur faisait prononcer, les calmait sur l'heure, et les mettait dans une situation tranquille, et cela, non pas peu à peu, mais à l'instant... Ce prodige ferma la bouche aux bonzes et aux infidèles ; presque tous convin-

1. P. C. Terrien, — *Corresp. de Jersey*, année 1883, p. 30 et suiv.

rent que le Dieu des chrétiens était le véritable Dieu, et plus de trente se convertirent. Pour éterniser le souvenir d'une si insigne faveur, les nouveaux baptisés ont mis dans leur salle d'apparat une grande image de Notre-Seigneur ; au-dessus ils ont gravé cette inscription en gros caractères : En telle année et tel mois, cette famille fut affligée de tel mal. Les bonzes et les devins du pays furent inutilement employés. Les chrétiens vinrent, invoquèrent le vrai Dieu, à l'instant le mal cessa. C'est pour reconnaître ce bienfait que nous avons embrassé sa sainte loi ; et malheur à celui de nos descendants qui serait assez ingrat pour adorer d'autre dieu que le Dieu des chrétiens. »

Les manifestations du diable ont souvent la même conséquence. « Pour ma part, ajoute le P. Terrien, et dans ma seule section, certainement *plus de mille chrétiens* se sont convertis pour cet unique motif. »

Bien diverses sont les opérations du Méchant. Parfois il effraie, il épouvante, et cependant ce n'est pas alors qu'il est le plus redoutable. Les plaisirs qu'il présente sont plus à craindre mille fois que les tourments qu'il inflige. Assez souvent il invite ses victimes à voyager avec lui et les conduit dans une sorte de Babylone pleine de trouble et pleine de péchés. Que se passe-t-il alors ? la réponse est bien difficile. Une sorte de corps inerte est sous les yeux ; celui du possédé, mais l'âme est absente. Elle a émigré sans doute pour suivre le démon. Lorsqu'elle rentre chez elle, qu'elle reprend la vie normale, elle raconte les impressions de la route, les incidents de la fête. Si on présente des aliments à cette personne [1], même après un jeûne prolongé, elle les refuse en prétextant qu'elle n'a point faim ou qu'elle a fait un meilleur repas ; il lui arrive de dire qu'une voiture l'attend et elle en fait une description très précise. Les assistants n'ont pas la même netteté de perception ou d'audition ; assez souvent ils ne voient rien, mais ils entendent

1. *Corresp. de Jersey*, avril 1882. Le Diable convertisseur, p. 63.

des bruits plus ou moins confus qui témoignent de la présence d'êtres invisibles, mais bien réels. Le sujet lui-même, comme on dirait dans une expérience, offre assez ordinairement les mêmes symptômes d'épuisement ou de fatigue qu'on remarquerait ailleurs après un long voyage, un festin copieux, ou une nuit d'ivresse.

Il arrive assez souvent que les démons, au lieu d'inviter et de recevoir chez eux — si du moins ces mots ont une exactitude suffisante — s'invitent eux-mêmes et se livrent chez leur victime et leur complice à des fêtes criminelles. Je sais bien, disait un de ces malheureux, que je vais en mourir, mais je préfère plutôt mourir et être damné que d'opposer un refus aux invitations du diable.

Laissons ces horreurs pour voir encore d'autres scènes, écouter d'autres récits de possession ; mais la fin en sera plus consolante. Quelques paroles doctrinales empruntées au Père Hippolyte Leroy [1] expliqueront les contradictions apparentes que présentent souvent des faits diaboliques, et feront toute la lumière possible sur ces manifestations.

Dans la possession, le démon fait deux choses : d'abord il soustrait à l'influence de l'âme le système nerveux, et par le système nerveux, les sens et les organes ; c'est la première opération ; ensuite, par la seconde opération, il se substitue à l'âme ainsi dépossédée et, sans animer le corps, il le meut. Quelquefois il fait ce que le possédé pourrait faire lui-même, laissé à ses puissances naturelles ; quelquefois ce qu'il serait complètement incapable de faire ; par exemple se tenir en l'air, tourner rapidement sur lui-même sans un appui suffisant, opposer une force d'inertie telle que dix hommes robustes pourraient à peine en triompher. Autres phénomènes : entrer en convulsions, hurler de douleur, crier qu'on est blessé, brûlé, lorsqu'on a été touché par l'eau bénite sans même la sentir. Autres encore : parler des langues inconnues, écrire ou lire, quand on ne sait ni lire ni écrire, répondre pertinemment sur des

1. Démons et démoniaques, *Études relig.*, n° du 6 mai 1867.

sciences absolument étrangères, annoncer ce qui se passe à une grande distance..... La possession est intermittente ; le démon entre et il sort ; il part et il revient ; quelques-uns s'en vont, d'autres restent. Quand Satan est là, c'est lui, ordinairement du moins, qui parle, commande, menace, se moque et se plaint ; mais il fatigue les instruments matériels dont il se sert. La possession jette le trouble et le désordre dans un organisme qui ne fonctionne plus comme à l'état normal dans la lumière de l'intelligence et sous l'empire de la volonté. Les perturbations nerveuses produites par la possession ressemblent à celles de l'alcool, de la morphine, du magnétisme et de la suggestion. C'est toujours un ébranlement du système nerveux. Souvent le possédé présentera les symptômes d'aliénation mentale. Le fou est celui qui ne se possède pas, le démoniaque ne se possède pas davantage.

Les récits suivants seront la preuve expérimentale qui confirmera cette théorie.

RÉCIT DU PÈRE HILT [1].

Des événements étranges se passaient dans la chrétienté la plus importante de mon district ; il n'y était bruit que d'une païenne possédée par le démon et de sa famille tourmentée par le malin. Sorciers, pythonisses, conjurations, superstitions avaient également et successivement échoué. On avait demandé aux chrétiens d'intervenir. Plus heureux et plus forts contre le démon qui redoutait leur approche, ceux-ci ne parvenaient cependant pas à le chasser ; je ne partirai, disait-il, que lorsque le missionnaire sera venu. On me pressait donc de venir, et le diable lui-même semblait m'y inviter. Prédicateur de la religion chrétienne par la bouche de la possédée, il affirmait qu'elle était la seule bonne, la seule véritable, la seule qui conduisît au ciel. Dans l'enfer, ajoutait-il, on trouve aussi des chrétiens mais ce sont des chrétiens infidèles qui n'observaient pas

1. *Chine et Ceylan.*

les commandements. C'est Dieu qui m'oblige à venir ici et à glorifier la sainte Église.

Non content des exhortations générales, notre prédicateur en faisait de particulières. — A une femme qui avait apostasié : Tu es toujours chrétienne, disait-il, on n'efface pas la croix du baptême ; si tu ne te convertis, prends garde à l'enfer. — A une autre qui se prétendait chrétienne sans avoir encore reçu le baptême : Non, tu n'es pas chrétienne, tu n'as pas la croix sur le front. Il en tança une autre très vertement à cause de sa tiédeur. Des faits semblables promettaient un auxiliaire précieux, et je dirai tout de suite que ces prévisions ne furent pas démenties. A un sermon sur l'enfer, il m'interrompit par la bouche de la possédée en disant : Tout ce que dit le Père spirituel est vrai, il y a un enfer. Un autre jour que je l'aspergeais d'eau bénite, je l'ai vu bondir comme sous des coups de fouet, crier et pleurer. Oui, j'ai vu cet étrange spectacle, j'ai vu le diable pleurer !..... pleurs silencieux, pleurs de désespoir, pleurs de damné, pleurs indescriptibles !... Mais n'anticipons point sur les événements... Lorsque je fus demandé avec tant d'instances, je ne savais pas encore ce qui m'adviendrait dans une entreprise toujours épineuse ; j'attendis quinze jours et ne partis qu'avec la bénédiction de Monseigneur, celle du P. Supérieur et l'assurance que nos Pères voulurent bien me donner de m'accompagner par leurs prières.

Arrivé sur les lieux, il fallut bien convenir, à des signes manifestes, que j'étais en présence du démon. — Il avait annoncé mon arrivée en disant : Le Père se lève ; il célèbre la Messe, il se met en route.... et, en donnant ces heures qui furent trouvées exactes, il tremblait de tous ses membres. C'était un premier indice. Il y en avait bien d'autres ! La possédée distinguait les chrétiens d'après leur état d'âme ; elle signalait les tièdes, les pécheurs, les retardataires ; — or, étrangère au pays, elle n'avait aucun moyen naturel de distinguer les païens des chrétiens et parmi ces derniers de connaître leur fidélité ou leur infidélité aux prescriptions de l'Église ;

elle se servait de mots qui ne sont employés et qui ne sont connus que par les catholiques. — D'autre part le sujet était sain naturellement : un esprit droit, un caractère commode, un tempérament sanguin, une humeur pacifique ; cette femme vit en bonne intelligence avec sa belle-mère et en est fort aimée ; donc nécessité pour moi de livrer bataille à un diable, ou plutôt à plusieurs ; eux-mêmes s'appelaient Légion. — Je prépare la campagne, j'organise les jeûnes et les prières, car il s'agit d'un démon qui ne fuit que devant ces armes ; puis, un jour, je prévins les vierges qui gardaient la possédée, de la conduire à l'église. Quand elle vint, ou plutôt quand *il* vint, je l'attendais les bras croisés et le regardais bien en face ; lui prit tout de suite une singulière attitude et un air penaud ; déjà il avouait sa défaite ; cependant, et comme je l'avais prévu, elle fut lente à venir et traversa deux périodes ; celle de la lutte et de la fureur, celle de la crainte et même de la prière.

Dans la première période, le démon rugissait parfois comme un lion. La bête dévorante criait alors : je veux sa vie, je veux son âme ! Il résistait aux ordres les plus impérieux. Je lui commandai de faire trois prostrations en l'honneur de la très sainte Vierge en répétant son nom béni. Les prostrations, il les fit, de très mauvaise grâce assurément, mais il les fit ; il refusa nettement de prononcer le saint nom de Marie. Pour cela, jamais, jamais, jamais !... c'était son dernier mot. Cinq fois je commandai ; cinq fois il refusa. J'eus, ou plutôt je reçus l'inspiration d'invoquer saint Joseph sur son autel ; ma prière fut fervente, et je sentis qu'elle était exaucée. Le démon avait perdu son assurance ; il remuait les lèvres ainsi qu'un homme qui veut parler, mais qui ne trouve pas de son pour articuler sa parole. Il finit par dire très bas : « Maria. » — Plus haut, lui dis-je, tu parleras plus haut. — Il prononça distinctement : « Maria, Maria. » — Je l'obligeai à crier de manière à être entendu même d'un sourd ; il obéit ; grâces éternelles en soient rendues au bon saint Joseph ! pendant que je commandais, lui, le grand Saint

— comme la possédée le reconnut ensuite — menaçait et frappait...

Ce nom de Marie était pour le diable un supplice ; nous avions remarqué que les cantiques sacrés le mettaient fort mal à l'aise, aussi nos bonnes petites filles chrétiennes lui donnaient-elles, à cœur joie et de toutes leurs forces, un concert assourdissant. Le refrain du cantique de Lourdes : *Ave, ave Maria*, traduit pour nos Chinois, lui était particulièrement insupportable : Oh ! disait-il, que je souffre de la tête, que je souffre !... On me frappe, on me frappe... Je ne puis entendre ces paroles : *Ave, Ave!* Petites coquines, vous me ferez mourir de colère. — Il ne mourait pas ; mais plusieurs diables partirent ; en la fête des saints Anges, ils furent roués de coups. Ils se plaignirent que saint Michel et l'Ange Gardien de l'Évêque se signalassent parmi leurs persécuteurs.

Je passe sur d'autres incidents que l'esprit d'intrigues s'entend merveilleusement à susciter : apparitions célestes de la Bienheureuse Vierge, elle-même, debout près de la pierre de l'autel ; mais apparitions qui s'évanouissaient devant le signe de la croix ou une invocation pieuse ; possession d'autres personnes, et spécialement de la mère de notre catéchumène qui frappait sa fille et aurait voulu la déchirer et la piétiner avec une rage qu'elle ne concevait point lorsque l'accès était fini.

J'arrive aux premiers symptômes de la victoire. Maria, ainsi s'appelait notre possédée, Maria fut capable d'apprendre le catéchisme et les prières. Combien de fois nos Pères ont constaté ce phénomène chez les candidats au baptême. Veulent-ils apprendre les vérités élémentaires de la religion, qu'ils ressentent une pénible lourdeur de tête ; ils bâillent, leur mémoire est rebelle ; cette étude si simple leur paraît impossible : autant d'artifices du démon contre lesquels il est utile de prévenir les néophytes lettrés afin qu'ils ne se découragent pas [1].

1. P. Vinchon, *Les ruses du grand ennemi*.

Notre Maria, elle, apprenait vite et comprenait bien ; preuve certaine que les liens du démon commençaient à se dénouer. L'histoire de la Passion fut l'occasion d'une grande victoire sur l'enfer. Après en avoir écouté le récit, un crucifix entre les mains, la jeune femme fit, avec grande générosité et abondance de larmes, l'acte de contrition parfaite ; son repentir fut si grand, que la grâce prit possession de son âme, et le démon le constatait en disant : C'est fini, Dieu est descendu dans ce cœur où je ne puis plus rester. Et cependant il restait encore.

Pourquoi donc ?... Le Père Surin a rencontré aussi ce diable qui veut partir et qui ne le peut pas, Dieu l'obligeant à rester. C'est que la possession, dit encore le P. Hippolyte Leroy, en certains cas, « fournit l'occasion au malheureux, dominé par le démon, de pratiquer jusqu'à l'héroïsme, la patience, la résignation, l'humilité, la confiance en Dieu, les vertus les plus belles et les plus méritoires [1] ». Notre démon possesseur prévoyait-il les mêmes conséquences ? Peut-être, comme l'indiquent des dialogues fréquents dans le genre de celui-ci : — Je souffre trop, je veux partir. — Va-t'en, pars donc ! — Je ne le puis pas, les anges sont là, ils m'obligent à rester. — Ah ! Père spirituel ! donnez-moi la permission de retourner en enfer ; ici je n'ai plus aucune besogne utile, ailleurs je ferais encore un bon travail. — Cela ne me regarde pas ; cela regarde le Maître du ciel, il t'enverra où il voudra et au moment qu'il voudra. — Lui ! lui (et il montrait l'image de N.-S.) dès qu'il aura fait un signe du bout du doigt, je partirai. — Oh ! comme il était non pas humble, mais humilié, ce démon, jadis si superbe et ne respirant que menaces ; il en vint à donner presque tous les signes d'une conversion sincère et d'un repentir efficace. — Il balayait l'église ; il allumait les cierges, il sonnait la cloche, il nous demandait d'intercéder auprès de Dieu pour qu'il fût délivré et s'en retournât *in locum suum*. — Cependant la possession

1. P. Leroy, *loc. cit.*

diminuait, elle finit par se localiser entre la poitrine et la tête. Les diables se dispersaient de différents côtés. Presque tous se fixèrent *ad tempus* dans le voisinage et même dans la parenté. L'un d'eux élut domicile chez la sœur de Maria ; c'était un diable boiteux. Lorsqu'on lui demandait la raison de son infirmité ; c'est, disait-il, une suite des coups d'eau bénite que j'ai reçus de la part des chrétiens. La dernière trace de possession disparut au quatrième jour d'une neuvaine que nous fîmes avant la fête de l'Immaculée Conception. Maria n'avait cessé, malgré les persécutions des siens, de confesser la foi catholique et d'en publier la puissance. Plusieurs païens, touchés par ses paroles, se convertirent. Le jour approche, peut-être, où, suivant la prédiction de notre ancienne possédée, son village tout entier sera chrétien. Alors, dans ce pays couvert des sanctuaires du démon, où affluent ses pèlerins, nous remplacerons notre chapelle trop étroite par une église dédiée à Marie Immaculée, à Notre-Dame de Lourdes !...

... Après quelques mois, les récits du P. Hilt recevaient une confirmation absolument imprévue et lointaine mais très heureuse comme très authentique. Les détails en sont donnés dans une lettre que le P. Russell, missionnaire à *Nova Trento*, ville du Brésil, écrivait en juin 1899 au rédacteur du Bulletin *Chine et Ceylan.*

Une religieuse indigène possédée du démon donnait beaucoup à faire à ses exorcistes qui ne parvenaient pas à la délivrer du Malin. Au milieu de leur embarras ils reçurent communication des pages où le P. Hilt raconte ses combats contre le diable et la victoire qui les suivit. Ce fut un trait de lumière. On résolut d'employer les mêmes méthodes si bien décrites et même d'en avertir le Méchant et le Superbe en lui lisant, sans en rien omettre, le compte rendu de sa défaite. Cette lecture n'était pas de son goût, il l'écoutait en écumant de rage, il se jeta sur le lecteur pour lui arracher les pages qui crucifiaient son orgueil. Vains efforts, il lui fallut recommencer la même histoire, [illegible]er dans ses différentes phases, en sortir avec

les mêmes humiliations, d'autant plus cruelles que tout le monde les connaissait à l'avance. Les prières et les cantiques, le cantique de Notre-Dame de Lourdes très spécialement, lui arrachaient les mêmes plaintes. Là encore il se retirait partiellement, pouvait-on dire. Il aurait voulu partir, mais une puissance supérieure l'obligeait à rester malgré lui et à confesser la vérité de la religion.

RÉCIT DU PÈRE TSCHEPE [1].

Les possessions se ressemblent souvent, souvent aussi elles diffèrent. Les crises sont plus ou moins fréquentes, plus ou moins prolongées, plus ou moins aiguës ; la guérison ou la délivrance est plus ou moins difficile, et Notre-Seigneur lui-même se trouva en face de démons plus furieux, et, semble-t-il, plus puissants. Ces différences tiennent au possesseur et au possédé. Au possesseur, parce que chez les anges déchus, comme chez les anges fidèles, il y a inégalité de vertus et de pouvoirs ; tel de ces esprits de l'abîme, abusant d'une grâce plus grande est descendu plus bas dans la perdition et dans la malédiction. Les possédés aussi n'offrent pas toujours la même résistance ; il en est qui se défendent mollement, qui retournent à leurs superstitions, regardent les dangereux spectacles, invisibles pour tous, mais visibles pour eux. D'autres — mais le péril est encore plus grave, — acceptent de toucher aux mets que le démon leur présente en disant qu'ils sont savoureux et d'un goût inexprimable ; car, observe le P. Terrien qui confirme une remarque précédente : « Dans tous les cas constatés par les missionnaires, ou à peu près, le démon présente aux malades de ces mets délicieux, et c'est seulement lorsqu'ils ont mangé que l'ennemi en prend pleine possession [2]. En outre, les prières qui invoquent la miséricorde et la puissance infinies sont, elles aussi, inégalement ferventes et confiantes. Dieu, enfin, pour des causes dont il laisse plus ou moins

1. *Corresp. de Jersey*, juillet 1882, p. 150 et suiv.
2. *Ibid.*, avril 1882, p. 62.

pressentir le mystère — peut-être pour punir ceux qui l'ont offensé, peut-être aussi pour augmenter le mérite du patient — prolonge et aggrave l'épreuve.

Ces remarques expliqueront bien les singularités que présente le récit du P. Tschepe. Le diable qui tourmente Fo-nié, exorcisé par ce missionnaire, ressemble peu au diable dont le P. Hilt a délivré Maria. Le diable de Maria fut ordinairement poli, respectueux, complaisant ; il ne demandait qu'à partir et réclamait les prières des chrétiens pour partir plus vite, il agissait suivant les formes classiques, et son expulsion fut on ne peut plus régulière. Mais le diable de Fo-nié est un polisson, un insolent qui se moque de tout le monde, crache à la figure des gens, fait pis encore, vomit des ordures, éclate de rire et tient longtemps en échec la puissance ecclésiastique. On en jugera par son histoire à laquelle nous laissons le plus ordinairement la forme du dialogue que lui donne le P. Tschepe ; mais d'abord un mot d'introduction sur Fo-nié, au moment où il se présenta pour demander sa guérison. C'était un jeune païen de vingt-trois ans, souffrant de la maladie du diable, fréquente dans la région. D'après lui, comme d'après presque tous les possédés, le démon se loge dans le ventre. Il est là, disent ces pauvres gens, ainsi qu'un morceau de fer. Quelquefois il saute, il danse, enfin il détermine la formation d'un abcès intestinal suivi de la mort. On ne pensait point que le cas de Fo-nié offrît une difficulté particulière, on lui fit donc une place dans le dortoir commun ; mais il fut impossible de le garder : dès la première nuit, c'étaient des hurlements atroces, des chants impurs à tue-tête, des contorsions si effroyables que tous les élèves avaient pris la fuite et n'osaient plus rentrer. Le P. Tschepe s'était absenté ; à son retour le soir même vers dix heures on l'appelle. Le malheureux démoniaque est sur son lit, affreux à voir, affreux à entendre ; les mains et les pieds tordus, la respiration haletante, la bouche toute grande ouverte, les yeux sortant de leur orbite et animés d'une

flamme furieuse. Alors la conversation s'engage ; quelle conversation !.. La voici souvent coupée, souvent reprise.

LE POSSÉDÉ.

Diable d'Europe, que viens-tu faire ici ?...

LE PÈRE.

Bénir Fo-nié qui est malade.

LE POSSÉDÉ.

Fo-nié est à moi, il ne te regarde pas.

LE PÈRE.

Fo-nié croit en Dieu.

LE POSSÉDÉ.

Je lui défends de croire en Dieu.

LE PÈRE.

Menteur ! Fo-nié peut croire ; s'il croit en Jésus-Christ, Fo-nié sera sauvé.

LE POSSÉDÉ.

Et moi, serai-je sauvé ?...

LE PÈRE.

Qui, moi ? Quel est ce moi ? Fo-nié ou le diable ?...

LE POSSÉDÉ.

C'est moi.

LE PÈRE.

Tu m'as tout l'air d'être le diable, un vilain diable.

LE POSSÉDÉ.

Effectivement je suis, je suis le diable... Moi aussi je crois en Dieu, moi aussi je monterai au ciel.

LE PÈRE.

Tu crois, mais en tremblant, comme les démons ; ta place n'est pas au ciel ; tu iras en enfer.

LE POSSÉDÉ.

Je ne veux pas aller en enfer !

LE PÈRE.

Tu iras en enfer et tu laisseras Fo-nié tranquille.

LE POSSÉDÉ.

Jamais, au grand jamais je ne quitterai Fo-nié. Il est à moi, j'ai ordre de l'emmener ; voici quatre ans que je le possède et si je ne l'emmène pas, je recevrai des coups terribles.

Et alors le vieux turpide se met à chanter des chants bien dignes de lui, ou encore il déclame comme à la comédie ; il s'arrête pour aboyer.

LE PÈRE.

Tu vas faire le signe de la croix.

LE POSSÉDÉ.

Je ne permets pas à Fo-nié de faire le signe de la croix.

LE PÈRE.

Oh ! tu ne permets pas ; tu vas permettre, attrape de l'eau bénite.

LE POSSÉDÉ.

O la la ! la la !... Je suis brûlé, je suis brûlé !...

LE PÈRE.

Encore, encore !...

LE POSSÉDÉ.

Oh ! que ça brûle.

LE PÈRE.

Fais le signe de la croix.

LE POSSÉDÉ.

Non, le signe de la croix me coupe au vif comme des ciseaux.

LE PÈRE.

Tu feras le signe de la croix. — Alors le Père saisit la main de Fo-nié, mais il la laisse tomber, effrayé lui-même par l'expression

du regard diabolique, le *rictus* infernal d'une bouche qui est bien celle de la *Cruenta bestia* de l'Écriture. On dirait qu'elle vomit toutes les fureurs de l'enfer. Cependant, l'eau bénite aidant, on obtint le signe de la croix, la récitation du *Pater*, mais interrompue par des éclats de rire. Ah ! ah ! disait le démon, voici l'esprit impur qui récite le *Pater*. Quand on suggérait au possédé une invocation pieuse comme celle-ci : Jésus, Marie, aidez-moi, sauvez-moi, il la répétait, mais avec une intonation singulière sur le *moi*. Il se moquait de nous en disant : Jésus, Marie, aidez le diable, prenez pitié du diable. L'eau bénite intervenait encore et l'obligeait à préciser : *Priez pour moi, Fo-nié ; ayez pitié de moi, Fo-nié*. Il finit cependant par convenir un jour que le vieux Père avait une bonne méthode pour le combattre ; mais, ajoutait-il, assez pour une séance... nous nous reverrons. Et on *se revoyait* même après le Baptême, après la Pénitence, après la Confirmation, après la divine Eucharistie. On avait affaire à forte partie, et le diable s'en vantait :

LE POSSÉDÉ.

Je suis un diable puissant, moi, votre baptême a chassé treize diables ; moi, je demeure.

LE PÈRE.

L'Esprit-Saint te fera partir.

LE POSSÉDÉ.

Non, l'Esprit-Saint est dans l'âme, moi je suis dans la peau..., tu ne m'enlèveras pas, mon garçon.

LE PÈRE.

Tu céderas la place à Jésus-Christ.

LE POSSÉDÉ.

Tu as beau me jeter de l'eau bénite, elle me brûle, c'est vrai, mais je suis fort, je ne m'en irai pas. (Parlant à la cantonade et à des démons invisibles :) Lâches que vous êtes, je bataille seul contre

tous, vous fuyez devant l'eau bénite, j'en suis couvert et je n'ai pas peur. *Changeant de ton et à l'exorciste.* Vénérable Père spirituel, faites-moi la grâce de cesser et je me prosternerai à vos genoux.

LE PÈRE.

Non, je ne reçois rien d'un diable comme toi.

LE POSSÉDÉ.

Évidemment le Père se trompe sur ma qualité; il me prend pour un diable inférieur.

LE PÈRE (ironique).

Oh ! non, tu es un fort grand Monsieur !

LE POSSÉDÉ.

Fort grand Monsieur ! c'est bien cela ; comme le Père spirituel est intelligent de reconnaître ma valeur.

LE PÈRE.

Sot !... Je me suis moqué de toi !... Voilà de l'eau bénite ; tu vas dire : Je crois en Dieu.

LE POSSÉDÉ.

Je ne crois pas en Dieu.

LE PÈRE.

Saint Michel t'obligera bien à dire le Symbole.

LE POSSÉDÉ.

Saint Michel ?

LE PÈRE.

Oh ! tu le connais bien, c'est lui qui t'a chassé dans l'enfer.

LE POSSÉDÉ.

Je m'en vais, je m'en vais !...

LE PÈRE.

Enfin !...

LE POSSÉDÉ.

Oh ! tu me crois parti... pas encore, pas encore.

Il y eut bien des scènes semblables, des victoires suivies de

défaites, de longues périodes de calme, puis de nouveaux accès, sans qu'il fût possible d'en assigner la cause. Un jour, le 13 août, fête du Bienheureux Jean Berchmans, pendant une visite au Saint-Sacrement, le dernier démon quitta le champ de bataille.

RÉCITS DU PÈRE CLAVELLIN.

On ferait des gerbes ou des corbeilles d'histoires très édifiantes avec les conversions opérées dans le district évangélisé par le P. Clavelin secondé souvent des puissances diaboliques. Glanons quelques épis ou quelques fleurs dans cette riche moisson.

Un apostat puni. — Un homme, une sorte de vagabond, avait abandonné toute pratique religieuse ; son père, son frère, ses voisins s'étonnaient d'un endurcissement inconcevable, et ils racontaient le trait suivant : Cet apostat travaillait dans un champ à côté de sa demeure. Un diable survint et lui dit : Tu m'appartiens, je t'emmène ; de fait et à l'instant même le malheureux sentit ses deux mains prisonnières, les deux poings serrés en forme de croix ; on accourt à ses cris ; personne ne voit les chaînes, mais personne aussi ne peut dégager les mains. Le prisonnier, se tournant vers des membres de sa famille, apostats comme lui, s'écrie : Je n'ai rien à espérer de vous, vous aussi vous êtes noirs comme des démons. — Au contraire, voyant deux petits baptisés, il se jette à leurs genoux et les supplie d'avoir pitié de lui parce qu'ils *sont blancs comme des anges.* La Bienheureuse Vierge Marie voulait bien ordonner au Méchant de lâcher prise en considération, disait-elle, de ces petits enfants.

Le démon se moque des bonzes. — Des païens faisaient en l'honneur d'un de leurs dieux — dieu par décret impérial — leur procession annuelle. L'eau vint à tomber ; alors le *vates* ou le bonze pria la divinité d'entrer chez lui pour qu'elle ne fût pas trempée. Le cortège la suivit et, devant la multitude qui remplissait sa maison, le prêtre se mit à invoquer son idole : « Daigne te souvenir, disait-il, que j'ai brûlé en ton honneur trois bâtons d'encens, que j'ai allumé

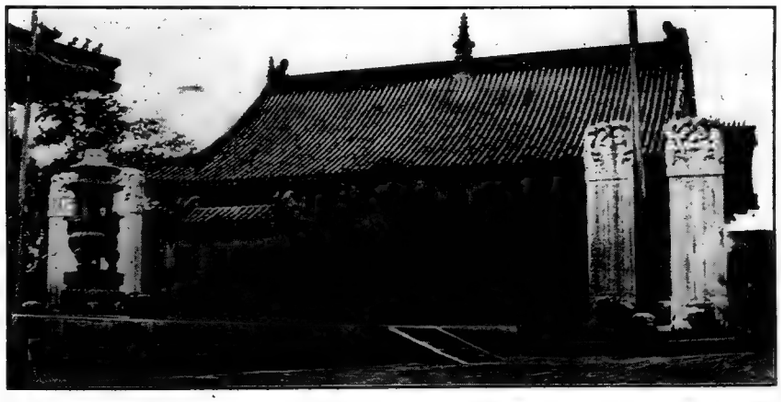
trois chandelles, que je t'ai fait les prostrations commandées. Réponds donc à ma demande : Comment se fait-il que les chrétiens ne croient pas en toi, n'ont pas peur de toi, n'ont pas de respect pour toi ? Ah ! je t'en conjure, fais-leur sentir ta puissance. » A peine avait-il questionné son idole, qu'il tomba renversé, privé de sentiment, et, en même temps, il se mit à parler comme s'il se répondait à lui-même de la part de son dieu : Misérable ! pourquoi te mêler des affaires des chrétiens qui ne te concernent pas ? Tu oses parler de tes sacrifices, ils ne sont qu'un prétexte pour extorquer les sapèques des pauvres gens !

On devine l'effet de ces paroles. Nul n'en fut aussi effrayé que le second administrateur de la pagode ; il crut à une méprise de son « poussah » et l'invoqua à peu près dans les mêmes termes : « Moi aussi, j'ai brûlé les trois bâtons, j'ai allumé les trois chandelles, j'ai fait ma prostration, ne sois plus sévère pour moi comme tu le fus pour ton oracle, mais dis-moi pourquoi, dans le pays soumis à ta juridiction, les revenus de ton autel ne cessent de diminuer, tandis que s'augmente le nombre des chrétiens. » — A l'instant même tous les doigts tombèrent des mains de l'idole, et la même voix s'élève plus méprisante encore : « Animal, pourquoi te mêler de la religion, c'est la religion véritable, la religion par excellence ; garde-toi de lui susciter des obstacles. »

Singulières paroles !... elles eurent le sort ordinaire des grâces divines ; les bons se convertirent, les méchants devinrent pires.

Simplicité de la Foi. — Une vieille femme se convertit au christianisme ; c'était un vrai pilier de pagode qui gagnait sa pauvre vie en se louant à la journée pour prier devant les idoles. Après avoir reçu le baptême et tout animée par la grâce du Sacrement, elle revenait chez elle. Chemin faisant, elle passa devant la principale pagode du pays où se trouvait, pour le moment, une foule de femmes occupées à prier et à crier. Elles lui disaient, au souvenir de son ancien métier : Viens, mère, viens avec nous invoquer l'idole ;

PAGODE DE LA GRANDE CLOCHE.



PAGODE DE TCHAN-T'AN-SSE.

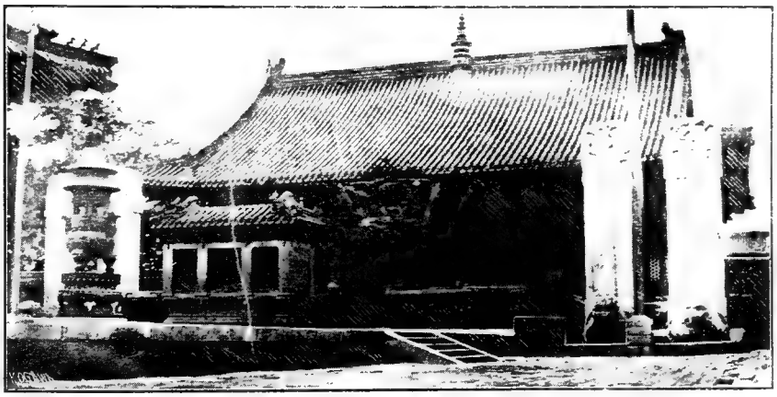
trois chandelles, que je t'ai fait les prostrations commandées. Réponds donc à ma demande : Comment se fait-il que les chrétiens ne croient pas en toi, n'ont pas peur de toi, n'ont pas de respect pour toi ? Ah ! je t'en conjure, fais-leur sentir ta puissance. » A peine avait-il questionné son idole, qu'il tomba renversé, privé de sentiment, et, en même temps, il se mit à parler comme s'il se répondait à lui-même de la part de son dieu : Misérable ! pourquoi te mêler des affaires des chrétiens qui ne te concernent pas ? Tu oses parler de tes sacrifices, ils ne sont qu'un prétexte pour extorquer les sapèques des pauvres gens !

On devine l'effet de ces paroles. Nul n'en fut aussi effrayé que le second administrateur de la pagode : il crut à une méprise de son « poussah » et l'invoqua à peu près dans les mêmes termes : « Moi aussi, j'ai brûlé les trois bâtons, j'ai allumé les trois chandelles, j'ai fait ma prostration, ne sois plus sévère pour moi comme tu le fus pour ton oracle, mais dis moi pourquoi, dans le pays soumis à ta juridiction, les revenus de ton autel ne cessent de diminuer, tandis que s'augmente le nombre des chrétiens. » — A l'instant même tous les doigts tombèrent des mains de l'idole, et la même voix s'élève plus méprisante encore : « Animal, pourquoi te mêler de la religion, c'est la religion véritable, la religion par excellence ; garde-toi de lui susciter des obstacles. »

Singulières paroles !... elles eurent le sort ordinaire des grâces divines ; les bons se convertirent, les méchants devinrent pires.

Simplicité de la Foi. — Une vieille femme se convertit au christianisme : c'était un vrai pilier de pagode qui gagnait sa pauvre vie en se louant à la journée pour prier devant les idoles. Après avoir reçu le baptême et tout animée par la grâce du Sacrement, elle revenait chez elle. Chemin faisant, elle passa devant la principale pagode du pays où se trouvait, pour le moment, une foule de femmes occupées à prier et à crier. Elles lui disaient, au souvenir de son ancien métier : Viens, mère, viens avec nous invoquer l'idole ;

PAGODE DE LA GRANDE CLOCHE.



PAGODE DE TCHAN-T'AN-SSI.

et elles lui expliquaient l'urgence de leurs supplications. — Le diable s'était emparé d'un homme et de sa fille ; ses deux victimes étaient à toute extrémité ; les bonzes promettaient bien de les guérir ; mais ils exigeaient qu'on leur versât trente mille sapèques. Pour trouver cette somme, on avait mis en vente les champs possédés par la famille, mais ils ne trouvaient pas d'acheteur. Émues de pitié, les voisines s'étaient réunies dans le temple espérant que leurs prières fléchiraient le démon. Notre baptisée répondit : Je suis chrétienne et ne puis plus participer à vos superstitions. — On la pria de s'expliquer sur cette religion nouvelle. Vous la connaîtrez mieux, reprit-elle, à ses effets ; allons toutes ensemble visiter les malades. Lorsque tout ce monde fut réuni dans la famille affligée, la vieille femme dit encore : « Je suis une nouvelle chrétienne et je ne sais pas grand'chose de la religion, je sais cependant que celui qui croit au Dieu du ciel n'a rien à craindre du démon. Puis se mettant à genoux, elle dit à haute voix : Je crois en Dieu ; J'espère en Dieu ; J'aime Dieu ; puis, prenant de l'eau bénite, elle en aspergea les deux malades qui se trouvèrent guéris à l'instant même. Cette puissance de l'eau bénite et de la prière des chrétiens frappa heureusement les témoins de cette double guérison, et plus de deux cents païens demandèrent à s'instruire des vérités de la religion.

Défaite des bonzes. — La vierge Catherine, récemment convertie, est aussi une intrépide chrétienne, elle fut également invitée à se joindre à des prières publiques faites dans le voisinage pendant toute la journée sous la direction de bonzes pour obtenir la guérison d'une jeune fille de quatorze ans. C'était l'unique enfant de la famille, conduite à sa dernière heure, disait-on, par la malveillance de l'esprit du foyer. Accepter simplement cette demande était impossible ; Catherine proposa donc à la pauvre mère de renvoyer ses bonzes et de renoncer à ses pratiques superstitieuses. Celle-ci objecta que trop de monde était invité et son repas préparé. Eh ! bien, soit, reprit la chrétienne qui avait son dessein, j'irai

prier chez vous. La maison de la malade offrait un curieux spectacle. Les bonzes au lutrin chantaient toutes les invocations prescrites au génie du foyer ; les vieilles femmes répétaient ces invocations en psalmodiant ou en marmottant. Les curieux, en grand nombre, regardaient, causaient, se moquaient ; ils paraissaient prendre part moins à une cérémonie religieuse qu'à une comédie. Et c'était bien une comédie lugubre et risible. Catherine, s'étant fait expliquer le sens des prières, ajouta, non sans mettre en belle humeur toute l'assemblée : « Je crois que vos dieux sont un peu sourds, criez et priez plus fort, ou bien la pauvre petite va mourir. » Les invocations continuaient sur un ton plus élevé, puisque le démon ou le dieu entendait *un peu haut.* Et la vierge de stimuler l'ardeur en disant ironiquement : « plus fort, plus fort !... » Chacune de ces invitations était soulignée par les rires des spectateurs et leurs quolibets à l'adresse du pauvre diable qui avait besoin d'un culte aussi bruyant. A la fin, le chef des bonzes, dépité, se tourne vers Catherine et lui dit : « Toi-même, guéris la malade, nous te cédons la place. » La chrétienne répond : « Non, non, bonzes, je ne l'entends pas ainsi ; restez ici et vous tous qui êtes présents : témoins de l'impuissance de vos superstitions dont vous convenez vous-mêmes, vous ne savez pas encore ce que valent les prières des chrétiens. » Et alors, en quelques mots rapides, elle explique les grands principes de la religion, la toute-puissance de Dieu, l'impuissance du démon ; puis, saisissant tous les objets superstitieux, elle les brûle et dit ensuite à genoux l'acte de foi et l'acte de contrition. Prenant alors de l'eau bénite, elle la jette sur la malade en faisant le signe de la croix. Dès qu'elle est touchée par l'eau salutaire, la jeune mourante, dont on n'attendait plus que le dernier soupir, revient à la vie, et, le soir même, elle avait retrouvé toute sa santé. La famille demanda le baptême, et les bonzes en se retirant dirent : « Nous sommes vaincus par un pouvoir plus grand que le nôtre. »

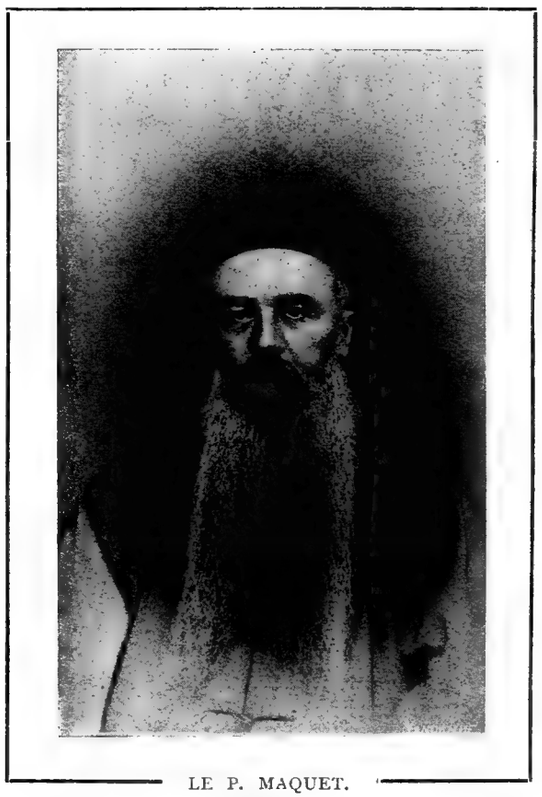
Volontiers on continuerait ces récits ; ils abondent sous la plume de nos missionnaires ; mais quel que soit leur intérêt, ils ne présentent plus le même profit à la curiosité des enfants de l'Église ; le démon n'y revient que sous des caractères déjà manifestés, et tous nous avons conclu, avec le P. Pingrenon après la narration de faits semblables : Aimer et croire, c'est le privilège des fidèles ; les païens ne savent que craindre et détester ; puis, ému de pitié à la vue et au souvenir de tant de misères, il redit sur le peuple de Chine les paroles de saint Augustin pleurant sa mère [1] : *Si quis est grandi charitate pro peccatis meis fleat ad te Patrem omnium fratrum Christi tui.* S'il semble à quelqu'un que le peuple de Chine est très mauvais, qu'il ne le méprise pas, mais plutôt, ému d'une grande charité, il pleurera sur tant de péchés et il redoublera ses prières auprès de Dieu, le Père des Croyants, afin que ce grand peuple, assis jusqu'ici à l'ombre de la mort, entre enfin dans la voie du salut !...

En Chine comme en Europe, le diable est l'ennemi acharné du nom chrétien et le persécuteur de l'Église ; ses instruments les plus actifs et les plus redoutables sont les sectaires affiliés aux sociétés secrètes. C'est à lui, écrivait en décembre 1899 le P. Isoré, que se dévouent les malfaiteurs qui ont fomenté les derniers troubles et qui méditent la ruine de nos chrétientés. Ils lui offrent des sacrifices, ils lui disent des prières, au milieu de cérémonies mystérieuses, ils se consacrent à lui par des rites secrets. Les profanes sont naturellement exclus de ces assemblées. — Dernièrement ils ont réuni dans les environs de Tchao-kia-tchouang une sorte de convent. Afin de n'être ni surpris, ni trahis, eux-mêmes préparaient leurs aliments et pétrissaient leur farine. On dit que le démon se rend visible à ses adeptes soit pour recevoir leur adoration soit pour les animer à la guerre ; ceux-ci proclament les merveilleuses immunités que le diable leur a promises. Les balles rebondiront sur la

1. *Corresp. de Laval.* Lettre du P. Pingrenon datée du 4 août 1859.

poitrine, les plus lourdes épées ne les blesseront pas, n'effleureront même pas la peau. Ces vieux mensonges font encore fortune, et le diable se repose en toute confiance sur la crédulité d'une folle multitude. Comment ne pas voir son inspiration dans les attaques simultanées contre les chrétiens dans des régions éloignées les unes des autres ? Une puissance occulte a fixé les jours et donné le signal.

Les événements extérieurs interprétés par la malignité de nos



LE P. MAQUET.

ennemis amèneront peut-être une persécution générale et la destruction de plusieurs églises. Les chrétiens, disent les *Longs-Couteaux* (tel est le nom des sectaires), appellent les étrangers à leur secours ; nos fidèles sont rendus responsables de l'intervention de l'Europe. Déjà les premiers chrétiens étaient dénoncés comme ennemis de l'Empire, et en France les catholiques sont dénoncés comme hos-

tiles aux institutions de leur pays. Le théâtre de la guerre peut bien changer ; la guerre est toujours faite avec les mêmes armes et à l'aide des mêmes perfidies.

Le R. P. Maquet ajoute un post-scriptum à la lettre du Père Isoré. « Notre chère mission est dans un besoin pressant de prières; nous sommes actuellement environnés d'ennemis et nous sommes gardés par des soldats païens. »

Dieu seul, disent encore les deux missionnaires, peut défendre les chrétiens *contre leurs défenseurs*. Le P. Isoré en cite une nouvelle preuve : J'ai vu dernièrement le P. Wang qui demeure à quelques lis. Il y eut chez lui une première bataille contre les Grands-Couteaux avec morts et blessés. Un poste de soldats fut établi dans le village, mais avec l'ordre de laisser faire si l'ennemi n'en voulait qu'aux chrétiens. Le vice-roi qui formulait un tel ordre était évidemment de connivence avec les rebelles. Heureusement il fut rappelé sur les réclamations énergiques du ministre de France aidé par ses collègues d'Angleterre et des États-Unis.

D'autres lettres signalent les mêmes périls engendrés par les mêmes causes. Les craintes sont vives et en même temps les espérances restent entières et magnifiques. A l'avenir de justifier les unes ou les autres et peut-être les unes après les autres. « Que Dieu nous garde, conclut le R. P. Maquet, » nous sommes entre ses mains. Ces dernières pages sont prophétiques. Les Longs-Cheveux se sont appelés Boxeurs et le P. Isoré est tombé victime de leur fureur.

Chapitre Cinquième.

L'œuvre apostolique.

ou la Mission du Tché-ly S.-E.

Obstacles. — Le choix du roi David. — 30,000 conversions de 1854 à 1898. — Topographie du Tché-ly. — Caractère des habitants. — Divisions ecclésiastiques. — État de la mission à l'arrivée des Pères de la Compagnie de Jésus. — Commencement difficile. — Un premier voyage. — La main d'un voleur sous l'oreiller. — Grêle d'arguments. — Tristesse à l'arrivée. — Morts et mourants. — Plus près du ciel de 4.000 lieues. — Dénûment de l'Évêque. — Son intrépidité. — Conseils aux candidats. — Développer sa spécialité. — Avoir des yeux bien chinois. — Quelques paradoxes du Père Edel répondant aux objections usuelles : La Chine n'est point civilisée. — Ses usages sont ridicules. — Son peuple insulte les Missionnaires. — Défauts grands et petits chez les Chinois. — Il faut atteindre les grands-hommes. — Jalousie de la grâce divine. — Instruments de conversion. — Une première chrétienté. — Deux jeunes prédicateurs en déroute. — Après le cheval, le chien. — Une fille à marier. — *Væ soli.* — Fan-kia-kata. — Son histoire. — L'âne laboureur. — Catéchisme appris ventre à terre. — Générosité pour les églises. — Sollicitude pour les mourants. — Repentir et pénitence à quatre. — Ignace Weï, le jeune prédestiné. — Le pieux aveugle Joseph. — Sa science. — Son zèle merveilleux. — Nuit pleine de beaux rêves. — Exhortation à se faire canoniser. — Lettre du R. P. Supérieur. — Le personnel de la Mission. — Ensemble des œuvres. — Écoles, orphelinats, églises. — Merci aux bienfaiteurs. — Retraite. — Auditoire peu homogène. — Bavards forcés de se taire. — Construire en briques. — Une paire de sapèques sur les yeux. — Le Sacré-Cœur !...

AU milieu des récits, le chapitre qui commence occupe une place à part ; il ne s'agira que de nos missionnaires, ou plutôt de l'œuvre unique qui consume toutes les ardeurs de leur noble vie. Nous entrons sur ces champs de leur apostolat avec un respect ému par le souvenir de leurs travaux, la joie de leurs succès et de leurs espérances, l'étonnement devant les obstacles qu'ils ont surmontés : la guerre, la famine, les inondations, la sécheresse, des armées de pillards, et pour les réprimer, les armées impériales, encore plus dévastatrices.

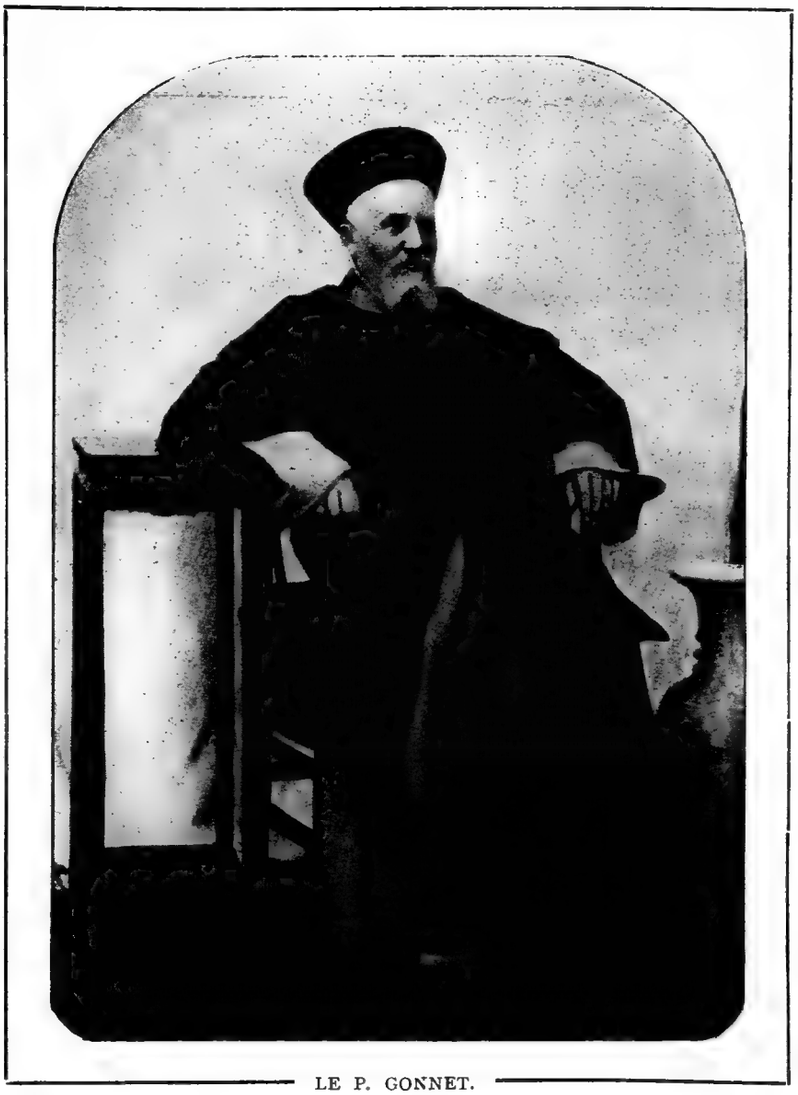
Moins heureux que le roi David, nos Pères n'ont pas eu à choisir pour leur mission et pour eux-mêmes entre les trois fléaux. Pendant longtemps leur histoire n'était faite que de calamités. Elles seront racontées dans le chapitre suivant ; nous n'y faisons ici qu'une brève allusion pour expliquer, pour éclairer l'œuvre de nos missionnaires. Un mot du P. Hœffel résume ces innombrables difficultés. « Il semble, dit-il, qu'on ne puisse écrire de Chine sans parler de malheurs. Depuis dix ans que je suis dans ce pays, presque chaque année a vu sévir quelque fléau. Le typhus, le choléra, la sécheresse, les inondations, les tremblements de terre sont venus tour à tour affliger ces malheureuses populations du Tché-ly [1]. »

Et cependant, malgré la conjuration des éléments, la menace permanente d'une sanglante persécution, l'œuvre de la mission n'a cessé de grandir. Par un progrès qui s'est parfois ralenti sous la pression des événements extérieurs mais qui n'a jamais cessé, le chiffre des chrétiens s'est porté insensiblement de 9,000 environ en 1854, à 19,000 en 1870 ; 43,736 en 1896 ; 47,086 au 1er juillet 1898. Les résultats de la dernière année, inférieurs à ceux de l'année précédente, ont néanmoins dépassé toutes les espérances des missionnaires. Et le R. P. Supérieur en indique la raison, en même temps qu'il fait connaître les résultats de la campagne qui se termine : « Les difficultés ont été si grandes, cette année, les tracasseries des païens et des sociétés secrètes si persistantes, les menaces de mort et les placards incendiaires si multipliés, qu'il n'y a que la toute-puissance de Notre-Seigneur qui ait pu nous protéger et bénir nos travaux [2] ». Ajoutons que cette grâce puissante a trouvé et créé des auxiliaires. Sans donner aucune louange à ceux qui vivent, nous ne pouvons pas ne pas admirer ceux qui reposent dans le Seigneur, lorsque la mort, en déliant les langues, a permis aux successeurs de dire ce que furent leurs devanciers, comment,

1. *Corresp. de Jersey*, avril 1866, page 122. Lettre au P. Didierjean.

2. *Chine et Ceylan*, 1er N°, novembre 1898, p. 12.

malgré les défaillances et les faiblesses dont ne sont pas exempts, même les hommes apostoliques, ils ont été d'utiles et parfois de glorieux ouvriers dans le coin de terre que la Providence leur



LE P. GONNET.

assignait !..... Que de souvenirs, que d'exemples rappellent les noms des premiers évêques de la mission : Mgr Languillat, Mgr Dubar ; de ses premiers supérieurs réguliers, le R. P. de Rabaudy, le R. P. Gonnet ; de tant d'autres entre lesquels nous ne

Moins heureux que le roi David, nos Pères n'ont pas eu à choisir pour leur mission et pour eux-mêmes entre les trois fléaux. Pendant longtemps leur histoire n'était faite que de calamités. Elles seront racontées dans le chapitre suivant ; nous n'y faisons ici qu'une brève allusion pour expliquer, pour éclairer l'œuvre de nos missionnaires. Un mot du P. Hœffel résume ces innombrables difficultés. « Il semble, dit-il, qu'on ne puisse écrire de Chine sans parler de malheurs. Depuis dix ans que je suis dans ce pays, presque chaque année a vu sévir quelque fléau. Le typhus, le choléra, la sécheresse, les inondations, les tremblements de terre sont venus tour à tour affliger ces malheureuses populations du Tché-ly [1]. »

Et cependant, malgré la conjuration des éléments, la menace permanente d'une sanglante persécution, l'œuvre de la mission n'a cessé de grandir. Par un progrès qui s'est parfois ralenti sous la pression des événements extérieurs mais qui n'a jamais cessé, le chiffre des chrétiens s'est porté insensiblement de 9,000 environ en 1854, à 19,000 en 1870 ; 43,736 en 1896 ; 47,086 au 1er juillet 1898. Les résultats de la dernière année, inférieurs à ceux de l'année précédente, ont néanmoins dépassé toutes les espérances des missionnaires. Et le R. P. Supérieur en indique la raison, en même temps qu'il fait connaître les résultats de la campagne qui se termine : « Les difficultés ont été si grandes, cette année, les tracasseries des païens et des sociétés secrètes si persistantes, les menaces de mort et les placards incendiaires si multipliés, qu'il n'y a que la toute-puissance de Notre-Seigneur qui ait pu nous protéger et bénir nos travaux [2] ». Ajoutons que cette grâce puissante a trouvé et créé des auxiliaires. Sans donner aucune louange à ceux qui vivent, nous ne pouvons pas ne pas admirer ceux qui reposent dans le Seigneur, lorsque la mort, en déliant les langues, a permis aux successeurs de dire ce que furent leurs devanciers, comment,

1. *Corresp. de Jersey*, avril 18[illegible], page 122. Lettre au P. Didierjean.
2. *Chine et Ceylan*, 1er N., novembre 1[illegible], p. 12.

malgré les défaillances et les faiblesses dont ne sont pas exempts, même les hommes apostoliques, ils ont été d'utiles et parfois de glorieux ouvriers dans le coin de terre que la Providence leur

LE P. GONNET.

assignait !..... Que de souvenirs, que d'exemples rappellent les noms des premiers évêques de la mission : Mgr Languillat, Mgr Dubar ; de ses premiers supérieurs réguliers, le R. P. de Rabaudy, le R. P. Gonnet ; de tant d'autres entre lesquels nous ne

pouvons pas et ne voulons pas distinguer. A ce moment du départ, à ce moment où d'ordinaire la justice commence, parce que la poussière que toute vie humaine, par son seul mouvement, soulève sur son passage, est tombée, comme leurs figures apparaissent dans une sereine grandeur ! Telle est l'impression laissée par deux biographies : celle de Monseigneur Languillat, due à son neveu, Monsieur l'abbé Pierre, et la biographie de Monseigneur Dubar, qu'a écrite le P. Leboucq, ouvrier de la même mission, et, par conséquent, associé aux mêmes travaux.

Là sont racontées les origines de la mission ; là encore est dépeint l'aspect général du pays, et le caractère de ses habitants.

Le Tché-ly est une des dix-huit provinces de la Chine proprement dite ; il est borné à l'Est par le golfe qui porte son nom ; au Nord et au Nord-Ouest par la Mongolie et la Mandchourie ; à l'Ouest par les provinces de Chan-si et de Ho-nan ; au Sud par la province de Chan-Tong : sa population est évaluée à trente-cinq millions d'habitants ; sa capitale est celle de l'Empire lui-même : Pékin ; elle doit à la grande cité impériale une prépondérance politique que ne lui donneraient ni son commerce, ni son agriculture. Le climat est très variable, les froids de l'hiver sont rigoureux ; les eaux, malgré la rapidité de leur courant, à partir des derniers jours de novembre, sont saisies par les glaces, toutefois, le tempérament européen se fait aisément à ce froid très sec et très clair par suite de la limpidité du ciel pendant cette saison. Il n'en est pas ainsi de l'été : ses chaleurs sont accablantes et vont souvent jusqu'à 38 et même 40 degrés centigrades. La terre, brûlée par le soleil, exhale alors des vapeurs suffocantes et l'on se croirait dans une fournaise. Cependant, le matin et le soir, l'ardeur du jour est tempérée par les brises qui se lèvent sur le golfe voisin ou descendent des hauteurs de la Mongolie. Dans les provinces méridionales de l'empire, on souffre plus des jours torrides qui n'ont point le même rafraîchissement.

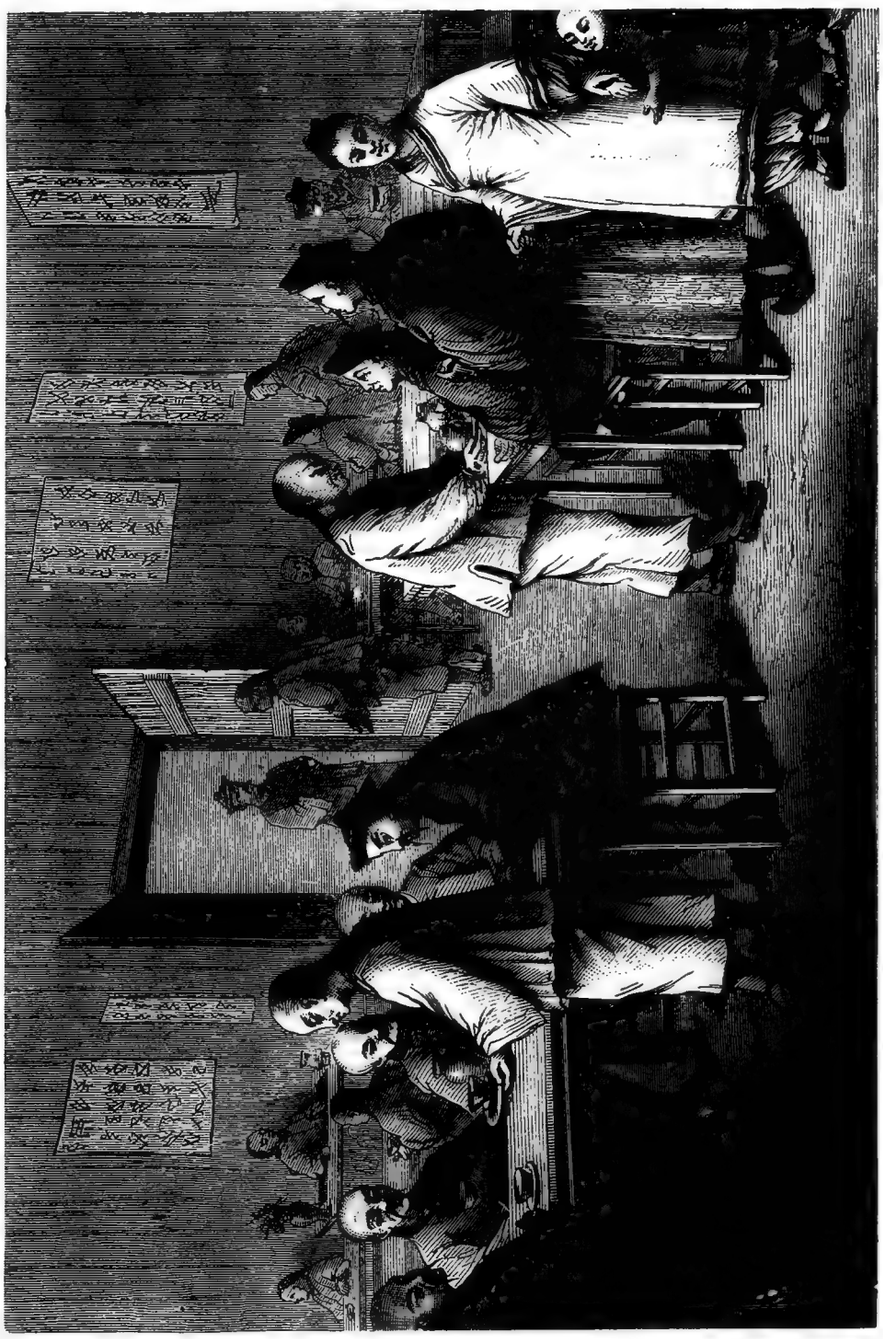
Les habitants ont le type chinois modifié par le voisinage de la Mongolie, de la Tartarie et peut-être par le mélange du sang. Le teint est moins jaune, les traits sont plus fortement accentués, la taille s'élève, le nez se redresse, les yeux toujours noirs ont plus de vivacité et d'éclat. Tous savent monter à cheval, ils sont facilement adroits dans les exercices du corps ; si la terre natale offrait plus de ressources, et surtout des ressources moins précaires, les hommes auraient le renom d'ouvriers robustes et industrieux.

Après la promulgation en Chine du bref de Clément XIV qui supprimait la Compagnie de Jésus, en 1785, la Congrégation de la Mission remplaça les Jésuites dispersés. Les provinces du Tché-ly et de la Mongolie ne formaient qu'un seul et immense vicariat apostolique, desservi par un clergé trop peu nombreux non seulement pour fonder de nouvelles chrétientés, mais même pour entretenir les anciennes. Effrayé de son impuissance, un saint et vénéré prélat, Mgr Mouly, de la famille de Saint Vincent de Paul, obtint en 1854 que son diocèse fût partagé.

Le Tché-ly compta trois diocèses : celui du Nord avec Pékin, celui de l'Ouest, avec Tcheng-ting-fou pour centre, gardés par les Lazaristes, celui du Sud-Est confié par la Propagande à la Compagnie de Jésus. La mission nouvelle était pauvre en ressources ; cent trente-deux chrétientés indigentes ne réunissaient pas même dix mille fidèles, héritiers des païens que nos Pères avaient convertis au dix-septième et au dix-huitième siècle : pas d'écoles, pas d'orphelinats, pas de séminaires, trois catéchistes, quinze catéchumènes ; comme églises, quelques masures ; comme palais épiscopal, une maison avec deux chambres humides qui n'avaient même pas de croisées. La configuration du diocèse présentait une autre difficulté malheureusement permanente : son territoire, gêné par les territoires voisins, est découpé en bandes de terre d'une longueur excessive pour leur largeur : cent-dix ou cent-vingt lieues environ sur vingt, vingt-cinq ou trente.

Le P. Leboucq a retracé le dénûment et les tristesses des premiers jours [1]. Le voyage vers le Tché-ly fut déjà une première et rude épreuve. Il part de Chang-haï accompagné de deux jeunes chrétiens qu'il ne comprenait pas et qui ne le comprenaient pas ; il est arrêté par un mandarin qui lui ferme le passage de la rivière. Le Père ne se tira de ce mauvais pas qu'en exhibant un passeport visé à Paris et qui causa une certaine frayeur au magistrat chinois ; dans son ignorance, il craignait de se trouver en face d'un ambassadeur ; plus loin, la femme du batelier désespérée de la lenteur du voyage, se précipitait dans l'eau ; heureusement elle en fut quitte pour un bain ; si elle s'était noyée, la justice chinoise, très sévère pour les passagers en pareil cas, les arrête et les emprisonne. Pendant cinq jours on ne traverse qu'un pays dévasté, on ne voit que des incendies qui s'éteignent après avoir dévoré les villes et les villages. C'est ainsi que les rebelles ont signalé leur passage, on reconnaît aussi leur chemin aux têtes coupées des malheureux dont la fuite n'avait pas été assez rapide. Un jour, on s'arrête dans une ville mieux défendue que les brigands n'ont point visitée ; les guides du missionnaire lui déclarent qu'ils s'y trouvent très bien et qu'ils y passeront trois jours à visiter leurs amis et à se réjouir avec eux. Dans le fait, ce retard fut providentiel : si la petite caravane s'était mise en route plus vite, le mieux qui lui pût advenir c'était d'être dépouillée entièrement par les rebelles qui tenaient encore toute la campagne. Même dans une hôtellerie, la sécurité n'était pas complète. Un voleur pendant la nuit se glissa près du missionnaire et lui déroba son habillement ; heureusement, ce voleur cédant à un mouvement, non pas de repentir, mais de regret, revint sur ses pas dans le désir de dérober au dormeur 30,000 sapèques qui, glissées sous l'oreiller, partageaient son sommeil. Qu'eût donc fait le lendemain un malheureux étranger dans un pays hostile, sans nul moyen

1. L'histoire de ces débuts est racontée dans les biographies déjà citées, en outre dans plusieurs lettres de Mgr Languillat et du Père Leboucq. *Collection de Laval*, 1858-1859.



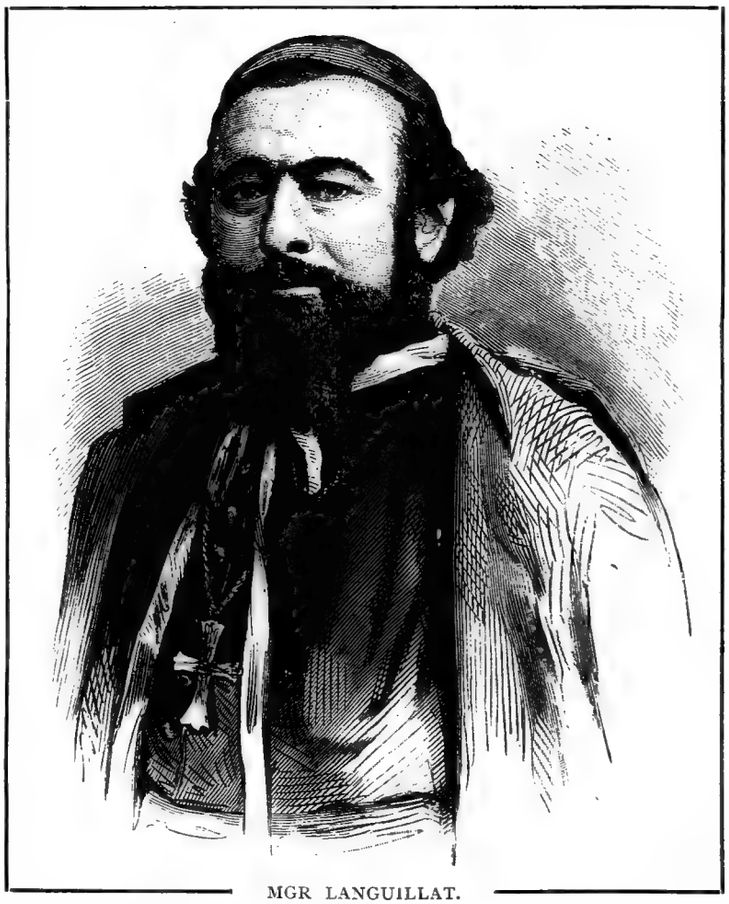
UNE HÔTELLERIE CHINOISE.

de payer ou de parler ? Mais l'audace du fripon eut son châtiment immédiat. Le voleur, saisi par le volé réveillé soudain, fut, par une grêle d'arguments fort bien compris dans tous les pays du monde, obligé à une restitution immédiate, et charitablement averti de ne pas recommencer.

Telles étaient les épreuves de la route, mais quelle ne fut pas la tristesse de l'arrivée ! Après cinq mois passés en mer, après un mois de voyage en Chine dont les fatigues égalaient bien celles de la navigation, le nouveau venu s'attendait à une fête au sein de la famille heureuse de le recevoir. Personne cependant ne vient à sa rencontre, le village est désert, mais l'église est remplie. Cinq cents chrétiens, les hommes à droite, les femmes à gauche, sont à genoux, et ils pleurent, on entend leurs sanglots. L'évêque, assisté des deux Pères ses compagnons, préside aux funérailles du premier Supérieur de la mission frappé au début de son ministère : le R. P. Catté. Il était mort d'une cruelle maladie d'entrailles qui avait épuisé ses forces mais non pas son courage. Incapable de se lever, de se tenir debout, même dans cette extrémité, prêtre et apôtre, il faisait apporter d'autres moribonds près de sa couche misérable, et, pendant qu'il mourait lui-même, il les préparait à bien mourir. Et maintenant autour de son cercueil que de craintes et d'angoisses ! Mgr Languillat n'était point remis encore des atteintes de l'épidémie ; le P. Jouband allait mourir, suivant dans la tombe le P. Catté à quelques jours de distance. Le P. Catté mourait le 23 juin et le P. Jouband le 21 juillet 1859. Sur le point d'exhaler le dernier soupir dans les sentiments d'une paix et d'une résignation admirables, il répétait un mot du P. de Guilhermy : « Lorsque je suis venu en Chine, je me suis rapproché du Ciel de quatre mille lieues. »

Après les funérailles on se réunit à la Résidence, et la conversation commença singulièrement émouvante, les lèvres avaient leur bon sourire pour souhaiter la bienvenue, mais, à la pensée des absents,

les yeux se remplissaient de larmes involontaires. Mgr Languillat exposait l'état de la mission comme il la dépeignait au T. R. P. Général. Il lui disait : « Ma chapelle est aussi mon dortoir, ma salle-à-manger, ma salle de réception ; j'ai deux tables, l'une pour manger, l'autre pour célébrer ; sur cette dernière table, j'ai étendu quelques mouchoirs ; avec une serviette, j'ai fait une sorte de ciel qui protège



MGR LANGUILLAT.

le sacrifice. Nous n'avons d'autres ornements que ceux qui servent à nos missionnaires dans leurs excursions apostoliques. Notre bibliothèque ne renferme qu'un livre, c'est une bible que j'ai tirée de ma valise [1]. »

1. Mgr Languillat. Lettre au T. R. P. Général, datée du 10 décembre 1858. *Corresp. de Laval*, et au R. P. Provincial, datée du 29 mars 1859.

Heureusement, l'évêque était un de ces hommes tels que la grâce divine en suscite pour répondre aux indigences de son Église et aux besoins de l'apostolat ; même avec l'infirmité et la mort, le découragement n'entrait pas dans son cœur. C'est toujours la parole des conquérants de l'Évangile : *Cum infirmor, tunc potens sum.* Au moment même de ces cruelles épreuves, il jetait sur l'avenir un regard confiant, il écartait d'une main intrépide des plans pusillanimes ; il disait à ses supérieurs en leur demandant un architecte, qu'il préférait rester dans son taudis aussi longtemps qu'il serait nécessaire, plutôt que d'élever des constructions hâtives et bientôt insuffisantes. Outre la résidence principale, il songeait à l'établissement d'une résidence particulière dans chaque district où les missionnaires « pourraient se voir, se consoler, se confesser », trouver des livres, car la lecture et l'étude, disait-il encore avec le P. de Fontanet, sont aussi nécessaires que la prière à l'homme apostolique.

Ces souvenirs des premiers débuts disent aux missionnaires d'aujourd'hui que les fondateurs de leur œuvre en ont assis les premières bases sur le rocher du Calvaire. Tant d'épreuves leur permettaient d'attendre beaucoup de la grâce divine, mais dociles à une pensée de saint Ignace qui demande en même temps la pleine confiance en Dieu comme si l'homme ne devait rien faire, et l'ardent travail de l'homme comme si Dieu ne devait rien accorder, ils réclamaient beaucoup des candidats à leur mission. Un jeune religieux, désigné par ses supérieurs pour se rendre en Chine, mais encore retenu en Europe par ses études théologiques, écrivait à Mgr Languillat et lui demandait ses conseils [1]. L'évêque répondit, d'abord en félicitant son correspondant de sa vocation à l'apostolat ; ensuite il s'ouvre sur ses projets : « Nous n'avons pas imité nos anciens Pères, lui dit-il, et peut être les circonstances n'étaient-elles pas les mêmes ; eux commencèrent par les mandarins

1. Lettre de Mgr Languillat à un scholastique de Saint-Acheul, 10 septembre 1864.

et par la cour ; ils pensaient, non sans raison, que la doctrine catholique reçue par les grands, protégée par l'empereur, paraîtrait aux yeux du peuple avec le prestige de la gloire et de la puissance. Qui dira si cet espoir ne fut pas au moment de se réaliser sous le règne du grand empereur Kang-hi ; mais lui mort, la faveur diminua peu à peu pour faire place à la persécution. La religion chrétienne, exilée de la cour, se réfugia dans le fond des campagnes. C'est là que nous avons trouvé parmi les pauvres et les obscurs, les derniers disciples de l'Évangile. Ces humbles artisans furent nos premiers éducateurs dans les coutumes chinoises, nos introducteurs dans leur pays, lorsque la Compagnie de Jésus revint en 1842 reprendre ses travaux si longtemps interrompus. Le moment est venu de remonter, et, par une marche inverse, d'aller du peuple aux mandarins, tandis que les anciens missionnaires allaient des mandarins au peuple. »

Mgr Languillat continue :

« Ma pensée unique a toujours été de rentrer dans les villes et d'aborder les grands centres ; mais les aborder n'est rien, les emporter est tout. Pour les prendre d'assaut, réunissons tous nos moyens. A chaque missionnaire je demande de superposer, sur le fondement des vertus solides, la science et le savoir-faire. »

Viennent alors les conseils absolument pratiques que le correspondant avait sollicités. Ils ne vieillissent pas plus que le bon sens qui les a inspirés :

« En Europe, apprenez tout ce qui vous sera possible. Visitez nos usines, nos manufactures, nos ateliers, il vous sera très utile d'en parler pertinemment et de descendre de l'observatoire où vous aurez mesuré les cieux, à la cave de nos tisserands. Si vous avez une aptitude, ne la négligez pas. L'astronomie, la chirurgie, le dessin, l'architecture, la médecine, la mécanique et la tenue des livres, puisqu'un missionnaire doit compter, administrer les ressources qu'il reçoit, toutes ces sciences et tous ces arts sont appelés

à nous rendre service. L'anglais est souvent nécessaire, le portugais permettrait d'entendre et de confesser quelques pauvres ouvriers de Manille. Certes, voilà un vaste programme. Cependant, je n'oublie pas le proverbe : « Qui trop embrasse mal étreint ». La prudence n'est pas moins nécessaire que le courage. Puis, tout homme a une « spécialité » ; qu'il développe d'abord cette aptitude particulière. Et encore faut-il ajouter que la première des qualités, c'est le bon sens, le sens de la mesure, le don de la persévérance.

« Nous autres Européens, nous avons à éviter un écueil. Les Chinois nous regardent agir attentivement. S'ils voient que le missionnaire commence, mais qu'il ne finit pas, qu'il s'arrête parce que le succès ne vient pas assez vite, qu'il croit trouver un plan meilleur, ils nous refusent leur confiance ; au contraire, ils nous l'accordent, ils se prennent d'affection et d'estime ordinairement pour ne plus se déprendre, lorsque nous persévérons invinciblement dans nos entreprises.

« Encore un conseil : si Dieu vous donne la grâce de venir dans nos missions, aimez les Chinois. En Chine, comme ailleurs, le cœur et l'affection gagnent seuls le cœur et l'affection. »

Suivant le désir de Mgr Languillat, le P. Edel ouvrait des yeux bien chinois pour regarder les choses chinoises. Écoutons son plaidoyer ou son apologie. Il répond à un adversaire supposé et il en réfute les objections avec une pointe de belle humeur et peut-être de paradoxe [1].

D. *La Chine n'est point civilisée.* — R. Qu'entendez-vous, de grâce, par ce mot civilisation ? Il y a une civilisation antique et une civilisation moderne, une civilisation pour l'orient et une civilisation pour l'occident. Les Chinois ne sont pas civilisés comme les Européens, d'accord ; mais est-il nécessaire que tout se fasse à la mode de Paris ? Nous n'avons pas encore les armes perfectionnées, les journaux-feuilletons, les romans à thèse ; est-ce un mal ? Nous

1. *Corresp. de Laval.* Lettre du P. Edel au P. Feyerstein, février 1879.

payons peu d'impôts, nous traversons peu de révolutions, nous entretenons peu de soldats, nous avons peu ou pas d'agents de police. S'en suit-il que nous soyons dans un état inférieur ?

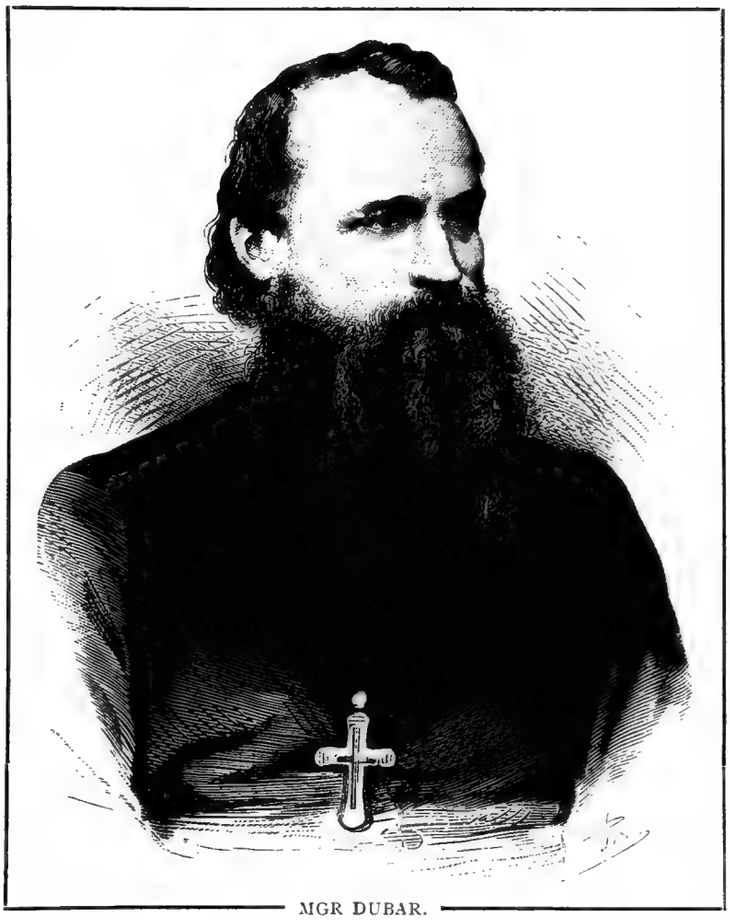
D. *Mais les usages chinois sont ridicules.* — R. En fait d'usages comme en fait de goûts, le mieux est de ne pas discuter. En tout cas, le plus sage pour vous est de ne pas en appeler au suffrage universel. En France, les usages français réuniraient à peine quarante millions d'électeurs, même en ouvrant les collèges électoraux, comme vous dites, aux femmes et aux enfants. Ici, nous sommes assurés de quatre cent millions de votes favorables. Après un tel plébiscite, convenez que vous êtes battus à une écrasante majorité. La caricature trouve fort bien à s'exercer en Chine, il est vrai ; son domaine est aussi vaste que le monde et, en France, elle n'est pas sans emploi. Vos gravures de mode nous font rire, quelquefois aux éclats. En comparaison de vos habits, nos habits sont commodes, ils sont décents. Suivant la saison, le froid ou la chaleur, ils seront chauds ou ils seront légers. Il ne paraît pas que vos habits vous plaisent, puisque vous en changez perpétuellement la mode, et rien n'est ridicule chez vous comme l'habit du grand-père ou celui de la mère-grand. Il paraît au contraire que nos habits nous plaisent, puisque nous les conservons. Les Chinois les ont reçus de leurs pères et comptent bien les transmettre à leurs fils. Vous trouvez excessive leur courtoisie, ils trouvent excessif votre sans-gêne.

D. *Mais ce peuple si courtois insulte les missionnaires ; la justice des mandarins est, à leur égard, singulièrement injuste ?* — R. Oui, par-ci, par-là, sur le passage d'un « diable d'Europe ou d'Occident » il y a bien un ou deux gamins qui, après avoir crié, se sauvent à toutes jambes. Je crois me souvenir de petits Français, quelquefois même assez grands, qui couraient aussi vite pour la même raison et après le même exploit. Encore savaient-ils mieux que nos Chinois ce que nous sommes, leur insulte avait donc moins d'ignorance et plus de malice. De temps à autre un chrétien a maille à partir

devant les tribunaux, notre premier évêque a été condamné à la prison par nos mandarins : mais son successeur Mgr Dubar a été jeté dans les cachots de Marseille par les Communards. En fait de gens qui se connaissent en insultes, en dénonciations, en insinuations, en calomnies et en perfidies, en légalités iniques, parlez-moi de vos chambres, de votre presse, de vos ministres, de plusieurs de vos juges, de beaucoup de vos romanciers. Ah ! voilà des hommes qui s'entendent à persécuter, à fouiller le cœur de leurs victimes avec des poignards envenimés. Je le dis à leur honte, nos mandarins ne sont que des novices à côté de ces gaillards. Peut-être cependant mettront-ils à profit les leçons fréquentes qui leur viennent d'Europe.

D. *Mais les petits et grands défauts des Chinois ?* — R. Quels petits défauts ? Ils sont malpropres ? Assurément, il y a des serviettes qui servent à essuyer bien des choses. Mais toute la France est-elle aussi propre que votre Flandre ? et même dans votre Flandre il y a certains coins, voire même certaines rivières, hum ! hum !... Le Père Hœffel trouvait que, paysan pour paysan, un paysan chinois est aussi propre qu'un paysan français d'Alsace ou de Bretagne.... Ils aiment beaucoup les sapèques ? On ne les déteste pas ailleurs, tout en leur donnant un autre nom. Et puis, qui fait ce reproche ?... Souvent des hommes qui se sont enrichis avec les Chinois. Des marchands européens, et des plus gros, disent que bien des marchés se concluent de vive voix, pas d'acte notarié, et cependant ils ajoutent que le vendeur ou l'acheteur ne revient pas sur la parole donnée. Les Chinois feraient-ils le même éloge des Européens ? Il y a des apostats ? Oui, puisqu'il y a des persécutions : tous les persécuteurs font des martyrs et ils font aussi des apostats ! Chez plusieurs de nos chrétiens, la foi n'a pas eu le temps d'enfoncer des racines bien profondes, ils cèdent plus vite à la tempête. Quelques-uns sont venus pour avoir des aumônes, dans l'espoir, fondé ou non, d'obtenir un recours efficace auprès d'un mandarin

qu'on suppose favorable à notre religion. Le motif n'est pas très élevé ; quelquefois, le bon Dieu s'en contente. Pourquoi serions-nous plus sévères ? Parmi ces catéchumènes, quelques-uns persévèrent et deviennent bons ou excellents ; d'autres retournent à leurs erreurs et à leurs superstitions. La sélection s'opère entre les âmes. « Je continuerais volontiers, dit en finissant le P. Edel, mais



MGR DUBAR.

il faudrait allumer une autre chandelle... Je conclus. La Chine a le très grand malheur d'être un pays infidèle ; on ne peut donc la comparer à un pays chrétien, mais elle soutient la comparaison avec n'importe quelle nation païenne. Il manquerait peu de choses à nos Chinois s'ils apprenaient le catéchisme. On commence par s'étonner

de leurs mœurs et de leurs coutumes : si on persévère à les étudier, sans parti pris, bientôt on les comprend, on les admire, on les adopte. »

En ces remarques dont la pensée entière lui appartient, le P. Edel n'a pas ordinairement distingué entre les fidèles et les infidèles, mais ses paroles auraient un autre accent s'il ne s'était agi que des chrétiens et de leurs qualités. Que d'aimables tableaux, que de traits édifiants, sous la plume de nos missionnaires ! Le moment viendra bientôt de cueillir quelques fleurs nées de leurs travaux ; toutefois, avant de demander à un sol souvent réfractaire quelle moisson il a donnée, voyons comment il s'est ouvert.

Sous un rapport les plans de Mgr Languillat n'ont pas été pleinement suivis. On s'est installé dans les grands centres, mais on n'a guère atteint ceux que les Chinois appellent les « grands hommes ». La classe mandarinale et lettrée ne se convertit pas. Jusqu'à présent, elle a des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, et l'Évangile n'est guère reçu que par les petits et les pauvres : *Pauperes evangelizantur*. Les riches Chinois, les puissants sont plus loin du royaume des Cieux, on comprendra mieux les terribles obstacles qui les arrêtent lorsque l'on aura vu comment se forment les chrétiens et les chrétientés.

Les chrétiens se forment par la grâce divine, on pourrait presque dire par la grâce divine toute seule qui agit en se passant des causes instrumentales prévues et ordinaires. Sur tel ou tel point l'on signalera peut-être telle ou telle divergence entre les missionnaires ; les mêmes spectacles n'affectent pas également tous les yeux, mais, sur ce point de la conversion, les témoignages sont unanimes, et le P. Neveux parle ici comme tous ses frères :

« Il est vraiment intéressant de voir comment Dieu s'y prend pour nous amener des catéchumènes. Ce ne sont pas nos beaux sermons qui convertissent les païens : ce ne sont pas non plus les prédications en plein air ou sur les places publiques. Nos meilleurs

catéchumènes nous sont amenés par des relations d'amitié ou de parenté. La plupart du temps, ce sont des illettrés, des incapables, des gens sans éloquence qui nous les conduisent... Dans mon district, je ne connais pas une seule conversion dont le Père ait été l'instrument direct. On dirait que Dieu se joue de l'habileté des hommes, et se plaît à se servir des instruments les moins propres, en appa-

LE PÈRE MAQUET EN COSTUME D'APPARAT AVEC UN CATÉCHISTE.

rence, à avancer son œuvre. En général, le travail du Père consiste à diriger les catéchistes, à recueillir les néophytes, à surveiller leur formation, mais la plupart des conversions sont obtenues sans que nous y ayons travaillé. Quelle est l'explication de ce mystère ? Il n'y en a pas d'autre que les prières que l'on fait en Europe pour la

de leurs mœurs et de leurs coutumes : si on persévère à les étudier, sans parti pris, bientôt on les comprend, on les admire, on les adopte. »

En ces remarques dont la pensée entière lui appartient, le P. Edel n'a pas ordinairement distingué entre les fidèles et les infidèles, mais ses paroles auraient un autre accent s'il ne s'était agi que des chrétiens et de leurs qualités. Que d'aimables tableaux, que de traits édifiants, sous la plume de nos missionnaires ! Le moment viendra bientôt de cueillir quelques fleurs nées de leurs travaux ; toutefois, avant de demander à un sol souvent réfractaire quelle moisson il a donnée, voyons comment il s'est ouvert.

Sous un rapport les plans de Mgr Languillat n'ont pas été pleinement suivis. On s'est installé dans les grands centres, mais on n'a guère atteint ceux que les Chinois appellent les « grands hommes ». La classe mandarinale et lettrée ne se convertit pas. Jusqu'à présent, elle a des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, et l'Évangile n'est guère reçu que par les petits et les pauvres : *Pauperes evangelizantur*. Les riches Chinois, les puissants sont plus loin du royaume des Cieux, on comprendra mieux les terribles obstacles qui les arrêtent lorsque l'on aura vu comment se forment les chrétiens et les chrétientés.

Les chrétiens se forment par la grâce divine, on pourrait presque dire par la grâce divine toute seule qui agit en se passant des causes instrumentales prévues et ordinaires. Sur tel ou tel point l'on signalera peut-être telle ou telle divergence entre les missionnaires ; les mêmes spectacles n'affectent pas également tous les yeux, mais, sur ce point de la conversion, les témoignages sont unanimes, et le P. Neveux parle ici comme tous ses frères :

« Il est vraiment intéressant de voir comment Dieu s'y prend pour nous amener des catéchumènes. Ce ne sont pas nos beaux sermons qui convertissent les païens : ce ne sont pas non plus les prédications en plein air ou sur les places publiques. Nos meilleurs

catéchumènes nous sont amenés par des relations d'amitié ou de parenté. La plupart du temps, ce sont des illettrés, des incapables, des gens sans éloquence qui nous les conduisent... Dans mon district, je ne connais pas une seule conversion dont le Père ait été l'instrument direct. On dirait que Dieu se joue de l'habileté des hommes, et se plait à se servir des instruments les moins propres, en appa-

LE PÈRE MUQUET EN COSTUME D'APPARAT AVEC UN CATÉCHISTE.

rence, à avancer son œuvre. En général, le travail du Père consiste à diriger les catéchistes, à recueillir les néophytes, à surveiller leur formation, mais la plupart des conversions sont obtenues sans que nous y ayons travaillé. Quelle est l'explication de ce mystère ? Il n'y en a pas d'autre que les prières que l'on fait en Europe pour la

conversion de ce pays. Je regrette bien vivement de n'avoir pas plus prié autrefois pour la conversion de la Chine [1]. »

Le P. Leboucq tenait le même langage en s'adressant le 10 janvier 1863 aux membres des conseils centraux de la Propagation de la Foi : « Quels sont les moyens ordinaires dont la Providence se sert pour convertir les païens ? Je ne saurais trop vous le dire, Messieurs. Nos courses, nos prédications, nos conférences sur les places publiques et dans les écoles païennes produisent sans doute quelque heureuse impression, font tomber bien des préjugés, mais le plus souvent, pour nous humilier sans doute et nous prouver que nos accents ne sont que des cymbales retentissantes, Dieu semble laisser nos efforts sans succès. Le missionnaire a prêché jusqu'à extinction de voix, le catéchiste est content, la foule paraît émue : on espère des catéchumènes... pas un ne se présente ! »

— Ou ceux qui se présentent, disait un autre, ne sont pas les meilleurs, souvent ils ne persévèrent pas. On dirait que la grâce divine est jalouse dans ses opérations. Si les missionnaires n'étaient point là, les conversions n'auraient pas lieu, la Chine ne compterait pas une chrétienté ; mais, tout en étant là, ils répètent l'humble aveu de l'Évangile : *servi inutiles sumus.* A quoi donc tient la conversion ? A un rien, à un accident, à une rencontre inattendue, à une simple parole qui ne visait aucun but ; quelquefois, mais, plus rarement à une intervention directe et miraculeuse de la miséricorde infinie.

— L'homme dont Dieu s'est servi pour implanter la foi dans le midi de la mission, raconte encore le P. Neveux [2], est un ancien soldat devenu borgne et vivant difficilement d'un chétif commerce. Venu un jour en ville pour le marché, il aperçut une Croix sur notre maison. Qui habite ici ? demanda-t-il ; — des diables d'Europe. — Et sans plus s'informer, il entra et dit au portier qu'il voulait être chrétien. — Mais tu dois apprendre la religion, dit le portier. —

1. *Corresp. de Jersey*, décembre 1890, p. 257.
2. *Loc. cit.*

Sera-ce long ? — Il y en a deux livres. — Hélas ! je ne sais pas lire !... puis se ravisant : « Donnez-moi vos livres, j'ai un cousin qui me les expliquera ! » Et le voilà parti ; la maison du cousin, par suite des inondations, est environnée d'eau. Notre brave la traverse, ses livres catéchistiques entre les dents. Il arrive trempé, crotté, mais radieux chez le cousin : « Tu vas me les lire et pas à moi seul. » Et tandis que le parent complaisant en prend une première et hâtive connaissance, lui, rassemble les voisins et les conduit à la lecture. Quinze jours après, on demandait un catéchiste au Père, et c'est ainsi que prit naissance la première chrétienté dans la Préfecture de Tai-ming.

Voici l'Évangile porté dans leur village par deux enfants, élèves de notre école Saint-François-Xavier. Studieux et zélés ils s'étaient excités à convertir les païens, et se croyant déjà très instruits sur la religion et orateurs redoutables, ils demandèrent et reçurent la permission de convoquer les infidèles chez eux. Toute la population est bientôt réunie, on écoute les jeunes prédicateurs ; malheureusement leur science n'égalait pas leur courage, et leur provision de doctrine trop vite épuisée, ils se turent devant une foule considérable qui voulait encore les entendre. Voyant leur embarras, des bacheliers païens posèrent des objections. Les enfants, ou bien ne trouvaient pas les réponses, ou bien, pressés et déconcertés par leurs adversaires, ils ne savaient pas les donner. La défaite devenait un désastre. Leur humilité les sauva : « Nous ne sommes, dirent-ils, que des enfants et des écoliers, mais nos maîtres sont dans le voisinage. Nous irons les chercher si vous voulez vous mesurer avec eux. » La proposition est acceptée et deux heures après, les catéchistes remportent sur les bacheliers devant cette foule immense, une complète victoire. Le trophée en fut la conversion de dix-sept familles [1].

Dieu se sert des plus humbles instruments, des plus petits incidents de la vie journalière. Un jour, raconte encore le P. Leboucq,

1. Lettre du Père Leboucq, 15 août 1688.

mon cheval tomba, se releva, prit peur, s'enfuit. Deux païens le ramenèrent : ce fut l'occasion de quelques propos aimables suivis d'une conversation, elle-même suivie d'une conversion. Après le cheval, le chien, dans le même ordre des causes occasionnelles. Hélas ! la guerre coûte toujours quelque chose à quelqu'un : notre pauvre chien y avait perdu sa queue ; coupée par un païen, une querelle en naquit, elle se termina par une sévère condamnation. Le méchant païen, convaincu d'avoir mutilé l'animal et insulté le maître, dut, par sentence mandarinale, présenter des excuses à ceux qu'il avait offensés et, suivant les usages chinois, leur offrir un festin. Tout le village suivait cette affaire avec un puissant intérêt. La victoire des Chrétiens détermina un mouvement de conversion. Un catéchiste et une vierge furent appelés ; il est question, dit le missionnaire en terminant ce récit, d'acheter une maison et d'élever une chapelle [1].

Les plus petites causes produisent les plus grands effets lorsque la grâce intervient. Des parents infidèles avaient une jeune fille aveugle ; l'époque de la marier approchant, ils se trouvèrent fort embarrassés... « Nos coutumes, disaient-ils, nous obligent à lui chercher un mari : un jeune homme riche la refusera ; un jeune homme pauvre et de condition inférieure ne lui convient pas. Ah ! si elle était chrétienne, la virginité ne serait pas un déshonneur pour elle et pour sa famille ! » Ils la présentèrent donc à la religion du Maître du Ciel. L'enfant fut heureuse de s'instruire dans notre croyance, et bientôt les parents suivirent son exemple. O cécité fortunée qui donne naissance à la divine lumière [2] !

Certaines conversions ne remontent à aucune origine humaine. C'est Dieu qui les détermine par un miracle de sa protection.

Une bonne veuve, écrit le P. Hœffel, fut placée par moi dans une chrétienté assez troublée à la suite de plusieurs persécutions ; ce

1 et 2. Extraits d'une lettre du P. Gatelier. *Corresp. de Jersey*, novembre 1893, pp. 283-284.

n'était pas une grande savante, mais elle était pieuse, elle était bonne, et ce qu'elle savait, elle le disait très bien ; elle avait comme un don spécial pour raconter les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. — « En cas semblable, disait ailleurs le même missionnaire, on donne au catéchiste de l'huile pour allumer sa lampe, et les soirées d'hiver se passent dans une douce lumière qui ne coûte rien aux auditeurs. » La bonne veuve racontait aussi son histoire, ou plutôt celle de son père. — Un jour, disait-elle, qu'il allait faire le commerce dans le Kiang-nan, il traversait un grand fleuve lorsqu'un coup de vent fit chavirer la barque. Tous les passagers périrent. Mon père faisait pour se sauver des efforts inutiles, lorsqu'il vit venir vers lui, afin de le conduire au rivage, un homme d'une beauté surhumaine et qu'il pensait devoir être un Dieu. Sur le bord, l'inconnu avait disparu, mais au même instant, mon père fit le vœu de chercher son bienfaiteur et de l'honorer sur son autel. Il allait donc de pagode en pagode, cherchant, mais en vain, l'image de la divinité tutélaire qui l'avait tiré du péril des eaux. Il arriva jusqu'aux environs de Hien-hien, dans un bourg où les missionnaires avaient ouvert une chapelle provisoire ; mon père y entre, et, avec une joie immense, il retrouve dans l'image du Père Éternel tous les traits de son sauveur. Il se prosterne, il prie avec tant d'effusion que les chrétiens s'étonnent et l'interrogent. Il leur raconte alors son histoire. La conclusion naturelle fut le baptême pour mon père et pour toute sa famille. »

Avancer les conquêtes de l'Évangile, c'est bien ; les maintenir, c'est mieux. La couronne du salut et de la gloire éternelle ne ceint que le front des persévérants. Mais en Chine, que la persévérance est donc difficile ! La superstition se mêle à tous les événements de la vie. Combien il en coûte de se séparer des siens dans le moment même où les cœurs se rapprochent, où l'union se fait plus intime, par exemple lorsque l'on fête le souvenir des aïeux, lorsqu'on se présente les vœux de la nouvelle année ! Aussi, dans les

conditions ordinaires, et sans compter les exceptions héroïques, la règle générale est celle-ci : « Pas de chrétiens sans chrétienté ! » La malédiction divine n'est nulle part plus manifeste que dans les pays de mission : *Væ soli* : malheur au chrétien qui vit seul, trop de périls l'environnent et il ne tarde pas à succomber. Ému de cette situation, le P. Hœffel a fondé le village chrétien, — on dit quelquefois la réduction chrétienne de Fan-kia-ka-ta.

En juillet 1895, le P. Alb. Wetterwald, dans sa première excursion apostolique, visitait Fan-kia-ka-ta [1]. De la résidence centrale, on descend d'abord la rivière de Schawo qui se jette dans le Pei-ho, terrible voisine de la chrétienté naissante encore mal défendue contre ses inondations ; on s'engage dans l'un de ses méandres, et on s'arrête dans une sorte d'anse ou de port, après une journée de navigation. La résidence est à dix minutes, cachée dans un massif d'arbres. Les missionnaires font une entrée bucolique et solennelle. « Les enfants se sauvent à toutes jambes en criant : les Pères sont là ; les chiens aboient, les pigeons roucoulent, le majordome arrive et se prosterne. On entre dans la maison des Pères : une grande salle qui sert de salon, de réfectoire, de promenoir ; à l'Est et à l'Ouest, deux petites chambres destinées aux missionnaires, et c'est tout ; mais si le *château* est petit, les dépendances sont vastes, irrégulièrement et utilement distribuées : là, sont les écoles, l'orphelinat, la maison des catéchistes ou des catéchumènes ; le tout a un air de modeste prospérité qui ferait plaisir, n'était le délabrement de l'église provisoire. On se propose de construire bientôt : on a le terrain, on a les briques, on a exhaussé le sol, on a mieux encore : 250 fidèles et des meilleurs, mais on n'a pas les 3 000 francs nécessaires au futur monument [2]. On les avait l'année dernière, ou peu s'en faut, malheureusement ils furent engloutis dans le désastre causé par le typhus. Cependant, la chrétienté se

1. *Corresp. de Jersey*, mai 1896.
2. L'église est construite, elle est très jolie.

développe. Elle reçoit les catéchumènes du voisinage lorsque leur bonne volonté ne fait pas de doute. Assez souvent ils se fixent dans le village et s'y occupent aux travaux agricoles. La mission a jadis acheté à bon compte des terres alors très médiocres, aujourd'hui améliorées ; elle les loue à ces nouveaux venus au prix ordinaire, mais elle leur donne ou leur prête la maison d'habitation. Ainsi l'Église, toujours semblable à elle-même, fait en même temps, suivant ses vieilles coutumes, des hommes et des chrétiens.

Le P. Bataille, frappé de l'importance des résultats, et plus encore peut-être de l'excellence des méthodes, a raconté les origines chrétiennes de Fan-kia-ka-ta. Rien de plus simple et de plus humble [1]. Une pauvre femme de ce pauvre pays vint trouver le P. Hœffel et lui dit : « Père, donnez-nous un petit âne pour cultiver nos terres et nous nous ferons chrétiens. » La demande était suspecte, mais un catéchiste envoyé en éclaireur trouva les dispositions bonnes. Sur son rapport favorable, le P. Hœffel commença les travaux d'ensemencement. On apprenait le catéchisme et les prières ; les bonnes gens n'avaient pas assez de livres ; mais ils suppléaient à cette pénurie par un moyen très primitif. Ils se couchaient sur la terre, les têtes se rapprochaient, et le même livre servait à quelques paires d'yeux. N'était-ce pas vraiment apprendre sa religion *ventre à terre ?* L'épreuve était suffisante. La petite communauté fut reçue tout entière au Sacrement régénérateur. Les tribulations n'étaient pas finies, elles commençaient plutôt. Les idolâtres et les sectaires accouraient des environs pour maudire les chrétiens et les vouer aux dieux infernaux. Ce sont propos inefficaces, mais ils échauffent les oreilles. Les premiers essais de colonisation ou de construction ne furent pas heureux ; le grain ne levait pas, ou bien il périssait en herbe ; une autre année, la récolte s'annonçait mieux, mais les pluies trop fortes inondèrent les champs ; en 1888, la grande digue se rompit, les eaux du fleuve débordé baignèrent le

1. *Corresp. de Jersey*, décembre 1894. *Histoire d'un village chrétien.*

pied des maisons, et comme les murailles n'étaient qu'en terre desséchée, elles revinrent bientôt au limon d'où on les avait tirées.

Les mandarins, émus de compassion, firent quelques aumônes : trois ligatures ou six francs, pour reconstruire chaque chambre écroulée, c'est peu, même en Chine, car la plus pauvre maison coûte encore au moins une vingtaine de francs, mais c'était un encouragement. D'ailleurs ni les chrétiens, ni le Père ne renonçaient à leur entreprise. Les terres mieux engraissées récompensèrent les laboureurs, le sol exhaussé par des remblais défendit le pied des maisons contre des visites dangereuses, on fortifia la grande digue. Le Père Hœffel, architecte, fermier, terrassier, avait relevé les ruines... et mieux encore, les âmes.

De tels travaux, de tels succès supposent l'entente durable et affectueuse entre les Pères et les chrétiens. Bien des fois cet accord est signalé, c'est un bonheur pour les missionnaires d'admirer chez leurs chrétiens d'humbles et grandes vertus. A l'occasion, ils sont généreux. Le Père Fourmont écrit en date du 1er décembre 1892 : « Nos chrétiens sont occupés à charrier les briques pour la construction de leur église. Rien de plus édifiant. Ils ont plus de trois cent mille briques à transporter ; tous les jours onze chars et trente-quatre bœufs font le trajet.

« Pour conduire les chars, charger les briques, les décharger, soixante hommes sont nécessaires. Tous sont pauvres. Quelques chars ne peuvent amener que deux cents briques en une fois ; les mieux équipés en transportent quatre cents. Pour atteler un seul char, on réunit quelquefois des bœufs et des ânes appartenant à quatre ou cinq familles [1]. » Que de sacrifices pour nourrir les bêtes, interrompre le commerce et, pour chacun, renoncer à ses occupations ! Les mêmes devront encore, avec des bœufs estropiés, chercher à dix lieues la chaux, les tuiles, les maîtresses pièces de bois. Et ils ne se découragent pas ! Il est vrai que pendant que les

1. *Corresp. de Jersey*. Extrait d'une lettre du P. Fourmont, en décembre 1892.

hommes travaillent, les femmes prient ; elles demandent au bon Dieu que les ouvriers ne s'impatientent pas et ne se disputent pas, que les bêtes ne soient pas blessées [1].

Quelques jours avant sa mort, le P. Edel, écrivant au P. Joseph Jenner [2], revient sur un sujet cher à son cœur, il loue les chrétiens chinois qui puisent dans la simplicité et le bon sens de la foi catholique des arguments victorieux contre les calomnies et les

LE P. HŒFFEL.

perfidies protestantes. Les exemples cités par le missionnaire montrent de nouveau l'opposition native et nécessaire entre l'hérésie d'une part, et de l'autre, les enseignements d'une droite raison et les vrais sentiments du cœur.

1. *Corresp. de Jersey.* Extrait d'une lettre du P. Fourmont, en décembre 1892.

2. Lettre inédite datée de février 1877 sans autre indication et retrouvée après sa mort dans les papiers du R. P. Jenner.

pied des maisons, et comme les murailles n'étaient qu'en terre desséchée, elles revinrent bientôt au limon d'où on les avait tirées.

Les mandarins, émus de compassion, firent quelques aumônes : trois ligatures ou six francs, pour reconstruire chaque chambre écroulée, c'est peu, même en Chine, car la plus pauvre maison coûte encore au moins une vingtaine de francs, mais c'était un encouragement. D'ailleurs ni les chrétiens, ni le Père ne renonçaient à leur entreprise. Les terres mieux engraissées récompensèrent les laboureurs, le sol exhaussé par des remblais défendit le pied des maisons contre des visites dangereuses, on fortifia la grande digue. Le Père Heffel, architecte, fermier, terrassier, avait relevé les ruines... et mieux encore, les âmes.

De tels travaux, de tels succès supposent l'entente durable et affectueuse entre les Pères et les chrétiens. Bien des fois cet accord est signalé, c'est un bonheur pour les missionnaires d'admirer chez leurs chrétiens d'humbles et grandes vertus. A l'occasion, ils sont généreux. Le Père Fourmont écrit en date du 1er décembre 1892 : « Nos chrétiens sont occupés à charrier les briques pour la construction de leur église. Rien de plus édifiant. Ils ont plus de trois cent mille briques à transporter ; tous les jours onze chars et trente-quatre bœufs font le trajet.

« Pour conduire les chars, charger les briques, les décharger, soixante hommes sont nécessaires. Tous sont pauvres. Quelques chars ne peuvent amener que deux cents briques en une fois ; les mieux équipés en transportent quatre cents. Pour atteler un seul char, on réunit quelquefois des bœufs et des ânes appartenant à quatre ou cinq familles [1]. » Que de sacrifices pour nourrir les bêtes, interrompre le commerce et, pour chacun, renoncer à ses occupations ! Les mêmes devront encore, avec des bœufs estropiés, chercher à dix lieues la chaux, les tuiles, les maîtresses pièces de bois. Et ils ne se découragent pas ! Il est vrai que pendant que les

1. *Correspondance*... Extrait d'une lettre du P. Fourmont, en décembre 1892.

hommes travaillent, les femmes prient ; elles demandent au bon Dieu que les ouvriers ne s'impatientent pas et ne se disputent pas, que les bêtes ne soient pas blessées [1].

Quelques jours avant sa mort, le P. Edel, écrivant au P. Joseph Jenner [2], revient sur un sujet cher à son cœur, il loue les chrétiens chinois qui puisent dans la simplicité et le bon sens de la foi catholique des arguments victorieux contre les calomnies et les

LE P. EDEL.

perfidies protestantes. Les exemples cités par le missionnaire montrent de nouveau l'opposition native et nécessaire entre l'hérésie d'une part, et de l'autre, les enseignements d'une droite raison et les vrais sentiments du cœur.

1. *Corresp. de Jersey*. Extrait d'une lettre du P. Fourmont, en décembre 1892.

2. Lettre inédite datée de février 1877 sans autre indication et retrouvée après sa mort dans les papiers du R. P. Jenner.

Nos ministres et nos artistes protestants jouent quelquefois de malheur. Dernièrement l'un d'eux avait fini son grand discours sur la place du marché devant un auditoire de curieux, à Jentcho. Le boniment terminé, il s'apprêtait à distribuer bibles, catéchismes, brochures diverses, variées et avariées. Nos Chinois, pour la plupart, n'y comprennent absolument rien ; quelques-uns en concluent que les prédicateurs d'Occident ne sont point d'accord même entre eux sur le fait de leur religion, et qu'il convient d'attendre que la paix soit conclue avant d'accepter leur doctrine. Le protestantisme n'y gagne rien mais nous y perdons, et cela lui suffit. Néanmoins sur le marché de Jentcho les choses se passèrent d'autre façon. Le prédicant fut interpellé par un vieux chrétien, homme d'esprit, homme de cœur à la parole facile et mordante.

Or ça, dit notre homme en s'approchant de l'estrade, que viens-tu nous apporter ici une religion de contrebande et offrir ton méchant lumignon à des gens qui vivent dans la clarté du soleil ?

Ce début excitant l'attention et déjà éveillant les rires, l'orateur continua. Chez vous, oui ou non, honorez-vous la Très Sainte Vierge ?

Le protestant crut pour un moment qu'il avait ville gagnée et que son adversaire lui faisait la partie belle ; en bon hérétique, il vomit ses injures ordinaires et extraordinaires contre la Très Sainte Mère de Dieu. C'était tomber de bonne grâce dans le piège malicieusement tendu. Le chrétien alors éclate en railleries ; il montre par des paroles moqueuses le ridicule d'une religion qui prétend glorifier le Fils et qui dédaigne la Mère ; il invoque les grands commandements de la piété filiale si chers à tous les Célestes. L'auditoire riait aux larmes et applaudissait d'enthousiasme le vengeur de l'autorité maternelle. Le malheureux prédicant, obligé de se retirer, se réfugia dans son auberge poursuivi par les huées, on lui laissa le loisir de méditer sur les lacunes du nouvel évangile.

Ailleurs d'autres attaques furent aussi malheureuses.

Le pape, disait un ministre, défend aux catholiques l'Écriture Sainte. Cependant, répondit un catholique, voici une bible qui m'a été remise par un missionnaire. Acceptez-vous avec moi une discussion sur l'Écriture ? — Refus du Protestant. — Mal lui prend d'indiquer le sens particulier, la liberté d'interprétation. De tels arguments ne sont pas compris dans une nation qui pousse à l'extrême le respect de la tradition et le culte de l'autorité. Nous n'admettrons jamais, disaient les Chinois, une religion qui n'a pas de chef, pas de pouvoir, pas d'unité, pas de tradition.

Le sens positif chez les Célestes est un nouvel obstacle aux conquêtes des fils de Luther ; leurs vagues sentimentalités ne leur suffisent pas.

Un Protestant essayait de convertir ou plutôt de pervertir une bonne chrétienne. — La pauvre vieille lui dit simplement : Votre pasteur aura-t-il le pouvoir de me remettre mes péchés ? — Non, pas précisément. — Alors je demeure dans la religion catholique. Lorsque le Père Spirituel nous donne la mission, je me confesse, et mes péchés me sont pardonnés ; lorsque je mourrai, le Père Spirituel reviendra pour me pardonner encore et enrichir mon âme d'indulgences ; je ne veux pas de votre religion incapable d'ouvrir la porte du ciel et qui laisse ouverte la porte de l'enfer.

Le prêche des Huguenots est surtout riche en insultes contre la véritable Église, et ces messieurs seraient bientôt réduits au silence, s'ils n'avaient leurs dénigrements pour nourrir leur rhétorique. L'un d'eux s'en prenait à la confession auriculaire ; il trouvait fort inconvenant que les prêtres catholiques fussent appelés auprès des femmes malades ou moribondes. Un auditeur l'interrogea : si votre femme est souffrante ou même en péril de mort, n'appellerez-vous pas le médecin ? — J'aurais soin de chercher le plus habile, reprit le Protestant, qui ne soupçonnait pas le parti que son adversaire tirerait aisément de sa réponse. Permettez-nous donc,

conclut victorieusement le catholique, d'appeler le médecin spirituel pour soigner une âme, comme vous appelez le médecin temporel pour soigner les corps.

Les hérétiques ont malheureusement d'autres arguments qu'ils n'empruntent plus à leur théologie frelatée. Au lieu d'ouvrir la bible, ou même la bouche, ils ouvrent une bourse remplie de bonnes espèces sonnantes et brillantes. Ventres affamés n'ont d'oreilles, et quelques ligatures furent plus persuasives pour grossir le bercail de la Réforme que toute l'éloquence des ministres. Plusieurs villages se sont ainsi formés. Les Chinois convertis s'appellent les sectateurs de Jésus : ils trouvent le culte nouveau commode pour deux raisons; la première parce qu'il donne des sapèques ; la seconde parce qu'il demande si peu que rien. Pas de messe. pas de sacrements, on entre et on sort comme au moulin. Malheureusement la conscience reste inquiète, ainsi qu'en témoigne le fait suivant. Les Protestants avaient remis le soin d'une bergerie à un maître d'école qui la gouvernait en leur absence ; pour l'aider à remplir ces nouvelles fonctions, ils lui confièrent quelques livres. C'était une imprudence, le maître d'école, homme vraiment religieux, lut, réfléchit ; il se prit à douter, à interroger ; la lumière descendit dans son intelligence droite. Le pasteur convaincu convainquit son troupeau, et les brebis demandèrent au berger des missionnaires catholiques. Ceux-ci malheureusement tardèrent à venir ; une première, une seconde ambassade n'eurent d'autre résultat immédiat que d'instruire les protestants de l'état de choses. Ils vinrent précipitamment pour raffermir l'hérésie mortellement menacée. Leurs paroles ne touchaient pas les cœurs, mais les piastres éblouirent les yeux. Le démon rentra dans la place d'où le pauvre maître d'école fut honteusement chassé. Au moment où le P. Edel écrivait ce récit, le généreux confesseur de la foi errait sur les grands chemins avec sa femme et ses enfants, heureux cependant d'avoir tout perdu pour gagner Jésus-Christ.

Sur un point les protestants sont admirables, et plusieurs catholiques feraient bien de méditer le grand exemple de tant d'infidèles qui, généreux dans leurs erreurs, sacrifient noblement des sommes énormes au service d'une cause détestable. Que ne feraient pas nos missionnaires si de telles ressources étaient placées entre leurs mains par la religion des pouvoir publics, si les nations catholiques étaient aussi ardentes pour répandre la vérité que le sont, pour la combattre, les nations protestantes ! Mais non, ajoutent les missionnaires, nous sommes plus puissants avec la grâce de Dieu, avec notre sainte et chère pauvreté.

Comme les Chinois aiment leur Église, ils savent aimer leurs frères, et plus encore parmi leurs frères les malades et les mourants. — Quelle sollicitude, dit le P. Hilt, pour les intérêts spirituels ! En plein été, alors qu'ils font une chétive récolte destinée à les empêcher de mourir de faim, si quelqu'un est en péril de mort, ils n'hésitent pas à tout quitter pour chercher le Père à dix lieues. Un homme très pauvre allait mourir, j'ai vu sa chambre pleine de chrétiens accourus pour l'exhorter et pour prier [1]. Ils viennent d'assez loin pour rendre ce service et parce qu'en Chine tout se fait avec une certaine pompe, les administrateurs sont là en grands chapeaux de cérémonie. Les païens volontiers moqueurs se taisent, émus malgré eux, par la majesté de la mort chez les chrétiens. Ce spectacle fut pour plusieurs le principe de la conversion.

Un dernier trait des chrétiens, c'est l'affection de tous pour leur missionnaire. Il est non seulement leur curé et leur pasteur, mais souvent leur juge et leur arbitre, parfois leur médecin, il les défend, il les conseille. — Impossible, disait le P. Edel, de ne pas aimer ces braves gens : c'est bon comme du bon pain, simple, un peu curieux, un peu vif, mais le cœur sur la main. La perfection n'étant pas de ce monde n'habite pas non plus en Chine, mais comme le repentir suit la faute, au moins dans nos chrétientés

1. *Corresp. de Jersey*, mai 1894, page 76.

ferventes ! Il en cite un exemple. Avant-hier, sous un futile prétexte, une bataille s'engagea deux contre deux, bientôt quatre contre quatre, les femmes venant à la rescousse. Les amis intervinrent, la mêlée devenait générale lorsque soudain le Père apparut. Les plus emportés s'arrêtent, la confusion succède à l'ardeur première, les quatre qui ont commencé le combat, se sentant les plus coupables, se mettent à genoux, demandent pardon et prient le Père de leur imposer la pénitence que mérite leur forfait. Ils eurent à se pardonner, à se présenter des excuses réciproques, à faire ensemble le chemin de la croix après la messe du lendemain. Et le lendemain, tous les quatre chantaient en parcourant les quatorze stations. Le premier chantre poussait des sanglots déchirants, les trois autres y répondaient par des soupirs à fendre le cœur. Il est impossible d'avoir une voix plus pénitente et de mieux exprimer une douleur qui peut-être se perd un peu au milieu de tant de cris et de gémissements [1].

Parmi ces chrétiens, quelques-uns, et parfois les plus jeunes, marchent vers Dieu avec l'allure des Saints. Voici les portraits de deux jeunes gens : celui d'Ignace Wei, tracé par le Père Gaudissart, et celui de Joseph ou du saint aveugle tracé par le Père Edel [2]. Deux vies très simples, deux âmes très humbles et très pures.

Ignace Wei n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit son père, médecin estimé et aimé des païens et des chrétiens. La mort du chef entraîna la ruine de la famille, sa dispersion et, par un malheur plus grand, son retour insensible aux pratiques de l'idolâtrie. Les fils aînés épousèrent des païennes ; la pauvre veuve, chargée d'enfants, se souvenait trop peu des bons exemples de son mari. Ignace grandissait dans une école infidèle sachant à peine

1. *Corresp. de Laval.* Lettre du P. Edel, août 1875.

2. *Corresp. de Jersey*, décembre 1896 ; *Corresp. de Laval*, août 1875.

qu'il était baptisé. Cependant le P. Ménestrel parcourait le district à la recherche des brebis égarées ; il eut connaissance de notre pauvre petit agneau promis à la dent des loups, et demanda qu'il fût envoyé à l'école d'une chrétienté voisine. La pauvre mère y consentit volontiers, car elle avait péché par faiblesse plutôt que malice. Les premières vérités de nos croyances illuminèrent l'intelligence du jeune Ignace, moins ouverte aux connaissances profanes ; ce fut pour lui la même chose d'étudier notre religion et de l'aimer de toute l'ardeur d'une âme innocente. — « Oh ! quel malheur, disait-il en répétant sans le savoir le mot de saint Augustin, d'avoir connu si tard le bon Dieu ! » Mais il entendait bien rattraper le temps perdu. — « Certes, disait-on de lui, dans la pratique de la vertu, ce jeune garçon n'y va pas de main-morte ! » Le premier effet de son zèle fut le retour de sa mère à la pratique religieuse, mais elle ne survécut pas longtemps à sa conversion, et Ignace l'ayant exhortée à bien mourir et disposée à recevoir les derniers sacrements lui ferma les yeux.

L'orphelin rejeta toutes ses tendresses dans le sein de Dieu, disant comme le Psalmiste : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, vous êtes mon Seigneur et mon tout. » Il n'avait plus qu'un souhait : vivre à la Résidence, répondre la Messe, rendre service au Père, apprendre de lui à mieux connaître Dieu. On n'encourageait pas ses désirs : l'enfant aurait échoué devant la difficulté des études nécessaires au sacerdoce. Ignace ne soupçonnait pas l'obstacle. Les Pères feraient de lui ce que l'on pourrait en faire, une seule chose importait : vivre dans la maison de Dieu, même à titre de mercenaire, pourvu que le salaire fût de se dévouer au service de l'Église et de la mission. S'il avait vécu, eût-il été exaucé ? C'est douteux, mais la mort fut pour Ignace plus clémente que la vie, elle lui ouvrit les portes de la Compagnie de Jésus. Il était revenu souffrant d'une excursion dans la famille, le mal fit des progrès soudains et terribles, non point terribles pour le malade, car au seuil de l'éter-

nité, admis à faire ses vœux de dévotion, il les prononça dans la ferveur de son âme avec des transports d'allégresse. La maladie se prolongea sans jamais permettre l'espoir d'une guérison, mais en augmentant les souffrances et les mérites. Le malade se reprenait, et se repentait bien vite lorsque, couché ou plutôt assis sur des plaies vives, il avait prononcé une parole de plainte ou d'impatience. Notre-Seigneur est plus mal sur la Croix, disait-il en ces occasions ; ou bien, si un moment le désir de la vie avait ému ses vingt ans, il excitait en lui l'espérance du Ciel... Les paroles les plus suaves venaient sur ses lèvres : « O Mère tendrement aimée ; ô Jésus tout aimable !... » et comme la parole s'embarrassait, il demanda que deux images de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge fussent placées devant lui ; son regard allait de l'une à l'autre : c'était la prière confiante et filiale de son agonie. Quelques jours avant le dernier, son frère vint le voir. La conversation fut d'abord contrainte. Que pouvaient se dire ce païen baptisé et ce jeune prédestiné si près de sa couronne ? Aussi, après quelques paroles banales on se sépara ; mais le visiteur s'étant retiré, Ignace le fit prier de revenir et alors, du ton le plus aimable, il l'assura qu'il lui avait conservé toute son affection ; il lui rappela la mort chrétienne de leurs parents il lui demanda si dans un pareil moment, aussi voisin de la mort, il goûterait une paix délicieuse qu'aucune crainte n'assombrirait. Rien n'était plus beau que ce mélange de vérité et de tendresse dans la bouche du mourant ; le pauvre pécheur se roidit en vain contre son émotion, il promit en pleurant de se convertir : puisse-t-il ne point tarder à remplir sa promesse ! L'avenir ne lui réserve pas la grâce d'entendre une seconde fois semblable prédication.

Joseph l'aveugle n'a pas toujours été aveugle, et il ne s'est pas toujours appelé Joseph ; son indigente famille établie au sud de la mission était fort exacte au culte des faux dieux ; le père honorait Fo, la mère et les enfants vénéraient Bouddha. Sauf ce point qui

n'offre pas matière à discussion entre païens, l'accord était parfait : le père, très petit commerçant, faisait l'aumône à de plus pauvres, la mère et les enfants édifiaient le voisinage. On vivait, ou plutôt l'on vivotait honnêtement, tranquillement, lorsque de nouveaux chrétiens vinrent se fixer dans le pays. Leur vie exemplaire attira l'attention et bientôt détermina la conversion de Joseph et de sa famille prédisposée à la foi par les vertus naturelles; tous les membres reçurent le baptême à l'exception du père, qui trafiquait au loin. Mais, lorsque Notre-Seigneur vient où que ce soit, il y vient avec sa croix, et les calamités se succédèrent chez nos néophytes. La mère tomba malade et mourut ; le père, sur le chemin du retour, mourut aussi, mais subitement, sans avoir reçu le baptême. Cette fin soudaine ne devait pas dans la suite alarmer Joseph. « Mon père, disait-il, était un chrétien de fait et de désir, » et il pensait que Dieu avait accordé à sa droite et bonne volonté la grâce du salut éternel. Le petit garçon devint aveugle et fut reçu à l'orphelinat de la mission. On pourrait dire de Joseph, que la Providence donnait à ses condisciples, en le conduisant chez eux, comme un Ange visible et un Ange gardien ; bientôt il montrerait, malgré son infirmité, quelle grande et utile place les Saints savent se faire sans gêner personne et en rendant service à tous. Il avait un peu plus de vingt ans lorsqu'il entra en relations avec le P. Edel, comme répétiteur de la langue chinoise. « C'est en tâtonnant qu'il prend sa chaise, écrivait le Père, mais sa figure, fatiguée cependant par l'excès du travail, s'éclaire d'un sourire affectueux en souhaitant le bonjour, elle s'illumine d'une joie céleste lorsque la conversation roule sur des sujets religieux ; des yeux éteints tombe encore, sur les traits amaigris, une lumière qui est celle de la sainteté. » Que de choses n'a point apprises le pieux jeune homme, et comme il les a bien apprises! Le Père Edel lui-même, si versé dans une multitude presque infinie de connaissances, s'étonne devant l'étendue de ce savoir ecclésiastique ou profane, et il entre dans la nomenclature.

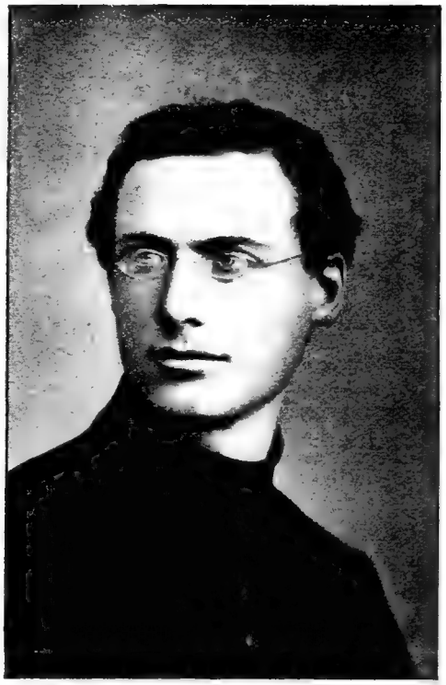
Joseph sait par cœur les longues prières du matin et du soir, celles qui précèdent et celles qui suivent la confession et la communion, l'office des morts, celui de la Sainte Vierge, tout le catéchisme, toute l'Imitation, plusieurs livres de religion écrits par nos anciens Pères ; sa mémoire n'hésite pas un instant, sa langue ne bronche pas.

Il connaît par le détail la vie de presque tous les saints mentionnés au martyrologe : il sait, par exemple, que saint Thomas était très gros, que saint François de Sales priait devant une Vierge noire. Est-ce que le bon Dieu aurait exaucé sa prière, de tout apprendre et de ne rien oublier ? Il apprend la liste des Souverains Pontifes, celle des supérieurs de la Compagnie, celle des rois de France, mais sur ce point les études de Joseph sont incomplètes ; personne n'a le courage de lui enseigner la suite lamentable de notre histoire ou de nos histoires ; il pense qu'un descendant de saint Louis, digne de son aïeul, est encore assis sur le trône de France, que la gloire de Jean III éclaire toujours le Portugal, que l'Espagne est puissante comme au temps d'Isabelle la Catholique, que la Pologne demeure toujours la terre des héros invincibles. Parfois on l'entend s'écrier : « O France, ô Italie, ô Pologne, pays des confesseurs et des apôtres, c'est au sang de vos martyrs que vous devez la persévérance dans la Foi ! Rome, plus que toute autre cité, arrosée de ce sang, tu lui dois d'être la capitale du monde et la mère de toutes les Églises ! » Ah ! pourquoi contrister cet enthousiasme et dissiper par les cruelles réalités de l'Histoire, une nuit pleine de si beaux rêves !...

Dans l'unique désir de faire du bien, et parce que seules les lettres exercent de l'influence dans son pays, Joseph s'est avancé plus loin encore dans la connaissance des auteurs profanes et de la littérature chinoise. Ici, le travail et l'effort étaient prodigieux pour un aveugle. On en jugera facilement par sa méthode. D'abord, il se faisait lire le texte, il retenait tous les mots sans les comprendre

encore et — détail incroyable — la place de chaque mot dans le livre.

La passion de l'étude n'a pas éteint la piété. A le voir réciter lentement le rosaire, visiter le Saint-Sacrement, attendre à la porte de son confesseur, on dirait que ce jeune aveugle est un contemplatif et qu'il n'a d'autre occupation que la prière ; au contraire, sa vie est très active, très remplie et très utile, en particulier à ses



LE P. EDEL.

jeunes condisciples. Ils ont pour lui, non-seulement de l'estime, mais de la vénération. Tous l'aiment comme on n'aime que les saints.

Les plus jeunes s'attachent particulièrement à notre aveugle comme lui-même s'attache particulièrement à eux : ses préférences sont bien justifiées : « Ne sont-ils pas, dit-il, l'espoir de la mission ? » Aussi en prend-il soin comme d'une semence très précieuse. C'est plaisir de le

voir aux heures de la récréation entouré de ces jeunes têtes, d'ordinaire espiègles et mutines, mais immobilisées quand il parle, quand il exhorte, quand il enseigne, et plus encore lorsqu'il raconte. Heureuse la bande qui l'obtient comme compagnon de la promenade, et aura le privilège de le guider sur les chemins tortueux des environs; par les plus beaux récits du monde, elle reçoit la récompense de sa charité. Plusieurs enfants païens, l'année précédente, grâce à ces exhortations appuyées par l'exemple du prédicateur, ont fait de grands progrès en piété. Joseph a fondé au milieu de nos élèves deux congrégations : l'une de la Bienheureuse Vierge Marie, l'autre des Saints Anges ; sa pensée constante est que la Chine a deux besoins : le premier d'être engraissée par le sang des martyrs, le second d'être évangélisée par les Saints, mais par de grands saints, féconds en prodiges, et après leur mort, placés sur les autels... Aussi, le conseil le plus ordinaire qu'il donne à son jeune auditoire est de se faire *canoniser*. En d'autres occasions, fidèle encore à la tradition des saints et au souffle de l'Esprit sur les grandes âmes, il dispose ses congréganistes au martyre. « Surtout, leur dit-il, ne vous troublez pas devant les mandarins, et ne préparez pas à l'avance votre réponse. Lorsque vous serez devant eux, l'Esprit du Seigneur vous mettra dans la bouche ce que vous devrez dire. » Ne sont-ce là que de simples récréations ? il en est assurément de plus dangereuses pour l'âme et pour le corps, et il n'en est pas de plus efficaces pour enflammer le désir de la vertu.

Les enfants que notre Joseph édifiait ainsi sont ceux que la Mission élève pour en faire plus tard des catéchistes, et quelquefois, mais plus rarement, des prêtres et des religieux. Une telle institution occupe une place d'honneur entre les œuvres des missionnaires ; tous sont unanimes à reconnaître que ces auxiliaires indispensables tiennent entre leurs mains le sort de nos chrétientés. Telle est l'opinion que le R. P. Becker, Supérieur général de la mission en 1892, exprime dans une lettre adressée au F. Hamann, procureur

de la mission, et par lui à tous nos bienfaiteurs de France ; en la lisant, ils auront les notions les plus précises sur le travail apostolique et sur ses principaux instruments :

Mon bien cher Frère,

P. C.

Nous ne cessons de recevoir des marques de la générosité de nos bienfaiteurs d'Europe ; notre mission est soutenue par leurs prières et par leurs aumônes. Il est juste que nous soyons empressés à leur témoigner notre gratitude : saint Ignace veut que ses enfants ne se bornent point à éprouver au fond du cœur les nobles sentiments de la reconnaissance religieuse, mais les expriment par des témoignages sensibles.

C'est dans ce but que nous vous adressons le tableau ci-joint, avec prière de l'envoyer comme hommage de respectueuse gratitude à nos généreux bienfaiteurs ; en le parcourant, ils pourront d'abord connaître quel est le chiffre du personnel de la Mission ; en second lieu, ils verront quels sont les principaux fruits obtenus dans l'année précédente ; en troisième lieu, quel est l'ensemble des œuvres établies.

I. — PERSONNEL.

N'insistons pas sur le chiffre du personnel : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* La moisson est abondante, et cependant il n'y a guère que 50 moissonneurs : 1 évêque, 49 prêtres, quelques frères. Ils sont aidés, il est vrai, par une petite armée d'auxiliaires : 293 catéchistes hommes et 174 vierges catéchistes [1].

II. — FRUITS OBTENUS DE JUILLET 1891 A JUILLET 1892.

Ces fruits ont été consolants par leur quantité et par leur qualité, surtout si nous tenons compte des circonstances dans lesquelles ils ont été recueillis. Bien des troubles ont agité, l'an dernier, plusieurs missions de Chine ; notre petit Tche-ly-Sud-Est, lui, a été relative-

1. Certains chiffres donnés en 1898 indiquent un grand progrès ; 493 catéchistes hommes au lieu de 293 ; soit un gain de 200. 253 catéchistes vierges, soit un gain de 81.

ment tranquille ; quelques fâcheuses rumeurs inquiétaient parfois l'opinion publique, mais la paix extérieure n'a point cessé. Nous sommes tout près des représentants de la France en Chine et des hautes autorités chinoises, et le vice-roi du Tche-ly n'est pas d'humeur à laisser impunément agiter sa province ; cependant, on le sent bien, l'avenir n'est pas sûr, et, en face de ces incertitudes, la propagation de la foi conserve ses difficultés et ses obstacles ; les timides, et ils sont le grand nombre, ici comme ailleurs, restent stationnaires, ils n'osent pas se déclarer pour la religion bien qu'ils en reconnaissent la vérité et l'excellence.

Cependant, ne nous plaignons pas ; nous avons pu baptiser 1.001 adultes ; c'est là un bon appoint pour combler les nombreux vides que la maladie et la mort ont faits parmi nos chrétiens. Et nous avons en outre 3.207 catéchumènes : 2.033 au midi, et le reste dans le nord de la mission. Cette légion de catéchumènes nous fournira nos adultes baptisés de l'année courante.

Pour cultiver ces catéchumènes, pour leur faire étudier la religion, le catéchisme et les prières, que de catéchistes ne faudra-t-il pas ? Que de travail pour mener à bonne fin cette formation parfois pénible des catéchumènes ! Et, pendant ce temps-là, il ne nous faut pas oublier d'entretenir dans la foi et de perfectionner les autres chrétiens déjà baptisés. Ceux-ci se partagent en deux classes : les uns sont ceux que nous appelons les anciens ; ce sont tous ceux qui sont nés de parents déjà baptisés à l'époque de leur naissance. Les autres, ou nouveaux, sont ceux dont les parents étaient encore païens au moment de leur naissance.

III. — ENSEMBLE DES ŒUVRES ÉTABLIES.

1. *Écoles diverses, Séminaires et Noviciats de Vierges.*

Nous avons établi, pour les nouveaux chrétiens principalement, de nombreuses écoles : 159 écoles de garçons et 142 de filles [1],

1. Aujourd'hui 212 écoles de garçons, 189 de filles.

comprenant un personnel enseignant de 177 maîtres et de 138 maîtresses. Sans ces écoles, nos nouveaux baptisés garderaient longtemps leur physionomie et leurs mœurs toutes païennes, et perdraient même le peu de foi qu'ils avaient au début de leur conversion. Avec nos écoles, au contraire, les enfants des familles récemment converties sont instruits et formés et deviennent la pièce de résistance chrétienne de toute la famille.

Nos écoles renferment aussi d'anciens chrétiens ; nous les y appelons pour suppléer au manque d'éducation de la famille, et aussi pour nous préparer de futurs auxiliaires.

Nos bienfaiteurs remarqueront le nombre des non baptisés qui fréquentent nos écoles : 346 païens et 109 petites païennes ; ces pauvres enfants ne viennent pas seulement à l'école pour y recevoir l'éducation littéraire, mais surtout pour y apprendre le catéchisme et les livres de religion.

Puisse le bon Dieu bénir ces enfants en leur donnant, à eux et à leurs parents, la grande grâce de l'espérance du ciel, et pour parvenir là-haut, le don précieux de la foi en Notre Seigneur Jésus-Christ !

Écoles préparatoires de catéchistes et séminaires. — Pour toutes les écoles dont nous venons de parler et pour toutes nos œuvres, il nous faut songer à nous former des auxiliaires ; de là, nécessité des écoles de formation : petit-séminaire ou école apostolique, école préparatoire de catéchistes, école-noviciat de vierges enseignantes. Nous attachons le plus grand prix à la formation de nos auxiliaires, et nous y donnons nos meilleurs soins.

Notre séminaire est composé de 16 séminaristes aspirant au sacerdoce.

Notre école apostolique renferme environ 120 jeunes gens qui font leur cours de littérature chinoise : selon leur vocation, ils deviendront prêtres, catéchistes proprement dits, ou administrateurs de chrétientés. L'école apostolique, on le voit, a exclusivement

pour but de nous préparer des auxiliaires à tous les degrés, depuis le sacerdoce jusqu'à l'administration des chrétientés. C'est une vraie école apostolique. Deux Pères européens et 10 maîtres chinois choisis, y consument tout leur temps et leur dévoûment. Les enfants viennent à cette école vers l'âge de douze ans. Ce sont les missionnaires eux-mêmes qui les choisissent dans les familles les plus chrétiennes, en recherchant ceux que Dieu semble destiner au beau ministère d'aider son Église. Ces enfants restent à notre école pendant une dizaine d'années ; ils y apprennent la littérature du pays et la religion chrétienne. Il est superflu d'ajouter que ce qui nous préoccupe le plus pendant ce séjour à l'école, c'est l'éducation chrétienne et la formation du cœur de ces jeunes gens ; c'est là la mission spéciale des Pères qui président à l'école ; on veut avant tout avoir des hommes foncièrement dévoués à l'Église et dont les vertus solides puissent triompher des difficultés de l'avenir; pour cela, il faut du temps et de la patience, car la formation dans la famille laisse bien des lacunes.

De l'école apostolique, le jeune homme qu'une vocation meilleure n'aura pas déjà amené au séminaire proprement dit, pour y étudier le latin, la philosophie et la théologie, passera à l'école préparatoire des catéchistes ; là, les élèves seront formés directement aux divers offices du catéchiste ; ces offices ne leur seront confiés que quand ils auront la maturité suffisante, c'est-à-dire en général vers 25 ans.

Les catéchistes en exercice sont suivis par les missionnaires dans la manière dont ils s'acquittent de leur emploi. Chaque année, on les rappelle dans des réunions spéciales dont le but est de rafraîchir les souvenirs des enseignements reçus jadis aux écoles. Chaque année, ils ont aussi une retraite de trois jours avant la reprise de leur emploi, afin que la ferveur du cœur ne diminue pas, et que la science qu'on leur a donnée tourne à leur salut et au salut des autres. Cette année, nous avons employé 293 catéchistes hommes, dont 177 uniquement dans les écoles. Ces auxiliaires ne

sont pas tous employés toute l'année ; un bon nombre ne sont utilisés que pendant le temps de la cessation des travaux de la campagne, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois de mai. C'est à cette époque que nos Chinois, moins occupés, peuvent s'adonner à l'étude de notre sainte religion.

On comprendra l'importance que nous attachons à la formation de ce corps d'auxiliaires, catéchistes hommes et femmes. Ils sont la vraie force agissante : les Missionnaires donnent l'impulsion, mais ce sont les catéchistes qui ont généralement l'action immédiate.

S'ils sont zélés et aptes pour leur office, ils font beaucoup ; s'ils ne sont que des mercenaires, ils ne font rien ; s'ils sont mauvais, ils ruinent et perdent tout. C'est donc avec raison que nous donnons tous nos soins à leur formation ; les bourses que nos bienfaiteurs ont bien voulu fonder nous aident à supporter les lourdes charges de cette institution ; mais elles sont loin de suffire aux frais qu'elle exige.

École-Noviciat de Vierges enseignantes. — Nous avons 173 vierges chrétiennes qui font l'office de catéchistes pour les femmes ; parmi elles, il y en a 138 qui sont enseignantes. Leur fonction est bien importante, c'est d'elles que dépend la bonne formation des mères de famille de la Mission, et par suite le degré de christianisme des familles par l'éducation des enfants ; aussi avons-nous dû nous préoccuper sérieusement de l'éducation apostolique des catéchistes pour les femmes ; cette œuvre s'imposait à nous : nous souhaiterions beaucoup que quelques fondations vinssent en assurer la stabilité. Notre école-noviciat de Hien-hien compte 56 novices ; 47 autres se forment au dehors de Hien-hien, sous la direction de vierges plus anciennes.

Dans notre école-noviciat de vierges enseignantes, nous poursuivons le même but qu'à notre école apostolique. Nous cherchons à former des filles entièrement dévouées, qui soient fortement imbues

des principes de la foi, et qui mettent en première ligne la pratique des devoirs de leur état. Nous ne les acceptons à l'école qu'à l'âge de 20 ans ; à cet âge, leur vocation à la virginité est suffisamment affermie, et elles sont aptes à recevoir la formation que nous leur donnons. Le séjour à l'école-noviciat dure cinq ans, pendant lesquels elles ne retournent pas dans leurs familles, à moins de maladie grave des parents. Toute communication avec l'extérieur est écartée, et c'est dans cette séparation des choses du monde que nos vierges reçoivent l'instruction religieuse et sont formées aux vertus virginales ; elles ont leur chapelle particulière, pour enlever toute occasion de sortir de l'enclos. Les cours de leur établissement sont assez spacieuses pour que les santés ne souffrent pas de cette clôture. Les livres de religion sont distribués de telle sorte qu'ils forment un cours méthodique de cinq ans. Là encore, comme au collège, ce que nous cherchons à obtenir avant tout, c'est l'éducation religieuse, la formation du cœur à la vertu, chose qui réclame du temps et une direction suivie. Les élèves plus ordinaires, qui ne montrent pas la capacité intellectuelle ou morale suffisante pour tirer un profit convenable d'un séjour de cinq ans à l'école, terminent leur noviciat au bout de deux ou trois ans, et sont appelées à de plus modestes fonctions que celles de l'enseignement.

Nos vierges ne sont pas encore groupées en congrégation ; avant de songer à une association, ne faut-il pas se préoccuper d'abord d'en former les éléments ? Cela fait, l'organisation sera facile ; déjà elles vivent comme si elles étaient associées.

2. *Œuvre des Pharmacies.*

Nous avons aussi une œuvre qui commence à donner de précieux résultats ; c'est l'œuvre de nos pharmacies-dispensaires. Ces centres de bienfaisance s'achalandent de plus en plus, et cela se comprend facilement. Outre quelques remèdes du pays, nous avons une collection de remèdes européens-chinois ; nous composons ces

P. Munat. P. Finck. Mgr Bûlté. P. Cadier. Mgr Favier. P. Mangin. P. Maquet.

GROUPE DE MISSIONNAIRES.

des principes de la foi, et qui mettent en première ligne la pratique des devoirs de leur état. Nous ne les acceptons à l'école qu'à l'âge de 20 ans ; à cet âge, leur vocation à la virginité est suffisamment affermie, et elles sont aptes à recevoir la formation que nous leur donnons. Le séjour à l'école-noviciat dure cinq ans, pendant lesquels elles ne retournent pas dans leurs familles, à moins de maladie grave des parents. Toute communication avec l'extérieur est écartée, et c'est dans cette séparation des choses du monde que nos vierges reçoivent l'instruction religieuse et sont formées aux vertus virginales ; elles ont leur chapelle particulière, pour enlever toute occasion de sortir de l'enclos. Les cours de leur établissement sont assez spacieuses pour que les santés ne souffrent pas de cette clôture. Les livres de religion sont distribués de telle sorte qu'ils forment un cours méthodique de cinq ans. Là encore, comme au collège, ce que nous cherchons à obtenir avant tout, c'est l'éducation religieuse, la formation du cœur à la vertu, chose qui réclame du temps et une direction suivie. Les élèves plus ordinaires, qui ne montrent pas la capacité intellectuelle ou morale suffisante pour tirer un profit convenable d'un séjour de cinq ans à l'école, terminent leur noviciat au bout de deux ou trois ans, et sont appelées à de plus modestes fonctions que celles de l'enseignement.

Nos vierges ne sont pas encore groupées en congrégation ; avant de songer à une association, ne faut-il pas se préoccuper d'abord d'en former les éléments ? Cela fait, l'organisation sera facile ; déjà elles vivent comme si elles étaient associées.

2. *Œuvre des Pharmacies.*

Nous avons aussi une œuvre qui commence à donner de précieux résultats ; c'est l'œuvre de nos pharmacies-dispensaires. Ces centres de bienfaisance s'achalandent de plus en plus, et cela se comprend facilement. Outre quelques remèdes du pays, nous avons une collection de remèdes européens-chinois : nous composons ces

P. Muzat — P. [illegible] — M. [illegible] — P. [illegible] — M. [illegible] — P. [illegible] — P. [illegible]

GROUPE DE MISSIONNAIRES.

derniers avec les produits que vous nous envoyez chaque année de la pharmacie centrale de Paris ; pour les faire mieux accepter, nous les habillons ici à la chinoise : les explications sont imprimées en chinois, l'enveloppe rédigée de manière à ne pas heurter la thérapeutique indigène ; cela fait que, comme d'ailleurs les remèdes sont très efficaces tout en ne coûtant rien, les pauvres malades sont très désireux de les obtenir ; nous exigeons seulement que le malade se présente en personne, afin que nos médecins jugent de sa maladie et du remède qui lui convient ; cette présence fait que nous évitons le gaspillage dans la distribution, et nous permet de leur faire accepter, en même temps que le remède pour le corps, une bonne exhortation chrétienne. Le petit paquet du remède donné porte d'ailleurs, outre l'explication chinoise sur la manière de s'en servir, une exposition très succincte de notre sainte religion, avec l'inscription en gros caractères : « Religion du Maître du Ciel ; Distribution gratuite », le tout en chinois, bien entendu.

Les pharmacies visent surtout les enfants païens moribonds et leur baptême. Cette année, nos pharmacies et nos baptiseurs de bonne volonté nous ont donné 16,477 baptêmes de moribonds. Outre ce profit spirituel de petits anges envoyés au Paradis, nos pharmacies nous procurent dans le pays un bon renom de bienfaisance. Nous ne pouvons et nous ne voulons pas, dans les conditions où se trouve la Mission, faire d'hôpitaux ; nous y suppléons largement par la multiplication des pharmacies-dispensaires.

3. *Réparation et construction d'églises et de presbytères.*

Il y a encore une grande œuvre qui vient absorber le temps des Pères et les ressources de la Mission : c'est ce qu'on pourrait appeler l'œuvre des églises et des presbytères à réparer ou à construire. Les chrétiens sont incapables de faire la chose seuls. Le Missionnaire doit intervenir et dans la question de finances, et dans la direction des travaux. Cette année même, un des nôtres a dû rester

à Tchao-kia-tchouang tout le temps de la construction de l'église ; il en fallait une plus grande que l'ancienne : le Père en était forcément l'architecte. A Fan-kia-kata, notre petite réduction chrétienne, nous avons fait 21 nouvelles chambres pour loger ceux que la bonne réputation de ce village y attire. A Siao-lits-suenn, dans la sous-préfecture de Hien-hien, nous avons construit presbytère et chapelle. A Chen-kiang, chrétienté de Jem-kiou, les chrétiens avec

IMPRIMEURS CHINOIS.

notre assistance se sont fait une belle petite église. A Kai-tchou-la-Ville, nous avons pu nous installer pacifiquement et pour 4,000 francs, y bâtir le nécessaire. De ce point extrême, nous pourrons atteindre jusqu'au fond de la Mission, jusqu'à des régions qui n'ont pu être abordées jusqu'ici.

J'aime à penser, mon cher Frère, que ces détails pourront inté-

resser nos bienfaiteurs, en leur présentant la physionomie actuelle de notre Mission et l'ensemble des œuvres que nous y faisons. Il y aurait, avant de terminer cette lettre, un mot à dire sur notre imprimerie, mais le nouveau dictionnaire chinois que nous venons de publier et que je vous envoie, dira mieux qu'une simple lettre ce que nous faisons en ce genre.

Veuillez, mon bien cher Frère, renouveler à tous ceux qui veulent bien s'intéresser à nos travaux par leurs prières et leurs aumônes, l'expression de notre bien vive et sincère gratitude, et les assurer que nous offrons à Dieu, à leur intention, de nombreuses messes et prières.

Je conclus en vous remerciant vous-même, mon bien cher Frère ; vous n'êtes pas notre moindre bienfaiteur, vous qui vous êtes donné tout entier, depuis longtemps, au développement de notre Mission du Tchely S.-E.

Je suis, en union de prières, tout vôtre en Notre-Seigneur.

E. Becker, S. J.
Sup. rég.

Hien-Hien, 31 juillet 1892.

Depuis ce rapport autorisé qui donne sur la mission des renseignements exacts et complets, une œuvre nouvellement implantée en Chine a pris un heureux développement ; c'est celle des retraites aux hommes. On y recourut pour donner un remède d'une énergie plus grande à un mal d'une guérison plus difficile. En général, les Pères se louent beaucoup des anciens chrétiens. On dirait que la foi grandit en famille avec chaque génération nouvelle, elle n'arrive à sa plénitude qu'après bien des années, les restes du paganisme sont si lents à disparaître ! Parmi nos nouveaux chrétiens, nous dit le P. Japiot [1], il faut beaucoup distinguer et ceux qui nous abandonnent n'appartiennent pas tous à la même catégorie. Les

1. *Corresp. de Jersey*, septembre 1888, page 373.

uns sont des apostats, les autres sont des indifférents. Les apostats refusent de s'appeler ou d'être appelés chrétiens, foulent aux pieds la grâce du baptême, ils sont retournés au paganisme et leur condition est pire que celle des idolâtres. Ils sont bien rares. Avec eux, nous n'avons rien à faire et, pour ainsi dire, rien à espérer. Les indifférents se retirent insensiblement, non par hostilité, mais par tiédeur. Ils prétextent qu'ils sont trop pauvres, qu'ils ne peuvent pas sanctifier le Dimanche. Souvent un peu d'aigreur se mêle à leurs plaintes, ils pensent n'avoir point trouvé un appui suffisant dans l'un quelconque de leurs fréquents procès. Peut-être n'étaient-ils entrés dans la religion du Maître du Ciel que pour y trouver un secours et du crédit auprès du mandarin. Motif bien naturel, mais peu de néophytes en apportent de plus élevés à l'origine de leur conversion. Dans la suite, s'ils persévèrent, la lumière de la Foi grandit et ils découvrent en pleine clarté les raisons supérieures de croire, qu'ils ne voyaient pas dans le crépuscule. Il y a donc dans la vie de ces pauvres gens une heure intermédiaire et décisive, où ils sont à une égale distance de la Foi et de l'incrédulité. Vienne alors une retraite, une sérieuse retraite, les chemins de l'apostasie sont coupés et la Foi reprendra sa marche ascendante. Les Exercices profitables à ces « débiles » dans la religion le sont plus encore aux chrétiens fervents ou qui doivent l'être, comme par une nécessité de profession, aux catéchistes, aux administrateurs de chrétientés. Bien souvent la retraite a ressemblé à ce festin de l'Évangile où les convives sont si divers : le mendiant à côté du riche, l'enfant voisin du vieillard.

Le P. Albert Wetterwald, en février 1897, donnait les Exercices à une centaine de retraitants. L'auditoire n'était guère homogène. On y voyait une quinzaine de catéchistes qui représentaient plus ou moins bien la section intelligente et la classe des lettrés, quelques chrétiens fervents mais peu instruits, des chrétiens en retard pour l'accomplissement du devoir pascal depuis deux, dix ou vingt

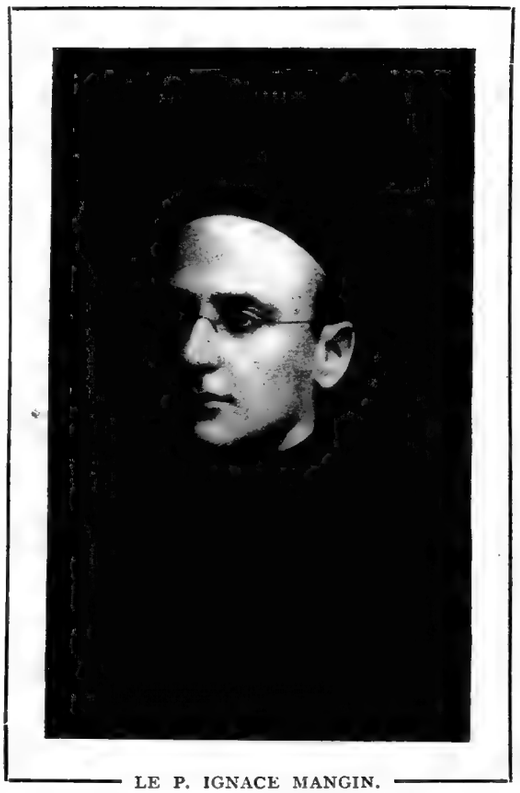
ans, des fumeurs d'opium qui voudraient bien ne plus fumer l'opium, de bons vieux baptisés sur le tard de la vie, et qui se disposent à leur première Communion, quelques catéchumènes qui se préparent au baptême.

Les conditions matérielles et spirituelles n'ont rien de bien compliqué. Généralement on profite des grandes vacances de la nouvelle année, lorsque les écoliers sont chez leurs parents. Les exercices se font dans les classes ou à la chapelle ; chacun a dû se munir d'une natte ou d'une couverture qui le défend contre le froid pendant la nuit. On demande à chaque retraitant une ligature, petite somme de deux francs environ, que les pauvres gens ont parfois quelque peine à réunir ; mais on se garde de supprimer ce tribut ou cette aumône de la pauvreté. Suivant la loi générale de la nature humaine, nos Chinois s'attachent plus à un bien qu'ils ont acheté ; c'est un premier avantage, ce n'est pas le seul ; si modique que soit cette légère rétribution, elle écarte les parasites, les curieux, tous ceux qui viendraient à la retraite pour se distraire et n'en estimeraient que les repas.

L'œuvre puissante par elle-même perdrait toute son efficacité, et ces retraitants ruineraient la retraite.

Jusqu'aujourd'hui le temps s'est passé plutôt dans la prédication que dans la méditation. Pour le missionnaire le plus sûr moyen de ne pas trop demander à la bonne volonté de solitaires improvisés et d'obtenir le silence, c'est de parler lui-même. « Je donne cinq instructions par jour, disait le Père Wetterwald ; chaque instruction dure trois quarts d'heure au moins. Ensuite, on explique les commandements, on fait la préparation aux sacrements de Pénitence, d'Eucharistie, ou, comme on l'a vu plus haut, au sacrement de Baptême. Les exercices se suivent, très pressés, ne laissant aucune place à l'inaction. Un bon vieux dans ses quatre-vingts ans, malgré son désir de préparer *ses comptes*, ainsi qu'il disait, n'osait pas demander à faire sa retraite, il se jugeait lui-même trop bavard. Il

la fit cependant et très bien, d'autant plus qu'il n'eut pas un seul instant de loisir pour se livrer au discours. Il y a loin, dira-t-on, de ce genre tumultuaire ou oratoire et catéchistique, au grand silence manrésien et à la méditation des vérités éternelles ! Peut-être pas aussi loin qu'on le penserait au premier abord. Les Exercices si flexibles de saint Ignace se prêtent à bien des adaptations ; leur saint auteur a lui-même distingué entre leurs disciples : un labou-



LE P. IGNACE MANGIN.

reur et un chartreux sont capables d'entrer à son école, mais ils n'y recevront pas le même enseignement. La preuve que la méthode des missionnaires est bonne, n'est autre que celle de Notre-Seigneur, indiquée dans l'Évangile : ses fruits sont excellents.

Pressés de toute part, assiégés par la vérité divine, les retraitants ont comme une manifestation nouvelle de la religion catholique. C'est le témoignage que leur rend le Père Ignace Mangin. —

« Jadis, disaient les retraitants au sortir des Exercices, nous croyions être chrétiens : c'était une erreur ; nous n'avions de chrétiens que le nom. Aujourd'hui, nos yeux sont ouverts, et nous voyons de nouveaux horizons [1] ! »

Pour exprimer par une image sensible leur joie de s'être bien confessés et de s'être pleinement convertis, ils comparaient l'édifice spirituel aux différents genres de construction usités dans leur pays : « Se confesser en temps ordinaire, disaient-ils, c'est construire avec de la terre ; se confesser en temps de mission, c'est construire avec de la terre et des briques ; mais se confesser en temps de retraite, c'est construire tout en briques ! »

Puissent les Exercices enflammer le zèle, et les chrétiens en sortir comme d'un cénacle, assez fervents pour fondre les glaces du paganisme. Un pauvre chrétien bossu et bancal, en de bien simples paroles, disait au Père Gaudissart ses justes pensées sur la doctrine de la prédestination : « Voyez si les Chinois ne sont pas insensés! Les Pères sont venus d'Occident pour leur montrer la vérité, ils ont traversé les mers, ils ont passé les montagnes, ils ne craignent pas de mourir dans un pays étranger, et les Chinois ne veulent pas voir ; ils ont tous devant les yeux une paire de sapèques [2]. »

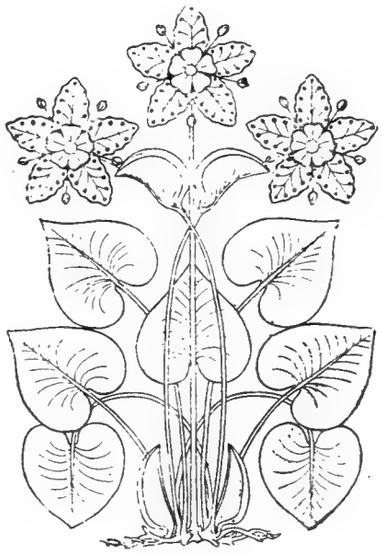
Pour faire tomber ces écailles ou ces sapèques, la main et la parole de l'homme ne suffisent pas. A la grâce divine seule il appartient de donner à l'homme le pouvoir et le vouloir nécessaires pour la conversion : *ita ut possit et velit.* Les flots les plus abondants de cette grâce descendent du Sacré-Cœur de Jésus. Le R. Père Maquet le disait en jetant le regard du Supérieur et du Père sur l'ensemble des travaux après une année révolue. « Il est un fait que je constatais il y a quinze ans et que je constate encore aujourd'hui avec beaucoup de consolation, c'est que partout où la

1. *Lettres de Jersey*, mai 1892, page 85.
2. *Corresp. de Jersey*, avril 1895, page 57.

dévotion au Sacré-Cœur a été solidement établie et l'apostolat de la prière bien organisé, il y a des catéchumènes plus ou moins nombreux, mais bons [1] ! »

Et dans le fait, un miracle du Sacré-Cœur est comme nécessaire à la mission, ou pour ne pas sombrer dans les calamités qui se succèdent, ou pour triompher des obstacles qui s'opposent à sa marche.

1. *Corresp. de Jersey*, mai 1892, page 62.



Chapitre Sixième.

Calamités et Difficultés.

Caractère différent des épreuves, les unes passent, les autres demeurent. — Les voleurs dans la mission du Tché-ly. S-E. — Voleurs de bonne maison et de bonne compagnie. — Le vol sur les fleuves. — Le vol patenté. — Le pavillon du grand royaume de France. — Un missionnaire détroussé. — Plainte au mandarin et l'effet qui suivit. — Facile victoire. — Autre aventure. — Les brigands se lèvent. — Les longs-cheveux entrent en campagne. — La terreur se répand. — Ruines, meurtres, incendies. — Le sac d'une grande ville. — L'*Imperator* ou le vicaire de Satan, sa nuit terrible. — Attaque de la Résidence. — Fuite nocturne. — Dispersion des bandes. — Fureur des paysans. — Représailles. — Le typhus et la famine. — Années stériles. — Les champs abandonnés. — Les paysans émigrent en masse. — Scènes navrantes. — Morts de faim. — Pauvres qui n'ont plus même leur peau. — Enfant atrophié. — 30 voleurs embarrassants. — Un cercueil économique et productif. — Décharnement d'un homme. — Insectes diaboliques arrêtés par l'eau bénite. — Le ciel d'airain. — Sage jugement d'un mandarin entre voleur et volé. — Munificence du gouverneur de Tien-Tsin. — Horrible incendie. — La colonie européenne. — Deuils répétés et douloureux. — Mgr Dubar. — Promenade du fleuve Jaune à travers 200 lieues. — Digues et travaux renversés. — Tristes épaves. — La plante humaine très résistante en Chine. — Le pain chinois. — Opposition tenace des lettrés. — Le Baccalauréat presque inaccessible aux chrétiens. — Intervention officieuse du Consul. — Bons avis et raide parole du vice-roi. — La Chine en Europe — Elle écoute à nos portes. — Logique irréfutable des Mandarins.

LE chapitre que ces deux mots annoncent a sa place nécessaire dans l'histoire d'une œuvre et d'une mission catholique. Combien cette place est large ici ! que d'épreuves, que de difficultés devant nos missionnaires : les unes qui passent mais qui se succèdent, les autres qui demeurent et s'aggravent; toutes effrayantes : les premières par leur violence, les secondes par leur durée. On comparerait justement les calamités à ces eaux furieuses qui se répandent soudain dans les plaines du Tché-ly S.-E. et les changent en une mer de désolation ; on

assimilerait les obstacles et les difficultés à un rocher qui, par sa seule masse, sans même se hérisser d'artillerie, arrête la marche d'une armée conquérante et paralyse ses efforts.

Dieu fait son œuvre dans la persécution et par la tempête — nos missionnaires ne l'ignorent pas — mais avec l'Église, ils demandent pour leurs travaux ces jours pacifiques plus utiles aux progrès de la religion que les jours de révolution et de guerre, les jours de peste et de famine. En lisant les pages qui racontent leurs épreuves ou qui découvrent les obstacles dressés sur leur chemin, nous dirons avec nos missionnaires et avec l'Église : Seigneur, à l'avenir délivrez votre mission du Tché-ly S.-E. de la guerre, de la famine et de la peste, de la foudre et de la tempête, de la colère et de la haine des hommes, de toute volonté perverse : *A peste fame et bello, a fulgure et tempestate.....ab ira et odio et omni mala voluntate.*

Parmi les hommes pervers, nos Pères ont trouvé de nombreux ennemis : les voleurs, les gens de police et les satellites des tribunaux, pires que les voleurs ; — les bandes et les armées de brigands, — les lettrés, plus redoutables à eux seuls par leur opposition savante et constante, que des légions de bandits.

Les voleurs, et en particulier certains voleurs, sont moins dangereux. Le P. Bataille les a rencontrés plusieurs fois : ce fut pour lui une occasion de les étudier[1]. On pourrait être plus malhonnête et surtout beaucoup moins poli. On est détroussé, il est vrai, mais on l'est suivant toutes les formes d'une étiquette raffinée. Le vol se fait sur les grands chemins et sur les fleuves, qui sont aussi des grands chemins. En 1896, quelques bandes pillaient les barques qui descendaient vers Tien-tsin ou en remontaient. Lorsque les voleurs surviennent, ils ne profèrent pas de menaces, ils ne brandissent pas leurs épées, ils n'effraient pas leurs

1. *Corresp. de Jersey*, mai 1897.

victimes en leur mettant le poignard sur le cœur ou le revolver sur la bouche : ce sont des manières inciviles, bonnes pour les barbares de l'Occident. Le capitaine se présente, non sans une certaine aisance et en homme de bonne compagnie qui regrette de n'avoir pas d'introducteur et de faire cet office lui-même ; il décline ses noms et ses qualités, ensuite il sollicite un emprunt en nature et qu'il remboursera dans le plus bref délai, *lorsque les temps seront meilleurs*. C'est la formule usitée dans ces circonstances, et on la comprend à merveille ; le capitaine prélève sur le chargement telle quantité qu'il juge convenable. Il pourrait prendre plus, mais il évite de faire une si grande peine.

Faut-il réclamer ? Auprès de qui ? Presque toujours ce serait peine perdue et pour bien des raisons qui tiennent aux qualités diverses des voleurs. Parfois ce sont des malheureux réduits au pillage par l'extrémité de la misère, ils ne font ce métier que par occasion et par accident. Le gouvernement de la province ferme les yeux, quelquefois même, écrit le P. Bizeul[1]. les bandes sont patentées et se présentent avec un *permis*. Le garde-champêtre se met alors à la disposition des visiteurs et il les conduit de maison en maison faire la collecte. Après les indigents et les émigrants, les filous. Ceux-ci s'entendent, non pas avec les mandarins, mais avec leurs satellites. Un certain ordre se met dans le désordre. La ville est partagée ; chacun opère dans son département sans gêner le voisin. La division n'est pas toujours territoriale, elle se fait sur les objets plutôt que sur le pays. Tel aura la spécialité du meuble, tel autre la spécialité des provisions de bouche. Cette habile division est très utile à la police mandarinale. Quand elle apprend qu'un vol a été commis, elle sait parfaitement à quoi s'en tenir pourvu qu'on lui indique la nature de l'objet dérobé, ou simplement le lieu où il a été dérobé. Le coupable sera-t-il saisi ? Cela dépend : jamais s'il a choisi de pauvres gens sans appui, toujours s'il s'est

1. *Chinois et missionnaires*, p. 47.

adressé à quelque gros personnage redouté du tribunal. Les filous, lorsqu'ils seront bâtonnés, n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Le contrat intervenu avec les satellites spécifiait qu'ils ne s'attaqueraient pas aux puissants de ce monde et aux amis des man-

SATELLITES ALLANT PROCÉDER A UNE ARRESTATION.

darins. Actuellement la mission jouit de cette sorte d'immunité. Le P. Bataille en donne la preuve évidente. Il revenait de Hien-hien naviguant à pleines voiles sur des eaux infestées par les pirates.

Loin de se cacher, il affectait au contraire de se montrer sous le drapeau blanc sur lequel est écrit en Chinois : « *Grand royaume de France, Temple du maître du Ciel.* » A un certain moment, il vit revenir à lui une barque qui portait au marché voisin le grain que plusieurs petits fermiers avaient mis en commun pour diminuer les frais du transport. La barque était conduite par un chrétien employé jadis au service de la mission. « Mon Père, dit cet homme, les eaux ne sont pas sûres, plusieurs barques qui nous précédaient ont été prises ; on nous attend et nous subirons le même sort, à moins que le Père, qui n'a rien à craindre, ne nous prête son drapeau. — Je ferai mieux encore, répondit le missionnaire, je monte à votre bord. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait, à la grande joie des bateliers, qui traversèrent les parages dangereux sans être molestés. Le Père Bataille se sentait grandi de la protection accordée à ces braves gens qui promettaient, en le quittant, de se faire chrétiens pour appartenir à la religion, si redoutée en Chine, « du grand royaume de France ». Assurément, un tel motif est bien infirme mais, outre qu'il peut se fortifier et s'élever, comme déjà nous l'avons vu, en lui-même il n'est pas condamnable, et il est bien naturel, pour des malheureux, de demander à l'Église catholique la protection d'une vie que menacent tant de périls.

Souvent aussi les mandarins agiraient contre les voleurs, soit par le sentiment du devoir de leur charge, soit par crainte de la perdre, mais ils sont désarmés devant la multitude des coupables. Que peuvent-ils ? Une vaine démonstration ; elle aura cependant l'avantage que les mandarins apprécient beaucoup « de sauver la face ». En août 1862, le P. Octave racontait au R. P. Provincial la tragicomédie dont il était la victime. Le 3 août, à la première heure, il partait pour son district, emportant avec lui les provisions d'un semestre. La petite caravane avait dépassé Schien-hien et cheminait tranquillement lorsque une troupe de cavaliers fond sur elle, la culbute, la disperse, s'empare de tout ce qu'elle possède et ne laisse

au pauvre religieux, comme il le dit, que son bréviaire et ses larmes. La perte était sensible, l'injure plus grave encore. Sur le conseil de Mgr Languillat, le P. Octave déposa une plainte au tribunal de Schien-hien; elle y fut parfaitement accueillie. Ordre immédiat est donné au chef militaire de partir à la tête de deux cents hommes. Les bannières sont déployées, les trompettes sonnent, la petite armée s'ébranle avec des cris de guerre et des serments terribles de n'accorder aucune merci aux brigands. Mais il fallait se rencontrer et, d'une part, les brigands avaient eu le temps de disparaître, de l'autre, les soldats entendaient bien ne les poursuivre que là où ils n'étaient pas. L'expédition dura un jour et une nuit. Le jour fut donné à la promenade, la nuit fut occupée à boire. Le lendemain l'armée victorieuse rentra dans ses murs, en publiant qu'elle avait nettoyé tout le pays.

Un tel triomphe rassurait peu l'opinion publique, effrayée à bon droit par cet audacieux coup de main tenté en plein jour, sur une grande route, à trois kilomètres seulement d'une Sous-Préfecture. On se disait, non sans raison, que ces hardis détrousseurs étaient appuyés par d'autres bandes, et peut-être par des armées, craintes qui ne sont point toujours chimériques, comme l'événement le montrera bientôt.

Le P. Rabeau et le F. Guillon avaient été également détroussés, l'année précédente, à leur entrée dans la mission. Les routes étaient dangereuses alors — en 1861 — couvertes par les traînards que les armées impériales, réunies contre l'expédition franco-anglaise, avaient laissés sur leur passage. Le P. Babeau, afin de gagner du temps, voulut se détourner de l'itinéraire qu'on lui avait tracé, pour se rendre du Kiang-nang au Tché-ly S.-E. Peut-être aussi désirait-il se débarrasser de deux soldats chinois qu'on avait adjoints à nos voyageurs pour les honorer ou pour les surveiller, pour les défendre à l'occasion, et, à l'occasion pour les attaquer. Les commencements de la route furent heureux; on retrouvait les traces toutes vives

encore laissées par nos soldats. Dans une méchante auberge, un de nos braves de joyeuse humeur avait écrit en gros caractères : « *Hôtel de la misère* ». L'aubergiste qui ne comprenait rien à cette inscription, la montrait avec orgueil à ses clients, comme un témoignage de satisfaction décerné par l'armée française. Cependant, la route n'était plus sûre, les figures suspectes se montraient de ci, de là. Les curieux examinaient attentivement les nouveaux venus. Ces curieux pouvaient bien être parfois des espions, en tout cas, les brigands bien renseignés étaient sur la piste, attendant une occasion favorable. Elle vint bientôt. Un matin, le F. Guillon était assis dans la voiture, le P. Rabeau monté sur le petit âne. Le Père dit au Frère : mon Frère, il faut prier. Tout à coup, une troupe de huit cavaliers fond sur nous, écrit le Frère Guillon [1]. Ils sont armés jusqu'aux dents ; en un instant, nous sommes dévalisés, il ne nous reste rien de nos bagages, de nos provisions, de notre argent. Le narrateur ajoute, moitié souriant, moitié pleurant : ils ont même volé un petit cahier où j'avais inscrit mes résolutions de retraite ; puissent-ils du moins les lire et les garder à ma place. Cette scène rapide avait cependant comme spectateurs tous les habitants d'un village voisin, quelques-uns étaient accourus avec des armes. Aussi longtemps que les voleurs opéraient, on les regardait faire dans un profond silence ; mais quand ils furent partis, et tout à fait hors d'atteinte, les braves s'élancèrent à leur poursuite ; ils espéraient trouver quelques reliefs du festin, ou plutôt, du butin abandonné par les brigands.

Ces premières bandes servaient d'éclaireurs et de précurseurs aux armées de rebelles. Ce sont des troupes immenses qui se lèvent on ne sait où, on ne sait comment, souvent à la suite d'un complot ourdi dans les sociétés secrètes. Le P. Leboucq écrivait : « Aujourd'hui, — lettre du 1er février 1863, — ils sont 20,000, demain ils seront 100,000. » L'année suivante dans une province voisine le

1. *Corresp. de Laval.* Lettre du 16 avril 1861.

P. Gandar évaluait leur nombre à plus de 500,000, et le journal anglais *The North China* décrivait en ces termes le sac et la ruine de Nan-Kin : « La ville est un désert où l'on ne rencontre plus d'habitants ; des bandes de pillards la parcourent sans y trouver autre chose qu'un peu de riz abandonné. Toutes les murailles sont rasées, il n'y a plus de maisons, le préfet n'a pas trouvé où s'installer. La superbe cité est couverte de ronces ; ce serait aujourd'hui un magnifique parcours de chasse. Le consul anglais a fait lever un faisan sous le pas de son cheval dans ce qui fut la principale rue de la ville. »

Même désolation au Tché-ly S.-E. à l'approche du fléau. Un missionnaire écrit : Tout le monde se prépare à fuir. La moitié de la mission est pillée, les villages sont incendiés et si nos chrétiens, dans ces districts, n'ont été ni tués, ni emprisonnés, ils le doivent à la vitesse de leurs chevaux ou à la vigueur de leurs jarrets. Et combien parmi ceux qui se sont échappés regrettent de n'être pas morts. La paix était rendue au pays depuis quelques mois, lorsque le P. Leboucq, descendu de cheval pour abreuver sa monture, trouva quelques vieillards indigents autour du puits ; il leur dit en les saluant : « Voici un bon soleil. » Les vieillards lui répondirent : « Que nous fait maintenant le soleil ? nous n'avons plus rien qui puisse mûrir dans nos champs, nous n'avons plus de maisons, nous n'avons plus d'habits. »

Les rebelles faisaient du mal même où ils n'étaient pas. De folles terreurs se répandaient dans le pays. On les avait vus, ils accouraient. Et alors c'était un sauve-qui-peut général. On détachait les bœufs et les ânes, on allait à l'aventure. Plusieurs mouraient de frayeur et plusieurs d'épuisement. La maison-mère de la mission recevait, en 1868, la terrible visite des brigands. Le récit de leur attaque a été fait par le P. Leboucq et par le F. Guillon ; leurs narrations se complètent souvent sans jamais se contredire.

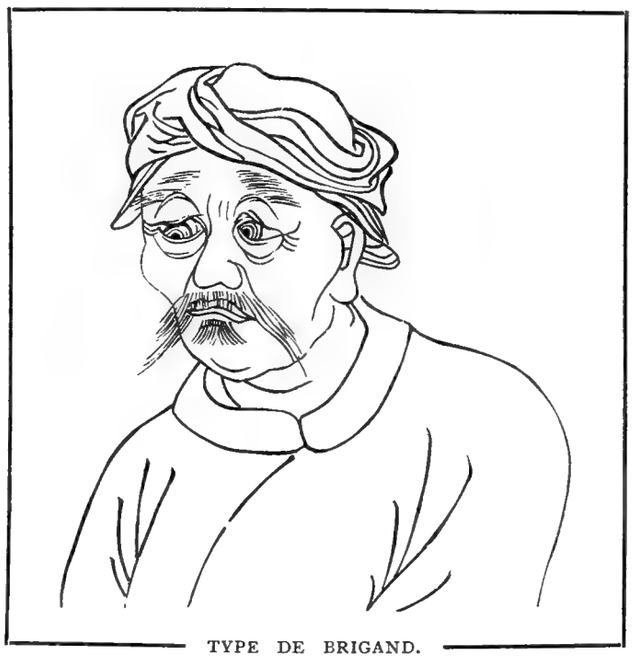
Les bandes qui envahissent le Tché-ly en 1868 s'appelaient

indistinctement les *vieux voleurs* ou les *longs cheveux*. Ces pillards ne revêtent que des habits de femme, les cheveux s'échappent d'un turban rouge, flottent sur les épaules ou descendent sur le front ; la jambe est nue jusqu'au genou ; marquée au fer rouge, elle porte le cachet de la servitude. Cette mesure prévient toute désertion et même tout retard ; un soldat isolé ou fugitif n'échapperait pas à l'exaspération du peuple, il serait immédiatement saisi, jeté dans une fosse et enterré vivant.

Histoire ou légende, ce que l'on raconte du chef de ces hordes, de sa férocité, de ses plaisirs barbares ne ressemble à rien de ce que nous lisons ailleurs sur les tristes exploits des tyrans et des monstres. On dirait un vicaire ou un lieutenant du démon animé contre tous les hommes d'une fureur infernale. Lui-même, comme s'il avait conscience de la fonction qu'il remplit, se fait appeler le Prince impitoyable de Satan, et il est vêtu d'une robe écarlate d'un rouge couleur de feu. Superbe et cruel, il s'avance dans une litière magnifique, décorée des ornements impériaux, car il prétend à l'empire, escortée de six autres litières où sont ses principaux ministres inséparables de sa personne ; sa mère, plus méchante que lui, commande une troupe de jeunes femmes qui accompagnent l'expédition. Tous les soirs, on amène à ce farouche capitaine un jeune homme choisi, par un raffinement de cruauté, entre les plus riches et les plus beaux ; la dernière action de sa journée est de lui trancher la tête pour s'entretenir la main. Il s'endort content pourvu cependant que quatre incendies allumés par ses sicaires aux quatre points cardinaux éclairent et réchauffent sa nuit terrible. Dans le même temps, cinq cents cavaliers, portés sur des chevaux rapides, sillonnent la campagne et répandent l'épouvante afin de protéger le sommeil de l'*Imperator*. Ces bandes ne font pas la guerre, puisqu'elles ne rencontrent pas d'ennemis ; les armées impériales ou régulières levées contre elles les suivent bien plus qu'elles ne les poursuivent ; elles ajoutent, s'il se peut, à leurs dévastations, et les

malheureux habitants, n'ayant que le choix entre les pillards, détestent également leurs oppresseurs et leurs défenseurs.

Vers le milieu de janvier 1868, *les longs cheveux* franchirent le fleuve Jaune et se répandirent dans la province de Pé tché-ly, en terrorisant les populations par leurs massacres et leurs incendies. La plaine était couverte de pauvres gens qui fuyaient sans savoir même comment fuir, sans s'arrêter nulle part, puisque la sécurité n'était nulle part, et la place où ces malheureux se trouvaient leur semblait



TYPE DE BRIGAND.

toujours la plus dangereuse. Ils allaient donc de çà et de là emportant quelques restes lamentables de leurs demeures abandonnées et souvent livrées aux flammes, laissant sur la route les malades et les vieillards. Une nouvelle calamité s'en suivait bientôt, et le fléau de la peste s'ajoutait au fléau de la guerre, car les malades et les infirmes ne tardaient pas à mourir, et la contagion s'engendrait de leurs cadavres laissés sans sépulture.

Déjà l'on voyait les brigands se rapprocher de la Résidence.

Ils n'osaient encore l'attaquer, soit qu'ils craignissent les effets du protectorat français, soit qu'ils redoutassent plus immédiatement l'artillerie, pourtant bien médiocre, de la place et le tir de ses défenseurs. On a vu dans les chapitres précédents que la Résidence, élevée sur des remblais, entourée de hautes murailles, protégée par un peu de canon, ressemble à une forteresse. Fallait-il la livrer, fallait-il la défendre ? Les raisons pour et contre furent sérieusement examinées et discutées. Le parti de la résistance faillit un moment l'emporter ; sans se faire illusion sur le résultat définitif, il invoquait en sa faveur de sérieux arguments. L'ennemi, effrayant en rase campagne et irrésistible par son nombre, n'avait rien pour entreprendre un siège ; sa redoutable cavalerie lui était inutile, ses soldats armés de lances et de sabres seraient tenus en respect par quelques fusils. Dans une alerte précédente, en février 1863, le P. Leboucq examinait les ressources de la place et il ne la jugeait pas indéfendable. « Avec cinq cents chrétiens, disait-il, nous la garantissons ; cent fusils dans la maison, deux cents lances dans les chambres du rez-de-chaussée, des tas de briques à l'étage pour casser la tête des assaillants. » Les plus animés à la défense étaient les chrétiens et même les païens du voisinage, mais après un mouvement offensif de l'ennemi, leur ardeur tomba. Quelques braves firent deux ou trois démonstrations impuissantes, la population effrayée ne les soutenait plus ; dès lors, la résistance devenait impossible, et il était prudent de ne pas irriter par un appareil de guerre l'ennemi qui, dans ce moment-là, se contentait du pillage ; les brigands se vengeraient en immolant les hommes, les femmes et les enfants à leur colère et à leurs passions. Le 23 février, c'était cette année-là le dimanche de la Quinquagésime; vers une heure, les brigands se présentèrent à la porte de la maison. Pendant que le jeune chef parlementait avec le P. Leboucq, ses hommes se précipitent par toutes les issues et font main basse sur tout objet qui tente leur cupidité. Le capitaine s'empare des montres et de

l'argent. Satisfait de son butin, et même séduit par les paroles du P. Leboucq, il aurait voulu peut-être arrêter le pillage de ses gens, du moins leur défendre d'attenter à la vie de leurs victimes. Avant de se retirer avec le jour, il donna un avis prudent aux spoliés : « Ne restez plus ici ; aujourd'hui nous vous avons épargnés, demain d'autres viendront plus nombreux et plus méchants ; ils vous massacreront tous, fuyez. » Le conseil était bon, on le suivit. Les fugitifs, en quittant le seuil de la maison, heurtent du pied trois vierges ensanglantées par les coups de poignard qu'elles avaient reçues de ces misérables, en cherchant un asile au pied de nos murailles ; heureusement, leurs blessures n'étaient pas mortelles ; on le sut plus tard. Le lamentable voyage commença. « Les ténèbres de la nuit, dit le F. Guillon, étaient éclairées par l'incendie d'une centaine de villages. Il nous fallait traverser un cercle de feu et prendre garde d'être aperçus par les sentinelles postées sur les chemins. Nous étions sept Européens, cinq Pères et deux Frères; quelques orphelins, quatre chrétiens, une vierge chrétienne que nous rencontrâmes dans les champs s'étaient joints à nous. Nous voilà marchant en silence à travers la plaine, trébuchant à chaque pas, déchirant nos habits aux branches des jujubiers sauvages qui croissent ici comme les ronces chez nous, nous hâtant et faisant peu de chemin à cause des zigzags que nous étions obligés de décrire pour éviter les villages tombés au pouvoir de l'ennemi. Enfin, guidés par nos bons anges, nous arrivâmes vers minuit dans un village habité par quelques familles chrétiennes. »

Par un dessein vengeur de la Providence qui se déclarait pour les siens, cette facile victoire des rebelles marqua le terme de leurs triomphes. A partir de ce jour, ils ne comptèrent plus que des revers. Humainement, la cause de leur désastre fut leur succès lui-même et l'insolence de leur fortune. Exaspérés par la défection des armées impériales, leur soutien naturel, furieux de voir chaque

jour leurs enfants enlevés, leurs femmes outragées, leurs biens ravagés, leurs demeures incendiées, les paysans, dans l'excès de leur misère, trouvèrent l'énergie et le salut. Ils formèrent l'une de ces ligues populaires que l'on ne peut détruire dans un pays sans détruire le pays lui-même; elles ne valent rien sans doute comme instrument de conquête, elles sont de tout premier ordre comme instrument de défense. Comment poursuivre des paysans chez eux et faire le siège de chaque chaumière ? Les cours d'eau se couvrirent sur leurs bords de remparts à l'abri desquels les indigènes canardèrent les rebelles : malheur aux brigands ou aux impériaux qui ne formaient que de faibles détachements. « Le peuple, écrit le P. Leboucq, fou de haine, saisit même les jeunes gens qui, d'abord captifs des brigands, sont parvenus à s'échapper, et sans leur donner le temps de se reconnaître, il les jette vivants dans la tombe. Lorsqu'un peloton de cavalerie impériale se hasarde à pénétrer dans un village pour y prendre le grain nécessaire aux hommes et aux chevaux, les paysans se jettent sur les hommes et les chevaux et les enterrent dans les mêmes fosses.

Quand les Pères revinrent, chrétiens et païens leur demandèrent de réparer les brèches et de se défendre contre un retour possible des *cheveux longs;* mais la maison et le village étaient peuplés d'une foule qui n'avait plus aucune ressource. Par suite de l'encombrement, les hommes n'avaient d'autre logement que la rue, d'autre toit que la voûte du ciel. Tous, même les femmes et les enfants, couchaient sur la terre nue. Cette agglomération de misérables et d'affamés créait un nouveau péril, celui du typhus, d'autant plus redoutable que les eaux du fleuve charriaient des cadavres par centaines. Longtemps le fléau, suivant la même marche que les rebelles, erra autour de notre enceinte sans en franchir les portes ; mais, dès sa première apparition, tous les médecins du pays prirent la fuite. Resté seul sur ce nouveau champ de bataille, l'intrépide F. Guillon mit toute sa confiance en Notre-Seigneur, implorant le secours

Légation de France
EN CHINE.

N° d'Ordre.
105

Au Nom
DE L'EMPEREUR DES FRANÇAIS

SIGNALEMENT

Agé de 29 ans
Taille un Mètre
Centimètres
Cheveux
Front
Sourcils
Yeux
Nez
Bouche
Barbe
Menton
Visage
Teint
Signes particuliers

En vertu de l'article 8 du Traité conclu à Tientsin entre leurs Augustes Majestés l'Empereur des Français et l'Empereur de la Chine le 27 Juin 1858, Nous Envoyé extraordinaire & Ministre Plénipotentiaire prions les Autorités Civiles et Militaires Générales & Provinciales Supérieures et Inférieures de la Chine et des Pays adjacents de laisser Clément passer Monsieur le Père Guillon, Missionnaire Apostolique Catholique Romain, Français, se rendant dans la province du Tché-li, la Préfecture de et le district de et de lui donner aide et protection en cas de besoin.

Le présent passeport délivré en la Chancellerie diplomatique de la Légation de France en Chine, lieu-temps 2 Janvier 1861

L'Envoyé extraordinaire &
Ministre Plénipotentiaire de l'Empereur en Chine.

A. Bourboulon

Signature du Porteur

LÉGATION DE FRANCE EN CHINE

本署護照存冊第壹百伍號

大法欽差駐劄中國總理本國事務全權大臣布 為

給發執照保護事茲因遵行

大清國
大皇帝
大法國
大皇帝特派
欽差便宜行事全權大臣[illegible]八年五月十[illegible]及十年九月十二日在天津順天兩城內設立和約[illegible]前後[illegible]本大臣將此執照交付本國人傳天主教之士[illegible]因深知吉公係我國名士才德兼優者所以請[illegible]

大清執政大臣及各省文[illegible]後傳教士吉公在直隸省內來去傳教居住無論何處[illegible]字均聽其便絲毫不可留難當以賓禮相待並望隨[illegible]妥協為此本大臣給發此照俾凡屬[illegible]程永垂不朽此實本大臣之所

大清國所轄內外各處咸[illegible]

厚[illegible]

右付傳教[illegible]

咸豐十年[illegible]月廿二日由本法國全權大臣公署發

再者無論何處[illegible]執照之人任意前往

執照人花押

Lith. J. Cartault r. de la Monnaie 1

PASSEPORT DU F. GUILLON.

divin avec d'autant plus d'ardeur qu'il se trouvait pour la première fois en face du choléra ; sa prière fut exaucée, puisque, de tous les malades qui reçurent ses soins, pas un seul ne périt. Les brigands disparurent avec la peste. Un jour qu'ils se voyaient acculés à la rive du fleuve et que, pressés de le passer, ils ne trouvaient pas de matériaux pour construire un pont, ils précipitèrent dans les flots, pour en former une digue humaine, les malheureux que leurs cavaliers atteignirent et qu'on lia ensemble ; la facilité des communications d'une rive à l'autre fut ainsi établie. »

Quelques années paisibles suivirent, dans la mission au moins, ces tragiques événements, mais elles furent courtes, remplies par des travaux féconds permettant de grandes espérances qui ne se réalisaient pas toujours. Pendant l'invasion des brigands, on avait perdu et on avait gagné. La perte surpassait-elle le gain ? Question difficile et probablement insoluble. Beaucoup de chrétiens étaient morts, beaucoup de catéchumènes avaient émigré. Les grandes calamités, les grandes misères ne tournent pas ordinairement les regards vers le ciel, elles les abaissent plutôt vers la terre, dans le souci perpétuel de lui demander au jour le jour un peu de subsistance. D'un autre côté, le dévouement des missionnaires, leurs aumônes intelligentes, leur oubli d'eux-mêmes, leur sang-froid dans l'épreuve toute récente imposaient le respect comme ils excitaient l'admiration. Une fois de plus la divine charité ouvrait les chemins à la divine vérité. Malheureusement, des craintes de plus en plus vives paralysaient en partie les bonnes dispositions du peuple. Après la peste, après la guerre, la famine menaçait cette misérable province ; elle tenait à deux causes contraires mais égales dans leurs effets : l'inondation et la sécheresse. Fait singulier, disait le rapport de 1877, pendant que, du haut des montagnes des vicariats voisins, des torrents d'eau se précipitent dans le nord de notre mission, l'est et le centre sont affligés d'une effroyable sécheresse.

Le P. Edel a fait le récit de cette calamité dans plusieurs lettres

écrites au P. Feyerstein ; nous parcourrons avec lui ces tableaux d'une misère navrante tracés par une plume ordinairement si vive et si joyeuse qui anime et qui colore tout ce qu'elle touche. Il remercie d'abord son correspondant d'un envoi de bagatelles européennes et françaises, en particulier de petits couteaux destinés aux premiers des catéchismes ; tous ne sont pas arrivés à destination, « mais qu'importe? continue le P. Edel, puisque ces malheureux enfants n'ont plus rien à couper, plus rien à dépecer, plus rien à manger. Car nous avons en ce moment la famine, l'affreuse famine avec toutes ses horreurs.

« Depuis trois années consécutives les récoltes ont manqué. La première année, en 1875, on n'eut pas de moisson, et la récolte du millet, le principal espoir, le fond de nourriture du paysan, fut brûlée sur pied par les ardeurs d'un soleil impitoyable. Le désastre était grand, moins grand que la patience et l'insouciance de nos pauvres gens. On se serra les reins, on vendit quelques parcelles de terre, on fit de petites dettes et l'on s'assoupit dans l'espoir d'un meilleur avenir. L'année suivante, les pluies du printemps ne vinrent pas,... vers la fin de juin, il n'était pas encore tombé une goutte d'eau. La panique commença, les chemins se couvrirent de mendiants par milliers. Heureusement, une pluie abondante, survenue le 2 juillet, en la fête de la Visitation, fut, pour le pays, comme une résurrection. Plus de solliciteurs, plus de mendiants, partout des semeurs empressés, et bientôt une couche de verdure sur un sol naguère aussi nu que le désert du Sahara. La récolte leva bien, mais l'eau lui manquait et elle fut abîmée par une gelée précoce. Quelle consternation, au lendemain de cette fameuse nuit de brise glaciale! Alors, l'émigration commença ; l'on vendit ses terres et ses meubles, cependant à des prix encore honnêtes, et l'on emprunta de quoi subsister jusqu'à la moisson suivante... Il fut même impossible de semer le blé... On sema le millet, il se présentait dans les meilleures conditions et n'attendait plus que les averses ordinaires

de juillet. Au lieu de pluie, nous eûmes un soleil dévorant, des chenilles dévorantes, des nuées dévorantes de sauterelles. La récolte fut absolument nulle. Nous en sommes là, sans blé ensemencé, sans provisions, sans rien à vendre. Aussi la misère publique est-elle inénarrable. »

Le P. Edel essaie cependant d'en donner une idée :

« Dès la première période du fléau, des familles entières et même des villages entiers s'en allaient vers le Nord à la recherche d'une terre moins infortunée. Comme je l'ai souvent constaté de mes yeux, les routes et les chemins latéraux en étaient littéralement couverts. C'étaient des processions interminables d'hommes, de femmes, d'enfants. Des malheureux portaient sur le dos leurs enfants ; d'autres poussaient des brouettes encombrées de leur mobilier ; d'autres encore, montés sur leurs cavales efflanquées, semblaient les chefs de cette lugubre exode. Au printemps, l'émigration recommencera sur de plus vastes proportions. Le froid sera moins vif, et les provisions seront épuisées. Déjà, dans une de nos chrétientés, sur 95 ouailles j'en ai perdu 72 ; dans une autre, sur 220 chrétiens, il n'en reste qu'une trentaine. Ces infortunés ne vivent que de choses impossibles. C'est là que, pour la première fois, on m'a servi une fricassée de sauterelles. Les plus riches mangent du son, ou plutôt les téguments coriaces du millet. Les pauvres n'ont pas même cette ressource, aussi leur mortalité est-elle effrayante. Mort de faim, mort de froid par familles entières, on n'entend plus parler d'autre chose.

« Dernièrement, au début de la crise, quelqu'un vient en toute hâte me demander de porter l'extrême-onction dans un village éloigné. Il était sept heures du soir, et le vent soufflait dur. Deux petits ânes, maigres et galeux, loués à un païen du voisinage, ébranlent péniblement le lourd chariot qui roule par la nuit noire d'une ornière à une autre ornière. Il me dépose au milieu d'un village païen où agonisait la seule famille chrétienne. Cinq personnes

étaient couchées sur le même lit de briques, elles se mouraient ; je me trompe en disant cinq personnes ; l'une d'elles, la mère, venait de mourir : le père, sans connaissance, était étendu auprès du cadavre ; le fils aîné, la belle-fille, le cadet, gisaient sans mouve-

L'ÉMIGRATION.

ment. Je distribuai aux plus jeunes du pain et des légumes achetés en route, ils reprirent connaissance. Le vieux bonhomme reçut l'extrême-onction, nous récitâmes le *Libera* et les prières des morts

sur la pauvre femme et je continuai ma route pour aller vers d'autres infirmes. Huit jours après, toute la famille avait succombé, il n'en restait qu'un enfant que j'adoptai au nom de la Sainte-Enfance, dans l'espoir qu'un jour il rétablira la petite chrétienté de ce pauvre hameau.

« Des circonstances analogues m'appelaient dans une autre chrétienté, chez des cultivateurs qui vivaient dans une certaine aisance, et passaient même pour riches. Je frappe à la porte, personne ne répond ; cependant la famille comptait quatorze membres ; enfin, à mes coups redoublés, un administrateur accourt, un enfant tire le loquet de la porte et, une torche à la main, nous entrons. Quel spectacle ! De cette famille nombreuse, il ne restait qu'une pauvre femme à l'agonie dans une chambre nue comme un caveau, et l'enfant qui nous avait ouvert. Aux cris de ce jeune garçon qui l'exhortait à recevoir les derniers sacrements, la mourante ouvrit les yeux ; elle reconnut le missionnaire, et, fortifiée par les secours de l'Église, elle ne tarda pas à exhaler son dernier soupir.

« Dans une autre circonstance, devant une masse d'ossements, couverts d'un misérable haillon, agités par un dernier souffle de vie, je demande le nom, et on me répond par celui d'un jeune homme que j'avais connu et estimé parmi les meilleurs.

« Une mère longeait les murs de la Résidence avec son enfant, un garçonnet d'une douzaine d'années. La misère les avait chassés de chez eux et la misère les y ramenait : autant mourir là qu'ailleurs ; l'enfant était couché face contre terre ; après une exhortation de sa mère, il se relevait, faisait quelques pas, tombait de nouveau. Le P. Templet eut pitié de ce groupe lamentable ; était-il encore temps ? l'enfant n'avait plus faim, son estomac était inerte et son cerveau comme atrophié. Cet enfant nous l'avons reçu, je ne dis pas malgré l'ordre des Supérieurs, car une pareille nécessité n'a pas de loi, mais combien d'autres sont déposés sur le seuil de notre maison, quelquefois jetés par-dessus les murs du jardin, sans que leurs

MANDARIN MILITAIRE.

membres bleuis par la gelée soient même recouverts d'un lambeau d'étoffe. Où construire des orphelinats assez vastes pour recevoir et pour élever, non pas mille, mais dix mille, ou cent mille enfants ?

« Les fêtes de la nouvelle année survinrent dans ces jours néfastes : j'attendais chez moi les administrateurs de mes chrétientés, et je ruminais pour répondre à leurs interminables discours quelques phrases simplement élégantes ; je fus bien puni de cette folle équipée de mon imagination. Les premiers administrateurs me dirent : Père, nous n'avons plus d'écoles, nous n'avons plus de catéchumènes, nous n'avons plus de pain. Les seconds me dirent : Père, hier trois de nos catéchumènes, la mère et les deux filles, sont mortes subitement empoisonnées par les aliments qu'elles s'étaient préparés « à l'arsenic ». Les troisièmes me dirent : Père, hier pendant la nuit une vieille femme, qui possédait un boisseau de millet, a été étranglée et pendue pour être volée plus sûrement. J'en avais assez de ces messagers de malheur ; aussi éprouvé que Job, mais moins patient que le saint homme, je fermai ma porte.

« Et cependant, malgré cette épouvantable misère, les vols avec effraction, les meurtres sont rares. On a pendu quelques larrons de grands chemins, et l'exemple salutaire suffit... ou peu s'en faut : Trente ou quarante voleurs, plus hardis, lassèrent toutefois la patience d'un mandarin militaire ; aidé d'une faible troupe, il s'en empara sans coup férir, mais le vainqueur était bien embarrassé de sa victoire, et ne savait que faire de ses prisonniers. D'après la loi, les captifs ne devaient être jugés que pendant l'automne et on avait dix mois à attendre, dix mois pendant lesquels il aurait fallu les nourrir. Le mandarin les laissa périr d'inanition, et parce qu'il n'y a pas de petites économies, les trente voleurs firent leur dernier voyage, chacun à tour de rôle, dans le même cercueil que le gouvernement paya trente fois au mandarin et que le mandarin ne paya qu'une fois au menuisier.

« Il faut le reconnaître, la position des mandarins est difficile, et

d'autres seraient aussi embarrassés en face de cette multitude d'affamés. Les mandarins du Chansi, province encore plus éprouvée que le Tché-ly, font venir d'énormes quantités de riz, de sorgho, de millet par Tien-tsin, notre seul port septentrional, mais les vivres sont chers, les chemins sont longs, les accidents fréquents, les chariots en nombre trop restreint. En temps normal, les transports se font par voie d'eau, mais nous n'avons plus d'eau dans les canaux ou dans les rivières. Le fleuve Jaune lui-même, qui coule torrentueusement dans un lit large d'une lieue ou deux, serait anéanti et, d'après la gazette chinoise, on le passerait à pied sec. Les vivres, enfin arrivés, sont distribués au peuple, pas à tout le peuple, il y a trop de solliciteurs et d'affamés. Ceux qui reçoivent quelque chose n'ont, pour contenter un appétit irrité par un long jeûne, qu'un peu de millet suffisant à un moineau ; ceux qui ne reçoivent rien agonisent avec plus de rage. On assure que cette même province se remplit de cannibales. Des parents n'attendent pas que leurs enfants soient morts pour se nourrir de leur chair, et, chose plus horrible dans un pays où le parricide est incomparablement plus rare que l'infanticide, des enfants massacrent leurs parents. Où cependant est le profit de ces crimes, et qu'est-ce que les malheureux trouvent encore à dévorer dans leurs victimes ? Vous avez peut-être vu dans les *Missions Catholiques*, en décembre, si je ne me trompe, un dessin représentant, d'après photographie, un groupe d'Indiens qui posent pour le squelette. C'était horrible à voir, c'était incroyable en Europe, mais en Chine de tels groupes seraient facilement réunis. Jusqu'où ne va pas le décharnement d'un homme ! Cette expression : il ne lui reste que la peau et les os est même insuffisante. Toute la peau ne reste plus. Hier, j'ai vu, j'ai administré un vieillard tellement décharné, qu'il avait perdu la peau des deux épaules, que toutes les articulations étaient à jour; il me disait que tout son corps était dans le même état. Cependant il ne se plaignait aucunement ; il ne cessait de répéter : Jésus, Marie, Joseph, ayez

pitié de moi ! Mon Dieu, aidez-moi, sauvez-moi ! Celui-là c'était bien Job, moins le fumier, mais non pas moins l'infection.

« Est-ce que tant de calamités n'ouvrent pas les yeux à nos infidèles? Ah ! que leur obstination est mystérieuse. Ce peuple est entre les mains d'un ennemi qui ne lâchera pas sa proie aisément. Tous cependant reconnaissent un châtiment du ciel, l'une de ces punitions extraordinaires habituellement épargnées aux peuples chrétiens. Quelques-uns s'irritent contre les dieux, impuissants à faire pousser la moisson ou à faire tomber l'eau. D'autres ont renversé les pagodes, brûlé leurs boiseries, insulté leurs divinités, mais leur conversion s'arrête là.

« Et toutefois un fait singulier leur montrerait bien l'intervention de la Providence. Un proverbe chinois dit que les malheurs viennent par bandes. Les sauterelles tenaient compagnie à la sécheresse: elles s'abattaient sur les récoltes en herbe pour détruire jusqu'à l'espérance. Deux mandarins avaient payé de leur personne pour donner un salutaire exemple à leurs administrés ; on les vit creuser des fossés dans les champs de millet, puis, armés chacun d'une gaule, chasser à travers les sillons les sauterelles encore dépourvues de leurs ailes. Les paysans, électrisés par leurs chefs, poursuivirent leurs innombrables ennemis. Beaucoup périrent, mais beaucoup survécurent, et, somme toute, les pauvres gens n'y gagnèrent rien, leur récolte fut également dévorée. Dans le district du P. Fourmont, des chrétiens furent mieux avisés Ils jugèrent que l'eau bénite ne serait pas inutile contre ces insectes diaboliques et, le goupillon en main, ils parcoururent leurs champs et vidèrent les bénitiers. Douze arpents sur quinze furent ainsi aspergés. Or, chose parfaitement constatée, malgré leur stupéfaction, aussi bien par les païens que les chrétiens, la terre arrosée fut respectée par les sauterelles ; elles arrivaient en foule mais ne dévoraient rien, passaient aux parcelles de terre que l'eau bénite ne protégeait pas et aux champs des païens. Oh ! si les mandarins faisaient usage de notre

eau bénite pour asperger leurs terres et pour baptiser la Chine, les calamités publiques seraient plus rares, les secours plus abondants, plus efficaces et moins coûteux ! »

... Lorsque le P. Edel reprend la plume après quelques jours d'interruption, c'est pour retracer les mêmes spectacles de désolation, ou d'autres encore plus affreux. Le fléau persiste, et, par sa durée même, il atteint des proportions inouïes :

« Pas une goutte d'eau, pas même l'indice d'une pluie prochaine, le ciel est d'airain et la terre ne s'entr'ouvre que pour recevoir des cadavres. Encore n'est-elle pas toujours creusée bien profondément. Notre Frère Pelte, faisant sa tournée de ronde après le déjeuner, aperçut un homme qui, après avoir attentivement observé quelque chose au pied du rempart, continuait son chemin. Quel était cet objet ? Le frère, intrigué, descendit pour s'en rendre compte. Il découvrit un enfant enterré vif qui, par intervalles, s'agitait et remuait le sol. On put le dégager, le rendre à la vie du corps, et lui donner la vie de l'âme. L'innocent était sous terre depuis deux jours, les narines, les yeux étaient remplis de boue. Il n'a pu échapper que par miracle aux vers, aux chiens errants, à la faim, à l'asphyxie. »

Telles sont les scènes qui se passent à la porte même de la Résidence ; mais que dire de celles qui se rencontrent au dehors, lorsque le missionnaire voyage pour porter les derniers sacrements ? Suivons encore le P. Edel dans ces excursions calamiteuses, les dernières qu'il ait entreprises : « J'entends, dit-il, en approchant d'un village un bruit semblable au mugissement d'un vent très fort. Mon voiturier m'en donne la raison. Des centaines de femmes étrangères sont venues ce matin, pour arracher la luzerne de nos champs ; nous nous y opposons de toutes nos forces ; on se maudit, on s'insulte, on se bat, mais on n'obtient rien. Pour une ou deux femmes qui s'en vont, cinquante arrivent, et la bande ne partira qu'après avoir arraché, dans le dernier champ, le dernier brin de luzerne. Ailleurs,

ce sont des troupes d'hommes qui s'assemblent par milliers, assez semblables de loin aux corbeaux qui, pendant l'hiver, picorent sur nos semailles; ceux-ci fouillent la terre pour y trouver les racines du liseron qui abonde dans un sol jadis inondé.

« Aujourd'hui même, fête de saint Joseph, aidé par le P. de Becquevort, j'ai baptisé 32 catéchumènes, mais dans quelles conditions tragiques, au milieu de quelles émotions ! Nos néophytes affamés, décharnés, mourants, vieux, vieilles, donnaient l'idée d'une réunion de squelettes en rupture de cimetière. Plusieurs avaient tout juste la force nécessaire pour se tenir debout et faire le signe de croix. Quelques-uns étaient accroupis, tremblant la fièvre, le froid, la faim, et déjà dans l'étreinte de la mort. Après la cérémonie, je voulus offrir un régal aux enfants de la chrétienté, et j'achetai tout le pain qu'on put trouver dans le pays, vingt-quatre livres environ. Lorsque le panier me fut apporté, la vue du pain produisit sur les malheureux affamés ce que la vue du sang produit sur les animaux féroces. Les timides, devenus furieux, se précipitent sur la corbeille, ils bondissent, ils s'écrasent pour saisir un seul morceau de ce pain noir dont ils avaient oublié le goût. Il fallut, pour prévenir un danger sérieux, les jeter violemment à la porte, leur interdire l'entrée et lancer nos miettes à la volée comme une fermière dans une basse-cour lance son grain. Je pensai tristement à la multiplication des pains ; hélas ! le miracle ne fut pas renouvelé en faveur de nos indigents !... »

Au cours de ses récits, le P. Edel est revenu plusieurs fois sur la conduite des mandarins. En maintes occasions, tout en constatant leur impuissance, il admire franchement leur équité et leur générosité.

« Un pauvre homme avait pratiqué pendant la nuit un trou dans la muraille d'un riche voisin, et lui avait enlevé quelques boisseaux de céréales. Le riche se plaignit au tribunal, et le procès commença. —

Cet homme, demanda le mandarin, avant la famine était-il voleur? — Non, il n'a dérobé que pendant la famine. — A-t-il dérobé autre chose que des céréales pour nourrir ses enfants? — Non, pas autre chose. — Eh bien, puisque vous êtes assez riche pour lui faire un procès, séance tenante et en ma présence, vous lui verserez 10,000 sapèques. Avec cette somme, il subsistera jusqu'à la prochaine récolte, et ne volera plus; que si, malgré ce secours, il recommençait, alors je ne le traiterais plus en mendiant affamé, mais en voleur.

« On m'annonce à l'instant la mort d'une de mes paroissiennes, étouffée pendant la distribution du riz. On distribue donc des vivres; oui, et par suite d'une démarche hardie tout à l honneur de notre mandarin. Voyant la misère de son peuple augmenter chaque jour, il s'est rendu chez le vice-roi à Tien-tsin pour lui remettre, avec les insignes de sa dignité, le sceau du mandarinat : Je ne veux plus, disait-il, administrer un peuple qui agonise. Ces paroles courageuses eurent un plein succès. Il revint suivi de secours abondants en argent et en nature. L'empereur envoya même un grand aumônier chargé de ces largesses. Cette dépense généreuse et même prodigieuse est encore insuffisante : *Quid hæc inter tantos?*

« Chez lui-même, dans la capitale de sa province et de sa vice-royauté, à Tien-tsin, le premier représentant de l'empereur a imaginé un moyen grandiose de soulager les malheureux qui affluent par milliers du Midi et du Nord, de l'Orient et l'Occident. Aucune demeure ne serait assez vaste pour contenir leur multitude. On a donc construit à la campagne, dans la banlieue, d'immenses hangars ou tentes que se partagent des milliers d'hommes d'un côté, et de l'autre des milliers de femmes et d'enfants. Des cuisines gigantesques sont établies à proximité et, deux fois par jour, la distribution se fait avec un ordre admirable. Cependant, le prix des denrées, au lieu de s'élever, s'abaisse par suite des mesures qui ont amené dans les eaux du Pé-tché-ly des navires chargés de grains.

Malheureusement, le 5 janvier, cette cité d'indigents fut désolée

par un effroyable incendie. L'un de ces hangars servant de refuge à environ quatre mille femmes ou enfants prit feu. Éteindre une flamme dévorante était impossible. Ces tentes sont construites de nattes en paille ; c'est aussi de la paille qu'on avait étendue sur le sol, avec du foin et des tiges de sorgho pour en faire un lit à toute cette multitude. Par une mesure atroce, mais nécessaire, le mandarin préposé à la police ordonna de fermer toutes les issues; les sinistrés auraient porté l'incendie dans les hangars du voisinage. Plus de 3500 femmes et enfants périrent dans l'ardente fournaise. « C'était un spectacle digne de l'enfer, m'a dit un témoin oculaire de l'incendie. Les cris des victimes, l'odeur de fumée et de chair grillée, le bruit du tam-tam augmentaient l'horreur de cette scène... Bientôt ce fut fini, et de cette foule il ne restait que des monceaux de cadavres carbonisés, horribles à voir. »

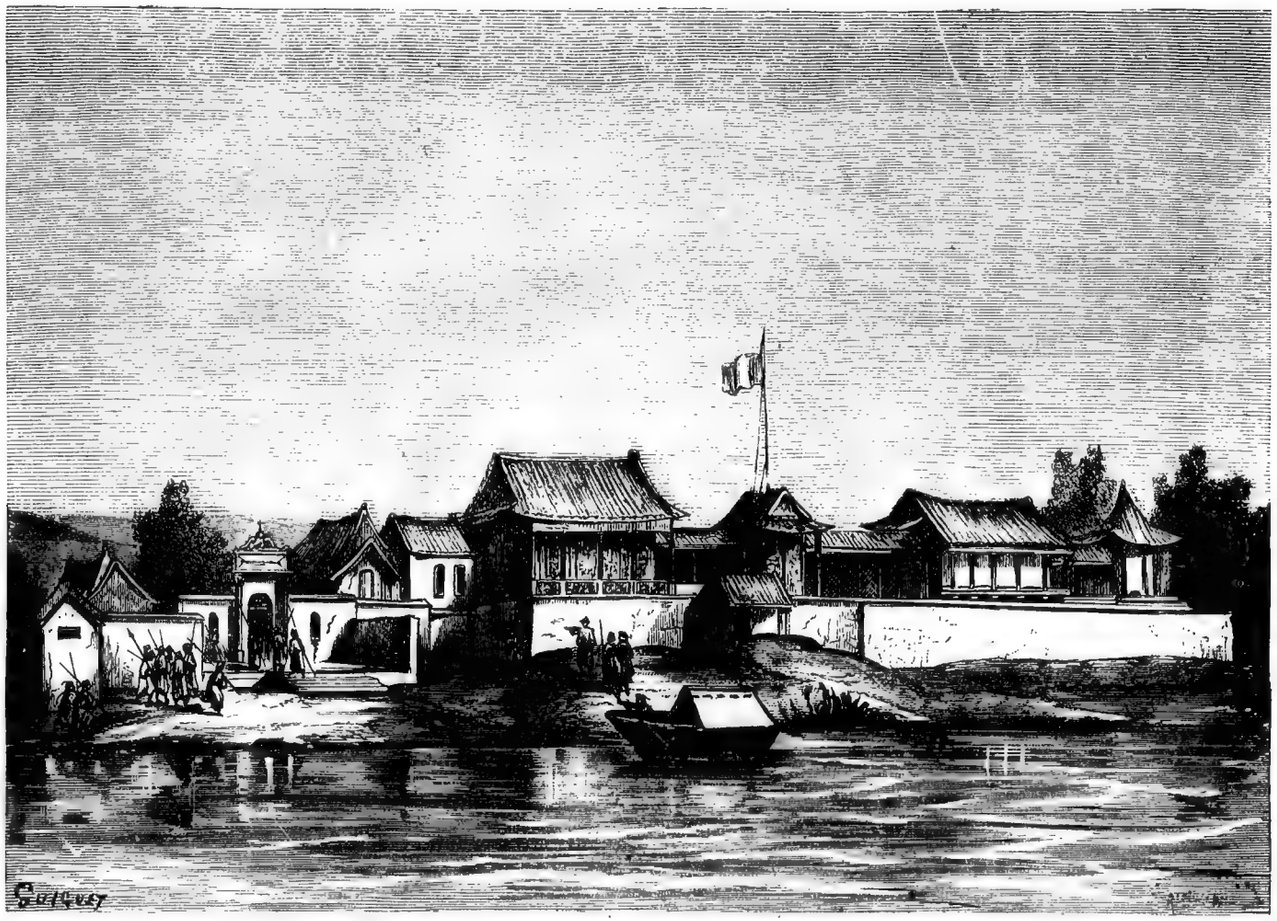
Sept ans auparavant, cette même ville de Tien-tsin avait vu sa population se ruer en fureur contre les résidents français, et immoler à sa haine, au milieu des cris de joie et de colère, vingt et une victimes, et parmi elles des prêtres et des religieuses. La justice de Dieu revenait sur le théâtre du crime, lente mais terrible.

La colonie européenne ne trouva pas que cet événement fût assez tragique pour troubler ses plaisirs, et elle ne décommanda pas le bal que sa jeunesse avait organisé dans la même semaine. Singulière manière de consoler les Chinois et de les édifier sur le sentiment du tact et des convenances chez les peuples de l'Occident.

. . . . . .

Les lettres du P. Edel, résumées ici et souvent citées textuellement, sont les dernières écrites par lui. Il sentait la plume tomber de ses mains défaillantes, et c'est la pensée qu'il exprime en terminant :

« A la garde de Dieu ! Lorsque le télégramme vous apprendra là-bas que votre ancien ami s'est, à son tour, décidé au grand départ, ne perdez pas votre temps à le pleurer, remerciez Dieu de la grâce qui lui est faite de mourir dans la Compagnie, et priez



THÉATRE DU MASSACRE DE TIEN-TSIN.

pour le repos de son âme. Par le temps qui court et au milieu des choses qui passent, comme on se fait bien à l'idée de la mort ; ce serait la fin de l'ennui, — l'ennui de ne rien faire, triste au delà de toute expression. »

Le P. Edel écrivait ces mots le vendredi 3 mai 1878 ; il soulignait cette date comme par un pressentiment ; dites, ajoutait-il dans son post-scriptum, qu'en ce jour du 3 mai je suis encore en bonne santé. Deux jours après, le dimanche, la chaleur était excessive, un ouragan de sable se forma dans la campagne desséchée. Le P. Edel monta pour prendre une note à l'observatoire, il en redescendit malade ; bientôt il demandait les derniers sacrements ; aucun symptôme toutefois ne révélait un danger grave et surtout imminent, mais la mort était dans ce cœur étreint par l'angoisse ; il mourut paisiblement, sans avoir exprimé ou conçu, ne serait-ce qu'un instant, l'espoir ou le désir de la guérison. Cependant, il n'avait que trente-six ans. La Mission attendait beaucoup de cette nature ardente et généreuse, de cet esprit enrichi des connaissances les plus précieuses, et elle le perdait dans le moment des plus dures épreuves. Coup sur coup, un télégramme ne portant qu'un nom — celui du défunt — apportait la nouvelle qu'un missionnaire n'était plus : l'évêque, Mgr Édouard Dubar, mourait le 1er juillet 1878 ; le Supérieur Général de la Mission, le P. de Rabaudy, le 25 mars ; le F. Pelte, infirmier, le 28 avril ; le P. Edel, le 14 mai ; le P. Duvelle, le 15 juin ; le P. Bonnomet, le 8 octobre.

Le P. de Rabaudy était mort, et son infirmier, le frère Pelte, écrivait de lui ce simple et cordial éloge ; il honore en même temps celui qui le trace, et celui qui le mérite :

« Tchang-kia-tchouang, le 31 mars 1878.

« Mon bien cher Frère, P. C.

« C'est le cœur bien gros et plein de tristesse que je vous écris cette lettre ; plus d'une fois elle sera interrompue par mes larmes.

Oui, mon bien cher Frère, le télégramme vous a appris la grande perte que nous avons faite. Que les desseins de Dieu sont impénétrables ! — Parti le 4 mars pour visiter nos missionnaires dans leurs districts et aussi quelques mandarins ses amis, le P. de Rabaudy tomba malade le 14 ; le lendemain je suis allé le chercher à dix lieues d'ici. Le 16, nous étions à la Résidence, et la fièvre typhoïde se déclarait ; le 24, Notre-Seigneur l'appelait à Lui !

« Quelle belle mort, mon cher Frère ; puissions-nous mourir ainsi ! Ce qui le préoccupait à ce moment c'étaient ses frères, les pauvres, les œuvres, les malheureux affamés, le salut des pauvres Chinois ! Ah ! quel bien ce cher Père a fait ici ; on ne le saura qu'au dernier jour. Il aimait les pauvres Chinois de tout son cœur, jamais il ne les rebutait ; au contraire, il leur témoignait par des paroles pleines d'affection l'amour qu'il leur portait, prenant part à leurs peines, et parlant volontiers avec eux de leurs affaires. Étant Supérieur, il s'ingéniait pour les soulager dans leurs misères, se privant de nourriture, même à la Résidence, pour la leur donner. Il m'avoua que, pendant son dernier voyage, il n'avait presque rien mangé, abandonnant à ces malheureux ce qu'on lui préparait. Et quand je lui disais qu'avec un pareil régime il ne pourrait se soutenir longtemps, il me promettait de se corriger, puis après quelques instants, il me disait : Ah ! mon Frère, il m'est impossible de manger quand je vois ces affamés. Bien souvent il répétait : privons-nous pour les pauvres ; empêchons-les de mourir, élargissons notre cœur, donnons, et le bon Dieu nous donnera. »

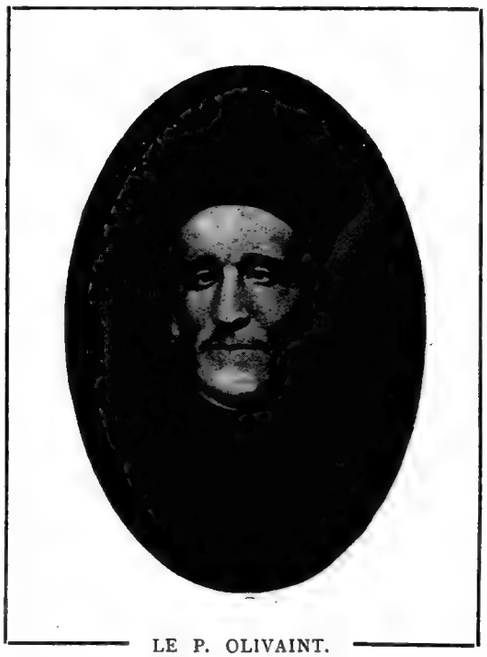
« Maintenant nous voilà orphelins. Quel bien ce Père a fait à la communauté pendant le temps si court de son gouvernement ! Sa gaieté ne l'a pas quitté un instant et, sur son lit de douleur, il se réjouissait de voir arriver la mort. Après avoir reçu l'Extrême-Onction il me disait : « Je suis venu en Chine pour sauver des âmes et pour aller au ciel : j'ai mon affaire, j'ai mon affaire », et il riait de tout son cœur. Et nous, autour de son lit, nous versions des larmes. »

« Il aimait le P. Olivaint comme un enfant aime son père, et il lui ressemblait en plusieurs points, surtout par sa générosité, par son entrain et son grand cœur. Sur son lit de mort, lorsqu'on lui en montrait l'image, il revenait tout de suite à lui et s'écriait : « Ah ! Père Olivaint, Père Olivaint ! »

Votre frère en Notre-Seigneur
A. Pelte, S. J.

Parmi ces victimes de la contagion ou plutôt parmi ces héros de la charité une place à part — la première — revient à l'évêque de cette mission désolée, Mgr Édouard Dubar. La vie et la mort de ce religieux plein de force et de douceur, humble en même temps qu'intrépide, a été racontée par un témoin et un compagnon d'armes — le P. Leboucq. On n'inscrira donc ici que la date du trépas, qui ajouta une si vive douleur à tant d'autres douleurs. Appelé dans la province de Kiang-nan pour faire une ordination, Mgr Dubar y reçut d'heure en heure les nouvelles désastreuses qui lui disaient la désolation générale et puis successivement la mort du P. de Rabaudy, Supérieur, celle du P. Edel, celle du F. Pelte, pertes cruelles que rendaient plus sensibles encore de poignantes inquiétudes sur le sort des missionnaires et sur celui des chrétiens. Les fonctions sacrées à peine remplies, le cœur serré par une angoisse inexprimable, l'évêque reprit le chemin de son vicariat apostolique. Il le trouva ravagé par la famine et par le typhus. Des lettres navrantes lui apprirent que dans les districts du Sud, particulièrement éprouvés, les missionnaires accablés de fatigues exposés à la contagion chaque jour et chaque heure, dépourvus de toute ressource, réclamaient un prompt secours. Il résolut d'y aller sur-le-champ, estimant que le premier devoir de l'évêque et du père était de consoler les siens et d'aller aux plus éprouvés. Ce fut un rude voyage, accompli par une chaleur mortellement accablante, tandis que des vents comme embrasés soulevaient les tourbillons de cette terrible poussière qui dérobe même au milieu du jour la

clarté du soleil. C'est peut-être grâce à cette obscurité que les voyageurs échappèrent au pillage, car des bandes d'affamés, bandits d'occasion ou de profession, tenaient la campagne, d'autant plus déterminés au vol qu'il était leur dernière espérance de vie. Son œuvre de charité accomplie, ses pères consolés et fortifiés, l'évêque, à bout de forces, comptait s'arrêter quelques jours lorsqu'on lui annonce qu'un de ses missionnaires atteint par le fléau se meurt dans la ville de Ou-kiao. Bien que Mgr Dubar le sût entouré des



LE P. OLIVAINT.

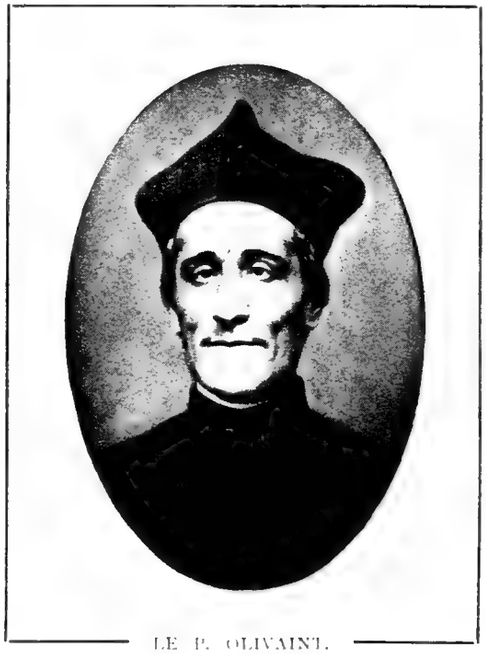
soins de deux religieux de la Compagnie, il voulut immédiatement se mettre en route. Ce furent ses derniers pas, et on est fondé à croire qu'il le sût grâce à un avertissement d'en haut. Le premier jour, il s'arrêta pour célébrer la Sainte Messe dans une chapelle fréquentée par les dévots pèlerins de St Joseph. C'est là que, brisé de douleur à la vue des maux qui désolaient son peuple, il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie. Le jour même ou le lendemain cette prière, héroïque lorsqu'elle est sincère, était exaucée, et le mal se déclarait

« Il aimait le P. Olivaint comme un enfant aime son père, et il lui ressemblait en plusieurs points, surtout par sa générosité, par son entrain et son grand cœur. Sur son lit de mort, lorsqu'on lui en montrait l'image, il revenait tout de suite à lui et s'écriait : « Ah! Père Olivaint, Père Olivaint ! »

Votre frère en Notre-Seigneur
A. Pelte, S. J.

Parmi ces victimes de la contagion ou plutôt parmi ces héros de la charité une place à part — la première — revient à l'évêque de cette mission désolée, Mgr Édouard Dubar. La vie et la mort de ce religieux plein de force et de douceur, humble en même temps qu'intrépide, a été racontée par un témoin et un compagnon d'armes — le P. Leboucq. On n'inscrira donc ici que la date du trépas, qui ajouta une si vive douleur à tant d'autres douleurs. Appelé dans la province de Kiang-nan pour faire une ordination, Mgr Dubar y reçut d'heure en heure les nouvelles désastreuses qui lui disaient la désolation générale et puis successivement la mort du P. de Rabaudy, Supérieur, celle du P. Edel, celle du F. Pelte, pertes cruelles que rendaient plus sensibles encore de poignantes inquiétudes sur le sort des missionnaires et sur celui des chrétiens. Les fonctions sacrées à peine remplies, le cœur serré par une angoisse inexprimable, l'évêque reprit le chemin de son vicariat apostolique. Il le trouva ravagé par la famine et par le typhus. Des lettres navrantes lui apprirent que dans les districts du Sud, particulièrement éprouvés, les missionnaires accablés de fatigues exposés à la contagion chaque jour et chaque heure, dépourvus de toute ressource, réclamaient un prompt secours. Il résolut d'y aller sur le-champ, estimant que le premier devoir de l'évêque et du père était de consoler les siens et d'aller aux plus éprouvés. Ce fut un rude voyage, accompli par une chaleur mortellement accablante, tandis que des vents comme embrasés soulevaient les tourbillons de cette terrible poussière qui dérobe même au milieu du jour la

clarté du soleil. C'est peut-être grâce à cette obscurité que les voyageurs échappèrent au pillage, car des bandes d'affamés, bandits d'occasion ou de profession, tenaient la campagne, d'autant plus déterminés au vol qu'il était leur dernière espérance de vie. Son œuvre de charité accomplie, ses pères consolés et fortifiés, l'évêque, à bout de forces, comptait s'arrêter quelques jours lorsqu'on lui annonce qu'un de ses missionnaires atteint par le fléau se meurt dans la ville de Ou-kiao. Bien que Mgr Dubar le sût entouré des



LE P. OLIVAINT.

soins de deux religieux de la Compagnie, il voulut immédiatement se mettre en route. Ce furent ses derniers pas, et on est fondé à croire qu'il le sût grâce à un avertissement d'en haut. Le premier jour, il s'arrêta pour célébrer la Sainte Messe dans une chapelle fréquentée par les dévots pèlerins de St Joseph. C'est là que, brisé de douleur à la vue des maux qui désolaient son peuple, il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie. Le jour même ou le lendemain cette prière, héroïque lorsqu'elle est sincère, était exaucée, et le mal se déclarait

par ses premiers symptômes. Atteint de la terrible maladie, mais dissimulant le danger, il se rendit auprès du missionnaire que l'on croyait à toute extrémité. Il trouva pour le consoler des paroles que lui seul savait dire, mais il ne consentait pas à la mort de son compagnon. « Non, lui disait-il, vous ne mourrez pas, vous travaillerez longtemps encore au salut des chrétiens et des païens. Je vous apporte la bénédiction et la santé. » Le missionnaire, ému d'une affection si profonde et si tendre, refusait cette santé comme s'il la jugeait la récompense d'un sacrifice trop grand. Et cependant les paroles de Mgr Dubar se réalisaient, peut-être les avait-il prononcées dans une lumière prophétique. Le P. Maquet, ce missionnaire mourant qui aujourd'hui même, 2 août 1899, évoquait ces souvenirs devant moi, revenait à la santé et aux longs travaux, l'évêque touchait au terme de son exil. Il mourut en priant, en invoquant la Très Sainte Vierge, la grande douceur de sa vie, sans exhaler une plainte, en fixant sur le ciel, comme le disait l'un des assistants, le suprême regard d'une radieuse espérance. C'était le 1er juin 1878. La Compagnie de Jésus perdait un religieux exemplaire qui ne se souvenait d'être évêque que pour être plus pauvre et plus exact à toutes les observances de la discipline. Il disait volontiers qu'il ne ferait aucune concession à la mitre, entendant par là qu'il ne se défendrait jamais par elle des moindres exigences de la règle. Et voici que sur son lit funèbre cette mitre se nimbait de l'auréole d'un martyre : celui de la charité fraternelle.

C'est ainsi que mouraient les missionnaires et c'est ainsi que travaillaient leurs survivants. Le P. Edel, en parlant simplement de ce qu'il faisait, de ce qu'il voyait, écrivit l'histoire de tous. Les soldats d'une même troupe supportent les mêmes fatigues guerrières ; pendant la campagne, après la campagne la plupart se taisent ; quelquefois l'un d'eux prend la plume et il raconte les travaux ou les périls de ses camarades en racontant les siens.

Cette remarque, opportune ici comme ailleurs dans tout ce livre,

en rappelle le caractère ; il ne contient, il ne résume que des documents empruntés à nos missionnaires, ou fort rarement, à quelques écrivains qui ont bien connu la Chine. Ainsi s'explique la raison de ce qui est dit ou de ce qui n'est pas dit. Pourquoi le silence sur tel événement, sur tel détail de mœurs ? parce que nos missionnaires n'en ont point parlé. Pourquoi cette abondance sur un autre point ? parce que la correspondance y revient souvent et s'y arrête. A un écho l'on ne demande que la fidélité.

La mission ne comptait, en 1878, que dix-huit prêtres européens; elle avait donc perdu en six mois le quart de son effectif. Et, parmi ceux qui restaient, combien de malades ! Le P. Hœffel, le P. Maquet semblaient aux portes de la mort ; beaucoup d'autres étaient épuisés. Ce furent des jours d'angoisse où l'on pouvait se demander si la mission n'allait point périr tout entière. L'espoir, au moins, ne périssait pas. Le P. de Becquevort écrivait en juillet 1878 : « La Compagnie ne serait plus la Compagnie si nos épreuves n'avaient réveillé d'anciennes demandes et suscité de nouvelles vocations. » Il ajoutait : « Ne nous croyez pas épouvantés. Après les vacances et la retraite, on a repris des forces, on s'est retrempé dans la vie commune et tous sont repartis vers leurs travaux un moment interrompus. »

On a dit souvent que les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; les peuples malheureux en ont une, c'est celle de leurs désastres. On a peur cependant de commencer la narration d'autres calamités, et de fatiguer tout ensemble la pitié et la patience du lecteur, mais un nouveau récit est nécessaire à la fidélité de ces souvenirs, ainsi qu'au respect que nous devons aux souffrances endurées par nos missionnaires. Comment nous taire sur leurs épreuves ? Peut-être aussi quelques-uns verront-ils dans ces événements la main de la Providence qui les conduit, moins dans un dessein de sévère justice, que dans un dessein d'infinie miséricorde. Qui sait si la voix

des choses, plus puissante que la voix des hommes, ne montrera pas aux Chinois la première cause de leurs malheurs dans leur attachement à l'infidélité et à l'idolâtrie.

Les inondations suivirent la sécheresse. Certains districts furent visités par les eaux dans les années qui suivirent immédiatement les grandes calamités de 1878, et les ravages furent effrayants en 1883. « De mémoire d'homme, écrivait le R. P. Gonnet, on n'a rien vu de semblable, et les pluies torrentielles n'étaient jusqu'à présent en comparaison, que les coups de queue envoyés par les typhons du midi [1]. L'inondation de 1890 fut encore plus désastreuse, dit le P. de Becquevort, témoin de la première. C'est la plus terrible dans un pays où elles sont périodiques [2] ; et il ajoute quelques détails topographiques qui expliquent par la configuration du pays et quelquefois par les usages des habitants, l'étendue des ruines accumulées en quelques heures.

Le Tché-ly est une vaste plaine, sans aucune ondulation dans sa partie centrale, entre les montagnes qui sont au Nord de Pékin, et par conséquent de la mission, et les montagnes de l'Est de la province de Chan-tong, lesquelles font une pointe vers la mer. Jadis, dans les temps préhistoriques, elles ont formé une île, mais les eaux de la mer se sont retirées, refoulées dans le golfe du Pé-tché-ly par la marche envahissante du fleuve Jaune et ses alluvions successives. Ce grand fleuve est à la fois le constructeur de la région et son destructeur. Il la construit d'abord en lui amenant les terres, les sables et les graviers entraînés dans son cours fangeux et dérobés ou bien aux plateaux d'où il descend, ou bien aux digues élevées pour encaisser ses rives. Mais lui ne veut pas de cet encaissement : il exhausse sans cesse son lit, et finit par couler au-dessus des terres voisines, c'est-à-dire au-dessus de toute la plaine. Lorsque les eaux sont enflées, les digues en terre les maintiennent difficile-

1. Lettre du R. P. Gonnet, du 7 octobre 1883.
2. Lettres du P. de Becquevort, du 14 août 1890, du 17 février 1891.

ment ; il arrive qu'elles-mêmes, détrempées par les pluies, cèdent de tous côtés, et le fleuve se précipite sans être arrêté par aucun obstacle. Assez souvent il retrouve l'un de ses anciens lits, car c'est un vagabond qui a souvent découché. « Lorsqu'il a suffisamment apporté de sables pour élever les plaines qu'il traverse, il se jette sur la région voisine qu'il élève à son tour. Avant 1858, il débouchait dans la mer Jaune, depuis, il débouche dans le golfe du Tchély, et il menace de traverser toute la mission pour retrouver le Peiho à Tien-tsin. » La plaine ouverte à ses promenades mesure 200 lieues de longueur.

Les travaux de résistance poussés parfois avec activité n'ont pas été ordinairement heureux, ils consistaient à creuser des canaux ou à construire des digues. « Mais, disait le Père Edel, nous sommes loin aujourd'hui de la race des anciens Chinois entrepreneurs de la grande muraille, fondeurs émérites, artistes en tout genre, ingénieurs du merveilleux canal impérial. » Pour prévenir les inondations, on a récemment construit un canal de déversement dans le but de recevoir et d'emmener le trop plein des eaux, mais aucun plan général n'a été tracé, on n'a pas étudié les niveaux ; chaque mandarin a été chargé de creuser les fossés dans son mandarinat ; ces différents tronçons se rejoignent, ou ne se rejoignent pas, parfois ils forment un marécage, parfois un étang, ou bien ce sont des fossés qui amènent d'autres eaux, lesquelles ne trouvent pas d'écoulement, parce que le canal ne se continue plus. Les digues présentent aussi de graves inconvénients ; leur construction est une cause de conflits, de procès et même de batailles entre les riverains. Tout le monde est d'accord pour élever les digues parallèles au fleuve, parce qu'elles sont, ou du moins seraient — si elles étaient assez fortes — utiles à tout le monde, mais l'accord cesse lorsque quelques-uns veulent une digue perpendiculaire pour isoler leurs champs. De ces terres ainsi protégées, de nouvelles eaux descendent vers le chenal, mais le trouvant déjà engorgé, elles le suivent par delà

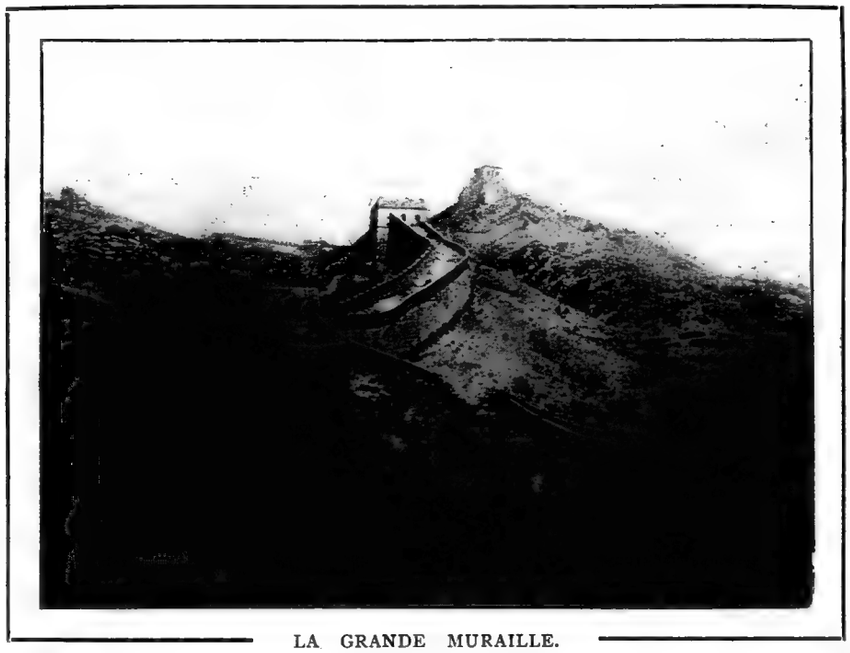
ses digues. Celles-ci, trop faibles sous l'énorme pression, souvent se rompent, souvent aussi sont rompues sur un point ou sur un autre, par la malveillance des paysans alarmés pour eux-mêmes et contents de détourner vers leurs voisins les flots débordés. Ils sont d'autant plus terribles qu'ils ont été plus longtemps contenus. On les entend de loin, ils arrivent parfois comme des chevaux lancés dans un galop furieux ou des chars qui s'entrechoquent ; parfois ils montent, ils montent irrésistibles, avec un calme plus effrayant encore. Dans ces jours de douleur, les malédictions bibliques ont toute leur vérité. Malheur à ceux qui sortent de leur maison et malheur à ceux qui n'en sortent pas. Les périls sont à l'intérieur comme à l'extérieur : *intus et foris.*

Péril des voyageurs. Nous voguions au fil d'une onde trouble, écrit un missionnaire [1] ; la chaleur était accablante, les orages grondaient autour de nous, néanmoins la première journée n'offrait rien d'anormal et les Pères Hœffel et Beyer furent déposés sans encombre à hauteur de Fan-kia-kata, mais le lendemain nous vîmes avec le jour de sombres nuages qui fermaient l'horizon à l'Ouest ; on eût dit un rideau noir. C'était la pluie, une pluie diluvienne dérobant le jour, nous immobilisant sur un bord sans possibilité d'avancer d'un seul pas. Alors, disent d'autres relations [2], l'eau monte à vue d'œil. Le fleuve déborde, recouvre la campagne et souvent renverse ses digues en mêlant ses eaux à celles qui descendent des montagnes ; ainsi gonflé, il remplit soudain le lit desséché d'anciennes rivières, passe sous leurs vieux ponts rompus et entraînés dans sa course ; ou bien il se creuse un lit nouveau encore incapable de le contenir longtemps. Bientôt l'on ne distingue plus les rivières et le fleuve d'avec la plaine. C'est un immense lac boueux qui rejoint même la mer. On dirait que le golfe du Tché-ly

1. Le P. de Becquevort, *loc. cit.*

2. D'après le R. P. Gonnet, 7 octobre 1883; le P. Hœffel, 20 novembre 1890; le P. Mangin, 7 mai 1895.

a repris possession de ses anciens domaines. Des îles émergent au milieu de ce spectacle de dévastation, elles en augmentent la tristesse ; ce sont les villes ou les villages élevés sur des remblais. Debout sur cette sorte de rempart, les habitants travaillent à les maintenir ou à les défendre. C'en serait fait de leurs demeures si l'inondation en baignait les murailles faites en terre. Lorsque le remblai n'est pas assez solide et que l'eau pénètre, la maison croule. Alors les malheureux qui n'ont plus d'asile construisent en toute hâte un



LA GRANDE MURAILLE.

radeau avec quelques planches, avec les portes de ce qui fut leur maison et ils vont à la grâce de Dieu et au gré du vent. Quelquefois les hommes ayant l'eau jusqu'à la ceinture et au-dessus, poussent cette lamentable embarcation si difficile à diriger et qu'il est nécessaire de défendre contre les corps flottants, et surtout contre les cercueils emportés par l'inondation. Vingt mille de ces pauvres gens, écrivait le P. de Becquevort, couvrent les murailles de Tien-tsin ; c'est pitié de les voir arriver sur de petits radeaux formés avec des tables, des portes... poussés par les hommes à la

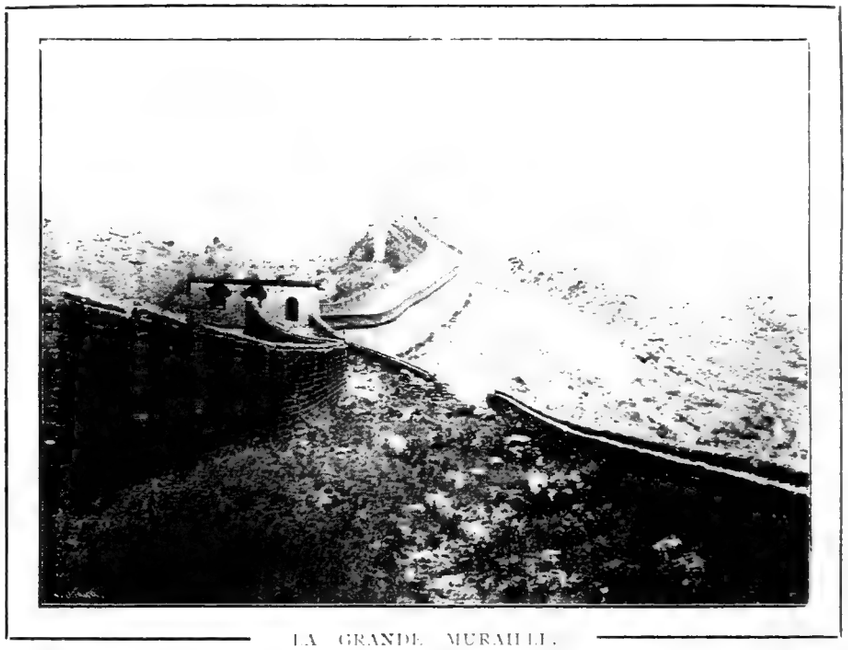
ses digues. Celles-ci, trop faibles sous l'énorme pression, souvent se rompent, souvent aussi sont rompues sur un point ou sur un autre, par la malveillance des paysans alarmés pour eux-mêmes et contents de détourner vers leurs voisins les flots débordés. Ils sont d'autant plus terribles qu'ils ont été plus longtemps contenus. On les entend de loin, ils arrivent parfois comme des chevaux lancés dans un galop furieux ou des chars qui s'entrechoquent ; parfois ils montent, ils montent irrésistibles, avec un calme plus effrayant encore. Dans ces jours de douleur, les malédictions bibliques ont toute leur vérité. Malheur à ceux qui sortent de leur maison et malheur à ceux qui n'en sortent pas. Les périls sont à l'intérieur comme à l'extérieur : *intus et foris*.

Péril des voyageurs. Nous voguions au fil d'une onde trouble, écrit un missionnaire [1] ; la chaleur était accablante, les orages grondaient autour de nous, néanmoins la première journée n'offrait rien d'anormal et les Pères Hœffel et Beyer furent déposés sans encombre à hauteur de Fan-kia-kata, mais le lendemain nous vîmes avec le jour de sombres nuages qui fermaient l'horizon à l'Ouest ; on eût dit un rideau noir. C'était la pluie, une pluie diluvienne dérobant le jour, nous immobilisant sur un bord sans possibilité d'avancer d'un seul pas. Alors, disent d'autres relations [2], l'eau monte à vue d'œil. Le fleuve déborde, recouvre la campagne et souvent renverse ses digues en mêlant ses eaux à celles qui descendent des montagnes ; ainsi gonflé, il remplit soudain le lit desséché d'anciennes rivières, passe sous leurs vieux ponts rompus et entraînés dans sa course ; ou bien il se creuse un lit nouveau encore incapable de le contenir longtemps. Bientôt l'on ne distingue plus les rivières et le fleuve d'avec la plaine. C'est un immense lac boueux qui rejoint même la mer. On dirait que le golfe du Tché-ly

1. Le P. de Becquevort, [illegible] *it.*

2. D'après le R. P. Gonnet, 7 octobre 1883 ; le P. Hœffel, 20 novembre 1890 ; le P. Mangin, 7 mai 1895.

a repris possession de ses anciens domaines. Des îles émergent au milieu de ce spectacle de dévastation, elles en augmentent la tristesse ; ce sont les villes ou les villages élevés sur des remblais. Debout sur cette sorte de rempart, les habitants travaillent à les maintenir ou à les défendre. C'en serait fait de leurs demeures si l'inondation en baignait les murailles faites en terre. Lorsque le remblai n'est pas assez solide et que l'eau pénètre, la maison croule. Alors les malheureux qui n'ont plus d'asile construisent en toute hâte un



LA GRANDE MURAILLE.

radeau avec quelques planches, avec les portes de ce qui fut leur maison et ils vont à la grâce de Dieu et au gré du vent. Quelquefois les hommes ayant l'eau jusqu'à la ceinture et au-dessus, poussent cette lamentable embarcation si difficile à diriger et qu'il est nécessaire de défendre contre les corps flottants, et surtout contre les cercueils emportés par l'inondation. Vingt mille de ces pauvres gens, écrivait le P. de Becquevort, couvrent les murailles de Tien-tsin ; c'est pitié de les voir arriver sur de petits radeaux formés avec des tables, des portes... poussés par les hommes à la

nage ; les femmes et les enfants sont trempés jusqu'aux os, demi morts de faim et de frayeur. »

On vit comme l'on peut... ou l'on meurt, pendant que l'eau envahit la région et qu'elle y séjourne, mais lorsqu'elle se retire lentement, comment revenir sur un sol marécageux où toutes les moissons ont péri ? Plus de demeure, les eaux l'ont emportée ; plus de bestiaux, on les a vendus à un prix dérisoire ; plus de semence, le grain est pourri ; pourries également les herbes des marais, sorte de tourbe légère, dont les gens de la campagne se servent pour allumer et entretenir le feu. Alors, l'émigration commence. Les routes se couvrent de familles qui s'exilent pour demander à une contrée voisine, moins ce qui est convenable à la vie, que ce qui est absolument nécessaire pour retarder la mort.

A la maison, à la résidence centrale, on se défend contre l'inondation et contre la pluie redoutable par sa violence et par son abondance. Tandis que les eaux du ciel menacent les toitures, les eaux de l'inondation assiègent les murailles. On peut vraiment les comparer à un ennemi dont il faut craindre à chaque instant les surprises. Des renforts lui arrivent avec les progrès de l'inondation. Nos Pères ont raconté — malheureusement ce récit s'est égaré — comment par un travail de jour et de nuit, ils ont défendu leurs murailles toujours sur le point de céder. Les messagers qui les abordent en ces jours en traversant les plaines inondées, n'apportent que des nouvelles de sinistres. Les Pères, dans leurs districts recouverts d'eau, annoncent tantôt que leurs chapelles sont ruinées, tantôt que leurs écoles sont tombées, presque toujours que leurs chrétiens sont dans une extrême misère... Et tous de tendre la main au nom de leurs fils spirituels.

Le récit de ces calamités provoquera certainement une objection. Comment un pays, dira-t-on, peut-il les traverser sans être anéanti ? Ceux que l'épée des rebelles, que la famine, que la peste,

que l'inondation aura épargnés formeront-ils encore des millions avec leurs restes lamentables ? La réponse est cependant facile. En 1850, les statistiques donnaient à la mission du Tché-ly S. E., une population évaluée à dix millions, cette population semble aujourd'hui osciller entre sept ou huit millions. N'est-ce point un tribut assez large payé à la destruction ? En outre, les fléaux n'eurent pas toujours un caractère universel. Telle province était ravagée, telle autre prospérait et le gain de l'une compensait en partie la perte de l'autre. Enfin — et peut-être est-ce ici la raison principale — la plante humaine n'est nulle part aussi résistante qu'en Chine. Il faut très peu pour vivre à un habitant du Céleste Empire.

L'INONDATION.

Si accoutumés qu'ils soient à ce spectacle, nos Pères admirent sans cesse la patience et la sobriété de ce peuple. Dans une conversation familière, un missionnaire disait : Lorsque la moisson est abondante, nos gens font trois repas par jour ; le menu n'est pas très varié, du riz ou du millet. Dans certaines provinces le déjeuner s'appelle le riz du matin ; le dîner, le riz de midi, et le souper, le riz du soir. Quand la moisson est médiocre, on ne prend que deux repas et on serre d'un cran la ceinture, mais on ne se plaint pas. La misère ne commence vraiment que si toute moisson absolument fait défaut. Ce n'est pas encore la misère noire. On vit avec les

résidus de son, avec des herbes, avec des racines. Une année d'inondation, les eaux, en se retirant, laissèrent à découvert une quantité presque infinie de poisson. On en vendit, raconte le P. Hœffel, témoin oculaire, les cent livres pour huit sous, toute la charge d'un homme. Le Père Mangin écrivant que les élèves ne sont point encore partis pour leurs vacances, en donne la raison : « Ici, ces chers enfants sont assurés d'avoir leurs trois repas par jour ; dans leurs familles combien ne les auraient pas régulièrement, et encore quels repas ! » Un Père me disait : « J'ai vu le pain que les assiégés mangeaient pendant la guerre de 1870 à Metz et à Paris ; mais vraiment celui de nos paysans chinois est encore pire. Il se compose de paille hachée et de son. C'est presque toujours ainsi. Car, sur leurs deux récoltes, nos malheureux paysans en voient presque toujours une détruite ; souvent, au printemps, il ne pleut pas et les blés sèchent sur place ; en automne, les pluies sont encore insuffisantes, ou bien, comme l'année dernière, elles sont si abondantes que les fleuves, rompant leurs digues, inondent le pays. Une autre année, ce sont les sauterelles, ou les chenilles, ou les rebelles [1]. Ah ! pourquoi cet innombrable peuple ne lève-t-il pas vers son Père qui est au Ciel ses yeux baignés de larmes si amères ; ses épreuves seraient consolées ; la résignation entrerait dans son âme avec l'espérance et avec le mérite ; peut-être même ces redoutables fléaux, serviteurs de la justice divine, seraient-ils réduits à l'impuissance de nuire par la prière et la piété chrétiennes. Malheureusement, la rébellion n'est pas dans les éléments toujours soumis à Dieu, elle est dans la volonté. C'est d'elle que naissent les plus graves obstacles au progrès de la Foi.

Les missionnaires s'interrogeant eux-mêmes sur les causes qui arrêtent la conversion de la Chine en distinguent deux principales : la première est à l'intérieur, dans l'opposition des lettrés ; la seconde

1. *Corresp. de Jersey*, janvier 1885.

est à l'extérieur, dans l'intervention de l'Europe. Il est évident que ces causes sont plus ou moins puissantes, que leur action ne s'exerce pas toujours avec la même vigueur et dans le même sens. Hostiles aujourd'hui, qui sait si demain elles ne seront pas bienveillantes ; en tout cas, voici sur elles l'appréciation des hommes les mieux informés. Comme toujours, n'ayant aucune compétence pour intervenir dans la question et formuler un avis, je cite le témoignage, je m'incline devant le témoin.

Un chrétien aspire au baccalauréat : rien de plus simple en apparence, mais dans la pratique, rien de plus compliqué. Nous citons les faits comme ils se sont passés dans une préfecture du Tché-ly S. E. [1]. A un bachelier, la science ne suffit pas. Outre le savoir, on lui demande l'honorabilité ou la dignité de la vie. Sont exclus des examens les barbiers, les comédiens, les tailleurs ou leurs fils. Le candidat cherche un patron ou, comme nous dirions, un parrain qui sera caution pour lui ; le parrain lui-même a besoin d'un autre répondant. Parrains ou répondants ne se trouvent que dans une liste composée des bacheliers les plus méritants. Pas de parrain, ou pas de répondant, pas d'examen non plus. La condition est de rigueur. En 1884, un élève de la mission voulut se présenter ; les bacheliers, très hostiles aux chrétiens, lui refusèrent leur patronage. Notre jeune étudiant se plaignit au mandarin, qui reconnut son droit, mais n'eut pas le crédit de le faire reconnaître par les bacheliers.

A la même époque, un autre chrétien se présentait à l'examen pour le baccalauréat militaire. Aucune des aptitudes ne lui faisait défaut ; il soulevait une grosse pierre, il tirait à l'arc, il montait à cheval comme un centaure. A cause de sa religion, on refuse de le présenter. Le mandarin insista vainement auprès des bacheliers ; ils se coalisèrent et jurèrent de défendre contre tout chrétien

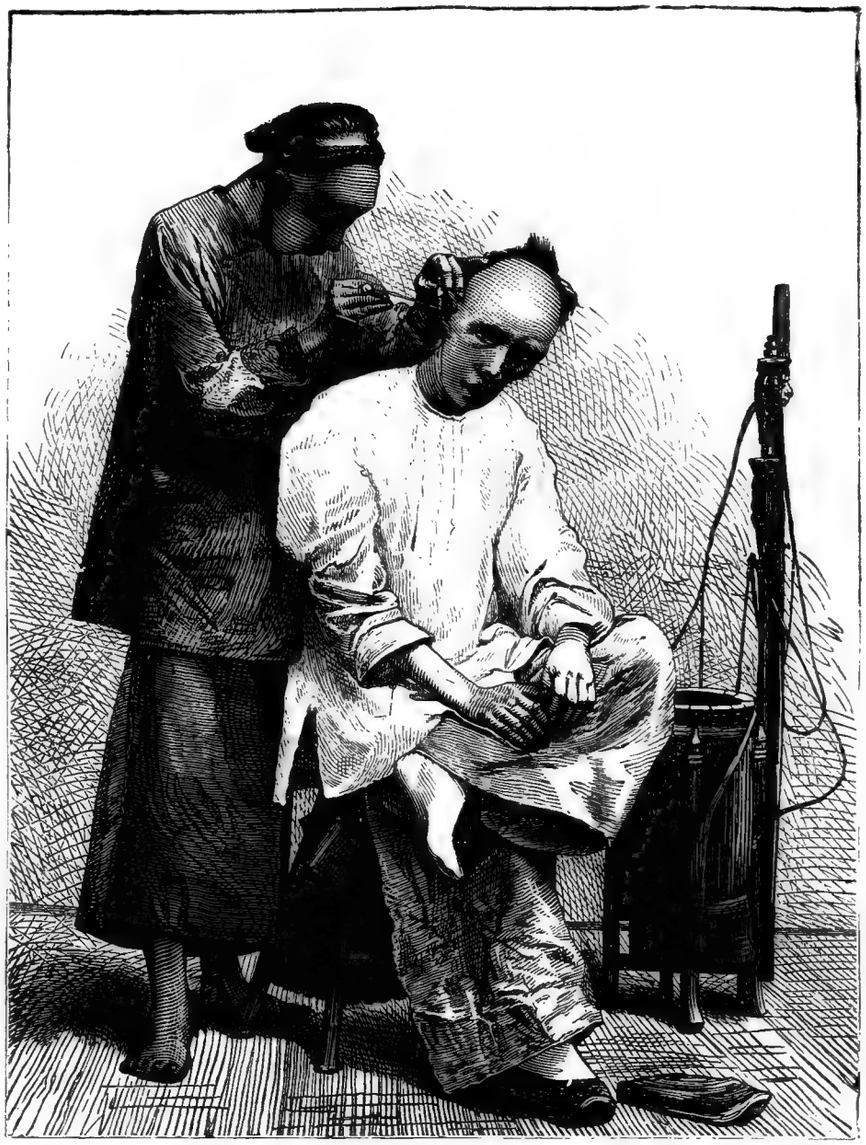
1. *Corresp. de Jersey*, novembre 1891.

l'entrée de leur corporation. La situation devenait grave ; pour la Mission lettrés et mandarins se tiennent et se soutiennent ; de plus l'exemple d'une préfecture serait contagieux et vraisemblablement imité dans les autres préfectures. On ne pouvait tolérer un précédent qui fermerait à tout chrétien l'entrée de toute carrière administrative, sous prétexte d'une déchéance morale.

Sur ces entrefaites, un de nos jeunes étudiants se présenta ; les premières épreuves furent heureusement franchies. Après plusieurs classements, entre cinq cents candidats, il se trouvait parmi les trente fortunés qui n'avaient pas été exclus. A ce titre, il fut invité, comme ses camarades aussi heureux que lui, à la table du préfet ; cet honneur lui fut fatal ; on le reconnut à la réserve de ses manières. Ça, dirent les condisciples, en le montrant du doigt, c'est un chrétien ; il ne passera pas. — Et de fait, il n'est point passé.

Oh ! ce fut une longue histoire et qui ne marcha pas toute seule, très féconde au contraire en expédients et en incidents. D'abord, l'un des parrains prit le deuil pour la mort de son père et dut retirer son patronage. La religion du candidat étant connue, il ne trouva personne qui le reçût parmi ses clients. Le préfet consulté répondit : Nous entourons tous nos sujets de la même affection, mais notre affaire n'est pas de leur trouver des patrons d'examen. Le grand examinateur arrivait de Pékin. Il était facile, disait-on, de lui soumettre le cas. En effet, ce très grand seigneur est, d'après la loi et la coutume, un haut justicier. Avant d'ouvrir la session, il ordonne qu'une table soit dressée à la porte de son tribunal et tout homme lésé par les mandarins peut y porter sa plainte. La table fut bien placée, mais les mandarins l'entourèrent de leurs satellites et notre infortuné candidat s'en trouva outrageusement repoussé. Il pouvait encore protester contre l'injustice, mais on vient lui dire que le mandarin des lettrés plus favorable qu'on n'aurait cru d'abord, s'engage à le présenter ; il le mande chez lui. Hélas ! c'était une ruse. — Si tu réussis à ton examen, dit-il insidieusement, tu feras

la prostration à Confucius? (Or les papes Clément XI et Benoît XIV ont condamné cette prostration.) — N'est-elle pas facultative ? —



CHINE. — LE BARBIER DES RUES.

Non certes. — Mais je suis chrétien et je ne puis la faire. — Eh bien, nous verrons plus tard. — Et comme le jeune confesseur

de notre religion se retirait, le mandarin le rappela en lui donnant l'adresse d'un notable qui le présenterait. Le notable n'était pas chez lui. Quand il revint fort tard, il demanda de réfléchir sur la proposition qui lui était faite. Lorsque ses réflexions prirent fin, les examens étaient commencés et les portes légalement fermées pour empêcher toute entrée et toute sortie. Et c'était une risée générale dans toute la ville sur les pas du pauvre solliciteur, éconduit de tous côtés, par suite d'une comédie que tout le monde connaissait et jouait à ses dépens. Un recours aux mandarins locaux était parfaitement inutile ; les uns étaient complices des lettrés, les autres ne pouvaient rien contre eux. On résolut de s'adresser au vice-roi, personnage redoutable, obéi sur un seul mot, sur un seul signe, par tout le peuple mandarinal qui tremble devant lui ; mais comment l'aborder ? Notre consul fort bien en cour nous serait utile, indispensable même, mais il était en France, force nous fut d'attendre six mois l'expiration de son congé. A son retour, les circonstances n'étaient point favorables ; le consul, très bien disposé, ne voulait point engager l'affaire officiellement. — Officieusement, disait-il, officieusement, ou nous ne gagnerons rien. Nous profiterons de la première occasion. L'occasion fut le savant dictionnaire franco-chinois édité avec tant de soins par le P. Couvreur. Le consul, au nom de la Mission, l'offrit au vice-roi qui prit son temps pour l'examiner à loisir et loua beaucoup l'érudition de l'auteur. Le moment favorable était venu, il fut saisi, et le vice-roi entendit du consul un exposé succinct, accompagné d'un mémoire détaillé, qui rappelait le droit des chrétiens sanctionné par les déclarations impériales, l'injustice des bacheliers, et les craintes inspirées par leur insolence. Nous demandions une proclamation officielle des grands mandarins, pour que personne n'osât plus désormais exclure nos chrétiens du concours. Le mémoire fut accepté, non sans un léger mouvement d'humeur. — Ah ! encore une affaire !... soit, je l'arrangerai. Le vice-roi tint parole. Une lettre impérative fut

de notre religion se retirait, le mandarin le rappela en lui donnant l'adresse d'un notable qui le présenterait. Le notable n'était pas chez lui. Quand il revint fort tard, il demanda de réfléchir sur la proposition qui lui était faite. Lorsque ses réflexions prirent fin, les examens étaient commencés et les portes légalement fermées pour empêcher toute entrée et toute sortie. Et c'était une risée générale dans toute la ville sur les pas du pauvre solliciteur, éconduit de tous côtés, par suite d'une comédie que tout le monde connaissait et jouait à ses dépens. Un recours aux mandarins locaux était parfaitement inutile ; les uns étaient complices des lettrés, les autres ne pouvaient rien contre eux. On résolut de s'adresser au vice-roi, personnage redoutable, obéi sur un seul mot, sur un seul signe, par tout le peuple mandarinal qui tremble devant lui ; mais comment l'aborder ? Notre consul fort bien en cour nous serait utile, indispensable même, mais il était en France, force nous fut d'attendre six mois l'expiration de son congé. A son retour, les circonstances n'étaient point favorables ; le consul, très bien disposé, ne voulait point engager l'affaire officiellement. — Officieusement, disait-il, officieusement, ou nous ne gagnerons rien. Nous profiterons de la première occasion. L'occasion fut le savant dictionnaire franco-chinois édité avec tant de soins par le P. Couvreur. Le consul, au nom de la Mission, l'offrit au vice-roi qui prit son temps pour l'examiner à loisir et loua beaucoup l'érudition de l'auteur. Le moment favorable était venu, il fut saisi, et le vice-roi entendit du consul un exposé succinct, accompagné d'un mémoire détaillé, qui rappelait le droit des chrétiens sanctionné par les déclarations impériales, l'injustice des bacheliers, et les craintes inspirées par leur insolence. Nous demandions une proclamation officielle des grands mandarins, pour que personne n'osât plus désormais exclure nos chrétiens du concours. Le mémoire fut accepté, non sans un léger mouvement d'humeur. — Ah ! encore une affaire !... soit, je l'arrangerai. Le vice-roi tint parole. Une lettre impérative fut

écrite, blâmant les perturbateurs, ordonnant aux mandarins de terminer immédiatement le litige. Ainsi, concluait la lettre, les missionnaires ne viendront plus m'empester les oreilles par leurs réclamations. Le propos n'était pas flatteur, mais l'ordre était rigoureux. Tous les mandarins, le préfet, les sous-préfets répétèrent le commandement et l'affichèrent accompagné de leurs proclamations.

Est-ce que tout était fini? Hélas! non, tout recommençait. Notre

LE P. COUVREUR.

candidat se présentait de nouveau. Pour ne pas déplaire à leur supérieur, les mandarins voulaient qu'il fût reçu, mais les lettrés plus indépendants ne le voulaient pas. Un jeune docteur, intervenant comme arbitre, pensa qu'il contenterait les uns et les autres. Il avait appris que les chrétiens ne feraient pas la prostration devant Confucius. Voilà, se disait-il, mon moyen tout trouvé. Je patronnerai le chrétien, et les mandarins n'auront rien à dire ; je demanderai la prostration, elle sera refusée, je m'en laverai les

mains, et les lettrés seront satisfaits. Et le plan s'exécuta comme il avait été conçu. Il s'exécuta, non point simplement et rondement, ce n'est point l'allure des choses en Chine, mais après échange de lettres, de visites, de protestations, de compliments, de questions insidieuses, de réponses évasives. En somme, le mandarin voulait savoir si notre aspirant ferait ou ne ferait pas la prostration, et il comprenait très bien que nous ne voulions pas comprendre. Il écrivait : « Je vous réponds, avec respect, que j'ai reçu votre missive et que j'ai tout compris. Cependant j'attends encore une réponse claire... Et comme je ne comprends pas assez clairement votre langage, je ne puis m'exprimer avec vous comme je veux. Envoyez-moi un de vos bacheliers entendus dans cette question, comme je sais que vous en avez à votre résidence, et je traiterai la chose avec lui. Que votre sagesse voie. Salut. »

Provisoirement, les choses en sont restées là. Sur notre conseil le candidat s'est désisté en alléguant la fatigue ; sa santé a besoin de repos. Les lettrés ont obtenu ce qu'ils voulaient et une fois de plus, ils ont fait connaître leurs sentiments à l'égard du christianisme. Cette opposition sourde, mais implacable, cette conjuration silencieuse est plus redoutable peut-être qu'une persécution violente.

L'intervention fréquente de l'Europe est une autre cause de difficultés.

D'abord, elle change du tout au tout le caractère des relations entre les peuples de l'Orient et les peuples de l'Occident. De l'Europe, jadis la Chine ne connaissait guère que les missionnaires, et ce que les missionnaires lui en apprenaient ; aujourd'hui elle en connaît les armées, la diplomatie, le commerce, elle en connaît aussi les divisions, les guerres étrangères ou civiles. Jadis nous étions seuls à aller chez elle, aujourd'hui elle vient chez nous, elle écoute aux portes, et s'il lui plaît, à l'intérieur même de nos maisons. Elle prend là des leçons d'histoire contemporaine, dont elle sait très bien tirer son profit. Jadis la cour fut ouverte aux mission-

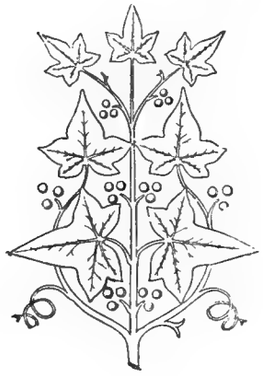
naires, et quelques parcelles des vérités apostoliques pénétrèrent jusqu'à l'empereur. Plusieurs grands s'émurent et se convertirent. Aujourd'hui la cour est fermée, l'empereur est invisible, les grands, s'ils s'occupent des choses d'Europe, donnent leur attention aux douanes, aux télégraphes, aux chemins de fer. Aujourd'hui s'ils font une grande différence entre un ingénieur et un missionnaire, c'est pour mettre celui-ci bien au-dessous de celui-là. Sans doute il n'en va pas ainsi aux yeux du peuple de notre mission plus simple, plus éloigné des grands centres, sans contact avec ce qu'on appelle la civilisation moderne ou européenne. La présence du prêtre et du religieux est le meilleur argument en faveur de la foi. Ces braves gens se disent : Ces hommes sont bons, religieux, serviables, honnêtes dans leurs mœurs et dans leurs manières, ils ne font aucun commerce, ils n'aspirent pas aux honneurs, ils dépensent leur argent et ils ne gagnent pas le nôtre ; ils n'ont pu venir de si loin, laisser un grand royaume où la vie était pour eux commode et abondante, que dans le dessein de nous apporter la véritable religion. Oh ! qu'elle doit être belle cette religion qui inspire de tels sacrifices! Bien souvent cette prévention favorable a suffi pour ouvrir les âmes aux lumières de l'Évangile. Mais, dans les régions officielles, les missionnaires sont vus sous un autre jour, et les dignitaires de l'empire les regardent comme les serviteurs de gouvernements étrangers, les agents les plus actifs et, par suite, les plus dangereux de l'influence européenne. Pourquoi, se disent-ils, avec une logique irréfutable, le même gouvernement qui persécute les missionnaires chez lui les défend-il chez nous ? C'était la réflexion d'un mandarin, homme très intelligent, à un missionnaire qui rapporte ainsi l'entretien. « Il me fit force questions sur le pape, l'organisation de l'Église, sur l'argent que nous dépensions. Cet argent, disait-il, vous vient de votre gouvernement ? — Non, ce sont les chrétiens qui le donnent. — En tout cas, quel est votre but en faisant tant de dépenses et en vous fatiguant vous-même hors

de votre pays ? — Notre but est de faire du bien aux Chinois et de les aider à sauver leurs âmes. — Notre mandarin sourit finement (comme un homme qui en sait plus long qu'il n'en dit) et il ajouta avec un air d'incrédulité : Pourquoi votre gouvernement vous protège-t-il en Chine quand il ne veut pas de vous en Europe et qu'il vous y persécute ? Cette persévérance des puissances européennes pour protéger en Chine les missionnaires et la religion qu'ils prêchent doit avoir une cause d'intérêt national. » J'eus beau me récrier contre des pensées politiques quelconques, insister sur le but spirituel du christianisme, je n'arrivai pas à convaincre mon mandarin. Il cessa, par politesse, pour ne pas me contredire, mais il demeura persuadé que la prédication actuelle n'était qu'une manière de propager l'influence européenne, au détriment de la Chine.

Et ce mandarin n'était pas animé d'intentions malveillantes. Pour la Résidence, c'était un voisin et presque un ami, il voyait les Pères à l'œuvre. Si cependant il se méprenait à ce point, que penseront d'autres mandarins qui n'ont aucun rapport avec les missionnaires ?

Ce trait rapporté par le P. Becker le 5 novembre 1893 confirme le fait douloureux que constatent tous ceux qui s'occupent des intérêts religieux dans l'Extrême-Orient. Nos missionnaires ressentent le contre-coup de la guerre faite en Europe à la religion catholique, et chaque bataille de la maçonnerie est livrée contre eux. Ce glorieux protectorat que la France exerce sur les missions, qu'elle défend par ses ambassadeurs auprès du Saint-Siège comme la meilleure partie de son patrimoine, si nécessaire à la prédication de l'Évangile que sans lui, dans les régions de l'infidélité elle serait impossible, ce protectorat est atteint dans son prestige chaque fois que les Célestes surprennent quelques échos de nos persécutions. Et comment le bruit de nos querelles ne franchirait-il pas nos frontières pour réjouir les ennemis du nom chrétien et du nom

français ? Un écrivain demandait récemment que tout homme de gouvernement comprenne avec Gambetta que les mesures hostiles au christianisme ne sont pas *article d'exportation.* Une telle conception de la position religieuse est tout à fait insuffisante. Désastreuse à l'extérieur la guerre menée contre l'Église est aussi désastreuse à l'intérieur. La parole du gros tribun est un non-sens pour ne rien dire de plus. On appellerait insensé le jardinier qui voudrait vendre des pommes et déraciner ses pommiers. Nos gouvernants lui ressemblent chaque fois qu'ils désirent « exporter » les fruits de l'apostolat en même temps que leur cognée impie frappe à grands coups le vieil arbre qui les porte dans ses rameaux.



Chapitre Septième.

La Nation Chinoise.

Anciennes relations avec la Cour impériale. — Obsèques solennelles du Père Verbiest. — Les Missionnaires accueillis par l'Empereur. — Réception des ambassadeurs européens. — Discours filtré en cinq langues. — Ruse chinoise. — Le canon et l'incendie en 1860. — Splendeurs du palais d'Été. — Sites ravissants. — Richesses incalculables. — Ville peuplée et animée instantanément. — Funérailles d'un empereur. — Attributions des mandarins. — *Cedant arma togæ !* — Point de rétribution. — Chacun se paye. — Un mandarin déposé par ses subordonnés. — Les procès. — Justice terrible sans jugement. — Moyen de battre monnaie avec les cormorans. — Père et mère de l'empire. — « Plutôt évêque que juge ! » — Jugement à la Salomon. — Portrait d'un mandarin. — Cliché satisfaisant. — Préfecture achetée 40,000 francs. — Menu d'un dîner de réception. — Les examens. — Examinateurs. — Examinés. — Périls pour une nation d'intellectuels. — Les déclassés. — Sociétés secrètes. — Le « Nénuphar blanc ». — 20,000 sapèques ouvrent le paradis chinois. — Recrutement des femmes et des enfants. — Artistes. — Artisans. — L'outil sans la pensée. — Charrue semeuse. — Couveuses. — Savon spécial. — Fusils. — Domestiques parfaits. — Armée. — Marine. — Guerre sino-japonaise. — *Pas d'officiers. — Pas de soldats. — Pas de matériel. — Pas d'argent.* — Incroyables voleries et dilapidations. — Contrastes chinois. — Obligation d'être avec l'Évangile, ou de n'être pas.

PLUSIEURS chapitres de ce livre sont incomplets, nul ne l'est toutefois autant que celui-ci et pour plusieurs raisons. La matière est trop vaste, elle exigerait à elle seule plus d'un volume, il ne nous convient pas de pousser trop loin certaines études de mœurs dans une nation païenne, enfin les missionnaires, nos guides ordinaires et nos témoins, se sont étendus moins longuement sur le côté extérieur, l'organisation et l'administration de l'Empire du Milieu. Ces choses de la politique, du pouvoir, de la légalité et des tribunaux, de l'armée et des guerres, sont moins de leur compétence ; néanmoins elles ont assez souvent piqué leur curiosité et en parcourant leurs annales, les anciennes

ou les récentes, nous trouverons de judicieuses remarques sur le monde officiel en Chine.

Commençons par l'Empereur et sa Cour, mais nous sommes obligés de remonter aux siècles précédents, nul Jésuite, au dix-neuvième siècle, n'a salué le fils du ciel chez lui.

Le 15 février 1703, le P. de Fontaney envoyait au P. de la

Chaise, confesseur du roi, une relation de son voyage et de son arrivée en Chine. Il lui disait :

« Le 2 de novembre, nous apprîmes que l'Empereur nous appelait à Pékin par cet ordre plein de bonté : « Que tous viennent à ma cour. Ceux qui savent les mathématiques demeureront auprès de moi pour me servir, les autres iront dans les provinces où bon leur semblera. »

« Aussitôt qu'on nous eut remis l'ordre impérial, les principaux mandarins de Ning-po nous rendirent des visites de congratulation sur l'honneur que nous faisait l'Empereur. Nous partîmes incontinent, accompagnés d'un mandarin qui avait soin de tout ce qui était nécessaire. On n'est pas libre de refuser une pareille distinction quand on va ou vient par ordre de l'Empereur. Nous n'arrivâmes à Pékin que le 7 février 1688. Nos Pères étaient plongés dans la douleur par la perte qu'ils venaient de faire du P. Ferdinand Verbiest décédé dix jours auparavant d'une langueur qui le consumait depuis quelques années. Les obsèques se firent le 11 mars 1688. Nous y assistâmes, et voici l'ordre qui fut gardé dans cette cérémonie. Les mandarins que l'Empereur avait envoyés pour honorer cet illustre défunt étant arrivés, sur les sept heures du matin nous nous rendîmes dans la salle où le corps était enfermé dans son cercueil... On porta le cercueil dans la rue, escorté par le P. Supérieur accompagné de tous les Jésuites de Pékin. Les chrétiens qui étaient présents à cette triste cérémonie, fondaient en larmes et jetaient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cet ordre :

On voyait d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large... orné de festons de soie,... sur lequel le nom et la dignité du P. Verbiest étaient écrits en gros caractères d'or... La croix paraissait ensuite dans une grande niche ornée de colonnes... Plusieurs chrétiens suivaient, les uns avec des étendards, les autres le cierge à la main. Ils marchaient deux à deux au milieu des vastes rues de Pékin, avec une modestie que les infidèles admiraient... Un tableau de l'Ange gardien venait encore suivi du portrait du P. Verbiest qu'on portait avec tous les symboles qui convenaient aux charges dont l'Empereur l'avait honoré. Nous paraissions immédiatement après, avec nos habits de deuil qui sont blancs en Chine ; et, d'espace en espace, nous marquions la tristesse dont nous étions pénétrés par des sanglots réitérés selon la coutume du

pays. Le corps du P. Verbiest suivait, accompagné des mandarins que l'Empereur avait nommés pour honorer la mémoire de ce célèbre missionnaire. Ils étaient tous à cheval. Le premier était le beau-père de l'Empereur, le second, son premier capitaine des gardes; le troisième, un de ses gentilshommes et d'autres moins qualifiés... »

Suivent d'autres détails, que nous omettons parce qu'ils ne donnent plus rien de spécial sur l'intervention de l'Empereur. Mais avant les obsèques, un officier de la Cour était venu, de la part de son maître, saluer les nouveaux missionnaires. « Il nous dit, continue le P. de Fontaney, que, quoique l'Empereur ne nous connût pas encore, il avait néanmoins pour nous la même bienveillance que pour les autres Pères... Il nous fit l'honneur, un jour, de nous envoyer de son thé et du meilleur vin de sa table. Le 21 mars, c'est-à-dire aussitôt que, selon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de sortir après les obsèques du P. Verbiest, l'Empereur nous transmit par le tribunal des rites, l'ordre de nous présenter à son palais. Ce grand prince nous témoigna beaucoup de bonté ; et, après nous avoir fait un reproche obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa Cour, il nous déclara qu'il retenait à son service les PP. Gerbillon et Bouvet, et qu'il permettait aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre sainte religion. »

La protection impériale était toute-puissante, mais en même temps précaire. Elle se donnait ou se retirait suivant le caprice du prince. Ce même P. Verbiest, entouré à sa mort de si grands honneurs, avait beaucoup souffert pour confesser la foi. Il avait connu les dures prisons, et, dit encore le P. de Fontaney, « les pesantes chaînes qu'il porta plus longtemps que les autres confesseurs de Jésus-Christ. » Mais l'Empereur n'était point alors pour les missionnaires, l'*Invisible*, que tant de barrières, dans son palais mystérieux, séparent aujourd'hui de tout le genre humain, et, plus encore peut-être, des étrangers ou des barbares d'Europe. A peine ouvertes par le canon, les portes du palais impérial se referment précipitam-

ment sur leur souverain ou, si l'on veut, sur leur prisonnier. Pendant des années [1], de 1873 à 1891, les ministres des puissances européennes sollicitèrent vainement une audience ; on invoquait, pour la refuser ou pour la retarder, tantôt des questions d'étiquette restées en suspens, tantôt la minorité de l'Empereur. Enfin, après bien des délais, cependant abrégés par la volonté du prince, un édit impérial, daté du 12 décembre 1890, invitait les ministres et les chargés d'affaires à une audience pour le printemps. Le principe admis, le jour arrêté, on s'occupa du cérémonial, très difficile à régler par suite de l'opposition des usages européens et des usages chinois.

Enfin, le 5 mars se leva dans un ciel d'azur. Une brise légère et ensoleillée sifflait doucement autour des chaises pompeuses qui portaient MM. les ambassadeurs, comme si dame Nature eût voulu prendre sa part de la fête, ou peut-être souligner d'une légère ironie la démarche diplomatique. Une fois de plus, avec toutes les apparences du respect et tous les rites du cérémonial, gravement et silencieusement, la Chine se moquait des puissances étrangères et de leurs représentants ; c'est sa manière, à elle, de venger ses armes humiliées et de guérir les blessures de son orgueil.

Les personnages officiels, descendus de leurs palanquins, furent reçus par les ministres du grand conseil qui leur offrirent des cigares exquis et une collation délicieuse. Sa Majesté, le Fils du Ciel, trompait par là les longueurs de l'attente, mais Elle disait en même temps à ses visiteurs qu'Elle n'était pas à leurs ordres. Des détails insignifiants en eux-mêmes, mais habilement calculés, montraient aux Chinois que, dans leur démarche, les ministres et leurs attachés reconnaissaient la suprématie de l'Empire du Milieu. Ainsi, le cortège fut invité à passer, non point par l'arc central de la porte d'honneur, mais par un côté latéral réservé aux subalternes, le trône était dressé, non point comme nous dirions en temps de monarchie,

1. Communication du Père de Becquevort, d'après un journal local, mars 1891.

dans un des grands salons de la Couronne, mais dans la salle des tributaires.

L'Empereur parut quelques instants, mais ses nobles paroles ne

LE P. FERDINAND VERBIEST, d'après une gravure chinoise.

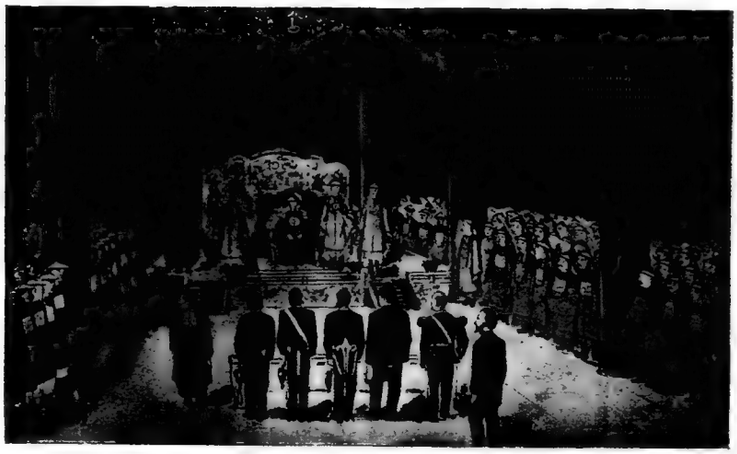
se salirent pas en descendant vers des oreilles impures ; elles étaient dites à un prince qui les recevait à genoux et ensuite, ainsi que Confucius l'a prescrit, paraît-il, les portait en étendant les bras

comme des ailes à un interprète qui, lui-même les traduisait aux ministres. Si loin de leur source auguste, ces paroles ne pouvaient plus se contaminer. L'Empereur les disait très vite, comme un écolier timide qui n'est pas sûr de sa leçon ; ce nom d'écolier lui convenait du reste, il paraissait très jeune encore, le front pâle, les yeux sombres et tristes sous de grands sourcils noirs et arqués, la bouche expressive et intelligente, toute l'attitude distinguée et, dans le geste, une certaine douceur et aussi une certaine fatigue. Le fardeau de l'empire ne doit pas ressembler à celui de l'Évangile : doux à porter !

Ainsi furent reçus MM. de Brandt, ministre d'Allemagne et son interprète, baron Van der Goltz ; colonel Denby, ministre américain ; sir John Walsham, ministre britannique ; chevalier Pansa, ministre italien ; M. Otori, ministre japonais ; M. Ferguson, ministre des Pays-Bas. D'après le compte-rendu officiel, la France ne fut pas reçue, car elle ne s'était point présentée. Plusieurs regrettèrent sans doute de n'avoir pas suivi l'exemple de notre légation. Les *Missions Catholiques* disaient dans le N° du 8 mai : « La vérité est que l'audience est loin de relever le prestige européen ; après avoir demandé beaucoup de choses, les ministres ont cédé à peu près tout, et la victoire est restée aux Chinois. Les Européens ont été admis dans une salle destinée à recevoir les *tributaires*. Après une attente d'une heure et demie, l'Empereur est arrivé. Le doyen des ministres, un *allemand*, a fait un discours en *anglais*, qu'un interprète *russe* a traduit en *chinois* et qu'un prince a répété à l'Empereur en *mandchou*. » Ici encore, il est probable que les paroles de Son Excellence M. de Brandt et de son interprète, baron van der Goltz, filtrées à travers cinq langues, ne frappaient plus d'aucun son impur les oreilles impériales.

D'autres visites se firent avec moins de cérémonies, mais elles ont laissé un cruel souvenir. En 1860, les troupes du corps expéditionnaire franco-anglais, entrées, par le droit de la victoire, dans

la maison de plaisance où l'Empereur se retirait pendant l'été, la livrèrent à un pillage furieux [1]. M. l'abbé Trégaro, aumônier de la flotte, estime à plusieurs milliards les richesses amassées par les siècles, et qui disparurent « en un clin d'œil ». On a souvent retracé cette scène de destruction qui servit si peu aux destructeurs embarrassés de leur soudaine opulence ; mais le fabuleux palais ne s'est point relevé de cette grande ruine. On ne jugera bien de sa magnificence évanouie, que par la description qu'en a donnée, dans les *Lettres édifiantes* [2], le frère Attiret, peintre de grand talent, prêté



AUDIENCE IMPÉRIALE DES AMBASSADEURS.

par la Compagnie de Jésus à l'Empereur. Même fort résumée, cette description dira quelle était aux siècles précédents, l'incroyable richesse de la dynastie. Fut-il jamais permis à d'autres hommes — Salomon excepté, — de prodiguer ainsi l'or et l'argent pour le plaisir des yeux ! Au début, le frère Attiret exprime son embarras. L'opposition des goûts est si violente entre les peuples, le Français et le Chinois s'entendent si peu sur le *beau !* Lorsque les Célestes voient des estampes qui représentent nos bâtiments, ces grands

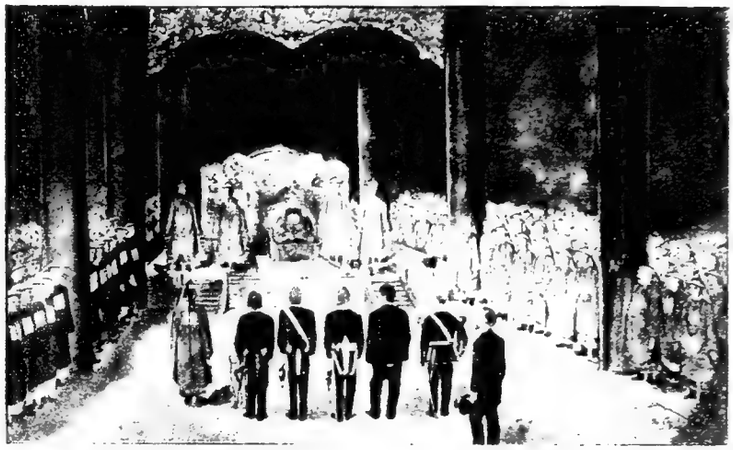
1. Lettre du P. Dovergne, 3 décembre 1860.
2. *Lettres édifiantes*, frère Attiret.

comme des ifs à un interprète qui, lui même les traduisait aux ministres. Si loin de leur source auguste, ces paroles ne pouvaient plus se contrarier. L'Empereur les disait très vite, comme un écolier timide qui n'est pas sûr de sa leçon ; ce nom d'écolier lui convenait d'ailleurs, il paraissait très jeune encore, le front pâle, les yeux sombres et tristes sous de grands sourcils noirs et arqués, la bouche expressive et intelligente, toute l'attitude distinguée et, dans le geste, une certaine douceur et aussi une certaine fatigue. Le fardeau de l'empire ne doit pas ressembler à celui de l'Evangile : [illegible]

Ainsi furent reçus MM. de Brandt, ministre d'Allemagne et son interprète, baron Van der Goltz ; colonel Denby, ministre américain ; sir John Walsham, ministre britannique ; chevalier Pansa, ministre italien ; M. Otori, ministre japonais ; M. Ferguson, ministre des Pays-Bas. D'après le compte-rendu officiel, la France n'fut pas reçue, car elle ne s'était point présentée. Plusieurs regrettèrent sans doute de n'avoir pas suivi l'exemple de notre légation. Les *Missions Catholiques* disaient dans le N° du 8 mai : « La vérité est que l'audience est loin de relever le prestige européen : après avoir demandé beaucoup de choses, les ministres ont cédé à peu près tout, et la victoire est restée aux Chinois. Les Européens ont été admis dans une salle destinée à recevoir les *tributaires*. Après une attente d'une heure et demie, l'Empereur est arrivé. Le doyen des ministres, un *allemand*, a fait un discours en *anglais*, qu'un interprète *russe* a traduit en *chinois* et qu'un prince a répété à l'Empereur en *mandchou*. » Ici encore, il est probable que les paroles de Son Excellence M. de Brandt et de son interprète, baron van der Goltz, filtrées à travers cinq langues, ne frappaient plus d'aucun son impur les oreilles impériales.

D'autres visites se firent avec moins de cérémonies, mais elles ont laissé un cruel souvenir. En 1860, les troupes du corps expéditionnaire franco-anglais, entrées, par le droit de la victoire, dans

la maison de plaisance où l'Empereur se retirait pendant l'été, la livrèrent à un pillage furieux [1]. M. l'abbé Trégaro, aumônier de la flotte, estime à plusieurs milliards les richesses amassées par les siècles, et qui disparurent « en un clin d'œil ». On a souvent retracé cette scène de destruction qui servit si peu aux destructeurs, embarrassés de leur soudaine opulence ; mais le fabuleux palais ne fut point relevé de cette grande ruine. On ne jugera bien de sa magnificence évanouie, que par la description qu'en a donnée, dans les *Lettres édifiantes* [2], le frère Attiret, peintre de grand talent, prêté

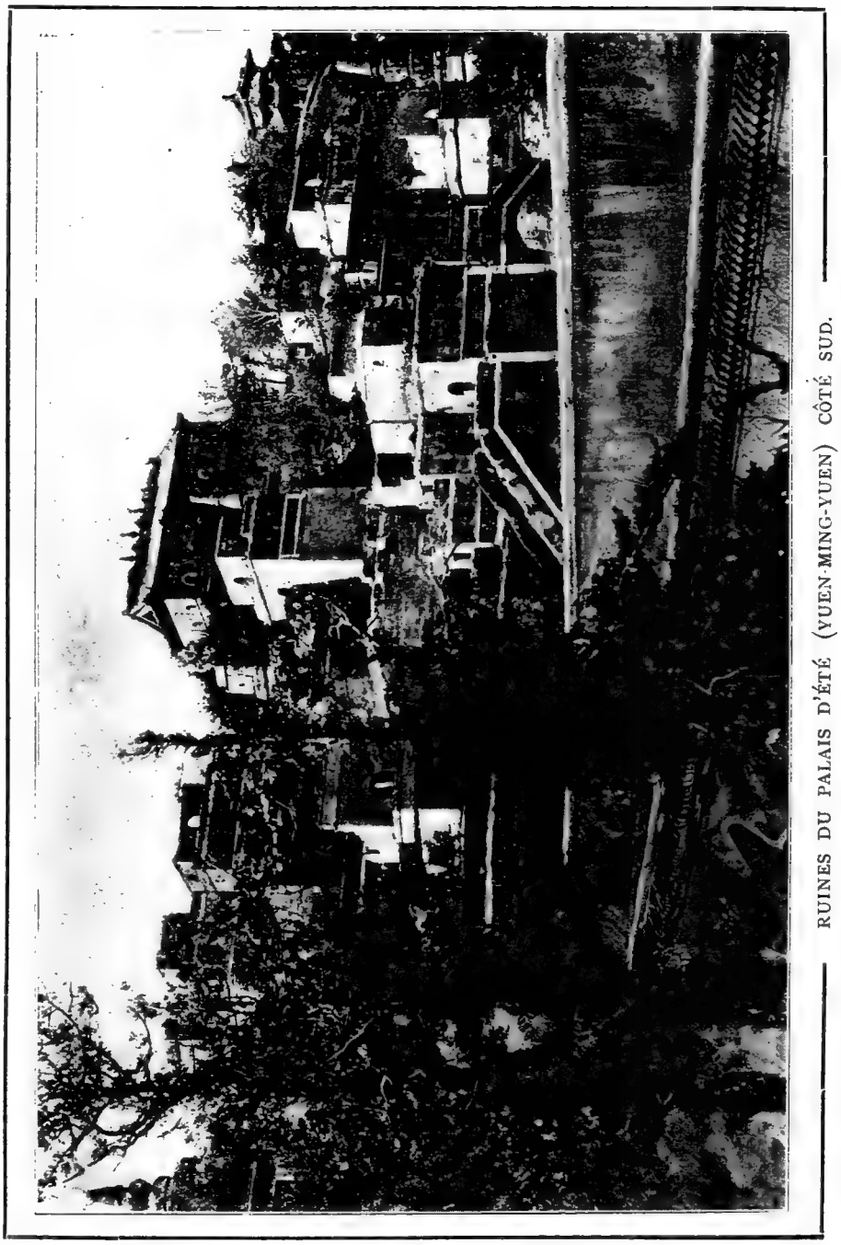


AUDIENCE IMPÉRIALE DES AMBASSADEURS

par la Compagnie de Jésus à l'Empereur. Même fort résumée, cette description dira quelle était aux siècles précédents, l'incroyable richesse de la dynastie. Fut-il jamais permis à d'autres hommes — Salomon excepté, — de prodiguer ainsi l'or et l'argent pour le plaisir des yeux ! Au début, le frère Attiret exprime son embarras. L'opposition des goûts est si violente entre les peuples, le Français et le Chinois s'entendent si peu sur le *beau* ! Lorsque les Célestes voient des estampes qui représentent nos bâtiments, ces grands

1. Lettre du P. Dovergne, 3 décembre 1.
2. *Lettres édifiantes*, frère Attiret.

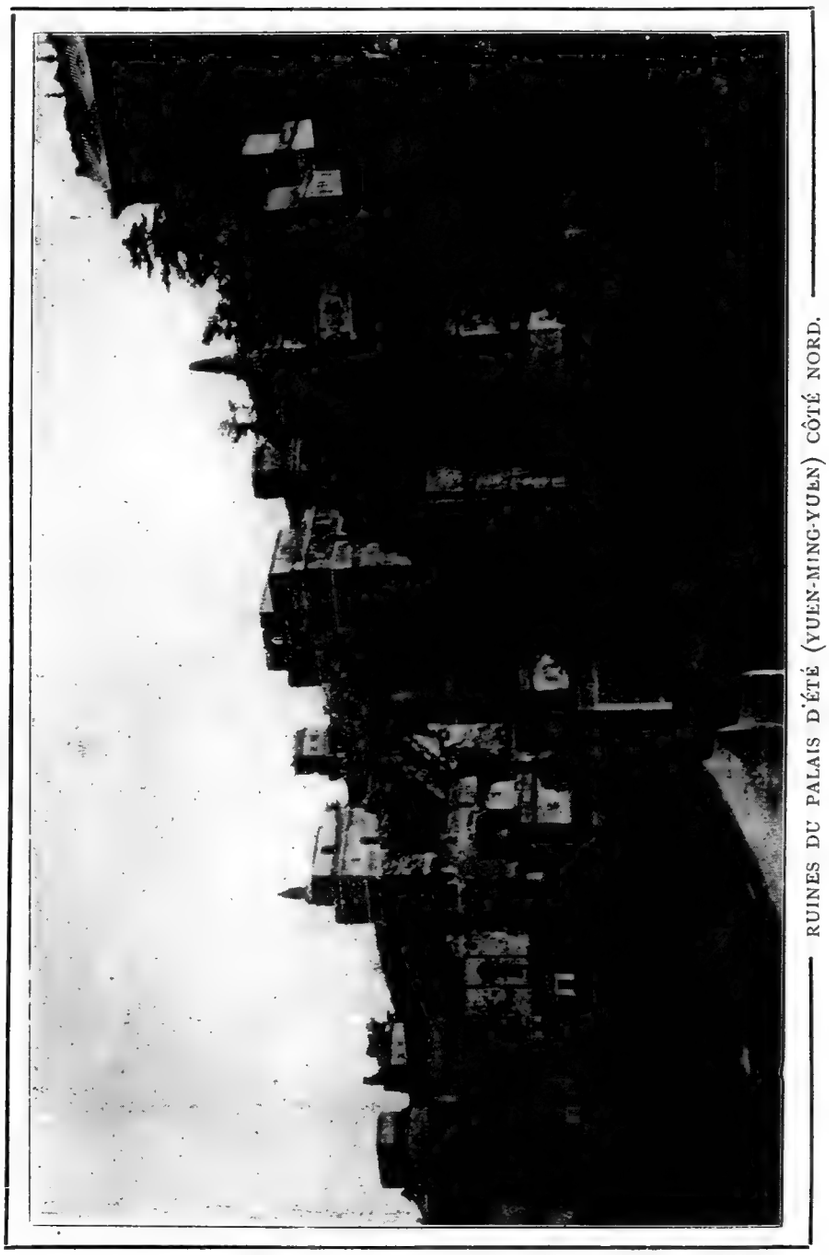
corps de logis, ces hauts pavillons les épouvantent ; ils regardent nos rues comme des chemins creusés dans d'affreuses montagnes,



RUINES DU PALAIS D'ÉTÉ (YUEN-MING-YUEN) CÔTÉ SUD.

et nos maisons, comme des rochers percés de trous, ainsi que des habitations d'ours et d'autres bêtes féroces. » En revanche, un

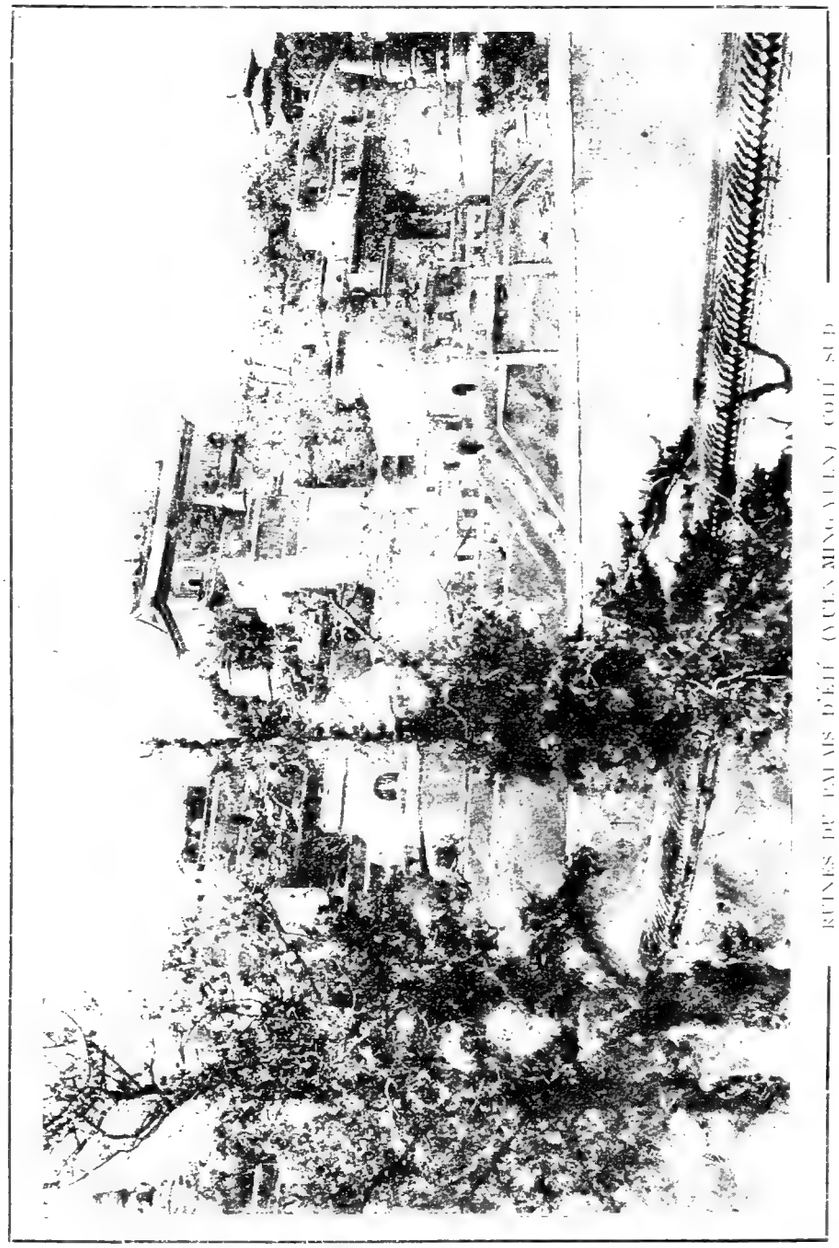
Européen, après avoir visité le palais d'été, écrivait : « chef-d'œuvre du maniéré ».



RUINES DU PALAIS D'ÉTÉ (YUEN-MING-YUEN) CÔTÉ NORD.

En tout cas, la manière est grande... Un vaste espace a été choisi, capable de contenir une ville immense ; tout y est de main

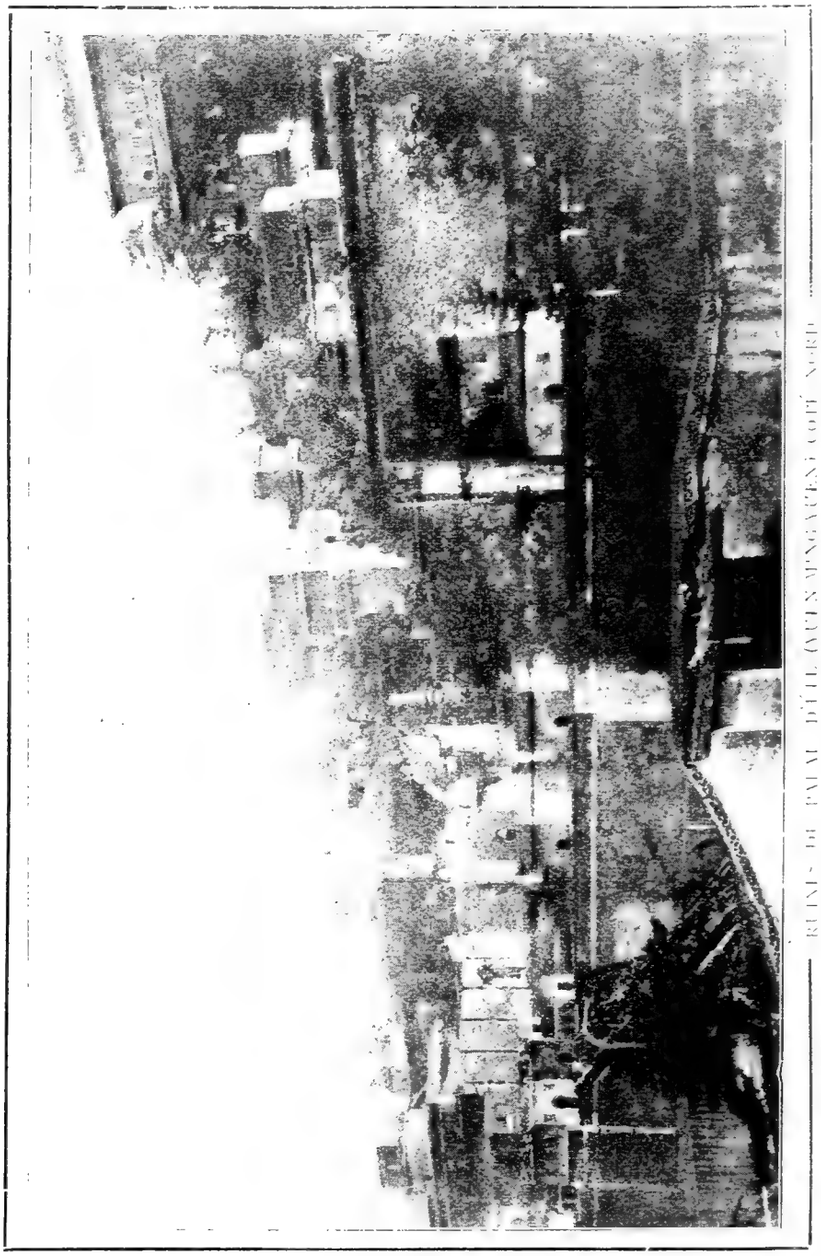
corps de logis, ces hauts pavillons les épouvantent ; ils regardent nos rues comme des chemins creusés dans d'affreuses montagnes,



RUINES DE PALAIS D'ÉTÉ (YUEN MING YUEN) COTÉ SUD.

et nos maisons, comme des rochers percés de trous, ainsi que des habitations d'ours et d'autres bêtes féroces. » En revanche, un

Européen, après avoir visité le palais d'été, écrivait : « chef-d'œuvre du maniéré ».

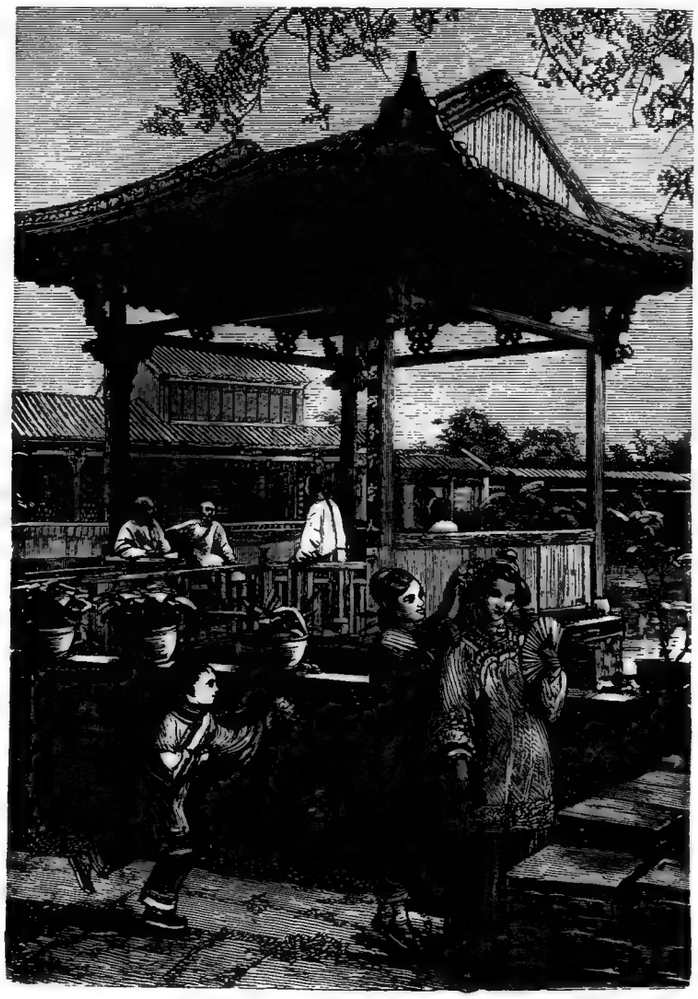


RUINES DU PALAIS D'ÉTÉ (YUEN MINGAUEN) COPÉ NORD

En tout cas, la manière est grande... Un vaste espace a été choisi, capable de contenir une ville immense ; tout y est de main

d'homme : les fossés, les canaux, les étangs ou les lacs, la mer où ces eaux se déversent ; les collines, les rochers, les montagnes qui les séparent pour former une infinité de vallons. Celui que l'on quitte ne ressemble en rien à celui dans lequel on entre, et le spectacle en est d'autant plus agréable qu'il est imprévu. Des forêts qui grimpent sur les pentes abruptes, des massifs de fleurs, des rochers aux formes bizarres, des arbres de haute futaie, des galeries ou des colonnades enferment si bien chaque vallon, qu'on dirait un coin isolé de l'univers. L'on compte plus de deux cents de ces solitudes ou de ces jardins de délices. Leur variété est infinie. Ici une eau torrentueuse se précipite et, bondissant sur les rochers, elle arrive blanche d'écume et de colère, et se fraie un chemin difficile sur les rocailles dont ses bords et son lit sont hérissés ; là, cette même eau se repose et s'étend en une nappe limpide au milieu des prairies, dans une sorte de plaine que les montagnes ont formée en s'écartant. De sveltes embarcations glissent sur le lac ; il en est qui supportent des chalets ou des châteaux voyageurs, sortes d'îles flottantes qui promènent leurs fortunés habitants parmi toutes ces magnificences. Des poissons de toutes couleurs, blancs, rouges, dorés, violets, se jouent dans les ondes limpides. Les oiseaux aquatiques animent les bords de leurs ébats ; au loin, on devine les bois profonds, les taillis giboyeux où l'Empereur conduit ses courtisans, pour prendre avec eux le plaisir de la chasse. Chaque vallon a sa maison de plaisance assez grande pour loger un haut et puissant seigneur avec toute sa suite. La plus belle incomparablement s'élève dans une île raboteuse et sauvage située au milieu d'une mer intérieure large et longue d'une demi-lieue. « La vue, dit le frère Attiret, en est admirable ; de là, on voit tous les palais qui sont sur les bords de la mer ; toutes les montagnes qui s'y terminent ; tous les canaux qui y aboutissent pour y porter, ou pour en recevoir les eaux ; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure des canaux ; tous les pavillons ou arcs de triomphe

qui ornent ces ponts. » Toutefois, cette jolie maison n'est qu'un bijou, elle est trop peu considérable, et ne renferme qu'une centaine de chambres ou de salons, juste le strict nécessaire, comme l'on voit, pour servir le thé, ou, dans une nuit de fête, pour contempler



JARDIN CHINOIS.

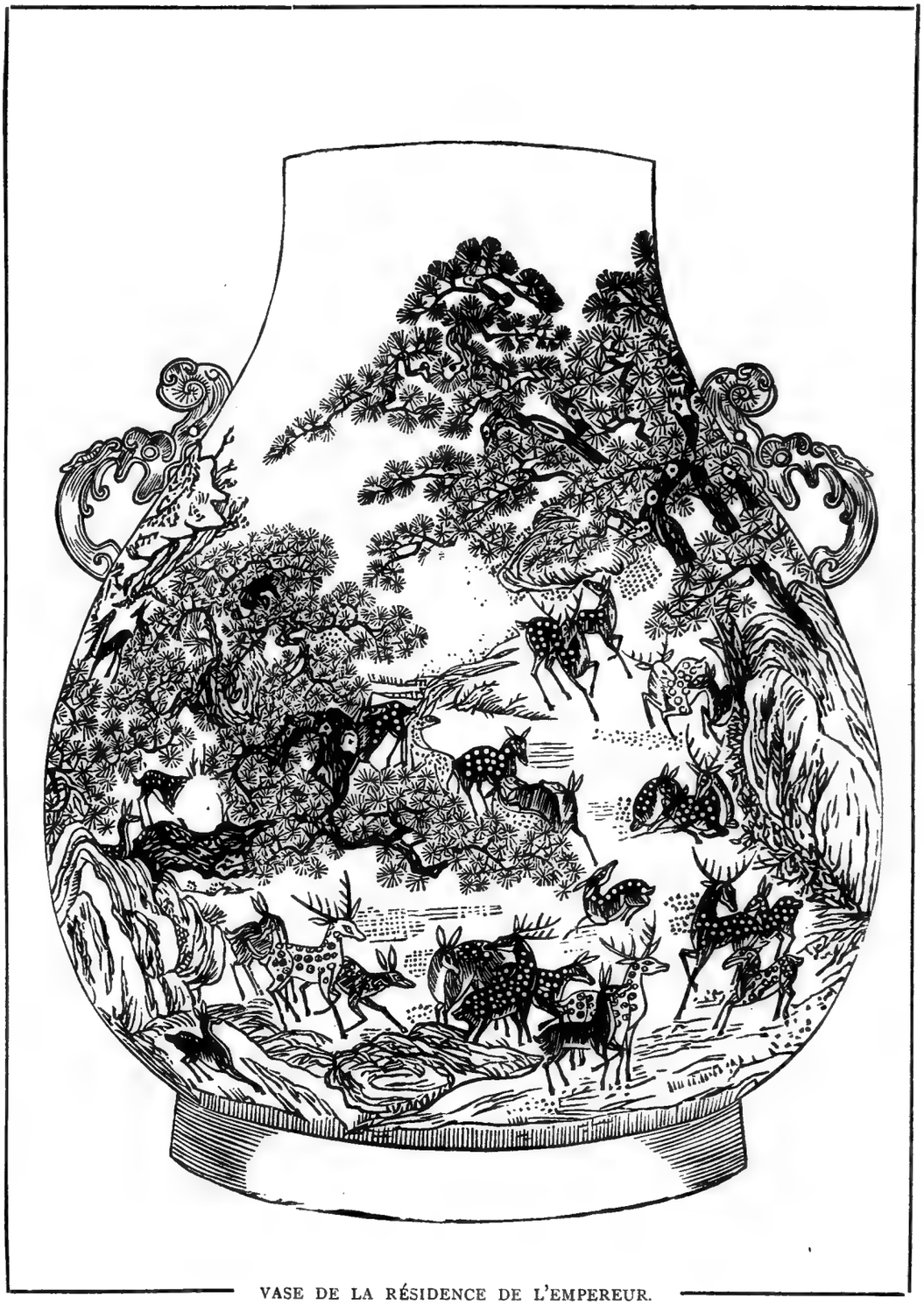
des terrasses l'illumination des bois, des collines, des rivières et de la mer.

La résidence de l'Empereur est dans un autre palais, ou plutôt, dans un amoncellement de palais. « C'est là qu'on voit tout ce qu'on

peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornements, de peintures (dans le goût chinois), de bois précieux, de vases antiques, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent. »

Au milieu de ces richesses amoncelées et entassées, leur malheureux possesseur s'ennuie et, comme S. Augustin, il éprouve que notre cœur se tourmente jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. Même dans l'ordre des choses purement humaines, la vie lui manque, la vie commune, la vie de tous et de tous les jours, avec son mouvement, ses surprises, avec ce spectacle que tout le monde donne à tout le monde. Par une sorte de compensation, on en a du moins inventé le simulacre. Une ville a été construite, une véritable ville, avec ses quatre portes aux quatre points cardinaux, ses tours, ses murailles, ses créneaux, ses rues, ses places, ses temples, ses boutiques, ses tribunaux, ses palais et son port. Rien ne lui manque, sinon des habitants. Elle n'en reçoit qu'en certains jours de divertissements extraordinaires; ses citoyens sont alors les hauts dignitaires de l'empire et les courtisans. Des esclaves sont déguisés en soldats, en marchands, en matelots, en cabaretiers ou hôteliers, en hommes de toutes les professions et de toutes les conditions. Les uns ouvrent leurs boutiques, les autres étalent leurs marchandises. Il y a des filous qui friponnent, des querelleurs qui se battent, des archers qui les arrêtent, des juges qui les condamnent, des serviteurs du tribunal qui leur donnent la bastonnade, parfois un peu plus que ne le demanderait un simple jeu, mais l'empereur est content : il a vu, — du moins, il le pense, — la vie de son peuple. Il est vrai que le moindre de ses sujets jouit tous les jours du même spectacle, sans bourse délier !

Après les jours de joie vinrent les jours d'épouvante. Lorsque nos soldats entrèrent dans le palais de l'Empereur, ils lurent les dernières dépêches qui indiquaient, jour par jour, les opérations victorieuses des armées alliées. Elles se terminaient par ces paroles menaçantes : « Il faut faire la paix au plus tôt. Aucun moyen de



VASE DE LA RÉSIDENCE DE L'EMPEREUR.

résister, dix combats, dix défaites. La paix, ou c'est fini[1] ! » Depuis, la famille impériale s'est exilée de son paradis terrestre visité par la colère et la justice de Dieu.

Nos lettres reviennent rarement sur l'Empereur et sur sa Cour. Pour l'Empereur, il est trop loin de ses sujets, ses sujets sont trop loin de lui. Penser à le voir, à lui écrire, c'est rêver l'impossible. Parfois on admire la magnificence impériale, en particulier celle des funérailles. Le P. de Rabaudy et le P. Edel décrivent la route funèbre que les mandarins construisent, à leurs frais — ils se disputent cet honneur — et qui conduit le Fils du ciel à son tombeau. Après le passage du cercueil, la route est détruite ; elle ne sert que dans cette occasion unique ; elle cesse d'être, comme pour se repentir d'avoir vu la grandeur impériale humiliée et anéantie. Les révolutions obscures de la Cour que les journaux ne commentent pas, échappent à l'attention des provinces. Le gouvernement chinois est surtout connu par les vices-rois, gouverneurs presque indépendants des grandes provinces, et par les mandarins.

Des mandarins, on a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, peut-être avec une égale vérité, soit qu'il s'agisse des personnes, soit qu'il s'agisse de l'institution elle-même. La première condition pour asseoir sur les hommes ou sur les choses un jugement équitable est de laisser nos idées européennes ou françaises, et de nous souvenir que les mots exacts nous manquent absolument pour traduire d'autres mots chinois qui n'ont aucune équivalence chez nous. Parfois on appellera le mandarin gouverneur d'une province : *Préfet.* Ce nom est exact, mais il est insuffisant; on appellerait tout aussi bien le même personnage : juge, président du tribunal, directeur de l'enregistrement, ingénieur en chef des ponts et chaussées, inspecteur général de police ; toutes les fonctions se réunissent dans ses mains et, comme on voit, l'entente cordiale est très facile entre les

1. Le Père Dovergne, *loc. cit.*

différents services d'un même département. « *Les mandarins civils n'ont pas toutefois le commandement des armées de terre et de mer réservé aux mandarins militaires ; mais, à côté des premiers, les derniers sont de fort petits garçons.* » M. de Rochechouart, qui nous renseigne ici sur les rouages, peu compliqués d'ailleurs, de l'administration chinoise, a vu des généraux servir à table chez un commissaire impérial et apporter leurs pipes aux convives. Les magistrats de Rome auraient-ils souffert semblable humiliation des premiers soldats de la République ?... et si rigoureusement traduit leur formule : *Cedant arma togae* ?...

Le premier inconvénient de cette institution est que les mandarins ne sont pas payés. Une semblable mesure, lorsqu'elle est générale, sous couleur de constituer une économie pour le trésor, devient toujours extrêmement onéreuse pour le pays. Quel chef de famille intelligent, ou quel commerçant honnête consentira jamais à ne point payer ses domestiques ou ses commis ? Ce serait dans sa maison la ruine ou le vol, ses serviteurs se payant eux-mêmes sur leur maître ou sur ses clients. — C'est bien ainsi que les choses se passent en Chine, le même système engendrant partout les mêmes abus. « Un de mes amis a eu, dit M. de Rochechouart, la conversation suivante avec un mandarin. — Comment voulez-vous qu'il ne se commette pas d'exactions ? Mes fonctions me donnent droit à des appointements, mais je connais trop bien les charges qui pèsent sur le trésorier de la province pour les réclamer ; d'abord ce serait peine inutile, d'ailleurs pourquoi me faire un ennemi de ce caissier ? S'il payait nos émoluments, où prendrait-il de quoi satisfaire aux exigences des hauts fonctionnaires de Pékin, des vice-rois, du Fou-tai, du Tao-tai ? D'un autre côté, je suis obligé de vivre et de payer, avec des intérêts usuraires d'environ 30 % les sommes qu'on m'a prêtées pour acheter mon mandarinat ; je dois en outre envoyer des cadeaux à mes protecteurs afin de réchauffer leur amitié ; élever mes enfants, mettre quelques sommes de côté pour

parer aux éventualités de disgrâces et de deuils. Mes domestiques sont nombreux, et je dois fermer les yeux sur leur conduite puisqu'ils me servent gratis. Vous le voyez, un mandarin est absolument obligé de vivre de ses administrés ; toute son adresse consiste à savoir écorcher sans faire crier, et à arranger les affaires sous le manteau de la cheminée [1].

Le problème est difficile. Comment donner aux supérieurs sans prendre aux inférieurs ? Si l'on ne donne pas assez, mécontentement des supérieurs ; si l'on prend trop, mécontentement des inférieurs. Le pouvoir du mandarin, absolu en apparence, est limité par la mauvaise humeur des administrés. Ils conviennent bien qu'on a un certain droit de les tondre, mais non pas de leur prendre toute la laine. Si la mesure a été comblée et dépassée, on se rend au tribunal, on invite le mandarin à s'asseoir dans une chaise-litière que des serviteurs de bonne volonté conduisent en pleine campagne, tandis que les portes de la ville se referment immédiatement, pour ne plus jamais se rouvrir sur le malheureux fonctionnaire en disgrâce. Il est rare que le vice-roi s'oppose à la sentence et à la justice populaire. C'est ainsi qu'une certaine compensation permet aux choses humaines de se mouvoir et qu'un tempérament nécessaire établit une sorte d'équilibre entre l'autorité et la liberté.

Heureusement pour les juges ou les mandarins, il y a des procès, et, pas de procès sans ligatures et sans sapèques. Il en faut pour déposer une plainte, mettre les satellites en mouvement, saisir les délinquants ou les laisser échapper, éviter la prison ou y vivre sans trop d'incommodités, défendre son dos contre les coups de bâton, ou, s'ils sont absolument nécessaires, en adoucir la grêle. Si pauvre qu'on entre au tribunal, on en sort plus pauvre encore. On trouve de la laine sur le mouton le plus tondu, et des sapèques dans les poches les plus trouées. Le plus malheureux y laissera au moins

1. Page 173 de *Hong-Kong à Pékin.*

quelque chose de sa peau ; car toujours, toujours, depuis que la Chine est la Chine, un satellite a été payé de sa peine.

Le système le plus souvent employé pour déterminer les sapèques à sortir de leur cachette est celui de la *réversibilité*. A défaut de l'enfant coupable, le père de famille, le maire et le village ; à défaut du maire avec son village, le préfet avec sa préfecture. Les grands juges de Chine ont besoin d'un criminel, comme les médecins de Molière ont besoin d'un malade : tant pis pour ceux qui se portent bien ou qui sont innocents.

Heureusement encore, par suite de la même méthode de compensations, un accord mental intervient assez souvent entre les malfaiteurs, leurs parents et les mandarins.

« Un homme, dit le Père Hœffel, avait un fils qui, par sa mauvaise conduite, déshonorait sa famille et son village. Les corrections et les avertissements lui avaient été prodigués en vain. On voulut en finir, et, dans un conseil de famille, il fut résolu de l'enterrer vif. Le père donna son consentement. Le jour fixé pour l'exécution étant arrivé, le coupable fut conduit, au milieu d'une foule nombreuse, sur le bord d'une fosse profonde. Là, il lui fut dit qu'on lui pardonnerait encore, s'il trouvait dans toute cette foule quelqu'un qui se portât caution pour lui et répondît de sa conduite à l'avenir. Le malheureux éleva trois fois la voix. Pas de réponse !... Alors, de désespoir, il se jeta lui-même dans la fosse. On l'enterra. Ce fut l'affaire d'un instant... La justice laisse faire [1]. »

Un misérable catéchumène qu'une conduite scandaleuse nous avait forcés d'éloigner de l'Église, raconte le même missionnaire, fut puni par un châtiment semblable ; son père était mort : son oncle et son grand-père, tous deux païens, furieux de ses débordements, le saisirent, le lièrent : le grand-père le fit asseoir, puis, du consentement de toute la famille, il le tua de plusieurs coups de pioche que cet infortuné jeune homme reçut sans même pousser

1. Lettre du 27 sept. 1880.

un cri de douleur. — L'enterrement se fit avec la pompe ordinaire, au milieu des sanglots et des pleurs que les inconsolables parents sont incapables de retenir. Le P. Hœffel ajoute : « Ces sortes d'exécutions ne sont pas rares. Pour mon compte, j'en ai vu quatre ou cinq. Les mandarins laissent faire, et, quelquefois même, ils semblent autoriser les familles ou les premiers de village à se débarrasser des vauriens qui les gênent [1]. » Tout le monde y gagne, excepté les satellites. Les parents évitent les frais de procédure, la famille, l'ennui d'une tare sur le nom ; le vaurien, les réprimandes, la prison, la bastonnade ; les mandarins, les reproches du vice-roi, mécontent de fatiguer l'Empereur, qui, seul, dans les procédures ordinaires, prononce la sentence de mort. Les satellites trouveront autre chose. Ils ont une espèce de génie pour battre monnaie, même avec les *cormorans*, comme le prouve le trait suivant rapporté par le P. Mangin [2]. Il advint (on ne sait au juste à quelle époque, dit l'histoire ou la légende) qu'un mandarin voulut manger du *cormoran*. Le cormoran ne se mange pas, lui observa-t-on, c'est un oiseau de chasse ou de pêche, non pas un oiseau de table. Objecter l'usage aux mandarins, ou l'impossible aux rois, c'est un abus. Les cormorans, cause du litige, furent exilés de la sous-préfecture. Défense fut faite à quiconque de pêcher avec eux. Les satellites approuvent bien haut l'édit ; ils tiennent la main à ce qu'il soit rigoureusement observé par tous les pêcheurs... qui ne consentiraient pas à leur payer deux fois par an un impôt de cinq cents sapèques, soit un franc par tête de cormoran. — A la question faite par un Supérieur : y a-t-il encore des cormorans ? la réponse est dictée à l'avance : — Oui, Grand Homme, il y a des cormorans chez un tel et un tel, et en tel nombre. — Non, Grand Homme, on ne trouverait plus un seul cormoran sur tout le grand lac de Motcheou. — Et jusqu'à présent le grand

1. Lettre du P. Hœffel à Mgr Bulté. *Corresp. de Jersey*, mars 1894, p. 69.
2. *Corresp. de Jersey*, mars 1894. Lettre du 10 nov. 1893

homme ne s'est jamais étonné une seule fois que les cormorans disparussent si vite de ses États ou y revinssent avec la même célérité. Les grands esprits sont distraits.

De tels usages ont, non pas leur justification, mais une certaine excuse dans la nécessité où sont les mandarins de subvenir aux dépenses de leur maison et de leur administration. En général le fonctionnaire est meilleur que la fonction, ou plutôt, l'institution, telle qu'elle existe, avec les abus qui en accusent et en précipitent la décadence.

L'Empereur s'appelle Père et Mère de l'empire ; dans sa préfecture, le mandarin s'appelle également Père et Mère du peuple. Ces noms paternels, lors même qu'ils ne seraient pas justifiés pleinement, sont pleinement beaux. Ils rappellent la première origine et la première mission de l'autorité : faire du bien, aimer. Tout mandarin n'est pas hypocrite lorsqu'il dit : ne suis-je pas le père et la mère du peuple qui m'est confié ? Un certain instinct religieux que le paganisme n'a pas tout entier corrompu l'avertit qu'il a charge d'âmes et qu'il est pasteur avant d'être magistrat. Si injustes que soient les comparaisons avec les pouvoirs ecclésiastiques, si loin que nous soyons en Chine de nos traditions et de nos exemples, on dirait parfois que tel mandarin a entendu la recommandation que Probus donnait à Ambroise encore païen lorsqu'il l'envoyait à Milan : Sois plutôt évêque que juge. Dans les fréquentes proclamations qu'ils adressent à leurs subordonnés, dans les avis « qu'ils font sortir », les mandarins veulent d'abord convaincre et persuader. Ils préfèrent l'exhortation à la menace, et sont plus contents de toucher les cœurs par des raisons de justice et même de religion, que de les effrayer par la crainte des châtiments. Qu'on fasse aussi large qu'on voudra, dans ces proclamations ou ces édits, la part du mensonge, de l'enflure orientale, de la comédie de sentiment qu'un Chinois jouera toujours facilement, de tels usages imposent le respect : ils conservent sous la poussière des siècles, je ne sais quelles

traces d'une grande religion primitive et comme les vestiges des premiers pas de Dieu dans le monde, ou l'écho de ses premières paroles.

En général — du moins cette observation revient souvent sous la plume du P. de Rabaudy — les mandarins de première classe sont remarquablement intelligents. Moins précipités que les Européens et surtout les Français, ils écoutent silencieusement ; les choses qu'on leur dit entrent avec ordre dans leur mémoire et s'y conservent indéfiniment. Plusieurs fois nos Pères ont remarqué qu'une affaire compliquée, dont ils venaient entretenir un mandarin, était présente tout entière à son esprit, et qu'ils n'avaient rien à lui apprendre. En certaines circonstances, ils savent sortir du texte de la loi et juger d'après l'équité plutôt que d'après la légalité. — Un mandarin, écrivait le P. Becker, vient d'acquérir une certaine célébrité par un jugement à la Salomon. Une pauvre femme réclamait de son fils, homme riche, une pension alimentaire ; le fils refusait, invoquant le texte d'une loi qui dispense de ce devoir filial l'enfant d'une femme remariée. C'était le cas, et notre mandarin y voyait une opposition entre la loi naturelle et la loi écrite. Une chose est certaine, et tu en conviendras, dit le juge au fils ingrat : « Tu dois à ta mère ce que tu as reçu d'elle. » Deux femmes compétentes en la question, appelées au tribunal, convinrent après discussion qu'un nouveau-né pesait de cinq à six livres. — « Ne mettons que cinq livres, reprit le mandarin, mais tu vas les rendre à ta mère. » Et déjà le cuisinier du tribunal mandé sur-le-champ, et le couteau à la main cherchait la place la plus convenable pour y découper un morceau de cinq livres, en bonne chair et bon poids, à peser sur les balances officielles. Le fils préféra la pension alimentaire. « Soit, dit encore le juge, mais si j'apprends que tu ne te comportes pas en bon fils, et si tu reviens à mon tribunal, moi-même je choisirai sur ton corps les cinq livres à enlever, et, à coups de bâton, je ferai voler ta chair en lambeaux. Va, et signe que tu acceptes ma sentence. »

Comme il ne faut pas chercher la justice parfaite sur la terre, ni même chez les mandarins, on tombera facilement d'accord que tous les jugements ne sont pas également équitables ; il en est qui supposent une singulière habitude de la rouerie, témoin cette plaisante aventure, ancienne déjà, puisqu'elle fut contée par le P. Roye, en avril 1848.

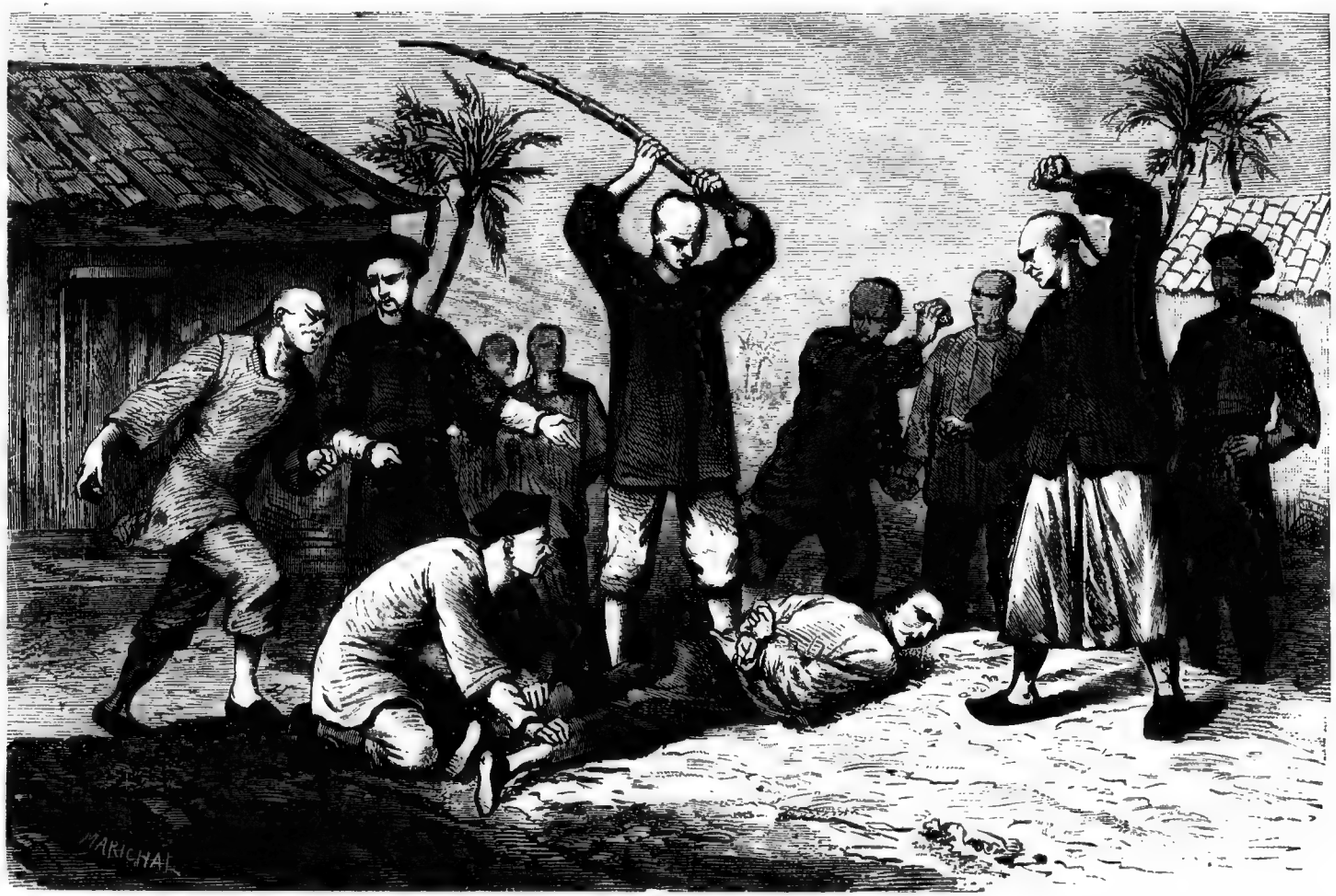
Trois ministres protestants *évangélisaient Tsimp-pu.* Ces messieurs distribuaient pacifiquement leurs livres, lorsque survint une bande de dix mauvais sujets flairant aventure, — il faut dire les choses comme elles sont. — Les prédicants et leur prédication ne leur plurent guère, — ce dont nous ne pouvons blâmer les auditeurs, — mais ils eurent le tort de piller le magasin de bibles, et de rosser les ministres. Ceux-ci portèrent plainte. On leur fit force excuses, on les reconduisit avec de grands honneurs, mais ils demandaient plus, ils demandaient le châtiment des criminels. C'était se heurter à une double opposition : d'abord, il n'y avait pas de crime, car on ne peut appeler crime, l'action de battre et de voler quelques Européens : c'est tout au plus une peccadille ; ensuite, pas de criminels. Aucun moyen de les trouver. Le consul anglais se jura cependant qu'on les trouverait, sans même que lui les cherchât beaucoup. On avait réuni dans le port une flotte immense de 1500 jonques, ou navires chargés de riz pour l'Empereur et la Cour. 1500 navires transporteraient une quantité de riz énorme, et plus qu'il n'en faudrait pour toute la dynastie pendant des siècles ; mais plusieurs de ces barques sont arrêtées par les pirates, plusieurs par les mandarins. Ici, ce fut le Consul britannique qui déclara formellement s'opposer au départ de la flotte, et saisir toute la cargaison, si les coupables n'étaient point punis. En même temps, une corvette anglaise prend la tête du port, démasque ses canons et s'apprête à faire feu. Ce fut un grand émoi. Le gouverneur en promettant cent piastres à dix malheureux mendiants, les détermina à se rendre chez le consul pour y recevoir chacun cent coups de rotin. Le consul,

pour mieux tromper le trompeur, feignit de reconnaître dans ces misérables les vauriens qui avaient insulté ses nationaux. Simulant donc une grande colère, il leur dit : « Coquins, je vais vous faire périr sous les coups de bâton. » A ces mots, les malheureux, effrayés, s'écrient : « Mais pas du tout, pas du tout : tel n'est pas le contrat que nous avons passé avec le Grand Homme. » Ils n'avaient promis et loué leur dos que pour... cent coups de bâton et rien de plus.

Le consul exigea que les vrais coupables fussent immédiatement livrés et remis par le Gouverneur en personne. Et il fallut en passer par toutes ses conditions.

Allègrement et prestement, à sa manière, le P. Edel enlève le portrait du mandarin de Hien-hien en 1875. Age : 45 ans environ ; poids, 123 kilos ; moyen de gouvernement, du rotin en abondance ; talents de société, joue du cornet à piston au milieu du repas ; sentiments religieux très développés, ne manque pas quand il vient à la résidence de présenter ses respects au Maître du ciel, s'arrête aux pagodes, sacrifie à tous les dieux, a toujours peur d'oublier l'un ou l'autre qui, peut-être, pourrait faire quelque chose pour lui ou contre lui, soit dans la vie présente soit dans la vie future. Détail particulier : demande aux témoins chrétiens qui viennent à son tribunal de faire le signe de la croix ; s'ils le font, tout est bien ; s'ils ne le font pas, s'ils hésitent ; de deux choses l'une : ou bien ils ont menti en se disant chrétiens, et Martin-bâton leur apprend qu'il est défendu de mentir ; ou bien ils ont oublié leur première prière, et Martin-bâton, toujours très complaisant, leur rafraîchit la mémoire.

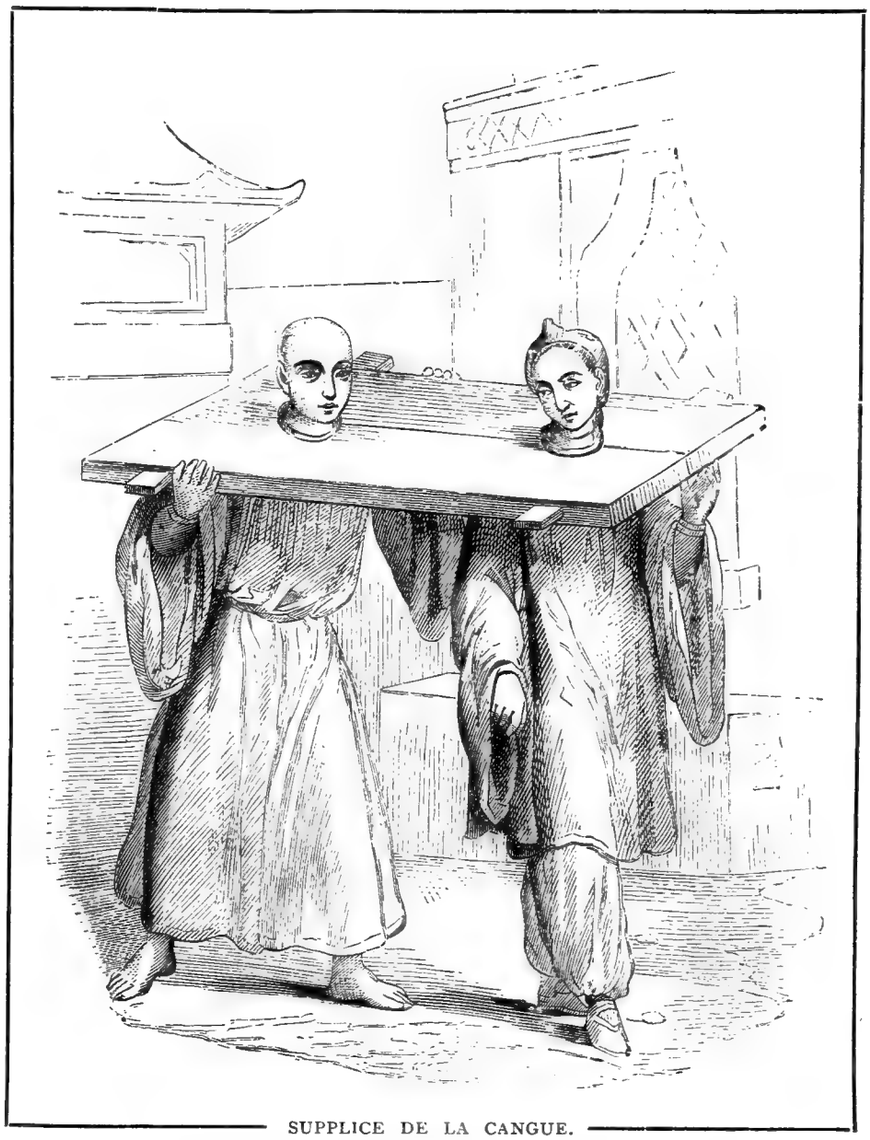
Ce Grand Homme avait un désir : se voir en photographie dans tous les costumes, dans toutes les attitudes, seul, en famille, à la pêche, au tribunal, en négligé, en cérémonies. Il essaya de toutes les séductions sur le P. Edel, qui, sachant tout faire, savait aussi photographier. Envoi de présents à la résidence, élégant éventail pour le missionnaire ; invitation officielle à un dîner somptueux.



CHINE. — SUPPLICE DU BATON.

Menu : Trente-six pyramides de pâtisseries entre lesquelles circulent les crèmes et les friandises pour commencer; trente-six plats de viandes entassées, pour continuer; trente-six plats de venaison, de poissons, de coquillages, pour entretenir l'appétit; trente-six plats de légumes, de fruits, d'amandes, pour finir : retraite ou retour aux flambeaux par la nuit noire sur un chemin gardé par les soldats. Comment refuser après tant d'amabilités..... ce qu'on aurait si facilement accepté sans elles? Mais le traître, je veux dire le mandarin, profitant de ses avantages, avait réuni sa parenté. Quelle séance ! ... Elle dura huit heures, la longueur du jour y aidant. On était au lundi 5 juillet. Tandis que le P. Edel préparait son instrument, ses plaques et clichés, le fond de l'appartement se remplissait d'un groupe formant la plus rare des perspectives. Lorsque l'opérateur releva la tête, il faillit pousser un cri de surprise et d'effroi. Le juge était assis à son tribunal, entouré de quarante satellites armés d'instruments de supplices ; quatre malheureux, la cangue au cou, les fers aux pieds, attendaient leur sentence, des soldats s'appuyaient amoureusement sur des cages vides pour l'heure présente, mais disposées à s'ouvrir; deux bourreaux regardaient complaisamment leurs bâtons noueux qui allaient jouer leur terrible jeu... et, ô horreur ! un homme, un homme véritable en chair et en os — on n'en pouvait douter — un homme à genoux, le dos courbé, était prêt, absolument prêt, à recevoir la bastonnade ! Heureusement un bourreau en se dérangeant, se plaça entre l'objectif et l'homme condamné au rotin. L'opération réussit à souhait. Le mandarin en conçut une grande joie et il y associa tout son monde, même les pauvres condamnés auxquels il remit leur peine en leur disant de sa voix la plus solennelle : « Coquins et scélérats, à partir de cette heure vous êtes libres... Soldats, délivrez ces gredins de leurs cangues et de leurs fers... Pour vous, canailles, disparaissez au plus vite, et, malheur à vous, si vous me retombez jamais entre les mains. » — A ces paroles

inattendues, les prisonniers se précipitèrent à terre exprimant leur reconnaissance avec de grands cris. — « Mais, imbéciles, reprit encore leur libérateur, ce n'est pas à moi que vous devez votre délivrance,



SUPPLICE DE LA CANGUE.

c'est aux missionnaires. Grâce à eux, vous évitez trente jours de cangue, huit jours de cage, six cents coups de rotin. — Allez, et ne l'oubliez pas. »

Ce mandarin comptait rester longtemps dans son mandarinat. Il n'en fut rien, et sa récente nomination fut suivie d'une prompte disgrâce. L'Empereur mourut, et l'argent manquait dans les caisses publiques pour subvenir aux énormes dépenses des funérailles. En semblable occurrence on met les places à l'enchère. Notre sous-préfecture trouva preneur pour 5000 taëls [1], ou 40,000 frs ; son concurrent malheureux, l'ancien titulaire, n'avait réuni que 1000 taëls pour les offrir au vice-roi. A ce prix on n'évite pas un déplacement. Il est parti le cœur gros, la bourse petite. Avant de partir, il est venu faire ses adieux à la Résidence, aux Pères, et même au Maître du ciel qu'il a remercié de sa protection. Aujourd'hui il végète dans une pauvre sous-préfecture ; on y récolte peu de sapèques, par suite on y perd toute chance d'avancement [2].

Le mandarin qui reçoit, nécessairement doit être reçu. Donner un dîner aux Grands Hommes est un événement dont les Européens ne soupçonnent pas l'importance. Pour réussir, on a besoin de science, d'adresse et de bonheur ; les convives appartiennent à la nation la plus cérémonieuse de l'univers, et les cérémonies sont surtout chez elles dans un repas de fête. Avant d'entrer dans la salle du festin, on converse quelque temps. La politesse établit deux règles universelles : la première, de ne parler de soi et des siens que dans les termes du plus profond abaissement ; la seconde, de ne parler de son interlocuteur et de toutes les choses qui le concernent, qu'avec les expressions du respect le plus profond, de la déférence la plus absolue. Le Grand Homme a-t-il l'obligeance de prendre quelques nouvelles des Pères missionnaires, il demandera si les princes venus du noble pays de France se maintiennent dans leur illustre santé. Lui-même, à question similaire, répondra que sa pauvre chèvre, qui ne mérite nullement qu'on daigne s'occuper d'elle, et ses petits chiens, ou misérables insectes, tout à fait

1. A cette époque le taël (une once d'argent) valait 8 frs. (R. P. Maquet.)
2. Lettre du P. Edel. *Corresp. de Laval*, mars 1876.

indignes d'attirer l'attention, se trouvent dans le meilleur état. On est ainsi rassuré — si du moins on avait quelques inquiétudes — sur la santé de la femme et des enfants du haut personnage. A son tour le maître de la maison s'excuse d'offrir à ses hôtes un repas si loin de répondre à leurs hautes qualités. Cependant, en leur présentant deux bâtonnets, il indique que l'heure est venue de s'asseoir à la table du festin. On saura gré à nos Pères Missionnaires d'en avoir transcrit le menu :

HORS D'ŒUVRE :

Jambon fumé aux algues — Blancs de poulets aux œufs du Kiang-nan — Canards et concombres.

Fruits du pays : Poires, pommes, raisins, pêches.

Fruits secs : Amandes, noix sucrées, pastèques, raisins. On ajoute aux quatre séries de quatre assiettes chacune : Les confitures, les fruits exotiques, le pâté de foie gras.

PREMIER SERVICE.

Potage aux nids d'hirondelles — Écrevisses — Cartilages de requin.

SECOND SERVICE.

Ailerons de requin — Champignons — Pousses de bambou.

TROISIÈME SERVICE.

Canard rôti — et Jambon frais.

QUATRIÈME SERVICE.

Œufs à la neige.

Crèmes au chocolat, au vin, au café, à la vanille.

CINQUIÈME SERVICE.

Canard — Crabes — Algues.

SIXIÈME SERVICE.

Cochon de lait — Algues — Poulet salé !

SEPTIÈME SERVICE.

Holoturies ou légumes du pays.

HUITIÈME SERVICE.

Poissons — Tapioca — Olives.

NEUVIÈME SERVICE.

Pâtés de quatre espèces.

DIXIÈME SERVICE.

Esturgeon nageant.

Bols de riz.

Ce pauvre petit dîner, grâce à leur insigne bienveillance, ne déplut pas aux convives ; ils furent même assez bons pour le trouver tout à fait à leur goût, et on n'était pas encore au troisième service que les compliments sur la belle ordonnance du festin jaillirent abondamment du cœur.

Ajoutons quelques explications au profit des profanes. Malgré la quantité et la saveur des plats, on mange peu à ces sortes de festins. Le maître de la maison, désolé d'offrir de si pauvres choses à ses hôtes, cherche, de ses bâtonnets, les moins misérables morceaux et les présente avec force excuses. Il *picore* ainsi sur chaque service. On aura remarqué sans doute que, d'après les rites chinois, chacun de ces services comporte en général un plat de résistance entouré de satellites sous forme de condiments, de viandes plus légères, d'herbes marines ou autres, de sauces abondantes qui remplacent en partie nos vins. A l'exiguïté des bols, des assiettes, au peu que prennent les convives, on se rappelle involontairement les dînettes des enfants et ces aliments légers qui les amusent plus qu'ils ne les nourrissent.

Ailleurs cependant, la réserve n'est point poussée si loin et la gaîté des convives plus bruyante anime et dégèle les repas. Le P. Edel parle dans ses lettres de musiciens ou de bateleurs qui remplissent

l'entr'acte entre différents services. Pour s'exciter à boire on met aux prises deux adversaires, et le combat ne cesse que faute de combattants, lorsqu'un des buveurs est renversé. Le voisin du P. Edel lui disait : « le malheur de l'homme est de ne pas ressembler à votre instrument de photographie » ; et, expliquant sa pensée avec un gros soupir, il ajoutait : « avec trois pieds, on serait bien solide ! »

Ailleurs aussi on ouvre les portes toutes grandes. Le peuple et les soldats sont admis, non pas à dîner, mais du moins à voir dîner, ce qui est déjà une consolation. Le maître de la maison jouit ainsi plus amplement du luxe de ses richesses. Pour plusieurs pauvres gens, la grande ambition de leur vie serait de bien dîner et que tout le monde autour d'eux sache qu'ils ont de quoi bien dîner. Aussi dans les hôtelleries, chez les restaurateurs, les garçons de service chatouillent cette faiblesse commune aux riches chinois. On les entend crier à la cantonade des phrases dans le genre de celle-ci mise à la française : Garçon, un filet au madère pour le monsieur qui a déjà commandé une douzaine d'huîtres et un perdreau truffé et qui, tout à l'heure, commandera des glaces à la vanille et du champagne Cliquot. A ces paroles un murmure d'admiration contenue s'élève de toutes parts, et on regarde avec des yeux d'envie le Grand-Homme qui savoure sa gloire, et, en même temps que sa gloire, tant de choses substantielles ou fines.

Les mandarins se recrutent dans la classe des *lettrés*. « Dans l'acception stricte du mot, dit le P. Bizeul, le lettré serait un gradué ou un aspirant aux grades littéraires. Mais au sens communément reçu, il faut donner à cette dénomination si précieuse une signification plus large. Dans les campagnes en particulier, passent pour lettrés tous ceux qui savent honorablement tenir un pinceau et lire couramment les caractères. »

L'influence, le prestige de ce mot est chose prodigieuse en Chine.

Sans lettres, sans examens, sans grades on n'est rien, on cesse d'être, on retombe dans le néant ; toute carrière est fermée, toute noblesse se perd, la fortune elle-même se dissipe. Le fils qui réussit dans ses examens fait remonter sa noblesse jusqu'à son père ; et le père ne peut transmettre la sienne à son fils si ce fils est illettré. Aussi l'ardeur pour l'étude est étonnante. « Il n'est point, dit encore le P. Bizeul, de nation plus entichée de grades littéraires, point de pays où de si grandes récompenses les fassent autant rechercher, point de gouvernement qui pour ses aspirants ou ses lauréats fasse de pareils sacrifices. Les examens semblent tenir la place la plus importante dans les affaires de l'État [1]. »

Aussi que de patience et de persévérance pour obtenir le précieux diplôme. « On m'a raconté, dit le P. Edel, qu'en 1868, dans la seule ville de Nankin, 18000 sujets se présentaient aux examens ; parmi eux, un *jeune candidat* de 84 ans ; il n'était pas le plus jeune, puisque monsieur son père, âgé de 104 ans, concourait avec lui. » Beaucoup se présentent, mais peu sont reçus. Ainsi parmi les 18000, 224 seulement furent admis. Les 17716 exclus se représentent l'année suivante. Or plusieurs sont, et depuis longtemps, sur le déclin de l'âge. Pendant la seule durée des épreuves, plus de soixante passèrent de vie à trépas ; quelques-uns parmi eux moururent tout simplement de vieillesse.

Les candidats sont uniquement examinés sur les quatre livres classiques attribués à Confucius et qui renferment « l'immuable doctrine ». Ces livres sont l'objet exclusif des études chinoises : examens, grades, honneurs, dépendent de leur habile interprétation ou amplification. Là est le code civil et en même temps le code religieux [2]. Une fois entré dans la carrière, on n'en sort plus.

Le P. Gotteland, dans une lettre datée du 29 janvier 1849, a

1. P. Bizeul, *Chinois et missionnaires*, p. 63 et 66.
2. P. Edel. *Lettres inédites au P. Damerval.*

donné sur les examens, les examinateurs et les examinés des détails très clairs et très précis.

Travaux préparatoires. On se prépare aux examens comme on veut et où on veut ; jusqu'à présent aucune restriction n'a été mise à la liberté d'enseignement. Le gouvernement n'exerce son contrôle — mais alors il est tout-puissant — que dans les concours. Généralement l'instruction se fait dans la famille. Les riches ont des précepteurs ; assez souvent, les écoliers de la classe moyenne se cotisent pour avoir un ou plusieurs maîtres. Les moins fortunés peuvent envoyer leurs enfants dans les écoles publiques. Cependant les mandarins locaux ne se désintéressent pas des études. Tous les quinze jours, les jeunes gens sont examinés par eux et ils donnent des récompenses à ceux qui se sont distingués dans leurs réponses. Les villes un peu importantes ont des édifices publics destinés à cet usage. Sur la fin des premières études, les candidats aux grades subissent un premier examen d'encouragement. Ce premier examen ne confère aucun grade ; c'est une permission de se présenter au baccalauréat.

Examens divers. On compte cinq examens. Les premiers sont les examens de baccalauréat, appelés aussi : *Petits examens.* Les bacheliers, grandement considérés de tous ceux qui ne le sont pas, n'occupent toutefois que l'échelon inférieur.

Les seconds examens — avec lesquels commencent les *grands examens* — sont ceux de la *licence* ; les troisièmes, ceux du *doctorat* ; les quatrièmes, ceux de *l'académie.* A l'académie, ne se présentent que quelques rares docteurs choisis sur des milliers et même des millions. L'empereur a seul le droit de les interroger et se les réserve pour les employer aux grandes affaires de l'Empire. Et les cinquièmes examens ? — Seuls les bacheliers les subissent après trois ans de grade. Tandis que licenciés, docteurs et académiciens sont

inamovibles dans leur dignité, les bacheliers n'ont qu'un titre précaire, et un nouvel examen doit en quelque sorte le régénérer tous les trois ans.

Temps des examens. En règle, les *petits examens* ont lieu trois fois en deux ans ; les *grands examens*, une fois seulement dans le même laps de temps. Par grande faveur, en des circonstances solennelles, l'empereur accorde une exception ; il ouvre une session extraordinaire. L'exception est d'autant plus rare que la dépense est plus élevée.

Lieu des examens. Aucun lieu n'est désigné pour les épreuves préparatoires ; les bacheliers subissent leurs examens dans les villes de second ordre : les licenciés se rendent à la capitale de la province. Pékin seul confère le doctorat et reçoit dans l'académie.

Examinateurs. Les mandarins locaux suffisent à l'examen d'émulation. Des docteurs venus de Pékin examinent bacheliers et licenciés ; ils sont aidés d'assesseurs qui élaguent les compositions imparfaites et allègent une besogne qui, sans leur secours, serait écrasante. Les docteurs paraissent devant le Haut-Conseil, ou conseil des Ministres. Comme on l'a vu, l'empereur seul décide de l'entrée dans l'académie.

Mode d'examen. Tout se fait par écrit. On donne aux bacheliers deux compositions : l'une en prose, l'autre en vers. Les candidats travaillent sous les yeux des inspecteurs et ne peuvent sortir. Les aspirants à la licence et les aspirants au doctorat ont treize compositions : dix en prose, trois en vers. Ils travaillent pendant neuf jours enfermés dans de petites cellules où ils ont la table et le lit. Les sujets de compositions proposés aux uns et aux autres sont tirés des même livres.

Jugement des examens. Les examinateurs s'occupent moins de la beauté et du choix des caractères que de la doctrine et du style. On sait d'ailleurs que les examens se font par sélection. A Nankin, en 1849, le nombre des candidats à la licence était de quinze mille, et cependant on n'en reçoit que cent quatorze à chaque session. Les élus sont encore décimés, et plus que décimés au doctorat. Combien sont peu nombreux les solliciteurs qui frappent aux portes de l'académie impériale !

Pourrait-on, après les remarques du P. Gotteland, hasarder les chiffres suivants : Un million de Chinois donne un millier de bacheliers ; un millier de bacheliers donne une dizaine de licenciés ; une dizaine de licenciés donne un docteur — de très loin en très loin, d'un docteur, on fait un académicien. Glorieux sédiment de la poussière universitaire, incomparable résidu que les doigts de l'Empereur touchent seuls au fond de l'alambic où s'est distillée la quintessence intellectuelle de l'empire. D'après les idées universellement admises, un tel homme a plus de noblesse dans un seul de ses cheveux que l'arbre bourbonien dans tous ses rameaux. Et comme à ce degré d'élévation la noblesse remonte jusqu'à l'ascendant le plus reculé, l'arche de Noé se trouve n'avoir embarqué que des gentilshommes et notre premier père Adam reçoit en même temps que la lumière du jour, la gloire de compter parmi les plus illustres Chinois qui seront dans sa postérité.

Après avoir donné les renseignements analogues, mais moins précis, à M. d'Aubert, premier président du parlement de Douai, le P. *** (son nom n'est point dans les *Lettres édifiantes*) ajoute : « Vous conviendrez, Monsieur, que l'institution de tous ces degrés n'a pu être dictée que par une sage politique, car, outre l'affection que les Chinois ont ordinairement pour leurs lettrés, ces fréquents exercices les tiennent en haleine, leur donnent une noble émulation, les occupent pendant la meilleure partie de leur vie et

empêchent que l'inaction et l'oisiveté ne les poussent à exciter des brouilleries dans l'État. Aussitôt que l'âge leur permet de s'appliquer à l'étude des lettres, ils aspirent au degré de bachelier ; souvent ils ne l'obtiendront qu'après bien du travail et de la peine ; et, après l'avoir obtenu, ils sont occupés presque toute leur vie à le conserver par de nouveaux examens ou à monter aux degrés supérieurs. Par ces grades, ils s'avancent dans les charges et jouissent de privilèges qui les distinguent du peuple et leur donnent des titres de noblesse. Si les enfants des mandarins ne suivent pas les traces de leurs pères en s'appliquant, comme eux, à l'étude des lettres et des lois, ils retombent ordinairement dans l'état populaire à la première ou à la seconde génération [1]. »

Malheureusement les institutions humaines sont telles, que leurs inconvénients balancent souvent leurs avantages, et c'est une éternelle et difficile question de décider s'il est plus utile qu'elles soient ou qu'elles ne soient pas. Dans une période de décadence, toutes choses devenant pires, les inconvénients surpassent les avantages, et les mêmes instruments qui ont servi au progrès, avancent la destruction.

C'est un malheur de donner une attention exclusive aux lettres, aux caractères, au mécanisme de la langue, aux livres classiques mais d'une lecture difficile, remplis de maximes, tantôt justes et belles, tantôt incohérentes et confuses, que les plus habiles n'arrivent pas à expliquer ni même à concevoir. Le génie de la nation, comprimé dans un cadre trop étroit, a perdu son élasticité, sa souplesse et sa vigueur. En Chine, comme ailleurs, les intellectuels (si l'on veut bien accepter ce mot trop moderne) ont anémié l'intelligence du pays. Ce péril, pressenti dès le dix-septième siècle, devient un fléau et il frappe aujourd'hui tous les regards. Par suite d'une culture maladroite, le sol ne produit plus ces hommes de génie, ces excellents artistes, ces ingénieurs habiles, ces ministres

1. *Lettres édifiantes*, t. XXXVII, p. 326.

rompus au maniement des affaires, ces ouvriers peut-être incomparables dont les anciens Jésuites ont si souvent admiré les grandes œuvres. Il est passé le temps des armées victorieuses, des travaux gigantesques, des règnes glorieux, des magnificences inouïes et, parmi ses quatre cent millions de sujets l'empire compte bien peu d'hommes ; la fleur du pays s'est flétrie dans ses écoles sous le souffle de son université.

Est-ce qu'un rapprochement ne s'impose pas ici ?... les mêmes erreurs engendrent toujours les mêmes calamités. Chez nous aussi, après la désastreuse guerre de 1870, l'on disait que l'ignorance avait amené nos défaites, que la science nous ramènerait la victoire, que le véritable vainqueur de Sedan était le maître d'école prussien, lequel, à son tour, ne serait vaincu que par le maître d'école français débarrassé des liens religieux qui l'attachaient à l'église et au presbytère.

Eh bien ! en Chine, l'expérience est faite et l'arbre d'une science matérielle ou séparée de la véritable religion n'a donné que des fruits mauvais et corrupteurs.

Parmi cette multitude d'étudiants, l'élite seule, le très petit nombre parvient aux dignités de l'État, à l'exercice de ses magistratures. Le reste, aigri par de longs insuccès, après avoir caressé les plus hautes ambitions, ne sait même pas faire œuvre utile de ses dix doigts. Comme l'intendant infidèle de l'Évangile, force lui serait de retourner à la terre ou de mendier ; mais on ne fait pas un laboureur, ou même un mendiant, avec un fruit sec de l'université chinoise ; on en fait un escroc, du moins un homme propre à toutes les besognes louches ; l'un de ces errants sur les frontières d'une vie avouable, que la police emploie pour ses basses œuvres ou qu'elle enferme dans ses prisons avec un égal dégoût. C'est cette espèce d'individus à l'affût de tous les scandales que le P. Bizeul a vus se répandre dans les tribunaux, susciter et envenimer les procès, s'imposer au juge et aux plaideurs, vendre des arguments aux deux parties et, d'autant plus acharnés à susciter des

troubles, que, certains de n'y rien perdre, ils nourrissent l'espérance d'y gagner quelque chose.

En vérité c'est acheter bien cher l'avantage de ne pas avoir de noblesse, ou, ce qui revient au même, d'avoir une noblesse issue des grades universitaires ! Nos gentilshommes, écrivait Tcheng-ki-tong, non sans fierté, ont une plume dans leur blason ! — Oui, Colonel, mais ce ne sont pas des gentilshommes. La vraie noblesse est une plante rare, qui ne plonge ses racines que dans la lumière de l'Évangile et ne doit qu'au sang des héros ou des martyrs tout son éclat et tout son parfum. Faire « une noblesse » n'est pas une œuvre humaine, et nos aïeux, qui s'y connaissaient, disaient dans leur langue précise et claire, en parlant d'un grand seigneur : «Dieu l'a fait noble et le roy l'a fait duc.»

Après ces considérations, il serait superflu de prouver que les missions catholiques trouvent parmi ces déclassés leurs plus furieux adversaires et les sociétés secrètes, leurs partisans les plus actifs et les plus dangereux.

Ces sociétés secrètes se sont multipliées dans le céleste Empire et le couvrent de leurs rameaux. Toutes sont dangereuses, toutes ne le sont pas au même degré. Il en est qui sont plutôt religieuses, d'autres qui sont plutôt politiques. Celles qui sont religieuses, comptent parmi leurs adeptes des âmes bonnes et droites qui cherchent la vérité et pratiquent volontiers les exercices de la pénitence et du jeûne. Les mangeurs d'herbes font vœu de ne toucher à aucun aliment ayant eu vie ; cette sévère abstinence leur paraît utile et salutaire. Ils confessent que l'homme est un pécheur, et, instruits par un rayon crépusculaire de la religion primitive qui perce encore les ténèbres du paganisme, ou prévenus par la grâce divine qui les conduit à la vérité, ils reconnaissent que toute prévarication appelle et nécessite une expiation. Les enseignements de l'Évangile sont reçus avec joie, et plusieurs de nos meilleurs chrétiens sont d'anciens

sectateurs [1] du *Nénuphar blanc*. Ils ne demandaient à ces sociétés secrètes que le lien religieux, des croyances qui contenteraient leur esprit, quelques pratiques de piété pour satisfaire cette faim d'une âme naturellement chrétienne que Dieu tourmente parce qu'il lui manque.

Les chefs de cette crédule multitude ont des intentions moins droites ; pour la plupart, leur profession n'est qu'un métier malhonnête auquel ils demandent de vivre sans travailler. Leurs disciples subviennent à leurs besoins, soit en achetant leurs prières, soit en obtenant leur intercession auprès des Esprits, afin de connaître, par ce moyen, tel ou tel événement qui intéresse leur piété envers les défunts....

Un jeune homme vint me trouver, dit le P. Leboucq, il était très mécontent de la secte du *Nénuphar blanc*, et il en donnait la raison. Mon père a dépensé une partie de sa fortune pour acheter des titres et des dignités chimériques que ces sortes de prêtres lui vendaient très cher : ma mère est morte il y a quelques semaines, et j'ai été député, comme le plus jeune de la famille, chez le *voyant* pour lui demander où était l'âme de la défunte. Le voyant se mit en prière, après avoir trois fois aspiré l'air pur afin que l'esprit visite plus facilement ses poumons vivifiés par l'oxygène, mais l'esprit ne vint pas ou il vint sans faire la lumière sur l'autre monde. Le *voyant* disait : je ne vois pas... ou, je vois une foule confuse d'âmes entre lesquelles je ne puis rien distinguer. Pour expliquer le vague de ses apparitions, il dit à son interlocuteur : Jeune homme, vous êtes riche, et cependant vous ne donnez que des pleurs et des paroles à l'âme de votre mère, d'une mère à laquelle vous avez tant coûté ! Elle attend un témoignage plus sensible et plus touchant de vos regrets. Aussitôt le bon fils promit 10,000 sapèques, et le jour commença à poindre dans l'esprit du sorcier. Voici, dit-il, comme une ombre qui passe devant mes yeux, c'est celle de votre mère, mais je ne puis

1. *Études religieuses*, année 1875. Art. du P. Leboucq.

distinguer ni le pays qu'elle habite, ni le costume qu'elle porte. — C'était un nouvel appel de fonds. 10,000 sapèques furent ajoutés aux premiers. Alors une grande lumière se fit. La défunte apparut resplendissante de joie, se promenant dans un jardin délicieux, et la vision était si nette que le magicien découvrait jusqu'au moindre objet, il abondait en détails sur la parure de cette grande dame, sur la beauté des fleurs et la saveur des fruits. De telles paroles auraient dû rassurer notre jeune homme ; elles l'inquiétèrent. Eh ! quoi, se disait-il, songeur, ma mère n'a fait que du bien ; les médisances et les querelles du voisinage, elle les a ignorées, et faute de 20.000 sapèques elle n'entrerait pas dans la région des bienheureux ?... Ces réflexions le conduisirent à l'examen de notre religion ; cet examen détermina sa conversion: sa conversion entraîna celle de sa parenté.

D'autres pratiques sont plus criminelles. Les jeunes personnes sont invitées à entrer dans ces associations ténébreuses ; on amuse et l'on trompe ces malheureuses jeunes filles par la promesse d'une grandeur chimérique ; elles croient qu'elles épouseront de hauts mandarins, peut-être même l'Empereur : plus d'une a refusé de solliciter le baptême avec toute sa famille pour ne pas y perdre la couronne d'impératrice : Pauvre dupe ! à laquelle le démon ravit la véritable couronne par un grossier mensonge !...

La secte recherche aussi les enfants. Un jour que je dînais dans une auberge, dit encore le P. Leboucq [1], je vis entrer un groupe de trente enfants conduits par deux hommes dont l'allure m'étonna. J'appris que c'étaient *deux comédiens*— (leur profession est très décriée en Chine). — On avait remis entre leurs dignes mains les pupilles de l'association. Parmi ces enfants, les uns sont volés sur les grands chemins, les autres sont achetés à vil prix. Personne ne s'inquiète ni des uns ni des autres, et cependant ils mûrissent pour le crime; pervertis dès l'âge le plus tendre, ils deviennent les colonnes des sociétés secrètes, leurs émissaires les plus dévoués et les

1. *Études religieuses*, année 1875, p. 204. Art. de P. Leboucq.

plus sûrs. Les affiliés se reposent sur eux en toute confiance du soin de punir les déserteurs; aussi « les malheureux qui ont prêté

ACTEURS CHINOIS DE Ire CLASSE.

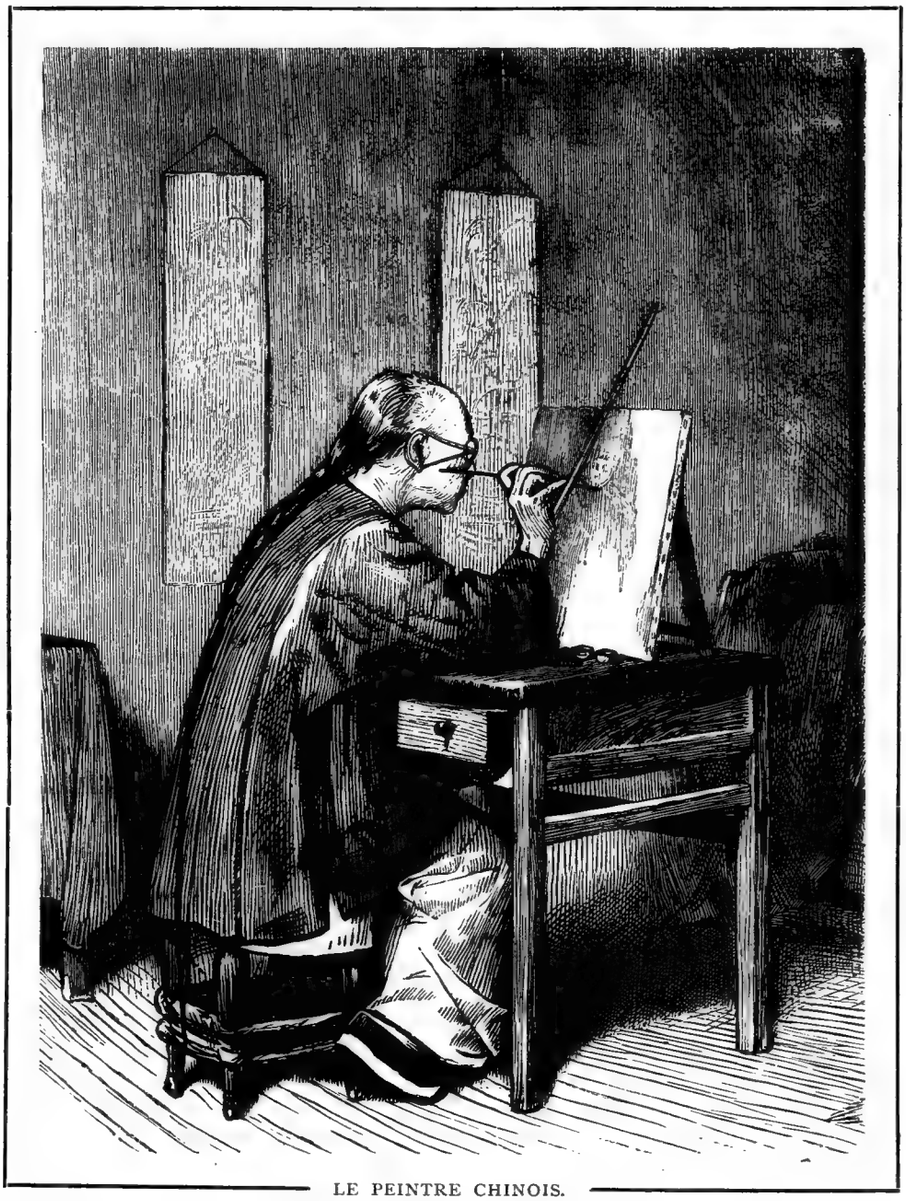
serment, tremblent de tous leurs membres et tombent en faiblesse quand on leur parle d'abandonner une secte qui les enchaîne et les conduit à l'abîme. »

Les sociétés secrètes, en Chine, comme ailleurs, sous pavillon honnête, portent marchandise prohibée. Le drapeau qu'elles arborent est celui de la religion, de la philanthropie, de la mutualité, des arts ; — l'important pour elles est d'avoir des adeptes, des serviteurs ou des esclaves. Bourgeois et paysans recevront le mot d'ordre de chefs inconnus qui disposent d'une armée capable de promener la destruction dans les provinces, de terroriser les mandarins au fond de leurs Yamens, de tenir en échec même le pouvoir impérial, en tous cas de soulever des séditions partielles, de susciter une persécution locale. Comme leur chef suprême, Satan, les maçons du céleste Empire ne font que le mal, ne sèment que la haine, ne parlent que pour tromper, et ne promettent la liberté que pour asservir. Leur histoire se ressemble dans tous les temps et dans tous les pays ; le danger particulier de la Chine est de peupler les loges ou les temples en multipliant les déclassés, et par suite les mécontents. Sans l'intervention de ces sociétés ténébreuses la crise actuelle n'aurait point secoué la vieille nation malade au point de la mettre en péril prochain de mort.

Il conviendrait de parler des artistes, des artisans ou des ouvriers ; mais une telle matière serait comme infinie. Quelques mots seulement résumeront la pensée des missionnaires si attentifs à noter tout ce qui intéresse un peuple qu'ils aiment d'un amour paternel et apostolique. Ainsi faisait saint François Xavier et les premiers missionnaires Jésuites. Leurs lettres montrent à chaque page avec quelle curiosité affectueuse ils étudient les mœurs, les usages des nations qu'ils évangélisaient, leur commerce, leur agriculture, leur littérature, en un mot tout leur génie. Cette tradition n'est point perdue, et ce livre riche seulement des remarques de nos missionnaires en est un témoignage, — modeste — mais irrécusable.

A vrai dire la Chine n'a point d'artiste, au sens que nous donnons

à ce mot. On ne trouverait chez elle aucun de nos *impressionnistes* de nos *esthètes*, ce que tous ne regretteront pas. — Mais on ne



LE PEINTRE CHINOIS.

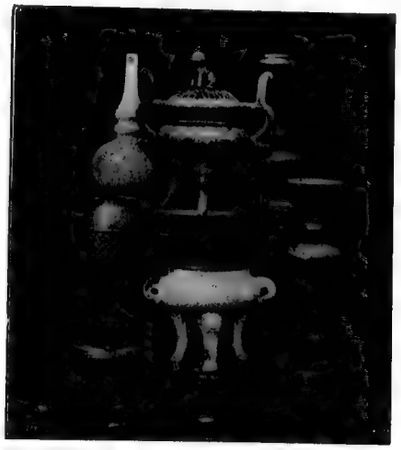
trouvera pas non plus ces peintres et ces sculpteurs, serviteurs enthousiastes de leur art qui cherchent dans la méditation, et quelquefois dans la prière, l'inspiration de leur travail. Voir la nature

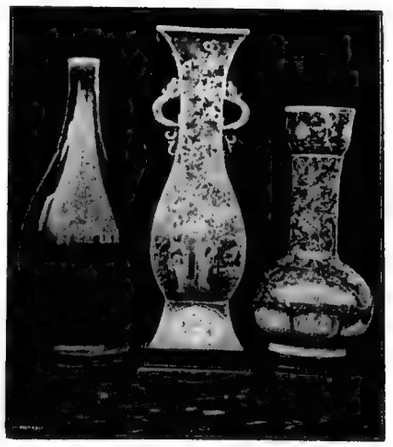
et la traduire ne leur suffit pas ; ils demandent aux choses invisibles de laisser tomber un de leurs rayons qui éclaire, qui anime leurs œuvres et leur donne pour ainsi dire la pensée et la parole. L'art chinois ne connaît pas ce tourment ou cette austère volupté de nos grands artistes français et chrétiens. On dirait que le domaine du beau lui est fermé ; le difforme lui plaît, la caricature outrée, la grimace. Là est leur succès et le P. d'Entrecoles le remarquait dans ce mot : « *Les Chinois réussissent principalement dans les grotesques*[1]. » Un autre disait : il leur manque l'élan, la jeunesse, la poésie, l'imagination. — Ils n'ont pas la pensée.

Lorsque l'outil suffit, il fait merveille ; témoins, à défaut d'artistes, les artisans. On ne peut leur refuser la gloire de travailler supérieurement la matière : terre, bronze, ivoire ; de lui donner les formes les plus bizarres mais aussi les plus diverses et souvent — le genre une fois accepté — les plus élégantes. Quelle vivacité et quel éclat dans les couleurs ; quelle patience et quelle délicatesse dans la main. L'objet qui sort de ces ateliers n'est jamais beau, entièrement beau : assez souvent il est supérieurement joli. Ils savent faire, dit le P. d'Entrecolles, des pêches artificielles qui ont le parfum, la couleur, le velouté des pêches naturelles ; des papillons d'une telle légèreté, d'un tel éclat qu'on ne sait vraiment, lorsqu'ils sont posés par la fantaisie de l'artiste sur un éventail ou sur une corbeille de fleurs, s'ils doivent l'existence à l'art ou à la nature. Il suffit de rappeler leur supériorité absolue en céramique et ces nobles porcelaines que le commerce européen ne peut obtenir de sa propre industrie, même aujourd'hui où presque tous les secrets de la fabrication ont été surpris et divulgués [2].

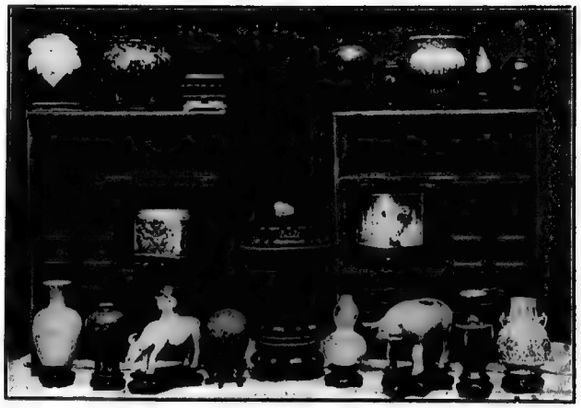
1. *Lettres édifiantes.*

2. Le Père Gaillard, dans un article publié quelques semaines après sa mort (juin 1900), signale avec plus de détails cette habileté des artisans chinois. Le goût affiné et l'érudition artistique du religieux voyageur donne à ses observations une grande autorité ; nous sommes heureux d'y trouver un appui.





PORCELAINE ANCIENNE : MING, KANG-SI, YOUNG-TCHENG, KIEN-LOUNG.



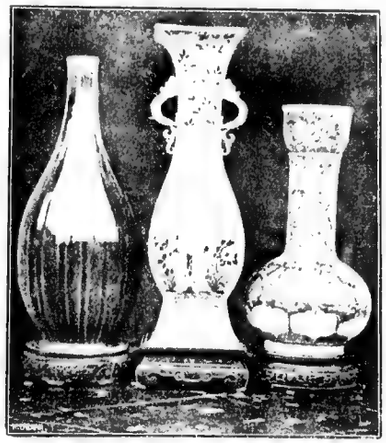
ÉTAGÈRES EN LAQUE DE SOU-TCHEOU AVEC PORCELAINES ANCIENNES.

et la traduire ne leur suffit pas : ils demandent aux choses invisibles de laisser tomber un de leurs rayons qui éclaire, qui anime leurs œuvres et leur donne pour ainsi dire la pensée et la parole. L'art chinois ne connait pas ce tourment ou cette austère volupté de nos grands artistes français et chrétiens. On dirait que le domaine du beau lui est fermé ; le difforme lui plait, la caricature outrée, la grimace. Là est leur succès et le P. d'Entrecoles le remarquait dans ce mot : « *Les Chinois réussissent principalement dans les grotesques* (1). » Un autre disait : il leur manque l'élan, la jeunesse, la poésie, l'imagination. — Ils n'ont pas la pensée.

Lorsque l'outil suffit, il fait merveille ; témoins, à défaut d'artistes, les artisans. On ne peut leur refuser la gloire de travailler supérieurement la matière : terre, bronze, ivoire ; de lui donner les formes les plus bizarres mais aussi les plus diverses et souvent — le genre une fois accepté — les plus élégantes. Quelle vivacité et quel éclat dans les couleurs ; quelle patience et quelle délicatesse dans la main. L'objet qui sort de ces ateliers n'est jamais beau, entièrement beau ; assez souvent il est supérieurement joli. Ils savent faire, dit le P. d'Entrecolles, des pêches artificielles qui ont le parfum, la couleur, le velouté des pêches naturelles ; des papillons d'une telle légèreté, d'un tel éclat qu'on ne sait vraiment, lorsqu'ils sont posés par la fantaisie de l'artiste sur un éventail ou sur une corbeille de fleurs, s'ils doivent l'existence à l'art ou à la nature. Il suffit de rappeler leur supériorité absolue en céramique et ces nobles porcelaines que le commerce européen ne peut obtenir de sa propre industrie, même aujourd'hui où presque tous les secrets de la fabrication ont été surpris et divulgués (2).

(1) [illegible]

(2) [illegible] ...es qui sa mort juin 17... [illegible] Le ... l'année et l'érudition [illegible] ... reilleux voyageur ... [illegible] ... l'auteur ... nous [illegible] ... d'y trouver un ... [illegible]



POR ELAINE ANCIENNE : MING, KANG-I, YOUNG-TCHENG, KIEN-LOUNG.

CHAQUE LAQUE DE OUTCHEOU AVEC ECLAIRE ANCIENNE.

Dans les plus humbles campagnes du Tché-ly S.-E., les plus simples ouvriers sont naturellement industrieux. Un frère coadjuteur, excellent ouvrier lui-même, constructeur, architecte, le F. Guillon, les a vus à l'œuvre et il admire franchement leur savoir faire. Sa lettre datée du 8 octobre 1864 est contemporaine de quelques découvertes qui rendaient alors leurs inventeurs assez célèbres en Europe. Depuis plus de mille ans, disait-il, nos Chinois se servent de la charrue semeuse. Le grain que le laboureur veut semer se répand, sous le choc du semoir, avec une parfaite régularité, en telle quantité, à profondeur que veut le laboureur ; une simple ficelle qu'il tient de la main gauche lui suffit pour régler son travail tandis que la main droite s'appuie sur la charrue. L'instrument lui-même est très simple; la preuve en est que chaque cultivateur a construit sa machine avec une scie et un couteau. On faisait un certain bruit alors de la couveuse artificielle; mais il y a de beaux jours, et peut-être de longs siècles que les ménagères chinoises étendent leurs œufs sur des claies disposées dans le voisinage de la marmite au riz ou au millet. On n'a plus à craindre le caprice des mères-poules fatiguées de leur couvée, ou leurs imprudences. Presque tous les œufs éclosent dans les meilleures conditions. Chaque lessiveuse sait faire son savon, en formant avec de la viande hachée et du sel une pâte que le soleil dessèche. Peut-être que quelques savons parisiens fleurent mieux, mais combien de blanchisseurs parisiens,en pareille occurrence,ne seraient pas aussi habiles savonniers!. « Dernièrement, continue le F. Guillon, j'avais appelé un petit forgeron de campagne pour travailler quelques morceaux de fer de construction. C'est un ouvrier ambulant dans le genre de nos étameurs qui portent leur forge et leur matériel sur les épaules. Mon travail terminé, comme je le congédiais, il me dit : Monsieur n'aurait pas besoin de fusils ? — En as-tu à vendre ? — Non mais si ces messieurs en désirent je saurais bien en faire.» — J'ai vu, en effet, quelques-uns de ces fusils fabriqués par des goujats de cam-

VICE-AMIRAL CHINOIS.

pagne, avec lesquels nos braconniers tuent passablement de lièvres.. Votre étonnement et votre admiration pour l'industrie de nos Chinois seraient bien plus vifs encore si j'avais le temps de vous dire comment trois ou quatre paysans, avec quelques morceaux de bois et de la terre prise dans le premier champ venu, vous installent une fonderie de canons, de cloches, de boulets ; toutes choses qui demandent, en Europe, un immense attirail de machines et exigent des dépenses que les gouvernements sont seuls capables de supporter. »

M. de Rochechouart, parfaitement d'accord avec le F. Guillon, est aussi libéral d'éloges envers les domestiques et les petits commerçants. « La domesticité en Chine, du moins la classe de serviteurs qui servent les Européens, est excellente, il est impossible de rêver un meilleur service, et, une fois qu'on en a essayé, il est difficile de s'en passer. Si les Chinois se répandent dans le monde entier, ils trouveront deux genres d'occupations où ils n'auront pas de rivaux : la domesticité et le commerce de détail [1]. » M. le Marquis de Nadaillac ajoute dans le *Correspondant* du 10 août 1899 : « Ces hommes supportent sans tristesse, sans récrimination les travaux les plus durs. Ni le froid, ni la chaleur, ni la fatigue ne les démoralisent; la maladie même ne peut les abattre. — Toujours ils ont le mérite, aujourd'hui si rare, d'être satisfaits de leur sort. »

Ces louanges données par des hommes compétents, soulèveront bien des objections, et à vrai dire une seule suffirait : la guerre sino-japonaise. La supériorité du Japon sur son ennemi a surpris pessimistes et optimistes tant elle a été complète, soudaine, écrasante. A ceux qui prophétisent la ruine de la Chine et son démembrement prochain, nos missionnaires essaient de répondre. Ils ne le font pas sans tristesse, car la défaite des Chinois par les Japonais ou, comme ils disent, du Soleil à son midi par le Soleil levant les

1. Op. cit., p. 167.

a émus. — Ils constatent, avec le Père Gaillard, que les chefs ont plus manqué au peuple que le peuple n'a manqué à ses chefs. Les réserves de l'Empire ne sont pas épuisées, pas même entamées, — mais en Chine il faudrait un homme, et c'est peine perdue de le

L'AMIRAL COURBET.

chercher chez les lettrés. « Parmi les causes dissolvantes des intelligences et des caractères dans la nation chinoise, il n'est que juste d'inscrire en première ligne son système d'instruction nationale et d'examens publics. On l'a décrit souvent, mais on n'a pas encore pleinement réussi à en faire toucher le côté futile, artificiel, vain et

pernicieux pour le développement intellectuel et moral d'un peuple doué merveilleusement par ailleurs. » Suivons un si bon guide dans les articles intitulés « Propos de Chine » que les *Études* ont publiés en avril, mai, juin et juillet 1895. Par eux nous achèverons le présent chapitre où il nous restait à parler, à propos de la nation chinoise, de son armée et de sa marine :

Hélas ! il n'y a pas d'armée,... il n'y a plus de marine !

A une armée, il faut une tête, des officiers, des soldats, un matériel, de l'argent ; tout y était !... et par une dérision de la fortune, ou plutôt un sévère avertissement de la Providence, tout a manqué, la tête plus que le reste. Jamais, au cours de cette malheureuse campagne, le gouvernement du pays n'a vu ce qu'il fallait faire ou n'a voulu le faire ; il n'a organisé ni la défense du sol, ni l'armement des places, ni la protection des rives de la mer ; hésitant entre la guerre et la paix, incapable de choisir ou la guerre ou la paix, il s'est contenté de décapiter les généraux malheureux, tandis que par une aberration criminelle on récompensait les généraux prévaricateurs.

Pas d'officiers. Cependant instruit par les leçons que notre grand Courbet infligeait à son orgueil, l'Empire du milieu avait envoyé quelques jeunes gens étudier dans les écoles militaires de l'Europe et de l'Amérique. A leur retour, ils furent tenus en suspicion, placés sous les ordres de mandarins ignorants de la guerre, mais lettrés ! .. Toujours la même et funeste erreur ! — Dans la personne de ces jeunes militaires, la Chine humiliait le savoir des peuples étrangers, des Barbares. Pour commander les troupes, des grammairiens, des pédants capables d'être généraux par la même raison qu'ils sont capables d'être hommes d'État, juges, financiers, diplomates, amiraux, architectes, gouverneurs de province. Comme officiers instructeurs, voici deux types : L'officier mécontent, l'officier content. L'officier mécontent criait devant les quatre cents hommes qu'il faisait manœuvrer : Pourquoi nous donner des fusils ; ils nous

gênent. Ce qui nous convient, c'est l'arc et la lance, l'exercice au sabre, la boxe et la savate !

L'officier content ne disait rien : semi-bourgeois, semi-professionnel, métis d'Européen et de Chinois, il suivait languissamment l'exercice, assis sur un pliant, protégé par un parasol, fumant sa pipe d'eau... trouvant le métier facile et d'un joli revenu.

FUSILIER CHINOIS.

Pas de matériel. Et cependant les arsenaux étaient superbement installés, l'artillerie avait des canons Krupp, l'infanterie des fusils perfectionnés, l'outillage était excellent, les écoles de torpilles fonctionnaient sur la côte ; on construisait des forts, des batteries blindées et rasantes, mais le jour de la bataille, l'instrument éclate entre les mains d'une armée maladroite. Les fusils restaient dans les arsenaux, et les soldats défilaient avec des armes de bambous ! — ou bien ces pauvres armes

étaient rouillées. « On a vu assez fréquemment des réguliers verser du thé dans le canon de leur carabine et le boire par la lumière en soulevant le chien. » Les servants de pièces n'en connaissaient pas le tir, et comme les chevaux manquaient pour les atteler au train d'artillerie, les rangs étaient encombrés de coolies armés de tridents, de fourches, de bâtons, de lances ou d'épieux.

Pas de soldats. Sans être par tempérament une nation guerrière, la Chine possède nombre des vertus qui font une armée solide ; elle compte dans ses provinces des populations dociles, endurantes, qu'il serait aisé d'instruire, qui sont capables d'une héroïque et patiente bravoure. Elle en a donné des preuves encore toutes récentes dans les formidables insurrections qu'elle eut à réprimer. Les succès et les revers de ces bandes témoignaient également en faveur des qualités martiales de l'Empire, puisque vainqueurs et vaincus étaient ses sujets. Gordon, le Chinois Gordon, ainsi que l'appelaient les feuilles anglaises, après avoir conduit les armées impériales dans une campagne heureuse et rapide contre les rebelles, donnait d'excellents conseils à ses amis. Il leur disait en 1879[1] : Établissez un recrutement régulier ; formez par lui, de l'élite du pays, une armée de 300,000 hommes pourvus de bons fusils à tir rapide, de pièces légères et à longue portée. Exercez vos régiments, groupez-les en corps solides sur les points les plus menacés des frontières orientales. Si la guerre éclate, faites-la à votre manière, multipliez les surprises et les embuscades ; l'ennemi n'ira pas loin ! —

Ces judicieux conseils ne furent pas suivis : on eut des troupeaux d'hommes, mais pas de troupes. Li-hung-tchang, vice-roi du Tché-ly, l'ardent promoteur des réformes nécessaires, fut disgrâcié ; les régiments qu'il commençait à former, affaiblis par le mauvais vouloir des mandarins, critiqués par les lettrés, se découragèrent et se fondirent.

1. P. Prampain. — *Études*, 14 déc. 1895, p. 590.

Pas d'argent. Les finances étaient en bon état, les emprunts facilement couverts, le crédit de la Chine solidement assis et ses engagements financiers tenus avec probité. En s'adressant à son honnête courtier, l'Angleterre, le Fils du Ciel trouvait aisément des capitaux. Excellente opération pour l'emprunteur. Il avait hypothèque sur le revenu des douanes impériales maritimes soumises à son contrôle, se remboursait en vingt ans et de plus exigeait un intérêt de 7 %. Sous l'intègre administration de Robert Hart, les revenus sur les droits, fidèlement versés au trésor, constituaient sa meilleure ressource, suffisante même aux dépenses de la guerre. « Ailleurs, le désordre et la concussion sont tels que les neuf-dixièmes de l'impôt disparaissent dans les caisses des mandarins [1]. Par un nouveau malheur, ces sommes qu'on n'avait pu distraire à leur entrée dans les caisses impériales, furent dilapidées à leur sortie. » Le gouverneur de Tien-tsin, chargé par le vice-roi de se procurer 300,000 fusils, les acheta en Allemagne au prix de deux taëls et les revendit neuf taëls à son gouvernement. Un autre fit construire dans les chantiers de la compagnie Vulcan à Stettin deux cuirassés, qui se disloquèrent au premier essai de leurs canons. Lui aussi en avait pour son argent ; non pas pour l'argent qu'il avait reçu, mais pour l'argent qu'il avait versé, la différence restant à son avantage. On cite d'autres faits prodigieux, invraisemblables ; des soldats qui vendent au détail les armes et les munitions d'une forteresse ; un capitaine (la perfection du genre, je crois) qui engage au Mont de piété un canon Krupp dont il avait la garde. Contre de tels abus, contre un vol des deniers publics scandaleux et uni-

1. Albert L. Fauvel, ancien fonctionnaire des douanes chinoises. *La guerre sino-japonaise. Aujourd'hui et demain*, N° du 10 déc. 1894. Les chiffres de ce paragraphe et la plupart des exemples sont empruntés au même auteur, dont la compétence est indiscutable... En M. Fauvel, je n'avais connu que l'écrivain.., depuis j'ai été heureux de soumettre à sa critique les dernières pages de ce livre. La parfaite courtoisie de l'homme du monde, les généreuses qualités du chrétien ami des missionnaires me font le devoir très doux de lui exprimer ici ma vive reconnaissance.

versel, que peut faire un gouvernement si mal servi par ses agents, trahi par ses ministres et ses généraux, semblable à une maison livrée au pillage par des fripons et défendu par des bandits ? Le colosse aux pieds d'argile, de loin peut-être effraye encore par sa masse et son aspect, mais s'il essaye de faire un pas il tombe en poussière !.....

Un moment la Chine espéra que ses armées de mer, plus heureuses que ses armées de terre, rétabliraient sa fortune. L'escadre du Nord, réunie dans les eaux du Tché-ly, était si belle que son commandant supérieur, le capitaine anglais Lang, « la disait capable de tenir tête aux flottes du Japon et même à n'importe quelle escadre européenne [1]. » Et de fait « le dragon chinois flottait en 1889 sur une centaine de navires modernes : cuirassés, croiseurs protégés, canonnières, batteries flottantes, avisos, torpilleurs [2] ; » mais le même esprit d'orgueil et de routine amena les mêmes catastrophes. Dès 1890, le capitaine Lang, obligé de donner sa démission, était suivi dans sa retraite par les officiers formés grâce à ses leçons. Ils furent remplacés par les mêmes nullités graduées ou *globulées* ; les places se vendirent ; ceux qui les avaient achetées se remboursèrent avec l'argent destiné à l'entretien des machines ou à la solde des équipages. Dans ces conditions, les batailles navales étaient perdues avant même d'être livrées, et pour employer son expression à un patriote du céleste Empire : « Le bœuf chinois était vaincu par le rat japonais ». Mais le rat est agile, nerveux, il mord les jambes du ruminant et se moque des cornes qui frappent vainement les airs.

Le lecteur attentif l'aura certainement constaté plus d'une fois : Ces remarques sur la nation chinoise se ressemblent et signalent toujours les mêmes caractères quel que soit par ailleurs leur objet :

1. 2. G. le P. Prampain, *La guerre sino-japonaise* — Le conflit, les armées et les marines. *Études*, déc. 1895.

l'Empereur et sa Cour ; les mandarins et l'exercice du pouvoir ; les lettres et les lettrés ; les médecins et leurs clients ; l'art, les artistes ou les artisans, les armées et leur effectif. Le tout puissant monarque qui règne en maître absolu sur le plus vaste empire du monde s'est trouvé impuissant à protéger sa capitale, sa demeure, la sépulture de ses ancêtres contre l'insulte d'un ramassis de brigands, et une corvette européenne bloquait dans un de ses ports quinze cents na-

TSO-TSUNG-TANG,
Commandant en chef des troupes chinoises.

vires chargés de lui amener le grain de la province ; on s'étonne de trouver parmi les mandarins de si excellentes gens, honnêtes, intelligents, équitables, et des coquins si parfaitement achevés. La culture intensive des lettres chinoises a fait des lettrés les plus ignorants des hommes, d'autant plus ignorants qu'ils se croient au comble des connaissances humaines et au foyer du soleil. Ces ingénieux ouvriers capables des travaux les plus délicats et les plus difficiles, sont inca-

pables d'élever leur pensée et d'élargir leur horizon. Des maréchaux de village, quelques paysans forgent des fusils, fondent des canons, et le gouvernement impérial n'arrive pas à construire un vaisseau qui tienne la mer et résiste à sa propre artillerie. Un brigand, un rebelle lève des armées innombrables, se trouve assez fort pour menacer la dynastie, et les armées nationales qui encadrent cependant des unités excellentes, se fondent et s'évanouissent au souffle d'une armée étrangère.

Le spectateur qui voit en curieux, et mieux, en ami, le défilé de ces institutions, de ces lois, de ces coutumes, de ces groupements humains, ressent une impression étrange mais exacte ; il croit assister à l'un de ces cortèges que les célestes organisent fréquemment pour escorter les mandarins, invoquer leurs dieux ou conduire les défunts à leur dernière demeure. Dans l'escorte mandarinale, les gueux en haillons mêlent leurs loques infâmes aux riches habits de soie; dans la procession, il y a des prières, et il y a des comédies; dans les funérailles, les bouffons accompagnent les pleureurs ; les farces des uns font pleurer, les sanglots des autres excitent le rire.

Peut-être n'est-il pas impossible de découvrir la cause de tant de contrastes. L'âme chinoise, complexe et multiple, divisée en elle-même, tient manifestement de Celui qui l'a formée et de celui qui la déforme, de son souverain légitime et de l'usurpateur ; de Dieu et du démon. Aujourd'hui leurs forces se balancent encore, il serait temps, même pour sauver le pays et arrêter sa décadence, de proclamer le règne de Jésus-Christ et de la vérité. Par une analogie qui reviendra plus d'une fois, la Chine et la France sont dans la même nécessité, non seulement religieuse, mais politique, d'être avec l'Évangile ou de n'être pas !

Chapitre Huitième.

Mœurs et Coutumes.

Rites des Fiançailles.—Les Mânes consultés solennellement.—Réponses ancestrales. — Coupe conjugale. — Mariage entre défunts.— Déshonneur du célibat.— Jeune homme menacé de se marier six fois. — Fiançailles plus irrévocables que le mariage. — Belle-mère acariâtre. — Double et triple divorce. — A la recherche d'une épouse. — Un scrupule. — Séparation sans nuage. — Soumission exemplaire aux lois de l'Église. — Nouveau démenti au colonel Tcheng-ki-tong. — Assez d'autorité, pas assez d'amour. — Exhortation d'un mandarin contre l'infanticide. — Pourquoi cette barbare coutume ? — Crainte et haine des parents. — Consolation chrétienne. — Surnaturelles interventions. — Témoins divers affirmant la cruelle coutume chinoise de l'infanticide. — Les jeunes baptisés, armées de réserve préparant la conversion de la Chine. — Tolérance des mandarins. — Vertus naturelles des Chinois. — Questions voulues par la civilité chinoise. — Épître dédicatoire d'un missionnaire au vice-roi du Tché-ly. — Trois sortes de médecines en Chine. — Classique, liturgique, populaire, — L'acupuncture ou l'aiguille matelassière. — Vin antiscorbutique des bonzes. — Son action par piété civique. — Médication passive et active. — Médecine populaire. — Propriétés du lièvre, de la pie, de la chouette. — L'opium. — Les maux qu'il cause. — Ses effets, ses exigences. — Avilissement et dégradation de ses fumeurs. — L'oie aux œufs d'or de l'Angleterre. — Le seul remède efficace. — Défilé d'un enterrement païen. — Pleureurs. — Géants. — Priants. — Tablettes des ancêtres. — Bonzes. — Consolations des funérailles chrétiennes. — Le fleuve emportant les cercueils. — Les chemins de fer profanent les sépultures. — La Chine d'hier n'est plus !

ES peuples, ainsi que les hommes, ont souvent deux vies, l'une extérieure, l'autre intérieure. La vie publique s'est manifestée à nous, la vie privée nous attend avec ses usages divers et si curieux. En l'étudiant, nous gagnerons de mieux connaître le Chinois chez lui, nous le suivrons dans sa famille pour y voir, dans un jour plus intime, ses habitudes et ses pensées, ses défauts et ses vertus.

La famille commence avec le mariage ou l'union religieuse des époux ; malheureusement les Chinois, ainsi d'ailleurs que tous les

peuples païens, ont altéré l'institution primitive ; elle n'a point disparu mais elle est amoindrie ; de là, ce mélange de vérité et d'erreur dans les cérémonies nuptiales, ces bons effets qui tiennent à la cause première toujours existante et ces abus qui se sont introduits sous l'empire de nos malheureuses passions.

Ici encore, nos missionnaires se complètent, même à deux siècles de distance, sans se contredire, et leurs témoignages, en se réunissant, donneront une idée aussi exacte que possible de la famille en Chine.

Le P. B***, écrivant de Pékin le 9 septembre 1765 à Madame la Comtesse de Forben, insiste plutôt sur les cérémonies religieuses du mariage ; c'est un côté de la grande institution, nous commençons par celui-là. Les fêtes dont il est parlé ne sont possibles que pour les riches ; les pauvres, ou les gens de condition médiocre, imitent les riches dans la mesure de leurs moyens.

Lorsque les premiers présents sont échangés par les entremetteurs, lorsque les noms des fiancés sont connus et publiés, — car les rites, jusqu'à ce moment, défendaient aux futurs époux de se connaître, même de très loin, — on fixe le jour des noces, et l'on va d'abord y inviter les ancêtres... Le temple domestique est orné avec la plus grande magnificence; les tablettes des aïeux sont découvertes jusqu'à la quatrième génération, et leurs esprits sont évoqués. Le père de famille jette des charbons odorants dans une urne déposée sur une sorte d'autel, et, tandis que la famille assemblée se prosterne pour saluer les âmes voltigeantes, lui, le chef, en lisant une lettre écrite en caractères d'or, annonce officiellement l'événement à ses ancêtres : « En tel jour, tel mois, telle année du règne de l'Empereur, votre petit-fils, pour vous témoigner sa piété et sa vénération, délibère avec ses parents du mariage de son fils avec la fille de telle maison. Puissent ces parfums et ces vins répandus vous dire combien nous vous regrettons !... Sur ce, les tablettes se referment, les aïeux ont donné leur consentement, et les ambassa

deurs, accompagnés de domestiques chargés de présents et de corbeilles, se rendent à la maison de l'épouse : c'est l'heure de la demande officielle et solennelle.

FEMME CHINOISE

Le père de la jeune personne répond en ces termes : « Le choix que vous faites de ma fille, femme chinoise, pour votre fils, témoigne que vous estimez au-delà de son mérite une pauvre et froide famille. Hélas ! comme je n'ai pas eu le talent d'élever cette enfant, elle est grossière et sans esprit, mais ma gloire est de vous obéir, et je vous envoie son nom sur un cahier et, sur un autre cahier, le nom de sa mère. » Les fiançailles sont ainsi consenties de part et d'autre.

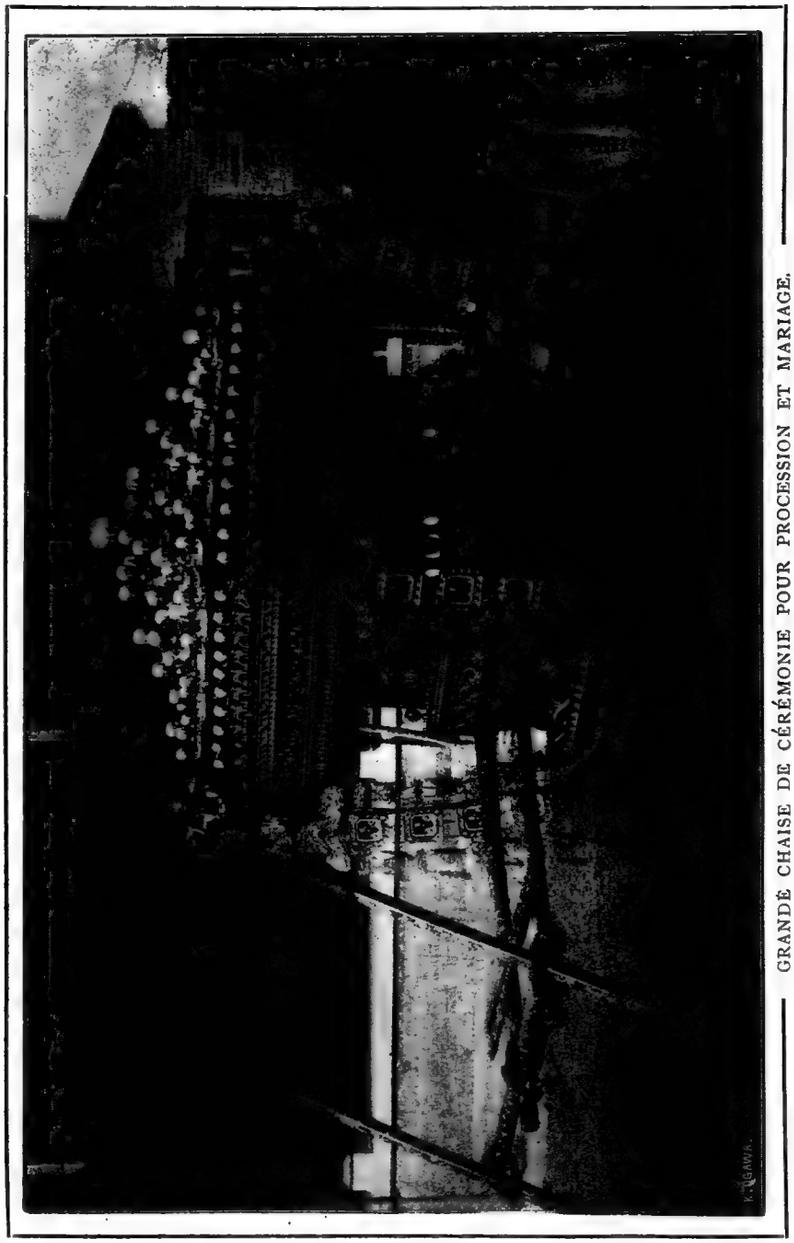
Reste à fixer le jour du mariage. En soi, ce serait d'autant plus facile que la date déjà en est arrêtée entre les deux familles, mais ce serait supprimer

nombre de visites, présents, lettres, ambassades, sacrifices, et les parents du fils ou de la fille n'y consentiront jamais. Toutefois pendant les trois nuits qui précèdent le jour des noces, la maison de l'épouse est illuminée. Pourquoi ces brillantes et abondantes lumières ? Parce que les parents, plongés dans une affreuse tristesse, sont incapables de goûter un instant de sommeil. Le deuil aussi règne dans la maison de l'époux. Le fils qui se marie annonce, par le fait même, à son père, qu'un jour il sera son successeur ; il lui présente ainsi l'image d'une mort prochaine.

Les uns donc font un grand tapage pour tromper leur douleur, et les autres se taisent dans la crainte de l'éveiller par un mot. Il est probable que les uns et les autres réussissent assez bien, leur affliction étant toute de commande.

Le jour venu, l'époux, paré de ses plus beaux habits, se rend au temple ancestral ; deux tables y sont disposées : l'une à l'orient, pour le père de l'époux, l'autre à l'occident pour l'époux lui-même. Le maître des cérémonies présente au jeune homme une coupe pleine de vin. La libation faite, l'époux fléchit quatre fois le genou devant son père, et il attend, à genoux, l'ordre du départ. « Allez, mon fils, allez, lui est-il dit alors, et amenez dans cette maison une compagne fidèle qui s'occupe avec vous, des soins domestiques. » Le jeune homme s'incline de nouveau en promettant d'obéir, et, accompagné de ses domestiques, il se rend à la maison où sa fiancée l'attend. Avant de partir, elle aussi demande son congé et le reçoit à peu près de la même manière. Elle descend alors vers son fiancé ; tous deux, après s'être salués, fléchissent le genou et adorent le Ciel, la terre et les esprits qui président à leur mouvement. Chacun monte ensuite dans un palanquin, des domestiques précèdent avec des lanternes, d'autres domestiques suivent, chargés des meubles du jeune ménage. Les cérémonies se terminent par le repas nuptial. Avant de prendre part au festin, les deux époux s'invitent à entrechoquer leurs coupes. Lorsque les lèvres ont touché le vin, ils mêlent ce qui

reste dans un seul vase, dont ils se partagent ensuite le contenu. Belle image du confluent de deux vies en une seule, et souvenir



GRANDE CHAISE DE CÉRÉMONIE POUR PROCESSION ET MARIAGE.

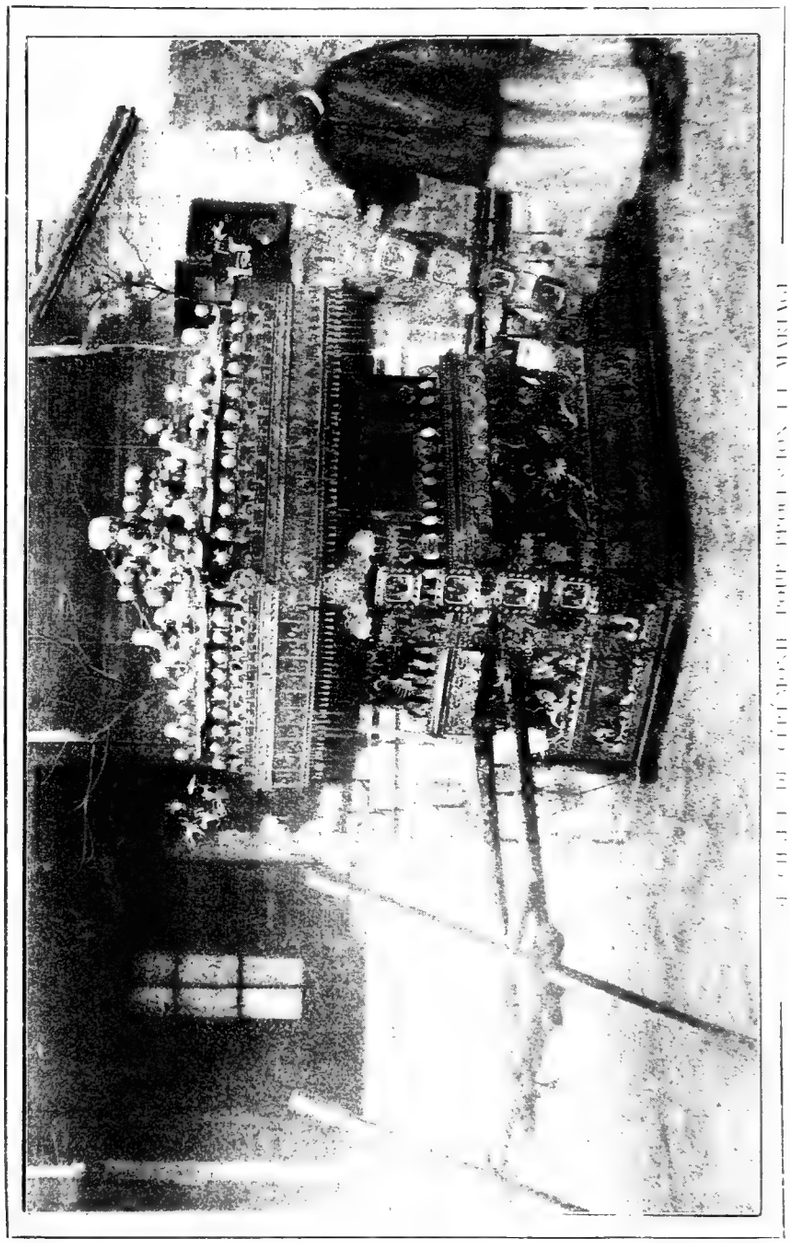
lointain de la parole divine : « Ils ne seront plus qu'un. » C'est par ce rite que le mariage reçoit sa dernière consécration.

[illegible] nombre de visites, présents, lettres, ambassades, sacrifices, et les parents du fils ou de la fille n'y consentiront jamais. Toutefois pendant les trois nuits qui précèdent le jour des noces, la maison de l'épouse est illuminée. Pourquoi ces brillantes et abondantes lumières ? Parce que les parents, plongés dans une affreuse tristesse, sont incapables de goûter un instant de sommeil. Le deuil aussi règne dans la maison de l'époux. Le fils qui se marie annonce, par le fait même, à son père, qu'un jour il sera son successeur ; il lui présente ainsi l'image d'une mort prochaine.

Les uns donc font un grand tapage pour tromper leur douleur, et les autres se taisent dans la crainte de l'éveiller par un mot. Il est probable que les uns et les autres réussissent assez bien, leur affliction étant toute de commande.

Le jour venu, l'époux, paré de ses plus beaux habits, se rend au temple ancestral : deux tables y sont disposées : l'une à l'orient, pour le père de l'époux, l'autre à l'occident pour l'époux lui-même. Lorsque tout les cérémonies présente au jeune homme une coupe pleine de vin. La libation faite, l'époux fléchit quatre fois le genou devant son père, et il attend, à genoux, l'ordre du départ. « Allez, mon fils, allez, dit-il alors, et amenez dans cette maison une compagne qui s'occupe avec vous, les soins domestiques. » Le jeune homme s'incline le nouveau en promettant d'obéir, et, accompagné de ses domestiques, il se rend à la maison où sa fiancée l'attend. Avant de partir, elle aussi demande son congé et le reçoit à peu près de la même manière. Elle descend alors vers son fiancé : tous deux, après s'être salués, fléchissent le genou et adorent le Ciel, la terre et les esprits qui président à leur mouvement. Chacun monte ensuite dans un palanquin, des domestiques précèdent avec des lanternes, d'autres domestiques suivent, chargés des meubles du jeune ménage. Les cérémonies se terminent par le repas nuptial. Avant le premier part du festin, les deux époux s'invitent à entrechoquer leurs coupes. Lorsque les lèvres ont touché le vin, ils mêlent ce qui

reste dans un seul vase, dont ils se partagent ensuite le [illegible]. Belle image du confluent de deux vies en une seule, et [illegible]



[illegible] DE CÉRÉMONIE POUR PROCESSION ET MARIAGE

lointain de la parole divine : « Ils ne seront plus qu'un. » C'est par ce rite que le mariage reçoit sa dernière consécration.

Les cérémonies du mariage ou des fiançailles se font même entre ceux qui n'existent pas encore, et ceux qui n'existent plus. Il n'est point rare que deux amis se promettent solennellement d'unir leurs enfants..... lorsqu'ils en auront. Cette promesse vaut un contrat. Chacun déchire sa tunique et en donne une partie qui rappellera l'engagement commun.

Le mariage entre défunts est plus solennel, il réunit même les cérémonies joyeuses des noces, et les cérémonies funèbres de l'enterrement. Les coutumes chinoises, inviolées sur ce point et inexorables, ne comptent pas au nombre des membres de la famille ceux qui ne sont pas mariés. Ceux-là, d'après elles, n'appartiennent pas à la vie et ils sont, à leurs yeux, comme s'ils n'étaient pas. Leurs noms ne sont pas inscrits sur les tablettes, l'arbre généalogique ne les couvre pas de l'un de ses rameaux, et, mesure plus grave, ils ne sont pas reçus dans la sépulture de famille. Au Tché-ly S.-E. [1] le cimetière n'accorde son hospitalité qu'à des conditions rigoureuses, il n'appartient pas, comme en Europe, à la commune ou à la paroisse, mais à la famille qui n'y reçoit que les siens et même ses chefs ou ceux que la nature appelait à le devenir : les hommes mariés. Seuls, ils ont droit à la fosse ou à la tombe, qu'ils partagent avec leur femme, et avec plusieurs femmes, s'ils se sont mariés plusieurs fois. Le premier ascendant est enterré à la tête du champ de repos, son *tumulus* est isolé et à lui seul constitue la première ligne, les enfants occupent la seconde ligne, les petits-enfants, ou la troisième génération, occupent la troisième, et ainsi de suite. Aussi, lorsqu'un homme parle de sa postérité, il l'appelle, en faisant allusion à cet usage, « *celle qui sera devant moi* ». Le célibat dérange ce bel ordre. Le père de famille se lamente à la pensée, s'il n'a qu'un fils unique mort avant le mariage, qu'il sera, dans la sépulture, le dernier de sa race et de son nom. Quels reproches ne lui feront pas ses ancêtres, chaîne glorieuse arrêtée à ce dernier anneau !

1. Sur les fiançailles et les mariages, Cf. le P. Mangin. — *Lettres de Jersey*, janvier 1896.

Heureusement, il n'est pas sur la terre le seul malheureux ; d'autres familles sont plongées dans la même affliction! Elles ont perdu, elles, une fille qui n'avait pas d'époux !... Une joie profonde naîtra du mélange de ces deux désespoirs. Les entremetteurs se présentent, ils négocient le mariage entre les deux ombres ; en général, les enfants dont les parents disposent n'ont rien à dire, ici, c'est le silence même de la tombe. Le consentement obtenu, suivant l'usage qui veut que l'époux achète son épouse, les présents sont envoyés et reçus, et on célèbre le mariage avec toute la pompe possible. Après la noce, l'enterrement ; les deux époux, conduits au cimetière, dorment dans la même couche funèbre. Chose étonnante, même les deux familles à partir de ce moment, se regardent comme alliées, et, entre soi, on s'appelle cousins.

De ce désir de la postérité naît un grave péril pour la foi et pour les mœurs. Par exemple deux frères sont mariés, mais un seul a un fils ; lorsque l'âge de le marier sera venu, son père et son oncle lui chercheront une femme, chacun pour son compte. Le jeune homme recevra des mains de son père l'épouse légitime, et des mains de son oncle, l'épouse illégitime; les enfants de la première femme iront se ranger dans le cimetière aux pieds de leur père, et ceux de la seconde, aux pieds de leur oncle. Le Père Mangin cite l'exemple d'un pauvre enfant, seul héritier mâle d'une famille de six frères; il n'a que sept ans, son père et ses oncles attendent impatiemment l'âge légal du mariage ; chacun lui cherche une compagne, chacun espère de lui des descendants, et, comme toujours, des protecteurs contre la solitude de la mort. Le missionnaire n'ose conférer le baptême à ce jeune garçon, fils d'un chrétien, mais neveu de païens, et que les usages de son pays condamnent, presque fatalement, à une vie réprouvée par l'Église.

On le conçoit, l'opposition des usages chrétiens et des usages païens est fréquente ; elle n'apparaît nulle part aussi manifeste que dans la différence entre les fiançailles et le mariage. Tous les fidèles

catholiques, même ceux qui s'arrêtent aux notions les plus élémentaires, savent que, si le mariage est indissoluble, les fiançailles ne le sont pas, le lien sacré n'étant formé que par le sacrement. En Chine, au contraire, aux yeux des infidèles, l'engagement contracté avec les fiançailles, passe avant l'engagement même du mariage. Il est vrai que dans certaines provinces la mort des parents, du côté du fils et du côté de la fille, rend leur liberté aux fiancés ; mais à regarder les choses de près, étant donné la coutume du pays et la part prépondérante prise par les ascendants, on peut dire que, dans ce cas, lorsque les parents viennent à décéder, ce n'est pas le contrat, qui cesse, ce sont les contractants qui meurent.

La condition de la femme une fois mariée a changé nécessairement: soumise à son mari et devenue sa chose et son bien, elle n'est pas sans recours contre sa tyrannie. Les lois et les usages la défendent, frappée, maltraitée, elle en appelle à son père, à ses oncles, à sa famille dont l'organisation est partout si puissante. Malheur à l'époux si l'épouse venait à succomber et qu'il fût possible d'imputer sa mort à de mauvais traitements. Ce serait la ruine pour lui et peut-être pour les siens. — Cependant les querelles, la misère ont défait bien des ménages.

Pendant les années calamiteuses, et, en particulier, pendant la grande famine de 1878, beaucoup de pauvres gens, n'ayant plus rien à vendre, ont vendu leurs femmes. Lorsque des années prospères reviennent, on contracte de nouveaux engagements, et, dans ces cas qui ne sont pas rares, la grâce de la conversion, si elle se présente, trouve de terribles obstacles accumulés devant elle.

Un jeune peintre s'était marié avec une jeune fille de son pays ; le mariage ne fut pas heureux, les époux se convenaient assez bien, mais la belle-mère accusait sa bru d'être impatiente, la bru répliquait que la patience n'était pas possible avec sa belle-mère: toutes deux avaient peut-être raison ; les parents eurent tort en signifiant à leur fils qu'il eût à renvoyer sa femme. Le veuf involontaire prit

une autre compagne, mais de nouveau, le conflit éclata entre les deux femmes, — ce qui ne prouverait pas en faveur de la belle-mère, — et un second divorce suivit la seconde union. Le peintre pensa qu'il n'arriverait pas à faire un établissement stable dans son pays et dans sa famille, et, armé de ses pinceaux, il courut les pagodes, s'offrant à redorer leurs idoles, ou à rafraîchir leurs fresques. Comme il était habile, l'ouvrage ne manquait pas, et comme il avait bonne langue, les discours non plus. Un villageois, fidèle d'une pagode que notre homme restaurait, avait une fille d'un placement mal aisé. Le peintre lui plaisait assez comme gendre,et les négociations allaient bon train, d'autant plus que les négociateurs ne s'en mêlaient pas. Futur beau-père et futur gendre s'entendaient à merveille ; le gendre pensait que son beau-père avait au soleil quelques bons arpents de terre, et que la fille serait bien nippée ; le beau-père songeait que son gendre avait de bons pinceaux, et qu'il y a beaucoup d'idoles à repeindre dans l'empire du Milieu, et ici, tous les deux avaient raison. Cependant, une légère difficulté se rencontra ; la jeune personne était mariée ailleurs, mais ses parents, mécontents de leur gendre, l'avaient mis à la porte, en ne conservant qu'un jeune garçon, fruit de ce mariage. Le peintre fit une grimace.. mais, au fond, cet obstacle apparent était une convenance nouvelle. Les deux conjoints, chacun de son côté, avaient fait place nette, une querelle pour ce motif devenait impossible, personne n'ayant rien à reprocher à personne. Le troisième mariage se célébra donc avec d'autant plus d'aisance, qu'on commençait à prendre l'habitude de ces fêtes, et les jeunes gens partirent chercher du travail ; cette fois, instruits par l'expérience, ils avaient mis du pays entre eux et les beaux-parents. Aussi, l'entente était parfaite. Des chrétiens qu'ils rencontrèrent tournèrent leurs cœurs vers la religion, et volontiers ils apprirent leurs prières,et sollicitèrent la grâce du baptême. On fut sur le point de leur conférer le sacrement, mais un soir que le catéchiste et le peintre, assis sur le lit chinois,

causaient en toute amitié, le peintre s'ouvrit au catéchiste, et, de fil en aiguille, il lui raconta son histoire et celle de sa compagne. On prévoit la suite ! force était bien de différer la cérémonie et d'aller aux renseignements. Des deux côtés la campagne fut désastreuse ! Le peintre, n'espérant de personne autant que de lui-même les plus sûres informations, retourna dans son pays ; il reconnut sa femme qui lavait du linge à l'étang du village ; aussi prudent qu'Ulysse, il n'en fut pas reconnu, et, s'informant avec adresse de toutes les circonstances, il apprit que cette première épouse était remariée, qu'elle avait un bon mari, de nombreux enfants, des petites affaires assez prospères, aucun désir de revoir son premier mari et sa première belle-mère... D'un autre côté, les chrétiens envoyés à la recherche du mari, le trouvèrent assez désolé de son veuvage, très disposé à reprendre la vie commune, demandant même à revoir sa femme et son enfant. Ici encore on devine les conséquences de ces redoutables nouvelles. L'obligation où se trouvaient les pseudo-époux de renoncer à une affection désormais certainement criminelle, leur sembla trop dure, et ils retournèrent au paganisme, montrant une fois de plus, par leur expérience, que l'on monte vers le Ciel par une voie étroite.

Plus consolant l'exemple suivant donné par des anciens chrétiens. Ils avaient contracté de secondes noces en toute sûreté de conscience. La première femme était morte, — on l'assurait du moins, — quelques-uns avaient même vu son tombeau; malheureusement, la défunte en était sortie, ou plutôt elle n'y était pas entrée. Elle revint dans le pays après dix ans de séparation. Ce fut un rude coup pour son premier mari, la seconde femme, et leurs nombreux enfants ; mais, décidés quand même à garder leur foi, ces chrétiens donnèrent un héroïque exemple d'obéissance aux lois ecclésiastiques ; les enfants furent partagés : l'homme prit les aînés, la femme, les plus jeunes et les plus faibles, et tous deux vécurent à part aux deux extrémités du village.

Si les parents étaient païens et méchants, les enfants, en pareil cas, n'embarrasseraient guère ; il est si facile de les faire disparaître ! Un païen vendait sa femme ; l'acheteur marchandait, dépréciant la mère parce qu'elle était chargée d'une petite fille de quatre ans. — « Qu'à cela ne tienne, dit le mari et le père, elle ne nous gênera pas. » Il la prit et l'aurait jetée sur-le-champ dans la rivière, si la pauvre mère n'eût poussé un cri de douleur qui émut les entrailles de son nouveau maître. Un tel fait n'est point isolé, il est, au contraire, très fréquent, autorisé par l'usage, et, en ce qui concerne au moins les filles, toléré par le silence des lois. C'est le symptôme le plus douloureux de la perversité et de la cruauté païennes.

Il est impossible de parler de la Chine avec une vérité entière, en pesant dans de justes balances, autant qu'il est en nous, le bien et le mal, sans dévoiler cet épouvantable mystère d'iniquités : l'infanticide, la condamnation, sans appel possible, par leurs parents, des enfants coupables seulement de vivre. A la parole, nous eussions préféré le silence ; il est pénible de découvrir les blessures envenimées faites à un peuple que nos missionnaires nous apprennent à aimer, même dans ses erreurs, et souvent à admirer. Mais le souci de la justice l'emporte ici sur le souci de la discrétion ou d'une charité excessive qui ne serait plus la charité. L'honneur de l'Église catholique est en cause, celui de ses institutions et celui de ses œuvres.

On a péché contre la justice en comparant les familles chrétiennes aux familles païennes, pour élever celles-ci au-dessus de celles-là, comme si la loi naturelle, surtout avec ses profondes altérations, était plus puissante que la loi de l'Évangile pour la douceur et le bonheur du foyer domestique, comme si dans l'œuvre familiale Confucius avait mieux réussi que notre divin Maître et Sauveur.

Certes, à bien des points de vue, la constitution de la famille en Chine est admirable ; dans la décadence de toutes les institutions

sociales, elle conserve encore sa solidité. Le pouvoir du chef de famille, du patriarche, ou à son défaut, de l'aîné parmi ses descendants, est admis de tous, indiscutable, indiscuté ; il administre les biens de la communauté, dont l'affectation a été souvent prévue par les lois et les dispositions testamentaires. Il est le premier prêtre ; le premier juge ; il veille sur la piété envers les ancêtres, et, premier héritier, comme on l'a dit, de « quarante siècles de paix », il tient à en transmettre le prestige intact à sa postérité. Toutefois, malgré le souvenir sensible des traditions patriarcales, saint Paul, l'apôtre au regard perçant, répéterait de la Chine païenne et des parents idolâtres, le mot sévère qu'il a dit de la superbe Rome : *sine affectione.* Dans les familles, comme elles se présentent ordinairement, la mesure d'autorité est suffisante et c'est un grand bien ; la mesure d'affection est insuffisante, et c'est un mal immense.

On dépense, dans les enterrements, beaucoup en décorations, en musiques, en bannières, en cortèges, en larmes même, mais d'après des rites invariables, dont le cœur se désintéresse trop souvent. Quelquefois la cérémonie finie, adieu la tristesse ! Les mêmes hommes, après un sanglot déchirant capable de fendre les rochers, se livrent à leurs occupations accoutumées, de l'air le plus naturel, et on les voit causer et rire un instant après celui où ils se mouraient de douleur. Un missionnaire rapporte qu'il reprocha vivement à une mère, pourtant chrétienne, de lui dire en riant : « Le Père doit savoir que je suis libre aujourd'hui, puisque j'ai perdu tous mes enfants la semaine dernière. » Peut-être pourrait-on objecter que les Chinois aiment leurs enfants, mais qu'ils ne les aiment pas de la même façon ; que, même en France, l'affection paternelle ou maternelle, aussi profonde autrefois qu'aujourd'hui, était cependant jadis plus sobre de caresses et de tendresses. Il y a beaucoup de vrai dans cette remarque. Un ancien missionnaire ajoutait aussi que, par politesse, par discrétion, le Chinois conserve sa peine pour lui,

et ne montre à son visiteur qu'un visage joyeux. Néanmoins, une douleur qui sait si prestement disparaître, des larmes auxquelles le rire succédera si vite, paraîtra toujours manquer de sincérité. D'ailleurs, la preuve trop évidente que les enfants ne sont pas assez aimés, c'est qu'ils sont abandonnés trop souvent, et cruellement rejetés par leurs parents. L'œuvre de la Sainte-Enfance est née de cette effroyable misère qui se révèle à chaque page de ses annales.

On a souvent taxé à ce sujet les missionnaires d'exagération et de mensonge. Combien ont fait écho aux paroles railleuses du colonel Tcheng-ki-tong, affirmant que l'infanticide n'existe pas en Chine ; ce serait, paraît-il, une imagination infâme due à un cerveau en délire, et une calomnie outrageante à l'égard d'une nation fameuse entre toutes pour le culte et l'amour du foyer. Cependant, Tcheng-ki-tong lui-même, — il doit bien nous mépriser, — constate le succès de la prétendue invention. Un jour qu'il passait à Paris, il entendit une bonne vieille dame dire en le désignant : « Voilà un Chinois ; qui sait si mes petits sous ne l'ont pas acheté !... » — Et, de fait, mon colonel, qui sait ?... la bonne vieille dame en restant dans son doute n'était point si ridicule. Il est nombre de choses plus improbables et plus invraisemblables, — même dans votre livre. — Elle avait tort de louer indiscrètement ses bonnes actions sur le boulevard, et de tenir des propos fâcheux sur le compte d'un passant, mais est-il absolument certain que vous l'ayez bien comprise? Quant à vous croire sur parole ici ou ailleurs... non. Et la Sainte-Enfance n'a rien inventé, rien exagéré, en demandant aux catholiques leur or... ou leurs petits sous, en faveur des malheureux enfants dont les parents se débarrassent, même en les abandonnant aux animaux immondes. Les témoins sont innombrables ; la seule difficulté est de les choisir parmi les missionnaires, les voyageurs, les Chinois et les personnages officiels du gouvernement ; tous conviennent du fait ; quelques-uns en

donnent la raison ou en retracent les circonstances, lorsque la superstition et la cruauté rendent l'abandon encore plus odieux.

Même en découvrant cette plaie si large et si profonde, nous ne dirons pas qu'elle s'étende également sur toutes les provinces de la Chine et moins encore sur toutes ses familles. Ce crime d'un homicide particulièrement cruel n'est qu'une exception au Tché-ly, mais ses missionnaires en invoquant pour leur région non pas une exception mais une mitigation, confirment le fait général universellement observé.

Les *Lettres édifiantes* dont la bienveillance pour les Chinois est toujours manifeste et souvent excessive, cherchent à laver l'Empire du Milieu de ce reproche, mais ici le plaidoyer, quelle que soit l'intention de l'avocat, accable le client : « On reproche aux Chinois, dit la préface de ces lettres, l'infanticide ou l'usage d'exposer leurs enfants. Cette affreuse coutume est effectivement tolérée, mais le gouvernement a tâché de remédier à un si grand mal... Tous les jours, à une heure marquée, des voitures parcourent les différents quartiers des grandes villes, pour y recueillir les enfants abandonnés. » Que pensera-t-on de cette manière de réprimer l'infanticide ? Quelques-uns y verront plutôt l'encouragement au crime que le châtiment du crime. « Lorsque les enfants sont morts, disent les mêmes lettres, on les enterre aux frais du gouvernement ; s'ils survivent, on les fait élever [1]. » Il en est relativement peu qui survivent, les voitures passent trop tard, et la plupart des enfants qu'elles ramassent sont blessés, et à moitié dévorés par les chiens et les pourceaux.

Le Père d'Entrecolles est, à n'en pas douter, un ami des Chinois, un admirateur de leurs institutions ; pour justifier ses sympathies, il cite l'exemple d'un haut mandarin, magistrat intègre, homme judicieux, qui s'applique avec toute sa puissance et avec toute sa

1. Lettres et remarques du Père d'Entrecolles. De Pékin, le 17 octobre 1770.

bonté, à détruire l'infanticide. Par le remède qu'il emploie, on juge bien du mal qu'il veut guérir. Il explique assez longuement sa pensée, en bon père de famille, un peu causeur, l'âge venant, mais la pièce est curieuse ; on en connaîtra suffisamment le caractère par quelques emprunts.

Exhortation. « Mon peuple, rendez-vous attentif à ceci : la grande perfection du Ciel consiste à donner l'être et à le conserver ; c'est par une suite de sa sensibilité que la neige et la gelée blanche ne

VOITURE PARCOURANT LA VILLE POUR RECUEILLIR LES ENFANTS ABANDONNÉS.

tombent point pendant le printemps, afin de protéger les arbrisseaux encore tendres ; de même les grandes crues d'eau ne permettent pas de pêcher dans les rivières, dans le moment du frai des poissons.

« Aussi, les illustres empereurs de la dynastie, prenant exemple sur le Ciel, ont-ils ordonné aux mandarins de fournir des nourrices aux enfants exposés, qui n'étaient plus vraiment orphelins, puisqu'ils avaient un père et une mère dans la personne du prince.

Cependant, on continue d'exposer les enfants, non seulement dans la ville où réside la Cour, mais encore dans les capitales des provinces, dans les pays de grand commerce, et jusque dans les lieux les moins fréquentés, et les plus humbles campagnes. Seulement, en ville les maisons étant plus ramassées, on y voit toujours un plus grand nombre de ces enfants. Quelques-uns, il est vrai, disent pour s'excuser qu'ils jettent leurs enfants dans le cours d'une rivière, et qu'ainsi on ne saurait leur reprocher leur cruauté, puisqu'ils n'entendent pas les cris de ces malheureux, et que d'ailleurs ils sont bientôt dérobés à leur vue par la rapidité des eaux ; mais, qu'ils réfléchissent donc que les tigres eux-mêmes, tout tigres qu'ils soient, comme le dit un de nos livres sacrés, ne déchirent pas leurs petits... J'espère donc que vous n'aurez pas moins de naturel que les animaux les plus féroces, et que vous me seconderez dans l'entreprise que j'ai conçue. Avant de vous l'exposer, je vous dirai encore, mon peuple, que la chair et le sang n'entrent pour rien dans ma résolution. Moi et ma famille, comme vous le savez, nous ne sommes pas de ce pays; il s'agit donc, non pas de sauver nos enfants, mais les vôtres...

« Quelle que soit l'excellence première des institutions, elles se corrompent par les abus qui ne tardent pas à s'y introduire. Ainsi, j'avais jadis ordonné de ramasser les restes des pauvres gens qui n'avaient pas de sépulture, et ceux des étrangers, de les enterrer décemment. Il avait même été question de proposer une récompense à ceux qui apporteraient une charge d'ossements. Mais non, j'ai fait réflexion que le désir du gain porterait les hommes sordides à déterrer les morts, à voler leurs ossements, à y mêler ceux des animaux, afin d'augmenter leur charge ; et, très loin de rendre par là aux défunts un devoir de piété, on serait cause, sans le vouloir, que leurs âmes pousseraient des cris lamentables.

J'ai donc pris toutes les mesures capables de prévenir les abus. Lorsque l'hôpital sera construit, derrière un grand portail et sur un

vaste enclos, on nommera huit officiers, quatre pour la ville, quatre pour la campagne. A chacun l'on donnera une brouette, ombragée d'un dais, et couverte d'un bon tapis, pour défendre du vent et du froid les enfants qui y seront recueillis. Pendant l'été, on étendra une toile fine au-dessus de la brouette, afin de briser les rayons du soleil, et de recevoir la fraîcheur de l'air. Tous se rendront à l'hôtel, vers le midi, pour y déposer les enfants, après avoir pris soin d'enterrer ceux qui seraient décédés sur le chemin. Votre mandarin, en sa qualité de père et de mère du peuple, sera à la tête de cette bonne œuvre ; il s'engage à verser exactement sans en rien retenir pour lui-même, les sommes que l'Empereur lui fournira pour cet objet. Les personnes les plus distinguées de la ville voudront contribuer, par leurs aumônes, à l'entretien de la maison. Tous les ans, l'on choisira douze citoyens honorables qui, à tour de rôle, et chacun pendant un mois, surveilleront le fonctionnement de l'hôpital. Il sera bon de les réunir en conseil, et de leur offrir un repas modeste, en prenant leurs avis. S'il n'y avait pas ce petit festin, ils ne seraient pas exacts à la réunion, ou ils traiteraient toutes choses précipitamment ; si le dîner était trop bon, ils viendraient pour se régaler, et non plus pour s'occuper des affaires de l'hôpital. Ils auront, dans leurs attributions, de veiller sur la vente des enfants, et spécialement sur celle des petites filles. Les parents n'ignorent pas qu'on les trouve à meilleur compte dans un hôpital, mais plusieurs ne les achètent que pour les revendre. A leur départ de l'hôpital, les enfants recevront le nom de leurs bienfaiteurs, afin d'immortaliser ainsi le souvenir du bienfait, la mémoire d'un règne glorieux, et d'un gouvernement qui a pris d'aussi sages mesures. »

Malheureusement, la fermeté du gouvernement n'égale pas sa sagesse !..... En terminant ses citations, le Père d'Entrecolles ajoute : « L'auteur a raison de louer les sages lois de la Chine ; il serait seulement à souhaiter qu'elles fussent mieux observées !... »

Avec la décadence de l'Empire, le fléau s'est étendu, et les progrès du mal n'ont plus rencontré les mêmes obstacles. Quelques lettres écrites par les missionnaires le diront amplement.

Lettre du Père Gonnet, du 2 janvier 1857.

« L'infanticide existe-t-il en Chine ? Il me semble inutile de traiter directement cette question ; c'est une vérité aussi éclatante que la lumière du jour, et dont aucun des missionnaires qui ont fréquenté les Chinois quelque temps, ne saurait douter un instant. Quel est celui d'entre nous, si le temps le lui permettait, qui, en recueillant ses souvenirs, ne pourrait écrire un gros volume sur ce chapitre, en se bornant à relater les faits dont il a été lui-même le témoin ? Quel est celui d'entre nous qui, grâce à la charité de l'œuvre de la sainte Enfance, ne rachète chaque année plusieurs centaines de ces pauvres enfants que des parents ignorants et barbares auraient infailliblement fait périr, si l'espoir d'une faible aumône ne les avait rendus plus humains ?..... Que de fois j'ai eu le cœur navré en écoutant le récit de quelques scènes d'horreur ayant eu lieu dans le voisinage ! Ici, c'est un père de famille qui a pendu son enfant de ses propres mains, pour une légère désobéissance ; là, c'est un enfant jeté au milieu des roseaux du canal, qu'une main charitable arrache à la mort ; ailleurs, c'est un nouveau-né qu'un fervent néophyte sauve de la mort, en l'enlevant à son père qui voulait le brûler tout vif dans une chaudière d'eau bouillante..... Plus loin, ce sont de pauvres enfants, — et ces cas sont sans nombre, — que l'on trouve exposés et abandonnés au milieu d'un champ, sur le bord du chemin, ou noyés dans la rivière et dont les chiens se disputent les restes. Mais, laissons le passé... Qu'il me suffise de donner mon journal de cette semaine ; ce sera bien assez pour faire voir ce que c'est que le paganisme, et comment il respecte l'enfant. Pendant six jours, on m'a présenté sept enfants païens. Sur quatre d'entre eux, je ne connais aucun détail. A moitié morts de froid et de misère, ils se sont hâtés d'aller

célébrer avec les Anges la belle fête de Noël, qui était le lendemain. Pour les trois autres, voici ce que j'ai appris. Le premier a été apporté par une femme à qui la mère avait ordonné de l'étouffer ; le second a été vendu par sa mère, fort mécontente de ne recevoir que quelques sapèques, et faisant valoir ses droits à une rémunération plus élevée, parce que, disait-elle, elle avait pris soin de le nourrir pendant quelques jours. Certes, une autre fois, elle ne prendrait plus tant de peine ! Le troisième avait quatre ans, le père voulait le tuer pour vendre la mère plus facilement..... J'ai rencontré plusieurs sages-femmes, d'abord bien disposées à entrer dans notre sainte religion, mais aussitôt qu'on leur disait qu'il fallait renoncer à étrangler les enfants, elles répondaient qu'il leur était impossible d'être chrétiennes : elles devraient abandonner leur profession. »

Le P. Pajot n'est pas moins explicite dans sa lettre, datée du 23 novembre 1856.

« Un jour d'hiver, sur un espace de deux à trois lieues, j'ai compté 21 enfants abandonnés, et flottant sur le canal ; non seulement les nouveau-nés périssent misérablement, mais je ne sais à quel âge s'arrête le droit barbare des parents, le droit de vie et de mort. Des parents voulaient se débarrasser de leur enfant, garçon âgé de 13 ans. Après lui avoir brisé les jambes à coups de bâtons, ils s'apprêtaient à l'enterrer vivant... La langue chinoise a un mot pour exprimer ce genre de mort : *tuer en ensevelissant.* Des voisins, accourus aux cris du malheureux, conseillèrent aux parents de le confier aux chrétiens ; ils y consentirent, mais jamais on ne put le guérir : ses os étaient brisés, les plaies affreuses de ses jambes rongées par la gangrène.

Un petit garçon souffrait des yeux ; une sorcière déclarant que la guérison était impossible, ses parents résolurent de l'enterrer, mais d'abord ils le battirent cruellement, et lui couvrirent la figure de plaies et de sang. Le pauvre petit, les pieds liés, attendait d'être

jeté dans la fosse, lorsqu'un païen passant par là en eut pitié ; les parents lui permirent de l'emporter, et il nous fut conduit. C'était un charmant enfant, d'une aimable et intelligente figure, on le remarqua lorsque, après plusieurs mois de bon traitement, les taches livides qui le défiguraient disparurent.

Une question vient nécessairement à l'esprit. La pauvreté des parents, leur égoïsme, sans le justifier en rien, explique l'infanticide ; mais, pourquoi, en certaines circonstances, torturer ces innocentes victimes de mœurs barbares? Les missionnaires en donnent deux raisons : la première est la haine, la seconde est la crainte. Les parents assassins détestent facilement leurs enfants qu'ils sacrifient, et, dans l'acte criminel qui les livre à la mort, sous l'influence du démon homicide, les fureurs de l'enfer les animent, et ils savourent l'âcre volupté du sang. En outre de vagues croyances flottent dans ces esprits grossiers ; ils croient, au moins d'une manière confuse, à la migration des âmes. Dans la crainte de revoir les mêmes enfants, et surtout les filles, ils prétendent les effrayer avant la mort par les tortures qu'ils leur infligent. — Elles ne reviendront plus, pensent-ils, dans une maison où elles furent si maltraitées. »

Le P. Pajot continue, regrettant le premier de faire une lumière crue et atroce sur ce côté des mœurs païennes.

« Je connais plusieurs familles qui, sortant d'une souche commune, portent le même nom. Là, depuis des années et des années, on ne voit que des garçons, et cependant les naissances sont nombreuses... Un missionnaire, soupçonnant peut-être l'affreuse vérité, demanda la raison de ce fait à un vieillard patriarcal, le chef de toute la famille. Le vieillard répondit simplement : « Nous n'élevons pas les filles, ce n'est pas commode. Il en coûte moins de les acheter toutes faites ».

« Mais les mandarins ?

« Les mandarins seraient impuissants à prévenir ces délits, ils préfèrent les ignorer.

« La semaine dernière, le 18 novembre 1856, en traversant un bourg, j'entendis parler d'infanticide. On disait qu'un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans avait été tué par son père, mécontent de sa conduite. Je demandai alors si le mandarin n'avait pas connaissance de cet assassinat. — Il en a connaissance ; comment serait-il le seul à ignorer ce qui est au vu et au su de tout le monde ? — Il va donc agir ? — Il s'en gardera bien, il y perdrait sa place ! » Ce n'est pas la première fois que de tels cas se présentent; s'ils se multipliaient, les supérieurs, mécontents, reprocheraient à ce mandarin son incapacité, il serait notoire qu'il ne sait pas exhorter son peuple à la pratique de la vertu. »

Tirons un voile sur ces tristesses; aux yeux de la foi, elles ne sont pas cependant sans consolation. A beaucoup de ces enfants, la mort temporelle a valu la vie éternelle avec la grâce du saint baptême. Ce fut la première pensée des missionnaires, en face d'un si grand malheur : sauver du moins les âmes, lorsque le salut des corps est impossible. A ne consulter qu'une froide raison, cette œuvre du baptême et de l'enfance susciterait peut-être des objections. On se dirait qu'elle est très onéreuse pour la mission, et que les aumônes des enfants de France et des pays catholiques sont sans résultat direct pour la conversion d'un peuple et la réforme du pays. A quoi bon ces jeunes élus qui remplissent la Jérusalem céleste, mais qui laissent toujours aussi pauvre et aussi indigente des richesses de la foi leur patrie terrestre ? Eh bien, une fois de plus, l'objection aurait tort. Elle serait condamnée par des voix diverses et ordinairement contraires : celles de l'enfer, du Ciel et de la terre.

Le P. Sentinier rapporte des paroles significatives du démon, dans la bouche des pythonisses ; sa lettre est du 18 mai 1868. « Un fils unique mourut ; avant sa mort, une vierge chrétienne lui avait donné le baptême ; sa mère, ignorante du fait, pour calmer

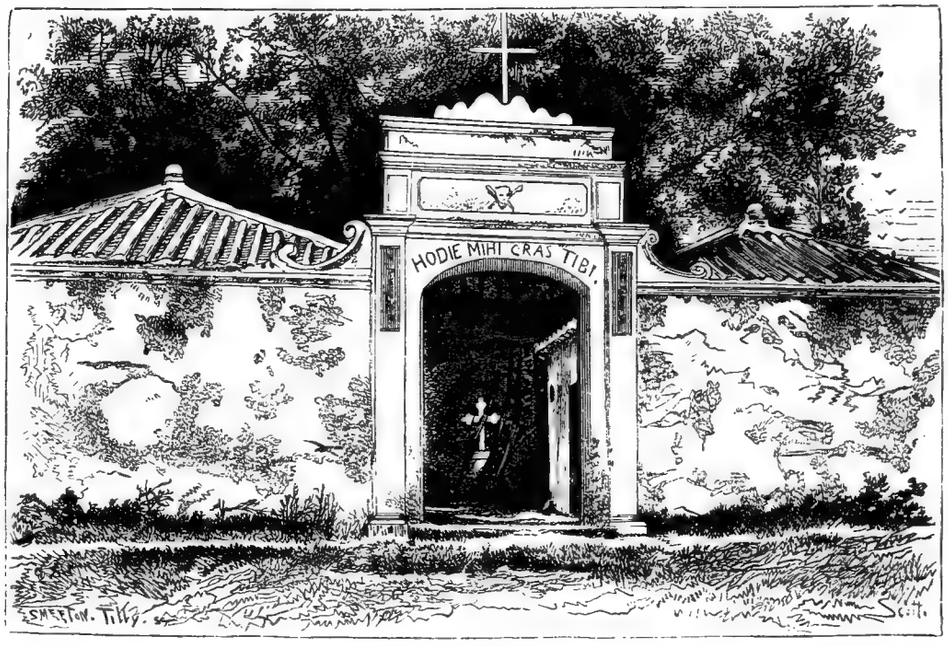
sa douleur, consultait une pythonisse sur le sort de son enfant. — Je ne puis répondre, fit la prophétesse de Satan, ton fils n'est pas chez ceux que je connais ; il est avec les chrétiens, dans le lieu de leur récompense. » La même réponse fut faite à de semblables questions, en des circonstances analogues. Avait-elle pour but de dénoncer les pieuses industries des chrétiens lorsqu'ils apportent aux petits moribonds la grâce du baptême, ou le démon était-il obligé de proclamer sa défaite devant l'eau qui régénère? Les deux hypothèses sont plausibles...

Ainsi que les anges de l'abîme, mais de tout autre manière, les Anges de la Bienheureuse Sion s'intéressent à ces jeunes âmes qui leur sont confiées. Dieu peut-être aussi récompense la dévotion de ceux qui invoquent les Anges Gardiens, et par un avertissement mystérieux il leur donne la grande joie d'ouvrir le ciel à ces petits enfants. Le P. d'Entrecolles en cite de pieux et curieux exemples: c'est un bon chrétien qui chemine en priant Dieu... il se sent soudain porté à changer de route, il consent à ce désir que, d'abord, il ne comprenait pas, mais qu'il s'explique bientôt en découvrant au milieu des roseaux un pauvre petit païen qui allait mourir. Un autre cède à la pensée d'ouvrir une caisse semblable à beaucoup d'autres caisses par l'extérieur, mais, à l'intérieur, un jeune prédestiné attendait le saint baptême, et la grâce divine prenait l'un de ses élus parmi ces restes sans nom que se disputent les animaux errants sur les chemins... *de stercore erigens pauperem.* »

Écoutons le P. P. Hœffel nous raconter un dernier trait [1]. « Trois catéchistes revenaient de la retraite annuelle ; arrivés non loin d'un village païen et fatigués de la route, ils s'assirent au bord d'une mare desséchée. Tandis qu'ils s'entretenaient, une fillette qu'ils n'avaient pas vue, se mit à crier à tue-tête : « Elle n'est pas morte, elle vit encore ! » Nos catéchistes de lui dire: « Qui n'est

1. *Lettres de Jersey.*

pas morte? qui vit encore? » Et l'enfant de répondre : « La petite fille qui est enterrée là-bas. » Et elle leur montre l'enfant enterrée jusqu'au cou. L'un des catéchistes puisa précipitamment au fond de la mare plutôt de la boue que de l'eau. Mais la fillette leur cria encore : « De l'eau trouble, cela ne vaut rien, cela ne compte pas! » Heureusement, il se trouva un peu de neige au fond d'un trou. On s'en servit en la faisant fondre pour administrer le Baptême. Nul



CHINE. — ENTRÉE D'UN CIMETIÈRE CATHOLIQUE.

ne revit l'enfant qui avait averti nos catéchistes du péril d'une âme. Qui donc pouvait-elle être? la sœur de la pauvre enterrée? Mais, dans un village païen, dans une famille païenne, elle aurait ignoré la matière du sacrement, ou si on la veut instruite de notre religion, dans un si grand danger elle n'aurait point attendu l'arrivée des étrangers pour conférer ce baptême dont elle connaissait si bien les dispositions essentielles... »

Anges visibles de l'Église de Chine, nos missionnaires déposent sur ces jeunes têtes leurs meilleures espérances.

Pourquoi cette eau du baptême qui n'a pas eu le temps de descendre jusqu'à nos fanges, n'aurait-elle point dans la pureté de son cristal, dans la claire robe de l'innocence, la vertu de renverser, d'emporter les portes de Satan ? Ce miracle lui est demandé depuis si longtemps, par tant de prières et par tant d'aumônes ! Combien ont redit sous une forme ou sous une autre les paroles du P. d'Entrecolles :

« Je visite le tombeau de nos Chrétiens, et surtout le quartier destiné à la sépulture des enfants ; là, me représentant cette multitude innombrable d'âmes innocentes qui sont à la suite de l'Agneau, j'implore leur secours, et je les prie d'intercéder auprès du Seigneur pour le salut de leurs compatriotes... Je regarde tous ces petits prédestinés comme nos troupes de réserve [1]. »

Après les missionnaires, il est difficile de citer encore comme témoins les voyageurs et les mandarins. La cause est entendue, la lumière est faite. Cependant, les voyageurs et les mandarins eux-mêmes diront aux plus sceptiques, à ceux qui accusent facilement les missionnaires d'exagération, que leurs récits ne renferment aucune invention. N'écoutons que quelques-uns de ces témoins du dehors, et ne les écoutons que quelques instants :

Un Français : M. de Beauvoir. « Sur un espace de 800 mètres, nous comptions bientôt sept moribonds âgés de quelques heures seulement. Les uns sont atteints de la lèpre, les autres sont presque entièrement gelés ; un a un coup de couteau dans le côté [2]. »

Un Autrichien : M. de Hubner, après avoir visité l'orphelinat catholique. « Hier encore, ces petits êtres gisaient sur un tas d'im-

1. P. d'Entrecolles. — *Lettres édifiantes*, t. XXX.
2. *Sava. Siam. Canton.*

mondices, prêts à être dévorés, ou à s'éteindre dans une terrible agonie, aujourd'hui ils ont trouvé des mères [1]. »

Un marin : Le célèbre Dumont d'Urville porte au chiffre absolument effrayant de 30.000, le nombre des enfants qui périraient chaque année dans la seule ville de Pékin.

Un soldat : Après l'expédition de Canton, en 1858, un soldat écrivait à sa mère : « Le premier jour de l'attaque, on a trouvé contre la muraille deux grands paniers remplis de petits enfants d'un mois à peine. Chaque panier pouvait en contenir une quarantaine [2]. »

L'autorité mandarinale tolère habituellement de semblables abus; quand elle les proscrit, d'une part elle constate leur universalité, de l'autre elle avoue sa propre impuissance. Récemment encore, en 1896, un édit paraissait dans la capitale du Kang-si. La pièce, laborieusement écrite, est intitulée [3] : « Édit contre la coutume de noyer les petites filles. » Le mandarin entré en possession de sa charge, a étudié les mœurs de la province dont il est le père et la mère, elles sont toutes vertueuses, sauf cet usage de noyer les enfants du sexe féminin. Plus heureux que ses prédécesseurs qui n'ont pu réussir à extirper cet abus, le nouveau mandarin en espère la destruction ; ses intentions sont bonnes, mais combien ses arguments sont faibles ! il n'osa même invoquer les lois, qu'en interprétant leur silence. Enfin, il dit à son peuple : « Vous vous plaignez que les petites filles coûtent cher à nourrir, mais, dans les premiers mois, les mères ont du lait qui ne leur coûte rien, ensuite, elles peuvent céder ces enfants à des familles qui les achèteront volontiers pour les donner en mariage à leurs jeunes gens. Vous n'avez donc pas à craindre en leur laissant la vie, au contraire, vous auriez à craindre en leur

1. *Voyage autour du monde.*

2. Citations de M. l'abbé Constant, miss. apos. *Prédication contemporaine ; sermons de circonstance.* II.

3. Document traduit par le P. Adigard, S. J. *Études*, no du 5 mai 1897.

donnant la mort. Leurs âmes reviendront vous tourmenter, l'une ou l'autre entrera dans le corps d'un garçon qui tournera mal. » Le préfet ici fait allusion à une croyance superstitieuse ; d'après elle il est permis aux victimes de se venger en revenant dans la maison paternelle ; la petite assassinée donnera son âme au garçon qui aura, — suprême déshonneur ! — un esprit de fille et un corps d'homme !...

Si le mot de l'Écriture est vrai d'un peuple aussi bien que d'un homme et que la bouche, pour l'un comme l'autre, donne la mesure du cœur, on plaindra les fonctionnaires chinois de dire de telles paroles, et on plaindra la multitude de les entendre. L'Église inspire d'autres sentiments aux nations qu'elle a baptisées, et elle leur tient d'autres discours.

La vie intime du Chinois, dans son cours ordinaire, n'offre pas de remarquables particularités. Tous ceux qui le connaissent sont d'accord pour admirer sa patience, sa sobriété, son instinct religieux au milieu des ruines religieuses,son respect pour les traditions, sa déférence pour un pouvoir absolu, mais en même temps, royal et paternel. Le champ ouvert à l'intelligence n'est pas très vaste, mais il est bien éclairé ; malgré les fables grossières qu'il accepte trop facilement, l'esprit public reste fidèle au bon sens, et la raison conserve sur lui un grand empire. Le Céleste se pique de politesse, et le plus grave défaut, à ses yeux, serait de pécher contre la courtoisie. Toutefois, les règles de la civilité ne sont pas les mêmes en Orient et en Occident. Par suite d'une opposition persévérante entre les usages, entre les manières de voir, telle interrogation qui serait très indiscrète en Europe, est tout à fait de bon ton au Céleste Empire. « Avant d'aborder les affaires, écrivait en avril 1899 [1] le Comte Charles d'Ursel, on pose les questions les plus inattendues : « Êtes-vous riche ? me demande-t-on. — Combien

1. Une mission à Pékin. *Revue des deux mondes*, 1er avril 1899.

vous paye-t-on ? — Quel âge avez-vous ? » C'est de la politesse courante. » Il est tout à fait permis d'aborder un passant et de lui demander son chemin, mais il est tout à fait défendu, si pressé soit-on, de ne point s'informer d'abord de la santé de son interlocuteur, de son illustre famille et de son noble pays.

En France, les épîtres dédicatoires se permettent, et surtout se permettaient d'aller loin dans la louange. C'était un moyen, pour les fils d'Apollon, de se vêtir et de se nourrir, car ils ne brûlaient pas pour rien leurs grains d'encens; mais que les Chinois nous ont dépassés !

Les *Lettres de Jersey* donnent un modèle du genre. Un missionnaire, offrant un dictionnaire, composé par lui, au vice-roi du Tchély, écrivait les lignes suivantes, tout à fait dans le goût chinois.

« Moi, le plus petit des prêtres, voici ce que j'ai à exposer avec toute révérence. Je me suis éloigné de mon village si bien entouré de ses arbres verdoyants, et je réside maintenant sur votre territoire, en sûreté comme à l'ombre d'un grand arbre. Je me consumais du désir de vous contempler, comme on désire contempler l'éclat resplendissant du soleil, mais vainement... Le front dans la poussière, je rumine en moi-même que vous êtes le grand ministre, précepteur et gouverneur de l'héritier impérial... Vous possédez les neuf vertus et les six actions saintes dont parlent nos classiques, et vos œuvres sont des modèles à imiter dans la cour des Empereurs...

« Imitant la justice du Ciel, vous ne distinguez ni chrétiens, ni païens, et, en chef vigilant, vous faites sentir la paternité de votre patronage aux Chinois et aux Européens...

« Et moi, le plus petit des prêtres, né en Europe, et venu dans cet Empire qui prime tous les autres, j'ai composé un petit ouvrage qui est vraiment sans aucun art.

« J'ai imité le sculpteur qui voulait faire une belle chouette, symbole de longue vie, et qui ne parvint qu'à représenter un misérable corbeau. Cependant, quoique ce livre soit très indigne de Votre

Seigneurie, je tiens à vous l'offrir comme marque d'appui que j'ai en vous. Mon attrait pour vous est comme celui du tournesol qui, naturellement, s'oriente vers l'astre du jour.

« Recevez donc mon petit chameau galeux, et ne dédaignez pas de souiller la limpidité de vos regards, par cette ébauche si indigne de vous être offerte. J'ai écrit cette lettre avec toute la révérence possible, et j'ai osé provoquer votre courroux par les paroles malsonnantes qui y sont contenues. Pardonnez-moi, et agréez mon livre [1]. »

La lettre fut bien écrite, mais, sur le désir de son auteur, elle ne fut pas envoyée. Il lui parut, non sans raison, que l'humilité et la dignité chrétiennes ne permettaient pas à un missionnaire de donner si fort dans le compliment.

Au point où nous en sommes, et après tant de remarques consignées au cours de ces récits, la vie chinoise ne présente plus de scènes dignes d'un grand intérêt. Nous en laissons donc les occupations ordinaires pour en voir le terme dans la maladie et dans la mort.

En Chine comme en Europe, dans la maladie on s'adresse volontiers au médecin, mais en Chine est médecin qui veut. Esculape recrute la plupart de ses disciples parmi les candidats malheureux aux examens. L'un des missionnaires du Tché-ly S.-E. dont je dois taire le nom, après avoir si bien étudié la médecine en Europe, étudia tout naturellement les usages de ses confrères d'Extrême-Orient. Aux observations, si pleines d'intérêt, qu'il nous a transmises [2], se joindront quelques mots du P. Edel [3].

« La médecine est, ou bien classique, ou bien liturgique, ou bien populaire. La première seule est sérieuse, utile, remarquable

1. *Lettres de Jersey*, année 1891, p. 255.
2. *Id.*, année 1890, p. 249.
3. *Corresp. de Jersey*, dernière lettre du P. Edel, 3 mai 1878.

souvent par ses résultats; la seconde ne repose que sur des superstitions, et, plus encore, sur des supercheries; la troisième n'a d'autre fondement que l'imagination populaire et les extravagances de quelques vieilles femmes.

« D'abord, la vraie médecine, avec son système physiologique, pathologique, diagnostique : avec ses deux modes thérapeutiques parallèles ; l'un, traitant par les médicaments, l'autre, par l'acupuncture. C'est là une doctrine étendue, complète, aux allures scientifiques, consignées dans de vastes et très nombreux ouvrages ; les grandes lignes, au moins, étaient définitivement tracées plus de 500 ans avant J.-C. » — Le Père à qui ces remarques sont empruntées pense qu'à cette époque reculée, les Chinois possédaient d'excellents médecins, et les premiers peut-être de toute l'antiquité.

L'acupuncture est encore très répandue, et « la Faculté » travaille le plus souvent avec de longues aiguilles, comme celles que les matelassiers emploient chez nous.

Le pouls du malade, d'abord, est sérieusement, longuement consulté ; c'est sur ses indications que « l'homme de l'art » forme, en général, son jugement pour reconnaître, soit la nature, soit la gravité de la maladie.

Les signes diagnostiques de l'affection une fois établis, on passe au traitement, toujours le même. Le médecin enfonce l'aiguille matelassière dans la chair de son client, et, suivant le caractère ou le siège du mal, il choisit le nez, le bras, la nuque, le mollet... Quelques gouttelettes de sang sortent de la très petite blessure ; il paraît qu'en règle générale, ce sang entraîne avec lui les humeurs peccantes. Neuf fois sur dix, le patient est guéri. Une infusion quelconque active le progrès de la convalescence ; après deux ou trois jours, le mal a disparu sans laisser trace... La scarlatine, le choléra morbus, d'autres maux, auxquels l'Europe ne trouve aucun remède, cèdent devant cette médication énergique et simple, qui

ne soulève dans le pays aucune opposition. Les Européens, eux, n'aiment pas à être percés ainsi, mais on sait bien que tous les goûts sont, ou ne sont pas, dans la nature.

D'ailleurs les malades disent assez souvent qu'ils n'ont pas ressenti la douleur de la piqûre. Les coutumes chinoises, toujours un peu susceptibles et affinées, ne permettent pas de payer le médecin, mais elles ordonnent à ceux qu'il a soignés et guéris, de lui exprimer la reconnaissance qu'un obligé doit à son bienfaiteur ; le docteur reçoit donc des présents en argent ou en nature à l'occasion de la nouvelle année, d'un événement heureux ou malheureux survenu dans sa famille. Un petit médecin d'un petit pays, bon homme d'ailleurs, et faisant bien son métier, étant tombé lui-même malade, se fit, comme il le disait, de quatre à cinq cents francs de condoléances. Cependant la profession a ses périls, et n'est pas acupuncteur qui veut. Piquer un client avec une aiguille est chose aisée, tout le monde pourrait le faire ; le difficile est de le bien piquer. Si l'opération ne réussit pas, le malade ou sa parenté a recours au tribunal. Il s'y trouve un mannequin réservé pour ces sortes de procès, la peau couverte de toutes les maladies que l'acupuncture est appelée à guérir. La discussion n'est point longue; deux questions seulement sont adressées au médecin, la première : « Quelle était la maladie ? » ; la seconde : « Comment avez-vous pratiqué l'acupuncture ? frappez le mannequin où vous avez frappé le malade. » L'opération finie, on soulève les voiles ou le papier, et l'on juge si la piqûre a été faite à l'endroit convenable. Si oui, si la piqûre répond à la maladie, il n'y a rien à dire contre le médecin ; le mort lui-même aurait tort de se plaindre, il est décédé suivant toutes les règles de l'art ; sinon, lorsque la piqûre ne répond pas à la maladie, le médecin paie son ignorance ou sa maladresse sur sa bourse, — ou même sur sa peau, car on lui applique, séance tenante, quelques centaines de coups de bâton. La plupart joignent à l'acupuncture une thérapeutique souvent bien comprise : ce sont remèdes

MÉDECIN CHINOIS.

de bonnes femmes, mais ils ont pour eux ce qui manque à plusieurs produits pharmaceutiques : l'expérience et le succès.

Les bonzes, dans certaines provinces du midi, ont recours à la médecine. La profession, comme ils l'exercent, n'est ni meurtrière, ni fatigante; elle empêche quelques-uns de ces fainéants, trop nombreux dans les pagodes, de mourir de faim. Leurs patients avalent des cabalistiques et se tapissent l'estomac de savants grimoires. Les fripons s'étaient attachés à la vente d'un vin antiscorbutique, très efficace, disaient-ils, contre la contagion; malheureusement, le prix trop élevé paralysait la vente. Les bonzes trouvèrent le moyen, sans abaisser le prix, d'écouler leur marchandise. Ils publièrent alors les merveilleuses vertus de leur vin et ses nouvelles énergies ; il agissait par piété filiale et par piété civique. Les enfants étaient donc invités à présenter à leur père la coupe pleine du généreux liquide,et les citoyens d'un même village au magistrat municipal. Offrir à boire au chef de la famille ou au chef du pays, c'était préserver la famille ou le pays de la contagion.

Ces mensonges ne trompent pas tout le monde, mais les vrais médecins sont rares. Ne les déplace pas qui veut. Il faut les prier, les supplier de venir, les voiturer, les héberger, les désaltérer, les remercier après guérison. Tant de dépenses effraient les paysans ; ils ont donc recours à la médecine populaire réduite à deux principes que les siècles ont transmis.

Premier principe: Toute substance animale réduite sous n'importe quelle forme conserve ses propriétés. Un civet de lièvre développe les propriétés de la locomotion et prévient l'ataxie; manger d'une pie, oiseau bavard, c'est guérir l'aphonie.

Second principe : Cette substance, ingérée par le malade, agit en lui suivant sa vertu naturelle et, au besoin, remplace l'organe lésé, soit par l'énergie active soit par l'énergie passive.

Exemple de médication passive.

Le patient se plaint de violentes douleurs à la tête, on dirait le

cerveau sur l'enclume. Le remède est dans la cervelle de bœuf. Tout le monde en devine la raison philosophique. Le bœuf est un laborieux, un sage, mais il ne pense pas : ou il pense sans fatigues, voilà bien notre affaire : le bouillon de cervelle de bœuf avalé, on n'aura plus dans la tête que l'esprit d'un bœuf ; de lentes pensées encore rudimentaires, de celles qui naissent d'elles-mêmes sans effort aucun devant la crèche pleine ou dans les gras herbages.

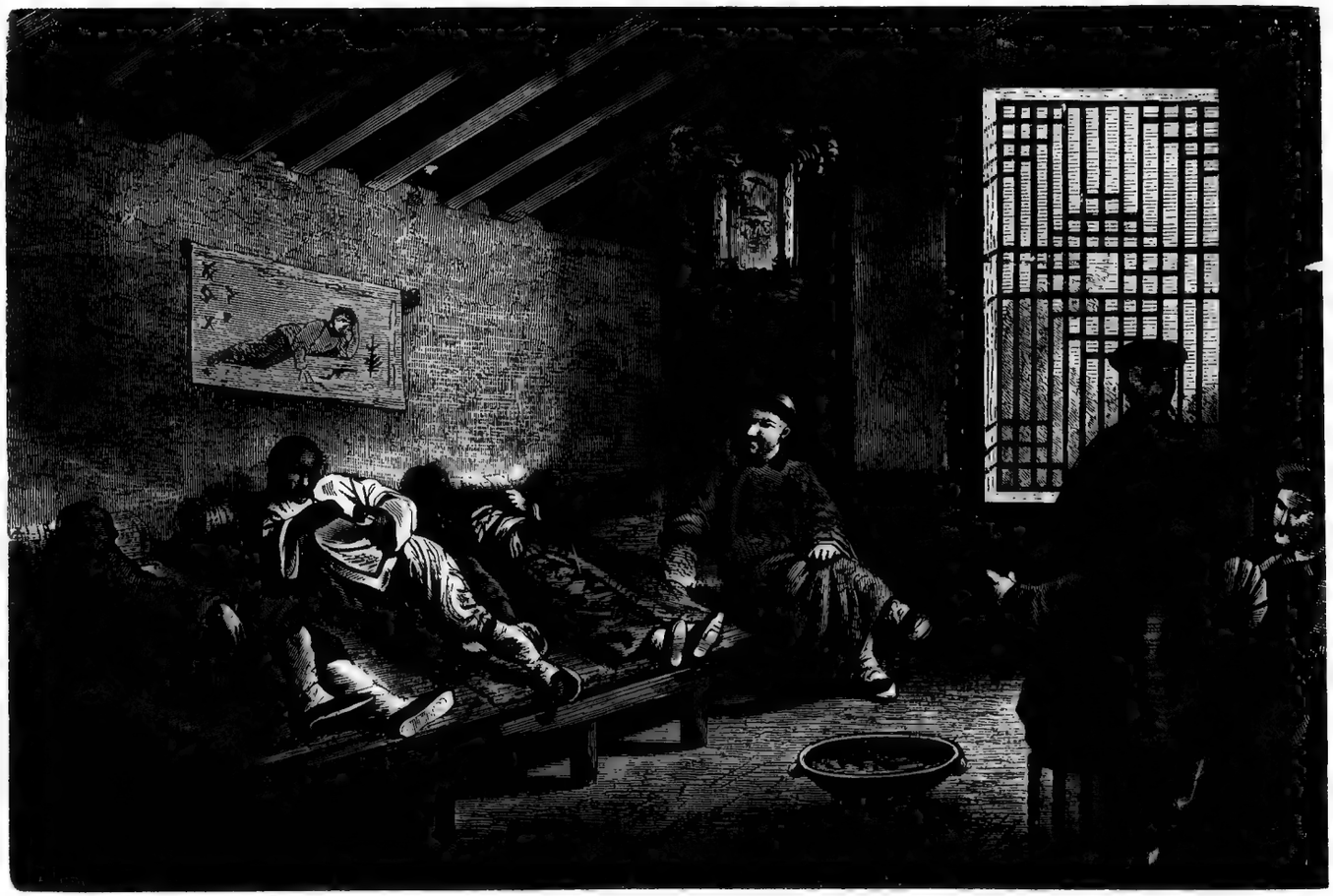
Exemple de médication active.

Une vieille femme se mourait d'hydropisie ; le lecteur n'ignore pas que cette maladie est caractérisée par un amas d'eau qui se forme dans le ventre ; le remède est connu aussi : dessécher ce petit étang ; mais comment appliquer le remède, comment aborder à l'étang ? Les sages du pays consultés opinèrent que des grenouilles desséchées et par conséquent très altérées conviendraient parfaitement. Malheureusement on était en hiver ; tout le pays étant gelé on ne trouvait trace de grenouilles. Le fils de la malade s'en alla chez toutes ses connaissances leur demander quelques conserves en ce genre. Il s'en vint même frapper à la porte de la Résidence espérant que notre pharmacie n'était point dépourvue d'un aussi précieux remède. Le croirait-on, le fait est pourtant exact — on ne tenait pas cet arcicle.

Après bien des voyages, le pauvre homme retourna chez lui n'ayant que cinq grenouilles — cinq seulement — et la faculté en réclamait huit, pas une en moins. Fricassées et absorbées suivant toutes les règles, les bêtes, arrivées en face de l'étang, se mirent courageusement au travail ; elles firent tout ce qu'elles purent, mais on a beau faire, à cinq on ne boit pas comme à huit, surtout des grenouilles chinoises relativement sobres, si on les compare aux grenouilles bretonnes ou polonaises. La pauvre hydropique passa de vie à trépas, mais sa mort prouva clairement combien le remède était efficace, car si on avait réuni les huit grenouilles la bonne vieille vivrait encore.

Les médecins improvisés qui proposent des traitements analogues ne sont pas toujours très désintéressés, mais il est assez ordinaire et fort juste qu'un bon conseil profite autant et plus à celui qui le donne qu'à celui qui le reçoit. Un Père missionnaire tomba gravement malade dans son district, il y a quelques années. Les doctes s'assemblent, décident je ne sais d'après quel diagnostic que les entrailles sont malades, que les entrailles sont à refaire. Mais où en acheter de neuves? En Europe, ce serait embarrassant, en Chine c'est très simple. On se procure un petit cochon, on le conduit suspendu par les quatre pattes, porté par deux hommes à la maison du malade. — Un jeune marcassin ne nécessite point par son seul poids d'être ainsi transporté ; mais on est content de le faire voir et surtout de le voir ; tout à l'heure il sera ouvert; avec ses entrailles on fera pour le malade un excellent ragoût reconstituant et lénifiant ; avec les pieds, avec les côtes, avec les jambonneaux, on fera un bon petit dîner, réconfortant infirmiers et porteurs. Les choses suivirent leur cours ordinaire, et, dit le P. Wieger, « le Père fit une prompte et sainte mort, les porteurs furent tout à fait restaurés ».

Le principe étant connu, les explications en découlent toujours logiques et toujours déconcertantes. Une arête s'est fixée dans le gosier ; pour en avoir raison, avalez une tisane d'ongles, la propriété des ongles étant de râcler, de déchirer. Des griffes de chat auraient peut-être la même vertu, — à essayer. — Les gastrites et les étouffements d'estomac seront guéris par les piverts, oiseaux perforateurs qui continuent leur métier en débarrassant les malades de toute obstruction intestinale. Une décoction de chouettes est souveraine contre les maux d'yeux. La chouette a de si bons yeux puisqu'elle voit clair dans la nuit noire.! Heureux donc les malades qui boiront la tisane lumineuse. Plus d'aveugles, plus de myopes, plus de lunettes !...



UNE FUMERIE D'OPIUM.

Il est cependant un mal contre lequel les médecins sont impuissants ; eux-mêmes en souffrent autant ou plus que leurs clients : c'est le mal ou plutôt l'ensemble des maux produits par l'opium. Mal universel, si répandu que dans son district sur dix hommes un missionnaire comptait sept fumeurs [1]. — Les riches et les pauvres sont vaincus par la terrible passion. — « L'Empereur Tao-koang aurait vu, dit-on, mourir trois de ses enfants fumeurs d'opium invétérés [2]. Les pauvres sont plus exposés que les riches ; d'une part, leur alimentation ordinaire est insuffisante, leur tempérament est déjà débilité ; d'autre part, l'opium qu'ils consomment est de qualité inférieure : « surchauffé, sophistiqué par des résidus de pipes, des huiles et des vernis indigènes, du sang de porc et autres ingrédients [3]. »

Les *Missions catholiques* allemandes, août 1895, ont donné des renseignements très utiles et très complets sur « l'opium et la Mission de Chine ».

L'opium est un produit du pavot; on le recueille à l'aide d'incisions pratiquées à la tête ; il sort sous la forme d'un suc laiteux que le soleil brunit et durcit. — On en forme des pilules qui se mangent ou qui se fument. — Les Indiens le mangent, les Chinois le fument, et le mal est plus grand pour ceux-ci. — La fumée de l'opium est empoisonnée, elle agit plus immédiatement sur le système nerveux et sur la circulation du sang.

Tous les effets de l'opium ne sont pas également mauvais ; les premiers mêmes sont relativement bons, mais ils passent. Sous les vapeurs dangereuses un bien-être momentané pénètre tout le tempérament. — Le fumeur se sent renaître ; le besoin d'agir succède à l'accablement, à l'apathie ; le cerveau est actif, les pensées se présentent en foule ; on est heureux, bercé par des songes

1. Moins au Tché-ly où cette malheureuse habitude est relativement peu répandue. *(Note du P. Maquet.)*

2 et 3. Propos de Chine, quatrième article, 15 juillet 1895.

agréables. Bientôt d'autres phénomènes se produisent : la fatigue succède à l'énergie artificielle qui n'a duré qu'un instant. — Le malade, car ce nom lui convient véritablement, perd, avec l'appétit, le goût et même la possibilité du travail. Couché de longues heures sur sa natte, il les passe assoupi et comme hébété. Après avoir fumé, il veut encore fumer. Si l'argent manque, il fait argent de tout en vendant sa maison et ses meubles. N'importe quelle considération cède devant cette nécessité frénétique d'acheter de l'opium. Lorsqu'un voleur est arrêté, presque toujours le mobile du crime est le même : possédé par sa passion, le malheureux a volé pour fumer.

Le même numéro des *Missions catholiques* allemandes disait encore: « Rien de plus inerte et de plus abruti que le fumeur d'opium; son existence n'a rien d'humain. Le matin, faut-il se lever de bonne heure pour se mettre en route ou vaquer au travail, impossible, l'opium est là qui réclame ses droits et veut passer avant toute autre affaire. Le soir, a-t-on besoin d'un sommeil réparateur, impossible encore, l'opium se prend à heure fixe et le sommeil ne se prendra pas avant que la dose ait été consommée. Faut-il faire une longue marche pour une affaire quelconque, même de la plus haute importance, impossible toujours, le besoin de l'opium se fait sentir d'une manière impérieuse. — Alors, il faut se coucher à n'importe quel endroit, allumer la petite lampe que le fumeur porte toujours sur lui, rouler des pilules, les mettre dans la pipe et en aspirer la fumée avec autant de précipitation que de délices. On oublie tout alors, l'engourdissement saisit le fumeur et le plonge dans une sorte de léthargie. Appelez-le, poussez-le, frappez-le, il ne vous répondra pas. »

Le gouvernement impérial a bien pris quelques mesures contre la vente et la consommation de l'opium, mais il a vu qu'elles seraient inefficaces. Voulait-il cette inefficacité ? C'est possible. — Il a craint la perte que subirait le trésor, car supprimer le poison,

c'était supprimer les droits de l'importation ou ruiner une culture désastreuse pour le consommateur mais très rémunératrice pour le producteur et pour le fisc. — Peut-être aussi, — et dans ce cas sa responsabilité serait moins lourde, — a-t-il cédé sous la pression de la protestante Angleterre, le premier agent de ce commerce abominable. On a beaucoup dit que le gouvernement britannique avait exigé ou *extorqué* au traité de Tien-tsin, comme prix de sa victoire et du sang de ses soldats, le droit d'importer l'opium. Monsieur Lay [1], secrétaire de la légation anglaise à la signature du traité, croit défendre son pays en écrivant : « Je m'efforçai d'obtenir des droits modérés sur l'importation de cette drogue en faisant valoir les frais que nécessitait sa production ; et l'on se rendit à mes vues. Voilà avec la plus stricte exactitude en quoi consista cette *extorsion*. Le gouvernement chinois admit l'opium comme article légal d'importation sans aucune pression, ni contrainte... » En vérité, l'argument est plaisant ; en reconnaissant même la parfaite exactitude des faits tels que les rapporte Monsieur Lay, l'avocat de la grande Bretagne prouverait tout au plus que pour empoisonner la Chine, l'Angleterre a obtenu la complicité du gouvernement. Depuis quand une faute partagée cesse-t-elle d'être une faute ? Est-ce que deux malfaiteurs sont innocents parce que, pour commetre leurs vols ou leurs meurtres, ils se sont concertés ?

D'ailleurs les faits sont là. Le commerce de l'opium rapportait à l'Angleterre en 1828 huit millions de dollars. (*Asiatic journal*, t. XXV.) — Karel Andree, dans sa *Géographie du commerce universel* (t. I, 657), entre dans les détails suivants : Le commerce de l'opium fut pour les Indes anglaises l'oie aux œufs d'or; il ne rapporta pas moins de 7,700,000 livres sterling, bénéfice net pendant les années 1878-1879. Rien que dans le cours de l'année 1887, 71494 *piculs* contenant chacun 60 kilos d'opium traversèrent Hongkong à destination de Chine. Rappelons à l'honneur du gouver-

1. Cité par le P. Gaillard, — même article.

REPAS OFFERT AUX ANCÊTRES DANS UN CIMETIÈRE CHINOIS.

nement chinois que la guerre de 1840 entre l'Empire du Milieu et l'Angleterre éclata pour réprimer la contrebande. Par une mesure maladroite, excessive mais équitable, le feu fut mis aux navires britanniques chargés d'opium. — Le gouvernement anglais tira une vengeance éclatante de ce fait de guerre, et il imposa l'ouverture de ports nouveaux à la nation vaincue.

Aujourd'hui l'importation n'a pas diminué, mais elle trouve une concurrence redoutable dans la culture nationale. La Chine, pour son malheur, ne tardera pas à produire autant d'opium que les Indes.

Une seule institution est capable de guérir la funeste maladie, moins par les édits que par la doctrine, elle armerait les malades d'une énergie salutaire contre eux-mêmes, tantôt en éclairant leur intelligence par ses clartés admirables, tantôt en fortifiant la volonté par ses ineffables secours. Nous la connaissons et nous la reconnaissons encore ici cette Institution si capable de faire avec de faibles moyens ce que d'autres ne peuvent faire avec le puissant outillage des lois, des tribunaux et des armées. C'est l'Eglise catholique ; de ce qu'elle obtient aujourd'hui, il est facile de juger ce qu'elle obtiendra demain, si demain lui apporte la liberté. Dans les conditions ordinaires, nul fumeur d'opium n'est admis au baptême, à la pratique des Sacrements, et par suite, lorsque les lois disciplinaires conservent leur sainte rigueur, à la sépulture ecclésiastique.

Ce dernier châtiment aurait en Chine une gravité exceptionnelle. Le premier et le dernier amour au cœur du Céleste est celui de son cercueil et de sa tombe dans la sépulture ou le cimetière de la famille. Nul n'a plus que lui la religion ou la superstition de la mort, et s'il est magnifique quelque part, c'est avant tout dans les honneurs funèbres.

Les enterrements païens sont plus fastueux, les enterrements chrétiens sont plus beaux.

Le P. Simon a décrit la pompe d'un enterrement païen à Nankin dans une famille mandarinale[1]. Rien n'est plus riche, mais souvent aussi rien n'est plus grotesque. Vers huit heures et demie du matin la procession commence ; elle est ouverte par une sorte de bedeau en carton-peint qu'un mendiant tire à l'aide d'une ficelle. Suivent six cavaliers sur des chevaux efflanqués ayant dans leurs jambes une quinzaine de gamins sordides. Ces miséreux sont de tous les cortèges ; leur présence est un témoignage des aumônes que répand sur eux la générosité de la famille en deuil ou en fête. Après ces pieds-nus, viennent quatre géants qu'on dirait égarés en Chine loin des *kermesses* flamandes. Leurs habits sont superbes, chapeaux et bottes de cérémonie. Ils ont pour mission de défendre les morts contre les esprits malfaisants de la tombe et d'escorter les tablettes des ancêtres. Ces tablettes, les voici au nombre de cinquante ou de soixante ; elles s'avancent superbes de décorations balançant dans les airs les titres de la famille et rappelant ses grandes actions. Le groupe des priants suit celui des porteurs ; soixante bonzes disent ou sont censés dire le chapelet bouddhique. Si l'habit faisait le moine, à leurs longs vêtements de bure, à leur tête nue, à leur chevelure rasée, on les prendrait pour nos trappistes. Ils précèdent d'autres machines roulantes qu'on ne sait comment appeler. Les nommerons-nous des géants, des tours, des navires ?..... Il est difficile de qualifier ces constructions bizarres ; parmi elles se trouve une barque montée par des enfants qui jouent et se disputent ; des groupes de musiciens séparent les chars de cette sorte de cavalcade. Pour associer la nature entière aux funérailles, on tire, toujours par le même procédé à roulettes, quarante des plus grands animaux de la création ; on dirait nos chevaux de bois descendus d'une voiture de forains ; mais ici avec nos seigneurs les chevaux se trouvent les bœufs, les ours, les lions. La marche égayée un instant reprend un aspect sévère. De hauts per-

1. *Lettres de Jersey*, mai 1888.

sonnages à cheval, les lettrés, les mandarins de la famille entourent une litière d'une très riche décoration. Le tableau de la défunte y est, comme assis sur des coussins, d'autres bonzes au costume éblouissant sont suivis des prêtres de la raison qui ferment ce groupe austère. La comédie reprend avec quarante marionnettes de grandeur naturelle. La plupart n'ont qu'un pied fixé sur une planche par un pivot facilement agité. Au moindre heurt, toutes ces marionnettes s'entre-choquent, se culbutent et se saluent avec des gestes ridicules. Ce sont, paraît-il, les domestiques du défunt ; ils ont tout lieu de se réjouir parce que leur service ne sera ni encombrant ni difficile.

Les parents précèdent immédiatement le cercueil ; ils sont conduits par le fils aîné de la défunte, lui-même assisté de ses enfants ; tous sont vêtus de blanc, et le fils aîné paraît accablé de douleur ; cette peine est ici d'autant plus sensible qu'elle est silencieuse ; ailleurs les sanglots, les cris déchirants que poussent des hommes ou des femmes gagés excitent plutôt la dérision que la pitié.

Les funérailles chrétiennes que présidait le P. Mangin furent peut-être plus luxueuses encore. Le défunt n'avait point d'enfants ; à défaut d'héritier direct, il adopta un neveu, et celui-ci avait résolu d'honorer par des obsèques magnifiques la mémoire de son bienfaiteur. C'était un rare spectacle qui attira donc une multitude infinie de curieux. Toute une ville nouvelle se dressa en quelques jours afin de recevoir les invités : pavillons, salons, fumoirs, salles de grande réception, cuisines et salles à manger surgirent de terre ou plutôt furent apportés par des entrepreneurs. On remarquait entre autres merveilles, une guirlande de miroirs reflétant les rayons du soleil et incendiant la cité improvisée, des parterres de fleurs artificielles, douze pendules réglées par un horloger de To-kien, un salon sous forme de rotonde avec son revêtement de soie. — On voit bien, dira-t-on, les signes de la richesse et du luxe, mais où sont les signes de la tristesse ? Le chef de la famille est là pour donner à

la douleur de tous son attitude et son expression. — « Il passe auprès du cercueil toute la journée et toute la nuit qui précèdent l'enterrement sans prendre ni repos, ni nourriture, uniquement occupé à pleurer, à sangloter et à faire la prostration aux invités qui viennent pleurer et sangloter devant les cercueils. C'est une rude journée [1]. Ici elle eut du moins ses consolations ; la croix dominait toutes les décorations, un prêtre catholique présidait les cérémonies et les païens en admiraient l'austère beauté.

La dépense des funérailles est toujours énorme ; capable de faire tomber toute une famille de l'aisance dans la pauvreté. Aussi l'usage s'est-il répandu de réunir plusieurs défunts dans la même cérémonie. Les parents attendent chacun dans son cercueil et le cercueil dans le salon ; ou bien il est légèrement inhumé sous un faible abri. La famille réunit lentement ses épargnes pour préparer l'enterrement solennel. Peut-être aussi le fleuve débordé servira-t-il de fossoyeur ; enlevant les cercueils à leur demeure provisoire, il les emportera bien loin au bruit de ses flots furieux pour les ensevelir dans les sables de l'Océan. Ce sera une grande douleur, mais aussi une grande économie et ceci console un peu de cela.

Cependant si le cercueil descend enfin dans la terre ancestrale, il y reçoit jusqu'à la fin des âges une hospitalité inviolable. Nul n'a le droit de toucher au tertre sous lequel les aïeux dorment leur dernier sommeil.....

Malheureusement sous l'influence du démon homicide, des désespérés avancent le terme fatal, et la contagion du suicide sévit sur plusieurs provinces — Un évêque remarquait à ce propos devant Monsieur le Comte de Nicolaï la singulière puissance du Méchant. — Il suffit parfois à une femme en colère par suite d'une dispute de famille d'affirmer son intention d'en finir avec la vie. Comme signe de sa volonté, elle se passe au cou un léger cordon, sans d'ailleurs le serrer, mais à l'instant même, elle meurt comme étranglée par

1. *Lettres de Jersey*, P. Mangin, avril 1895.

l'invisible ennemi. — Le démon n'a pas le même pouvoir sur les âmes chrétiennes ; d'abord elles sont mieux défendues par la grâce du baptême contre le désespoir et le crime, ensuite il faut autre chose que les premiers signes du consentement pour les livrer à la mort temporelle et à la mort éternelle.

Les *Missions catholiques* publiaient sous la signature du R. P. Cothoany, missionnaire au Fokien, des notes instructives sur la multitude des suicides, sur leurs causes et, pourrait-on dire, sur leurs cérémonies.

Le suicide est un des fléaux de la Chine. On ne trouve pas un village un peu important qui n'en doive enregistrer un ou deux dans le courant d'une année. Dans les villes c'est encore plus fréquent.

Les causes en sont multiples. Elles tiennent au caractère, aux mœurs et superstitions des Chinois. D'abord le suicide paraît plus fréquent chez les femmes que chez les hommes. C'est une suite de l'état inférieur où la femme se trouve. Les familles ne se fractionnent pas si aisément que chez nous. Les fils en se mariant continuent à vivre sous le toit de leurs parents, et il n'est pas rare de rencontrer quinze ou vingt femmes dans une famille. Les brus sont soumises à l'autorité de leur belle-mère. Il y a entre belles-sœurs une hiérarchie résultant de l'âge.

La femme de l'aîné a le pas sur celle du cadet, laquelle a le droit de commander à celle des frères plus jeunes ; de là des sources permanentes de contestation, des tiraillements pour tout et pour rien, des vexations fréquentes sur des questions de préséance. On en arrive facilement aux gros mots, aux insultes, aux gifles, puis au *tsi*, c'est-à-dire à une fureur extrême et, à la suite d'une de ces « ventrées de colère », suivant l'expression chinoise, la femme aveuglée, affolée par sa rage, se livre sur elle-même à un acte de violence.

Le suicide des jeunes filles dont le fiancé meurt avant le mariage ou celui des veuves, non seulement n'est pas blâmé, mais plutôt encouragé par ce peuple dégradé.

On m'a parlé d'une jeune fille de Fou-chéou dont le fiancé mourut avant la célébration du mariage. Elle résolut de ne pas lui survivre, et lorsque les parents la virent ainsi déterminée à s'ôter la vie, ils lui demandèrent d'accomplir cet acte d'une façon solennelle qui attirerait l'attention sur leur famille et la couvrirait d'honneur. Au jour fixé, la jeune fille fut donc portée en palanquin à la maison de son fiancé défunt. On avait élevé une estrade au milieu de la chambre principale. Elle y prit place après avoir adoré les tablettes de ses ancêtres et avoir offert un sacrifice à leurs mânes. Les parents et amis étaient accourus pour être témoins du spectacle.

Les parents du jeune homme mort vinrent les premiers se prosterner devant celle qu'ils avaient choisie pour belle-fille ; ils lui offrirent ensuite du thé et des sucreries. Elle monta alors sur un escabeau, et de là passa le cou dans un nœud coulant qui avait été préparé, et qui pendait au-dessus d'elle, puis donna un coup de pied à l'escabeau qui la supportait. On la laissa tranquillement mourir ; on la déposa ensuite dans un beau cercueil qui fut enterré solennellement à côté de celui de son fiancé. Son nom fut inscrit sur les tablettes de sa nouvelle famille, et ces malheureux païens l'invoquent comme une divinité.

Autrefois, les mandarins eux-mêmes assistaient à ces exhibitions criminelles ; ils ne le font plus depuis un tour qui leur fut joué par une veuve qui avait prétendu se suicider et qui, au moment de renverser l'escabeau fatal, demanda à l'assistance la permission d'aller d'abord donner à manger à ses porcs. Elle ne revint pas, et l'assistance fut frustrée du spectacle.

***

Les hommes se suicident surtout pour deux raisons : parce qu'ils sont ruinés ou pour se venger d'un ennemi.

C'est vers la fin de l'année chinoise que la première cause amène le plus de morts violentes. C'est par suite d'une coutume universelle

que les dettes doivent se payer et tous les comptes se régler avant l'expiration de l'année. Le débiteur qui ne peut donner satisfaction à son créancier avant le premier du nouvel an, perd tout crédit, c'est un homme ruiné ; il n'a plus qu'à s'expatrier ou à se tuer.

Aussi, vers la fin de l'année, une activité incroyable règne dans les boutiques, les magasins et partout. Il en est qui se cachent le dernier jour de l'année pour que leur créancier qu'ils ont réussi à éviter jusque-là, ne les attrape pas au dernier moment. Le créancier fait tout son possible pour joindre son débiteur avant qu'une nouvelle année soit commencée. On rencontre parfois, le premier jour de l'an, un homme affairé, arpentant précipitamment les rues, une lanterne allumée à la main ; c'est le créancier qui n'a pas encore pu présenter son compte à un débiteur ; pour lui, il fait toujours nuit tant qu'il n'est pas payé, et s'il peut trouver son homme avant midi du premier de l'an et qu'il ait alors sa lanterne allumée, la loi sera de son côté. Beaucoup donc se suicident pour éviter d'être jetés en prison, pour échapper aux tortures raffinées qu'on leur infligerait et pour se soustraire à la honte et à la misère.

Un proverbe chinois qui a force de loi dit : « La vie se paye par la vie ». Si vous êtes cause qu'un individu s'est tué par suite de vos procédés ou de votre conduite à son égard, vous avez une mauvaise affaire sur les bras. Ne serait-ce qu'un mendiant éconduit qui se coupe la gorge devant votre porte, vous aurez des démêlés sans fin et fort coûteux avec la justice. Deux marchands se font concurrence, celui qui se sent battu avale de l'opium et va mourir dans la boutique de son adversaire. Un plaideur perd son procès : il va se pendre à la porte de celui qui l'a gagné. Voilà des moyens de se venger ; car celui chez qui le cadavre sera trouvé, sera ruiné, sinon exécuté par la justice.

Les Chinois redoutent beaucoup le suicide par vengeance.

Dans la *Cité Chinoise*, M. Simon cite le cas suivant pour montrer la crainte qu'inspire le suicide d'autrui :

Un homme chargé de sapèques rencontre, sur un pont, un pickpocket qui les lui enlève :

— Bandit, rends-moi mes sapèques !

Le voleur court toujours.

— Filou, si tu ne me rends pas mes sapèques, je me noie !

Et l'autre aussitôt de rapporter l'argent dérobé.

Doux pays, où la crainte du suicide semblerait remplacer la police !

La statistique n'existant pas en Chine, il est difficile de se faire une idée exacte du nombre des suicides, mais il doit être considérable. Un missionnaire, qui est depuis longtemps dans ce pays, estime la proportion à un pour 2000 à 3000 personnes.

Le premier empereur de la dynastie actuelle, Choun-tsé, s'est suicidé. Le dernier empereur de la dynastie précédente, celle des Min, s'était aussi suicidé. Avant de commettre cet acte de désespoir, il écrivait avec son sang :

« J'ai perdu le royaume que j'avais reçu de mes pères, je vais donc me fermer les yeux pour ne pas voir mon empire détruit ou dominé par un tyran. Je vais me priver de la vie parce que je ne pourrais souffrir d'en être redevable au dernier et au plus indigne de mes sujets. Je ne puis plus paraître devant ceux qui, ayant été mes enfants et mes sujets, sont présentement mes ennemis et des traîtres. Puisque l'État meurt, il faut que le prince meure aussi. »

Les enseignements de la mort n'apportent la même utilité ni à tous les hommes ni à tous les peuples. Elle excite, dit l'Écriture, le pervers à se pervertir, comme elle anime le saint à se sanctifier. En Chine les images funèbres n'exercent qu'une médiocre influence, et ceux qui ne croient que confusément à l'éternité, au jugement, ne sont guère émus par la pensée de nos fins dernières. Cependant la vénération des Célestes pour leurs tombeaux témoignait en même temps du respect pour les ancêtres et d'une croyance au moins

flottante à l'immortalité des âmes. Hélas! cette dernière religion s'en va et ce grand prestige s'évanouit, ce qui était depuis des siècles bientôt ne sera plus. Encore une destruction due à l'industrie moderne. Les lignes des chemins de fer récemment construits ne s'infléchissent pas en rencontrant les sépultures jusqu'à présent inviolées. Ou bien la terre est achetée, et les morts s'en vont chercher une autre demeure; leurs héritiers perçoivent les frais de déménagement. Les rapides de Tien-tsin à Pékin emporteront dans leur tourbillon de fer, de poussière et de feu les souvenirs, les respects consacrés par tant de siècles. A la nouvelle de cette profanation, il y eut des protestations, des révoltes, des émeutes, des travaux attaqués et interrompus. Comme toujours les coups de bâton firent taire les pauvres, quelques pièces d'or ou d'argent firent taire les riches. La Chine d'hier n'est plus... .. que sera la Chine de demain ?

Chapitre Neuvième.

France et Chine.

I

Haute estime des Chinois pour la France. — La Chine de l'Europe. — Réception et privilèges accordés au Chevalier de la Roque. — Long silence. — Les Diplomates français. — Hommes de grands désirs et de sages mesures. — But persévérant : le Triomphe de l'Évangile. — Quitter la France afin de la mieux voir. — Trois frères. — Larmes du Père Gotteland sur sa Mère exilée. — Alliance avec ou contre la Chine. — Difficultés des traités. — A chacun ses armes. — Le mensonge et la ruse aux faibles, la violence aux forts. — « Donnant, donnant. » — Réponses différentes à l'ultimatum des alliés franco-anglais. — Traités trois fois désavoués. — Vengeance de Lord Elgin. — Les Chrétiens protégés. — Piège démasqué. — Énergique intervention de Messieurs Trève et Bourgeois. — Monseigneur Favier. — Titres officiels obtenus pour les Missionnaires le 28 mars 1899.

II

Alliances de guerre. — Sympathies réelles. — Les rebelles à Changhai en 1855. — Intervention généreuse et efficace de la marine française. — Blocus. — Assaut. — Retraite. — Admirable conduite de l'amiral Laguerre. — Funérailles glorieuses. — Nouvelle révolution en 1862. — Pillages par les Chinois rebelles, puis par les Impériaux. — Siège de Changhai. — Action franco-anglaise. — Grand deuil. — Créer des ressources sur place. — Statue de l'amiral Proter. — Soldats et missionnaires. — Rapports confiants et faciles. — Intimité entre Chinois et Français. — Gestes et charité, excellents moyens pour se comprendre. — Sapèques fondues comme neige. — Le soldat peint par Louis Veuillot. — But avoué et glorieux de toute intervention française en Chine.

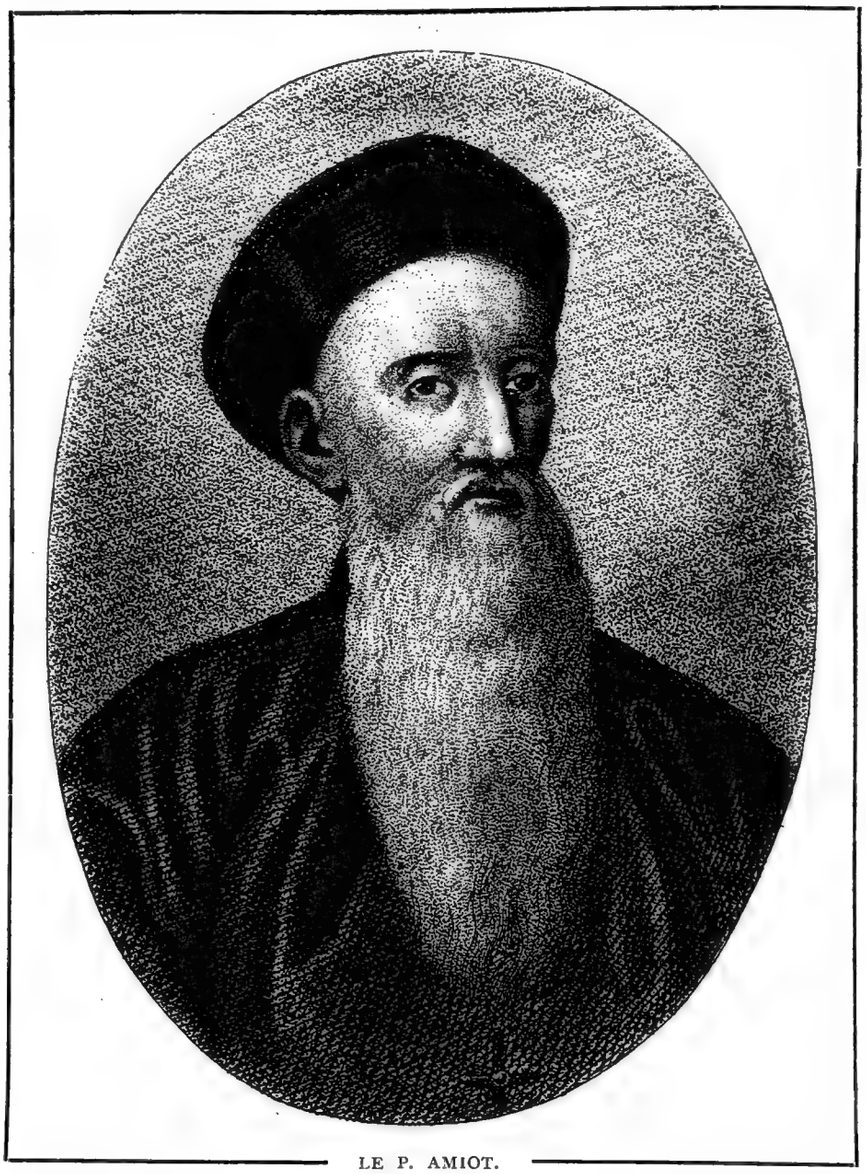
III

Nécessité providentielle. — Protectorat des Missions, réclamé par les grandes puissances. — La France choisie dès 1846. — But de ce Protectorat. — Défendre et non conquérir. — Réfutation de la thèse libérale. — La Chine attend son Clovis. — Pas d'indifférents possibles devant la lumière. — Kang-hi, protecteur et persécuteur des Chrétiens. — Conseil énergique du prince de Sosan. — Mesures contradictoires. — Chaines dorées. — Humbles et inutiles suppliques. — Travaux mal payés. — Insuccès n'est pas faute. — Objection contre le Protectorat. — Résultats de la Conversion. — Plus d'infanticide, plus d'opium. — Lettrés éclairés. — Le premier feudataire du démon brisant avec son maître. — Ère des grandes calamités fermée. Les craintes ne paraissent pas fondées. — La Chine absorbante. — Contraste de notre intervention en Italie et en Chine. — Bénéfices de

l'alliance sino-française. — Liens religieux et liens politiques. — Ambition et espérances permises. — L'Univers écoutant la Papauté. — Rénovation. — Espoirs illimités.

A parole de Dieu, semblable au soleil de certains jours, est lente quelquefois à sortir des obscurités, ou à se dégager des nuages. Tôt ou tard cependant l'heure providentielle sonne, et la vérité brille comme la lumière. Combien d'âges ont passé sur la prédiction de Noé sorti de son mystérieux sommeil et annonçant la grandeur future de Japhet, le pouvoir dominateur qu'il exercera sur Sem, le fils de la bénédiction, et sur Cham, le fils de la malédiction. Les hommes certes avaient le temps d'oublier. Les fabuleuses monarchies de l'Orient s'élevaient ou se renversaient au profit de Sem. Cham fuyait dans ces profondeurs de l'Afrique où le secret de son existence commence seulement à percer ; Japhet, inconnu de tous et s'ignorant lui-même, traversait sous l'ombre des forêts, des siècles silencieux, nécessaires peut-être à sa robuste adolescence et à ses glorieuses destinées. Mais Dieu se souvenait !... Avec la Rome des consuls et des empereurs, l'Europe déjà prenait conscience de son rôle ; elle écoutait son poète et son prophète l'avertissant de fonder de justes lois et de gouverner le monde. La Rome des Papes allait plus loin cependant que celle des Césars, et la paix chrétienne, comme le disait le grand Pape saint Léon, était plus puissante pour reculer ses frontières que les guerres éternelles de la République et de l'empire. Conquérir le monde et soumettre les nations à l'Évangile, tel fut, dès son origine, le dessein formel de l'Église et son audacieux labeur. Elle y songeait dès les catacombes ; les invasions barbares n'étonnèrent point son courage; sur leurs flots furieux, elle osa lancer la barque de saint Pierre, heureuse d'être portée par la tempête et certaine de la dompter. Elle ne s'arrêta pas non plus devant la tristesse des ruines carlovingiennes rappelant l'immensité de l'édifice que la main du Pape

et celle de l'Empereur, son vicaire, voulaient construire, assez vaste pour abriter le genre humain. Le plus hardi et le plus chrétien des grands navigateurs du seizième siècle, Christophe Colomb, héritait



LE P. AMIOT.

de ces ambitions apostoliques en prenant possession des terres nouvellement découvertes au nom de la croix et au nom de la couronne catholique, feudataire de la Croix. C'est bien en vertu des

droits souverains du Sauveur Jésus, Seigneur universel, que les Papes, le front ceint du triple bandeau de la triple royauté, partageaient entre les princes catholiques les Indes de l'Orient et de l'Occident,sous la réserve que les conquêtes de leurs armes seraient aussi celles de l'Évangile, et qu'une époque de liberté et de bonheur succéderait pour ces peuples nouveaux à de longues époques de douleur et de servitude. Ces hautes et nobles leçons ne furent jamais plus opportunes. Aujourd'hui la race de Japhet, avec les fils issus de son sang, enserre le monde entier dans ses bras vigoureux. Ainsi se prépare et s'accomplit le grand événement que de Maistre saluait, parfois en détournant la tête parce qu'il avait peur du vertige, parfois en le fixant d'un regard prophétique: « Il ne s'agit de rien moins que d'une fusion du genre humain..... l'univers marche vers une grande unité [1]. »

Et quand il parlait ainsi, le grand philosophe n'avait vu ni l'Afrique explorée dans ses dernières profondeurs et percée à Suez, ni l'Amérique traversée en quelques heures de New-York à San-Francisco, ni l'Océanie découverte jusqu'à la plus lointaine de ses îles, ni enfin l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis, la Russie, l'Autriche, l'Italie et la France aux portes de la Chine, et le vieil empire à la veille, peut-être, d'un démembrement. La pire décision pour le Fils du Ciel serait de n'en prendre aucune et de laisser les événements marcher ou se précipiter sur une pente fatale. Parmi les nations qui se promettent, et peut-être se divisent, les dépouilles du céleste Empire, il en est une dont les pensées sont meilleures et plus généreuses. Par une grâce signalée de Dieu et une sorte de miracle où la Providence intervient presque visiblement, la France, en Chine, n'a jamais séparé sa cause de la cause catholique. Elle n'a qu'à se continuer elle-même pour demander à la grande nation de l'Extrême-Orient d'être envers elle une nation alliée et une nation chrétienne. C'est l'honneur de la France de

1. De Maistre, t. XI, p. 33.

faire ces propositions, c'est l'intérêt de la Chine de les recevoir. La Chine y gagnera peut-être, avec l'intégrité de son territoire, le relèvement et le salut de son peuple, la France recueillera le fruit du long travail de *ses soldats*, de *ses diplomates* et de *ses missionnaires*. Leur œuvre fut commune, leur accord persévérant, et tous ont bien mérité de l'Église et de la patrie. Pour hardie que paraisse cette solution et peut-être chimérique, elle a toutefois pour elle l'histoire et la doctrine, elle répond au plus vif désir de la France et aux besoins les plus impérieux de la Chine.

I

Depuis longtemps les regards de la Chine se sont tournés vers la France. Le P. Amiot en écrivant au P. de la Tour lui disait dans une lettre datée de Pékin le 17 octobre 1754.

« Au reste, Mon Révérend Père, ce seigneur (il s'agit du premier ministre) n'est pas le seul qui soit plein d'estime pour la France et la mette fort au-dessus des autres royaumes de l'Europe. La plupart des grands qui sont initiés aux mystères de la cour pensent comme lui sur cet article, et les lettrés semblent encore renchérir sur tous lorsqu'ils ont l'occasion d'en parler. Votre précieux royaume, nous disent-ils quelquefois, est la Chine de l'Europe. Tous les autres États se font un devoir et un plaisir de suivre vos usages, vos maximes et vos rites. Je ne sais, en vérité, où les Chinois ont puisé tout ce qu'ils en ont écrit dans une espèce de dictionnaire historique et géographique commencé sous Chang-hi [1] et mis au jour par les ordres de l'Empereur régnant..... Les fleurs de lis sont ici connues de

1. Kang-hi — Le nom du fameux empereur s'est écrit de différentes manières : Chang-hi, Chanhi, Kan-i — Généralement j'ai suivi l'orthographe adoptée par le correspondant ou l'historien qui me sert de guide soit pour les hommes, soit pour les choses. Mieux vaudrait une règle... mais la règle n'existe pas. La mission que nous appelons Thé-ly avec le grand nombre en est la preuve. Plusieurs disent Pi-tchi-ly — d'autres, et plus habituellement, Tcheu-ly. Cette dernière forme semble prévaloir actuellement mais pour établir un usage général, la Chine attend encore Richelieu et les quarante de l'Académie.

tout le monde ; elles brillent partout. On les voit dans l'enceinte de notre église..... elles sont dans notre maison, elles se trouvent au dehors, chez les grands, dans la plupart des choses curieuses dont ils sont possesseurs. Elles sont chez les princes, et en si grande quantité, que je crois pouvoir dire sans exagération que les armes de France se trouvent aussi multipliées dans le palais de l'Empereur de Chine qu'elles peuvent l'être au Louvre ou à Versailles. »

L'estime accordée au pays se manifestait naturellement dans les hommages décernés à ses ambassadeurs et même à ses officiers. Le P. Bouvet, retournant en Chine dans l'année 1699 accompagné de plusieurs missionnaires, fit la traversée sur « *L'Oiseau* », frégate du Roi, commandée par M. de la Roque. L'Empereur dépêcha plusieurs envoyés pour recevoir ces messieurs, les féliciter du bon succès de leur voyage et leur exprimer son désir de les voir à sa cour. Sa Majesté ajoutait qu'elle faisait remise de tous les droits prélevés ordinairement par les douanes sur les marchandises étrangères ; mais les Mandarins demandaient que M. le Chevalier de la Roque fît le remerciement ordinaire à l'Empereur, tel que le prescrit le cérémonial de la Cour. Il était difficile d'acquiescer à ce désir ; ces cérémonies comportant des prostrations que les Chinois interprètent comme une reconnaissance implicite de soumission et de vassalité. Les Pères Missionnaires représentèrent que M. de la Roque agissait au nom du roi son maître, puissant monarque accoutumé à recevoir des hommages « sans jamais en rendre à qui que ce soit [1] ». Il fut convenu que cette cérémonie du remerciement se ferait, partie à la française, et partie à la chinoise ; chacun se comportant suivant l'usage de sa nation. Lorsque les lettres de remise des droits furent lues solennellement par le vice-roi de la province, le commandant du vaisseau les écouta debout, le chapeau à la main et le corps légèrement incliné du côté de la ville impériale. Il fit ensuite la révérence d'après l'usage de la Cour à

1. Lettre du P. Bouvet au P. de la Chaise, confesseur du Roi.

Versailles, mais avec un air si noble et une si parfaite bonne grâce qu'il donna, par toute cette action « au vice-roi et à tous les mandarins présents de l'estime pour sa personne et pour son pays ». Après quelques jours, l'Empereur descendit à la rencontre des missionnaires ; il loua grandement la munificence du roi et la beauté des présents qu'il en avait reçus. « Mais ce qui le frappa davantage ce furent les portraits de la maison royale et surtout celui du Roi dont ce prince ne pouvait détacher les yeux [1]. »

Les dernières lignes donnent lieu de penser que les lettres de nos missionnaires, adressées souvent au Père de la Chaise, n'étaient pas inconnues de Louis XIV. Le grand Roi s'intéressait aux progrès de l'Évangile, et le P. de Fontaney raconte curieusement de quelle manière sa vocation à la Chine fut décidée sur les instances du sage ministre de Sa Majesté très Chrétienne, feu M. de Colbert.

Depuis, bien des événements se succédèrent : la persécution en Chine, la Révolution en France ! La Compagnie de Jésus retira ses derniers missionnaires, et un long silence se fit. Cependant lorsque les Jésuites revinrent, en 1842, dans une partie de leurs anciennes missions, ils s'étonnèrent de retrouver bien des choses dans l'état où leurs prédécesseurs les avaient laissées. Aux yeux des peuples de la Chine, le prestige de la France n'était pas diminué. Le P. Clavelin écrivait le 1er janvier 1845 : « Puisse le nouvel ambassadeur bien connaître l'immense ascendant que lui donne le nom Français ! » Le P. Wuillaume disait également le 25 mars 1855 : « Les mandarins sont convaincus de la générosité de notre patrie, cette conviction rejaillit par ses effets sur la religion catholique dont nous sommes les représentants. Depuis les croisades, la nation française semble destinée par Dieu à développer son action protectrice des Échelles du Levant jusqu'aux rivages de la Corée. »

Les diplomates de notre pays, ses ambassadeurs ou ministres

1. Lettre du P. Bouvet au P. de la Chaise.

plénipotentiaires, ses consuls dans les ports ouverts au commerce européen n'ont point méconnu le caractère de leur mission. Pour la plupart, hommes d'intelligence et de cœur, ardents par leurs désirs et sages par leurs mesures, ils ont compris que les serviteurs de la France devaient être en même temps les serviteurs de l'Église ; et, leur but persévérant, souvent contrarié, mais toujours poursuivi, a été de demander et de redemander, d'obtenir et de maintenir la liberté de l'Évangile. Ils en furent récompensés par la reconnaissance des chrétiens. Lorsque le vainqueur de Pali-kao entra dans Pékin, son cheval fut entouré et arrêté par une foule sympathique. Ces braves gens, en faisant le signe de la Croix, en joignant les mains, disaient au général qu'à leurs yeux, il était un libérateur et un ami. L'histoire recommence sans cesse. En août 1900 les mêmes scènes ont lieu à Pékin et les Chrétiens saluent les alliés qui leur apportent la délivrance. Chez nous de telles démonstrations blesseraient la fierté nationale ; mais les Célestes ne se forment pas la même idée du patriotisme. Les mandarins allaient plus loin que nos Chrétiens en implorant le secours des armées françaises pour rétablir la paix publique et réprimer l'insolence des rebelles. Comment le peuple, accablé de toutes parts, aurait-il gardé l'ombre même d'un attachement à un pouvoir capable de le persécuter et de l'opprimer, mais incapable de le défendre ?... On entendait des paroles comme celles-ci qui étonnaient d'abord, et qui se comprenaient à la réflexion : « Vous faites la guerre à l'Empereur, mais vous ne nous faites pas la guerre. »

L'histoire des missions catholiques en Chine s'arrêterait volontiers pour louer, comme ils l'ont si bien mérité, les hommes qui portèrent à l'Extrême-Orient la parole et les conseils de la France, et quelquefois, ses volontés souveraines. Elle ne le fait pas néanmoins dans la crainte de trop dire ou de ne pas dire assez. Certaines lettres qui honorent ceux qui les écrivent et ceux qui les reçoivent ne sont pas destinées au grand public ; nos archives familiales

conserveront donc les témoignages que les missionnaires ont reçus de ces grands serviteurs du pays. Qui sait d'ailleurs si la bienveillance efficace qu'ils ont accordée à l'œuvre de l'apostolat ne serait pas, dans l'esprit de plusieurs, une ombre sur la mémoire de ceux qui ne sont plus, ou un obstacle à la carrière de ceux qui, à un degré

GÉNÉRAL COUSIN DE MONTAUBAN, Comte de Pali-kao.

quelconque, représentent encore la France ?... Il est tant d'esprits volontairement ou involontairement aveugles ! Combien de Français, pour mieux connaître la France, feraient bien de la quitter afin de la mieux voir et de la mieux juger dans l'éloignement. Quelques-uns se trouveraient en même temps sur le chemin de la

Chine et sur le chemin de Damas. Tel fut M. X... qui tout de suite se montra réfractaire à son malheureux passé et déclara laisser à la mère-patrie le souvenir de ses exploits comme crocheteur des communautés religieuses. Un Évêque, religieux de la Compagnie, visitant au nom de la Propagande le ministre plénipotentiaire de la République française, lui présentait le Supérieur régulier des Jésuites et il ajoutait : D'ailleurs nous sommes deux frères. « Non pas deux frères, reprit M. X..., avec cette bonhomie un peu malicieuse et sceptique qui est le cachet de sa parole, mais trois frères... J'ai été un mauvais frère jusqu'à ce jour, tandis qu'à l'avenir je serai un bon frère ; autant j'ai mis de violence à vous persécuter là-bas, autant je veux mettre d'énergie à vous protéger ici. Vous êtes missionnaires et français, je vous défendrai de tout mon pouvoir. »

Certes il y a inconséquence, elle frappe les Chinois, elle excite leurs justes défiances. — D'où vient, se demandent-ils, — déjà nous l'avons vu, — que le même gouvernement est, tout ensemble, protecteur et persécuteur de la religion catholique ; protecteur chez nous, persécuteur chez lui ? Cette singulière opposition attriste les missionnaires. En 1846, elle donna lieu à un incident significatif entre M. de Lagrenée, ambassadeur de la France, et le R. P. Gotteland, supérieur de la Mission. Le ministre, homme de bien, et le Jésuite s'occupaient ensemble des intérêts religieux qui ne font qu'un — nous ne cessons de le dire — avec les intérêts français. Survint le courrier d'Europe, apportant des nouvelles navrantes pour la Compagnie dont le gouvernement de Louis-Philippe, inspiré par M. Thiers, poursuivait la dispersion.

Le R. P. Gotteland refusa de prendre part à la réception de l'ambassadeur. Prié de venir, il excusa son retard et surtout il l'expliqua par ces nobles paroles : « Je ne suis pas venu d'abord, M. l'ambassadeur, parce qu'aujourd'hui il me sied mieux de pleurer que de me réjouir, je viens d'apprendre l'exil de ma Mère... La Compagnie de Jésus est encore une fois chassée de la France

Je vous l'avoue, messieurs, je suis Jésuite jusqu'au fond de l'âme. »

A ces paroles, ajoute le P. Gotteland, un morne silence régna dans l'assemblée, des larmes tombaient lentement de mes yeux, toute joie était bien absente de la réunion et l'ambassadeur cherchait vainement des paroles embarrassées pour me dire que la crise ne durerait pas.

Ainsi donc, à toutes les heures de notre histoire, à chaque pas que nous faisons dans le monde, la Providence par la voix des événements, des nécessités politiques et sociales, nous redit la parole, qui, lorsqu'elle est obéie, fait le bonheur des peuples comme celui des hommes : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu...

Nous n'avons pas assez voulu entendre ou comprendre cette parole en Extrême-Orient. Nos diplomates en auraient volontiers éclairé leurs travaux ; nos gouvernements n'ont pas un instant songé à en inspirer leur conduite... C'est un malheur ; peut-être n'est-il pas encore définitif, et Dieu nous laissera-t-il, avec le temps, la volonté du repentir.

La France avait à choisir, elle peut encore choisir entre deux politiques : chercher des alliés en Chine ; c'est la première ; chercher des alliés contre la Chine, c'est la seconde ; jusqu'à présent, la seconde a prévalu, et cependant les conséquences en ont été funestes.

Dans les choses humaines et politiques, les avantages ou les inconvénients ne se trouvent pas tous du même côté, ne chargeant qu'un plateau de la balance. Il en fut ainsi de l'alliance franco-anglaise. Les victoires remportées contre la Chine furent plus rapides et plus faciles pour chacun des deux peuples, et leurs flottes, isolées ou combinées, rappelaient le vaincu au respect des traités qu'il avait consentis. Des stipulations consacrèrent la liberté de l'Église et des missions catholiques, toutefois après avoir en premier lieu consacré la liberté du commerce; et l'opium prenait le pas sur l'Évan-

gile. S'il serait puéril de nier ces avantages, il serait dangereux de les exagérer. Les franchises du commerce, celles d'un commerce que nous ne faisons pas, ont surtout profité à l'Angleterre, libre de parler haut dans les ports encombrés de ses navires ; les franchises de l'Évangile ont dépendu souvent du bon et du mauvais vouloir des mandarins. Le vaincu a une arme victorieuse : la patience mêlée de duplicité. — Aujourd'hui la France a perdu, en grande partie, le fruit de ses victoires ; ses vaisseaux sont dans les mers de Chine au même titre que les vaisseaux anglais, allemands, américains, italiens, autrichiens ou japonais. Sans les missionnaires et leur clientèle catholique, elle ne serait ni la première, ni même la seconde de ces puissances. La Providence lui réservait un autre rôle plus grand, plus utile, plus facile même. Il consistait dans une alliance, non pas contre la Chine, mais avec la Chine dans l'intérêt des deux nations, dans l'intérêt supérieur de la cause de Dieu !

Pour s'allier avec l'Empire du Milieu, la France n'avait qu'une chose à faire, très simple et très noble: se déclarer hautement, loyalement le soutien de la religion catholique, demander protection pour ses missionnaires et leurs œuvres, tandis qu'elle s'engageait elle-même à servir à la défense de l'ordre, de la dynastie et même du territoire, s'il était menacé par l'invasion étrangère. C'était l'alliance ou le protectorat, dans le meilleur sens du mot, en écartant toute idée d'une conquête que peut-être on pourrait faire, mais que certainement on ne pourrait pas garder. Pourquoi ce contrat serait-il impossible et toujours violé par l'un des contractants ? Tel est bien le sort des contrats qui ne sont onéreux qu'à un seul ; tel n'est pas celui des contrats qui asseoient leur solidité sur des avantages réciproques, évidents et sensibles.

On objecte l'impossibilité de traiter avec le gouvernement chinois et sa duplicité insigne. Mais, à la regarder de près, l'objection perd de sa valeur. Les traités, dira-t-on, ne sont pas possibles ;

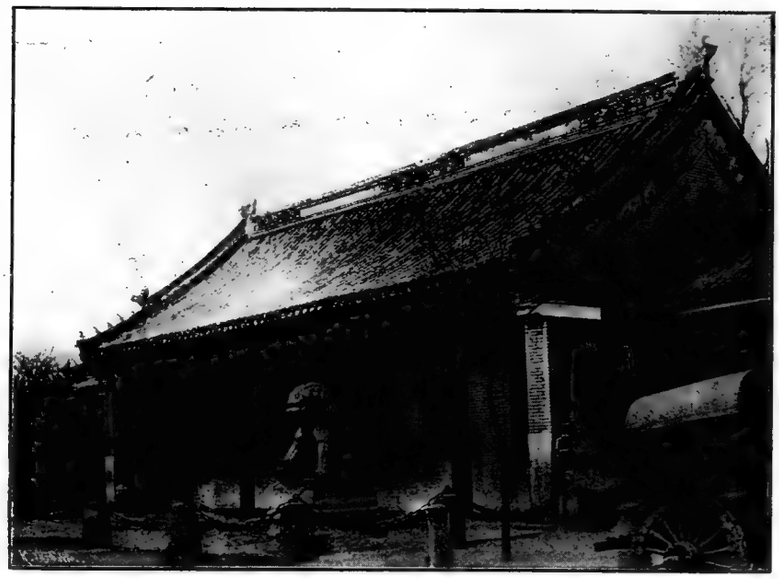
alors pourquoi ceux qui ont été négociés et signés ? car en toute hypothèse, qu'on se repose ou non sur les traités, nous vivons sous leur régime. Toute la différence dans le système que nous proposons est en sa faveur. Les traités existants furent signés par des puissances ennemies, et, suivant la loi éternelle des choses, ils n'auront de durée qu'autant que la volonté qui les impose aura d'énergie. Le traité que nous désirerions serait signé par des puissances amies, plus engagées encore par leur intérêt que par leur parole. La duplicité chinoise, a-t-on dit, dépasse la duplicité carthaginoise ou punique. On pourrait remarquer d'abord que le mauvais renom de Carthage lui vient de sa défaite et de son ennemie. Carthage victorieuse, l'histoire aurait dit aussi facilement : la mauvaise foi romaine, et les Chinois, à leur tour, ne seraient pas sans argument contre leurs adversaires; mais telle est la nature humaine ; chacun, dans l'attaque ou dans la défense, a recours à ses armes. L'Europe a des canons, des fusils au tir perfectionné ; des armées bien conduites; la Chine n'a, pour sauver le pays aux abois, que les habiletés douteuses de ses diplomates. Le mensonge est la ressource des faibles contre la violence des forts.

Sommes-nous obligés de penser qu'il en sera toujours ainsi et que la Cour de Pékin n'opposera jamais que d'indignes subterfuges aux avances loyales de notre pays? La réponse reste en suspens, puisque l'expérience n'a pas été faite, mais elle serait à faire. Le gain des deux pays est évident et il est immense. La France sortirait des pensées confuses, des conseils incertains où se débat l'Europe et où elle n'a plus rien à dire puisqu'elle n'est plus la première à parler ; elle rentrerait dans la vérité de ses traditions, dans la beauté de sa vocation historique. Elle ferait, avec plus d'assurance dans le regard et de fermeté dans la main, c'est-à-dire, elle ferait mieux l'œuvre que Dieu lui prescrit d'accomplir pour notre utilité comme pour notre grandeur. Pourquoi le Céleste Empire ne récompenserait-il pas nos nationaux par de libérales concessions sur

ses marchés et sur les lignes de ses chemins de fer, car il ne faut pas faire mentir le vieil axiome : « *donnant, donnant* ». En retour, la Chine recevrait les initiateurs qui manquent à ses entreprises et les instructeurs qui manquent à son armée. Le péril jaune et le péril blanc se neutraliseraient en se fondant ; ou plutôt l'âme de Japhet, emprisonnée dans un cerveau trop étroit, infuserait dans le corps trop vaste de Sem une vie nouvelle.

Les idées ne sont jamais entièrement neuves, au contraire, elles mûrissent lentement, car la politique, comme la nature, n'improvise pas. Voici donc des années et peut-être des siècles que la pensée d'une alliance s'est fait jour. Les relations amicales entre Pékin et Versailles en furent un premier indice. Lorsque, vers le milieu de ce siècle, après les guerres du premier empire napoléonien, le mouvement expansif de l'Europe prit un nouvel essor et que les vaisseaux anglais inquiétèrent les rives de la Chine, l'opinion générale fut qu'une alliance offensive et défensive serait conclue entre Pékin et Paris. Le P. Lemaître, en notant des rumeurs de guerre entre la Grande Bretagne et l'Empire du Milieu, écrivait le 16 juin 1849 : C'est l'opinion générale ici que la guerre ne tardera pas à recommencer. Il paraît que les troupes anglaises ne veulent plus s'arrêter à Canton, mais aller droit à la ville impériale pour parler à l'empereur. — Il ne sera pas nécessaire aux Français de s'imposer. Les Chinois eux-mêmes les prieront de venir pour les protéger et empêcher les Anglais de tout détruire. Jusqu'à présent, le P. Lemaître répète ce que beaucoup disaient à cette époque, puis il ajoute quelques remarques qui confirment singulièrement les observations précédentes : « Pauvres Chinois, ils sont punis par où ils ont péché ! ils ne voulaient plus de missionnaires européens, ils ne voulaient pas que la masse devînt chrétienne parce qu'ils avaient peur d'un envahissement des Occidentaux !

Si cependant la Chine était chrétienne maintenant, du moins en grande partie, on ne la traiterait plus comme un pays de



ENTRÉE DE LA LÉGATION DE FRANCE

RUE DES LÉGATIONS.

ses marchés et sur les lignes de ses chemins de fer, car il ne faut pas faire mentir le vieil axiome « *demain, demain* ». En retour, la Chine recevrait les initiateurs qui manquent à ses entreprises et les instructeurs qui manquent à son armée. Le péril jaune et le péril blanc se neutraliseraient en se fondant : ou plutôt l'âme de Japhet emprisonnée dans un cerveau trop étroit, infuserait dans le corps trop vaste de Sem une vie nouvelle.

Les idées ne sont jamais entièrement neuves, au contraire, elles mûrissent lentement, car la politique, comme la nature, n'improvise pas. Voilà donc des années et peut être des siècles que la pensée d'une alliance s'est fait jour. Les relations amicales entre Pékin et Versailles en furent un premier indice. Lorsque, vers le milieu de ce siècle, après les guerres du premier empire napoléonien, le mouvement expansif de l'Europe prit un nouvel essor et que les vaisseaux anglais inquiétèrent les rives de la Chine, l'opinion générale fut qu'une alliance offensive et défensive serait conclue entre Pékin et Paris. Le P. Lemaître en notant des rumeurs de guerre entre la Grande-Bretagne et l'Empire du Milieu, écrivait le 10 juin 1849 : C'est l'opinion générale ici que la guerre ne tardera pas à recommencer. Il paraît que les troupes anglaises ne veulent plus s'arrêter à Canton, mais aller droit à la ville impériale pour parler à l'empereur. — Il ne sera pas nécessaire aux Français de s'imposer. Les Chinois eux-mêmes les prieront de venir pour les protéger et empêcher les Anglais de tout détruire. Jusqu'à présent, le P. Lemaître répète ce que beaucoup disaient à cette époque, puis il ajoute quelques remarques qui confirment singulièrement les observations précédentes : « Pauvres Chinois, ils sont punis par où ils ont péché ! Ils ne voulaient plus de missionnaires européens, ils ne voulaient pas que la masse devînt chrétienne parce qu'ils avaient peur d'un envahissement des Occidentaux !

Si cependant la Chine était chrétienne maintenant, du moins en grande partie, on ne la traiterait plus comme un pays de

ENTRÉE DE LA LÉGATION DE FRANCE

RUE DE LÉGATION.

barbares, elle aurait son rang parmi les grandes puissances ; elle aurait des hommes capables de traiter les affaires, des armées, des généraux... A présent toute la machine gouvernementale ne paraît plus qu'un grand cadavre calciné, le cadavre tombera en ruines au premier coup qui lui sera porté. Ce n'est pas certes que le peuple chinois soit incapable de grandes choses ; s'il avait les lumières et les bienfaits de la religion, sa puissance deviendrait bientôt redoutable ».

En 1860, au moment le plus aigu du conflit entre la France alliée avec l'Angleterre et la Chine, celle-ci distinguait, même alors, entre ses ennemis, comme si, n'attendant des Anglais que la guerre, elle espérait quelques secours de notre pays. Au début des hostilités, notre ambassadeur, M. de Bourboulon et l'ambassadeur britannique, Sir Bruce, avaient adressé leur *ultimatum* à l'empereur. La réponse du conseil suprême ne fut point la même pour les deux puissances. Le ton vis-à-vis de l'Angleterre était hautain et méprisant ; vis-à-vis de la France, il se tempérait par les égards de la diplomatie [1]. La Chine ne désavouait rien de ses agissements vis-à-vis de nos voisins les Anglais ; pour nous, elle cherchait des excuses et accusait un malentendu. Pourquoi cette différence dans les procédés ? Était-ce désir de séparer ses ennemis ? Certes la Chine est très capable de nourrir ces pensées et de suivre cette politique ; mais il était peut-être aussi dans ses désirs de trouver un appui parmi ses adversaires, et ses sympathies allaient de notre côté. Cette même campagne devait en fournir d'autres témoignages. Le pillage du palais d'été est un fait de guerre qui a fort ému l'austère probité de plusieurs gens de plume ou de parole ; en réalité il n'est imputable à personne, ou, ce qui revient absolument au même, il est imputable à tout le monde. Les Français sont entrés les premiers, d'abord sans rien prendre, sans rien saccager; les Chinois du voisinage, sachant l'opulente demeure abandonnée par son maître, ont

1. Pierre de la Gorce, *Hist. du second Empire*, t. III, 2e exp. de Chine.

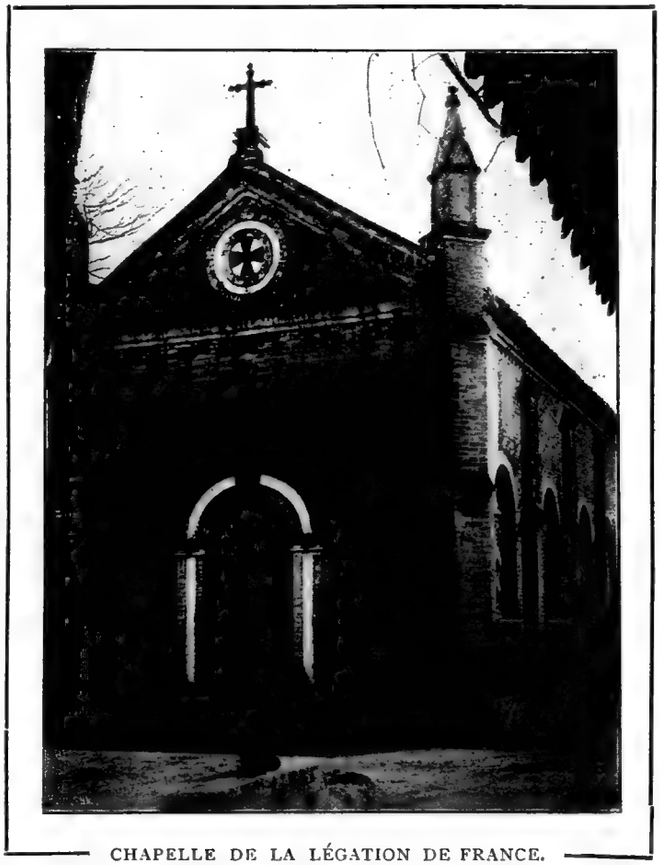
commencé l'œuvre dévastatrice. Devant un tel spectacle, l'impatience gagna nos soldats ; ils avertirent les alliés de la fortune qui tombait entre leurs mains, et chacun prit sa part des richesses offertes par la victoire. Les Anglais ont donc pillé autant que les Français ; mais ils le firent mieux. De notre côté ce fut moins un pillage qu'un gaspillage insensé et une folie joyeuse qui dura quelques heures ; du côté des Anglais on pilla dans un esprit de conservation, « comme il sied à des gens accoutumés de vieille date à dévaliser les peuples lointains et à revêtir leurs vices mêmes d'un certain air méthodique, décent, réglé, qui ressemble à la vertu [1]. »

Usant du droit terrible des représailles, lord Elgin, pour punir les Chinois de leur perfidie, ordonna que le palais d'été serait livré aux flammes. Cet ordre sévère fut exécuté sur-le-champ. L'ambassadeur ne s'arrêtait point facilement dans sa vengeance ; on n'ose dire cependant qu'en allant si loin, il allait trop loin. Les Célestes comprirent aux clartés lugubres de l'incendie que le temps des tergiversations n'était plus ; dès lors les négociations furent sérieusement conduites entre les ministres des nations alliées et le Prince Kong, frère de l'Empereur. Ce personnage était trop haut placé pour être désavoué, comme l'avaient été tous ses prédécesseurs accusés par leur Cour de dépasser leurs pouvoirs. Cette ruse grossière et impatientante avait permis déjà trois fois au gouvernement chinois de retirer sa signature. Dans les derniers entretiens, autant l'ambassadeur anglais montra de hauteur et de fierté, autant l'excellent baron Gros, notre ambassadeur, montra de bonne volonté et d'humeur débonnaire. Il s'excusa même de paraître sans l'uniforme de ses hautes fonctions dans un jour solennel, une partie de ses bagages étant tombée à la mer aux environs de Ceylan. Le Prince Kong répondit à ses excuses que lui-même était aussi malheureux, il avait perdu dans le feu, lui, ce que l'ambassadeur de France avait perdu dans l'eau. Cette allusion au récent incendie du

1. Pierre de la Gorce, *loc. cit.*

palais impérial fut comprise comme un remerciement à notre pays qui n'avait pris aucune part à la destruction.

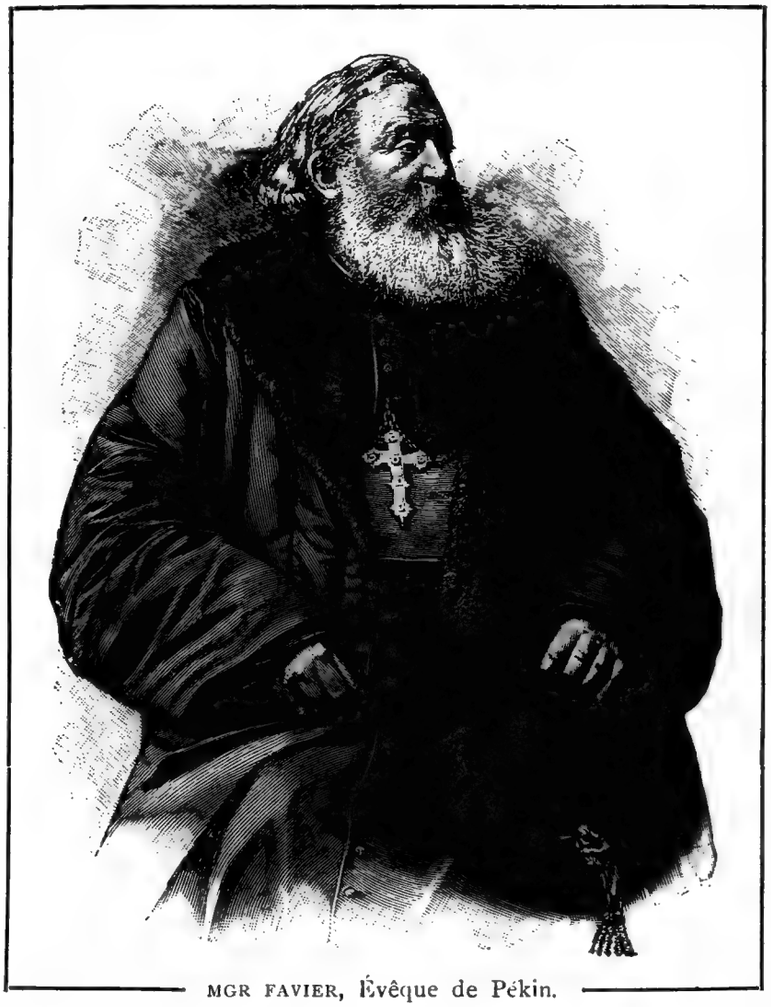
Les ratifications échangées à Pékin le 25 octobre, stipulaient en faveur des chrétiens le libre exercice de la religion catholique ; mais comme il arrive presque toujours, ces concessions cachaient un piège et une injure. En les publiant, le Fils du Ciel se référait



CHAPELLE DE LA LÉGATION DE FRANCE.

aux articles d'un code édité par l'empereur son père. Là, c'est-à-dire dans ce même code, étaient insérées les peines les plus sévères contre les chrétiens et plus encore contre les missionnaires accusés de crimes infâmes. La légation française, avertie par Mgr Languillat, pensa, comme l'Évêque, qu'une telle calomnie, consacrée par le sceau impérial, était un attentat contre l'honneur de la France et contre

l'honneur de la religion. C'est une honte que nous ne pouvons supporter, disait M. Trève, chargé par intérim de l'ambassade. Le suprême tribunal de Pékin avait jadis demandé l'insertion de l'article injurieux dans le code chinois, notre ambassadeur voulut que ce

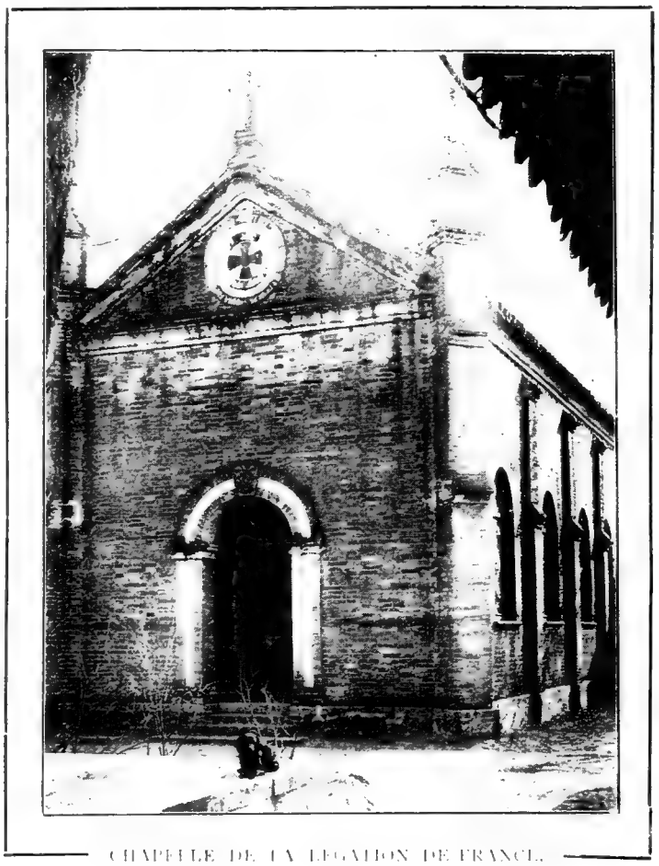


MGR FAVIER, Évêque de Pékin.

même tribunal en sollicitât l'abrogation et réclamât même la destruction des planches employées pour l'impression. Cette victoire pacifique était appelée à servir efficacement la cause de la religion, et Mgr Languillat le disait dans une lettre datée de Hien-hien le 26 avril 1862.

palais impérial fut comprise comme un remerciement à notre pays qui n'avait pris aucune part à la destruction.

Les ratifications échangées à Pékin le 25 octobre, stipulaient en faveur des chrétiens le libre exercice de la religion catholique ; mais comme il arrive presque toujours, ces concessions cachaient un piège et une injure. En les publiant, le Fils du Ciel se référait



CHAPELLE DE LA LÉGATION DE FRANCE.

aux articles d'un code édité par l'empereur son père. Là, c'est-à-dire dans ce même code, étaient insérées les peines les plus sévères contre les chrétiens et plus encore contre les missionnaires accusés de crimes infâmes. La légation française, avertie par Mgr Languillat, pensa, comme l'Évêque, qu'une telle calomnie, consacrée par le sceau impérial, était un attentat contre l'honneur de la France et contre

l'honneur de la religion. C'est une honte que nous ne pouvons supporter, disait M. Trève, chargé par intérim de l'ambassade. Le suprême tribunal de Pékin avait jadis demandé l'insertion de l'article injurieux dans le code chinois, notre ambassadeur voulut que ce

MGR FAVIER, Evêque de Pekin.

même tribunal en sollicitât l'abrogation et réclamât même la destruction des planches employées pour l'impression. Cette victoire pacifique était appelée à servir efficacement la cause de la religion, et Mgr Languillat le disait dans une lettre datée de Hien-hien le 26 avril 1862.

..... « Je ne prétends pas dire toute la valeur et toute la portée de ce nouvel édit. S'il est connu en Europe, peu de personnes sauront l'apprécier aussi bien que nous... Il a fallu toute l'énergie de M. Trève pour mener à bien en quelques semaines cette affaire où la lenteur aurait peut-être échoué. Nous regardons comme un trait de la Providence son passage à la légation et le voyage à Pékin de M. le commandant Bourgeois. Ce dernier, homme supérieur en tout, a servi notre cause d'une manière admirable. »

En 1895, une habile intervention de M. Gérard, notre ministre à Pékin, obtenait, après des négociations laborieuses, un nouveau décret rappelant les peines portées contre les libraires qui vendraient ce fameux code avec ses articles insultants. De nouveau la destruction des planches d'impression était ordonnée.

Grâce à ses réclamations persévérantes, M. Gérard parvint à insérer une clause nouvelle qui élargissait et maintenait le droit reconnu par le gouvernement impérial aux missionnaires de se rendre acquéreurs dans tout l'empire des terrains à leur convenance après entente avec les propriétaires. En principe les mandarins reconnaissaient la convention Berthemy qui garantissait cette liberté indispensable à toute mission, mais ils l'abrogeaient dans la pratique en exigeant un avertissement préalable de la part du missionnaire. Aussitôt avertis, les habiles se mettaient en campagne, et leurs menaces aidant, le vendeur retirait ses offres ou ne voulait plus céder son bien qu'à des conditions exorbitantes et impossibles. M. Gérard obtint d'abord que les paroles frauduleusement ajoutées au texte officiel « sous réserve d'avertissement préalable donné aux autorités locales » fussent effacées. Mais ce premier succès diplomatique était insuffisant. Les mandarins invoquant l'usage, interprétaient en leur faveur le silence de la convention. Sur de nouvelles démarches, le texte fut enfin heureusement et clairement complété par ces paroles nécessaires à dire et qu'il est

désormais impossible de tourner contre nous « sans qu'il soit besoin d'avertir les autorités locales ».

Une fois de plus la cause catholique triomphait grâce au protectorat.

Les documents les plus récents constatent encore les résultats heureux de l'entente entre les missionnaires et les diplomates pour donner aux traités de 1860 toutes leurs conséquences. Monseigneur Favier, évêque de Pékin, consacré le 20 février 1898, homme universellement aimé et estimé, continuant les travaux des grands Évêques-missionnaires, obtenait de l'Empereur la reconnaissance des situations officielles qui accréditent auprès des mandarins et des vice-rois les représentants de l'Église. Monsieur Pichon, ministre de France, écrivait le 29 mars 1899 :

« Monseigneur,

« J'ai rédigé avant-hier la circulaire que je me propose d'adresser aux Vicaires Apostoliques en leur transmettant le règlement décrété par l'Empereur sur les rapports des mandarins avec les autorités catholiques... Cette lettre fait connaître que le principal négociateur de cette importante affaire est le savant et actif évêque dont toute la carrière apostolique a eu pour terrain fécond la ville de Pékin... Par sa longue carrière en Chine, par sa renommée de prudence et de droiture, par les services éminents rendus au gouvernement chinois comme à la France, par la noblesse de son caractère et l'éminence de son savoir, Mgr Favier était tout désigné pour obtenir du gouvernement si formaliste de la Chine la reconnaissance d'une situation officielle aux évêques et aux missionnaires.

« Le règlement nouveau décrété par l'Empereur... met fin à une situation mal définie, pleine de difficultés, source de conflits, cause parfois de gros périls et de persécutions locales... »

Désormais nos missionnaires ont leur entrée libre dans tout mandarinat. Les affaires litigieuses ne se traitent plus par voie de

placet ou par voie administrative ; la première n'aboutissait pas ; la seconde suivait tant de détours, elle était si difficile, qu'on préférait souvent ne pas s'y engager et laisser en souffrance les intérêts religieux qu'une intervention étrangère eût peut-être compromis. Enfin, le Protectorat de la France sur toutes les missions catholiques est solennellement reconnu.

Depuis longtemps on aurait pu donner cette suite et cet achèvement aux traités de 1861 ; mais alors l'action de l'Angleterre gêna celle de la France. Les questions d'indemnité, de franchise pour le commerce ; des excuses à faire aux gouvernements alliés passèrent avant la question religieuse. C'était une faute et une erreur. Notre patrie se diminuait elle-même aux yeux des Orientaux. Le général Montauban, commandant en chef du corps expéditionnaire, déplorait cette attitude. Au terme de cette campagne, pendant laquelle il se montra capitaine prudent et hardi, très soucieux de la santé du soldat et du renom de son pays, il estimait avec douleur qu'on n'avait pas payé assez cher le sang de la France. Mais dans ces mêmes années, le gouvernement de Napoléon III, après les stériles victoires de Magenta et de Solferino, s'alliait aux révolutionnaires pour renverser le pouvoir pontifical et sa politique se teintait d'hostilité contre l'Église et ses œuvres.

II

Les hommes de guerre voyaient mieux que les hommes d'État ou les diplomates l'intérêt supérieur du pays. Officiers et soldats servirent et préparèrent l'alliance sino-française, alors même qu'ils ne venaient en Chine que pour combattre l'Empire du Milieu. Ce n'est pas la seule fois du reste, que par suite d'une opposition éclatante entre les conseils du pouvoir et l'instinct national, nos sympathies allaient à nos ennemis et nos défiances à nos alliés. A Pékin, nous étions plutôt de cœur avec les Chinois, comme à Sébastopol nous

étions plutôt avec les Russes. Qu'on n'accuse pas en Chine une préférence injuste accordée aux vertus des Célestes sur les qualités supérieures de la race anglo-saxonne, mais nos marins et nos soldats avaient la claire vision de nos intérêts et de notre rôle. Les événements ont deux fois, en l'espace de quelques années, permis à nos armes d'intervenir dans les affaires du Céleste Empire et de protéger la Chine contre elle-même. Il nous sera bon de relire cette page glorieuse peut-être oubliée de beaucoup et de voir comment la même action a été utile aux deux pays. Ce n'est qu'un souvenir. Puisse-t-il être aussi un présage !...

Au commencement de l'année 1855 la guerre civile sévissait à Changhai, malheureuse ville que se disputaient les rebelles, ordinairement appelés les rouges, et les impériaux. Les impériaux la pillaient, les rouges l'incendiaient en jetant du haut des murailles sur les maisons des pots remplis de matières incandescentes. En des circonstances ordinaires, les troupes impériales avaient eu raison des troupes de la rébellion, mais l'appui de l'étranger, la neutralité bienveillante des Anglais, le concours efficace des Américains fortifiaient singulièrement le parti de la révolution. De plus, tout ce que le pays comptait de malfaiteurs, tout ce qui désertait les marines étrangères, se retirait dans le camp des Rouges, certain d'y recevoir un accueil empressé. Aussi la terreur se répandait dans toute la région ; de la campagne on fuyait vers la ville, et les misérables qui espéraient y trouver un secours, augmentaient l'effroyable indigence du peuple.

Heureusement nos forces navales à Changhai se trouvaient sous le commandement de l'amiral Laguerre, « homme, dit le P. Gotteland [1], consommé dans les affaires, qui dès les premiers jours avait gagné tous ceux qui l'approchaient par sa noble franchise et sa digne affabilité » ; du reste ses actes le loueront mieux encore que

1. L. du Père Gotteland, 18 mars 1855.

les lettres de nos missionnaires si pleines d'admiration pour son grand caractère et sa haute piété.

Tout lui manquait au début de son entreprise, mais il résolut de ne se manquer ni à lui-même, ni à la France dont il promenait les couleurs sur les mers de l'Extrême-Orient ; son but, hautement déclaré, était d'appuyer les armées impériales, tout en les contenant, et de réprimer l'insurrection au profit du gouvernement légitime. Il jugeait que c'était un devoir aussi facile qu'évident, commandé aux navires étrangers par le souci de l'humanité et par l'honneur du pavillon. Néanmoins Américains et Anglais refusèrent de s'engager dans une entreprise dont ils ne voyaient pas le profit immédiat et matériel. Les ressources de l'amiral étaient cependant fort limitées. En mer il ne comptait que sur le *Colbert*, vapeur de neuf canons et sur la *Jeanne d'Arc*, frégate de 42. La *Constantine* et la *Sybille* qu'il attendait n'avaient pas encore paru. A terre, la concession française n'était même pas protégée par une simple muraille ; elle ne comprenait guère à ce moment que des terrains vagues où les Rouges se rassemblaient et faisaient le trafic avec le fruit de leurs déprédations. Sans avoir encore recours aux armes, l'amiral Laguerre fit élever un mur qui délimitait notre possession plus qu'il ne la protégeait. Les Rouges, inquiétés pour l'avenir, pressentant nos desseins, avaient construit une batterie qui dominait et surveillait notre possession. Ordre leur fut donné de la démolir ; comme ils ne se pressaient pas d'obtempérer à ce commandement, la *Jeanne d'Arc* vint s'embosser devant la batterie, et à la faveur de la nuit une compagnie de débarquement pénétra dans le fortin ; toutes les pièces furent enclouées et tous leurs servants périrent sans qu'il en restât un seul homme. Par ce premier fait les hostilités étaient déclarées entre notre marine et les Rouges. L'amiral, bien décidé à n'agir qu'à coup sûr, ne se hâtait pas ; de temps à autre, pendant les jours suivants, la *Jeanne d'Arc* saluait d'un coup de canon les bandits et témoignait de sa mauvaise

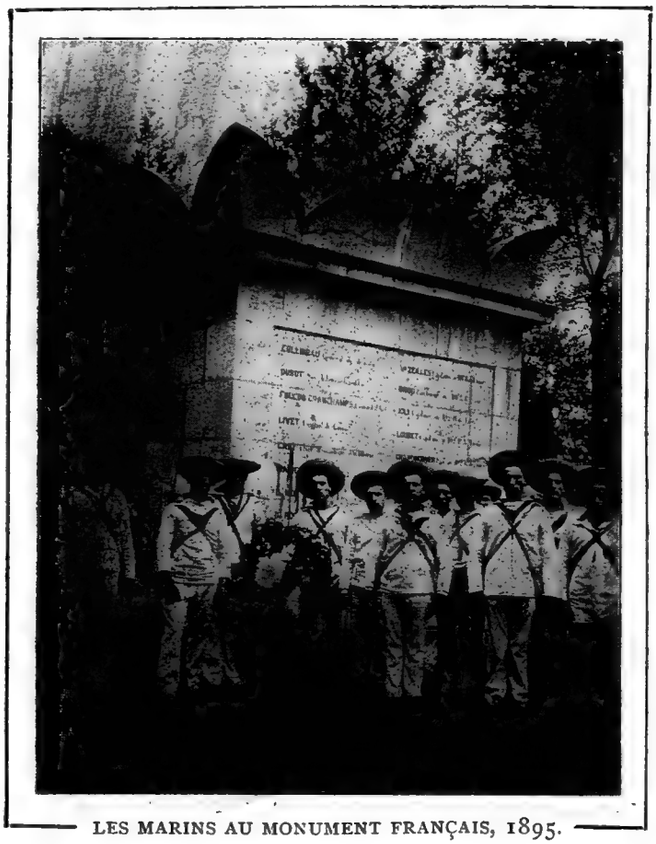
humeur persistante à leur égard. Malgré l'intention bienveillante de leur Consul, les Anglais regardaient nos préparatifs avec une curiosité un peu ironique ; les Américains étaient heureux en voyant, en croyant voir l'Amiral embarrassé. De fait, la *Constantine* et la *Sybille* n'arrivaient pas. On résolut d'agir sans les attendre. Les forces françaises suffisaient pour bloquer les Rouges et couper leurs communications soit avec le port, soit avec la campagne ; le ravitaillement était donc impossible. Le commandant français alors porta un coup décisif. Deux canons descendus du *Colbert* ouvrirent une brèche dans la ville en possession de l'ennemi, et nos soldats montèrent à l'assaut. Le feu des rebelles était bien nourri et bien dirigé. L'un de nos officiers tomba frappé de deux balles, l'une à la tête, l'autre au cœur. Il était visé, a-t-on dit, par un Américain déguisé en Chinois. Au Nord de la cité, la résistance, relativement assez molle, n'arrêtait pas la marche de nos soldats, mais à l'Est la défense était mieux organisée ; les Rouges, protégés par de hautes murailles, envoyaient leurs balles à coup sûr et n'étaient pas atteints par les nôtres. Les impériaux, nos alliés, entrés à notre suite, à peine dans l'enceinte des murailles, plus pressés de piller que de combattre, se débandèrent, portant de tous côtés le désordre et le vol. La victoire était encore possible, mais l'amiral, avare du sang de ses soldats, pensa qu'elle coûterait trop cher; il ordonna donc la retraite, elle se fit avec une discipline admirable; malheureusement nous laissions six des nôtres sur le champ de bataille, deux officiers et quatre matelots, six autres devaient encore périr des suites de leurs blessures. Ces glorieux trépas ne furent pas inutiles à notre cause ; ils excitèrent l'admiration des Chinois et jetèrent l'épouvante dans le camp ennemi. Les Célestes, leurs mandarins ne tarissaient pas d'éloges sur la belle conduite de nos marins et l'appui déclaré que l'amiral prêtait à la paix publique ; ils croyaient enfin à de bienveillantes intentions cimentées par le sang des Français. D'autre part, les Rouges sentaient bien que si nos troupes s'étaient retirées

de leur propre mouvement, par un calcul de sagesse, elles reviendraient avec des renforts qui ne pouvaient plus tarder et vengeraient la mort de ceux qu'elles avaient perdus. La partie n'était plus tenable. Dans la nuit du 17 au 18 février, de huit à neuf heures du soir, les bandes de rebelles quittèrent précipitamment la ville, sans même essayer une dernière attaque. Les bandits fuyaient à travers la campagne dans le plus grand désordre. Les paysans qu'ils avaient exaspérés par les meurtres et les incendies poursuivaient leurs restes lamentables; tout révolté tombé entre leurs mains, par une prompte et cruelle justice, était jeté vivant dans une fosse.

Entrés dans la ville abandonnée, nous avions plus peur de nos alliés que de nos ennemis, et l'amiral que cet événement n'avait point surpris, défendait la cité reconquise contre le vol et contre le feu. On le voyait presque seul parcourir les rues, animer les mandarins, effrayer les malfaiteurs, éteindre les incendies et protéger la victoire contre des horreurs qui sont trop ordinaires à son ivresse. Ah ! ce fut un grand spectacle devant les nations païennes qui peut-être ne connurent jamais la modération dans le triomphe. La discipline et le désintéressement de nos soldats disaient aux Chinois, mieux encore que les discours des missionnaires, quelle était la douceur et la splendeur de la civilisation chrétienne. Un empereur de Chine s'entretenant au dix-huitième siècle avec le P. Benoist, ne comprenait pas que toute guerre ne fût pas une guerre d'extermination, il écoutait avec surprise le Jésuite lui apprendre les principes du vieux droit chrétien passés alors dans les usages des guerres. Oui, disait le missionnaire répondant aux questions de son interlocuteur, nos souverains se font la guerre, mais aucun royaume ne voudrait détruire un autre royaume. Le respect mutuel que se doivent les têtes couronnées est trop grand ; tout au plus depuis que l'Europe a embrassé le Christianisme, un roi vaincu perdra-t-il quelques villes et un peu de pays [1].

1. *Lettres édifiantes*, tom. XXXVIII, p. 182.

Depuis la Révolution, les guerres, les conquêtes napoléoniennes, nous avons oublié ces leçons, mais ces humbles soldats, ces grands marins s'en étaient souvenus et toutes les lettres de nos missionnaires nous disent qu'un cri d'admiration unanime salua leur noble conduite. La reconnaissance publique se manifesta le jour des funérailles fixées au 15 mars. Il fallait conduire les chères et grandes



LES MARINS AU MONUMENT FRANÇAIS, 1895.

victimes depuis l'Église catholique jusqu'au monument élevé à leur mémoire au nord des murailles de Changhai. La Chine, la France, l'Église s'unirent dans cette pompe funèbre et glorieuse. Quatre cents soldats ou marins de la *Jeanne d'Arc* et du *Colbert*, l'État Major des deux équipages, le personnel du consulat, les séminaires, des mandarins civils et militaires, une foule de lettrés,

de leur propre mouvement, par un calcul de sagesse, elles reviendraient avec des renforts qui ne pouvaient plus tarder et vengeraient la mort de ceux qu'elles avaient perdus. La partie n'était plus tenable. Dans la nuit du [illegible] au 18 février, de huit à neuf heures du soir, les bandes de rebelles quittèrent précipitamment la ville, sans même essayer [illegible] attaque. Les bandits fuyaient à travers la campagne dans le plus grand désordre. Les paysans qu'ils avaient exaspérés par les meurtres et les incendies poursuivaient leurs restes lamentables, tout révolté tombé entre leurs mains, par une prompte et cruelle justice était jeté vivant dans une fosse.

Entrés dans la ville abandonnée, nous avions plus peur de nos alliés que de nos ennemis et l'amiral que cet événement n'avait point surpris défendait la cité reconquise contre le vol et contre le feu. On ne voyait presque seul parcourir les rues, animer les mandarins, effrayer les malfaiteurs, éteindre les incendies et protéger la victoire contre des horreurs qui sont trop ordinaires à son ivresse. Ah ! ce fut un grand spectacle devant les nations païennes qui peut-être ne connaissent jamais la modération dans le triomphe. La discipline et le désintéressement de nos soldats disaient aux Chinois, mieux encore que les discours des missionnaires, quelle était la douceur et la splendeur de la civilisation chrétienne. Un empereur de Chine s'entretenant au dix-huitième siècle avec le P. Benoist, ne comprenait pas que toute guerre ne fût pas une guerre d'extermination, il écoutait avec surprise le Jésuite lui apprendre les principes du vieux droit chrétien passés alors dans les usages des guerres. Oui, disait le missionnaire répondant aux questions de son interlocuteur, nos souverains se font la guerre, mais aucun royaume ne voudrait détruire un autre royaume. Le respect mutuel que se doivent les têtes couronnées est trop grand ; tout au plus depuis que l'Europe a embrassé le Christianisme, un roi vaincu perdra-t-il quelques villes et un peu de pays [1].

[illegible]

Depuis la Révolution, les guerres, les conquêtes napoléoniennes nous avons oublié ces leçons, mais ces humbles soldats, ces grands marins s'en étaient souvenus et toutes les lettres de nos missionnaires nous disent qu'un cri d'admiration unanime salua leur noble conduite. La reconnaissance publique se manifesta le jour des funérailles fixées au 15 mars. Il fallait conduire les chères et grandes

LES MARINS AU MONUMENT FRANÇAIS, 1895

victimes depuis l'Église catholique jusqu'au monument élevé à leur mémoire au nord des murailles de Changhai. La Chine, la France, l'Église s'unirent dans cette pompe funèbre et glorieuse. Quatre cents soldats ou marins de la *Jeanne d'Arc* et du *Chateau*, l'État Major des deux équipages, le personnel du consulat, les séminaires, des mandarins civils et militaires, une foule de lettrés,

un peuple immense, vingt prêtres, deux évêques entouraient les cercueils des humbles héros. Un missionnaire, le P. Languillat, disait aux deux nations, unies dans le deuil, les paroles de la vie éternelle, en évoquant devant elles les souvenirs des Machabées et les enseignements consolateurs de notre Foi. On s'achemina vers le champ du repos en traversant des rues dévastées et des ruines encore fumantes ; de loin, le canon mêlait sa grande voix au concert des harmonies guerrières ou religieuses, à la fanfare des équipages et au chant des psaumes. Tous se taisaient en suivant la croix escortée par nos sapeurs. Lorsque les dernières prières furent dites, l'amiral s'avança pour prononcer quelques paroles ; elles furent emportées dans un sanglot plus éloquent que tous les discours. Le commandant du *Colbert*, M. de Beaudeau, vaincu par la même émotion, fut obligé d'appuyer la tête contre un cercueil. Tout le monde n'aurait pas compris les suprêmes adieux prononcés dans une langue étrangère à la plupart ; tout le monde entendit cette voix d'une douleur plus grande que ces grandes âmes qui ne défaillaient que dans cet instant [1].

Sept ans après, la révolution relevait la tête et une formidable insurrection mettait le pays à feu et à sang. Le P. Seckinger écrivait de Zi-ka-wei, le 29 mai 1862... « Au lieu des riches campagnes, des villes superbes, on ne découvre plus que des champs sans culture, des canaux détruits ou encombrés, des monceaux de ruines, des pans de murailles, un débri de toit sur un reste de maison qui n'a plus ni cloison, ni fenêtre, ni porte, dernier refuge des malheureux que les rebelles viennent à l'improviste égorger, mutiler ou réduire en servitude... Deux millions d'émigrés habitent sur le fleuve dans de misérables jonques. Depuis le mois de décembre jusqu'en février, l'administration de Changhai a fourni plusieurs fois plus de dix mille cercueils. On ne compte pas ceux qui sont morts sans sépulture. »

1. D'après une lettre du P. Vuillaume, 26 mars 1855.

Le même missionnaire expose ensuite l'inutilité, l'impossibilité de la défense. Les paysans n'ont point d'armes, point de chefs, point de plan d'attaque ou de défense. Les Impériaux ne s'assemblent que pour piller, voler, tuer, écraser le peuple ; souvent ils sont de connivence avec les rebelles et leur ouvrent les villes qu'ils sont chargés de défendre. — Changhai avec ses richesses incalculables excitait la convoitise des deux armées, les rebelles dans l'intention de l'affamer l'environnèrent d'abord d'un cercle de feu. Il était donc indispensable et urgent de s'organiser, une nécessité commune réunit dans une entente loyale Anglais et Français, les Anglais sous le commandement de l'amiral Hope, les Français sous le commandement de l'amiral Protet. On reprit le dessein de l'amiral Laguerre : protéger le gouvernement impérial contre les rebelles et contre ses propres soldats presque aussi dangereux. Les positions de l'ennemi, attaquées vivement, cédaient les unes après les autres : après une canonnade qui durait une ou deux heures, les rebelles fuyaient parfois au nombre de 1000, parfois au nombre de 2000. Ces victoires rapides furent contristées par un grand deuil. « Le 17 mai, les alliés assiégeaient Né-kio ; le canon tonnait à cinq heures et demie du soir ; à six heures la brèche était faite, et on donnait le signal de l'assaut ; une colonne anglaise, malgré sa solidité et sa vaillance, arrêtée devant un rempart hérissé d'artillerie, fut obligée de rebrousser chemin. Tandis que nos alliés essuyaient ce feu redoutable, les nôtres, non pas plus valeureux mais plus agiles, escaladaient la muraille et s'emparaient de la place. — Un cri de douleur et de colère interrompit les cris de victoire : l'amiral n'était plus. En disposant la dernière colonne d'assaut, frappé d'une balle en pleine poitrine, il tombait entre les bras de l'aumônier, et après quelques instants il exhalait le dernier soupir au soir d'une belle journée ; mais quelle morne tristesse succéda brusquement à la joie d'un combat heureux ! Les marins se disaient : « Notre père est mort, vengeons sa mort, » et ils se préci-

pitaient sur les rangs des rebelles avec le courage de fils qui redemanderaient un père. Combien de victimes tombèrent sous les coups de cette douleur furieuse! La perte de cet illustre marin pleurée par l'Église et par la France fut une calamité publique. » Pour lui aussi, de magnifiques funérailles auxquelles assistaient deux vice-rois ; seize consuls élevaient ou, suivant la méthode chinoise, faisaient retentir jusqu'au ciel l'expression de notre regret et l'aveu de notre néant. L'expédition arrêtait sa marche victorieuse ; les Anglais rappelaient leurs troupes, les Français se contentaient de protéger Changhai et sa banlieue. Que n'aurait point fait l'amiral si la mort lui eût laissé le loisir d'achever son œuvre ; déjà les indigènes, animés par son ardeur, entraient dans son armée, et, bien conduits, ils étaient en même temps braves et disciplinés. En outre, ils rendaient moins onéreux les sacrifices de la mère-patrie. Ce fut du reste toujours le secret des grands capitaines de créer des ressources sur place et de nourrir la guerre par elle-même. La statue de Protet élevée à Changhai devant l'hôtel de son municipe, rappelle « que la France n'hésita pas à sacrifier, pour la défense de la civilisation en Chine, jusqu'au sang de ses plus illustres enfants [1].

Les simples soldats partagèrent avec les chefs la gloire des jours de bataille et des jours de loisir ; comme ils se firent craindre pendant la guerre, ils se firent aimer pendant la paix. Ils se montrèrent alors ce qu'ils sont toujours, ce qu'ils deviennent si facilement lorsque l'autorité militaire comprend son devoir et l'exerce avec une mâle affection. Après avoir admiré leur bravoure sur les champs de bataille, nos missionnaires, la paix se négociant, admiraient leur simplicité, leur serviabilité, leur entrain, leur belle humeur, ce fonds de religion qui, remué par les événements dans le cœur de nos soldats, les rend, non pas pieux et dévots, mais simplement et sincèrement chrétiens. — Les deux troupes, sentant qu'elles servaient

1. Mêmes lettres.

la même cause, se comprirent tout de suite, et, autant que le permet la différence des uniformes et du travail, elles fusionnèrent. — Tous n'allaient pas à la Résidence, tous ceux qui frappaient à la Résidence n'entraient pas au confessionnal, mais tous étaient heureux de rapports confiants et faciles. Un matelot de la *Jeanne d'Arc* écrivait au nom de ses camarades : « Très bons et très vénérés Pères. Le premier janvier 1855 est pour nous un jour d'éternelle mémoire, car il nous procure la satisfaction de remercier nos bienfaiteurs. Vous exprimer, chers Pères, notre reconnaissance pour la tendre sollicitude que vous avez toujours montrée pour nos corps et pour nos âmes est au-dessus de nos facultés à nous, pauvres marins..... Mais si les matelots de la *Jeanne d'Arc* n'ont pas de paroles assez expressives pour vous témoigner leurs sentiments, ils se souviendront toujours des soins que vous leur avez prodigués. Veuillez croire qu'en rentrant dans nos foyers, nous ne nous lasserons pas de répéter à nos parents, à nos amis : honneur et gloire aux braves missionnaires qui ont rappelé à la vie tout un équipage exténué par les fatigues et la maladie.... »

Entre missionnaires et marins, l'entente est facile, comme nécessaire, mais cette même entente s'établit avec la plus grande aisance entre Chinois et Français. Le soldat et « l'habitant » vivaient dans les meilleurs termes et parfois sur le pied de l'intimité. On conversait familièrement, et, paraît-il, on se comprenait. Comment pouvait-on se comprendre, le Chinois n'ayant pas encore eu le temps d'apprendre le français et d'autre part le Français étant bien décidé à ne pas commencer par le chinois l'étude des langues étrangères ? L'histoire relate les faits grands ou petits ; elle aurait trop de mal à les expliquer. Un soldat racontait à un missionnaire la suite des calamités traversées par une famille : le père tué par les rebelles, les enfants laissés pour morts, la maison incendiée, la pauvre veuve sans ressources... « Mais, mon ami, fit le missionnaire, étonné d'un si

grand détail, comment avez-vous compris tous ces événements ? — Ah ! mon Père, il y a les gestes, et on ne s'en privait pas. » Peut-être cependant ici l'imagination de l'auditeur allait-elle plus loin que celle du narrateur, mais personne certainement ne s'en plaindra ; depuis longtemps les conteurs ont pris l'avance et ils ne la perdront pas de si tôt.

A défaut des langues, on s'entendait encore par la charité. Les affamés accouraient au quartier à l'heure de la soupe et de la distribution du pain. Certains soldats, émus de pitié, ajoutaient volontiers quelques sapèques à la portion de nourriture, et le Fils du ciel rentra par cette route indirecte dans une partie, infiniment faible il est vrai, des pertes subies dans le pillage de son palais. Il advint à un sergent une assez plaisante aventure : on la raconte moins pour citer un exemple isolé que pour ajouter un trait à la physionomie du soldat expéditionnaire. Le brave rencontra donc une pauvresse qui se mourait d'inanition avec son enfant. Il eut bientôt fait de rassasier la mère et le fils, mais la mendiante, en ramassant quelques fétus de paille, fit signe qu'elle n'avait que la terre nue pour dormir. Le sous-officier voulant bien faire les choses, partit chercher de la paille et il revint avec une botte énorme. — Nouvel embarras. — La pauvresse brisée par un long jeûne ployait sous son fardeau. La situation devenait grave. Si un camarade survenait, que dirait-il en voyant un « gradé », malgré l'orgueil de ses galons, chargé comme un homme ? N'importe, la charité l'emporta dans le cœur du sergent et la paille fut portée sur son dos. Le chemin était long ; on traverse les rues, on traverse des terrains vagues, on arrive à un hangar où vivaient et mouraient une troupe de misérables. Ces pauvres gens, saisis d'une terreur folle, rassemblent leurs ossements décharnés, seule chose qui leur restât et se préparent à la fuite. — Restez, restez, leur crie la mendiante ; c'est un ami, c'est un bienfaiteur ! Devant un tel spectacle, les dernières sapèques de notre héros se fondirent comme neige sur le feu, et

l'obscur conquérant de Pékin réintégra ses foyers, riche de la seule gloire de ses grandes actions.

Qu'il nous soit permis de répéter en l'honneur de nos soldats de Chine les nobles paroles que Louis Veuillot, dans une langue qui n'appartient qu'à lui, disait dans le même temps de nos soldats de Crimée :

« Que dirons-nous de la patrie qui montre à l'univers de pareils guerriers ? L'ardeur militaire n'est plus la première de leurs vertus; ils savent élever plus haut leur constance, et cette armée, si solide et si brave, étonne encore l'ennemi par son humanité. Spectacle dont on ne peut se taire et dont on hésite à parler... ils sont soldats de Dieu ces soldats de la France. La mort qui vole partout sur les champs de bataille comme dans les hôpitaux trouve partout des cœurs préparés pour la vie éternelle... Que disent ces prêtres qui exercent le ministère sur la flotte et dans les camps ? Ils disent que la bonne âme du soldat est droite, franche, dévouée, naturellement chrétienne. Quand ils lui parlent de Dieu, ils n'ont à craindre ni insulte, ni raillerie, ni refus... L'épée est pour le Français comme un huitième sacrement créé à son usage et qui le rend meilleur... Lorsque la main du prêtre et celle du soldat se joignent chez nous, quelque chose de grand se prépare dans le monde [1]. »

Certes, nous ne comparons pas les guerres de Crimée et de Chine. Aucun de nos soldats ou de nos marins n'a frappé en Chine « l'un de ces coups d'épée qui comptent dans la vie des empires », et d'ailleurs les Célestes ne permettent pas de donner chez eux aux choses guerrières des proportions héroïques, mais les courages furent les mêmes et la campagne de Chine s'appellerait mieux que la campagne de Crimée une dernière croisade. Nos soldats en Crimée ne surent jamais très exactement pourquoi ils étaient campés sous les murs de Sébastopol ayant pour alliés des infidèles et des hérétiques; en Chine, du moins, ils voyaient clair dans le jeu des

1. Louis Veuillot, *Mélanges*, t. VI, 2e série. Guerre d'Orient.

batailles,et lorsque le général de Montauban,refusant de visiter les vice-rois ou les hauts mandarins, ne faisait qu'une seule démarche pour saluer l'Évêque catholique dans l'humble palais épiscopal, lui et son État-Major disaient au nom du corps expéditionnaire : « Nous prenons en mains la cause de Jésus-Christ au profit de la Chine comme au profit de la France. »

III

Une nécessité providentielle, glorieuse pour notre pays, appelle la France à jouer un grand rôle dans la conversion de la Chine par le protectorat des Missions catholiques. C'est la pensée, non pas unanime, — quelques dissentiments se font jour, — mais commune de nos missionnaires, que le labeur apostolique a besoin d'être défendu par notre pavillon. La jalousie des nations européennes suffirait à nous instruire de la grandeur de cette fonction privilégiée. Chacune d'elles, même la protestante Allemagne, la commerçante Angleterre, l'infidèle Italie, officiellement hostile à la Papauté. voudrait prendre notre place, et exercer notre tutelle ; mais l'Église nous conserve son amitié et sa confiance. Nul ne dénoncerait chez nous, sans léser l'honneur et le droit du pays, le pacte qui nous unit à elle.

C'est en février 1846, que notre ambassadeur, M. de Lagrenée, obtenait avec la liberté religieuse, et comme son rempart nécessaire, la reconnaissance par la Chine de notre protectorat. La France,en cas de conflit,se plaçait entre les missionnaires, de quelque nation qu'ils fussent, et le gouvernement impérial. Elle seule leur donnait des passe-ports. Sous ce régime, confirmé par des stipulations plus récentes, l'Église a trouvé une plus grande liberté pour son action, une plus grande sécurité pour ses œuvres. Il importe de le reconnaître, avant de répondre aux objections d'un certain nombre, objections qui accusent et peut-être exagèrent les

imperfections nécessaires ou accidentelles de ce système. Disons toutefois, pour éviter une méprise qui paraît cependant impossible, que les missionnaires ne demandent pas à la France de lui conquérir des fidèles par la pointe de l'épée ou la terreur du canon. Nul chez nous n'a formé ce projet tyrannique. C'est par un mensonge nouveau que l'erreur qui souvent l'a conçu et exécuté, le reprocherait à la Vérité, laquelle le dédaigna toujours. Mais, autre chose la conquête, autre chose la défense ! Le protectorat n'a qu'un but : assurer le paisible exercice de la Religion chrétienne, maintenir le droit si souvent reconnu par les traités et par les édits, pour les missionnaires, de la prêcher, pour les Chinois, de la professer. Aucune injure n'est faite à aucune conscience, ni même à aucun autel. Le bras séculier ou l'épée de la France s'étend pour le défendre sur l'autel catholique, voilà tout La force suivant son devoir se met au service du droit.

Nul, poussant à outrance la thèse libérale déjà si dangereuse en Europe et en Amérique, n'osera dire que dans les missions chrétiennes de Chine la vérité catholique se suffit et que le pouvoir spirituel n'a pas besoin de la protection du pouvoir temporel. Les faits seraient là pour donner à cette opinion un démenti éclatant. Que la puissance séculière cesse un instant d'exercer sa protection sur l'Église de Chine, et elle tombe immédiatement, abandonnée par la faiblesse et la peur qui font partout les apostats, et noyée dans le sang des martyrs. Dès maintenant, malgré la crainte du canon européen dont on entend encore les lointains grondements, il ne se passe guère d'année où les bulletins de la propagation de la Foi ne fassent mention d'une persécution locale, de la ruine d'une chrétienté, de l'emprisonnement ou du supplice de quelques chrétiens. Si l'on ne redoutait une intervention armée, rien ne défendrait nos faibles Églises contre les longues inimitiés païennes, l'orgueil des lettrés, la colère d'un peuple perfidement trompé par les plus audacieuses et les plus atroces calomnies. La seule question

possible est de décider à quelle puissance il convient de demander la protection de nos missions. Est-ce à la France, est-ce à la Chine? La réponse vraie nous sera donnée par l'histoire; déjà elle a été consignée en de judicieux articles insérés dans les *Études*, l'un sous la signature du P. L. Gaillard dans le numéro du 15 mai 1895, l'autre ne portant que les initiales S. B. dans le numéro du 15 avril 1896 sous ce titre : *Le Protectorat de la France sur les missions de Chine.* Les observations des deux auteurs se réfèrent aux périodes de l'apostolat que nous pourrions appeler historiques ; elles commencent au XVIIe siècle et se continuent de nos jours. Les entreprises précédentes tentées pour convertir le céleste Empire n'ont point laissé de traces qui permissent de les reconstituer et d'étudier leurs méthodes.

Les Jésuites du XVIIme siècle étaient aussi convaincus que les Jésuites d'aujourd'hui d'un principe incontestable dans les fastes de l'apostolat. Depuis l'époque apostolique, l'Évangile, s'il est isolé, ne triomphera point, de l'endurcissement païen. La Chine, pour être chrétienne, aurait besoin de ce héros ou de ce prince catholique que Rome a trouvé dans Constantin, la France dans Clovis, l'Angleterre dans Ethelbert, l'Espagne dans Récarède. Telle est la redoutable puissance des rois, ils conduisent leurs peuples vers la lumière ou vers les ténèbres. Nos Pères, au XVIIe siècle, en des circonstances d'ailleurs bien différentes, cherchèrent un appui sur le trône impérial et national. Ils échouèrent. La protection qu'ils ont trouvée fut insuffisante et précaire de la part des protecteurs, singulièrement onéreuse pour les protégés.

Les Protecteurs étaient bienveillants pour les personnes religieuses ou, en parlant plus exactement, pour quelques personnalités religieuses dont ils retiraient un certain profit ; au fond du cœur, ils restaient hostiles à la religion, et la preuve trop évidente est qu'ils ne se convertissaient pas. Or, nous savons que vis-à-vis de la lumière on ne reste pas indifférent, et ceux qui ne l'aiment pas

la détestent. Les mandarins ne s'y trompèrent pas. Leurs oreilles entendaient les louanges que le Prince accordait à la Religion, mais leurs yeux voyaient son funeste exemple, et, conseillés par leurs passions, ils préféraient le témoignage des yeux au témoignage des oreilles. Ainsi s'expliquent tant de contradictions qui se manifestent à la lecture attentive des *Lettres édifiantes* ; elles nous montrent nos Pères, même sous le règne des princes les plus bienveillants, en même temps défendus et livrés. Jamais le paganisme ne désarma. Les *Études* du 15 avril 1896 en donnent la preuve dans une page instructive :

« Pendant que le dernier Empereur (Kan-hi) faisait élever l'église à Pékin, le P. Hervier était contraint d'abandonner une masure récemment achetée, parce qu'un bonze avait ameuté la populace et que le mandarin lui donnait raison. Des amis influents s'interposent près du vice-roi ; mais celui-ci, *fort des coutumes* contre l'Empereur lui-même, menace de porter l'affaire au tribunal des rites. Accepter l'arbitrage de celui-ci était imprudent, car on lui avait arraché une faveur, il ne fallait pas trop tôt y revenir.

« Les accusations les plus extravagantes qui courent aujourd'hui se redisaient partout : les étrangers voulaient se rendre maîtres du pays. Tous les maux résultaient du baptême. Les missionnaires arrachaient les yeux pour faire des lunettes... Les missionnaires de Pékin apprirent que le gouverneur du Tché-kiang avait chassé les chrétiens. Ils s'adressèrent à l'Empereur. Celui-ci proposa d'étouffer l'affaire. « Mais, lui dirent les Pères, ce sera toujours à recommencer. » L'Empereur permit donc qu'on lui adressât une requête, il la donna à la cour des rites pour être examinée. Les examinateurs, qui cependant connaissaient les sentiments du prince, après avoir rappelé les édits proscripteurs, conclurent que la religion chrétienne ne pouvait être tolérée. L'Empereur rejeta leur conclusion. Dans un second rapport, les examinateurs persistèrent à refuser l'approbation ; et voilà Kang-hi, l'ami des

missionnaires, le plus autocrate des empereurs chinois, qui accepte la conclusion. Défense était intimée aux Chinois de se faire chrétiens !

Les Jésuites de Pékin à cette nouvelle furent consternés et ne cachèrent pas leur inconsolable douleur. Kang-hi n'était point satisfait, il eût voulu contenter tout le monde. Il offrit d'envoyer un Père dans les provinces avec des marques d'honneur qui convaincraient chacun de l'estime qu'il faisait des missionnaires et de l'approbation qu'il donnait à leur foi. Ce n'était qu'un demi-moyen. Voyant que la douleur des Pères ne diminuait pas, l'Empereur appela le prince de Sosan pour le consulter. Celui-ci était très dévoué à la cause chrétienne. « Quel moyen de les satisfaire, lui dit Kang-hi, si les tribunaux s'obstinent à ne vouloir pas approuver leur loi? » — Seigneur, répondit Sosan, il faut montrer à tous que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver des mandarins et je leur parlerai si fortement qu'aucun ne s'écartera des désirs de Votre Majesté.

Ainsi fut fait. Les mandarins tartares se rendirent les premiers, les Chinois suivirent. Un édit en faveur des chrétiens fut affiché dans les villes et enregistré dans les tribunaux. Cet acte de vigueur eut une portée immense, mais les édits proscripteurs n'étaient pas abrogés. C'était une contradiction.

Lorsque nos bienfaiteurs les plus déclarés faisaient si peu pour nos missions, que pouvions-nous attendre des hésitants et des ennemis? Le successeur et le fils de Kang-hi, prince d'humeur inquiète et inconstante, ouvrait l'ère des persécutions qui ne devait plus se fermer ; les missionnaires avaient ordre de se retirer à Canton ou à Pékin et, là même, étroitement surveillés, perpétuellement dénoncés, ils exposaient sans cesse leur vie et la vie de ceux qui leur prêtaient un asile. Même à la Cour, les chaînes étaient bien ou mal dorées, elles n'en étaient pas moins des chaînes. Les services qu'ils rendaient au prince excitaient plutôt l'envie que la reconnaissance.

Répondant au P. Gaubil qui défendait devant lui les chrétiens et leurs missionnaires, le ministre répliquait : « Si l'empereur comblait de bienfaits les missionnaires, ce n'était point qu'il eût besoin de leurs mathématiques, peintures et horloges, mais cela venait uniquement de la magnificence de son cœur qui embrassait toute la terre [1]. Les Pères résolurent de recourir à ce cœur magnifique et, dans ce dessein, ils se servirent du F. Castiglione, peintre italien de notre Compagnie, que Sa Majesté tenait en grande estime. Mais pour parler à l'empereur, il faut être interrogé. Le Frère ne l'était pas ; néanmoins dans une occasion où le Fils du Ciel voulut bien lui communiquer ses ordres, il se tint à genoux en disant : Je supplie Votre Majesté d'avoir compassion de la religion désolée. L'Empereur pâlit, mais il ne répondit pas. L'humble religieux osa insister ; après quelques paroles dédaigneuses, le prince termina l'entretien en disant : « Toi, mêle-toi de peintures. » Certes, une semblable réponse ne témoigne pas d'une bienveillance excessive ; néanmoins celui qui la rapporte en paraît satisfait ; il ajoute en effet : « De pareils entretiens sont ces heureux moments que ménage la Providence pour le triomphe de la religion et pour la conversion des cœurs ; mais quand auront-ils leur efficacité [2] ? »

Le frère Attiret n'était pas mieux récompensé. Il écrivait : « J'ai été reçu de l'Empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger peut l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde ; qui est élevé à n'être sensible à rien ; qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service. C'est à peu près toute la paye que j'ai pour mes travaux, si vous en exceptez quelques petits présents de peu de prix et qui viennent rarement. Être à la chaîne d'un soleil à l'autre, ne peindre presque rien de son goût et de son génie, avoir mille embarras qu'il serait trop long de vous expliquer : tout cela me ferait bien vite reprendre le chemin

1. *Lettres édifiantes.* Narration de la persécution, t. XXXVI, p. 72.
2. *Idem.*

de l'Europe si je ne croyais mon pinceau utile pour le bien de la religion et pour rendre l'Empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent et si je ne voyais le paradis au bout de mes peines [1]. »

L'insuccès, un insuccès relatif, ne condamne personne, sans cela les criminels seraient aussi nombreux que les malheureux. Il est permis à tout le monde d'échouer pourvu qu'on prenne le bon moyen de réussir. Les revers de la Compagnie ne prouvent rien contre les méthodes employées par les anciens Jésuites : l'Europe n'était point, comme aujourd'hui, aux portes du Céleste empire et nos missionnaires eurent raison de chercher d'abord à convertir l'Empereur : ils visaient à la tête sachant que le corps du colosse suivrait la direction du chef. Saint François-Xavier agissait ainsi, comme le prouve le récit de toutes ses entreprises. Et d'ailleurs qu'auraient donc obtenu nos missionnaires sans l'assentiment de l'Empereur dans son empire alors si hermétiquement fermé ?

Aujourd'hui les conditions ont bien changé ; le pays est plus ouvert, la Cour l'est moins. L'Empereur et son conseil n'ont plus de rapports avec les missionnaires, mais l'Europe et la France peuvent leur accorder mieux qu'une bienveillance intermittente.

M. l'abbé Louvet [2] craint un péril pour les missions dans l'ingérence d'un gouvernement européen : d'après cet écrivain, d'ailleurs très compétent, par suite du protectorat, nos missionnaires seraient diminués aux yeux des Chinois, et peut-être atteints dans leur œuvre. On craindrait en eux les agents de l'étranger. Cette crainte n'est point chimérique et nous avons vu nos missionnaires n'user qu'avec une extrême circonspection du recours à nos chargés d'affaires. Cependant si cette ressource leur manquait absolument, par quel moyen naturel mais indispensable les missions résisteraient-elles à la persécution ? Certes, le protectorat présente des inconvénients, aussi la question est celle-ci que pose le P. Gaillard : « Le

1. Lettre du Frère Attiret à M. d'Assaut.
2. *Les Missions catholiques*, 26 juin 1891.

maintien du protectorat en Chine entraîne-t-il pour la France, pour le peuple chinois, plus d'inconvénients que d'avantages ?... nous répondons catégoriquement : non. »

Les nations européennes, la nation américaine réclament la protection de leurs nationaux et elles l'obtiennent : pourquoi la France voudrait-elle exclure du même bénéfice ses missionnaires, protéger son commerce et abandonner sa religion ? La Chine aura-t-elle toujours les yeux si fermés à la lumière, qu'elle ne fera jamais une distinction entre ceux qui ne lui demandent que son or et ceux qui ne demandent que son salut ? En tout cas, il est digne de la France et il est digne de l'Église de lui présenter le seul remède capable de guérir ses blessures envenimées, et qui seront mortelles si l'on refuse encore d'appeler le Médecin des âmes ou des nations défaillantes. La doctrine catholique, dans son intégrité, relèverait bientôt le peuple chinois de son abaissement ; parmi les maux qui l'accablent, il n'en est pas un qui ne disparût au contact de l'Évangile sous l'empire d'une législation inspirée par les principes chrétiens.

L'eau du baptême, répandue sur le front de l'enfant, éveillerait dans le cœur des parents une tendresse qu'ils ne se connaissent pas, elle sauverait les corps en même temps que les âmes ; jamais des époux chrétiens n'auront même la pensée de ces homicides épouvantables, de ces attentats contre leur sang et le sang de Jésus-Christ.

Les défenses ecclésiastiques, inspirant à l'État des mesures rigoureusement prohibitives, l'opium ne se cultiverait plus, ne se négocierait plus et, par conséquent, ne se fumerait plus. Si par la loi des traités l'Angleterre invoque le droit du commerce, on invoquera contre elle le droit supérieur de sécurité publique et de la santé nationale. Qu'elle conserve d'ailleurs, si elle le veut, le privilège de tenir ouverte sa boutique malhonnête et de vendre son poison ; la Chine est bien libre de ne pas entrer dans la maison mal famée, et de ne rien acheter à un marchand véreux. Si dépourvue de scrupules que soit la puissance britannique, elle n'irait pas

jusqu'à bombarder les portes du Céleste Empire pour activer la consommation de l'opium. Elle l'a fait, elle n'oserait plus le faire.

Les premières leçons du catéchisme, les premiers rayons de la Foi dissiperaient l'ignorance des lettrés et humilieraient leur orgueil incommensurable. Ils sauraient, au moins, qu'ils ne savent rien des grandes questions de la théologie, leur vaine littérature ne leur disant rien de Dieu, de l'homme, de la prière, du devoir. Les paroles divines, consignées dans nos écritures, fourniraient à l'intelligence chinoise, déjà si souple et si déliée, le pain substantiel dont elle a besoin pour reprendre sa marche, et gravir aisément les sommets que baigne une pure lumière.

Le prince et le père du mensonge, attaqué dans son empire, n'inspirerait plus au premier de ses feudataires, au Fils du Ciel et à ses conseils, cette politique cauteleuse et perfide qui a créé tant de difficultés à la Chine, ne l'a fait sortir d'aucun mauvais pas, a multiplié ses ennemis et déconcerté ses amis.

D'après un mot profond, sévère et juste du P. Félix, la Chine serait un peuple d'enfants et de vieillards, elle n'aurait plus d'hommes, mais l'Église a le privilège d'amener les peuples enfants et de ramener les peuples vieillards vers la maturité de l'âge, la virilité des pensées et des œuvres. Elle est, par excellence, la puissance humaine, celle qui donne à l'humanité toute sa taille et toute sa valeur. Les hommes se forment et ils grandissent dans ses écoles ; bientôt une élite ou une aristocratie se forme parmi eux. Les premiers ou les princes viennent occuper la place que l'Église leur réserve dans ses institutions hiérarchiques, car, ainsi que Dieu son auteur et le sauveur Jésus son restaurateur, elle ne veut d'une égalité révolutionnaire ou satanique ni dans le ciel, ni sur la terre. De cette élite seraient les spéculateurs ou les contemplateurs de la vérité, les fondateurs d'une société nouvelle en même temps religieuse et civile, tous ceux qui naîtraient par le fait d'un croisement entre le génie européen et la patience admirable, l'admirable docilité des popula-

tions de la Chine, ceux que l'immense Empire attend, qu'il pressent peut-être pour le conduire sur ces chemins nouveaux.

Et même l'on est fondé de croire que l'ère des grandes calamités serait fermée; il serait désormais moins accordé, par une Providence équitable et miséricordieuse, à la fureur des éléments ou à celle des hommes, encore plus redoutable. Les hommes seraient moins méchants, des légions de bandits ne se lèveraient pas du sein d'un peuple pour promener sur sa terre le vol, l'incendie, l'assassinat et tous les vices triomphants. Le peuple, mieux protégé par ses chefs naturels, ne s'abandonnerait pas lui-même, et les fléaux perdraient en partie leur pouvoir calamiteux. Les forces de la nature ne sont point aveugles et fatales, comme il plaît à l'impiété de le dire, nous savons, au contraire, que leur puissance de nuire est soumise à une autre Puissance qui les comprime ou les dilate suivant les desseins de son adorable sagesse. Nos péchés engendrent les catastrophes, et notre repentir désarme la justice qui nous punit, puisque Dieu ne permet pas que ceux qui espèrent en Lui tombent dans l'excès de l'affliction. L'Église n'a point de leçon ni de prière plus fréquente ; ses paroles sont vraies pour la vie des peuples comme pour la vie des hommes. Si la terre de Chine était plus docile à Dieu, on peut espérer qu'elle serait moins brûlée et desséchée par les ardeurs du soleil, que les eaux débordées auraient plus souvent défense de la couvrir.

De telles paroles, de telles espérances autorisées par la doctrine de l'Église, sont de nature à rassurer les sympathies chinoises, mais peut-être à troubler les sympathies françaises. On se demandera si ce rôle de tuteur et d'émancipateur ne sera pas purement onéreux pour notre pays ; si même une nation que nous aurons créée ou du moins régénérée, ne fera pas contre nous le premier essai de ses armes. Il est dangereux de compter sur la reconnaissance des peuples et si nous avons oublié cette maxime, l'Italie se chargerait de nous la rappeler.

De telles craintes paraissent peu fondées, et l'exemple ne vaut pas. Même pour les nations, il est meilleur de donner que de prendre. Prendre la Chine ne serait point facile ; elle a, disent ceux qui la connaissent bien, une longue habitude de conquérir ses conquérants, non pas en les combattant mais en les absorbant. Elle ressemble à la mer qui se laisse pénétrer par les fleuves les plus impétueux, bien certaine que leurs eaux se perdront en se mêlant aux siennes. Avant de reprocher à l'Italie de méconnaître le bienfait qu'elle a reçu de nous, il serait juste de se demander quel a été le rôle de la bienfaitrice. Au delà des Alpes, nous n'avons pas servi la cause italienne, mais la cause révolutionnaire. C'est à son profit que nous avons directement créé l'unité italienne contre la Papauté, comme nous avons indirectement créé l'unité allemande contre la monarchie austro-hongroise, vieille puissance catholique que ses habitudes éloignaient des aventures ; en réalité, nous aurions tort de nous plaindre trop vivement et nous n'avons que le salaire de nos travaux. Tout autre serait en Chine le caractère de notre intervention pacifique ; au lieu de combattre les intentions de la Providence, labeur ingrat, labeur impossible, nous serions son auxiliaire et son vicaire. Dieu n'a point pour coutume de laisser sans récompense les services qu'il veut bien attendre et recevoir. Celle qu'il nous prépare, et en quelque manière qu'il nous présente est visible, même pour nos infirmes regards. Une nation qui compte quatre cent millions de sujets nous donnerait, par son amitié, une situation presque unique dans l'Extrême-Orient, capable de balancer l'influence que les Anglais ont conquise dans l'Inde et de couvrir nos frontières du Tonkin. Si l'histoire ne se dément pas, les Anglais perdront quelque jour leur empire colonial, et l'Asie centrale, suivant l'exemple de l'Amérique et de l'Océanie, voudra reconquérir son indépendance ; une alliance avec la Chine, cimentée par des intérêts communs, n'est pas sujette aux mêmes vicissitudes. Le lien religieux qui nous unirait au Céleste Empire a plus de

solidité que le lien politique, témoin notre clientèle catholique qui nous conserve dans le monde entier une fidélité séculaire.

Nous sommes à l'une de ces époques où les ambitions les plus vastes ne sont pas téméraires pourvu qu'elles soient d'accord avec les intentions de la Providence. Dieu qui mêle les hommes ou les événements comme les lettres d'un alphabet se prépare manifestement à écrire de nouveau dans le monde. Lorsque sa main puissante abaisse les barrières, efface les distances, révèle l'univers à lui-même, le seul dessein digne de son infinie sagesse est de conduire les hommes vers l'Unité et d'exaucer la prière du Seigneur à la veille de la Passion. Or l'unité ne peut se faire que chez nous, dans le domaine de la vérité, sur le sein de son seul dépositaire : l'Église catholique. C'est pour réaliser ce plan, et non point pour ouvrir des comptoirs, que les hommes sont en marche, et, suivant l'énergique expression de de Maistre, « qu'ils entrent en fusion ». L'Océanie s'est réveillée de son long sommeil, l'Afrique, le continent noir s'ouvre à la lumière, l'hérésie protestante, le schisme grec s'étonnent d'entendre les paroles de la Papauté, et volontiers ils reconnaissent dans l'évêque de Rome le chef de la première confession chrétienne avant de saluer en lui le pasteur unique du troupeau unique.

Qui sait même si les violents efforts de l'enfer et l'assaut qui rassemble toutes ses puissances contre l'Église ne sont pas un pressentiment de sa défaite et de notre victoire?... Des saints l'ont pensé, des hommes de génie l'ont cru. Quelques-uns même ont dit que le progrès de la doctrine, les définitions de l'Immaculée Conception et de l'infaillibilité pontificale contenaient au moins le germe de ces espérances. Oh ! que cette révolution, ou plutôt cette rénovation salutaire serait voisine de son accomplissement, si la Chine faisait un pas décisif vers cette religion qui, depuis trois siècles et plus, retentit à son oreille mais n'a pas encore ému son cœur !...

Epilogue.

Le Révérend Père Joseph MANN [1].

PENDANT que ce livre s'imprimait, les lettres de Chine nous apprenaient la mort presque soudaine d'un missionnaire du Pé-tché-ly S.-E : le R. P. Joseph Mann. C'est une grande perte, c'est un grand deuil pour la mission. — Le bulletin *Chine et Ceylan* [2] consacre au souvenir de ce vrai religieux une page que nous en détachons pour l'édification de nos lecteurs. Ils y verront que les ouvriers qui se succèdent trop vite, hélas! font l'œuvre de leurs devanciers avec le même courage et la même piété. L'histoire de la mission se continue ainsi qu'elle a commencé.

L'an dernier, au sanctuaire de Notre-Dame aux Trois Épis en Alsace, se tenait une réunion jubilaire où plusieurs prêtres du diocèse de Strasbourg remerciaient Dieu des bienfaits de vingt-cinq ans de sacerdoce et ranimaient leur courage pour de nouveaux travaux. Parmi les noms des jubilaires absents, se trouvait celui du P. Joseph Mann, d'Obergheim, jésuite missionnaire en Chine. Dans sa mission du Tcheu-ly, le P. Mann n'oubliait pas ses confrères d'ordination et le diocèse auquel il avait consacré les prémices de son zèle.

---

1. Notice composée d'après les lettres du R.P. Maquet, des PP. A. Wetterwald et Gissinger, et du P. Mann lui-même.

2. Le bulletin *Chine et Ceylan* publié par des Pères de la Compagnie de Jésus est adressé aux bienfaiteurs et aux amis des missions confiées à la Province de Champagne. Les dates de sa publication sont déterminées par la correspondance des missionnaires. On ne s'abonne pas à ce bulletin, il suffit pour le recevoir d'en exprimer le désir

à M. Joseph Desmarquest, Chaussée Périgord, 38, Amiens
ou à M. V. Hamann, 6, rue des Chapelains, Reims.

VOCATION A LA COMPAGNIE ET AUX MISSIONS.

Ordonné prêtre en 1874, l'abbé Mann avait été nommé vicaire d'Ammerschwihr en Haute-Alsace. L'année suivante, un Père d'Amiens venu à Ammerschwihr pour rendre visite à sa famille, recevait du curé cette confidence : « Mon Père, j'ai comme vicaire un vrai Louis de Gonzague; je le crois incliné à la vie religieuse, j'en suis même sûr, et je m'en réjouis ; montez donc chez lui. »

Entre le Père et l'abbé Mann, la conversation s'engagea pleine d'intimité. On parla de différents Ordres religieux, surtout de ceux qui envoient de leurs membres dans les missions. La Compagnie de Jésus, la mission de Chine, les noms de saint François-Xavier et de saint Louis de Gonzague, gagnèrent vite le cœur du jeune prêtre. Après un mois de réflexion, il venait à Amiens frapper à la porte du noviciat de Saint-Acheul.

Le nouveau novice se distingua bientôt parmi les plus fervents par sa piété et sa générosité. Après une année passée à Amiens, on l'envoya au collège de Reims où il fut surveillant, professeur et collaborateur d'un Père dans l'œuvre des Alsaciens-Lorrains. Trois années de vie religieuse suffirent pour faire apprécier la solidité de sa vertu et lui valoir la grâce tant désirée des Missions. Le 25 novembre 1878, ayant pour compagnons les PP. Becker et Jacquenet, il arrivait à Tchang kia-tchouang.

TCHANG KIA-TCHOUANG.

C'est dans ce village, situé à trois journées de Tien-tsin et à deux kilomètres de la sous-préfecture de Hien-hien qu'est bâti le principal établissement des missionnaires du Tcheu-li S-E.. Là se trouve le noviciat de la mission où les nouveaux venus apprennent la langue et les usages du pays ; l'évêque y a sa cathédrale, la mission son séminaire, ses écoles, un collège où deux cents élèves environ font leurs études chinoises et se préparent,

s'ils le veulent, à conquérir le précieux bouton de bachelier, et surtout à devenir de zélés auxiliaires des missionnaires, soit comme administrateurs des chrétientés, soit comme catéchistes, soit même comme prêtres. Pour achever l'énumération, il faudrait citer les catéchuménats pour hommes et pour femmes, l'imprimerie de la mission, une pharmacie-dispensaire, l'école-noviciat de vierges apostoliques, etc...

***

Tchang-kia-tchouang fut presque l'unique résidence du P. Mann durant les vingt ans et demi qu'il passa en Chine : son savoir-faire, son zèle, sa sainteté lui acquirent bientôt une telle influence qu'il fut mis à la tête des œuvres les plus importantes. A lui seul, il occupait les emplois de plusieurs Pères ; il était vice-supérieur de la résidence, du collège et du séminaire, procureur de la maison, curé de la paroisse, ministre du district de Hien-hien, directeur de l'école-noviciat des vierges apostoliques, chargé de la formation de nos frères coadjuteurs chinois.

Malgré ses nombreuses occupations, sa charité trouvait encore le temps de s'exercer de mille façons : chaque jour il faisait la lecture spirituelle au P. Ménestrel devenu presque aveugle ; il lisait lui-même au réfectoire pendant les repas deux fois la semaine et il tenait à faire lui-même aux nouveaux missionnaires tous les honneurs de la maison.

Curé de la paroisse, il s'était réservé la derrière messe. Il prêchait tous les dimanches et les jours de fête. D'une voix douce et sympathique, il expliquait le mystère du jour avec une grande simplicité et le peuple goûtait fort sa prédication. Bon pasteur dans toute la force du terme, il remplissait à la perfection tous les offices de sa charge. Quelque temps avant sa mort, le P. Mann, sur les instances du P. A. Wetterwald, avait consenti à écrire la relation d'un ministère exercé par lui dans la prison de Hien-hien ; nous la transcrivons ici.

UNE EXTRÊME-ONCTION DANS LA PRISON DE HIEN-HIEN.

Au printemps de 1898, quelqu'un vint nous avertir qu'un chrétien de Hoai-tchenn, emprisonné à Hien-hien depuis bien des années, était gravement malade et demandait à se confesser. Comment ce chrétien était-il dans les fers ? Il y a plus de dix ans, lui et son frère avaient été compromis dans une affaire de rapt et jetés en prison ; le frère fut décapité sans avoir pu être visité par le missionnaire ; lui au contraire était resté dans les prisons de Hien-hien, mais personne ne savait ce qu'il était devenu. L'avis qu'on nous donnait nous remettait soudain sur sa piste.

Mais comment arriver jusqu'à lui ? J'envoie ma carte au seu-ya, petit mandarin préposé aux prisons et je demande une entrevue pour le lendemain. Arrivé chez le mandarin, nous buvons une tasse de thé, tout en parlant de la pluie et du beau temps. Puis venant droit au but de ma visite : « Oserais-je, Monsieur, vous demander la grâce de dire un mot au prisonnier chrétien malade ? — Assurément, » répondit-il. Il appelle donc un satellite et, chose inouïe, lui ordonne de faire sortir de prison le malade, s'il en avait la force, et de l'amener devant nous au parloir. Le satellite, accompagné de mon catéchiste, se rend à la prison. Mais bientôt ils reviennent disant que le malade n'avait plus la force de se lever. « Veuillez, Monsieur, dis-je alors au seu-ya, mettre le comble à vos bontés en me permettant de m'introduire auprès du prisonnier. » — « Selon votre désir, » répartit-il.

Comme j'étais revêtu des habits de cérémonie, je voulus, avant d'entrer dans le taudis réservé aux malfaiteurs, enlever mon pardessus. « Gardez vos habits, me dit le mandarin, cela n'y fait rien, contentez-vous d'enlever le chapeau de cérémonie. » Puis il ordonne à un satellite d'aller chercher une de ses calottes. Le satellite en apporte deux, l'une assez propre et l'autre fort sale. Le mandarin s'adjuge celle-ci et met la plus neuve sur sa tête : « Comme

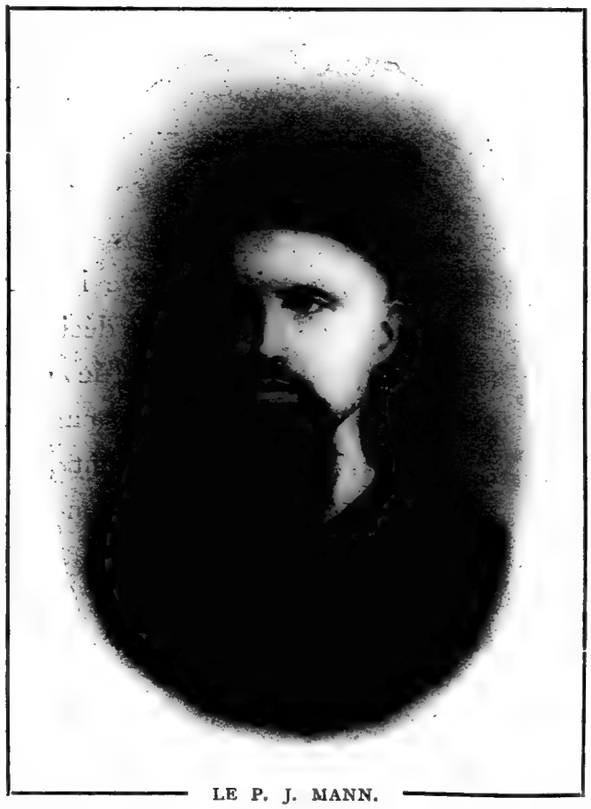
elle vous va bien, » s'écrie-t-il d'un air content. Lui-même échange le bonnet contre la calotte afin d'enlever à sa visite tout caractère officiel. Car si le mandarin se rend dans la prison en habit de cérémonie, le peuple et les prisonniers croient que c'est pour rendre une sentence de mort. Alors ce sont des hurlements à n'en point finir, soit pour étouffer les sanglots des intéressés, soit pour témoigner sa propre douleur, souvent même son mécontentement.

Nous voilà, le mandarin et moi, en marche vers la prison, avec notre suite. Les gens étaient intrigués de nous voir ainsi nous rendre à pied dans la prison. Arrivés là, les verrous tombent, et la prison s'ouvre. Je suis en présence de mon malade couché sur son lit en pisé. Il me reconnut aussitôt pour un prêtre et témoigna sa joie et son respect. Après quelques mots échangés, je songe à lui donner les derniers sacrements. Mais comment m'y prendre ? Impossibilité absolue de m'entretenir seul à seul avec lui. Voici donc comment je m'en tirai. Figurez-vous cette misérable chambre d'environ quatre travées de long sur deux de large. A l'extrémité ouest de la chambre se tiennent les autres prisonniers debout. A l'est se trouve le lit sur lequel est couché mon malade chrétien et auprès de lui sur le même lit un malade païen. Au milieu de la chambre le seu-ya est assis majestueusement entouré de ses gens. Pour moi, je suis debout à côté du malade.

Devant cette assistance si bigarrée, je rappelai d'abord au malade les principales vérités de la religion et je lui fis faire un acte de foi. Cela fait, je soulevai la question de la confession. « Ce n'est pas commode de se confesser ici, me fit remarquer le malade. — En effet, lui dis-je, ce n'est pas facile ; mais sois tranquille, nous nous en tirerons. » Alors je lui demandai simplement s'il avait commis telle ou telle faute (que je nommai, faute anodine que tout le monde commet et qu'il pouvait avouer sans risque, même devant son juge); il avoua que oui. Alors je lui fis faire l'accusation générale de toutes ses fautes. Mouvement d'attention dans l'auditoire, car tout cela

se dit publiquement. Je fis avec lui à haute voix un acte de contrition parfaite, je l'exhortai à pardonner à tout le monde, en particulier à ceux qui avaient contribué à son emprisonnement. Quand il fut bien préparé, je lui donnai l'absolution.

Puis une nouvelle scène commence, tous les yeux sont braqués sur moi. Je sors de dessous ma robe la boîte aux saintes huiles, et je lui donnai l'Extrême-Onction avec toutes les cérémonies. Quand



LE P. J. MANN.

tout fut terminé, je l'exhortai à la patience et à la confiance, puis nous retournâmes au parloir du mandarin. Là nous bûmes encore une nouvelle tasse de thé. Ce qui intriguait surtout le seu-ya, c'était l'Extrême-Onction. « Quelle est, dit-il, cette drogue dont vous avez frotté plusieurs membres du malade ? — Cette drogue, répondis-je, a la vertu de mettre le cœur extrêmement à l'aise. — Ne pourrais-je avoir pour mon usage de cette huile européenne ? —

Cette huile est précieuse, lui dis-je, et nous n'en avons que fort peu. » Après quelques autres paroles échangées, je levai la séance, content d'avoir réconcilié mon prisonnier avec Dieu et avec les hommes. Le surlendemain, il expira dans la paix du Seigneur. Grâces en soient rendues au Cœur de Notre-Seigneur !

ENCORE UNE EXTRÊME-ONCTION A HIEN-HIEN.

Pour mettre les chrétiens en Paradis, le P. Mann ne reculait devant aucune difficulté. Quelque temps après cette cérémonie de la prison, durant la nuit on appelle le curé de la paroisse pour administrer un malade dans cette même ville de Hien-hien. Le P. Mann part aussitôt. Arrivé aux murs d'enceinte, il trouve les portes fermées : que faire ? Il frappe, appelle les gardes de nuit ; personne ne répond. Attendre le jour, c'était peut-être laisser mourir un chrétien sans sacrements. Le missionnaire se décide à profiter de l'ornière creusée sous la porte par les pluies et les chars, et, grâce à sa maigreur, il parvient en rampant à passer par le trou. C'était s'exposer à une mauvaise affaire ; heureusement les bons anges veillaient. Plus tard le P. Mann raconta simplement son histoire au mandarin qui, bien loin de se fâcher, donna l'ordre aux veilleurs d'ouvrir les portes au Père à n'importe quelle heure de la nuit.

FORMATION PROVIDENTIELLE D'UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ.

Le zèle du P. Mann fut récompensé souvent d'une manière providentielle. Un jour le portier de Tchang-kia-tchouang appelle le P. Mann : un homme et une femme sont à la porte, ils veulent se faire chrétiens et être instruits de la religion. « Comment vous appelez-vous ? d'où venez-vous ? » leur demande-t-il. Soit peur, soit défaut d'intelligence, ces païens ne répondent pas à cette question si élémentaire ; bref le missionnaire leur dit de réfléchir quelques instants et de le faire appeler quand ils pourront lui répondre. Une demi-heure plus tard, quand le P. Mann revint,

nos deux voyageurs avaient disparu. Plusieurs jours se passent, point de nouvelles. Conjecturant d'après leur accent qu'ils devaient être de tel village païen qui ne comptait pas encore de chrétiens, le Père y envoie un catéchiste à la recherche de nos égarés. L'aubergiste du village interrogé répond qu'il ne connaît personne qui réponde au signalement indiqué, d'ailleurs que personne, à sa connaissance, n'a été à la résidence. Puis se ravisant il ajouta : « Je connais pourtant quelqu'un qui depuis longtemps désire être instruit de la religion chrétienne, mais n'en a point trouvé les moyens. Son frère et d'autres membres de sa parenté ont les mêmes désirs. Cet homme, c'est moi. » En effet, l'aubergiste et sa famille se font inscrire comme catéchumènes. Le zèle persévérant du P. Mann était récompensé : à la place de ces deux visiteurs qui ne se sont plus jamais montrés, Dieu lui donnait à fonder dans ce village une nouvelle chrétienté.

PIÉTÉ EXTRAORDINAIRE DU P. MANN.

Les bénédictions étaient accordées à son ministère. Comment s'en étonner, quand on connaît sa réputation de sainteté ? C'était, écrit le R. P. Supérieur, un religieux excellent en tout, modèle d'obéissance, d'humilité, de mortification, de zèle des âmes : il avait fait *le vœu du plus parfait toujours.* Les Chinois le regardaient comme le plus pieux de tous les missionnaires. « Celui-là est un saint, disaient-ils. — Et pourquoi ? leur demandait-on. — Je ne sais, répondaient-ils un peu embarrassés, mais quand le Père prie, on voit qu'il a le cœur chaud (c'est leur formule pour exprimer la ferveur) ». « En effet, écrit le P. Gissinger, pendant le peu de temps que j'ai eu le bonheur de vivre avec lui, j'ai souvent admiré son maintien respectueux tandis qu'il était à son prie-Dieu : je ne l'ai jamais vu lever les yeux et il tenait les mains jointes appuyées sur le banc, sans faire aucun mouvement ni s'accouder un instant. »

Quand il n'était pas dans la chambre ou hors de la maison pour

quelque ministère, on était sûr de le trouver à l'église : c'est que le Saint-Sacrement était son trésor et que là était son cœur. Pour satisfaire sa piété, le P. Mann se levait chaque jour une heure avant la Communauté et ne se couchait pas avant dix heures du soir. Ces deux heures, prises sur le temps du repos, étaient en partie passées en oraison devant le Saint-Sacrement. Dès son bas âge, racontent ses frères, il avait déjà cet amour de la prière, il nous tenait parfois en oraison avec lui le soir jusqu'à une heure assez avancée ; nous n'étions pas toujours très disposés à prendre ainsi sur notre sommeil ; mais Joseph était l'aîné, il fallait obéir.

Cinq jours avant sa mort, le 23 février 1899, il écrivait à sa sœur religieuse : « Votre dévotion au Saint-Sacrement est encore une excellente pratique. Vous l'avez deviné : le Saint-Sacrement est aussi ma plus délicieuse récréation, j'y vais si souvent que quelques-uns trouvent que j'y suis trop ; mais le R. P. Provincial m'a permis de suivre mon irrésistible attrait... Vous connaissez déjà mes sentiments sur la dévotion à la Sainte Vierge ; je pourrais vous dire sans exagération que je suis tout à fait épris d'amour pour cette divine Mère, *d'autant que je ne la perds pas un instant de vue ;* il n'y a qu'à vous que je dis cela... Si vous voulez me ravir d'aise, écrivez-moi que chaque jour vous croissez en son amour... Maintenant un petit mot sur mon compte. Ma santé a toujours été bonne jusqu'ici ; mes occupations sont les mêmes que l'année dernière. Autour de nous tout est assez tranquille. Mais dans les provinces éloignées de la capitale, c'est la révolte en plein ; c'est une recrudescence de haine contre les étrangers, surtout contre les missionnaires que les païens regardent comme de purs espions qui préparent l'invasion de la Chine par la France ou par les autres nations européennes. Par suite ils regardent nos chrétiens chinois comme des traîtres vendus à l'étranger... Priez pour que les Russes ne se rendent pas maîtres du nord de la Chine : ce serait l'implantation du schisme, car la Russie, si intolérante chez elle, souffrirait-elle que les missionnaires

catholiques continuassent leurs travaux dans une contrée tombée entre leurs mains ? Que la volonté de Dieu soit faite ! mais ne nous lassons pas de crier : « Que votre règne arrive ! »

MORT PRESQUE SUBITE DU P. MANN.

Cinq jours après cette lettre, le 27 février, le P. Mann, encore plein de santé, allait demander la bénédiction de son supérieur pour lui et ses travaux du mois de saint Joseph. Par hasard, la conversation tomba sur le bonheur de ceux qui meurent dans les bras de la Sainte Vierge, de saint Joseph ou de leurs saints patrons et qui sont appelés au Ciel pour célébrer leur fête ou le mois qui leur est consacré. Le P. Mann écoutait son supérieur avec une joie qu'il avait peine à dissimuler : avait-il alors le pressentiment de sa mort ? Toujours est-il que le jour même, 27 février, une rougeur insolite avec légère enflure parut sur sa joue gauche. Simple coup de soleil, disait-il : il n'y fit pas grande attention et continua de vaquer à ses occupations habituelles. Le 28, du côté gauche l'enflure passa au côté droit et lui ferma l'œil. Durant la nuit, une aggravation se produisit ; le Père, levé à trois heures et demie, selon son habitude, ne put célébrer la sainte messe, il se sentit attaqué sérieusement et alla de suite lui-même à l'infirmerie. La tête enflait démesurément. On crut d'abord à un érysipèle, mais à midi de nouveaux symptômes firent soupçonner que le P. Mann avait un abcès phlegmoneux dans la narine gauche, et que le charbon s'était déclaré ensuite. Devant ce mal terrible, la médecine était impuissante, en quelques instants la joue devint toute violacée. C'était un mercredi, jour habituel des confessions pour le P. Mann ainsi que le samedi. Son Père spirituel, le P. Vuillemin, malade lui-même, vint entendre sa confession. A trois heures, le mal allant toujours croissant, le R. P. Maquet administra au malade l'Extrême-Onction ; l'enflure de la gorge ne permit pas de lui donner le saint Viatique. Dans la soirée, Mgr Bulté et les Pères présents à la résidence se réunirent

à l'infirmerie pour les prières de l'agonie. Le moribond ne pouvait plus parler. Par signe il demanda pardon à la Communauté des mauvais exemples qu'il avait pu donner, il renouvela ses vœux, fit sa profession de foi, et, toujours patient et résigné, malgré d'atroces douleurs, conservant jusqu'au bout sa présence d'esprit, il s'éteignit vers huit heures un quart du soir, à l'heure où la Communauté récite chaque jour les litanies des saints. C'était le 1er mars et un mercredi. Saint Joseph appelait son fidèle serviteur à célébrer son mois au ciel. C'était la grâce du mois que le bon Maître lui réservait.

***

Cette même nuit, à Weits'oum, village situé à trois journées de marche de Hien-hien, une brave vierge apostolique, directrice de l'école normale de catéchistesses et pendant quinze ans fille spirituelle du P. Mann, avait eu comme le pressentiment de cette mort. Dès son réveil, elle en fit part à une des maîtresses de l'école : « Paula, je ne sais ce qui est arrivé, dit-elle ; cette nuit, j'ai éprouvé des angoisses inexprimables ; c'est le bon P. Mann qui doit être mort, prions pour lui. » La maîtresse se moqua un peu des frayeurs de la directrice. Trois jours après, un chrétien de Hien-hien répandit le bruit de la mort du Père. Les missionnaires de Weits'ounn n'y crurent point d'abord ; mais la pieuse vierge y ajouta foi, cette nouvelle répondait trop bien à l'avertissement mystérieux qu'elle avait reçu. Bientôt le doute ne fut plus possible, une lettre du R. P. Supérieur annonçait l'épreuve qui frappait la mission. Dans toutes les chrétientés on fit les suffrages pour le repos de l'âme du P. Mann. A Tchang-kia-tchoang surtout, les chrétiens communièrent en grand nombre et firent dire des messes, moins pour le défunt que pour obtenir des grâces par son intercession, témoin ce catéchiste encore néophyte, qui apportait au R. P. Maquet des honoraires de messe pour demander par l'intermédiaire du P. Mann, la

conversion de toute sa famille et surtout de son propre père qui retenait tous ses enfants dans les filets du démon.

ENTERREMENT DU P. MANN.

Le vendredi, 3 mars, eut lieu l'enterrement du P. Mann. Mgr Bulté chanta la messe des morts et donna l'absoute dans la cathédrale de Tchang-kia-tchoang. Puis, l'office terminé, la nombreuse assistance se rendit au cimetière des Pères. Le cercueil, vrai monument de sept pieds de long sur trois de large, aux parois très épaisses et d'un bois très lourd, fut placé sur un char traîné par trois mules. Le cimetière est situé à une lieue de la résidence, au pied d'une petite montagne faite de mains d'hommes, haute de soixante mètres (c'est le point le plus élevé de tous les environs). Sur ce tertre, couvert de thuyas et de cyprès, s'élevaient autrefois une pagode et une bonzerie célèbres. En 1864, les Pères en firent l'acquisition, et la gigantesque idole qu'on y voit encore tomba sous les coups d'un vigoureux Breton, le Frère Audouin. A la place on bâtit une chapelle en l'honneur du grand patron de la Chine, et ainsi l'ancien rendez-vous des bouddhistes devint un lieu de pèlerinage à saint Joseph et le cimetière des Pères.

Le jour des funérailles du P. Mann, la colline Saint-Joseph, d'ordinaire silencieuse et déserte, se trouvait envahie par une multitude de païens venus de tout le voisinage, tous très respectueux et gardant le silence. Vers neuf heures un quart le cortège, débouchant du village de Kao-kia-tchoang, arrivait au pied de la colline devant la chapelle dédiée à saint Joseph. Dans la chapelle, le R. P. Maquet fit l'absoute et la levée du corps, puis le cortège se remit en marche vers le cimetière. En tête les deux cents élèves du collège récitant le chapelet, puis les dix-huit séminaristes, et les Pères en surplis, un cierge à la main, ensuite Monseigneur, enfin le cercueil placé sur un brancard et porté par une douzaine de chrétiens. Tout autour une foule de chrétiens recueillis et émus.

On arrive à l'entrée du cimetière, en avant d'une grande croix de marbre, une grande pierre tombale portant ce texte : « *In spem resurrectionis* » et une inscription chinoise rappelant que la religion chrétienne est prêchée librement en Chine depuis le temps du P. Ricci, grâce aux édits des Empereurs, et que par conséquent la sépulture des missionnaires doit être respectée. Puis une allée réservée aux prêtres séculiers chinois ; deux autres pour les prêtres et les frères coadjuteurs de la Compagnie et enfin au fond de l'enclos, l'allée réservée à la sépulture des évêques. Chaque tombe est surmontée d'une pierre de plus de deux mètres où sont inscrits les noms et principales dates de la vie du défunt.

C'est là que fut déposée la dépouille du vénéré P. Mann. Les dernières prières récitées, le cercueil fut descendu dans la fosse, et chacun y vint jeter de l'eau bénite. Beaucoup de chrétiens, en accomplissant cette cérémonie, ne purent retenir leurs larmes ; nouvelle preuve de l'affection que le Père avait conquise pendant ses vingt ans d'apostolat en Chine.

Et maintenant, avant de quitter le cimetière, jetant un coup d'œil sur ces tombes qui entourent celle du P. Mann, rappelons-nous les noms de ses compagnons d'apostolat, de ces braves tombés au champ d'honneur du Tché-li Sud-Est. L'humble P. Mann sera satisfait de voir son nom mêlé à celui de ses frères d'armes.

AU RÉVÉREND PÈRE HENRI MAQUET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

Supérieur régulier des missionnaires du Tché-ly S.-E.

VOYAGE DE FRANCE, AOUT 1899.

Mon Père, en vous voyant, nous revoyons nos Pères,
Ces absents bien-aimés sont présents avec vous
Et sortis, sur vos pas, de leurs labeurs austères,
Ils viennent, pour un jour, de si loin près de nous.

Nous entendons leur voix quand vous ouvrez la bouche,
Car un même dessein se meut en votre esprit :
L'Empire du Milieu, — seul espoir qui vous touche, —
Colosse enfin debout marchant vers Jésus-Christ !

Pour la gloire de Dieu, l'honneur de la Champagne [1],
Humble qui ne voit pas et ses fruits et ses fleurs,
Montrez-nous vos épis blanchissant la campagne,
Le Tché-ly consolant l'Église et ses douleurs.

Dites-nous vos combats qui sont aussi vos fêtes,
Lorsque du Bon-Pasteur s'élargit le bercail,
Que l'homme ennemi voit s'accroître ses défaites,
S'ébranler son pouvoir et périr son travail.

Encore à son berceau, votre Église s'étonne
Des fruits nés sur un champ à peine ensemencé,
Mais la grâce de Dieu splendidement couronne
L'inutile labeur que l'homme a commencé.

---

1. Province de la Compagnie de Jésus, en France, à laquelle appartiennent les missionnaires du Tché-ly S.-E.

Il vous souvient des jours où sur la croix clouée
Elle n'avait connu que des calamités,
Seigneur, votre sagesse en soit toujours louée !
Les triomphes ne sont qu'à ce prix achetés.

Nulle crainte du feu, de la mort, du pillage,
Des fleuves débordés ou des hommes méchants,
Ne surprit même alors votre indompté courage,
N'éteignit dans vos pleurs l'espérance et ses chants.

Vous disiez : La douleur enfante la victoire,
Les obscurs qui la font souvent ne la voient pas,
Mais on descend joyeux dans la tombe sans gloire,
Quand le salut d'un peuple est le gain du trépas.

Soumise aux mêmes lois, partout l'humaine vie
Passe sous bien des cieux, porte bien des couleurs,
Mais quels que soient les jours, leur terme fait envie
Chez vous, et vos tombeaux se couronnent de fleurs.

On croirait l'horizon teinté d'ondes plus bleues
Et plus profond l'azur d'un ciel illimité.
« Je suis plus près de lui de quatre mille lieues, »
Disait l'un d'entre vous près de l'éternité.

La bataille au soldat, l'immense amour au père !
L'apôtre a mieux qu'un père, un regard paternel.
Il aime, il aime encore et toujours, il espère,
C'est pour faire le bien le secret éternel.

Toute chose, à vos yeux, dans la Chine, est si bonne :
La vie et son travail, la mort et sa douceur.
Qu'il est heureux celui que la paix environne,
Qui même en combattant la sent baigner son cœur.

De vallons en vallons, du miel l'aimable mère,
Dans le parfum des fleurs, la gloire de l'été,
Fleur vivante, s'en va sur son aile légère
Et fait le beau travail que l'Église a chanté.

De récits en récits, telle votre parole,
Comme l'abeille active ouvrière du miel
Sur de mystiques fleurs elle aussi s'envole
Riche des beaux rayons composés pour le ciel.

Vers la France, avec vous, ils sont venus, nos Pères,
Vers la Chine, avec vous, nous voulons revenir
Et le puissant *steamer* sur les vagues amères
Portera la douceur de notre souvenir.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Et maintenant, là-bas, qui finit ? qui commence ?...
A lui-même menteur, souvent l'Ange maudit
Se promet de détruire alors qu'il ensemence ;
L'arbre qu'il ébranla, plus opulent verdit.

Église du Tché-ly par le sang arrosée
Tu mêles aux sanglots les hymnes triomphants,
Et sachant par l'honneur la peine surpassée,
Tu chantes tes martyrs, tu pleures tes enfants.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Lettre du R. P. Maquet.	VII
Avis au lecteur bienveillant.	XI
Introduction.	XVII
CHAPITRE PREMIER. — Vers la Mission...	1
CHAPITRE DEUXIÈME. — La Vie du Missionnaire....	55
CHAPITRE TROISIÈME. — Religions et Superstitions.	102
CHAPITRE QUATRIÈME. — L'empire du démon.	144
CHAPITRE CINQUIÈME. — L'œuvre apostolique, ou la Mission du Tché-ly S.-E...	187
CHAPITRE SIXIÈME. — Calamités et difficultés.	238
CHAPITRE SEPTIÈME. — La Nation Chinoise....	289
CHAPITRE HUITIÈME. — Mœurs et Coutumes.	343
CHAPITRE NEUVIÈME — France et Chine.	391
Épilogue.	436
Au R. P. Maquet.	449

TABLE DES GRAVURES.

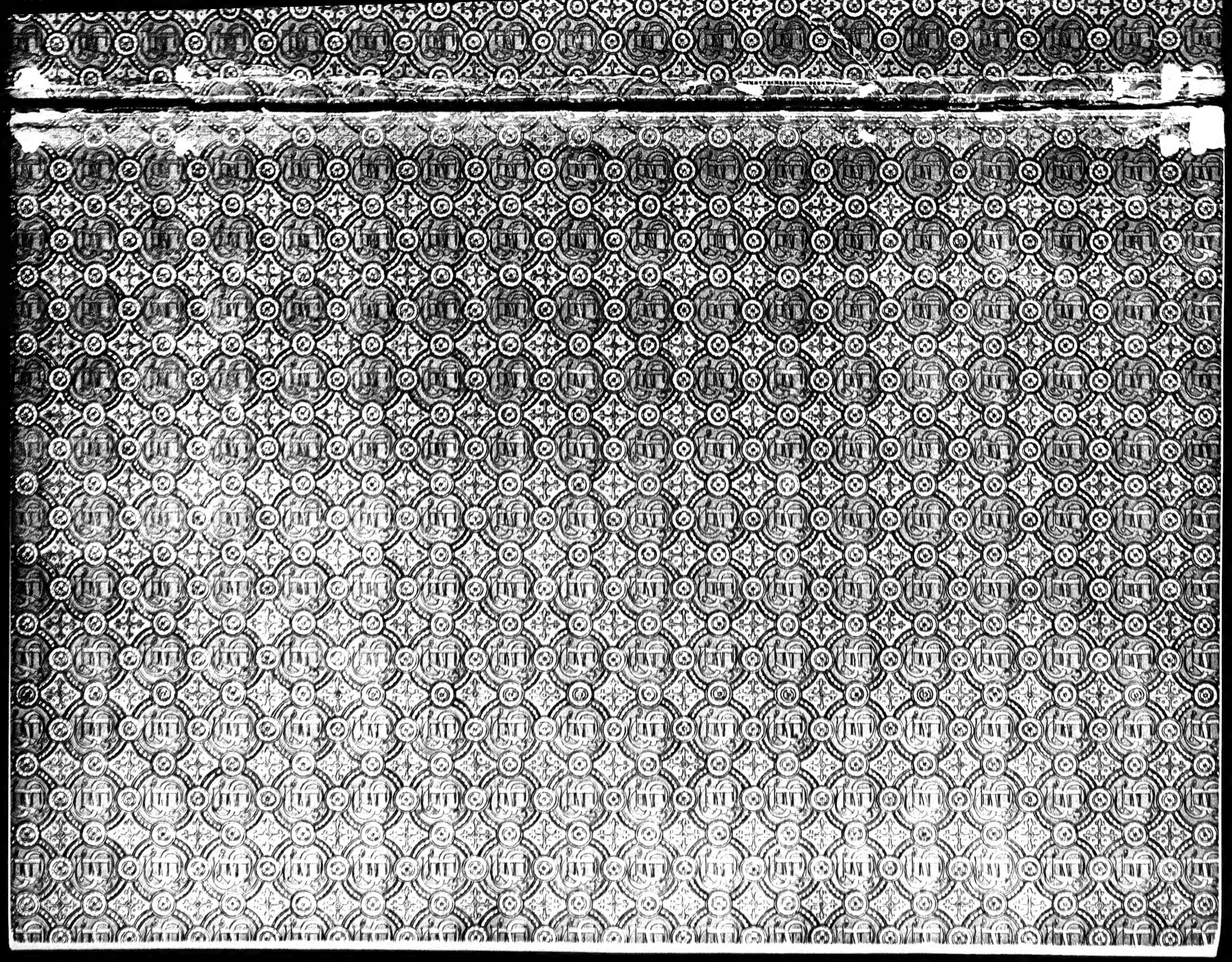
Pages.

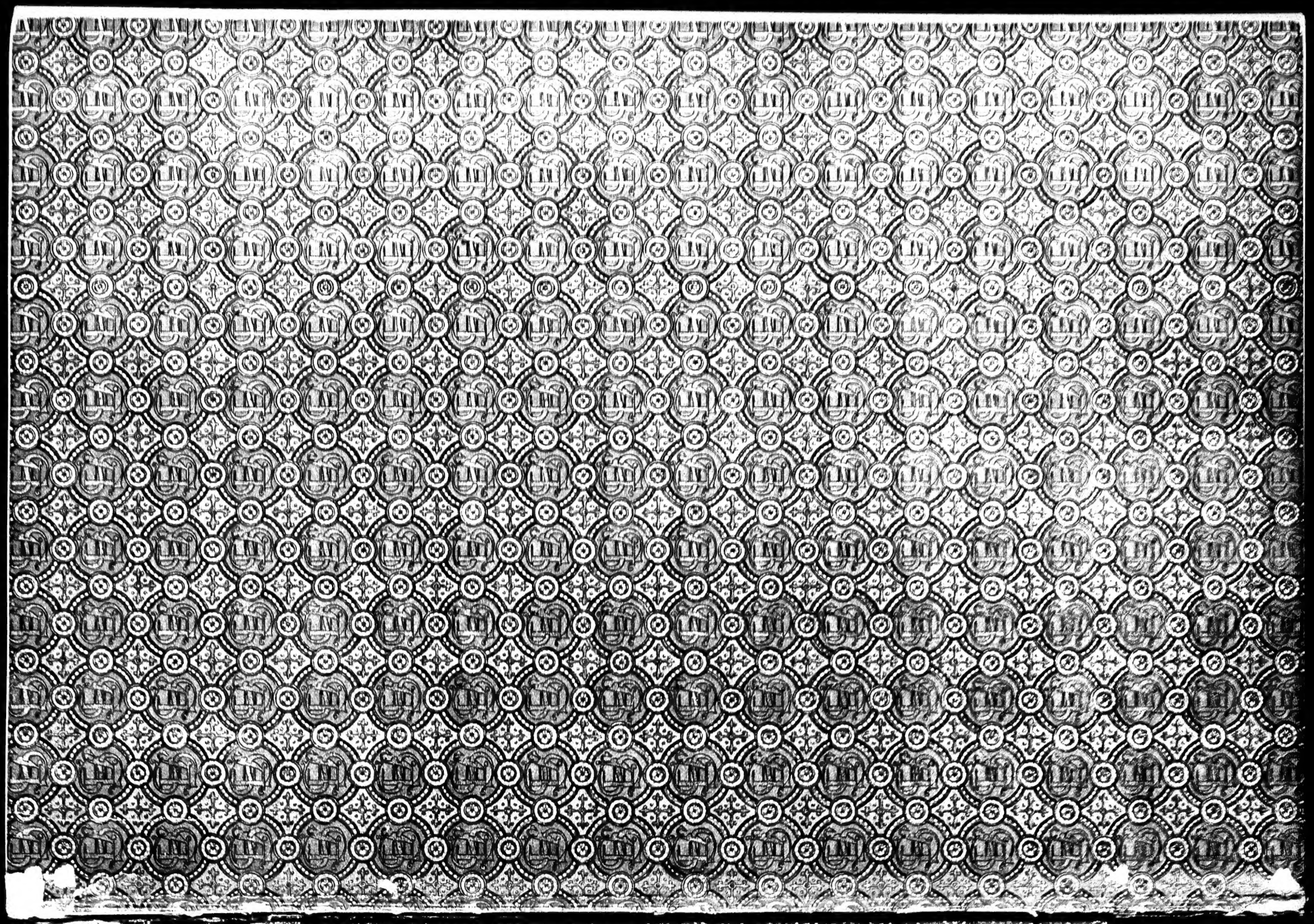
Mgr Bulté, vicaire apostolique du Tché-ly S.-E. ... XVI
Notre-Dame de la garde. ... 5
Panorama de Messine. ... 9
SUEZ. — L'entrée du canal maritime. ... 13
La vallée du Nil. ... 17
Aden. ... 21
CEYLAN. — Rue de Colombo, d'après une photographie envoyée par le R. P. Collin, Oblat de Marie-Immaculée. ... 23
MACAO. — Partie orientale de la ville et du port. ... 25
SANCIAN. — Vue de la baie de Santi et de la chapelle contenant le tombeau de S. François-Xavier. ... 33
Observatoire magnétique et météorologique des Pères de la Compagnie de Jésus à Zi-ka-wei, d'après une photographie. ... 40
La mission de Zi-ka-wei, d'après la photographie d'un missionnaire. ... 41
Muraille extérieure de la porte Toung-pien-men à Pékin. ... 42
Commandant du fort de Ta-kou, 1860. ... 44
Église St-Joseph à Péking. ... 45
Le Pei-ho devant le Ouang-haè-leou. ... 48
Une jonque sur le Pei-ho. ... 48
Barque de voyageur sur le Pei-ho. ... 49
Forts de Ta-kou. ... 51
L'église Saint-Louis à Tien-tsin. ... 52
Les concessions européennes à Tien-tsin. ... 53
Résidence de la mission de Tchang-kia-tchouang Sud-Est à vol d'oiseau. ... 57
Tchang-kia-tchouang, intérieur de l'église de la résidence. ... 65
La voiture de ville. ... 68
Le palanquin à mules. ... 69
Manière de voyager usitée dans différentes contrées de la Chine. ... 73
Un accident de voiture. ... 77
Groupe de catéchistes. ... 81
Une arrestation en Chine. ... 89
Monture du pays. ... 91
Mandarin en costume de cérémonie. ... 93
Le vice-roi Li-hong-tchang en 1878. ... 99
Bouddha vivant. ... 103

Lao-tsé. 106
Mgr Ridel. 108
Confucius tenant la tablette. 110
Sainte mère (Déesse). 116
Marabouts chinois. 118
Bonzes. 119
Grande Pagode de Hoang-sse. 123
Pagode chinoise. 125
Musique de Suen-hoa-fou. 127
Idoles chinoises et musiciens de la cour. 129
Idoles chinoises qui distribuent les fils et les petits-fils. 137
Jongleur tirant la bonne aventure. 141
Ho-sien-kou et Ts'ao-kouo-kiou (immortels). Temple des Tao-che. 145
Masque des diables (cérémonie du Bouddha-vivant). 153
Groupe de séminaristes. 157
Pagode de la grande cloche. 181
Pagode de Tchan-t'an-sse. 181
Le P. Maquet. 185
Le P. Gonnet. 189
Une hôtellerie chinoise. 193
Mgr Languillat. 195
Mgr Dubar. 201
Le P. Maquet en costume d'apparat avec un catéchiste. 203
Le P. Hœffel. 211
Le P. Edel. 221
Groupe de missionnaires. 229
Imprimeurs chinois. 231
Le P. Mangin. 235
Satellites allant procéder à une arrestation. 241
Type de brigand. 247
Passeport du F. Guillon. 251
L'émigration. 255
Mandarin militaire. 257
Théâtre du massacre de Tien-tsin. 265
Le P. Olivaint. 269
Grande muraille. 275
L'inondation. 277
Le barbier des rues. 281
Le P. Couvreur. 284
François de la Chaize. 290

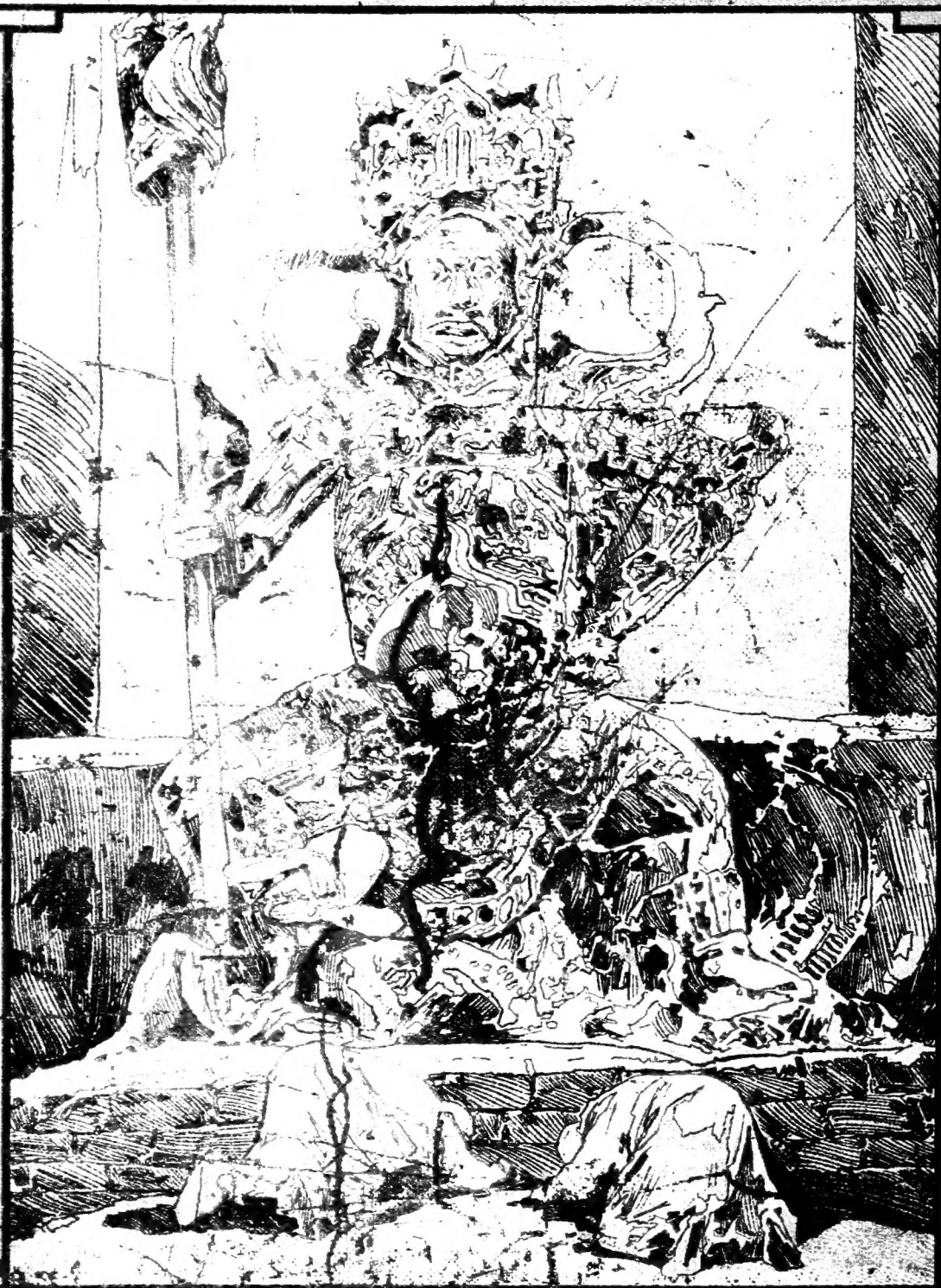
Le P. Ferdinand Verbiest. 293
Audience impériale des ambassadeurs. 295
Ruines du palais d'été (Yuen-ming-yuen) côté sud. 296
Ruines du palais d'été (Yuen-ming-yuen) côté nord. 297
Jardin chinois. 299
Vase de la résidence de l'Empereur. 301
Supplice du bâton. 311
Supplice de la cangue. 313
Acteurs chinois de 1re classe. 327
Le peintre chinois. 329
Porcelaine ancienne : ming, kang-si, young-tcheng, kien-loung. 331
Étagères en laque de Sou-tcheou avec porcelaines anciennes. 331
Vice-amiral chinois. 333
L'amiral Courbet. 335
Fusilier chinois. 337
Tso-tsung-tang, commandant en chef des troupes chinoises. 341
Femme chinoise. 345
Grande chaise de cérémonie pour procession et mariage. 347
Voiture parcourant la ville pour recueillir les enfants abandonnés. 357
Entrée d'un cimetière catholique. 365
Médecin chinois. 373
Une fumerie d'opium. 377
Repas offert aux ancêtres dans un cimetière chinois. 381
Le P. Amiot. 393
Général Cousin de Montauban, Comte de Pali-kao. 399
Entrée de la légation de France. 405
Rue des légations. 405
Chapelle de la légation de France. 408
Mgr Favier, Évêque de Pékin. 409
Les marins au monument français, 1895. 417
Le P. J. Mann. 441
Carte du Tché-ly S.-E. 453

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.





YALE DIVINITY LIBRARY
3 9002 03234 4013

DATE DUE			

Yale Divinity Library
New Haven, Connecticut